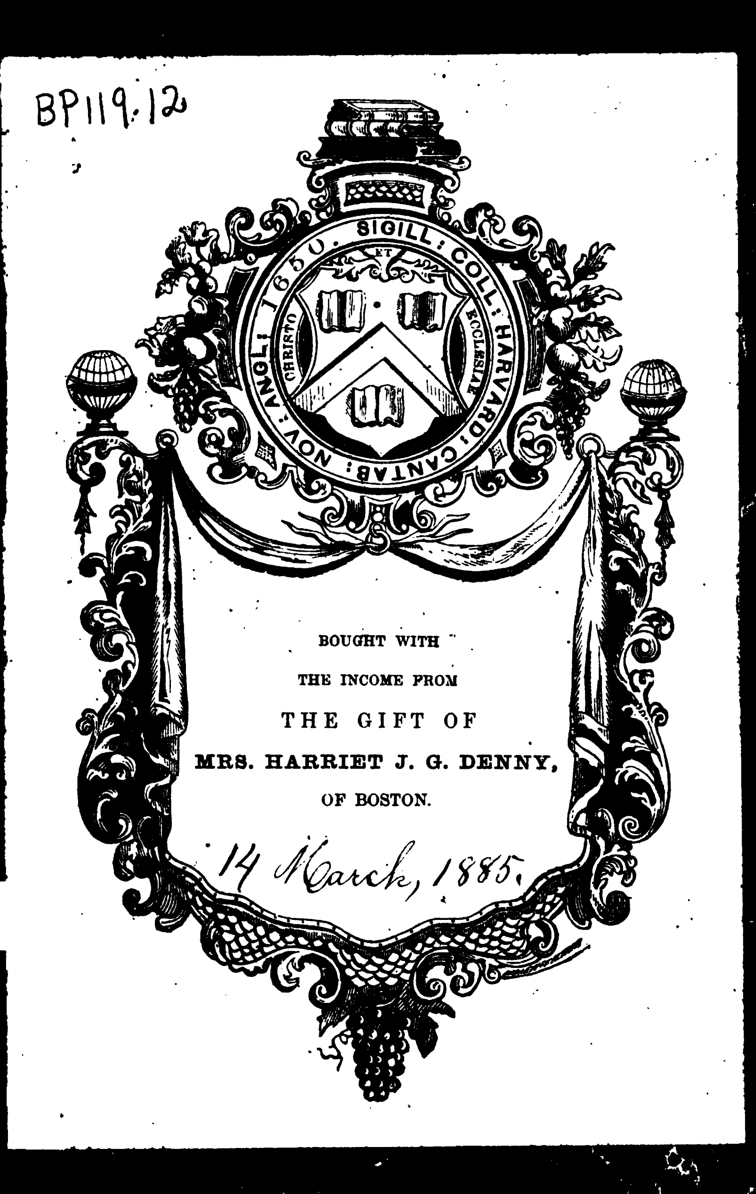

SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



LE
BIBLIOPHILE BELGE.

IMP. D'EMM. DEVROYE.

BULLETIN

DU

BIBLIOPHILE BELGE,

PUBLIÉ PAR F. HEUSSNER

SOUS LA DIRECTION DE

M. AUG. SCHELER,

BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI.

TOME XI

(2e SÉRIE, TOME II).



BRUXELLES,

F. HEUSSNER, LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE,

PLACE SAINTE-GUDULE.

1855

BULLETIN

DU

BIBLIOPHILE BELGE.

HISTOIRE DES LIVRES.

La question de l'origine de l'imprimerie et le grand concile typographique.

Une grande obscurité enveloppe toujours l'origine de l'imprimerie. Si l'on dit souvent d'un peuple que son histoire se perd dans la nuit des temps, on peut dire que celle de la typographie se perd dans la nuit des livres. Jamais question ne fut l'objet d'autant de recherches, jamais problème n'exerça la sagacité d'un aussi grand nombre d'investigateurs. Les traités, les dissertations, les essais, les notes publiés sur ce sujet se comptent par centaines, de nombreux monuments de cet art au berceau existent partout; comment se fait-il donc qu'une solution universellement admise ne soit pas issue encore de tous ces travaux? Ne serait-ce pas parce que beaucoup d'entre eux, loin d'avoir été entrepris au point de vue exclusif de la recherche de la vérité, sont ou des œuvres d'engouement ou inspirés par un étroit esprit de clocher, ou dictés par le désir d'émettre des idées nouvelles et de jeter des doutes sur les points les moins contestés?

Les prétentions de la Hollande qui n'attiraient, aux siècles précédents, que des sourires d'incrédulité, sont devenues aujourd'hui une

thèse brillante qu'il faut soutenir, sous peine de passer pour rétrograde. L'histoire a ses modes comme le costume. Et de fait, quelque lumière inattendue a-t-elle surgi, a-t-on trouvé des documents nouveaux pour corroborer la fameuse anecdote de Junius? Quant à nous, nous osons le dire, selon nos convictions intimes, les défenseurs de Coster ont continué à entasser les suppositions, et les nombreuses recherches faites par eux dans la poudre des Archives n'ont pas abouti à transformer le roman en histoire. La question historique a été par eux changée, transfigurée en question hollandaise, et avant d'avoir conquis l'opinion, avant d'avoir démontré l'existence d'un Laurent Coster en chair et en os, ils s'apprêtent aujourd'hui à couler le mythe en bronze et à placer, pour la seconde fois, sur la place publique, au moyen d'une souscription nationale, une effigie authentiquée d'un grand homme incertain. Nous ne nous plaignons pas de cette façon spirituelle de terminer une longue controverse, nous sommes certains que, grâce au talent de notre compatriote Royer, la sculpture comptera désormais un chef-d'œuvre de plus.

Il y a un an à peine, M. A. Bernard a publié un ouvrage érudit et consciencieux sur les origines de l'imprimerie. Nous avons lu avec le plus vif intérêt ce subtil plaidoyer pour L. Coster, et nous devons avouer qu'il ne nous a pas convaincu. Tout en rendant justice aux laborieuses investigations, aux connaissances pratiques de l'auteur, nous croyons que dans la partie purement historique de la question il s'est un peu fourvoyé. A force de vouloir apporter des preuves et d'essayer de transformer les hypothèses en faits certains, il nous semble qu'il a rendu l'histoire de l'inventeur hollandais plus problématique que jamais. S'étant chargé d'une cause difficile, M. Bernard a dû faire comme ces défenseurs d'un héros de moralité douteuse qui s'efforcent de lui bâtir une vie blanche et pure sur quelques paroles vagues ou sur des témoignages suspects et le drapent de leur éloquence comme d'un manteau, avec cette réserve toujours, que nous croyons M. Bernard parfaitement convaincu. Son plaidoyer, avons-nous dit, est très-habile : il s'empare de la moindre erreur des partisans de Gutenberg, essaie de la tourner à l'avantage de Coster, et saisit d'imperceptibles défauts de cuirasse pour percer ses adversaires. Le plus mince des témoignages historiques, le plus faible indice favorable à Harlem sont mis en œuvre avec beaucoup d'adresse, mais

les subtilités contraintes employées par l'auteur prouvent la faiblesse de la cause qu'il défend. La vérité est plus nette et plus simple. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, la façon dont M. Bernard interprète le témoignage tiré des *Mémoriaux de Jean le Robert,* nous semble par trop recherchée et les conclusions qu'il en tire sont extrêmement hasardées. Avant lui, on avait déjà voulu donner une très-haute importance à cette simple mention d'un *Doctrinal gettez en molle;* Van Praet n'y avait vu tout au plus qu'un Doctrinal imprimé en planches. M. Bernard trouve cette opinion erronée et s'efforce de prouver que Jean le Robert parle d'un Doctrinal en lettres mobiles. Pour arriver à cette démonstration, il développe comme thèse qu'il n'a pas été imprimé de Donat xylographique avant l'invention de la typographie. Peu de personnes, croyons-nous, adopteront cette opinion, déjà présentée par M. Léon de Laborde, mais d'une manière moins absolue; ni ces conjectures relativement à une imprimerie en caractères mobiles dirigée par l'un des ouvriers de Coster, et qui se serait établie à Harlem ou aux environs. C'est de cette officine inconnue que devait sortir, suivant l'auteur, le Doctrinal acquis par Jean le Robert, et il en fonde l'existence sur cette simple mention d'un *Donat gettez en molle,* acheté en 1445. Il n'est pas possible de bâtir un fait historique sur une base plus faible.

Au surplus, ce qui prouve plus que toutes nos assertions combien M. Bernard lui-même regardait la cause de Coster comme une cause chanceuse, ce sont les paroles par lesquelles il termine son plaidoyer : « Je crois avoir démontré, dit-il, que la typographie avait été réalisée imparfaitement à Harlem avant 1440; mais rejetât-on sur ce point mes conclusions comme fausses, il n'en serait pas moins certain que l'idée de la mobilité des caractères, qui germait depuis longtemps dans le cerveau humain, fut conçue entre 1430 et 1440, et réalisée, sinon avant, du moins peu après cette dernière date. C'est ce que je vais démontrer.

« Jusqu'ici nous avons marché, pour ainsi dire, à tâtons : nous allons maintenant pouvoir nous appuyer sur des actes et sur des monuments incontestables. L'imprimerie va sortir des temps fabuleux. »

M. A. Firmin Didot, dans le remarquable compte rendu qu'il fit du livre de M. Bernard, dans l'*Athenæum français* (1853, p. 671), a dit avec raison que l'auteur n'a apporté aucun document inédit, aucune

preuve nouvelle en faveur de Harlem et que la question litigieuse est restée au même point qu'auparavant. En effet, tous les arguments qu'il emploie se trouvent présentés déjà dans les *Éclaircissements sur l'histoire de l'imprimerie,* par M. de Vries.

Si nous osons encore traiter de mythe la personnalité de Laurent Coster et de conte le récit de Junius; si nous prenons encore cette liberté grande, malgré les anathèmes que MM. de Vries, Noordziek et autres lancent contre ceux qui ne croient pas à leur dieu, ce n'est pas que nous soyons obstinément hostiles au système hollandais. Nous exprimons nettement notre opinion sur l'état actuel de la question et nous n'oublions pas qu'à l'époque assignée à la grande découverte, Harlem et la Hollande étaient, comme la Flandre et le Brabant, sous le sceptre de Philippe de Bourgogne, de ce grand duc d'Occident dont le règne brilla de tant d'éclat. Les peuples de Belgique et de Hollande étaient frères à cette époque, la gloire comme les revers leur étaient communs. La cause de Harlem serait donc en quelque sorte la nôtre. Plût à Dieu que de nouveaux documents surgissent un jour pour la rendre victorieuse! Nous saluerions avec bonheur le rayon de soleil qui viendrait éclaircir ces ténèbres.

En attendant, nous persistons à croire que les témoignages historiques, tout comme l'étude des monuments, présentent toujours la question sous un jour favorable à la cause de Mayence, et il ne sera pas facile d'infirmer et de réduire au silence cette masse imposante de preuves contemporaines que l'érudition est parvenue à accumuler et qui parlent haut et fort pour Gutenberg.

Nous ferons connaître ici une petite note, un renseignement relatif à l'origine de l'imprimerie et que nous croyons être tout à fait inédit.

Dans un voyage que fit récemment en Hollande M. le conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Belgique, — voyage où l'accompagnait l'auteur de cette notice, — il acquit, entre autres choses importantes, un livre fort curieux dont nous allons donner la description. C'est un exemplaire non rogné, mais fatigué, de l'*Alderexcellente Cronycke van Brabant,* publiée chez Roland Van den Dorpe, à Anvers, en 1497, chargée de notes marginales et suivie de 63 feuillets manuscrits, reliés avec l'ouvrage imprimé et renfermant une espèce de chronique ou de mémorandum en caractères serrés, sur deux colonnes, écriture du milieu du xve siècle. Cette chronique

est en langue flamande, dialecte limbourgeois, et d'une orthographe assez irrégulière.

Il y a d'abord, en cinq feuillets, une histoire sainte depuis le commencement du monde jusqu'à Moïse, suivie de deux pages de renseignements divers tels que les dates de la naissance d'Alexandre le Grand, d'Ésope, etc., la nomenclature des royaumes de la chrétienté, etc. Après cela commence une nouvelle chronique depuis la création, mais renvoyant à la précédente pour éviter les répétitions. Elle porte le titre suivant, écrit à l'encre rouge : *Hyer begynt eyn boeck off eyn regyster vā mēnnygerhande ende van veel punttē ende saecken ende wessen off stucken die geschyet syn geystelicke off wertlick doer men aff spreken ende kallen mocht int ghemeyn als van datemen te wetten so wyl tyt off in waet jaer dat sy geschyet mochttē syn off so wy meñyck joer datz leden is den datten sal men beiy in dyssen bueck veynden,* etc. Ce qui veut dire : Ici commence un livre ou registre de différentes choses et de nombreux points et faits et connaissances et actions arrivées soit sacrées soit profanes et dont on peut parler ou raisonner; tels que connaissance des dates, en quel temps ou en quelle année les faits ont eu lieu, combien d'années il s'est écoulé, tout cela on le trouvera dans ce livre.

C'est donc une sorte de mémorial chronologique que se proposait de faire l'écrivain de ce manuscrit. En effet, depuis le commencement jusques vers l'an 1460, ce ne sont guère que des dates de fondation de villes, de naissance ou de mort de personnages célèbres, de saints ou de martyrs. Depuis le VII[e] siècle, les faits rapportés concernent plus particulièrement les Pays-Bas et les états des bords du Rhin. Fondations d'églises et de monastères, comètes, miracles, croix lumineuses, pluies de sang, peste, guerres, famines, vents, chaleurs, pluies, renseignements météorologiques de toute nature, tout cela entremêlé de faits historiques. Depuis l'an 1460 environ, la chronologie devient presque une histoire, l'auteur raconte souvent avec de grands détails les événements qui se passent autour de lui, qu'il a vus quelquefois et qui l'intéressent comme citoyen. Les notices vont jusqu'à l'an 1505 : un feuillet manque.

Nous n'avons pu découvrir quel est l'auteur de ce mémorial, nulle part il ne se fait connaître, mais, après en avoir lu une seule page, on s'aperçoit facilement qu'il habitait le Limbourg, les environs de

Maestricht et un endroit faisant partie de l'évêché de Liége. La manière toute particulière dont il parle de Beick, la quantité de choses, souvent puériles, qu'il en raconte, nous font croire qu'il demeurait dans ce village (1). Mais ce n'est là qu'une conjecture : une nouvelle lecture bien attentive du manuscrit éclaircirait peut-être ce point qui, du reste, est fort secondaire.

Cette chronique renferme un grand nombre de renseignements importants pour l'histoire locale, par exemple, les troubles du pays de Liége sous l'évêque Louis de Bourbon, les guerres de Liége contre les ducs de Bourgogne, événements contemporains de l'auteur et dont il parle en témoin oculaire. Les futurs historiens de la seigneurie de Fauquemont, du comté de Daelhem et des petits États environnants y puiseront une foule de petites choses que l'on ne trouverait peut-être pas ailleurs. Sous ce rapport, la chronique vaudrait la peine d'être publiée, du moins par extraits. Nous y songerons peut-être quelque jour.

Les faits, avons-nous dit, y sont relatés dans un ordre à peu près chronologique, année par année. Nous y trouvons deux notes relatives à l'invention et à la propagation de l'imprimerie. La première est inscrite en note, à la marge supérieure d'une page, avant un événement arrivé en 1444. Elle est de la même écriture que le corps du texte. Il y a dans tout le cours de la chronique, une quantité de faits intercalés ainsi, soit que l'auteur ait oublié de les noter au moment même, soit qu'il ne les ait appris que plus tard. Enfin, elle est ainsi conçue :

« *Die geprende boecke boeckē off die erste konst van prentten*
« *waert vondē te Menss anno Dm. m. ccccxl. mer doer noe quam sy*
« *over al, ende in veele steden inde jaer vā lx, lxiii, lxv, enz. Ende*
« *die konst waert erstwerf gevondē ind˜ staet vā Menss.* »

Ce qui signifie : Les livres imprimés ou le premier art de l'imprimerie fut inventé à Mayence l'an de N. S. 1440 ; mais après, il se répandit partout, et dans beaucoup de villes, dans les années 1460, 1463, 1465, etc. Et cet art fut découvert pour la première fois dans la ville de Mayence.

(1) Beick ou Beeck, entre Reckheim et Sittart, au N.E. de Maestricht.

La deuxième note se trouve quelques pages plus loin et à sa date, dans le corps de la chronique même. La voici :

« *In dissen tyde of joere vursz. vā lxiiij, van lxv ende so van* « *lxvj off lxvij, so begoen erstwerff op te koeme ende waert erstwerff* « *die ser abel ende subtile konst der prentte dat men die buecke* « *begonde al so te prentten ende die bueker ende heilige scrift, al* « *over al bekant ende oppenbaer waert, ende ser guede kouppe ende* « *dat men eyn ser guede gedrucktde bybel mocht gelden die were* « *van dry golden overlans rynsscher gulde ende noch myn, ende due* « *al so voort aen quam alle scrift voort in duytssche ende in latyne.* « *Al so dat eyn ellicke mÿssche mocht leren ende studere die myñe* « *totter scrift hadde.* » Et en marge « *Dat die geprentde off ge-* « *druckte buecker erst so quamen off dat drucke erst van den waert* « *ende hy in disse landen erstwerff begonden vort te komen.* »

Ce que nous traduisons littéralement ainsi :

En ce temps, dans les années susdites 1464, 1465, ainsi que 1466 et 1467, commença à apparaître et fut trouvé pour la première fois le très-habile et subtil art de l'imprimerie, que l'on commença ainsi à imprimer des livres, et les livres et la sainte Écriture devinrent partout connus et publics et à très-bon marché, et que l'on pouvait acquérir une très-bonne bible imprimée pour le prix de trois florins d'or du Rhin et même à moins, et on publia ainsi tout écrit, soit en allemand soit en latin, de telle sorte que tout homme qui avait de l'amour pour la science (1), put apprendre à étudier. Et en marge : Que les livres moulés (estampés, gheprent) ou imprimés apparurent pour la première fois, ou origine de l'imprimerie, de la valeur (des livres) et qu'ils arrivèrent pour la première fois dans ce pays.

Telles qu'elles sont conçues, ces deux notes n'ajoutent rien à l'histoire, elles ne trancheront pas la question litigieuse entre les villes intéressées, elles n'en disent pas plus que les quelques lignes de la chronique de Nuremberg de 1493 où l'on trouve à peu près la même chose ; enfin, elles ne sont rien, nous en convenons volontiers,

(1) Plus littéralement : qui avait de l'amour pour l'écriture, c'est-à-dire, pour connaître ce qui est écrit.

qu'un témoignage de plus à ajouter à la grande liste dressée par Meerman et complétée par les modernes historiens de l'imprimerie. Mais, émanant d'un contemporain et rapprochées des autres témoignages déjà connus, elles renforcent d'une voix l'opinion de cette époque, opinion unanimement favorable à Mayence. Le renseignement de notre chronique est tout à fait en contradiction avec les conjectures des partisans de Harlem, formulées plus explicitement encore par M. Bernard et d'après lesquelles des officines d'imprimeurs auraient existé aux Pays-Bas, bien antérieurement à 1440. Si réellement il y eût eu à cette époque, je ne dirai pas plusieurs, mais seulement ce grand atelier de Coster, qui, selon Junius, attirait de tous côtés les acheteurs et enrichissait son propriétaire, il est fort probable que notre chroniqueur, si soigneux à enregistrer les faits importants, en eût su quelque chose et n'eût pas fait cette observation fort juste que désormais ceux qui voudront étudier en auront le moyen, grâce à la nouvelle invention de Mayence.

Nous avons dit que notre Mémorial se prolonge jusqu'à l'année 1505 et qu'il est relié à la suite de la Chronique de Brabant de 1497; on pourrait argumenter de là qu'il doit être rédigé entre ces deux dates et en tout cas postérieurement à la dernière. De sorte que le renseignement qu'il nous donne serait assez tardif relativement aux témoignages déjà connus. Mais il n'en est pas ainsi. Cette chronique a évidemment été écrite, pour ainsi dire, au jour le jour, c'est une sorte d'agenda où l'auteur marquait, à des intervalles plus ou moins longs, tout ce qui lui paraissait digne d'intérêt. Si ces feuillets écrits ont été reliés avec un livre imprimé en 1497, c'est que l'auteur du manuscrit trouva sans doute convenable de réunir deux travaux de même espèce, d'autant plus que la chronique imprimée cessant à l'année 1486, le mémorial manuscrit pouvait en quelque sorte lui servir de continuation.

Voici quelques-uns des motifs qui nous portent à croire que le manuscrit est antérieur au livre imprimé.

1° Pour tout l'espace de temps que les deux chroniques traitent également, elles racontent souvent les mêmes faits en d'autres termes et avec d'autres détails. La moindre lecture comparée de deux événements rapportés par l'une et par l'autre, prouve à l'évidence que les deux auteurs ont travaillé sur documents différents.

2° La chronique imprimée est annotée en marge par l'auteur du manuscrit; or, ces notes sont prises quelquefois textuellement du manuscrit, preuve évidente que ce dernier est antérieur.

3° La chronique manuscrite renvoie deux fois à la chronique imprimée. La première fois, c'est par une note en marge, écrite postérieurement au corps du texte; la deuxième fois, c'est précisément vers 1497, date de la publication de la chronique imprimée. Après avoir raconté le mariage de Philippe le Beau avec l'héritière du trône d'Espagne, mariage qui eut lieu en 1496, l'auteur donne, dans un chapitre particulier, une notice sur la maison de Bourgogne, et, en parlant de Philippe le Bon, il dit entre autres : Il fit de grandes guerres en France, comme on peut le voir dans cette chronique de Brabant. Or, cette notice n'a pu être écrite, au plus tôt, qu'en 1497; c'est donc vers cette époque que les deux chroniques ont été réunies; tout ce qui dans le manuscrit précède cette date doit en conséquence avoir été rédigé antérieurement.

4° Si la chronique manuscrite n'avait pas été composée avant l'autre, il est plus raisonnable de penser que l'auteur se serait borné à continuer cette chronique de Brabant et à l'annoter, plutôt que de passer son temps à écrire les mêmes faits en termes différents.

5° L'auteur raconte quelquefois des événements qu'il dit expressément avoir vus, par exemple, le sac de Liége par Charles le Téméraire en 1468, et les détails qu'il en donne ont évidemment été écrits sous l'impression immédiate de ce grand désastre.

6° A partir de l'année 1460 environ, il donne des particularités tellement minimes, insignifiantes, puériles même, qu'il est impossible de les supposer écrites après les événements. Un exemple suffira pour faire comprendre la valeur de cet argument. En l'année 1467, l'auteur écrit : « Alors mourut à Bruges, le jour de S[t] Vit, le duc Philippe de Bourgogne, père du duc Charles, et on lui fit des funérailles au son de toutes les cloches dans le pays de Fauquemont, dans toutes les églises, vers le jour de la Visitation de la Vierge. A Beick, on fit ses funérailles le dimanche après la translation de S. Martin et on sonna les cloches trois jours durant, et chaque jour trois volées et chaque volée durait une heure entière. La 1[re] volée avait lieu le matin de 6 à 7 heures ; la 2[e], de 10 à 11 heures; et la 3[e], l'après-

midi, de 4 à 5 heures, et c'est ainsi qu'on sonna par tout le pays de Fauquemont dans toutes les églises.

« On chanta pour lui une belle messe d'âmes et des vigiles avec 9 tentures (leytssen?) et les cierges de l'église brûlaient pour son âme. Et l'on ne donna rien à personne, ni aux prêtres, ni au sacristain, ni à ceux qui sonnèrent pour son âme, on ne leur donna pas un quart de bière à boire, mais ce furent les aides et les sous-aides qui durent sonner les cloches. »

Il y a dans le cours de la chronique quantité de notices de ce genre et de plus détaillées encore. Ce sont là des choses qui ont peut-être quelque intérêt au moment même où elles arrivent, mais dont certainement on ne va pas se souvenir dix ou vingt ans après. De semblables minuties s'enregistrent, pour ainsi dire, séance tenante, et personne n'admettra volontiers qu'une mémoire d'homme les retienne longtemps. De pareils paragraphes nous semblent donner des indications certaines du temps où ils furent rédigés, ce sont des jalons chronologiques dans lesquels on peut avoir toute confiance. Nous avons rapporté l'exemple ci-dessus parce qu'il se trouve dans la chronique presque immédiatement après le deuxième passage sur l'imprimerie. En admettant que l'histoire des funérailles de Philippe le Bon ait été écrite en 1467, il s'ensuit que cette note sur l'imprimerie est de la même année. Si l'on combine les deux notes, on s'aperçoit que la première est le complément de la seconde, et dit à peu près la même chose quant à la propagation de l'imprimerie. Il est donc fort probable qu'elle a été intercalée à la même époque.

Si nous avons parlé un peu longuement de cette chronique et de ces deux notes, dont nous ne nous exagérons pas l'importance, c'était pour essayer d'établir la date de leur rédaction. En effet, si elles sont réellement de 1467, comme nous le pensons, elles peuvent être comptées parmi les premiers témoignages historiques de l'invention de l'imprimerie, en ne tenant pas compte des souscriptions des livres édités par les premiers typographes mayençais. Donc, si elles peuvent n'avoir qu'une faible valeur comme renseignements, elles auraient du moins le mérite de l'ancienneté.

Mais ce n'est pas, nous le savons bien, l'étude des seuls documents historiques qui pourra décider jamais la grande question de l'origine de l'imprimerie. Les témoignages des auteurs, contemporains ou non,

de quelque part qu'ils viennent, ont besoin d'être contrôlés comme toute assertion humaine. Si l'on peut espérer de voir un jour le problème résolu ou du moins considérablement éclairci, il y a autre chose à faire. Il faut, comme l'a depuis longtemps proclamé l'homme le plus compétent de notre époque en cette matière, M. A. Firmin Didot, il faut procéder sans délai à un examen comparatif et simultané de tous les monuments existants de l'imprimerie primitive, il faut assembler au plus tôt le grand concile œcuménique de l'imprimerie. Les années s'accumulent, les débris se dispersent, les travaux de controverse se multiplient d'une manière effrayante, bientôt il deviendra impossible à un homme seul d'embrasser cette vaste matière et de résoudre toutes les questions soulevées dans ce débat. Il faut donc réunir au plus tôt les juges et les pièces du procès.

On a écrit des volumes sans nombre, on a exécuté, à grands frais, de beaux fac-simile pour déterminer le caractère de certains incunables, pour attribuer, comparer et établir la filiation de tels ou tels caractères, pour fixer la date de quelques précieux restes de l'art primitif. Qu'ont produit toutes ces peines? Des discussions interminables, des conjectures ingénieuses, des systèmes hardis, rien de plus. Certes, nous applaudissons de grand cœur à ces hommes de courage, tels que MM. de Laborde et A. Bernard, qui s'en vont parcourant l'Europe, cherchant partout où subsiste encore quelque débris sacré, étudiant sur place avec une patience d'anatomiste les organes et la charpente de ces embryons et s'efforçant de découvrir comment ils reçurent ce souffle de vie, si faible encore, mais qui plus tard devait devenir en quelque sorte, le souffle qui fait respirer le monde. A chaque page de leurs écrits, nous voyons ces ardents investigateurs exprimer le regret de n'avoir pas là, à côté d'eux, telle autre pièce, pour la comparer avec celle qu'ils ont sous les yeux. Qui donc acceptera comme infaillibles des opinions fondées sur des comparaisons incomplètes? Voyez, par exemple, tout ce qu'on a émis d'idées sur les célèbres lettres d'indulgence. Breitkopf, Lambinet, Wetter, Sotzmann les déclarent xylographiques; Panzer, Van Praet, de Laborde, A. F. Didot, Bernard affirment qu'elles sont imprimées en caractères mobiles. Le caractère de l'édition de trente lignes, selon les uns, est identique avec celui de la Bible de quarante-deux lignes; selon les autres, il en diffère. Sont-elles le produit d'une seule et

même officine, ou bien peut-on admettre avec M. Bernard qu'il y avait déjà à cette époque, à Mayence, trois imprimeurs? Voilà des questions qu'une comparaison attentive des divers exemplaires résoudra, nous le croyons, à l'instant même. Et les discussions sur les Donats! Et les mystères des Speculum! Et la Bible de quarante-deux lignes! Et l'Horarium! Et le Doctrinal! Et toutes ces énigmes qui torturent aujourd'hui l'esprit de tant de malheureux OEdipes, comme le mot en paraîtrait simple et clair si l'on avait là, sous les yeux, tous les documents indispensables pour en trouver la solution!

Le congrès typographique depuis si longtemps déjà proposé par M. A. F. Didot est donc devenu plus nécessaire que jamais. Si nous osons ici mêler notre faible voix à celle de cet illustre typographe pour demander la réalisation de ce grand projet, c'est pour contribuer de notre part à ce que cette belle idée ne tombe pas dans l'oubli, et pour tâcher de la faire germer sur notre sol. Nous savons bien que la réunion d'un concile général typographique est une entreprise entourée de grandes difficultés, nous ne pensons pas cependant que ce soit une utopie, et nous sommes convaincu que tous les obstacles tomberaient devant une *agitation* bien organisée.

Que s'agirait-il donc de faire? Osons formuler un petit programme.

Il y aurait d'abord une réunion préparatoire à laquelle seraient priés de se rendre tous ceux qui se sont notoirement occupés déjà du grand sujet en question; là se trouveraient MM. Schaab, Umbreit, Wetter, Falkenstein, Passavant, Waagen, Sotzmann, Lichtenthaler, pour l'Allemagne; de Vries, Schinkel, Noordziek, Enschedé, Scheltema, Janssen, pour la Hollande; Tommaso Tonnelli, Mortillaro, pour l'Italie; A. Firmin Didot, L. de Laborde, A. Bernard, Guichard, Duchesne, pour la France; Ottley, Jackson, Panizzi, pour l'Angleterre; Vander Meersch, de Brou, Vergauwen, Serrure, pour la Belgique. J'en omets sans doute plusieurs et j'en nomme peut-être qui sont morts. Ce comice préparatoire serait chargé de formuler le programme des questions spéciales à traiter au grand concile, il en nommerait les membres, il spécifierait les monuments primitifs et les livres indispensables pour l'examen et pour la discussion; en un mot, il prendrait toutes les dispositions nécessaires afin que la session du concile pût être fructueuse. Ils feraient ensuite auprès de leurs gouvernements respectifs les démarches les plus actives afin que

toutes ces richesses pussent sortir de leurs sanctuaires et se rendre à la grande solennité. Dans tous les pays, nous n'oserions en douter, cet appel sera entendu ; bibliothèques nationales et collections particulières, toutes enverront leurs trésors à cette brillante joûte historique où chacune d'elles peut espérer la gloire d'avoir apporté le plus de lumière.

Le comice préparatoire ferait connaître, par un manifeste éclatant, le résultat de ses délibérations. Répandu avec profusion dans le monde entier, ce manifeste serait l'objet de débats utiles, provoquerait de nouvelles recherches, en un mot, serait le canevas des discussions du Congrès.

Entre l'ouverture du grand concile et la publication du manifeste, il y aurait un an d'intervalle, afin que chaque champion pût préparer ses armes et se rendre digne de lutter dans un tournoi aussi solennel.

En quel endroit du monde se tiendrait le grand concile? Question délicate. Nous la traiterons cependant avec hardiesse. Au risque d'être accusé d'esprit de clocher, de patriotisme étroit, nous répondrons hautement : à Bruxelles !

M. Firmin Didot avait déjà proposé de tenir ce concile, soit à Paris, soit à Strasbourg, soit à Mayence. A Paris, selon nous, cela n'est pas possible. Pourquoi d'ailleurs à Paris? Est-ce parce que ses riches bibliothèques renferment en grande quantité de précieux monuments des débuts de l'imprimerie ? Nous le savons bien : mais Londres, mais Vienne, mais Harlem en possèdent d'aussi importants. Londres, Vienne et Harlem auront donc le droit d'être jalouses de cette préférence accordée à Paris et ne se résoudront pas vite, croyons-nous, à reconnaître, pour ainsi dire, Paris comme leur suzeraine sous ce rapport. Serait-ce à Londres? D'abord, le motif allégué contre Paris s'applique également à la capitale de l'Angleterre. Ensuite, sa position peu centrale — *extremi orbe Britanni* — rend cette grande ville peu favorable. Et puis la langue, le bruit, la fumée, les brouillards, l'ennui, le dimanche ! Nous n'en dirons pas plus. Londres n'a pas de chances.

Choisirait-on Strasbourg ou Mayence ? Mais, quel est le Hollandais qui s'abaisserait à aller discuter sur Laurent Janssoon dans les villes-liges de Jean Genszfleisch ! En contemplant les chefs-d'œuvre que

Thorwaldsen et David d'Angers y élevèrent au créateur de la lumière humaine, est-il possible que les champions de la cause de Harlem apportent dans la discussion le calme et le sang-froid nécessaires dans une cause aussi solennelle ?

Il en est de même de Harlem. Vous figurez-vous le sourire, l'indignation peut-être de MM. Guichard, Schaab, Umbreit, Didot à la vue de ce sacristain, coulé en bronze, que l'on voudrait rendre encore *œre perennius?* Non, pas de congrès possible dans l'une des villes intéressées aux débats. Le choix fait de l'une d'entre elles semblera toujours aux autres une décision anticipée.

Il faut donc nécessairement une ville neutre, un radeau comme à Tilsitt ou à l'Ile-des-Faisans, une ville assez vaste pour héberger convenablement cette foule de savants, d'hommes célèbres, de riches amateurs, de seigneurs opulents, amis des lettres, qui viendront de toutes parts assister aux débats de cet aréopage littéraire. Trente mille étrangers se rendirent, dit-on, au concile de Constance. La ville étant trop étroite pour contenir cette multitude, on fut obligé d'établir des camps sur les montagnes environnantes, et malgré cela, plusieurs furent obligés encore de se loger sous le dais incertain des cieux. Il ne faut pas qu'un pareil spectacle se renouvelle. La cité où siégera le congrès ne doit pas être étroite, silencieuse et sombre, elle doit offrir des ressources pour le délassement des esprits après les rudes travaux de la discussion. Il faut encore qu'elle soit dans une position assez centrale pour être à une distance à peu près égale des pays qui y enverront leurs députés.

Or, quelle est la ville d'Europe qui, plus que Bruxelles, satisfasse à toutes ces conditions ? Située au centre des quatre pays les plus intéressés à la question, elle tend, comme de longs bras, ses nombreux chemins de fer, vers la Hollande, l'Allemagne, la France et l'Angleterre. Riche, élégante, hospitalière, Bruxelles a depuis longtemps mérité le titre de caravansérail de l'Europe. Neutre en politique, en histoire et en littérature, elle convie toutes les nations à une discussion libre, elle tend la main à toutes. Ses établissements scientifiques, ses musées, ses théâtres sont dignes des plus grandes capitales ; sa bibliothèque, imprimés et manuscrits, égale, sinon par le nombre, du moins par le choix et la valeur de ses ouvrages, les bibliothèques les plus en renom. C'est la seule ville peut-être où une discussion

historique ou scientifique puisse se faire entre savants parlant des langues diverses, la seule où l'on trouverait les truchements nécessaires pour traduire dans tous les idiomes. La capitale de la Belgique a déjà, du reste, hautement fait ses preuves et montré maintes fois quelles fêtes elle sait offrir aux sciences, aux lettres et aux arts. Congrès de la paix, congrès astronomiques, agricoles, philologiques, festivals; elle a vu célébrer tout cela dans son enceinte et tout le monde se rappellera l'éclat dont elle entoure ces solennités. Avec l'appui du roi éclairé qui gouverne, et grâce à l'instinct hospitalier et au sentiment artistique bien connu des Belges, nul doute que cette grande assemblée ne reçoive dans nos murs un accueil aussi respectueux, aussi splendide que toutes celles qui s'y sont réunies déjà.

Nous oserons revendiquer encore par un autre motif l'honneur d'être le siége du concile, et ce motif obtiendra, nous l'espérons, un assentiment péremptoire. Jadis la Belgique entière et sa capitale en particulier étaient vouées à l'exécration par tout ce qui maniait la lettre moulée en France; cent écrivains qui nous doivent pourtant quelque peu de renommée, nous chargeaient à l'envi de leurs anathèmes quotidiens, nous mettaient au ban des nations, nous ravalaient au dernier rang de l'échelle sociale, pour cet horrible forfait que l'on nommait la contrefaçon. Bien que la conscience de leurs compatriotes fût, tout autant que la nôtre, chargée de ce cas pendable, nous n'en étions pas moins saupoudrés à foison des qualificatifs de forbans, d'arabes, de mandrins, nous faisions, non pas la traite des nègres ou des blancs, mais, pis que tout cela, la traite de l'intelligence. Eh bien! poursuivie, traquée avec acharnement, cette hydre vorace a enfin quitté sa tanière et est allée chercher ailleurs, si elle peut le trouver encore, un chevet où reposer les têtes qui lui restent. Eh bien! nous avons dit notre peccavi, nous avons volontairement renoncé à cet affreux péché, nous sommes purs et blancs, et, grâce à cette noble résolution, la librairie française va désormais nager toute seule dans cet océan de millions où 250 ouvriers typographes belges barbotaient à 2 francs par jour. En faveur donc de cette concession immense, Paris ne nous accordera-t-il pas une petite satisfaction? Après avoir souillé si longtemps les annales de la typographie, ne nous sera-t-il pas permis de chercher à expier nos crimes

et de revendiquer le privilége de voir se discuter dans nos murs les origines de cet art dont nous fûmes si longtemps de coupables adorateurs ?

Ce serait donc pour nous une rentrée solennelle au temple de l'honneur.

L'on nous objectera sans doute qu'un congrès typographique ne saurait se tenir ailleurs que dans un de ces grands centres où existent déjà une notable quantité de monuments de l'imprimerie primitive. A cela nous répondrons que l'on se fait illusion sur le nombre des pièces qui seraient nécessaires pour la discussion. Voyons un peu quel serait le contingent présumé à fournir par l'une des grandes capitales : deux ou trois minces Speculum, trois ou quatre lettres d'indulgence, une vingtaine de feuilles de Donat, un psautier de Mayence, une bible de 42 lignes et peut-être une cinquantaine de volumes encore. Eh bien ! toute cette pacotille de trésors formerait à peu près la part que devrait envoyer Paris, et on les empilerait à l'aise dans une caisse d'un mètre en carré. Et puis, grâce à la télégraphie et aux chemins de fer, n'aurait-on pas, en peu d'heures, les livres dont le besoin se ferait sentir pendant la discussion? Et d'ailleurs, notre fonds de Bruxelles n'est pas pauvre et les richesses qu'il déposerait sur le tapis ne seraient pas à dédaigner. Parmi 5 à 6,000 volumes d'incunables, il possède un superbe Speculum latin de la première édition (selon M. Guichard), une Bible des pauvres bien complète, un Speculum hollandais de Veldener, une Historia Virginis Mariæ, deux lettres d'indulgence de 1488, un superbe Guilielmus de Saliceto, semblable à celui de M. Renouard, et une foule d'autres non moins précieux. Et notre célèbre estampe sur bois de 1418, et quelques autres épreuves de xylographie récemment découvertes et peu ou point connues encore ! Non, certes, que nous ne sommes pas pauvres ! Et que ne fourniraient pas nos bibliothèques de Louvain, de Liége, de Gand, et les collections du duc d'Arenberg, des Bollandistes, et surtout le splendide cabinet de M. Vergauwen? Et pour ce qui concerne cette multitude de travaux traitant *ex professo* de l'origine de l'imprimerie ou des sujets accessoires, travaux indispensables à toute discussion, nous doutons fort qu'il s'en trouve en Europe une collection plus complète que la nôtre.

Ainsi donc, en résumé, aucune ville n'offrirait autant de ressources

que Bruxelles pour la tenue d'un congrès typographique ; nous croyons avoir érigé cette assertion en axiome.

Nous avons encore à dire quelques mots sur deux autres questions qui se présentent à l'esprit.

D'abord, le moment actuel est-il bien choisi pour l'ouverture d'un pareil concile ? Est-ce bien alors que la guerre souffle ses fureurs au loin, qu'une politique embrouillée menace peut-être l'Europe entière d'une conflagration générale, est-ce bien alors que l'on peut songer à réunir une assemblée qui a besoin, avant tout, de recueillement et de paix ? Peut-on croire que les esprits pourront se dégager suffisamment de toute préoccupation, de toute anxiété, pour vaquer avec calme à des discussions littéraires et scientifiques ? A cela nous répondrons d'abord, que nous ne croyons pas à la durée d'une guerre entre les trois plus grandes puissances du monde ; et qu'il est fort probable que l'an prochain le congrès préparatoire pourrait se réunir en pleine paix. Il est vrai que nous venons de lire les rêves de l'abbé de Saint-Pierre. Mais, en fût-il même autrement, nous disons encore que la science ne dépend ni des temps, ni des lieux ; elle s'élève au dessus des événements et rayonne, calme et sereine, au milieu des époques les plus orageuses que l'histoire nous retrace. Elle est avide de conquêtes et tous les présages d'un brillant succès entourent celle que nous lui proposons. Pacifiques adversaires dans une question importante de l'histoire de la civilisation, les hommes éminents de toute l'Europe que nous convions au concile, sauront très-bien, malgré les circonstances, poursuivre le but si noble qui s'offre à leurs efforts. Plusieurs d'entre eux ont peut-être de l'influence sur les destinées de leur pays ; les réunir sous une même bannière, celle de la science, n'est-ce pas resserrer les liens qui unissent les intelligences élevées de toute nation et avant de rentrer dans leurs foyers, ces hommes n'auront-ils pas établi entre eux des relations profitables à la fraternité des peuples ?

La seconde question dont nous voulons parler est infiniment plus secondaire, c'est celle des frais que doit entraîner ce congrès dont la durée serait nécessairement assez longue. Si nous glissons ici ces termes intempestifs d'écus et de sous, c'est pour montrer que nous avons envisagé la grande affaire sous toutes ses faces. Nous le dirons

donc en deux mots : si le principe était admis, si l'assentiment général était acquis à ce congrès, les gouvernements ne seraient pas les derniers à montrer à son égard des dispositions favorables. Pour nous, nous croyons fermement que la question terrestre et budgétaire n'est d'aucune importance. Et quant à la Belgique, si elle avait l'honneur de voir se dresser sur son sol la tribune de ces solennels débats, on peut être certain, pour nous servir des paroles d'un grand ministre, qu'elle saurait se montrer assez riche pour y payer sa part de gloire.

C. R.

Une découverte pour l'histoire de l'imprimerie. — Les plus anciens caractères de Gutenberg et ce qui en est advenu. — Albert Pfister, imprimeur à Bamberg. — La Bible de 36 lignes.

Depuis quelque temps déjà, j'ai eu le bonheur de faire une petite découverte qui n'est pas sans importance pour éclaircir plusieurs points obscurs relatifs à l'histoire des origines typographiques. Diverses circonstances m'ont empêché de la publier plus tôt.

Si après ce début, on s'attend à la découverte de quelque document ancien, ou bien à celle de quelque précieux incunable, échappé aux investigations des bibliographes, on sera dans l'erreur. Je n'ai à offrir à ceux qui ont pris goût à l'étude de l'histoire de l'invention de l'imprimerie, qu'un mince in-8°, du commencement du XVIe siècle, fort rare à la vérité, mais peu ou point recherché par les bibliographes, qui l'ont cité à plusieurs reprises, mais n'y ont point cherché ce qu'on peut y trouver. Ma petite trouvaille, telle qu'elle est, présente, j'ose le répéter, une importance assez grande.

On va pouvoir en juger.

Il est bien connu que lorsque Gutenberg, l'illustre inventeur de la typographie, fut nommé gentilhomme de la maison d'Adolphe II de Nassau, archevêque et électeur de Mayence, il céda son imprimerie à son parent Henri Bechtermünz, qui commença à Eltvill sur le Rhin, près de Mayence, sa fameuse édition du vocabulaire latin-allemand, connu sous le nom de *Vocabularius ex quo,* achevée en 1467. Henri Bechtermünz étant mort pendant l'impression de ce livre, l'imprimerie fut continuée par son frère Nicolas, qui s'adjoignit Wigand Spies d'Ortenberg. Lorsque Nicolas Bechtermünz mourut à son tour, ses héritiers cédèrent le matériel de l'imprimerie aux frères de la vie commune, à Marienthal dans le Rheingau, près d'Eltvill.

Le savant Bodmann, dans son *Histoire du Rheingau* (en allemand, Mayence, 1819, in-4°, t. I, p 136), cite l'extrait d'un acte de vente de l'an 1508, d'après lequel cette antique imprimerie fut vendue la même année par les frères de la vie commune à Frédéric Hewman ou Hauman de Nuremberg, imprimeur à Mayence dans le *Kirsgarten* (jardin aux cerises, rue ainsi nommée) (1).

M. Schaab (*Annales de la société d'histoire et d'antiquités du pays de Nassau,* 2e et 3e livraisons, p. 64, ainsi que dans son *Histoire de l'imprimerie,* t. I, p. 553), rappelle ce passage de Bodmann, mais ne semble pas y ajouter foi.

Or, en relisant un jour cet intéressant passage, l'idée me vint d'examiner avec attention certain livre imprimé par ce Frédéric Hauman, qui se trouvait dans un coin négligé de ma bibliothèque (2). Je le pris sans avoir la pensée d'y rien découvrir. Je savais que les dernières productions des presses de Nicolas Bechtermünz sont imprimées avec d'autres types que ceux de Gutenberg, et que parmi les impressions connues des frères de la vie commune à Marienthal, aucune n'est exécutée avec ces caractères.

(1) C'est dans cette même maison, occupée au commencement du xviie siècle par l'imprimeur Albinus, que le savant jésuite Nicol. Serarius dit, dans son *Histoire de Mayence* (1604), avoir vu les anciens caractères de Gutenberg.

(2) Ce livre porte le titre: *Passionis dominicae sermo historialis*, par Gabriel Biel, 1509, in-8°. On trouvera sa description, ainsi que la liste des autres productions de Haumann, dans l'Appendice rejeté à la fin de cette notice.

Que l'on juge de mon étonnement, de ma joie peut-être, lorsque je reconnus dans le bouquin naguère si dédaigné, non pas les types du *Catholicon* de 1460, les seuls provenants de Gutenberg qui aient été employés dans les livres sortis des presses d'Eltvill (1), mais bien les caractères mis en usage dans les lettres d'indulgence de 1454 et 1455, dans l'appel contre les Turcs de 1455, le calendrier de 1457 décrit par Fischer, la Bible de 36 lignes et toutes les impressions d'Albert Pfister, en un mot, lorsque je reconnus les plus anciens types de Gutenberg !

Mais que l'on n'aille pas croire que ma découverte, — se bornant à constater ce fait, curieux en lui-même sans doute, de l'emploi de ces vénérables types de Gutenberg en 1509, après être restés un demi-siècle dans l'inaction, — n'aura d'autre résultat que celui de donner, en les faisant rechercher des amateurs, un peu plus de prix au petit nombre de livrets imprimés avec ces mêmes caractères. Non, on peut en tirer des inductions, je dirai même des preuves bien autrement importantes pour l'histoire de l'imprimerie.

En effet, l'emploi de ces caractères par l'imprimeur Hauman, lorsque l'on sait qu'ils proviennent de l'ancienne imprimerie de Gutenberg, prouve à l'évidence :

1° Que Gutenberg, après son procès avec Faust, ne dut pas abandonner à celui-ci le matériel complet de son imprimerie, ainsi que l'ont avancé presque tous les historiens de l'origine de l'imprimerie, puisque les types mentionnés lui sont restés.

2° Que c'est à tort que plusieurs auteurs ont prétendu que, ces caractères étant identiques à ceux employés par Pfister, imprimeur à Bamberg, il faut attribuer à celui-ci également les lettres d'indul-

(1) Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de réfuter ici l'opinion insoutenable que M. Bernard a récemment émise dans son ouvrage *De l'origine et des débuts de l'imprimerie en Europe.* Paris 1853, 2 vol. in-8°, t. II, pp. 4 et suiv., d'après laquelle l'impression du *Catholicon* de 1460 ne serait pas due à Gutenberg, et qui nie toute relation de l'imprimerie de celui-ci avec celle d'Eltvill. Les deux gros volumes publiés par M. Bernard sont utiles, sans doute, et présentent quelques parties fort estimables, mais on y trouve des erreurs graves et des assertions hasardées.

gence de 1454 et 1455, l'appel contre les Turcs de 1455 et l'almanach de 1457, sans compter la fameuse Bible de 36 lignes et quelques Donats.

3° Que c'est à tort encore qu'on a voulu faire d'Albert Pfister un inventeur de l'imprimerie, comme l'ont avancé MM. Falckenstein, Jaeck et autres.

On peut regarder maintenant, au contraire, comme hors de tout doute que Pfister tenait ces types de Gutenberg, n'importe à quel titre. On n'a pas besoin, pour cela, de recourir au soupçon d'un vol, comme quelques-uns l'ont fait. Il est beaucoup plus probable que Gutenberg, après s'être séparé de Faust, aura vendu ou donné à Pfister, graveur en bois, qui était peut-être un de ses ouvriers, une partie de ces caractères usés qui lui étaient devenus inutiles.

En général, on a accordé trop d'importance à Pfister. Comme pour le dédommager de l'oubli dans lequel on avait laissé sa mémoire, plusieurs bibliographes en ont voulu faire, non-seulement un homme fort habile dans son art, mais encore l'auteur d'une invention sublime, et n'ont pas hésité à lui attribuer plusieurs ouvrages qu'il n'a jamais imprimés. Pour ma part, je pense qu'il faut même lui retirer l'œuvre capitale, dont la plus grande partie des bibliographes s'accordent à lui faire honneur. Je veux parler de la célèbre Bible de 36 lignes.

Je m'abstiendrai de discuter l'opinion de ceux qui ont attribué cette Bible à Pfister sur la foi du passage connu de Paul de Prague. Le simple bon sens ne permet pas de l'appliquer à ce volumineux ouvrage. Il n'est pas d'ailleurs bien établi que ce fameux passage s'applique à Pfister, ou même à une impression *typographique* quelconque.

Qu'il me soit permis de citer ce que dit, au sujet de cette Bible, M. Léon de Laborde (1) ; je le fais d'autant plus volontiers que je n'ai

(1) *Débuts de l'imprimerie à Mayence et à Bamberg*. Paris, Techener, 1840, gr. in-4°, pp. 26-27. *Voy.* aussi pp. 24-25. On trouve dans ce livre une fort bonne description des anciennes lettres d'indulgence. M. Léon de Laborde, si avantageusement connu par ses excellents ouvrages sur les beaux-arts, est doué d'autant de savoir, et même de plus d'esprit qu'il n'en faut pour traiter les questions quelque peu arides relatives aux origines de l'imprimerie ; malheureusement, son amour du paradoxe, joint à une imagination trop vive, l'a en-

pas souvent l'occasion de me ranger à son avis pour ce qui concerne les origines de l'imprimerie :

« Je demanderai aux auteurs qui font du modeste graveur en bois, Pfister, un second inventeur de l'imprimerie, d'expliquer comment un homme parvient, en 1454, à graver et à fondre des caractères qui égalent entièrement le caractère qu'on emploie à Mayence à la même époque ; comment il imprime des lettres d'indulgence avec autant de facilité que Gutenberg, qui exploite ce procédé depuis dix-huit (?) années ; comment, en 1459, il imprime une Bible in-folio en deux volumes, de 1762 pages, à deux colonnes de 36 lignes, avec une perfection qui n'est égalée que par le même ouvrage qu'on imprimait simultanément à Mayence ; ce qui fait supposer des moyens d'exécution identiquement pareils, tant par l'uniforme perfection de toutes les feuilles, que par l'absence complète de tâtonnements et d'hésitation ; comment, dans des circonstances pareilles, au milieu de l'étonnement que devaient exciter d'aussi prodigieux résultats, au milieu des bruits populaires qui devaient naître des rapports commerciaux établis par la vente d'un livre aussi cher et aussi volumineux, il ne s'est pas produit un seul document qui témoigne de tous ces faits ; comment ce document ne s'est pas retrouvé dans la ville épiscopale de Bamberg ; comment on cherche en vain une seule citation d'auteur dans ce centre littéraire de l'Allemagne, une seule tradition dans cette contrée si fidèle à ses souvenirs ; si bien que pour connaître l'existence de l'imprimeur d'un aussi magnifique ouvrage, il faudrait recourir à de misérables petits livres à gravures de l'exécution la plus pitoyable, dignes tout au plus d'un pauvre atelier d'imagier.

« Toutes ces suppositions tombent surtout devant cette dernière considération. Car, à défaut de preuves matérielles, il faut s'en rap-

traîné fort souvent à se livrer aux hypothèses les plus hasardées, à des opinions insoutenables et même à des contradictions évidentes. Aussi a-t-il rencontré un rude adversaire en M. A. E. Umbreit, qui a soumis les assertions de M. de Laborde à un sévère mais juste examen dans son livre intitulé : *L'invention de l'imprimerie, dissertations critiques pour s'orienter dans la situation actuelle des recherches*. Leipzig, 1843, in-8°, *voy.* pp. 167-192. Il est à regretter que ce dernier ouvrage, dans lequel l'auteur a fait souvent preuve d'une grande pénétration, n'ait pas été traduit en français.

porter au bon sens, qui en est une, et se demander si l'homme supérieur, capable d'exécuter la Bible de 36 lignes, peut s'abaisser à graver péniblement et à imprimer exclusivement de petits volumes à images informes sous le rapport de l'art, et impuissants à produire des bénéfices.

« On élève Pfister au rang d'inventeur ; on suppose enfin qu'il a fait graver son caractère, qu'il en a les poinçons et les matrices, et qu'il n'a qu'à acheter du plomb pour renouveler son matériel. Comment donc ne se sert-il que de caractères usés ? Enfin, puisqu'il a fait graver ce caractère, il peut en faire graver un autre ; puisqu'il a tout l'attirail de l'imprimerie d'où sont sortis les deux superbes volumes de la Bible, il peut entreprendre d'autres ouvrages. Cependant, dès 1462, Bamberg n'a plus d'imprimerie ; il ne s'y trouve personne, si l'on suppose la mort de Pfister, qui puisse se mettre à la tête de ses ouvriers pour diriger un établissement qui ne demandait plus, pour marcher, ni talent, ni expérience, ni sacrifices pécuniaires. Dans l'émigration des ouvriers de Mayence, en 1462, pas un seul d'entre eux ne vient s'y placer, et Bamberg n'a plus d'imprimeur qu'en 1481.

« Un atelier en lettres de bois peut cesser avec son fondateur, parce que les travaux de gravure, toujours renaissants, exigent une même adresse et une même persévérance. Un atelier qui n'a qu'un caractère, sans posséder les moyens de le renouveler par la fonte, ne dure qu'autant que ce caractère résiste. Mais un atelier d'imprimerie avec gravure et avec fonte peut toujours durer. Il aurait facilement trouvé, à une époque surtout où le procédé de reproduction des manuscrits offrait d'énormes bénéfices, un homme assez intelligent pour le faire valoir, et cet homme l'eût certainement employé à un meilleur usage qu'à l'impression des Fables de Boner ou des quatre Histoires. »

J'ajouterai à cette argumentation solide de M. de Laborde, qu'on peut encore se demander pourquoi Pfister, qui signa pourtant plusieurs des petits livres insignifiants sortis de ses presses (tous, sauf un seul, en langue allemande), n'aurait pas attaché son nom à sa plus importante production qui, à elle seule, devait lui acquérir de la renommée ?

D'un autre côté, peut-on raisonnablement supposer que Gutenberg, après sa séparation de Faust, en 1455, et lorsque celui-ci, d'associé,

devint son concurrent, peut-on, dis-je, supposer qu'il soit demeuré dans une inaction totale jusqu'en 1460? Non, sans doute, quand on sait maintenant qu'après son fameux procès, bien qu'il dût abandonner à son ancien associé un atelier d'imprimeur tout monté, il avait gardé ses anciens caractères. Il se serait donc borné à imprimer le calendrier de 1457, sur le recto d'un feuillet seulement? — Quelques autres petites impressions semblables peuvent à la vérité s'être perdues, ou rester encore inconnues, mais un ouvrage considérable aurait sans aucun doute laissé quelques traces de son activité.

Il subsiste une seule objection sérieuse à élever contre ceux qui attribuent à Gutenberg, plutôt qu'à Pfister, la Bible de trente-six lignes; c'est qu'on n'a trouvé à Mayence, ni un seul exemplaire, ni le moindre fragment de cette Bible; tandis qu'on en a rencontré plusieurs débris à Bamberg et dans les environs. Mais, sans expliquer ce fait par les nombreux siéges, bombardements, incendies et calamités de tout genre dont la première de ces villes a été si fréquemment le théâtre; sans parler de sa longue occupation par les Suédois, lors de la funeste guerre de Trente ans, pendant laquelle une partie de ses archives et de ses bibliothèques fut mise au pillage et périt, il est peut-être permis, en l'absence de tout renseignement positif, de présenter la conjecture suivante :

Lorsqu'après le procès intenté à Gutenberg par Faust, celui-ci fut devenu son rival, la Bible de 42 lignes, commencée par eux, n'était probablement pas encore achevée; Gutenberg dut ainsi se hâter d'entrer en concurrence avec Faust, et d'entreprendre, de son côté, l'impression d'une autre Bible. Il avait désiré, dès que son invention serait parvenue à la maturité, de l'inaugurer par ce livre des livres; déçu une première fois dans son projet, il se remit à l'œuvre avec une ardeur nouvelle. Les moyens d'exécution ne devaient pas lui faire défaut. Il avait conservé ses premiers caractères, rencontré un nouveau bailleur de fonds dans le docteur Humery, secrétaire de la ville de Mayence, et plusieurs ouvriers de l'association dissoute lui étaient restés fidèles (1).

(1) L'histoire nous a conservé les noms de plusieurs de ces ouvriers, tels que Henri Keffer et Bertolff de Hanau, qui sont nommés dans l'acte du notaire Helmasperger comme délégués de Gutenberg. Le premier imprima, après la mort de son maître, pour son propre compte, à Nuremberg.

Mais la Bible de 42 lignes, qu'il avait commencée, de commun avec Faust et Schœffer, en 1452, parut au plus tard en 1456. Il est difficile d'assigner une date précise à l'achèvement de celle de 36 lignes ; mais il fallut bien à Gutenberg, qui avait à remonter son atelier, environ trois ans pour la terminer, et mise sous presse au début de l'année 1456, elle n'a pu être achevée au plus tôt que vers la fin de l'année 1458 ou dans les premiers mois de 1459.

Naturellement, lorsque cette nouvelle Bible put paraître, ses concurrents avaient déjà pourvu, avec la leur, à tous les besoins de la ville de Mayence, de ses nombreux monastères et de ses environs, de sorte que Gutenberg fut forcé de placer les exemplaires de la sienne au dehors.

Ce dut être justement à cette époque qu'il céda une partie de ses caractères usés à Pfister, de Bamberg. N'est-il pas tout à fait admissible qu'en même temps, il ait vendu à celui-ci, sinon la totalité, du moins une forte partie des exemplaires de sa Bible, ou qu'il les lui ait donnés en commission pour la débiter, pour son compte, à Bamberg, ville épiscopale, capitale de la Franconie, et fort riche en couvents ?

Ce n'est là, il est vrai, qu'une simple conjecture, dénuée de preuves ; mais elle me semble aussi plausible que celle adoptée par des bibliographes éminents, qui attribuent cette Bible à Pfister, sans pouvoir se fonder davantage sur aucune preuve péremptoire et acceptable.

En effet, que nous dit, au sujet de cette Bible, le respectable M. Brunet, notre maître et notre guide à tous, en matière de bibliographie ? Sans se prononcer, il se contente de dire, dans son estimable *Manuel*, t. I, p. 324 : « Celle que *l'on croit* imprimée à Bamberg, par Albert Pfister, vers 1460, *parce que les caractères sont semblables à ceux que cet imprimeur a employés pour le livre des quatre histoires, en allemand, imprimé en* 1462. »

Maintenant que nous savons positivement que ces caractères appartiennent à Gutenberg, et que Pfister n'a dû les tenir que de celui-ci, n'importe à quel titre, ne serait-on pas admis à dire, avec autant de raison pour le moins, de cette Bible : On la croit imprimée à Mayence, par Gutenberg seul, un peu avant 1460, parce que les caractères sont semblables à ceux qu'il avait déjà employés dans

plusieurs Donats sans date, dans les lettres d'indulgence de 1454 et 1455, dans l'appel contre les Turcs de 1455, et enfin dans l'almanach de 1457 ? — Gutenberg, on le sait, n'attacha son nom à aucune de ses productions typographiques, tandis que Pfister signa plusieurs du petit nombre des impressions insignifiantes que l'on connaît de lui, et dont le texte ne fait guère que servir d'accompagnement à ses gravures en bois.

Mais il y a quelques bibliographes qui non-seulement revendiquent la Bible de 36 lignes à Gutenberg, mais prétendent en même temps qu'elle est la première de toutes les Bibles imprimées. Je pense qu'ils sont dans l'erreur sous ce dernier rapport. Ils fondent leur opinion principalement sur ce que les caractères de cette Bible paraissent plus anciens que ceux de la Bible de 42 lignes. Je les crois effectivement plus anciens, mais cela n'empêche pas que la Bible de 42 lignes peut avoir paru avant celle de 36 lignes, puisque les caractères de cette dernière, comme nous venons de le voir, ont même encore été mis en usage en 1509.

Ces caractères, souvent nommés improprement les caractères de Pfister, sont en effet très-probablement les premiers que Gutenberg ait employés, comme leur aspect le démontre déjà. Le fait acquis, qu'ils demeurèrent dans la possession de l'inventeur après son procès avec Faust, tandis que les autres, qui existaient avant la rupture de l'association, furent mis en œuvre par Faust et Schœffer, vient encore à l'appui de l'opinion de leur priorité.

Ce fait semble même nous autoriser à admettre que ces caractères existaient dès 1450, avant l'association de Gutenberg avec Faust, et n'étaient par conséquent point compris dans le matériel d'imprimerie, acheté avec les deniers de Faust, et qui, suivant leur contrat, devait servir de gage à ce dernier.

Si Gutenberg ne les a pas mis en œuvre dans sa première Bible de 42 lignes, c'est probablement sur l'avis de son associé, dont les conseils, d'après ce que l'on connaît de lui, devaient principalement, si pas exclusivement, se rattacher au côté mercantile et économique de leurs entreprises. Faust aura représenté à Gutenberg qu'un ouvrage aussi considérable que la Bible, imprimé avec des caractères aussi forts, ferait dépenser inutilement beaucoup de papier et de vélin, l'un et l'autre si coûteux à cette époque, et l'aura engagé à essayer

de fondre des types plus petits. Gutenberg se sera rendu à cet avis.

J'ai toujours été d'opinion que l'invention de la fonte des caractères, imparfaite encore, il est vrai, avait précédé immédiatement l'association de Gutenberg avec Faust. Ce n'est que lorsque le premier crut sa belle invention arrivée à sa maturité, qu'il chercha quelqu'un qui voulût lui avancer les fonds nécessaires pour la faire valoir. Sa propre fortune, on le sait, avait été absorbée tout entière dans de coûteux essais, souvent répétés et longtemps infructueux. Entrepris avec une infatigable persévérance pendant de longues années, tant à Strasbourg qu'après son retour à Mayence, ils ne réussirent dans cette dernière ville qu'en 1450. Ce fut dans cette année même que l'association avec Faust fut réalisée, et le caractère intéressé de ce dernier fait croire qu'il n'aurait pas consenti à faire des avances aussi considérables, sans que la nouvelle invention eût été achevée.

Cette opinion est d'ailleurs basée sur des témoignages historiques contemporains, les seuls qui soient respectables et que la saine critique puisse admettre. Ces témoignages s'accordent avec unanimité à fixer le lieu de l'invention à Mayence, l'époque à l'année 1450, et désignent Gutenberg comme son auteur.

C'est donc injustement qu'un grand nombre d'écrivains ont cherché à contester cette gloire à la ville de Mayence et à Gutenberg, préférant à la certitude de l'histoire, l'incertitude de conjectures qui ont pour seul point d'appui des traditions douteuses ou des fables ridicules.

Je soumets ce qui précède à l'appréciation bienveillante et éclairée des bibliographes et des amateurs instruits. Ils jugeront si j'ai été assez heureux pour apporter un peu de lumière sur quelques points de l'histoire d'une invention dont la portée est immense par ses conséquences, histoire qu'un trop grand nombre d'auteurs, entraînés, soit par un amour national malentendu, soit par le goût du paradoxe, soit enfin par pur amour-propre, n'ont fait qu'obscurcir et embrouiller, sous le prétexte de la présenter sous un jour nouveau.

APPENDICE.

LISTE DES OUVRAGES IMPRIMÉS A MAYENCE, PAR FRÉDÉRIC HEUMAN, AVEC LES ANCIENS CARACTÈRES DE GUTENBERG.

Nous avons vu que Frédéric Heumann, Hewman ou Hauman (on trouve son nom écrit de ces trois façons), vint s'établir à Mayence en 1508, et acheta des frères de la vie commune à Marienthal, l'ancien matériel d'imprimerie qui provenait de Gutenberg. Mais, ainsi que plusieurs autres imprimeurs qui le précédèrent ou le suivirent dans cette ville, il ne parvint probablement pas à soutenir la concurrence avec la famille des Schœffer, qui avait pour elle, outre la priorité de son établissement, la richesse, une grande habileté et une réputation bien méritée. Aussi voit-on bientôt disparaître ce nouveau concurrent, dont on ne connaît que sept impressions, la plupart de quelques feuillets seulement, toutes datées de 1509, à l'exception d'une seule qui ne porte aucune date.

Je n'ai pu voir qu'une partie de ces ouvrages, mais je ne doute pas qu'ils ne soient tous imprimés avec les mêmes caractères.

En voici la liste :

I

De fide concubinarum in sacerdotes, questio accessoria causa ioci et vrbanitatis in Quodlibeto Heidelbergensi determinata, quibusdam nouis additionibus denuo illustrata. Souscription : *Impressum Moguntie per Fridericum Hewmann,* s. d., pet. in-4° de 9 feuillets, avec une gravure sur bois.

Ce petit livre piquant et un peu leste a été fort bien décrit par Fischer (dans sa *description* (en allemand) *de quelques raretés typographiques pour servir à l'histoire de l'invention de l'imprimerie,* Mayence et Nuremberg 1800-1803, t. I, p. 66-75), où il en donne quelques extraits. Il dit entre autres :

« Cet opuscule est écrit partie en latin et partie en allemand, tantôt en prose et tantôt en vers. Les rubriques sont en gros caractères gothiques (ceux de Gutenberg) ; le texte est imprimé avec de

petits types gothiques assez semblables à ceux de Friedberg et de Meydenbach à Mayence et surtout à ceux de Quentel à Cologne. Les chiffres manquent, mais il y a des signatures a ij b. iiij. La page entière a 40 lignes. »

Ce qui est vraiment étonnant, c'est que Fischer, qui a fait tant d'études sur les premiers caractères employés à Mayence, et qui a même le premier proposé et établi le classement des différents types employés par les imprimeurs de cette ville au xve siècle, n'ait pas, en donnant la description de ce livret, remarqué l'identité parfaite de ces *gros caractères gothiques* avec ceux employés par Gutenberg, tandis que dans la même livraison, presque en regard de cette description, il donne un bon *fac-simile* d'un Donat de Gutenberg, imprimé avec les mêmes caractères.

Fischer croit que cette impression est du xve siècle; mais son erreur est bien pardonnable, car les impressions de Heuman paraissent effectivement beaucoup plus anciennes qu'elles ne le sont réellement. Celle-ci parut probablement comme toutes les autres, en 1509, ou au plus tôt l'année avant. Fischer pense que l'auteur est un certain Ringmann, connu sous le nom de Philesius, celui-ci étant désigné à la fin de l'épitaphe en vers allemands qui termine l'ouvrage.

II

Diel (Florentius), Grammatica initialis valde resoluta : et etimologiae et syntaxis octo partium orationis compendiosa adeo. Moguntiae, Frid. Hewmann, 17 julii 1509, pet. in-4°.

Panzer, *Annales*, t. IX, p. 538, Schaab, *Hist. de l'imprimerie*, t. I, p. 552. Inconnu à Würdtwein.

III

Passionis dominice sermo historialis atque praeclarus venerabilis domini Gabrielis biel Artium magistri sacre theologie licentiati. Moguntiae per Frid. Hewman anno domini 1509, *die vero* 29 *mensis Augusti explicit,* in-8°.

Würdtwein, *Bibliotheca Moguntina*, p. 143, Panzer, t. VII, p. 408, Schaab, t. I, p. 553.

Possédant un exemplaire de ce livre, le même qui a provoqué la notice ci-dessus, je vais en donner la description :

Le titre est imprimé avec les gros caractères de Gutenberg sur quatre lignes. Au-dessous se trouve une curieuse gravure en bois, représentant Jésus crucifié entre les deux Larrons ; on y voit de plus saint Jean et sainte Marie, et plusieurs autres personnages, dont deux sont occupés à jouer aux dés les vêtements du Sauveur. L'auteur du livre (Gabriel Biel) est représenté au pied de la croix, assis, la plume à la main, devant un pupitre sur lequel se trouvent toutes les choses nécessaires pour écrire. De peur qu'on n'en doutât (et il serait permis de douter de le trouver là), le nom de Gabriel Biel a été gravé sur le pupitre. Cette gravure, toute naïve qu'elle est, ne manque pas pourtant d'un certain mérite d'exécution.

Le verso du titre est en blanc. Le second feuillet commence au recto par l'*Exhortatio previa*, qui occupe le second feuillet et le verso du troisième.

Vient ensuite : *Thema de passione*. A la troisième ligne, occupée par ces mots, imprimés avec les gros caractères de Gutenberg : *Jesum tradidit volunta,* l'initiale J est figurée par une gravure en bois représentant le Sauveur crucifié, ayant la sainte Vierge à sa droite et saint Jean à sa gauche.

L'ouvrage est composé de 98 feuillets, sans chiffres, mais avec signatures a ij —v iiij, à 29 lignes par page.

La souscription suivante se trouve sur le bas du recto du 96e feuillet (je laisse de côté les abréviations) :

Dominice passionis trium partium notabilium sermo preclarus Domini Gabrielis Biel supra notati, qui olim negligenter et ex mendoso exemplari et sub falso titulo impressus anno 1489. *Nunc per prememoratum Florentium Diel diligenter revisus in laudem altissimi innovatus, clariusque interstinctus atque emendatus non modo in sententiarum quarundam defectibus, verum etiam in orthographia. Impressusque est Moguntie per Fridericum Hewman civem. Anno Domini* 1509. *Die vero* 29 *mensis Augusti explicit.*

Immédiatement au-dessous de cette souscription, commence au bas du feuillet : *Alia introductio sub alio themate*, etc.

Le recto du dernier feuillet n'est imprimé qu'à moitié, n'ayant que 17 lignes, en y comptant la rubrique et la dernière qui ne contient que : *Deo gratias.* Le verso de ce feuillet est en blanc.

Le titre, les rubriques et en tête de chaque page et de chaque chapitre sont imprimés avee les anciens caractères de Gutenberg, connus sous le nom de caractères de Pfister, sauf quelques initiales plus grandes que les autres. Des autres initiales, je n'ai remarqué que l'I remplacée par une autre, étant sans doute perdue. Ces gros caractères ne sont nullement usés, mais au contraire très-nets. Le texte est exécuté en caractères gothiques plus petits, tels qu'on les voit employés dans la plupart des imprimeries allemandes de la fin du xve siècle.

N'étaient les signatures, on serait tenté de croire que le format de ce volume est plutôt petit in-4° qu'in-8°.

IV

Zabern (Jacobus) Ars bene cantandi coralem cantum in multitudine personarum laudem Dei resonantium : Subjungitur devotus et utilis sermo de modo dicendi septem horas canonicas. Mogunt. per Frider Hewman, 3 nov., in-12.

Panzer IX, p. 538, Schaab, I, p. 553. — Inconnu à Würdtwein.

V

Regimen sanitatis. Wie man sich durch alle monath des ganzen jares mit essen und trinken halten soll, und sagt auch vom aderlossen. A la fin : *Fridericus Hewman imprimebat Moguntie anno domini* M. D. VIIII, pet. in-4°.

Würdtwein, p. 142, Panzer, *Annales de l'ancienne littérature allemande* (en allemand), t. I, p. 311, n° 651, Fischer, *l. c.*, p. 86, Schaab, t. I, p. 553. Un exemplaire se trouve à la Bibliothèque de Francfort-sur-Mein.

VI

Directorium missae de novo perspectum et emendatum. Impressum Moguntie per Fridericum Hewman anno Domini millesimo quinquagesimo (?) *nono,* pet. in-4° de 17 feuillets.

Würdtwein, p. 144, Panzer, VII, p. 409, Fischer, p. 86, Schaab, p. 553.

VII

Liber Moreti docens mores Juvenum in supplementum illorum, qui a Cathone erant omissi : per Sebastianum Brant : in vulgare noviter translatus. Souscription : *Impressus Moguntie per Fridericum Hewman, Anno virginei partus,* 1509, pet. in-4° de 10 feuillets.

Sous le titre se trouve une pièce en vers latins, au-dessous de laquelle on lit : *Sebastianus Brant Onophrio filio suo salutem,* par laquelle il recommande de lire souvent ce poëme d'un auteur inconnu, qu'il a traduit en allemand. Sur le verso du titre on lit : *Incipit liber morum pro Juvenibus.* Viennent ensuite 129 distiques, sous chacun desquels se trouve la traduction en quatre rimes allemandes.

Panzer, *Annales de l'ancienne littérature allemande,* t. I, p. 316, n° 664. Demeuré inconnu à Würdtwein, Fischer et Schaab.

HENRI HELBIG.

BIBLIOTHÈQUES.

Catalogue des bienfaiteurs de la bibliothèque de la Compagnie de Jésus à Douai.

(Bibliothèque royale : manuscrit n° 1945.)

MECÆNATES BIBLIOTHECÆ SOCIETATIS JESU.

HORUM MUNIFICENTIA ET LIBERALITATE AUXIT BIBLIOTHECA SOCIETATIS JESU, DUACI. ANNO M D IIC.

I. Illustris et reverendissimus dominus dominus *Michael d'Esne,* dominus de Betencourt, Tornacensium episcopus, d. d.

Alphonsi Tostati, Abulensis episcopi, opera, que extant omnia, Venetiis impressa.

II. Reverendus et clarissimus dominus doctor *Joannes Walterus Viringus,* canonicus Atrebatensis, d. d.

Genebrardum, in psalmos Davidicos.

III. Reverendus ac venerabilis vir dominus *Franciscus Moschus,* J. U. L., ac pastor Armenterianus, d. d.

Joannem Maldonatum, in quatuor Evangelia.
Sylvestrum, ultimae editionis et correctum juxta concilium Tridentinum.
Catechismum Granatensem. Julio 1599.
Dionysii Carthusiani opuscula pia.

IV. Venerabilis dominus ac magister *Henricus Huberti,* S. T. L., d. d.

Joannem Antonium Maginum in Ptolomei geographiam.

V. Ornatissimus vir dominus *Carolus du Pret,* scabinus Duacensis, d. d.

Annalium Ecclesiasticorum Caesaris Baronii, t. 7, 8, 9, 10, 11.
Conciones Emanuelis Acosta.

VI. Dominus ac magister *Gaspart du Bus,* d. d.

Gregorii a Valentia in divum Thomam, tomum IV.

VII. Dominus *Balthazar Bellerus,* typographus juratus, d. d.

Vitas sanctorum, gallicè.
Epistolas spirituales Joannis de Avila.
Tria exemplaria *De tribulatione patris Ribadeneira.*
Alias saepe alia opera, quae ipse praelo subjicit.

VIII. Dominus *Lambertus Halloix,* civis Leodiensis, d. d.

Andream Tiraquellum in Alexandrum ab Alexandro.
Petrum Gregorium de Republica.

IX. Dominus ac magister *Joannes des Monceaux,* d. d.

Francisci Panigarolae, episcopi Astensis, conciones, gallice.
Mercurii Gallo-Belgici tomos tres.

X. Clarissimus dominus dominus *Boetius Epo*, J. U. D., comes palatinus, regius ac primarius canonum professor, d. d.

Divi Augustini opera, sex tomis, ex editione Plantiniana.

XI. Reverendus dominus dominus *Thomas Cocx*, Rythovius, J. U. L., scholasticus et canonicus Atrebatensis, d. d.

Tres tomos conciliorum.
Summa divi Thomae Aquinatis.
Xij alios diversarum facultatum authores.

XII. Reverendus in Christo pater ac dominus dominus *Jacobus Bourgeois,* ordinis Sanctissimae Trinitatis minister provincialis, d. d.

Tres libellos spirituales, quos vernacule conscripsit.

XIII. Ornatissimus vir dominus *Heyster*, consul Sithardiensis, d. d.

Joannis Duns Scoti reportata in magistrum sententiarum.
Gabrielem Palleotum, S. R. E. cardinalem, de imaginibus.

XIV. Eximius dominus magister *Richardus Hallus,* S. T. D., cathedralis ecclesiae divi Audomari canonicus, author, d. d.

De quinquepartita conscientia libros tres.

XV. Ornatissimus vir dominus *Petrus Sommain,* L. B. S. J., d. d.

Divi Bernardini Senensis opera quae extant omnia, quatuor tomis.

XVI. Amplissimus et reverendissimus dominus dominus *Franciscus Maugré*, insignis ecclesiae cathedralis Atrebati canonicus et praepositus, d. d.

Hilareti concionum tomos tres.

XVII. Dominus ac magister *Philippus Gossuinus,* D. B. Opt. M. L., d. d.

Bartholomeum de Pisis, de vita et laudibus beatae virginis Mariae.
Magistri Antonii Marsilii, columnae hydragiologiam.
Benedictum Percrium, in physicam.

XVIII. Nobilis vir dominus *Robertus de la Hamaide*, dominus du Fay, anno 1598, d. d.

Opera Navarri.

XIX. Clarissimus vir dominus *Adrianus Gaudius*, D. J. U., 1 martii 1599, d. d.

Francisci Patritii discussiones peripateticas.

XX. Dominus ac magister *Gulielmus Facon*, canonicus Tornacensis, martii 16 anno MDIC, d. d.

Divi Irenei opera, ultimae editionis cum Fevardentii notis.
Institutiones gallicas P. Cotton, duobus voluminibus. 1613.

Idem, cum esset pastor Sancti Jacobi Duaci, sub finem rectoratus reverendi patris Servii, d. d.

Opera divi Augustini, impressa Parisiis.
Isidori Hispalensis opera omnia; constat 9 flor.

XXI. Dominus ac magister *Joannes a Fine*, S. T. L., atque canonicus et decanus Sancti Petri Duaci, 27 februarii anno 1599, d. d.

Divi Irenei opera.

XXII. Reverendus dominus ac magister *Joannes Marcoul*, canonicus sancti Petri, Duaci, 17 martii 1599, d. d.

Sancti Fulgentii, Ruspensis episcopi, opera, impressa a Plantino anno 1574.

XXIII. Reverendus dominus *Nicolaus Zoes*, L. U. J., canonicus et officialis Tornacensis, aprilis MDIC, d. d.

Divi Damasceni opera; constant 9 florenos.

XXIV. Reverendus ac nobilis adolescens, dominus *Gabriel de l'Aubepine*, dominus de Hauterive, episcopus Aurelianensis designatus, 30 aprilis MDIC, d. d.

Omnia opera divi Chrysostomi.

XXV. Reverendus dominus ac magister *Rollandus le Roy*, canonicus sancti Petri Duaci, 15 augusti 1599, d. d.

Libellum contra Duplessis Mornay scriptum.
Fevardentium in epistolam divi Jacobi.

XXVI. Dominus et magister *Nicolaus Warnot*, mense septembri 1599, d. d.

Conciones Panigarolae in Quadragesimam et passionem; 4 florenos.

XXVII. Reverendissimus dominus *Franciscus Buisseret*, episcopus Namurcensis, anno 1600, d. d.

Bibliothecam patrum, quinque voluminibus distinctam ; constat 62 florenos.

XXVIII. Magister *Ludovicus Fervacque*, canonicus Sancti Amati, Duaci, mense aprili 1600, d. d.

Lignum vitae, in quinque libros divisum, constat 8 florenos.

XXIX. Reverendus dominus ac magister *Martinus Tercotus*, cantor et canonicus Sancti Amati, Duaci, d. d.

Divi Cyrilli opera, novissimae editionis Parisiensis; constat 9 florenos.
Duo exemplaria *Bibliorum Clementinorum*; constat 6 florenos.
Patris Salmeronis sermones super parabolas Evangelii....

XXX. Reverendus dominus *Nicolaus Lefrancq*, abbas Laetiensis , d. d.

Pererii opera in Genesim.

XXXI. Dominus *Joannes Rikels*, Aquisgranensis, d. d.

Ludovicum Gomes, in regulas cancellarias.

XXXII. Dominus *Antonius de Haulchin*, dominus de Reke, d. d.

Senecam philosophum; constat 10 florenis.

XXXIII. Magister *Michael Amandus*, Montensis , 1600, d. d.

Franciscum Toletum; constat 6 flor. 10 sol.

XXXIV. Magister *Marcus Harchyes,* Montensis, 1600, d. d.

Quartum tomum Patris Pererii in Genesim; constat 4 flor. 12 sol.

XXXV. Illustris ac nobilis adolescens dominus *Franciscus de Montmorency*, mense augusto 1600, d. d.

Gilberti Genebrardi chronographiam; constat 8 flor. 10 sol.

XXXVI. Dominus *Franciscus Comont*, S. T. B., 1600, d. d.

Novam coronam Beatae Virginis.

XXXVII. Nobilis adolescens dominus *Judocus Vulderiùs,* mense januario, 1601, d. d.

Divi Hieronymi opera, Parisiis impressa; constant 31 flor.

XXXVIII. Dominus *Wilgerus van Moerendael,* decanus divi Petri Ultrajecti, mense januario, 1601, d. d.

P. Vasquez, in primam partem divi Thomae; constat 11½ flor.
Et plusieurs autres....

XXXIX. Ornatissimus dominus *Renulphus le Bailly,* nostrorum principum in camera Artesiana consiliarius, 1 martii 1601, d. d.

P. Jacobi Pontani opera, sive progymnasmata; constant 6 flor.
Seminarium totius philosophiae Aristotelicae et Platonicae; constat 9½ flor.

XL. Dominus *Petrus Christianus,* advocatus Rhotomagi, d. d.

Commentaria Isaaci Casauboni in Athenaeum et 440 errores domini Duplessis.

XLI. Ornatissimus vir dominus dominus *Nicolaus Goubille,* Athensis, ecclesiae Cameracenae archidiaconus, d. d.

Guilielmi Parisiensis opera; constant 13½ flor.
Historiam Hispanicam P. Marianae; constat 10½ flor.

XLII. Reverendissimus dominus *David Carnoeus,* Casselii in Hibernia archiepiscopus, d. d.

Toletum, in epistolam ad Romanos, et in psalmum Bèdti quorum; constat 7 fl.

XLIII. Illustris vir dominus *Christophorus Cusacus*, collegii Hibernorum praeses, d. d.

P. Salmeronis in evangelicam historiam, 8 tomos; constant 50 florenis.
Corpus canonicum impressum Parisiis. Anno 1601; constat 29 florenis.

XLIV. Venerabilis vir dominus *Franciscus Moschius*, J. U. L., et pastor Armentarius, d. d.

Athanasium, impressum Parisiis, anno 1581; constat 6 flor. et 10 sol.
P. Ariam. De mortificatione, constat 15 sol.
Fragmenta B. Hilarii Pictavorum episcopi, per Pithoeum edita; constant 12 sol.
Hilarium, novissimae editionis anno 1605 in-fol.; constat 7 flor.

XLV. Magister *Ludovicus Fervacque*, canonicus divi Amati, d. d.

Gregorium Nyssenum, ultimae editionis, anno 1605, in-fol. constat 7 flor.

XLVI. Dominus *Vulderius*, J. U. L., d. d.

Imperatorum Justiniani et Leonis constitutiones novellas, Graece, in-fol. corio nigro.

XLVII. Dominus *Sebastianus Danis*, Antverpianus, d. d.

Conciones P. Costeri, in 2 vol. in-fol.

XLVIII. Dominus *Petrus Rogier*, Gravelinghanus, d. d.

Lorinum in acta Apostolorum, 10 flor.
Epistolas Justi Lipsii, constant 45 sol.
Facis artium tomos quinque, constant 16 sol.

XLIX. Venerabilis vir dominus *Franciscus Lucas*, ecclesiae Audomari decanus, d. d.

Suum *Commentarium in quatuor evangelistas*.

L. Generosus et nobilis dominus *Philippus Segon*, d. d.

Antonium Democharé, de Eucharistia, 6 flor.
Maldonatum, de angelis et daemonibus.
Melchiorem Favin, de statu defunctorum.
Sonnium, de Sacramentis.

LI. Dominus *Adolphus Blyleven*, canonicus ecclesiae metropolitanae Cameracensis, pro sua in societatem benevolentia et observantia, d. d.

Biblia Sixtina, in-fol. 12 flor.
Thesaurum theologicum, 12 flor.

LII. Dominus *Joannes Joncquoy*, religiosus Marchianensis et collegii Marchianensis regens, S. T. L., d. d.

Opera sancti Ephrem, constant 7 flor. 10 sol.

LIII. Dominus *Cornelius Crocus*, Amstelodamus, d. d.

Del Rio, disquisitiones magicas, in-fol.
Logicam mexicanam.

LIV. *Cornelius Alberti*, Amstelodamus, d. d.

Lexicon graecum Joannis Scapulae.

LV. Dominus *Guilielmus Junius*, Hagae Comitanus, d. d.

Corpus canonicum.
Opera Ciceronis, in uno volumine.

LVI. Dominus *Guilielmus Lobegeois*, discedens ad novitiatum d. d.

Nicolaum de Lyra in totam scripturam, in sex tomos divisum.
Historiam Florimondi Raimondi, de ortu haereseos nostri saeculi.
Et majorem bibliothecae suae insignis partem.

LVII. Dominus *Petrus Sandèlin*, Delphensis, post vota in Societate edita, bibliothecam suam huic collegio adscripsit.

LVIII. Magister *Nicolaus van Wommene*, Brugensis, d. d.

Metaphysicam Suarez.
Orationes Ciceronis.
Theatrum poeticum Textoris.

LIX. Magister *Nicolaus Lespine*, Aldernardensis, d. d.

Metaphysicam Suarez.

LX. Dominus *de Fervacque*, canonicus divi Amati.

Serrarium in Judices et Ruth, in-fol. Moguntiae, anno 1609.

LXI. Perillustris ac reverendus dominus *de Bersée*, decanus divi Lamberti Leodii, 1610, d. d.

Hieronymi Pradi et Joannis Baptistae Vilalpandi, e Societate Jesu, in Ezechielem explanationes, et apparatus urbis ac templi Hierosolymitani. 1610.
La perspective de Jehan Cousin.

LXII. Magister *Stephanus Fabri*, Insulensis, post vota in Societate edita, d. d.

Metaphysicam Suarez.
Opera omnia Javelli, tom. 2, in-fol. Lugduni.

LXIII. Dominus *Guilelmus Alabaster*, Anglus, d. d.

Apparatum in revelationem Jesu Christi, ipsomet auctore, 1607.

LXIV. Dominus *Varnot*, pastor Avesnensis, d. d.

Leonardum Lessium, de justitia et jure.

LXV. Dominus *Michael Foucquier*, J. U. L., d. d.

Hortum sanitatis.

LXVI. Dominus *Donatianus Van den Bogaerde*, Brugensis, d. d.

Totum cursum Conimbricensium, quatuor voluminibus, constant 14 fl. 10 sol.

LXVII. Dominus *Antonius Heduinus*, praeses seminarii Cameracensis, d. d.

Quartum tomum *Barnadii*, constat 4 flor. 15 asses.
Alterum librum, 25 asses.

LXVIII. Dominus *Andreas Bonnenuit*, unus e Sexviris Duacensibus, d. d.

Secundum tomum *Patris de Paz*, constat 9 flor.
Insuper 28 asses.

LXIX. Dominus *Laurentius Kellam,* d. d.

P. Jacobi de Paz, libellum de vita religiosa, 13 asses.
Alterum exemplar.
Alterum librum pium, 5 aut 6 asses.

LXX. Dominus *Maximilianus Thieulaine,* religiosus Vedastinus, d. d.

Manipulum exemplorum *D. Joannis Fay.*

LXXI. Dominus *Joannes Bogardus,* typographus Duacensis, d. d.

Summam divi Thomae, editionem Atrebatensem compactam in uno volumine, 9 flor.

LXXII. Dominus *Razirius,* d. d.

Hyperastitem Cudsemii.

LXXIII. *Joannes Auxbrebis,* d. d.

Vitam beati Gonzagae.

LXXIV. Quaedam pia *Matrona,* d. d.

Chronica minorum, gallico idiomate conscripta, 4 volumina in-4°. 15 flor.
Compendium Bellarmini. 3 flor.

LXXV. Dominus *Ballic,* mercator Cameracensis, d. d.

P. Hurtado.

LXXVI. Procuratione reverendi patris *Richardi Gibboni,* accesserunt bibliothecæ

Omnia opera divi Thomae, 12 volum. in-fol. valent. 130 flor.
Opera divi Gregorii Magni, 3 volum. in-fol.
Bercerium et sanctum Gregorium Thaumaturgum.
Suarez, contra regem Angliae.

LXXVII. Vidua domini *Froideval,* d. d.

Budaei, commentaria linguae graecae.

LXXVIII. Dominus *Joannes Wiltheim,* Luxemburgensis,

Omnes Graecorum poetas, graecolatinos, in 2 tomis in-fol. 24 flor.

LXXIX. Dominus *Adrianus Scrieckius*, dominus de Rodorne, d. d.

Opus suum *De originibus et rebus Celticis et Belgicis*, Flandrice.

LXXX. Dominus *Marcus Wion*, typographus Duacensis, d. d.

Clavem regiam.

. . . .

Fernandez de Moure, examen theologiae moralis.

LXXXI. Dominus *Joannes Bogardus*, typographus Duacensis, d. d.

Canones Apostolorum et Conciliorum.

. . . .

Singulis annis ordinarie dat 12 Directoria horarum,— 12 ass.

LXXXII. Eximius dominus magister noster *Bartholomæus Petri*, Lintrensis, primarius professor S. T., d. d.

Commentarios in Acta Apostolorum, a se editos.

LXXXIII. Eximius dominus magister noster *Franciscus Sylvius*, d. d.

Suos *Commentarios in tertiam partem*, 2a edit.

LXXXIV. Eximius dominus magister noster *Nemius*, d. d.

Exemplaria duo *Notationum Estii in scripturam.*

LXXXV. Nobilis dominus *Ludovicus de Creux*, dominus in Raimegnyes, etc., d. d.

P. Mazarinum, in Miserere et in Gloria Patri.

LXXXVI. *Gerardus Paté*, bibliopola Duacensis, d. d.

Duo exemplaria *Commentariorum P. Riberae in Apocalypsim.*
Sylvium in tertiam partem.
Enchiridion meditationum P. Busaei.
Et alios libellos.

LXXXVII. *Arnoldus A Fine,* sancti Petri decanus, moriens, d. d.

Jansenii commentaria in concordiam evangelicam.
Sotum in quatuor sententias.

LXXXVIII. Domina *Susanna Damiens,* soror patris nostri M. Damiens, d. d.

Meditationes P. Bourgeois, gallice.

LXXXIX. Dominus *Guilelmus Delvard,* canonicus sancti Nicasii Atrebatensis, d. d.

Tomum primum *Annalium ordinis Minorum.*
Et quosdam alios libellos.

XC. *Balthazar Bellerus,* typographus Duacensis, d. d.

Quatuor *specula Vincentii Bellovacensis.*
P. Bonartii, de horis.

XCI. Admodum reverendus dominus *Joannes du Foncquoy,* abbas Marchianensis, d. d.

Duos tomos *Guillelmi Estii in quatuor libros sententiarum.*
Et plurimos compactos veteres.

XCII. Dominus *Joannes Bogardus,* typographus Duacensis, d. d.

P. Cornelium, in Prophetas Minores.

XCIII. Dominus *Petrus Bogardus,* d. d.

Aristotelis opera omnia, graecolatina, 2 tom.

XCIV. Admodum reverendus dominus *Antonius de Winghe,* Letiensis abbas, in gratiam studiosorum theologiæ Societatis Jesu, d. d.

P. Vasquez, quatuor tomos in tertiam partem.
Et quosdam alios.

XCV. Reverendus dominus *Joannes Sylvester,* pœnitentiarius Iprensis, moriens d. d.

Paradisum sponsi P. Joannis David.
Et quosdam alios.

XCVI. Dominus *Joannes Vernimmen,* Winocibergensis, J. U. B., d. d.

Annales Belgicos Francisci Haraei. 1623.

XCVII. *Justus Vrientius,* e philosophia Duacensi discedens ad novitiatum Mechliniensem, d. d.

Matthaei Tympii, mensa theolophilosophica.

. . . .

Justini Historia.

XCVIII. *Cornelius Grevenbroeck,* Oirschotanus, discedens anno 1625 ad novitiatum Mechliniensem, d. d.

Aphthonii progymnasmata. Lugduni 1604.

. . . .

Théâtre du monde. Duaci, 1595.

XCIX. *Jacobus de Behaut,* philosophiæ studiosus, Montensis, anno 1626, d. d.

P. Martini Smiglecii, logicam.

. . . .

Joannis Busti, enchiridion.

C. *Hubertus Molitoris* Leodiensis, anno 1626, d. d.

Arriani Periplus Ponti Euxini cum notis Stuckii.

. . . .

Ovidii fasti, tristia.

CI. *Gerardus Finchon,* bibliopola Duacensis, d. d.

Abbregé des méditations du P. Louys du Pont.
Et quosdam alios libellos.

Bibliothèques publiques de France.

Il résulte d'une statistique publiée récemment par le ministère de l'instruction publique que, sans compter Paris, il existe en France, y compris la ville d'Alger, 338 bibliothèques publiques, possédant ensemble 44,070 manuscrits et 3,689,369 imprimés. La dépense annuelle s'élève à 407,781 francs, dont 223,554 pour le personnel et 184,227 francs pour le *matériel* (frais, acquisitions, reliures (1)). Nous extrayons de ce relevé statistique les bibliothèques possédant au delà de 20,000 volumes.

VILLES.	NOMBRE DES VOLUMES.	DÉPENSES.	
		PERSONNEL.	MATÉRIEL.
Aix	95,000	4,200	2,577
Amiens	53,000	2,900	3,000
Arras	36,000	1,050	1,600
Auxerre	29,700	300	450
Avignon	60,000	3,300	600
Beaune	30,000	1,000	400
Besançon	80,000	5,450	3,200
Bordeaux	123,000	7,500	7,700
Boulogne	28,351	2,250	2,100
Brest	24,000	3,400	1,800
Caen	40,000	3,500	2,950
Cambrai	35,000	1,300	700
Châlons-sur-Marne	26,000	1,300	700
Chartres	31,000	1,600	»
Clermont	26,577	2,400	1,200

(1) Ces allocations ne sont ni fixes ni obligatoires et peuvent être augmentées ou diminuées au gré des conseils communaux.

VILLES.	NOMBRE DES VOLUMES.	DÉPENSES.	
		PERSONNEL.	MATÉRIEL.
Colmar	34,489	2,400	800
Dijon	50,000	3,650	4,600
Dôle	35,830	1,000	400
Douai	36,000	1,500	1,500
Grenoble	80,000	3,250	2,400
Havre (le)	23,500	4,500	3,700
Lille	28,954	3,465	3,000
Lyon	120,000	8,500	12,000
Mans (le)	40,000	2,000	1,600
Marseille	51,000	7,800	3,600
Metz	27,000	2,650	2,465
Montpellier	30,000	3,100	1,850
Nancy	30,090	3,480	2,420
Nantes	45,000	3,800	2,300
Nîmes	50,000	2,400	2,309
Orléans	33,000	2,500	1,500
Poitiers	22,670	3,200	1,500
Rennes	40,000	3,200	3,200
Rheims	29,000	2,750	1,900
Rouen	110,000	700	4,900
Soissons	30,293	1,100	1,050
Strasbourg	180,000	3,000	560
Toulouse	50,000	4,400	3,150
Tours	37,300	2,400	1,200
Troyes	100,000	3,050	1,200
Versailles	56,000	3,250	1,800

Le chiffre absolu le plus fort des lecteurs par jour est fourni par les bibliothèques de Toulouse (140) et de Rennes (115); le plus bas, par celles de Rheims (5), Cambrai (4) et Colmar (3).

Bibliothèque impériale de Paris.

Ce n'est pas seulement le nombre et la rareté de ses imprimés et de ses manuscrits qui ont valu à la Bibliothèque impériale le rang qu'elle occupe à la tête des établissements du même genre, c'est l'existence de ces trois incomparables collections d'estampes, de cartes, de monnaies et antiques, qui, placées autour de la collection des livres, semblent la compléter et servir d'organes à ce grand corps. Si cet admirable faisceau était rompu, chaque collection réduite à elle-même ne serait plus qu'un anneau brisé des connaissances humaines, quelque chose de défectueux que l'isolement condamnerait à une sorte de stérilité. La grandeur de l'institution est toute dans ce magnifique ensemble: les livres placés sous le même toit que les cartes, les médailles et les estampes; l'histoire associée à la géographie, l'antiquité interprétée par les monuments indélébiles, la poésie et la littérature mises près des sources, les arts, auxquelles elles s'inspirent et dont elles règlent elles-mêmes la marche, la nature et le génie. Depuis quarante ans, les ministres qui se sont succédé à l'instruction publique ont travaillé à resserrer cette association rationnelle conclue dans l'intérêt des progrès de la science, et les dispositions du ministre actuel attestent qu'il est disposé à la fortifier encore et à développer simultanément la prospérité de chaque département, de manière qu'ils aient tous une égale supériorité et la même importance relative. Dans les récentes libéralités du gouvernement, le département des estampes et celui des cartes, ayant plus de besoins, ont dû obtenir une plus large part.

Comme nous l'avions annoncé, l'empereur n'a pas voulu que l'achat par la Bibliothèque impériale de la célèbre collection de portraits du libraire de Bure, au nombre de 65,000 pièces, entravât ou gênât les acquisitions ordinaires; il a ordonné qu'un crédit de 38,000 francs serait affecté à cette dépense. La décision de S. M. vient d'être transmise au conservateur de l'établissement.

Cette mesure libérale coïncidait avec des améliorations dans l'importance du personnel et dans la distribution intérieure des services

de la Bibliothèque impériale. Quoique nous en ayons déjà dit quelques mots dans un précédent numéro, nous allons revenir sur un acte qui intéresse particulièrement le monde savant, sur la séparation du département des estampes et du département des cartes géographiques, plans et collections ethnographiques.

Depuis la création du dépôt de géographie, par ordonnance du 30 mars 1828, la division de ces deux services, différents par leur nature et leur objet, avait été vainement réclamée. Des motifs d'économie, le défaut de place, la difficulté de l'appropriation d'un local convenable, avaient rendu impuissants les efforts des conservateurs de la Bibliothèque impériale. Il y aurait à faire un récit intéressant de l'histoire des démarches sans nombre de M. Jomard pour obtenir que les cartes cessassent d'être assimilées aux estampes et qu'elles eussent un local distinct, véritable campagne dans laquelle le savant coopérateur de l'expédition d'Égypte a déployé autant de courage que de persévérance, et le dévouement le plus absolu comme le plus énergique aux intérêts de la science. A la fin, il s'est trouvé un ministre assez intelligent pour comprendre ce que les réclamations de M. Jomard avaient de fondé et assez résolu pour leur donner satisfaction, coûte que coûte. La séparation a été faite, et l'on a échappé aux embarras qui résultaient d'une juxtaposition, tout en ménageant la facilité et la commodité de relations nécessaires. On a voulu que chaque département, en pivotant en quelque sorte sur le département central des imprimés, eût cependant son domaine propre. De telle sorte, toute confusion est impossible. Pour le peintre et pour le marin, pour le géomètre et pour le sculpteur, il n'y a plus à s'y tromper.

Depuis le 4 décembre, la collection géographique a livré ses richesses au public dans un local où les travailleurs étudient à l'aise et peuvent calquer les cartes sans donner aux amateurs d'estampes un contagieux et dangereux exemple. Le ministre de l'instruction publique a rendu un très-grand service, et par cette réforme intelligente, et par la place qu'il a faite à l'enseignement de la géographie dans le programme de l'enseignement historique des lycées, il a ouvert une ère nouvelle aux études géographiques, si négligées en France malgré leur importance.

Aujourd'hui même où nous écrivons, moins d'un mois s'est écoulé

depuis l'application des nouvelles mesures, et leur effet se manifeste. Le nombre des travailleurs, qui était en moyenne de cinq par jour pour le département des cartes, dépasse trente-cinq depuis son installation dans un local spacieux. Il a donc plus que sextuplé. Que sera-ce quand la séparation des deux services sera connue de tout le monde ?

La galerie qui vient d'être consacrée aux estampes est digne des chefs-d'œuvre de l'art dont elle est devenue le dépôt universel. On se rappelle tous les inconvénients de l'entresol qui avait été affecté aux deux départements. Occupé aujourd'hui presque entièrement par la collection géographique, il a subi une véritable transformation ; les fenêtres, débarrassées des casiers et des rayons qui les encombraient, distribuent une lumière suffisante. Il y a six mois à peine, les personnes qui venaient y étudier, gênées par leur nombre et par l'exiguïté des salles, ne pouvaient utiliser tout le temps que le règlement leur permet de consacrer à l'étude. A cette époque de l'année, l'absence d'un jour suffisant les contraignait plus d'une fois d'interrompre leur travail.

Il n'en sera plus ainsi. Le local assigné aux estampes est tel que les amateurs des arts les plus exigeants auraient pu le souhaiter. Pour tout dire en un mot, c'est la place que le cardinal Mazarin avait lui-même consacrée aux arts dans son palais. Les ravages du temps, du vandalisme et des révolutions ont été réparés. La galerie basse, abandonnée depuis deux cents ans, a recouvré, grâce au talent d'un habile architecte, M. Labrouste, son ancienne splendeur. La voici dans l'état où l'avait mise le grand Mansard, où l'a laissée Mazarin. La voûte, divisée selon le goût italien, par des panneaux de formes diverses, a vu renaître ses grisailles effacées, ses scènes triomphales et allégoriques devenues méconnaissables. On n'y a apporté aucun changement : on a placé le long des murs qui la soutiennent, au lieu d'une centaine de bustes ou de statues antiques qui la décoraient jadis et que le temps a dispersés ou détruits, la collection la plus complète, la plus riche du monde, 1 million 300,000 estampes contenues dans 9,000 volumes ou portefeuilles et reproduisant avec les œuvres de tous les maîtres un nombre infini de portraits, de vues, de scènes historiques, une variété prodigieuse de dessins d'architecture, de métiers et de costumes, mine inépuisable à laquelle

toutes les branches des connaissances humaines viennent emprunter des renseignements et des matériaux.

Jour éclatant, espace plus que suffisant, confortable et élégance de bon goût, rien ne manque désormais à la mise en lumière la plus favorable de la collection des estampes; elle a donc presque autant gagné que la collection des cartes elle-même à une séparation. C'est aujourd'hui qu'elle pourra rendre tous les services que la science et les arts étaient en droit d'attendre d'elle. Sortie de l'espèce de huis-clos où ses richesses se trouvaient comme ensevelies, elle les offre au public studieux sous un jour magnifique, dans un local où l'œil n'est plus choqué du contraste des merveilles qu'il a admirées avec le milieu qui les renferme, mais où tout est en harmonie, l'entourage et l'objet, le cadre et le tableau, la forme et le fond. Félicitons de ce résultat le conservateur du cabinet des estampes, M. Duchesne aîné, qui a mis dans la défense des intérêts de son département le même zèle et la même persévérance que son savant collègue M. Jomard, et qui vient de voir l'initiative régénératrice du ministre couronner ses efforts du même succès.

Puisque nous entretenons nos lecteurs de la Bibliothèque impériale, nous devons dire un mot des améliorations intérieures qu'elle doit encore à la sollicitude de M. Fortoul.

Le ministre vient d'augmenter le nombre des employés et d'adoucir la situation des moins rétribués. MM. Valmore et Depping ont été nommés au département des imprimés; M. Cortambert, secrétaire général de la Société de géographie, au dépôt des cartes et plans; M. Gratet Duplessis, au département des estampes. Le nombre chaque jour croissant des travailleurs qui viennent mettre à profit les richesses de notre grand musée littéraire et scientifique rendait nécessaire cette augmentation du personnel. Quant à l'amélioration de la position des employés, elle est peu considérable, mais elle témoigne des dispositions bienveillantes du ministre. Le *minimum* du traitement a été porté de 1,200 fr. à 1,300 fr.

(*Moniteur*.)

MÉLANGES.

Les œuvres de Galilée. — Parmi les résolutions du congrès de savants réuni à Florence en 1841, une des plus importantes était incontestablement la publication des œuvres complètes dé Galilée. Elle fut confiée aux soins de M. Eug. Alberi, avantageusement connu par divers travaux historiques (entre autres par une biographie de Catherine de Médicis), et placée sous le patronage du grand-duc de Toscane. Onze volumes ont déjà paru et les quatre derniers suivront, dit-on, dans le cours de cette année. De son vivant, l'illustre physicien avait livré plusieurs de ses ouvrages à la publicité, en commençant par les *Operazioni del Compasso geometrico e militare,* 1606. Sa dernière publication fut les *Discorsi e dimostrazioni mathematiche,* dédiés, en 1638, à son protecteur, le comte de Noailles, qui avait vainement tâché d'arrêter les persécutions dont il avait été l'objet de la part des princes de l'Église. Dans cette dédicace, l'exilé d'Arcetri répète ce que peu de temps avant il avait écrit à Diodati, savoir, qu'il avait encore devers lui, prêts à être imprimés, un grand nombre de traités pouvant offrir une lecture agréable et intéressante (*lettura gustosa e curiosa*), mais que le triste sort de ses autres livres le dissuadait de les livrer à la publicité. Néanmoins, avant de mourir, il se ravisa et comptait publier une collection de ses œuvres diverses, avec le concours de Torricelli et d'Ambrogetti; mais ce plan ne fut plus exécuté. L'élève de Galilée, dans les bras duquel ce dernier avait rendu l'âme (8 janvier 1642), Vincenzo Viviani, fut mis en possession des manuscrits du grand homme; mais il mourut à son tour (1703) sans être parvenu à réaliser cette édition, si ardemment désirée, des œuvres complètes de Galilée. Toutefois, dès 1656, il parut à Bologne 2 volumes in-4°, comprenant tous les ouvrages qui avaient été publiés jusqu'alors, sauf le *Dialogo dei massimi sistemi*, qui figurait à l'index; et quinze ans après la mort de Viviani (1718), une édition nouvelle, augmentée de quelques traités inédits, fut reprise par Bona-

venturi et Bottari (*Opere di Galileo Galilei.* Firenze, Tartini, 1718, 3 vol. in-4°); laquelle fut suivie par une autre en 4 volumes, imprimée à Padoue en 1744, enrichie de quelques additions et complétée par le livre condamné par l'inquisition et que nous venons de nommer. C'est cette édition qui a fourni le texte à celle de Milan, publiée dans la collection *di classici italiani,* de 1808 à 1811, en 13 volumes.

Ces différentes éditions cependant étaient loin de répondre aux exigences de la science moderne; il s'agissait de mettre à profit les matériaux précieux qu'offraient les recherches savantes du biographe Nelli (1) et les lettres publiées par G. B. Venturi (2) et d'exploiter surtout l'appareil manuscrit jadis confié à Vincenzo Viviani. Celui-ci, sauvé en grande partie de la destruction par le sénateur Nelli, fut acheté, en 1820, par le grand-duc Ferdinand III pour sa bibliothèque particulière et classé, avec quelques nouvelles acquisitions, par M. Vincenzo Antinoro, directeur du musée d'histoire naturelle à Florence.

La nouvelle édition de M. Alberi (3) se divise en trois sections. La première (5 vol.) comprend les ouvrages *astronomiques* et commence par le dialogue, devenu si funeste pour l'auteur, sur le système de Ptolémée et de Copernic.

La *correspondance* de Galilée, depuis 1588 jusqu'à sa mort (correspondance du plus haut intérêt pour la connaissance du mouvement scientifique en Italie pendant le XVIIe siècle), remplit cinq autres volumes, dont deux renferment les lettres de Galilée et les réponses qu'elles provoquèrent (296 lettres dont 116 inédites), les trois autres des lettres adressées à lui ou le concernant (1,080 pièces).

La dernière section se rattache aux ouvrages *mathématiques.* Le seul volume qui ait encore paru renferme les *Sermones de motu gravium,* un des premiers travaux de Galilée, publié pour la première fois. Le quinzième et dernier volume réunira les études littéraires

(1) *Vita e commercio litterario di G. Galilei.* Losanni, 1793, 2 vol. (n'a paru qu'en 1820).

(2) *Memorie e lettere inedite finora e dispersi di G. Galilei.* Modena, 1818-1821, 2 vol. in-4°.

(3) *Li opere di Galileo Galilei,* prima edizione completa. Firenze, 1842-...., gr. in-8°.

du fameux astronome, entre autres sa polémique contre la *Jérusalem délivrée* (1).

Pour terminer, nous devons ajouter que cette édition se distingue non-seulement par un soin extrême porté au texte et aux notes explicatives dont il est enrichi, mais encore, particulièrement en ce qui concerne la première section, par l'insertion des traités qui ont paru en réfutation des écrits de Galilée et par l'addition des lettres et documents relatifs à son procès. Quant à celui-ci, l'éditeur a tiré principalement profit de l'ouvrage publié, en 1850, par Monsignor Marino Marini, et intitulé « *Galileo e l'Inquisizione, Memorie storico-critiche.* »

Bibliographie hongroise. — Nous avons reçu de M. Charles Kertbeny, à Pesth, le prospectus d'une entreprise littéraire d'un très-haut intérêt bibliographique, dont il espérait pouvoir livrer le premier volume dans le courant du mois de mars de cette année. Il s'agit d'une Bibliographie hongroise (*Magyar Koenyvészet*) devant comprendre les années 1849 à 1852 et embrasser les sujets suivants : 1) Les livres imprimés en toutes langues en Hongrie et se rattachant d'une manière ou de l'autre à la Hongrie ; 2) les journaux périodiques paraissant dans ce pays, avec indication exacte du contenu de chaque année ; 3) les ouvrages de musique parus en Hongrie ou publiés à l'étranger par des Hongrois ; 4) les gravures, portraits, etc. ; 5) les plans et cartes ; 6) la bibliographie spéciale de quelques sociétés savantes ou autres, celles des publications hongroises traduites à l'étranger, de tous les ouvrages d'histoire naturelle publiés en Hongrie et autres. Ces bibliographies spéciales seront continuées tous les ans.

Ce catalogue sera classé par ordre alphabétique (nous ne savons s'il s'agit des noms d'auteurs ou des matières) ; chaque titre hongrois ou slave sera accompagné d'une traduction allemande. Le volume, publié par la librairie Számvald, à Pesth, et devant comprendre environ

(1) Une de ces petites monographies littéraires vient de voir le jour pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque Magliabechiana, dans un volume intitulé : *Studi sulla Divina commedia di G. Galilei, Vinc. Borghini ed altri*, publ. per cure di Ottavio Gigli (Florence 1855). C'est une apologie de la description de l'Enfer du Dante, par Antonio Manetti (elle a paru dans l'édition de Landino en 1481) contre les attaques d'Alessandro Vellutello.

20 feuilles grand in-8°, sera terminé par quatre tables relatives aux auteurs, aux traducteurs et aux différentes branches scientifiques. Prix de souscription : ún écu de Prusse.

— L'*Athenæum* de Londres vante beaucoup une nouvelle biographie de Mahomet —*Life of Muhammed*— par un médecin allemand au service de la Compagnie des Indes orientales, M. A. Springer, dont la première partie a paru à Allahabad sur le Gange. L'auteur a rédigé son ouvrage d'après des sources toutes nouvelles et principalement d'après deux des plus anciennes et des meilleures chroniques mohamétanes, le Wâckidi (trouvé à Lacknau) et l'original arabe du Tabari (découvert à Kawnpur). Selon l'auteur de lá notice, le livre de M. Springer aura bien vite détruit la réputation de celui de M. Washington Irving « Vies de Mahomet et de ses successeurs. »

— Au nombre des *papyrus* rapportés d'Égypte par M. Mariette, il y en avait un de 24 centimètres carrés, écrit en onciales mêlées de quelques lettres cursives et malheureusement endommagé par de nombreuses piqûres ou déchirures qui en rendent la lecture fort difficile. M. Egger y a reconnu une centaine de vers grecs appartenant à un chœur tragique en pur dorien avec des gloses. Le savant académicien pense que la composition de cette œuvre doit se placer entre l'année 430 avant Jésus-Christ (époque au delà de laquelle elle ne peut pas remonter) et les temps d'Alexandre. Nous devrons bientôt une reconnaissance plus complète de ce curieux fragment au docte helléniste qui en a apprécié l'importance. (*Athenæum français.*)

— Au mois de décembre dernier, M. de Baecker a adressé à la section d'archéologie du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France la transcription d'une chronique flamande écrite, de 1318 à 1350, par Nicolas Clerk, secrétaire de la ville d'Anvers, d'où il résulterait, suivant M. de Baecker, qu'il faut faire remonter au commencement du XIVe siècle l'invention de l'imprimerie ou de la presse appliquée à l'estampage. La lettre a été renvoyée à l'examen de M. de Laborde.

— D'après un document officiel présenté au Parlement, le nombre

des timbres à un penny (10 c.) délivrés à l'*Illustrated London News*, pendant 1852, s'élevait à 5,627,866, ce qui fait supposer un tirage de plus de 108,000 exemplaires par semaine. D'après des données analogues, le tirage du *Times* n'allait pas au delà de 51,000. Cette année-ci, il se vend, du premier des deux périodiques mentionnés, toutes les semaines plus de 130,000 exemplaires.

— Depuis longtemps, l'élévation du prix du papier, par suite de l'insuffisance des chiffons qui servent à le confectionner, avait inspiré une foule de tentatives pour en fabriquer avec d'autres matériaux et à meilleur marché. Le journal le *Times,* de Londres, a promis un prix très-considérable pour cette utile découverte qui semble aujourd'hui devoir être réalisée par M. G. W. Beardslier, d'Albany. L'*Evening Journal* de cette ville a été imprimé le 13 janvier pour la première fois sur papier fabriqué avec les fibres du basswood, sorte de tilleul américain. Il a du corps et se prête à une bonne impression, ce qui fait annoncer par le journal qui forme le spécimen une prochaine révolution dans la fabrication du papier.

— On a mis en vente ces jours derniers, à la salle Silvestre, une importante collection de lettres autographes qui se composait de plus d'un millier de pièces.

Ce qu'il y avait de plus intéressant dans la collection dont il s'agit, c'était un sonnet inédit du Tasse, pièce tout à fait précieuse, valeur de 500 fr. Il y avait aussi un recueil de chansons satiriques de Bussy-Rabutin.

Le lot principal consistait en sept manuscrits de saint Vincent de Paul : six plans de discours et une lettre écrite au sujet de sa captivité en Afrique. Ces pièces, assez bien conservées, sont fort curieuses.

Les sermons sont des sermons de charité, et il y en a deux qui se rapportent à la prédication de l'œuvre des Enfants-Trouvés. En voici les premières lignes :

« 1° *Plan d'un discours pour l'assemblée générale à l'Hôtel-Dieu.*

« Assemblée générale à l'Hôtel-Dieu.—Lon traictera trois points :

« 1° Lon rapportera lestat de l'Hostel-Dieu et des Enfants-Trouvés ;

« 2° Lon dira les motifs pour lesquels la compagnie se doit affec-
« tionner à ces deux œuvres et assister aux assemblées;

« Lon proposera quelques difficultez pour auoir les advis de la compagnie.

« De lestat de l'Hostel-Dieu, etc., etc. »

« Plan d'un second discours sur l'œuvre des Enfants-Trouvés, des motifs pour l'entreprendre, de la manière, des moyens, s'il est bon d'unir la compagnie des dames des Enfants-Trouvés à celle de l'Hôtel-Dieu. (Quatre grandes pages pleines.) »

L'un des quatre autres sermons, dont le plan est très-détaillé, a *la Grâce* pour sujet. Cette dernière pièce offre un grand intérêt, puisqu'elle atteste l'opinion de saint Vincent de Paul touchant des matières qui ont agité longtemps les esprits.

— La Bibliothèque impériale a acquis de la succession de M. Callet, moyennant 3,700 fr., un ouvrage des plus précieux, les *OEuvres complètes d'Androuet Du Cerceau*, célèbre architecte français du XVI° siècle. Ces œuvres se composent de quinze volumes in-folio. Le 1er volume contient 24 vélins précieux de ce maître; le 2e, différents dessins, ainsi que la vie de Du Cerceau et de son fils, par M. Callet père, 12 pages manuscrites. On remarque dans ce volume un dessin à la plume représentant une Pallas entourée de figures ornementales. Autour de l'ovale on lit VTERQVE FOELIX *Du Cerceau.*

Viennent ensuite : *Les plus excellents Bastiments de France;* Paris, 1576; puis *le Livre des Édifices antiques romains; les Livres d'architecture,* Paris, 1559, 1561 et 1550(?), et une foule d'études et compositions de tout genre. Les OEuvres d'Androuet Du Cerceau sont une richesse ajoutée à toutes celles que possède déjà la Bibliothèque impériale. Cette acquisition s'est faite aux enchères publiques.

— Le manuscrit original du *Château de Kenilworth,* de Walter Scott, a été vendu en janvier dernier 41 liv. st., et acquis pour le Musée britannique. Le dernier possesseur de ce manuscrit ne l'avait payé que 16 liv. st.

— *Bibliothèque du Muséum à Paris.* — Outre ses grands dépôts de livres, tels que les bibliothèques impériale, de l'Arsenal, Sainte-

Geneviève, Mazarine, etc., Paris possède plusieurs bibliothèques spéciales, dont l'une des plus curieuses est certainement celle du Muséum. Placée d'abord dans les galeries d'histoire naturelle, puis dans l'ancien logement de M. de Buffon, cette bibliothèque occupe, depuis 1820, un pavillon dépendant des galeries de minéralogie, et où tout l'espace nécessaire est réservé à ses collections.

Elle se compose, sans compter environ 10,000 brochures, de plus de 40,000 volumes sur l'histoire naturelle, d'une foule de manuscrits et d'une collection précieuse de peintures sur vélin. Parmi les manuscrits enrichis de dessins, nous citerons : ceux du religieux minime Plumier, sur les plantes des Antilles ; ceux de Tournefort, contenant la description des plantes observées par ce célèbre naturaliste dans ses voyages du Levant, et deux volumes in-4° de Norona, médecin et naturaliste espagnol, sur les plantes et les animaux de Java et des Philippines.

Mentionnons encore les manuscrits de l'abbé Manesse et de Sonnerat sur l'ornithologie européenne et celle de la Nouvelle-Guinée, et la relation, par Commerson, de tout ce que ce naturaliste a observé de remarquable, en zoologie et en botanique, dans les nombreux pays qu'il a parcourus. Cette relation est complétée par près de douze cents dessins (530 pour la zoologie, le reste pour les plantes), la plupart de grandeur naturelle, et dont Lacépède, pour son *Histoire des poissons et des reptiles*, et Cuvier, pour son *Tableau du règne animal,* ont fait un fréquent usage.

La collection de peintures sur vélin formait 60 volumes in-folio, lorsqu'elle fut transportée de la bibliothèque du roi dans celle du Muséum ; elle en comprend 100 aujourd'hui, dont 70 sur la botanique et 30 ayant trait à la zoologie, et qui représentent au moins 6,000 vélins. Les premiers vélins furent exécutés pour Gaston, duc d'Orléans, par Nicolas Robert, qui n'a peut-être pas encore été surpassé dans ce genre où il excellait. Les peintures de Robert, au nombre de 500 environ, sont exécutées à la gouache, et depuis près de deux siècles elles n'ont rien perdu de la fraîcheur de leur coloris. Les Aubriet, les Van Spaendonck, les Maréchal, les Redouté ont travaillé depuis à cette collection, continuée de nos jours par des artistes d'un mérite éprouvé, et qui est maintenant la plus riche qui existe.

Un grand nombre des vélins du Muséum ont été gravés ; mais ceux

qui représentent des objets connus sont encore très-utiles, soit en ce qu'ils fournissent aux professeurs de l'établissement des exemples pour leurs leçons, soit en ce qu'ils servent de modèles aux personnes qui s'exercent à peindre l'histoire naturelle.

Indépendamment des peintures sur vélin, la bibliothèque du Muséum possède des peintures chinoises curieuses, sur des rouleaux de papier d'une seule feuille. Un de ces rouleaux, long de 8 mètres, offre l'image de divers poissons; quatre autres représentent la ville de Canton et des édifices chinois. Un manuscrit chinois en 8 volumes petit in-folio, avec figures, est encore à citer. L'écriture en est d'une grande netteté, et l'on prendrait les dessins pour des gravures en taille-douce. C'est un ouvrage d'anatomie, traduit du français en chinois, et qui a été envoyé de Pékin à l'Académie des sciences en 1723.

Friès. (*Journal de la Librairie.*)

NÉCROLOGIE.

BELGIQUE. — **Lesbroussart** (1). — Le pays a de nouveau à déplorer la perte de l'un de ses plus dignes citoyens, de l'un de ses littérateurs les plus renommés. M. Philippe Lesbroussart est mort le 4 mars, après une longue et douloureuse maladie, âgé de 74 ans : il était né à Gand, en mars 1781. Dans sa carrière si longue et si honorable, il resta toujours entouré de l'estime et du respect de tous, soit comme littérateur et savant, soit comme administrateur ou comme citoyen. Sous le premier rapport, son nom est cher à un nombre considérable d'élèves qui ont écouté avec fruit sa parole toujours bienveillante, facile et savante, soit qu'elle descendît de la chaire de rhétorique de l'Athénée ou de la chaire d'histoire du Musée de Bruxelles, ou, plus tard, de la chaire de littérature française à l'université de Liége. Tous ceux qui portent de l'intérêt aux lettres belges connaissent les titres de Lesbroussart comme poëte. Son beau poëme intitulé *Les Belges* est, à lui seul, un titre littéraire suffisant pour empêcher un nom de périr : il devrait être dans la mémoire de tous nos jeunes compatriotes. Sa carrière administrative n'a pas été longue, de 1830 à 1835 ; mais elle marque une époque de régénération pour la Belgique.

C'est pendant que Lesbroussart occupait le poste d'administrateur général de l'instruction publique, que l'on vit surgir sur notre sol indépendant toutes les grandes libertés dont la pratique sage et complète fait depuis vingt-cinq ans la gloire de notre pays et au premier rang desquelles marche la liberté de l'enseignement. Comme citoyen, comme publiciste, il avait puissamment contribué à amener cette heureuse situation politique ; mais ce n'est pas sans avoir essuyé les persécutions du pouvoir et risqué plus d'une fois sa position et même

(1) La bibliothèque de M. Lesbroussart sera vendue au mois de mai sous la direction de M. l'éditeur de ce Recueil.

sa vie. Il prit une part active à la révolution de 1830, et s'il ne fit point partie du gouvernement provisoire, il a partagé les travaux et les périls de ceux qui se sont le plus exposés dans ces glorieux événements.

Professeur de littérature française à l'université de Liége depuis 1836, membre de l'Académie depuis 1838, il avait obtenu l'éméritat et était venu, il y a six ans, se fixer à Bruxelles, où il menait la vie la plus retirée, ne s'occupant que de l'étude des lettres.

— Gand, février. — M. **Kierdorff**, le doyen des lithographes en Europe (1), âgé de 78 ans. Il était l'ami et l'élève de Sennefelder, l'inventeur de l'art lithographique. M. Kierdorff avait établi la première lithographie dans le royaume des Pays-Bas et posé, en 1828, à Gand, les bases du bureau typographique qui a été transféré plus tard à la Haye.

France. — M. **Duchesne** aîné, conservateur au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale à Paris, auteur du *Voyage d'un iconophile* et d'un *Essai sur les Nielles,* vient de mourir (commencement de mars) âgé de 76 ans.

Allemagne. — Göttingue, 14 février. — **Lücke** (Godefroi Chrétien Frédéric), professeur ordinaire de théologie protestante à l'université de cette ville, né le 23 août 1792, un des exégètes les plus distingués de l'époque, particulièrement connu par son Commentaire des écrits de l'évangéliste saint Jean (4 vol., 1820-32; 3e édition, 1843 et suiv.).

— Göttingue, 23 février. — L'illustre mathématicien et astronome **Gauss** (Charles Frédéric), professeur à l'université et directeur de l'observatoire, né le 30 avril 1777.

— Meersburg, sur le lac de Constance, 15 mars. — Joseph, baron de **Lassberg**, âgé de 86 ans, connu par un grand nombre de publications relatives à l'ancienne poésie allemande. C'est dans sa biblio-

(1) C'est dans les journaux que nous avons recueilli cette épithète; nous ne comptons pas la confirmer.

thèque que se trouve le plus ancien manuscrit connu du *Nibelungenlied,* le même qui a servi de base aux dernières éditions de cette épopée, savoir celle de MM. Von der Hagen et Schoenhuth.

Hongrie. — Pesth, 17 février. — Comte Joseph **Teleky**, historien hongrois fort distingué.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Bibliographie biographique universelle. Dictionnaire des ouvrages relatifs à l'histoire de la vie publique et privée des personnages célèbres de tous les temps et de toutes les nations, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. Contenant 1) la désignation chronologique de toutes les monographies biographiques ; 2) l'énumération de leurs diverses éditions, réimpressions et traductions ; 3) les dates exactes de la naissance et de la mort des personnages mentionnés ; 4) la date de l'avénement des souverains et celle du mariage des reines et des princesses ; 5) l'indication des portraits joints aux ouvrages cités ; 6) des renseignements sur les bibliothèques où se trouvent les biographies indiquées ; 7) des notes historiques et littéraires sur les auteurs et les écrits curieux, sur les ouvrages condamnés au feu, mis à l'index ou saisis par la police, ainsi que sur les écrits couronnés par les Académies et les sociétés savantes et sur les pamphlets, libelles, satires, pasquilles, etc. Enrichi du *Répertoire des bio-bibliographies générales, nationales et spéciales ;* par Édouard Marie OEttinger. Bruxelles, J. J. Stienon, 1854, 2 vol. in-4° allongé de iv-2191 pages (colonnes). Prix 45 fr.

La première impression que nous avons éprouvée à la vue de l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre, était celle d'une sincère admiration, d'abord pour l'auteur qui a eu la constance de colliger et le courage de livrer à l'impression 46,000 titres de livres, et en second lieu pour l'éditeur, qui n'a pas reculé devant la dépense que devait occasionner non-seulement la fabrication des deux

gros volumes grand in-8° qui se trouvent sous nos yeux, mais encore, *rara res in Belgio*, l'acquisition du manuscrit (1). Ils ont donc dû être bien convaincus, l'un et l'autre, de l'utilité, de la nécessité de leur entreprise, pour y consacrer tant de veilles, tant de labeur, tant d'argent. Et, en effet, qui oserait nier qu'un répertoire bien conçu, bien fourni, et soigneusement exécuté, des publications biographiques faites à toutes les époques, dans toutes les littératures du monde, ne soit réellement une entreprise méritoire qui commande le respect et la reconnaissance de quiconque, au nom des progrès de la science, prend plaisir à cette activité littéraire, à cette ardeur d'investigation qui se jette sur l'étude des grands hommes du passé ? Mais aussi n'est-elle pas féconde et salutaire, cette étude des hommes? Les hommes-individus ne sont-ils pas les pionniers, pour ainsi dire, de la civilisation, ne constituent-ils pas au fond le seul ou principal objet de l'histoire ? Si l'historien proprement dit ne considère l'homme-individu que comme une cause, un moyen ou un effet dans l'enchaînement perpétuel du développement humanitaire, le biographe, lui, l'étudie comme un monde, un *kosmos* séparé, subissant, il est vrai, les influences du macrocosmos dont il fait partie, mais n'en existant pas moins comme un tout, un organisme individuel, c'est-à-dire, indivisible.

Mais nous nous égarons en voulant discuter ici la valeur et l'importance des investigations biographiques, pour légitimer aux yeux de nos lecteurs le travail gigantesque auquel M. Oettinger a prêté son temps, ses forces et son talent. Au surplus, la science voulût-elle, ne fût-ce que par pruderie, par caprice (car elle en a parfois, la science), se refuser à partager notre avis sur le mérite d'une bibliographie biographique quelconque, et reléguer nos deux volumes parmi les produits d'une bibliomanie exaltée, ce n'est pas devant ceux à qui s'adresse ce recueil, que nous avons à plaider en faveur de cette branche de la bibliographie générale. L'idée de l'ouvrage est, aux yeux de nos lecteurs, au-dessus de la critique.

Disons plutôt notre mot sur l'exécution, la réalisation de cette idée ; et c'est là, pour nous, non pas l'objet d'un passe-temps, mais d'un devoir. Le *Bulletin du bibliophile belge* ne répondrait point à sa mission, si, à l'exemple des autres périodiques du pays, il s'abstenait de fixer l'attention de son public sur un livre d'une aussi haute importance pour ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire et de recherches historiques, que celui dont nous traitons.

Qu'on soit du reste bien persuadé qu'en nous imposant la tâche de faire connaître la vaste publication de M. Oettinger, malgré les relations amicales que nous avons eues avec ce dernier pendant son séjour à Bruxelles, nous ne nous laisserons pas plus entraîner par l'esprit de réclame à ces louangeuses exclamations de la critique vulgaire, que nous repoussons loin de nous ces petites

(1) Nous croyons, sous ce dernier rapport, pouvoir affirmer que l'honoraire payé par M. Stienon à M. Oettinger, est le plus fort que jamais éditeur ait sacrifié dans la Belgique indépendante à l'achat d'un manuscrit.

tracasseries, dont on se plaît si souvent, pour quelques négligences de détail, pour des futilités, quelquefois hélas! pour satisfaire de vieilles rancunes longtemps dissimulées ou pour étaler quelques petits lambeaux d'érudition, — dont on se plaît souvent, disons-nous, à poursuivre les plus louables efforts, à ravaler les plus nobles entreprises.

En jugeant la Bibliographie biographique de M. Oettinger, nous aurons principalement en vue le cadre que l'auteur s'est tracé. Et en le faisant nous ferons abstraction complète de la première édition qui a paru à Leipzig en 1850, d'abord parce que nous ne l'avons pas sous nos yeux pour pouvoir établir des comparaisons, et puis parce que l'auteur lui-même la considère comme un simple essai, une première ébauche (1). Nos observations porteront ainsi non pas sur l'édition nouvelle, comme telle, mais sur l'œuvre en elle-même.

Le titre annonce le *Dictionnaire des ouvrages relatifs à la vie publique et privée des personnages célèbres de tous les temps et de toutes les nations,* et effectivement le programme d'une bibliographie biographique ne pouvait guère être conçu d'une autre façon, car même le classement alphabétique des sujets traités, ou en d'autres termes la forme de dictionnaire était commandée par le besoin pratique de l'ouvrage. Nous nous empressons de dire qu'à part la restriction qu'il a fait subir au mot « Ouvrages » et dont nous parlerons plus loin, l'auteur a fidèlement rempli son programme; nous voulons dire par là qu'il n'y a pas un coin du vaste champ qu'il avait à exploiter qui ait été négligé ; qu'il a donné tout ce qui, relativement aux forces d'un seul et au petit nombre d'années vouées à un labeur de ce genre, pouvait raisonnablement être demandé. Que dans le cours des années et par suite même de l'impulsion donnée aux recherches en question par le travail de M. Oettinger, on vienne à signaler jusqu'à des milliers de lacunes, cela n'ébranlera point notre conviction que l'auteur a fait un bon livre, un livre indispensable dans tous les lieux qui servent de centre à l'étude et qu'on peut à juste titre se demander si quelque autre présentait de meilleures conditions pour l'entreprendre que lui. Après lui, sans doute, le travail deviendra facile, et le plus piètre imitateur ou contrefacteur fera une œuvre plus parfaite que le premier piocheur qui, à la sueur de son front, a préparé le terrain. Nous le répétons, quel que soit le nombre des omissions qui pourront être signalées dans la suite, nous les pardonnerons, et nous le ferons d'autant plus volontiers que l'auteur poursuit activement ses recherches et compte successivement tenir les possesseurs de son livre au courant de ses nouvelles découvertes, ainsi que des ouvrages biographiques nouvellement publiés. Un premier supplément de ce genre, renfermant les publications de 1853 et 1854, et les titres nouveaux parvenus à l'auteur pendant l'impression, est annexé déjà au deuxième volume de l'ouvrage principal et témoigne des intentions sérieuses de l'auteur.

Dans la colossale nomenclature, amassée dans les 2,200 colonnes des deux

(1) Elle ne renfermait que 26,000 indications, tandis que la seconde a porté ce chiffre à 48,666.

volumes, ce ne sont pas les absences qui nous choquent, et du reste nous n'en aurions pas beaucoup à signaler. Nous blâmerons bien plutôt les superfétations; et nous nous permettrons de dire que le vice de l'ouvrage n'est pas de ne pas répondre au cadre qu'il s'agissait de remplir, mais d'avoir fait entrer dans ce cadre plus de matière qu'il ne comportait. Cet excès consiste en ce que nous y avons trouvé bon nombre d'ouvrages qui ne sont pas des biographies; d'autres qui ne se rapportent pas à des personnages historiques, mais à des fictions mythologiques ou des abstractions personnifiées; d'autres, qui traitent de personnes dépourvues de toute célébrité; d'autres enfin qui ont pour objet des familles et sont écrits tout simplement pour satisfaire, sinon quelque ambition, du moins des intérêts purement personnels.

Beaucoup d'ouvrages cités, avons-nous dit, ne sont pas des biographies. Ce n'est pas que M. Oettinger les ait pris pour telles (1); en les citant il reconnaissait bien aux articles que nous avons en vue leur caractère hétérogène, puisqu'il a eu soin de les séparer, par de petits filets, de la série des ouvrages purement biographiques. Sans aucun doute, l'indication des ouvrages relatifs soit à la doctrine et aux écrits d'une personne, soit à ses proches, ses ancêtres, à l'étymologie de son nom, à ses portraits, etc., — offre un certain intérêt, mais à coup sûr on ne s'attendait pas à rencontrer ici la citation des livres traitant de la théologie d'Abélard (*voy.* ce nom), ou des avantages relatifs du judaïsme et du mahométisme (voy. *Mahomet*), — les écrits polémiques qu'a soulevés la fameuse *Vie de Jésus* du docteur Strauss, — des dissertations sur le combat de Leuctres livré entre Épaminondas et Cléombrote (voir *Épaminondas*). On ne cherchait certainement point à se renseigner dans une bibliographie biographique au sujet d'un codice renfermant la chronique d'Adam de Brême et conservé à la bibliothèque de Copenhague ni sur les sources où a puisé cet historien du XIe siècle; on n'espérait pas, à l'occasion de Jésus-Christ, se voir rappeler le travail *de cruce*, par Juste-Lipse, et encore moins (sous *Adam*) des dissertations physiologiques telles que celle qui veut élucider la question de savoir si nos premiers pères étaient pourvus d'un nombril (voir *Adam*). Un système pareil, d'après lequel toute recherche ou étude se rattachant de loin ou de près à une personnalité, devrait être admise dans le cadre d'une bibliographie biographique, conduirait loin et nous aurions à nous dédire du jugement que nous avons émis d'abord, et à déclarer que la 2e édition de M. Oettinger serait, dans ce cas, loin de répondre aux exigences fondées du public.

Quant au deuxième genre de *παρεργα*, ils concernent les articles relatifs à des personnes appartenant au domaine de la mythologie ou de la légende. Jupiter, Astarté, Phallus (!), Moloch, Cydippe, Asmodée, Jocrisse, Arlequin, Polichi-

(1) Nous n'en voudrions pas même à l'auteur, si parfois, par la rédaction du titre d'un ouvrage *qu'il n'a pas vu*, il avait réellement commis une méprise bibliographique de cette nature. On aurait le droit de la relever, mais non pas de s'en plaindre.

nelle et des centaines d'autres noms, désignant tous des existences purement imaginaires, se trouvent évidemment en dehors du cadre tracé par l'auteur sur le titre de son livre. Ce ne sont pas des *hommes célèbres ;* et les livres auxquels ils ont donné lieu n'appartiennent point au domaine ni de l'histoire ni de la biographie. Malgré tout l'intérêt que nous lui accordons très-volontiers à titre spécial, nous rangerions encore parmi les superfluités l'article *Marie* (1), en exceptant tout au plus les relations fondées sur la base historique de la tradition évangélique. La figure de la plupart des récits répandus sur la Vierge n'est pas celle de l'histoire. Une fois lancé dans la sphère des abstractions anthropomorphisées, pourquoi M. Oettinger a-t-il négligé par exemple de nous donner également la littérature sur Satan, personnage bien caractérisé pourtant, paraissant plus d'une fois sur la scène biblique du nouveau et de l'ancien Testament? Pourquoi ne pas introduire Méphistophélès, quand on a épuisé toutes les *commentations, disquisitions* et *disputations* sur une sorcière dont on ne connaît pas même le nom et qui se présente dans quelque épisode de la vie de Saül (voir *Endor*) ? La mention de cette sorcière d'Endor nous engagea à voir si la sibylle de Cumes, personnage tout aussi historique que l'autre, avait également eu l'honneur de figurer dans le répertoire de notre ami, supposant qu'elle n'a pas manqué de provoquer quelque *tractatus* de la part d'un docte philologue allemand. Nous cherchâmes en vain ; mais en revanche nous découvrîmes un long article sur les *Sibylles* en général. Celui-ci, à son tour, par une filiation toute naturelle, nous a fait demander après un article analogue sur les Sorcières en général, sur les Nymphes, les Danaïdes, les Satyres, les archanges Michel, Gabriel, etc., et une foule d'autres existences chimériques de la tradition religieuse des différentes nations. Encore une fois nous avons été déçus.

Le *trop plein* dans le livre de M. Oettinger concerne en troisième lieu un grand nombre de personnages qui ne peuvent guère prétendre à la qualification d'hommes *célèbres*. Si encore le titre portait, au lieu de ce mot « célèbres » terme plus modeste « distingués. » Toutefois, nous ne voulons pas trop nous appesantir sur le point en question ; la célébrité est si multiple, si variée, si relative que nous n'oserions pas pointiller sur ce sujet; tel est effacé de la mémoire de Bruxelles dont le souvenir fleurit encore à Tirlemont ou ailleurs, et l'auteur compare lui-même son livre (Préface, p. II) « au grand cimetière du Père Lachaise où la biographie a planté, soit une croix de reconnaissance, soit une fleur en signe de pieux souvenir, arrosées des larmes des contemporains, vénérées de la postérité. » A ce titre, n'excluons personne, riche ou pauvre, avec ou sans mérite réel, à qui l'affection a érigé un monument... de papier; à qui la reconnaissance, vraie ou factice, a consacré quelque éloge funèbre encadré de filets noirs.

Quant à la quatrième excroissance du laborieux travail de notre ami, nous

(1) Il s'étend sur 44 colonnes; celui relatif à Jésus-Christ n'en comprend que 9. Ce rapprochement n'est pas sans intérêt.

avons en vue les articles relatifs aux familles (voir par exemple *Scheuss*), aux généalogies (voir *Auersberg*), aux dynasties (voir *Ptolémées*). En insérant un article *Ptolémées*, on s'engageait aussi à rendre les mêmes honneurs aux Arsacides, aux Sassanides, aux Orléans, aux Cobourg, etc., sur lesquels les livres spéciaux ne font pas défaut sans doute.

On a vu par ce qui précède, comme cette surabondance de renseignements, en détruisant l'harmonie de l'ensemble, constitue de véritables défauts, et nous sommes d'avis qu'une troisième édition, — qui du reste ne sera jamais faite, puisque, selon la préface, les améliorations ne seront introduites que par voie de suppléments, — aurait bien plutôt à élaguer qu'à ajouter.

Un jardin surchargé peut être un beau jardin; on pourra toujours à bon droit payer l'éloge au valeureux jardinier qui lui a voué ses soins et se réjouir parfois d'y rencontrer une petite herbe, à laquelle on ne s'attendait guère; mais, franchement, ce jardin n'en serait-il pas que plus beau et plus attrayant, s'il était dégagé de toutes ces plantes luxuriantes qui déparent l'aspect de l'ensemble, qui font perdre de vue le plan d'après lequel il avait été primitivement disposé? Il en est de même du livre en question; il fallait un peu savoir se modérer, tempérer cette ardeur *titulo-maniaque;* qui trop embrasse mal étreint, *sunt certi denique fines.*

Nous avons jusqu'ici accusé notre ami d'avoir été *au delà* de ses promesses; c'est là, ce nous semble, un péché véniel qui ne lui pèsera pas trop sur la conscience. Espérons qu'il ne nous tiendra pas rancune non plus d'un autre grief que nous allons formuler, d'autant plus que ce grief ne sera pas le pendant du précédent et n'aura par conséquent pas pour objet l'examen des points dans lesquels il est resté *en deçà* de ses engagements. N'avons-nous pas du reste, dès le début de cet article, avancé une assertion toute contraire?

Non, la plainte que nous émettons maintenant ne se rattache plus à l'exécution du plan, mais à la formation de ce plan lui-même. M. Oettinger déclare dans sa préface qu'il s'est borné à indiquer les *monographies* et les *tirés à part* des *Mémoires académiques* et des *Recueils purement scientifiques;* que les éloges et les notices biographiques, disséminés çà et là, soit en tête des œuvres complètes, soit dans les œuvres encyclopédiques ou dans les colonnes des journaux ont été, pour ne pas trop agrandir le cadre de son manuel, rigoureusement exclus de son travail. Donc les biographies renseignées dans la bibliographie que nous avons devant nous ne comprennent que celles renfermées dans des livres séparés, et le motif allégué de cette restriction est, nous nous permettons de paraphraser, la crainte de devoir faire payer trop cher une bibliographie biographique *complète*; car ce ne sont, en effet, ni les peines ni les moyens qui auraient fait reculer l'auteur devant une entreprise semblable; une année de recherches de plus, et il eût triomphé de sa tâche.

Eh bien, nous déplorons vivement les nécessités de la restriction dont nous parlons, car voyez les fâcheuses conséquences de l'économie suivie dans le livre de M. Oettinger. Je veux étudier Alexandre le Grand; à cette fin il me faut recourir à ses biographes, dont sans doute M. Oettinger me fera connaître les

principaux. Je prends en toute confiance son livre entre les mains et je trouve que la première vie du grand conquérant a été écrite en italien et date de 1474, et que depuis il en a paru une trentaine d'autres, dont on me donne exactement les titres! Évidemment je suis mal renseigné; la première vie d'Alexandre doit remonter bien plus haut; car on m'a dit qu'il y avait un nommé Plutarque, un nommé Quinte-Curce, qui longtemps avant 1474 s'étaient chargés de ce soin! On a de la peine à le croire, mais il en est ainsi : la Bibliographie de M. Oettinger donne avec toute l'abondance désirable les biographies écrites sur Curtius, sur Plutarque et sur Suétone, mais non pas celles que ces messieurs ont composées eux-mêmes, et qui leur ont cependant valu l'honneur de figurer à leur tour dans le Panthéon bibliographique, édifié par notre savant ami. Tacite aussi y réclame son Agricola, jaloux de Philostrate, dont on n'a pas oublié l'Apollonius de Tyane.

Nous considérons l'omission de l'ouvrage célèbre de Quinte-Curce et de la monographie de Tacite sur son beau-père, comme une de ces lacunes que l'auteur s'empressera de combler, mais quant aux *vitæ* de Plutarque, de Suétone et de Cornélius Népos, elles tombaient sous l'arrêt d'exclusion prononcé, comme nous venons de voir, sur tous les écrits biographiques collectifs ou disséminés dans des ouvrages collectifs ou périodiques. Le *tiré à part* seul est respecté; or, qu'est-ce que si souvent (nous sommes loin de dire « toujours ») le *tiré à part?* un tribut offert, au profit de sa bourse, par un rédacteur ou éditeur à l'écrivain, qu'il ne veut ou ne peut payer.

Nous n'avons pas besoin de rappeler, pour justifier notre regret, que les meilleures biographies sont enfouies dans les recueils périodiques ou académiques, et que l'ouvrage de M. Oettinger eût doublé et triplé d'utilité et de valeur, s'il s'était attaché à les faire sortir de l'obscurité des grandes collections. Du reste, il le fera bien encore, pensons-nous; attendons.

Pour le moment il nous renvoie à un appendice de son deuxième volume, où il nous donne l'énumération méthodique des biographies générales de toutes les langues et de tous les pays (encyclopédies, dictionnaires historiques ou biographiques); des biographies nationales et locales; des biographies spéciales, c'est-à-dire professionnelles. Cette partie de l'ouvrage, que nous intitulerions la bibliographie des dictionnaires ou recueils biographiques, est, incontestablement, d'un très-haut intérêt; mais encore une fois nous y avons vainement cherché et les parallèles de Plutarque et les *vitæ* de Suétone ou de Cornélius Népos.

On nous saura gré de transcrire ici les principales subdivisions des trois parties de cet appendice : I. Biographies générales écrites 1.) en allemand; 2.) en anglais; 3.) en français; 4.) en hollandais; 5.) en italien; 6.) en latin. II. Biographies nationales et locales. Allemagne (1), Belgique, Danemark, Espagne, France, Grande-Bretagne, Grèce et Rome (2), Italie, Juifs, Norwége, Pays-Bas,

(1) Les pays ou provinces diverses suivent par ordre alphabétique après l'article général; les villes ou localités diverses après les articles du pays particulier auquel ils appartiennent.

(2) Cet article est à notre avis loin d'être achevé. On n'y fait guère autre chose

Pologne, Portugal, Russie, Suède, Suisse, Turquie et Orient en général. III. BIOGRAPHIES SPÉCIALES. Académiciens, Amiraux et autres marins, Anachorètes, Anciens (évidemment cet article devait figurer sous « Grèce et Rome » dans les biographies nationales), Auteurs anonymes et pseudonymes (les livres cités sous cette rubrique appartiennent au domaine de la bibliographie et non de la biographie, mais enfin, soyons contents de posséder, n'importe à quel titre, cette précieuse nomenclature), Architectes, Artistes dramatiques des divers pays, Astrologues, Athées, Aventuriers, Brigands, Cardinaux, Chevaliers de Malte, Commissaires de police, Condamnés politiques, Criminels, Députés, Favoris et favorites, Femmes, Femmes de la Bible, Femmes juives, Femmes savantes, Femmes visionnaires, Fondateurs d'ordres religieux, Fous, Généraux, Girouettes et non Girouettes (cinq ouvrages sur la matière!), Graveurs, Hérésiarques, Historiens, Hymnographes, Jurisconsultes, Légionnaires, Mathématiciens, Médailleurs, Médecins, Meistersaenger, Ministres, Musiciens, Ordres religieux, Pairs de France, Papes, Peintres, Pères de l'Église, Philanthropes, Philosophes, Poëtes et romanciers, Préfets, Publicistes, Reines, Hommes et femmes de la révolution, Rois, Saints, Satiriques, Socialistes, Statisticiens, Suicidés, Templiers, Théologiens, Troubadours, Typographes. Une liste de curiosités biographiques ainsi que de collections de portraits termine l'appendice.

Malgré les nombreuses omissions qui ressortent même de cette succincte indication de son contenu, nous saluons cet appendice comme constituant un travail tout à fait neuf, qui ne peut mûrir qu'à la longue, et pour lequel, comme pour le corps principal de l'ouvrage, dans l'intérêt de l'avancement de son œuvre et par conséquent de la science, nous devons, à M. Oettinger, chacun dans sa sphère, un concours empressé (¹).

que citer les histoires de la littérature grecque et romaine, comme s'il ne s'agissait dans l'antiquité classique que d'écrivains. C'est ici qu'il fallait introduire les Plutarque, les Suétone, etc. La *Real-Encyclopädie der classischen Alterthumskunde*, par feu M. Pauly, aurait dû, ce nous semble, ne pas faire défaut sous cette rubrique. Elle est du moins pour nous la principale source moderne de renseignements pour la biographie grecque ou romaine.

(¹) Voici de notre part, pour les suppléments, une petite poignée de titres restés inconnus à l'auteur :

Latomus (Bart.), Vita et obitus *Maximiliani* I. Aug. Vindel., 1519, 4.

Lancellottus, Joh. Paul. (J. C.), Vita *Bartoli de Saxoferrato*, clarissimi jurisconsulti. Perusiæ, 1576, in-4°.

Nicolai Burtii, *Bononia Illustrata*. Bononiæ, 1494. (à intercaler, p. 1985, à l'article Bologne.)

Notre petite vanité s'est aussi révoltée à voir livré à l'oubli dans la liste des biographies générales écrites en latin, le précieux bouquin de notre arrière-grand-père intitulé : *Vitæ summorum dignitate et eruditione virorum ex rarissimis monumentis literato orbi restitutæ cura Jo. Gerh. Meuschenii*, 4 tom. Coburgi, 1735-41, in-4°, lequel cependant n'est point rare du tout. Il se trouve dans le

Nous nous sommes permis dans ce qui précède de présenter quelques doléances sur des défauts organiques de l'ouvrage en général; cela ne peut témoigner à l'auteur que du grand prix que nous attachons à son œuvre, et ce n'est point en guise de correctif, mais avec la même sincérité que nous allons mettre en relief quelques traits saillants de sa bibliographie; traits qui, pour nous, dénotent le vrai travailleur, ne disons pas bénédictin, mais tout simplement allemand. Nous voulons parler surtout de l'exactitude apportée dans la transcription des titres et dans la correction des épreuves, et puis d'une foule de petites remarques accessoires, d'où nous aimons toujours à inférer qu'un travail est fait avec amour tout autant qu'avec le sens pratique qui ne doit jamais faire défaut. Ainsi M. Oettinger ne s'est pas contenté d'une simple indication du nom complet du personnage *biographié;* il est allé à la recherche de la date de sa naissance et de sa mort, de son pays, de son caractère professionnel, etc., et le dictionnaire bibliographique devient à son tour un dictionnaire biographique résumé, mais fort utile, et, disons-le de suite, peut-être mieux fourni que les plus répandus du genre. Naturellement bien des détails sont encore laissés en blanc, bien d'autres sont erronés, mais quel est le livre analogue qui soit au-dessus de ce reproche? Ici encore, prêtons nos forces et notre bonne volonté à l'auteur, non pas dans l'intention puérile de figurer parmi la liste de ses protecteurs, mais pour nous procurer la douce et paisible jouissance d'avoir porté quelques pierres au parachèvement de ce vaste édifice de la bibliographie biographique.

Un autre point que le lecteur, c'est-à-dire le *consulteur*, ne manquera pas d'apprécier, c'est l'ordre chronologique dans lequel les divers écrits se rattachant à un personnage, ont été exposés et les bibliophiles sauront gré à l'auteur de ses nombreuses remarques relatives aux diverses éditions ou traductions d'un même ouvrage, aux bibliothèques où sont déposées quelques raretés particulières, et à une foule de petites circonstances qu'il est intéressant d'apprendre en prenant connaissance d'un livre.

Bien que, dans un but de concision surtout, l'auteur ait parfois fait un peu violence à la langue française, nous le félicitons d'avoir donné à son livre un fonds français. Nous eussions cependant désiré, au sujet de quelques noms propres qui courent sous des formes diverses, un peu plus de renvois de l'une à l'autre. Il y a par exemple plus d'un savant qui ne sait pas que les noms français de *Salmasius, Sammarthanus* sont *Saumaise, Sainte-Marthe* et que leurs biographies sont renseignées sous ces mots.

Il serait injuste de terminer ce compte rendu sans donner la part d'éloge

catalogue Van Hulthem, sous le n° 21963. En général, nous pensons qu'une lecture attentive de ce catalogue ne serait pas sans fruit pour notre courageux collecteur; il y trouverait non-seulement des titres nouveaux, mais des éditions nouvelles ou autres petits détails bibliographiques à relever. M. Oettinger a-t-il donc à dessein exclu de ses listes un ouvrage dont la lecture nous offrait jadis beaucoup d'attraits: l'Histoire universelle en biographies (en allemand), par M. Karl Wilhelm Böttiger, 8 vol. in-8°. Berlin, 1839-45?

qui revient à l'éditeur de la *Bibliographie biographique* pour la netteté de l'impression, le choix du papier, la convenance avec laquelle, suivant les besoins du relief, les types ont été différenciés (¹), et surtout pour la correction. Nous avons déjà passablement manié les deux volumes et c'est tout au plus si dans cet amas prodigieux de noms propres, de chiffres, de titres en toutes langues, nous avons annoté une demi-douzaine de fautes (²). Parmi les quelques améliorations que nous proposerions, nous n'en citerons qu'une seule parce qu'elle s'applique à d'autres ouvrages également. Un typographe appelé à produire des livres scientifiques à citations étrangères doit pouvoir s'abstenir de figurer par *ae, oe, ue,* les sons allemands *ä, ö* et *ü*. Dans un classement alphabétique cela donne lieu à de fausses appréciations de la prononciation ; il est évident que le Français lira le mot *Guenther* d'après l'analogie de *Guerle,* et qu'il n'ira pas chercher le mot *Süss* sous *Suess,* ce dernier ayant pour lui la valeur de *Su-èce.*

Nous craignons fort que peu de particuliers se sentent disposés à l'acquisition des deux dispendieux volumes qui viennent de sortir des presses de M. Stienon, quoique bien certainement le prix de revient ne soit pas beaucoup au-dessous du prix de vente (45 fr.) ; mais en revanche nous espérons qu'ils seront considérés par les administrateurs de toutes les bibliothèques publiques du vieux et du nouveau monde comme un outil nécessaire, un manuel indispensable, *supellex nequaquam supervacua.* Aug. Sch.

Les œuvres poétiques de Vauquelin des Yveteaux, réunies pour la première fois, annotées et publiées par Prosper Blanchemain. Paris, Aug. Aubry, 1854, 1 vol. pet. in-8°, xiv et 154 pages; tiré à 300 exemplaires.

Dans ce grand siècle de recherches et de découvertes où nous vivons, quand les archéologues, avec des débris de murs enfouis dans le sable, reconstruisent des palais et des villes, quand les historiens, au moyen de deux ou trois phrases obscures et de quelques hiéroglyphes péniblement déchiffrés, parviennent à refaire les annales d'un grand empire dont on ne connaissait avant eux que le nom ; quand les naturalistes, en rassemblant quelques os fossiles, redressent à nos yeux les témoins éteints des cataclysmes du globe, il ne faut point s'étonner de voir les bibliophiles — *si parva licet,* etc. — s'efforcer de suivre la trace de

(¹) Nous nous permettons cependant l'observation, que les *en tête* des personnages biographiés ne se détachent pas assez de la petite grasse du nom des auteurs.

(²) Quoique ce ne soit pas une erreur typographique, nous rectifions ici la qualification donnée dans la préface, p. iv, à M. Lombaerts (mot orthographié Lombards), qui a bien voulu abandonner à M. Oettinger le fruit de ses propres recherches sur la bibliographie des Mariana. Cet estimable ecclésiastique n'appartient en aucune manière à l'ordre des frères Minimes, mais est tout simplement vicaire à l'église des Minimes de Bruxelles.

ces grands résurrecteurs en exhumant quelque écrivain injustement oublié, et en recueillant avec patience toutes les pièces dispersées de son œuvre. Dans toutes les littératures, il y a des fossiles dont on ne peut ramasser ni réunir les débris, sans crainte de nous représenter un objet désagréable à voir. Mais le bonheur, — disons mieux, — le tact consiste à découvrir un de ces êtres qui, redressé sur ses pieds, ne sera pas un pauvre squelette adroitement ajusté, mais un personnage auquel on a donné un souffle de vie.

Nous croyons que l'éditeur de l'ouvrage ci-dessus a parfaitement rencontré son homme. Certes, à moins que d'être initiées profondément dans les arcanes de l'histoire littéraire de la France, peu de personnes auront entendu parler jamais de Nicolas Vauquelin, sieur des Yveteaux, le précepteur de César de Vendôme, fils de Henri IV et de la duchesse de Beaufort. Tallement des Réaux, St-Évremont et Vigneul de Marville sont presque les seuls qui nous en aient fait conserver la mémoire et encore n'était-ce que pour raconter ses extravagances et sa vie folle. Mais son plus grand mérite c'est d'avoir protégé Malherbe et de l'avoir fait connaître à Henri IV. Et cependant, à lire les poésies de cet homme, on s'étonne de l'oubli qui les a couvertes si longtemps; il se trouve parmi ces pièces exhumées, plus d'un vers digne de Malherbe, et comme le dit M. Rathery dans la notice qu'il a consacrée à des Yveteaux : « y a-t-il témérité à saluer un précurseur de Corneille dans ces vers de l'*Institution du prince* :

> Les esprits généreux, malgré les lois du temps,
> Nous font voir leur automne avecque leur printemps,
> Et le cours du soleil, le tyran des années,
> Ne se doit observer pour les âmes bien nées. »

Parmi les pièces de ce recueil nous avons remarqué des stances qui ont pour nous un intérêt national. Elles furent composées à l'occasion du fameux siége d'Ostende et d'un assaut que les Espagnols donnèrent à cette ville en juin 1604.

Les œuvres de Vauquelin des Yveteaux sont désormais un complément indispensable de toutes les collections de poëtes français. Elles ont été éditées avec un soin remarquable, caractère large, beau format, papier de Hollande ; c'est un vrai livre de bibliophile.

C. R.

Luister der St-Lucasgilde, door P. Génard. Antwerpen, 1854. (1ste afl., 32 pages, gr. in-8°). — (*La splendeur de la confrérie de St-Luc, par* P. Génard.)

Cette illustre corporation, berceau de l'art flamand, avait déjà été le sujet de divers travaux historiques. Mais on n'avait pas songé encore à publier sa véritable chronique originale, son arbre généalogique, le registre officiel des membres qui en firent partie depuis sa constitution jusqu'à nos jours. Quatre siècles ont passé et pendant ce long espace de temps, la noble confrérie a compté parmi ses enfants les noms les plus glorieux de l'école flamande. L'an passé, elle célébrait pompeusement le 400e anniversaire de sa fondation ; et à cette occasion,

ses membres résolurent de publier les documents authentiques de son histoire. Ils éditèrent d'abord un album destiné à perpétuer le souvenir de la solennité; ensuite, M. P. Génard, l'un des plus ardents investigateurs de l'art flamand, se chargea de la publication du *Liggere* ou Registre des membres de la Confrérie. Mais il ne lui suffit pas de produire une sèche nomenclature de noms; il groupa autour de chaque maître tous les renseignements authentiques qui le regardent et qui existent encore aux Archives d'Anvers; le jour de sa réception dans la confrérie, date de sa naissance, de son mariage et de sa mort, l'état civil de ses parents, de ses enfants, etc.; l'inscription de son tombeau, les principaux faits de son histoire basés sur des pièces officielles, ses œuvres les plus remarquables, ses élèves. Le cadre, comme on le voit, est vaste, et il a fallu toute la persévérance et le dévouement bien connu de l'auteur pour entreprendre un ouvrage de cette nature. Ce qu'il a fallu feuilleter de poudreuses archives pour arriver à reconstituer ainsi l'histoire vraie de cette multitude de noms, est une chose effrayante à penser. La première livraison renferme les renseignements les plus précieux et, pour ainsi dire, les plus inattendus sur les origines de l'École d'Anvers : ce livre sera désormais la base sur laquelle devra se fonder toute histoire de l'art flamand. On peut dire aujourd'hui que les fables qui obscurcissaient son berceau se sont transformées en annales et qu'une foule d'erreurs seront redressées dans les biographies mêmes qui passaient pour les plus certaines.

C. R.

Catalogue de la Bibliothèque impériale de Paris. Département des imprimés, tome 1er, 1855, in-4°, Firmin Didot.

On sait avec quelle instance le monde savant réclamait la publication du catalogue de l'immense dépôt scientifique et littéraire de la rue Richelieu. Cette publication, entreprise il y a un siècle environ, bientôt interrompue et restée fort incomplète, offrait des difficultés de plus d'un genre. Nous nous réservons de revenir une autre fois sur ce sujet, aujourd'hui nous nous bornerons à constater l'apparition du premier volume de cette grande entreprise. Il faut espérer qu'elle sera continuée avec énergie, mais, dans les circonstances les plus favorables, il est difficile de croire que la génération actuelle voie l'entière publication de cet immense inventaire auquel il faudra d'ailleurs joindre d'interminables suppléments.

Quoi qu'il en soit, saluons avec bonheur la venue du premier tome qui nous est offert; il est consacré à l'histoire de France; il offre les généralités relatives à cette partie et l'histoire particulière de chaque règne depuis Mérovée jusqu'à Louis XIII inclusivement; 9,322 ouvrages divers sont énumérés; 4,284 éditions nouvelles sont indiquées et rappel est fait de 2,430 ouvrages qui sont compris dans d'autres divisions mais qui se rapportent aux personnes et aux événements dont il est question dans ce premier volume. On y trouve ainsi 16,036 mentions.

Les exemplaires imprimés sur vélin, ceux provenants des bibliothèques de hauts personnages ou d'amateurs célèbres (François Ier, Henri III, Anne d'Au-

triche, Marie Antoinette, le président de Thou, etc.), ceux enfin qui portent des notes marginales, sont indiqués à part; du reste aucune note, et bien qu'on puisse parfois regretter leur absence, on reconnaît que l'immensité de la tâche entreprise rendait cette réserve indispensable. G. B.

LIBRAIRIES. — VENTES PUBLIQUES.

Vente Renouard. — *Haut prix des livres.*

La vente Renouard, faite à Paris l'hiver dernier, mérite qu'on en conserve le souvenir comme offrant quelques-uns des exemples les plus remarquables de ferveur bibliographique. On a vu, en cette occasion, des livres d'une rareté extrême et d'une beauté exceptionnelle s'élever à des prix qui ont montré de plus en plus que les sacrifices ne coûtent rien à un amateur lorsqu'il s'agit de se rendre maître d'un volume d'élite dont la possession le mettra au comble du bonheur. Mentionnons d'abord, et comme ils se présentent à nous, divers articles adjugés au-dessus de 1,000 francs :

Ciceronis Orationes. Venetiis, Valdarfer, 1471, in-fol., sur peau vélin, 9,200 fr.

Les grandes Chroniques du grant et énorme géant Gargantua. Lyon (vers 1532), in-4°. Seul exemplaire connu de cette édition d'un livret qui a précédé le fameux roman de Rabelais et qu'on attribue aussi au joyeux curé de Meudon; 1,825 fr. (acheté par la Bibliothèque impériale).

Contes de la Fontaine. 1762, 2 vol. in-8°, eaux-fortes, vignettes, dessins et figures ajoutées. Exemplaire unique, 1,100 fr.

Virgilius. Aldus, 1527, in-8°, 1,600 fr. Exemplaire de Grolier.

Erasmi adagia. Aldus, 1520, in-fol., 1,720 fr. Autre volume à la reliure de Grolier.

Biblia sacra. Romæ, 1590, in-fol., grand papier, 2,650 fr.

Biblia (vulgo dicta des Évêques). Coloniæ, 1650, in-12, 1,505 fr. (Ce prix exorbitant est dû à la riche et ancienne reliure pointillée, avec fermoirs et coins en or émaillé, qui couvrait ce volume.)

Quelques volumes aux armes de l'illustre président de Thou se sont payés fort cher :

Biblia sacra. Paris, R. Stephanus, 1545, 2 vol. in-8°, 560 fr.
Thuani historiæ. Paris, 1604, 2 vol. in-8°, 350 fr.

Divers ouvrages sortis des presses elseviriennes ont obtenu des prix extraordinaires. Tels sont :

Augustini confessiones. Daniel Elzevir, 1675, 495 fr. Exemplaire aux armes de Longepierre.
Mémoires de Philippe de Commines. 1648, 310 fr. Un des plus grands exemplaires connus (137 millimètres).
Abrégé de l'histoire de France, par Mezeray. Amsterdam, 1673, 7 vol. 500 fr.

M. Renouard s'était plu à réunir dans son cabinet de somptueux exemplaires imprimés sur peau-vélin des quelques éditions qu'il avait données d'auteurs modernes; il y avait joint des estampes de choix, des dessins originaux. On a payé cher quelques-uns de ces livres de luxe: *OEuvres* d'Hamilton, 4 tomes, 735 fr. ; OEuvres de Gresset, 3 tomes pet. in-4°, 905 fr. ; *Lettres à Émilie sur la mythologie,* 6 vol. in-8°, 520 fr.

En fait d'ouvrages de divers genres, nous rencontrons un *Cancionero general.* Anvers, 1557, 400 fr.; le *Novellino* de Masuccio. Venise, 1472, également adjugé à 400 fr.; le petit poëme macaronique d'Arena, *Meygra entrepriza.* Avignon, 1538, 299 fr.

Les anciennes éditions des vieux poëtes français données dans le cours du XVIe siècle sont depuis longtemps au nombre des joyaux les plus recherchés de tous les amateurs, mais elles n'avaient pas jusqu'à présent atteint la valeur que les enchères dont nous parlons ont constatée :

OEuvres de Coquillart. Paris, 1532, in-8°, 500 fr.
OEuvres de Marot. Lyon, 1544, in-8°, 300 fr.
Marguerites de la Marguerite des princesses. Lyon, 1537, in-8°, 685 fr.
OEuvres de Ronsard. 1609, in-fol., grand papier (armes de de Thou), 680 fr.
Poésies de la Fresnaie-Vauquelin. Caen, 1612, in-8°, 505 fr.

Il va sans dire qu'il s'agit d'exemplaires d'une beauté remarquable et brillamment reliés en maroquin.

Terminons cette énumération, qu'il serait facile de rendre bien plus longue, en disant que M. Renouard possédait aussi des manuscrits qui ont obtenu des prix d'après lesquels on jugera si la ferveur des autographophiles paraît décroître : Paul et Virginie, manuscrit offrant le premier travail de l'auteur, 700 fr.; Lettres de Fénélon à

Louis XIV (manuscrit autographe de 24 pages), 700 fr.; lettres originales et autres pièces de la main de Boileau, 2 vol. in-folio, 4,000 fr.

G. B.

Description bibliographique des livres choisis en tout genre composant la librairie J. Techener. Paris, 1855, in-8°.

Ce volume in-8° de 522 pages présente, en 6,693 articles, une réunion fort remarquable de beaux ouvrages en tout genre; il y a là des livres d'une grande rareté; il y a des exemplaires de choix aux armes d'amateurs anciens, tels que le président de Thou et le comte d'Hoym, ou sortant des cabinets de bibliophiles récemment enlevés par la mort, tels que MM. Coste, Armand Bertin, etc. Au milieu de tant de richesses, nous devons nous borner à un petit nombre de mentions; nous aurions trop à dire si nous voulions citer une faible partie de ce qui mérite d'être indiqué, mais nous avons à remarquer qu'il ne s'agit pas simplement d'une sèche nomenclature de titres; la plupart des ouvrages inscrits à ce catalogue (bien supérieur à ceux que publient les libraires anglais) donnent lieu à des notes qui, dans leur brièveté judicieuse, renferment très-souvent des renseignements tout à fait propres à intéresser les bibliophiles : mentionnons quelques-uns des ouvrages les plus dignes d'attention et signalons un fort petit nombre de ces notes :

OEuvres de Molière. Paris, G. de Luynes, 1666, 2 vol. in-12. Première édition du Théâtre de Molière en corps d'ouvrage et avec pagination suivie.

OEuvres du même. Paris, 1674, 7 vol. in-12. Cette édition est la première où les œuvres complètes de Molière, recueillies de son vivant, aient été réunies avec une pagination suivie.

OEuvres du même. Paris, 1681, Lyon, 1696, 6 vol. in-12. Édition très-rare qui, calquée sur celle de 1674, contient les dernières corrections faites par Molière.

Le roman de la Rose. In-fol., sans lieu ni date; édition imprimée à Lyon vers 1485 et qui passe pour la première de ce poëme célèbre (trois autres éditions anciennes fort rares et très-précieuses sont indiquées à la suite de celle-ci).

Aristotelis et Theophrasti historiæ. Basileæ, 1534, in-fol., très-belle reliure exécutée pour Maioli, amateur du XVI[e] siècle, digne émule de Grolier, 1,000 fr.

Le Chevalier de la Tour et le Guidon des guerres, par Geoffroy de la Tour Landry. Paris, sans date, in-4°, 1,000 fr.

Le roman de Fier à bras. Lyon, 1480, in-fol., 1,350 fr.

Pauli Jovii historiæ. Paris, 1547, in-folio, magnifique reliure de Henri II, 1,250 fr.

Apologiæ hic discipulo et magistro, Luthero et diabolo, a F. Balduino, editæ per N. Serrarium. Moguntiæ, 1635, in-8°. Volume rare avec une grande figure gravée sur cuivre où le diable est représenté enseignant sa doctrine à Luther.

Jesuis J. Io. de Monte parisiensis minorite cum cantu versibus elegis accomodato. Sans lieu ni date, in-4°. Volume de la plus grande rareté; il est orné à chaque page d'une gravure sur bois représentant la vie de Jésus-Christ avec l'explication en vers latins mise en chants avec l'annotation musicale; il a été imprimé par Nic. de la Barre dont la marque se trouve sur le titre et qui exerçait à Paris dans les premières années du XVIe siècle.

OEuvres de Saint-Gelais. Lyon, Pierre de Tours, 1547, petit in-8°. Exemplaire le seul connu de cette édition citée pour la première fois dans le *Manuel du libraire*, édit. de 1844.

Gloria d'amore composta per Baldassare Olimpo delli Alessandri da Sassoferrato. Venetia. Sans date, in-8°. Jolie édition en caractères ronds; rare. La pièce la plus libre de ce recueil est intitulée : *Comparation de laude alla signora mia, incominciando al capo per insino ai piedi.* Elle occupe plus de 10 pages.

Selby 's Illustrations of british ornithology. 383 planches en 2 vol. gr. in-fol. et 2 vol. in-8° de texte. Le plus grandiose ouvrage publié sur l'ornithologie après celui d'Audubon et dans lequel les oiseaux sont représentés dans leur état et grandeur naturels peints sur un superbe papier glacé.

Un manuscrit remarquable; c'est un in-4° de 325 pages, exécuté par Madame du Barry; son chiffre se trouve à la page 310 composé de guirlandes de fleurs; il est placé au milieu des rayons figurés du soleil. Le titre du recueil est curieux : *Bréviaire de table rédigé par Cupidon et Comus, contenant les offices nocturnes et hymnes en l'honneur de Bacchus et de l'Amour, à l'usage des abbayes et monastères de l'ordre de Cypris pour être usité dans le diocèse de Cythère; à Cocagne, rue de la Sensualité, sous les piliers du plaisir.* L'ouvrage est un recueil de chansons des plus *galantes*, il est inédit et sans doute il restera inédit longtemps encore et pour cause. En attendant, un amateur qui voudra y mettre 600 fr. en deviendra l'heureux propriétaire.

Ajoutons qu'un supplément de 4 pages signale quelques ouvrages fort précieux dont il sera traité à l'amiable. Nous y remarquons un exemplaire du très-rare in-folio : *Gnotosolidos Arnoldi Gheyloven,*

1476 (apud fratres vitæ communis), *premier volume imprimé* à Bruxelles, le *Musée français* et le *Musée royal,* 1803-1816, figures avant la lettre; les *Galeries historiques de Versailles,* par Gavard, exemplaire de Louis-Philippe, (mis à 7,600 fr.); Paul et Virginie, exemplaire unique sur peau-vélin de l'édition de Didot, 1806, in-4°; la collection des *Grands et petits voyages,* par de Bry et Mérian, superbe exemplaire relié en maroquin, par Padeloup et ayant appartenu à l'abbé de Rothelin, qui a fait de ce recueil célèbre l'objet d'une dissertation spéciale.

M. Techener annonce la publication d'un second volume contenant des manuscrits enrichis de miniatures, des dessins, des documents historiques originaux et inédits, des chartes et des autographes. La lecture de catalogues de ce genre n'est pas sans danger pour les bibliophiles; elle peut très-bien occasionner des éblouissements et des accès de fièvre. G. B.

Catalogue des livres, la plupart rares et curieux, provenant de la bibliothèque de M. Libri Carucci, dont la vente aura lieu le 26 avril. Paris, Victor Tilliard.

Ce catalogue comprend 1,853 numéros et renferme nombre de livres rares et curieux. On n'a point oublié le catalogue publié en 1847 d'ouvrages appartenant exclusivement à la littérature et provenant de chez M. Libri; ce catalogue était enrichi de notes nombreuses, un peu trop laudatives parfois, mais offrant du moins une masse de renseignements utiles aux bibliographes. L'inventaire, mis au jour par M. Tilliard, offre des livres de tout genre; il s'en trouve une assez grande quantité à la reliure de l'illustre président de Thou; d'autres sortent des collections de quelques amateurs célèbres (le comte d'Hoym, Charles Nodier, le prince d'Essling, etc.).

On distinguera des ouvrages imprimés sur peau-vélin; les plus précieux sont le *Martial* (Venise, Alde, 1501), *Petrarcæ, Rerum vulgarium fragmenta,* in urbe Patavina, 1472, in-4° (belle édition très-rare faite sur le manuscrit autographe de Pétrarque; elle se

compose de 118 feuillets; le premier est tout entier en lettres capitales; cet exemplaire sur vélin est resté inconnu à Van Praet). *Boccace, de la Généalogie des dieux.* Paris, Verard (1498), in-folio, le seul exemplaire connu sur peau-vélin. Il s'est successivement adjugé à 465 fr., vente Mac Carthy, en 1816, 52 l. 10 sh. (1,100 fr. environ), Hibbert, en 1828; 2,300 fr., prince d'Essling, en 1846. On voit quelle est l'augmentation graduelle et continue de valeur pour des ouvrages semblables.

Quelques notes, d'ailleurs fort succinctes, signalent les particularités que présentent certains volumes. En voici des exemples :

Les ditz moraulx des philosophes (par G. de Tignonville). Paris, Verard, 1486, in-4°, 96 feuillets. Édition qui n'est mentionnée nulle part. On en chercherait en vain l'indication au *Manuel du libraire* qui cite (aux mots *Ditz* et *Tignonville*) d'autres impressions de cet ouvrage.

Les Proverbes communs, petit in-4° goth., 18 feuillets; édition qui diffère des deux décrites au *Manuel* (t. III, p. 850); l'une est de 17, l'autre de 12 feuillets.

Laberinto di A. Ghisi, nel quale si vede 1260 *figure.* Venetia, Duchêne, 1616, in-fol. Cet ouvrage singulier est un jeu à combinaison pour connaître la figure qu'une personne aura pensée. Les figures tirées en rouge peuvent entrer dans la classe des jeux de cartes.

Entre autres volumes précieux, nous signalerons les éditions originales de Lactance, 1465, d'Apollonius, 1496, de Plaute, 1472, quelques romans de chevalerie et deux éditions rarissimes de l'*Orlando furioso.*

A la fin du catalogue, on trouve une centaine de manuscrits; plusieurs d'entre eux ont une importance réelle. Nous avons remarqué 42 lettres ou billets de Voltaire à Tronchin; 18 pièces sont autographes.

G. B.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Bibliothèque impériale. Département des imprimés. *Catalogue de l'histoire de France*, t. I[er]. Publié par ordre de l'empereur. In-4° de 83 feuilles 1/2 à 2 colonnes. Paris, chez F. Didot, 24 fr.

Le catalogue est précédé d'un rapport du ministre de l'instruction publique à l'empereur et d'un rapport de M. J. Taschereau, administrateur-adjoint de la bibliothèque, directeur des catalogues, au ministre de l'instruction publique. Ce tome I[er] renferme : 1° numéros 9,322 ; 2° mentions d'éditions nouvelles 4,284 ; 3° articles à astérisques ou rappels 2,430 ; total 16,036 mentions. Le catalogue de l'histoire de France formera 8 à 10 volumes. (*Voir* ci-dessus, p. 72.)

Bibliotheca mathematica, par L. A. Schoncke, ancien professeur de mathématiques à Halle; 1 vol. in-8°; Leipsick, Engelmann, 1854.

Cette bibliographie complète des ouvrages concernant toutes les branches des mathématiques et qui ont paru en Allemagne et à l'étranger, comprend les années 1830 à 1854 (1[er] semestre) et complète celle publiée en 1830 à Tubingue, par J. Rogg.

C. Plinii secundi naturae historiarum lib. xi, xii, xiii, xiv, xv *fragmenta*. Edidit a codice rescripto saeculi quarti. D[r] Fridegarius Mone.

A descriptive catalogue of the historical manuscripts in the Arabic and Persian languages preserved in the library of the Royal Asiatic society; by W. A. Morley; 1 vol. gr. in-8° de viii et 160 pag. London, 1854.

(163 numéros, dont 4 appartenant à la littérature arabe.)

Description bibliographique des livres choisis en tous genres composant la librairie de J. Techener ; t. I[er], in-8°, xiv et 530 pages. Paris (5 fr.). *Voir* le compte rendu ci-dessus, p. 75.

Le lettere di Torquato Tasso, disposées par ordre de date et

annotées par M. CÉSARE GUASTI ; 4 vol. in-12, 1852-54. Florence, Lemonnier.

Réunion des lettres de Tasse dispersées dans divers recueils.

MURATORI (Ludovico Antonio). *Lettere inedite scritte ai Toscani* ; 1 vol. in-12. Florence, Lemonnier.

Lettres sur l'éducation des filles, par Mme DE MAINTENON. Publiées pour la première fois, d'après les manuscrits et copies authentiques, avec un commentaire et des notes, par M. Th. Lavallée ; in-18 de 11 feuilles. Paris, Charpentier (fr. 3-50).

Livre (le) du chevalier de la Tour-Landry, pour l'enseignement de ses filles. Publié d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. Anatole de Montaiglon ; in-16 de 11 1/2 feuilles (5 fr.).

Mémoires du président Hénault, de l'Académie française, écrits par lui-même, recueillis et mis en ordre par son arrière-neveu, M. le baron de Vigau ; in-8° de 27 3/4 feuilles. Paris, Dentu (6 fr.).

Tvende old Engelske Digte med oversaetelser og tillaeg (deux poëmes en vieil anglais avec traductions, notes, etc.), par M. G. STEPHENS (1). Copenhague, Schultz, in-4° de 129 pages.

Ces deux poëmes sont la *légende d'Abgar* et une *homélie* et ont été composés en Angleterre au commencement du XIe siècle. L'un et l'autre ont été découverts par M. Grundtvig ; le premier (d'Aelfric) dans un manuscrit de la bibliothèque Cottonienne et dans un manuscrit sur parchemin de la bibliothèque publique de Cambridge ; le second, que l'on suppose également émaner de la plume du célèbre archevêque de York, dans d'autres manuscrits des deux collections mentionnées.

Archiv für die zeichnenden Künste mit besonderer Beziehung auf Kupferstecher-und Holzschneidekunst und ihre Geschichte, herausgegeben von Dr ROBERT NAUMANN, unter Mitwirkung von RUD. WEIGEL. Leipzig, 1855, 1re année.

Ce nouveau périodique du savant rédacteur du *Serapeum*, est annoncé comme devant paraître, à des époques non fixées, par cahiers de 4 à 6 feuilles.

(1) Auteur d'un catalogue sur les manuscrits anglais et français conservés dans la Bibliothèque royale de Stockholm. Stockholm, 1847, in-8°, XII-216 pages.

HISTOIRE DES LIVRES.

Recherches sur l'ouvrage intitulé : MIRABILIA ROMÆ.

Le livre dont nous venons de transcrire le titre a joui d'une vogue des plus grandes durant le moyen âge; il intéresse à la fois l'archéologie et l'étude des légendes qui ont eu cours pendant bien des siècles. Sa rédaction, œuvre d'un auteur inconnu, paraît remonter au treizième siècle; on en connaît de fort nombreux manuscrits qui diffèrent sensiblement les uns des autres. L'imprimerie s'empressa, dès sa naissance, de multiplier les exemplaires d'un ouvrage qui réunissait toutes les conditions voulues pour un grand succès, et qui intéressait vivement le monde chrétien dont tous les regards étaient tournés vers Rome. Hain (*Repertorium bibliographicum*, nos 11174-11188) signale, antérieurement à 1500, quatorze éditions sans date et une édition datée (*Tarvisii*, 1475, in-8o). L'édition primitive est difficile, impossible peut-être, à déterminer. Un bibliographe d'une scrupuleuse exactitude (Audiffredi, *Catalogus editionum romanarum*, Romæ, 1792, p. 392) pense qu'il faut attribuer cet honneur à l'édition où l'on reconnaît les caractères employés par J. Wurster, à Mantoue, tandis que le savant auteur du *Manuel du libraire* croit qu'une édition de 6 feuillets, attribuée à Adam Rot, qui imprima à Rome vers 1480, est peut-être plus ancienne (1).

On vit paraître presque simultanément un ouvrage allemand destiné de même à servir de guide aux pèlerins qui se rendaient dans la cité papale; les bibliographes d'outre-Rhin ont donné à son égard

---

(1) On peut comparer les *Mirabilia* avec un traité latin intitulé : *Graphia urbis aureæ Romæ* qu'a publié M. Ozanam dans les *Documents pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie*, 1850, pp. 86-93. Un recueil fort rare *De Roma prisca et nova varii auctores*, Romæ, 1523, in-4o, mérite aussi d'être consulté.

des détails qu'il serait fort inutile de placer ici, et qu'on trouvera dans les ouvrages de Panzer, *Annalen der alten deutschen Literatur*, pp. 43, 190, 213, 247, 418; Riederer, *Nachträge zur Kirchen- und Bücher-Geschichte*, t. III, p. 394, t. IV, p. 123; Am Ende, *Freymüthige Betrachtungen über alte und neue Bücher*, t. I, pp. 36-44.

Montfaucon publia le texte du *Liber de mirabilibus Romæ*, d'après un manuscrit du treizième siècle, dans son *Diarium italicum* (Paris, 1702, in-4°), pp. 283-298; ce fut d'après le travail de l'illustre bénédictin que cet ouvrage reparut dans un volume imprimé à Altorf, en 1747 : *Duæ antiquitatum Romanarum prolusiones*. Le savant Nibby, faisant usage d'un manuscrit du treizième siècle, appartenant à la bibliothèque Colonna, à Rome, a fait paraître, en 1820, dans les *Effemeridi letterarie di Roma*, 1820, pp. 62, 147 et 378, un texte qui offre des variantes nombreuses avec l'édition de Montfaucon et avec plusieurs de celles du quinzième siècle; profitant de ce travail et s'aidant d'un manuscrit du Vatican (1) un savant fort laborieux, le docteur J.-G.-Th. Grässe, bibliothécaire du roi de Saxe, a compris les *Mirabilia Romæ* dans un volume qu'il a publié à Dresde en 1850 (*Beitræge zur Literatur und Sagen des Mittelalters*, Dresde, 1850, in-4°), et qui nous a fourni quelques bonnes indications. Il signale un manuscrit sur vélin de la bibliothèque de Stuttgart (*msti historici*, in-fol., n° 459) et une édition publiée à Saint-Pétersbourg, en 1846, par M. E. de Muralto, directeur de la bibliothèque impériale, sous le titre de *Memorabilia et mirabilia Romæ*, 9 pages de texte in-8, avec un plan. Il nous apprend aussi qu'un savant allemand, le docteur

---

(1) Ce manuscrit est incomplet, mais il offre des variantes remarquables; entre autres à la fin du chapitre relatif aux chevaux de marbre; « Femina circumdata serpentibus sedens, habens concam ante se, *pudicatores* qui *pudicabant* eam, ut quicumque ad eam ire voluerit, non poterit nisi prius lavetur in conca illa. — Au lieu des mots soulignés et peu intelligibles, le docteur Grässe conjecture qu'il faudrait lire *pædicatores* et *pædicabant*. Ajoutons que Nibby signale dix éditions du livre qui nous occupe, mais il y en a bien davantage. Nous n'avons pas rencontré les *Mirabilia Romæ multis locis correcta et ampliata à J. Lupardo, romano*, Romæ, 1618, et nous ne connaissons que de titre un vieux poëme anglais : *The stacyons of Rome*, conservé à la bibliothèque cottonienne et que cite Warton, *History of english poetry*. I, clvi.

Papencordt, avait songé à donner une édition critique de ce traité, mais une mort inopinée l'empêcha d'exécuter ce projet.

Divers bibliographes ont confondu le livre qui nous occupe avec une autre production dont il existe aussi plusieurs éditions exécutées au quinzième siècle (celle de 1489 est la première avec date), et qui portent le titre de *Mirabilia vel potius historia et descriptio urbis Romæ;* ce dernier ouvrage, beaucoup plus étendu, renferme aussi une histoire romaine pleine de fables, tandis que le traité édité par Montfaucon et Grässe est une description topographique. Il y a également des éditions allemandes de cette *historia* (*voy.* le *Manuel du libraire*, t. III, p. 401, et Dibdin, *Ædes Althorpianæ*, t. II, p. 188).

On en connaît une édition xylographique qui tient un rang distingué parmi les livres d'un grand prix, et qui a été, à diverses reprises, décrite en détail. (*Voy.* les notices de M. Guichard, dans le *Bulletin du bibliophile*, Paris, 1840, p. 119; Massmann, dans le *Serapeum*, Leipzig, t. II (1842), p. 309, et Falkenstein, *Geschichte der Buchdruckerkunst*, Leipzig, 1840, in-4°, p. 46.)

Ce volume intitulé : *Geist-und weltliche Rom*, se compose de 92 feuillets : au verso du 1er feuillet une gravure sur bois représente un prêtre tenant la véronique ou linge sur lequel est empreinte la sainte face (1). Auprès de lui deux enfants avec des cierges ; au fond une foule de peuple ayant les yeux dirigés vers le ciel.

Il y a d'ailleurs entre le texte latin et l'ouvrage allemand des différences assez sensibles. Donnons-en un exemple :

---

(1) Consulter à l'égard de sainte Véronique les savantes et judicieuses observations de M. Alfred Maury insérées dans la *Revue archéologique*, 1850; ce laborieux érudit avait déjà touché ce point intéressant dans son *Essai sur les légendes*. 1843, p. 410. Plusieurs églises, celle de Lucques notamment, se vantaient de posséder l'image du Sauveur. (*Voy.* l'*Historia del vollo santo di Lucca*, di C. Franciotti, Lucca 1613.)

Cette légende se retrouve dans un ouvrage très-rare imprimé à Lisbonne en 1496 : *la estoria de muy nobre Vespasiano emperador de Roma,* décrit au *Manuel du libraire*, IV, 596, et dont il existe une rédaction espagnole, Séville, 1498 (*Bibliotheca Grenviliana*, p. 764). Pareil récit se rencontre dans un poëme du XIIIe siècle composé de 2,300 vers environ intitulé : *Destruction de Jérusalem* et dont la bibliothèque impériale possède deux manuscrits. (*Voy.* l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXII, pp. 412–416.)

L'histoire bien connue du dévouement de Curtius est racontée de la façon suivante dans les *Memorabilia :*

« Juxta palatium Catilinæ est locus qui dicitur infernus eo quod « antiquo tempore ibi eructabat et magnam perniciem Rome infere- « bat ubi quidam nobilis miles ut liberaretur civitas responsu suo- « rum Deorum armatus projecit se et clausa est terra sic civitas « liberata est. »

Le texte allemand donne le nom de Martin au jeune héros et ajoute qu'il exigea pour prix de son dévouement un privilége étrange :

« Ein Jüngling, namens Martin, der begerett ob man im sein « mutvillen wollt lassen ayn jar also mit welcher frawen er wolt « slaffen das im das verhenget werde, so wolt er darnach in das « loch springen. »

Ce récit est d'ailleurs conforme à celui que donne le recueil connu sous le nom de *Gesta Romanorum*, chap. 43, recueil où Virgile apparaît aussi comme un enchanteur. (*Voir* le chap. 57, p. 83, de l'édit. de M. A. Keller, Tubingue, 1842, in-8°.)

Il ne faut pas confondre avec cette description de Rome, œuvre inspirée par une foi superstitieuse, un livre conçu dans un tout autre esprit et qui figure parmi ces satires multipliées que l'Allemagne, protestante nouvelle, dirigea contre le chef-lieu de la catholicité : *Mirabilia urbis Romæ, id est, die wundersame verwundliche Wunder, so in der Stadt Rom dem grossen Römischen Binnkorb zu finden mit Erzelung derselben Zellinen und Hulinen...* 1582, 1583, 1590, 1594, 1601, 1608 (1).

Ce serait entreprendre un travail ingrat et sans utilité que de commenter l'énumération que donnent les *Mirabilia* des monuments de Rome en s'aidant des anciens livres sur le même sujet, tels que la *Topografia urbis Romæ* de Marliani, 1544 ou 1560, in-fol., la *Romanæ urbis topographia* de J.-J. Boissard, 1597, ou les ouvrages

(1) Les nombreuses productions satiriques en vieil allemand lancées contre Rome par la réforme à son début sont ignorées en France et pourraient être l'objet d'un travail curieux. J Voigt a donné à cet égard des détails intéressants : *Ueber Pasquille, Spottlieder und Schmähschriften aus der ersten Hälfte des sechzehnten Jahrhunderts* dans l'*Historisches Taschenbuch* de F. von Raumer, 9e année. Leipzig, 1838, pp. 321-524.

de Calvin, de Cock, de Lafrery, de Labaux, d'Androuet du Cerceau [1] et de tant d'autres qu'énumère la table qui accompagne le *Manuel du libraire* (t. V, p. 641). On trouverait beaucoup à prendre, en se proposant pareille tâche, dans les divers auteurs que cite le docteur Grässe : L. Preller, article *Roma* dans la *Realencyclopädie* de Pauly, VI, 493-544 ; Platner, Bunsen et autres, *Beschreibung Roms*, Stuttgart, 1830-42, 3 vol. in-8° ; Becker, *Dissert. de Romæ veteris muris et portis*, Lipsiæ, 1842, et *Handbuch der römischen Alterthümer*, Leipzig, 1843, 2 vol. in-8° ; livres auxquels nous ajouterons Fontana, *Raccolta delle migliori chiese di Roma e suburbane*, Roma, 1838, in-fol.

Nous préférons toucher quelques points ayant rapport aux légendes qu'accueillait la naïve crédulité du moyen âge.

Il est question dans les *Mirabilia* des statues magiques qui annonçaient, par le son d'une clochette, les révoltes qui avaient lieu chez les peuples soumis aux Romains, statues que le moyen âge attribue à Virgile, dont il fit, comme on sait, un magicien des plus habiles. On peut consulter au sujet de ces légendes, l'intéressante dissertation de M. Francisque Michel : *Quæ vices quæque mutationes et Virgilium ipsum et ejus carmina per mediam ætatem exceperint.* (Paris, 1846, in-8°, 79 pages) et le savant mémoire de M. Édelestand du Méril [2] *Sur Virgile l'enchanteur* (*Mélanges archéologiques et littéraires*. Paris, 1850, in-8°, pp. 425-478) lequel indique, p. 425,

---

(1) *Livre des édifices antiques romains.* 1584, in-fol. Un beau volume, tiré à petit nombre (105 exemplaires) et non destiné au commerce, le catalogue de la bibliothèque de M. Vivenel (Paris, 1844, grand in-8°, VII et 434 pages) nous fait connaître un autre ouvrage très-rare du célèbre architecte orléanais : *Arcs de triomphe des anciens monuments existants à Rome,* Orléans, 1549, in-fol., 41 planches y compris le titre sans aucun texte. La première suite est de 25 planches ; la seconde parut en 1560. — Ce catalogue donne des détails très-étendus et entièrement neufs sur l'œuvre, fort incomplétement connue jusqu'alors, d'Androuet du Cerceau ; on ignorait que cet architecte avait été un dessinateur spirituel et délicat, un graveur rempli d'expression. M. Vivenel a réuni à grands frais bon nombre de pièces de ce maître ; une seule, nécessaire pour compléter une série, lui a coûté 500 francs.

(2) Ce laborieux érudit avait déjà parlé du même objet dans son *Histoire de la poésie scandinave,* 1840, p. 322, livre d'une érudition vraiment surabondante et dont le *Journal des savants* a rendu compte.

divers travaux sur ce sujet ; il eût pu ajouter aux auteurs qu'il mentionne, S. Champier, A. de Eyb, Bayle, Marmier, *Études sur Goëthe*, p. 58, Lebas, *Allemagne*, t. I, p. 391, les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. V, p. 181 ; Beloe, *Anecdotes of literature and scarce books*, London, 1807, t. I, p. 419; Schmidt, *Beitræge zur Geschichte der romantischen Poesie*, Berlin, 1818, in-8°, pp. 119-142, Wolf, *Uber die Leistungen...*, p. 32, un article de M. Leroux de Lincy dans le *Cabinet de lecture*, n° du 29 octobre 1835, l'*Essai* de M. Loiseleur-Deslongchamps, *sur les Fables indiennes*, 1838, p. 150, le *Bulletin de l'Alliance des Arts*, t. V (1846), pp. 101-107.

Voici le passage de la dissertation de M. Michel, concernant le *fait* que racontent les *Mirabilia* :

« Virgilius turrem construxerat, cujus in fastigio totidem simu-
« lachra quot provinciæ Romanæ, fuerant imposita. Quorum etiam
« simulachrorum aut fictarum arte magica statuarum unumquodque
« tintinnabulum dextra ferebant, quod quidem tinniebat si forte
« provincia ei assignata rebellium pararet, statimque moniti arma
« Romani sumebant » (p. 26.).

John Lydgate, poëte anglais du XIVe siècle, n'oublie pas cette circonstance dans l'imitation qu'il a donnée du livre de Boccace *de casibus virorum illustrium*. (Londres, Pynson, 1527, in-fol.).

Every image had in his hande a bell
As apperteyneth to every nacion,
Which, by craft some token should tell
When any Kingdom fel in rebellion.

MM. Michel et du Méril n'ont pas indiqué que Virgile vint étudier dans la capitale du Languedoc ; c'est du moins ce que raconte, d'après de vieilles traditions, l'historien Ant. Noguier (*Histoire tolosaine*. Tolose, 1556, in-fol., p. 45).

« Telle grandeur des écoles tolosaines et des docteurs d'icelles
« tant s'espanouit le long et le large des flancs de l'air qu'elle fut
« raportée et leurs louenges cornées aux oreilles du doctissime Vir-
« gile si que cette renommée lui causa une journalière faim de les
« accointer, laquelle de si près le solicita que finablement il ache-
« mina vers Tolose où fut constitué nouveau hôte pour se parfaire
« en astrologie, recevant l'intelligence et signification des astres,

« l'an de la fondation du monde 5154 et de la fondation de Tolose, « 1143. »

Nic. Bertrand (*Opus de Tholosanorum gestis*. Tholosæ, 1515, in-fol.) après avoir décerné de grands éloges au professeur Guillaume de Capdenier, ajoute : « plurimis annis illum intente audivit Vir- « gilius. »

Ces légendes franchirent les Pyrénées. « Beaucoup d'écrivains « espagnols ont accueilli cette fable, » dit M. Germond de Lavigne (dans sa traduction de la Célestine, 1842, p. 128, note) « je l'ai re- « trouvée dans Juan Ruiz, archiprêtre de Hita (1), dans le *Corbachio* « *o Libro de los vicios de las malas mugeres*, livre d'une extrême « rareté et fort remarquable, rempli d'anecdotes piquantes et quel- « que peu scandaleuses de l'archiprêtre de Talavera, Alonso Mar- « tinez (2). » Virgile joue dans les romances de la Castille un rôle peu favorable; voir le premier romance du *Tesoro* édité par Ochoa, Paris, 1838; le roi fait mettre le poëte en prison pour crime de viol, l'y laisse sept ans, s'en souvient enfin *un domingo estando en misa*.

(1) *Voy.* les poésies de Juan Ruiz insérées dans la *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*, éditée par Sanchez, Madrid, 1779-90, 4 vol. C'est au tome IV, p. 57, que se trouve l'épisode de Virgile et de la dame romaine, raconté comme un exemple *del pecado de la luxuria*. — On peut consulter sur cette *coleccion* (réimprimée à Paris, 1842, in-8°) deux curieux articles dans le *Foreign Review*, janvier 1828, et dans le *North-American Review*, avril 1835. Quant à Juan Ruiz, il a été apprécié avec érudition et sagacité par M. F. Wolf, dans les *Wiener Jahrbücher*, t. LVIII, pp. 220-256, et par M. Ticknor, *History of spanish literature*, New-York, 1849, 3 vol. in-8°, t. I, pp. 79-85 (consulter sur cet ouvrage le *Frazer's magasine*, avril 1850, l'article de M. Mérimée dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1851 et le *Bulletin du bibliophile* de Paris, 9e série, pp. 623-631). Il est question de Juan Ruiz dans les *Origenes de la poesia castellana*, de Velasquez, 1797, p. 134 (livre incomplet dont la première édition est de 1754; il en fut rendu compte dans le *Journal étranger*, juin 1758; la traduction allemande de Dieze, 1769, est accompagnée de bonnes notes) et L. Clarus, *Darstellung der spanischen literatur im Mittelalter*, 1846, I, pp. 398-427.

(2) Le *Manuel du libraire*, III, 510, signale cinq éditions de ce *Libro*, 1495, 1498, 1499, 1500 et 1518. C'est une imitation de l'ouvrage de Boccace : *Laberinto d'amore, altremente il Corbacchio*, très-souvent réimprimé en Italie (*voy.* Flögel, *Geschichte der komischen Literatur*, Liegnitz, 1784, t. II, pp. 69-79), que Belleforest traduisit en 1571, et dont de Prémont donna une version fort libre sous le titre de *Songe de Boccace*; elle figure au tome XXXI de la collection des *Voyages imaginaires*, Paris, 1787, 39 vol. in-8°.

On appelle un archevêque, et Virgile épouse : *una dueña llamada Dona Isabel.* Clarus (ouvrage cité, t. I, p. 161) signale la naïveté dont ce récit est empreint.

Les troubadours connaissaient bien ces traditions; on lit dans les poésies de Guiraud de Calamon qui vivait vers l'an 1130 (1) :

De Pamphili et de Virgili
Com de las concas saup cobri

allusion que M. Fauriel (*Cours de littérature provençale,* t. III, p. 495) n'a point manqué de signaler.

Il est fait mention des *faits merveilleux* de Virgile (2) dans l'ouvrage de Jacques de Theramo, *Consolatio peccatorum,* souvent réimprimé en français sous le titre de *Procès de Belial à l'encontre de Iesus* (3) ainsi que dans le poëme de *Cleomades,* par Adenès (voir

(1) *Voy.* sur ce troubadour, Millot, *Histoire littéraire des troubadours,* t. II, p. 28; Raynouard, *Choix de poésies,* t. V, p. 168; Diez, *Leben und Werke der Troubadours,* 1829, p. 529.

(2) Tel est le titre d'un petit ouvrage publié au commencement du XVIe siècle et dont il a été fait à Paris en 1831 deux réimpressions tirées à fort petit nombre (*voy.* le *Manuel du libraire,* t. II, p. 247). L'édition originale, Paris, Jehan Trepperel, sans date, petit in-4°, 10 feuillets, est fort rare; de beaux exemplaires se sont adjugés 350 fr. vente du prince d'Essling en 1846, n° 277, et 281 fr. en janvier 1847. Un exemplaire de l'édition donnée par Jehan Sainct-Denys, 178 fr., vente Essling, n° 218. Une traduction anglaise abrégée fut imprimée à Anvers, chez Docsborcke, vers 1520; on n'en connaît qu'un seul exemplaire qui, après avoir figuré dans diverses ventes où il fut payé de 25 à 54 livres sterling, passa dans la riche collection de M. Douce, léguée à la bibliothèque Bodleyenne à Oxford. M. Utterson en donna en 1812 une réimpression qui, tirée à 51 exemplaires, est elle-même une rareté typographique. Heureusement l'ouvrage a été mis à la portée du public en figurant dans la *Collection of ancient english fictions,* éditée par M. J. Thoms, où il forme le n° 2. Londres, Pickering, 1827, in-12, XII et 44 pages; *voy.* la traduction, avec quelques additions, de cette collection, par Spazier, Brunswick, 1830, t. I, pp. XIII-XXIII, 75-92, 287-294. Une autre édition anglaise des *Faictz merveilleux* fut imprimée vers 1520, chez Copland; on n'en connaît qu'un seul exemplaire imparfait qui se trouve dans la bibliothèque de Garrick, réunie au Musée britannique.

(3) L'ouvrage de M. Quérard, *Auteurs apocryphes, supposés,* etc., contient, p. 24, une analyse de cette production singulière, extraite du feuilleton du *Journal des défenseurs de la patrie,* 1er floréal an IV; consultez aussi les *Mélanges d'une grande bibliothèque,* t. E, p. 19. Un poëte allemand de la fin du XVIe siècle,

Hist. littéraire de la France, t. XX, et les 136 vers transcrits par M. du Méril, *Mélanges*, p. 435).

Le docteur Grässe, dans le mémoire cité ci-dessus, a transcrit de longs et curieux passages empruntés à un ouvrage mis à tort sous le nom de G. Villani : *le Chroniche de la inclita cita de Napole*, et inséré dans la *Raccolta di varii libri overo opuscoli d'historie del regno di Napoli*, Napoli, 1680, in-4° (1); il signale, p. 35, les gravures qui représentent des épisodes de ces *faictz merveilleux* ; on connaît les estampes de Lucas de Leyde et de George Pencz ; le savant bibliothécaire de Dresde en mentionne une autre très-rare et non décrite, exécutée par un ancien maître italien, vers 1465 ; elle représente Virgile suspendu dans une corbeille (2) et la singulière vengeance que le poëte tire de sa perfide maîtresse. M. Grässe aurait pu ajouter que ce châtiment bizarre est l'objet d'une vignette sur bois qui orne le frontispice des *Triumphes* de Pétrarque *translatés de ytalien en françois*. Paris, J. Petit, 1519, in-fol., frontispice que nous avons retrouvé d'ailleurs sur quelques volumes de la même époque, entre autres les *Enarrationes Asconii Pediani in orationes Ciceronis*, Paris, 1520, in-fol., et les *Commentaria Stephani Aquæi in omnes Plinii naturalis historiæ libros*, Paris, 1530. Pareil sujet a été gravé par Albrecht Altdorfer, dans une estampe qui porte le n° 75 dans le catalogue de l'œuvre de ce maître, dressé par M. Ch. Le Blanc (*Manuel de l'amateur d'estampes*, 1850, t. I, p. 31).

« Pour se venger du tour que lui avait joué la courtisanne en le « laissant dans la corbeille, Virgile s'avise de faire éteindre simulta-

---

Ayrer, l'a imitée dans une pièce intitulée : *Historicher processus juris*, Francfort, 1601, in-fol., et qui roule sur un procès entre Jésus-Christ et le diable pour avoir détruit l'enfer.

(1) Des fragments de la légende de Virgile en patois napolitain se trouvent dans le curieux ouvrage de l'abbé Galiani : *Del dialetto napoletano*, Napoli, 1779, in-8°, ainsi que dans les *Opere inedite di varj autori*, Napoli, 1789, in-12.

(2) Un pedante, credendosi andare a giacere con una gentildonna, si lega nel mezzo percho ella lo tire su per una finestra ; resta appiccato a mezza via ; tel est le sujet de la cinquième nouvelle de Fortini : *Novelle d'autori senesi*. Londra, 1796, I, 257-290. Ajoutons que M. L. de Laborde, *Notice des émaux exposés au Louvre*, 1852, p. 219, décrit une salière ornée de divers sujets parmi lesquels Virgile assis dans un panier qui est suspendu par deux cordons à une fenêtre sur laquelle deux femmes sont appuyées.

« nément tous les feux de Rome; il déclare en même temps qu'on « ne pourra les rallumer qu'en en cherchant le principe chez sa « moqueuse même et en certain lieu. La pauvre femme dut être hor- « riblement occupée, puisque ce feu ne pouvant se communiquer « d'une maison à l'autre, chacun était obligé de l'aller chercher pour « son propre compte. » (Langlois, *Stalles de la cathédrale de Rouen,* 1838.). C'est ce que l'auteur de la vieille traduction anglaise que nous avons mentionnée, raconte dans un chapitre qu'il intitule naïvement : « Howe the gentylwoman was put upon a scaffolde, and howe the « folke of the towne want and fetched fyer av hyr tayle and also « lyght candels betwene hyr leyges. » Tout ceci se retrouve dans l'ouvrage hollandais, *de Historie van Virgilius,* Amsterdam, sans date, et 1552, à l'égard duquel on doit consulter van den Bergh, *de Nederlandsche Volksromans,* Amst., 1837, pp. 84-89.

L'édition xylographique des *Mirabilia,* en allemand, renferme, au sujet de la papesse Jeanne, un passage qui a fait grand bruit parmi quelques écrivains protestants ; il se trouve au feuillet 65 recto :

« Dornach so kumbt man zu ainer klayn cupel zwissen Colisseo « oder der spigelburg do ist ayn zerbrochen Kyrch do starb die « fraw die pabst was gewesen sie trueg ayn Kyndt der engel tet ir « kund ob sy wolt ewiglich verloren werden oder zu weltlichen « schanden komen. Dor umb das sie nich verloren wurd erweld sy « ir dy schand de sie ging in pabstlichem wesen mit allen den Cardi- « nalen in der processe und vil volkes bey der Kyrch da genass sie « des Kyndes. Do stat noch ayn stayn hat man ir pild mit aynen « Kynd angehawen. »

Il est à remarquer que, dans un livre imprimé à Rome, *per magistrum Stephanum Planckx,* 1496, in-8°, il est fait mention, au 7e feuillet de la signature E, de la papesse Jeanne et de son accouchement. Le seul exemplaire que nous connaissions de ce volume, lequel présente une rédaction amplifiée des *Memorabilia,* paraît incomplet du titre et commence ainsi : In isto opusculo dicitur quomodo Romulus et Remus nati sunt.... et etiam de imperatoribus.... quomodo Constantinus, a lepra curatus, ecclesiam romanam dotavit beato Silvestro.

N'oublions pas des témoignages d'après lesquels il paraît qu'à Rome même, à la fin du quinzième siècle, l'histoire de la papesse était

regardée comme authentique, et qu'un monument, placé sur une voie publique, en conservait la mémoire.

Luther, dans ses *Tischreden* ou *Propos de table* (1), raconte ce fait étrange : « J'ai vu à Rome, dans une grande rue qui mène droit « à l'église de Saint-Pierre, la statue d'une femme, revêtue des insi- « gnes de la papauté et tenant un enfant dans ses bras. Nul pape ne « passe jamais dans cette rue pour ne pas voir cette statue. Je suis « étonné que les papes la laissent subsister; mais c'est Dieu qui les « frappe d'aveuglement. »

Cette assertion de Luther est remarquable; elle se trouve confirmée dans le curieux *Diarium* de J. Burchard (2); un extrait que donnent les *Notices des manuscrits de la bibliothèque du roi*, 1787, t. I. p. 85, nous fait connaître que « le pape Alexandre VI passa « dans la rue où l'on a placé la figure de la papesse Jeanne, en mé- « moire de son accouchement; or, les papes, dans leurs cavalcades,

---

(1) Page 116 de la traduction des *Tischreden* publiée à Paris, en 1843 par l'auteur de cet article; il s'est borné d'ailleurs à ce que les propos de table du célèbre réformateur renferment de plus curieux. Il existe diverses rédactions de ce recueil en latin (*Colloquia, meditationes... Martini Lutheri in mensa prandii et cœnæ...* Francofurti, 1571, 2 vol. in-12) et en allemand.

Les *Tischreden* manquent dans l'édition d'Altenbourg, 1661-64, 10 vol. in-fol.; ils forment le tome 22 de l'édition de Walch. Jena, 1740-53, 24 vol. in-4°.

Le *Serapeum*, Leipzig, 1849, pp 161-169, donne des détails sur un manuscrit latin des *Colloquia*, in-folio de 657 pages, déposé à la bibliothèque de Halle. M. Michelet, dans ses *Mémoires de Luther*, s'énonce en ces termes au sujet de cet ouvrage singulier :

« Les paroles de Luther ont été avidement recueillies par ses disciples; le bon, le mauvais, l'insignifiant, ils ont tout pris. Ce que Luther laissait échapper dans la conversation la plus familière, au coin du feu, au jardin, à table, après souper, la moindre chose qu'il disait à sa femme, à lui-même, vite ils l'écrivaient. »

(2) *Voy.* au sujet du *Diarium* les détails bibliographiques insérés dans la *Biographie universelle*, VI, 287; ce qui concerne les conquêtes de Charles VIII a été reproduit, en latin et en français, dans les *Archives curieuses de l'histoire de France*, par Cimber et Danjou, t. I, pp. 230-312. Un passage fort singulier est cité dans le scabreux travail que F. C. Froberg a joint à son édition de l'*Hermaphroditus* d'Ant. Panormita (Coburgi, 1824), et dans le *Voyage* de Thümmel *dans le midi de la France* (en allemand), 1785. Après le témoignage de Burchard il ne faut pas s'étonner du langage affirmatif de l'historien Chalcondyle (*De rebus turcicis*, lib. VI, Basileæ, 1557, col. 411) : « Constat mulierem quamdam in pontificatum esse subjectam quia sexus ignorabatur. »

« ne devaient jamais passer dans cette rue. Cela arriva le 27 décem-« bre 1486. » Le pape y passa encore en 1492.

Qu'il nous soit permis de placer ici l'esquisse d'une bibliographie spéciale de la papesse Jeanne.

Nous mentionnerons d'abord les deux ouvrages de Florimond de Rœmond : *Erreur populaire de la papesse Jeanne,* Bordeaux, 1594, et *l'Antichrist et l'anti-papesse,* Paris, 1617; les livres de J. Stalenus, *Papissa monstrosa et mera Fabula,* Coloniæ, 1639; de Blondel, *Familier esclaircissement de la question si une femme a été assise au siége papal de Rome,* Amst., 1649 (traduit en latin. Amst., 1657, et combattu par Cognard, *Traité contre l'esclaircissement....* Saumur, 1655, et par S. Mares, *Joanna papissa restituta,* Groningæ, 1658), l'ouvrage latin intitulé : *Johanna Papissa toto orbi manifesta*, Oppenheim, 1616; l'écrit de Spanheim, *de Papa Fœmina disquisitio,* Leyde, 1691, traduit par J. Lenfant, 1695, et avec des additions, la Haye, 1720, 2 vol. in-12. On connaît peu en France le travail de J. G. Dankel : « De libello perraro » Jesuitas pontificum « romanorum emissarios falso et frustra negare papam Joannem VIII « fuisse meretricem » sigillatim de primâ ejus editione rarissima, 1588, in-4°, dissertatio litterario-critica, inséré dans les *Acta Societatis litterariæ Duisburgensis,* fasc. I.

Une vie de la papesse Jeanne se trouve à la suite du *Glaive de Goliath,* par Ch. Léopard, 1561 (*voir* les détails que donne sur ce livre singulier le *Manuel du libraire,* t. III, p. 99) et de l'*Antithèse des faits de Jésus-Christ et du pape.* G. L. OEder a publié en 1735, sous le pseudonyme de *Sincerus Pistophylus,* à Schwalbach, une lettre pour établir l'authenticité de l'anecdote, et elle est posée comme chose indubitable dans un livre imprimé à Wittemberg en 1607 : *Papa mulier, sive vera narratio de papa Johanne VIII.*

Citons encore :

A present for a papist, the life and death of pope Joan, 1675; E. Settle, *the female prelate, being the history of pope Joan, a tragedy,* London, 1680 et 1689.

Quelques vers en anglais dans les *Reliquiæ antiquæ,* publiées par Wright et Halliwell, 1842, part. XI.

Dans le *Cancionero llamado Flor de Enamorados,* por Juan de

Linarès, Barcelona, 1608, on trouve, fol. 110 verso, un romance sur la papesse Jeanne.

Cette histoire se rencontre dans les éditions primitives de la *Silva de varia leccion* de Pedro Mexia ; elle fut retranchée dans la suite. Elle parut aussi dans les éditions les plus anciennes de l'ouvrage de Boccace : *Liber de mulieribus claris;* une des figures sur bois qui accompagne l'édition d'Ulm, 1473, in-fol., représente la catastrophe de Jeanne, et se trouve reproduite dans la *Bibliotheca Spenceriana* de Dibdin, t. IV, p. 585.

N'oublions pas une pièce allemande imprimée à Eisleben en 1565, par les soins de Jérôme Tilesius, qui l'attribue à un prêtre nommé Thu Schernberg. Elle a pour titre : *Apotheosis Johannis VIII, Pontificis Romani,* oder ein schön Spil von Frau Jutten welche Bapst zu Rom gewesen und aus ihrem baepstlichen scrinio pectoris auf dem Stuel zu Rhom ein Kindlein zeuget. La vie de la papesse Jeanne est tout entière mise sur la scène depuis le moment où elle cède aux tentations du diable jusqu'à sa mort et au delà, car, grâce à l'intercession de la Vierge, son âme est délivrée de l'enfer et admise dans le ciel. Vingt-cinq personnages figurent dans ce drame : Jésus-Christ, la Vierge, le pape, quatre cardinaux, un sénateur, la mort, trois anges, huit démons et Lillis, la grand'mère du diable (*voir* Koberstein, *Grundriss der deutschen Literatur,* 1837, § 161 ; Wachler, *Vorlesungen uber die Literatur,* 1844, t. I, p. 145 ; Kehrein, *Die dramatische Poesie der Deutschen,* 1840, t. I, p. 70).

Le *Breviarium chronologicum pontificum,* studio F. Longi, Lugduni, 1623, in-fol., contient un long article sur la papesse. En fait de travaux plus modernes, on possède les dissertations de Wagenseil, d'Allatius et autres, dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn, Lipsiæ, 1730, t. I et IV ; les *Annales de philosophie chrétienne,* t. XXIII, p. 458 ; les livres de S. Ciampi : *Disamina sull' opinione di Bocacio intorno alla cosi detta Papessa Giovanna,* Firenze, 1828, in-8°, et de Bianchi Giovinni : *Esame critico degli atti e documenti relativi alla favola della papessa Giovanna,* Milano, 1845; tout récemment, un article inséré dans la *Revue britannique,* mai 1853.

L'Allemagne nous offre : Gabler, *Kleine theologische Schriften,* t. I, p. 401 ; W. Smets, *Das Maehrchen von der Paepstin Johanna neu erörtert,* Cöln, 1829, et deux livres anonymes : *Ueber die Wahr-*

scheinlichkeit der Existenz der Paepstin Johanna, Regensburg, 1800; *Die Paepstin Johanna keine wahre Geschichte*, Mainz, 1821. Si on tient à ne rien laisser de côté, il faut ouvrir : Bayle, au mot *Papesse*, Sagittarius, *Introduct. in hist. eccles.*, t. I, p. 676; Walch, *Biblioth. theol.*, t. III. p. 584; le *Catalogus Bibliothecæ Bunavianæ*, t. III, p. 468, et les notes jointes à une des *Novelle* de Casti, *Italia*, 1805, t. II, p. 180.

Au mois de janvier et février 1793, trois pièces furent représentées à Paris; elles avaient pour auteurs de Fauconpret (qui fit imprimer son œuvre sous le titre de *l'Aînée des papesses Jeanne*, 1793), Léger et Flins des Oliviers; ce dernier ne publia pas sa production. En 1831, le 15 janvier, on joua un vaudeville intitulé : *La papesse Jeanne* (une note sur tout ceci se trouve au *Journal de la Librairie*, 1831, p. 59).

La figure de la papesse se trouve sur un jeu de cartes allemand, et, d'après une note indiquée au catalogue de la bibliothèque Leber, t. I, p. 242, le graveur fut décapité. On retrouve pourtant cette figure dans quelques jeux modernes, même dans des jeux italiens.

Revenons à d'autres points touchés dans les *Mirabilia*; il y est question de ces dragons domptés par des saints et dont l'hagiographie parle si fréquemment :

« Ibi est templum Vestæ ubi dicitur inferius draco cubare sicut « legitur in vita B. Silvestri. »

On peut consulter à cet égard le curieux travail de M. J. de Saint-Genois (*des Dragons au moyen âge*. Gand, 1840, in-8°, 26 pages), le chapitre intitulé : *la Propriété des dragons*, dans les *Traditions tératologiques* de M. Berger de Xivrey, 1836, p. 441-455, d'après un manuscrit de la bibliothèque impériale; un mémoire d'Eusèbe Salverte sur les dragons et serpents monstrueux qui figurent dans un grand nombre de récits, *Revue encyclopédique*, mai et juin 1826, travail analysé dans le *Bulletin* de M. de Férussac, *Sciences historiques*, t. VII, p. 308 et reproduit avec des augmentations, t. II de l'*Essai sur les sciences occultes*. Bochart (*Hierozoïcon*, part. II, liv. III, ch. 14, p. 428) a réuni et discuté tout ce que les anciens ont avancé à l'égard des dragons.

M. Maury, *Essai sur les légendes*, p. 143 et suiv., a énuméré une partie des vies des saints où se montre le mythe du dragon.

Divers manuscrits renferment l'histoire des saints martyrs Abden et Semen qui furent menés à Rome chargés de chaînes d'or et mis à mort. Ce récit est plus développé que celui qu'on trouve dans la *Légende dorée* de J. de Voragine.

Signalons rapidement quelques-unes des légendes indiquées dans les *Mirabilia* :

L'empereur Octavien s'adresse à la sibylle Tiburtine (1) ; celle-ci lui prédit les signes qui présageront la fin du monde ; soudain le ciel s'entr'ouvre, et l'empereur aperçoit une vierge d'une beauté merveilleuse debout sur un autel, au milieu d'un nuage d'or et tenant un enfant dans ses bras. De là l'origine de l'église de Sainte-Marie, dite *ara cœli* (voir les *Memorie istoriche della chiesa e convento di S. Maria in Araceli di Roma,* raccolte dal P. F. Casimiro, Roma, 1736, in-4°). Ce prodige est également raconté dans le chap. VIII du *Speculum humanæ salvationis ;* il amène la conversion de l'empereur, mais, ainsi que l'a remarqué M. Guichard, « ce qu'il y a de « particulier, c'est que le même fait est attribué à presque tous les « empereurs suivants. »

Saint Pierre a dit la messe dans la chapelle Sancta Sanctorum ; Jésus-Christ y a assisté et une foule d'anges entouraient l'autel.

L'auteur anonyme indique un endroit appelé Albiston où Constantin et le pape Silvestre s'embrassèrent, et que signale un passage de la Chronique de Martin le Polonais, t. I, p. 7. « S. Balbina in As- « beston ubi fuit mutatorium Cæsaris. Ibi fuit candelabrum factum « de lapide Asbeston, qui semel accensus et sub divo positus nulla « arte exstinguitur ; qui locus inde dictus Asbeston quia ibi fiebant « albæ stolæ Imperatorum. » Un poëte italien du XIIIe siècle, Fazio degli Uberti, dans son *Dittamondo,* l. II, espèce d'encyclopédie en

(1) *Voy.* sur les sibylles les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XIV, p. 62, l'*Histoire de la poésie scandinave* de M. du Méril et la *Patrologie* de Moehler, t. II, p. 572. Les *Oracula sibyllina* ne trouvent plus aujourd'hui personne qui en soutienne l'authenticité ; ils sont de diverses mains ; quelques parties paraissent du premier siècle, d'autres du quatrième. Ils ont souvent été réimprimés, mais les anciennes éditions sont effacées par celle qu'a publiée M. Alexandre. Paris, F. Didot, t. I, 1841, t. II, 1853 (*voy.* un article de M. Letronne, *Journal des savants*, 1841, pp. 680-695, et la *Revue de bibliographie analytique*, 1841, pp. 512-514).

vers, plusieurs fois réimprimée depuis 1474, s'exprime ainsi :

Vidi el Termi de Dioclecian bello
Et guarda l'Albesion et satte soglio
Il qual fue tal che ancor de lor novello.

D'après les traditions qu'ont recueillies les *Mirabilia*, Romulus s'était fait ériger une statue qu'il avait placée dans le temple de la Concorde, en disant : « elle restera debout jusqu'à ce qu'une vierge enfante, » et elle s'écroula au moment de la naissance du Sauveur. L'arc d'Antonin s'appelle la main de chair (*Arcus Antonini qui vocatur manus carnea*), parce qu'à l'époque de la persécution de Dioclétien, le bourreau qui tourmentait sainte Lucine, fut soudain changé en pierre ; sa main seule resta de chair. — Une fontaine versa de l'huile, au lieu d'eau, la nuit où naquit Jesus-Christ (1). Ce fut d'après une apparition de Cybèle, la mère des dieux, déesse vénérée des Romains (2), qu'Agrippa fit élever le Panthéon qu'il lui consacra ainsi qu'à Neptune, et que, plus tard, à pareil jour, c'est-à-dire, aux calendes de novembre, le prêtre Boniface mit sous l'invocation de Marie, mère de Dieu.

Un édifice moderne, qui a fait grand bruit depuis quelques années, ne ferait que reproduire un monument de l'ancienne Rome, si l'on pouvait ajouter foi à l'assertion suivante : « Templum quod « dicebatur olovitreum totum factum ex *cristallo* et auro per artem « mathematicam (*magicam* dans quelques manuscrits) ubi erat astro- « nomia cum omnibus signis celi quod destruxit Sanctus Sebas- « tianus. »

Les *Mirabilia* furent traduits en italien et amplifiés d'une façon considérable dans un volume qui, sous le titre de *Le Cose maravigliose dell' alma citta di Roma*, obtint une foule d'éditions, et fut traduit en diverses langues ; parmi les récits qui figurent dans ce nouveau texte, nous voyons que la Vierge apparut au pape Pascal et

---

(1) Cette même nuit fut signalée par un autre prodige que M. Francisque Michel nous signale d'après l'autorité d'un légiste italien du XIVe siècle, Barthélemy de Salicet ; une mort subite frappa tous les individus livrés au vice auquel une ville engloutie dans la mer Morte a donné son nom ; Virgile fut du nombre.

(2) Consulter une savante dissertation : *Del culto superstizioso di Cibele*, Roma, 1753, in-4o.

lui ordonna de faire couper un noyer (1) qui s'élevait auprès de la porte Flaminia et sous lequel étaient ensevelis les ossements de Néron; une foule de diables gardaient le squelette de ce réprouvé, et tandis qu'on abattait l'arbre, *si udirono per l'aria strepiti de Demonij;* les restes de Néron furent jetés dans le Tibre, et à l'endroit même où était le noyer, le souverain pontife fit placer et consacra le maître-autel de l'église de *Santa Maria del Popolo*. C'est dans cette église que se montre l'image *miracolosissima* de la Vierge, peinte de la main de saint Luc (2); à *Santa Maria in via lata,* il y a une autre image à laquelle saint Luc, instruit par une apparition, ajouta, après coup, un anneau au doigt (la ville de Pérouse prétendait avoir l'anneau de Marie). Voy. l'*Istoria del sacro anello di Maria,* Perugia, 1649.

Le rédacteur des *Cose maravigliose* n'oublie point le cimetière de l'église de Sainte-Biliane, où sont les ossements de cinq mille martyrs et où croît une herbe qui guérit du mal caduc. Il donne sur les nombreuses églises de Rome de longs détails qu'on retrouve, avec des amplifications nouvelles, dans quelques livres spéciaux (3). Il énumère une multitude de reliques; à l'église Saint-Sixte *una mamella di S. Agatha,* à l'église Saint-Georges, le fer de la lance de ce saint et un morceau de son étendard, à l'église de Sainte-Sabine, une grosse pierre noire que le diable lança à saint Dominique pour le tuer, tandis

---

(1) Le noyer était regardé comme un arbre cher aux nécromanciens. Il en existait, dit-on, un auprès de Bénévent, qui servait de rendez-vous à tous les sorciers du pays; le spirituel auteur du *Ricciardetto* en a fait mention, et nous avons vu dans la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne une pièce en cinq actes et en vers intitulée: *La noce maga di Benevento estirparta da S. Barbato, opera postuma del dottor Nicolo Piperno,* Napoli, 1682, in-8°.

(2) Ce tableau, ainsi que celui conservé à Bologne, passe pour être l'œuvre de Luca Santo, peintre florentin au neuvième siècle. *Voy.* dans la *Biographie universelle,* t. XXV, p. 359, l'article de M. Périès consacré à cet artiste et les divers ouvrages indiqués au sujet des portraits attribués à saint Luc; on en a cité jusqu'à sept dont quatre conservés à Rome; *voy.* Éméric David, *Histoire de la peinture au moyen âge,* 1842, p. 22.

(3) *Voy.* les ouvrages de Severoni, *Memorie sacre delle sette chiese di Roma,* 1630; de Vaccondio, *Notizie istoriche delle quattre basiliche di Roma,* 1700, et bien d'autres qu'a énumérés Seb. Rangiuschi, *Bibliografia storica delle città e luoghi dello stato pontificio,* Roma, 1792-93, 2 tomes in 4°.

qu'il était en oraison; mais le saint n'en éprouva aucun mal (1).

Plusieurs églises (et notamment Saint-Jean-de-Latran) possèdent du sang du Sauveur (2) et le suaire où fut enveloppé J.-C. (3); on avait à Saint-Eustache les charbons sur lesquels saint Laurent fut rôti; à Saint-Thomas *in Pariones* les pierres qui servirent à lapider saint Étienne; les images de la Vierge sont fort nombreuses (4).

Sans vouloir porter la moindre atteinte au respect qui entoure des objets vénérés, sans rappeler les mordants sarcasmes d'un traité de Jean Calvin, et tout en nous croyant aussi orthodoxes que les docteurs Launoy et J.-B. Thiers, nous pouvons avouer qu'au moyen âge une ferveur crédule multiplia à l'infini des reliques de l'authenticité la plus contestable.

Il existe, entre autres documents singuliers de ce genre, un inventaire, daté de 1465, des reliques que possédait l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer. On y trouve un morceau d'une des tables de pierre sur lesquelles fut inscrit le décalogue et que Moïse apporta aux Israélites. Un extrait de cet inventaire a paru dans le *Bulletin de l'Alliance des Arts*, t. V, p. 145.

Nous avons trouvé des inventaires moins étendus, mais semblables dans la nouvelle édition (1807-30, 8 vol. in-fol.) du *Monasticon anglicanum* de Dugdale; t. II, p. 528, reliques de la cathédrale

---

(1) *Vita del glorioso patriarca S. Domenico*. Lucca, 1727, in-4°.

(2) *Hæmachristolatrie, ou Traicté du culte et vénération du précieux sang de J.-C*, par Seguin. Nantes, 1619.

(3) Chifflet, *De linteis sepulchralibus Christi*. Antverp., 1624; il y en a une traduction française, Paris, 1631. Il existe un volume rare: *L'Histoire sacrée du saint suaire de J.-C., recherchée des divers auteurs et mis en rime*, par N. Du Moine. Turin, 1622. Pour les saints suaires de Turin, de Compiègne, de Carcassonne, *voy.* les ouvrages des pères Victon (Paris, 1634), Langelle (Paris, 1684), Bouges (Toulouse, 1723).

(4) Ce sujet est traité fort au long dans le livre de F. Astolfi, *Historia universale delle immagini miracolose della gran madre di Dio*. Venetia, 1524, in-4°, et dans la volumineuse production du frère Agostino de Santa Maria, peu commune en France: *Santuario mariano et historia das images milagrosas de nossa senhora*. Lisboa, 1707-23, 10 vol. in-4°. *Voy.* aussi l'ouvrage d'A. Riccardi sur l'*Histoire des églises consacrées à la Sainte Vierge dans tout l'univers*. Milan, 1845, 4 vol., et un travail étendu, quoique susceptible de bien des additions, dans le *Dictionnaire iconographique* de M. Guénebault.

d'Exeter; IV, 47, de Reading; VI, 1205, d'York, 1279 et 1364, de Lincoln et de Windsor.

Une production d'une autre espèce et qui est sans doute une satire, figure au catalogue de la belle bibliothèque du comte de Mac-Carthy, vendue à Paris en 1816. D'après la liste imprimée des prix, ce volume fut adjugé à 66 fr. : *Catalogue of the venerable relicks to be sold by auction at the church of Saint Peters at Rome,* the 1rst june 1753, *by order of the Pope,* London, 1752, in-fol. Le *Bibliographer 's Manual* de Lowndes, vaste répertoire des curiosités bibliographiques anglaises, ne mentionne pas ce volume ; il doit être rare.

Plusieurs autres ouvrages du xve siècle reproduisirent en partie les détails contenus dans les *Mirabilia.* On peut ranger dans cette catégorie un livret très-rare, *Indulgentiæ septem ecclesiarum urbis Romæ,* sans lieu ni date, petit in-8° gothique de 8 feuillets, décrit, dans le *Serapeum* (Leipzig, 1852, p. 159), d'après un exemplaire qui fait partie de la bibliothèque du couvent de Gottweig en Autriche. Haïn, (*Repertorium bibliogr.*, n° 9175), l'indique, sans le décrire, d'après Panzer, *Annales typogr.*, IV, 146.

Cet opuscule est précédé d'une *Oratio de sancta Veronica,* c'est-à-dire d'un hymne de 48 vers latins rimés :

Salve sancta facies nostri redemptoris
In qua nitet species divini splendoris...

il énumère les reliques que possèdent les sept églises de Rome et commence par : Sanctus Sylvester papa scribit in cronica.

Observons en passant que le *Serapeum,* 1852, p. 269, décrit deux éditions latines des *Mirabilia*, 8 feuillets, 21 lignes petit in-8°, et 8 feuillets, 28 lignes; elles paraissent avoir été inconnues à Panzer, à Hain et autres bibliographes qui ont énuméré les impressions du xve siècle.

Nous signalerons quelques ouvrages imprimés à l'étranger et qui donnent des détails étendus sur plusieurs des différents points que l'auteur des *Mirabilia* indique succinctement.

Sur la vie de sainte Cécile, l'*Historia passionis B. Cæciliæ,* ab A. Bosio, Romæ, 1600, in-4° ; sur la prison où furent renfermés saint Pierre et saint Paul, les *Ragionamenti sacri su le tre prigioni di S. Gio. Battista, di S. Pietro e di S. Paolo,* opera di J. C. Bel-

grado, Udine, 1824, in-8° ; sur l'église Saint-Paul : *della basilica di S. Paolo,* opera di N. M. Nicolai, 1815, in-folio ; sur les vestales, *Storia delle vestali romane e del loro culto,* di A. G. Frigerio, Milano, 1821, in-8° ; sur les obélisques, Kircher, *Obeliscus pamphilius,* 1650, Ciprioni, *Su i dodici obelischi di Roma,* 1823, Zoëga, *de origine et usu obeliscorum*, 1797, in-folio (1) ; sur les fontaines et les murs de Rome, les *Fontane diverse di Roma,* 1619, in-4°, et l'ouvrage de Nibby, *le Mura di Roma,* 1820, in-4° ; sur le Panthéon et le Forum, les *Lettere intorno al Panteon di Agrippa*, Pisa, 1807, in-8°, le *Forum et la voie sacrée d'après les anciens monuments,* par C. Muller (en allemand), Stuttgart, 1824, in-8° ; sur la colonne trajane, les ouvrages de Bellori, de Ciaccone, de Fabretti et de Gori. Au point de vue général, indépendamment des ouvrages que nous avons déjà cités, on pourra consulter les *Discorsi sopra l'antichita di Roma*, di V. Scamozzi, 1583, in-folio, l'ouvrage de J. Lauri : *Antiquæ urbis splendor,* Romæ, 1612, in-folio oblong (167 planches ; on le trouve rarement complet), *Roma in ogni stato* di G. Alveri, 1664, 2 vol. in-folio ; *Ichnographia veteris urbis Romæ cum notis Bellorii,* Romæ, 1764, in-fol., l'*Ancienne Rome*, par L. K. Iselin (en allemand), Nuremberg, 1825, in-8° ; la *Roma antica* de Nardini, plusieurs fois imprimée depuis 1666, et dont A. Nibby a donné une édition fort augmentée et annotée, Roma 1818-1820, 4 vol. in-8°, la *Descrizione topografica delle antichita di Roma,* di G. Venuti, Roma, 1803 et 1824, 2 vol. in-4° avec de belles vues gravées la plupart d'après Piranesi.

G. B.

Brochures sur la première révolution de France.

Tableau des événements qui ont eu lieu a Bordeaux depuis la révolution de quatre-vingt-neuf jusqu'a ce jour ; *lu au conseil général*

---

(1) Ouvrage trop vanté peut-être, mais qui contient d'utiles matériaux. La *Biographie universelle,* t. LII, a consacré une très-bonne notice à Zoëga ; *voy.* aussi les *Annales des voyages,* t. VII.

de la commune, le vingt-neuf prairial, l'an second de la république française une et indivisible (17 juin 1794). A Bordeaux, de l'imprimerie des Sans-Culottes, place de la Montagne, n° 18. Brochure in-8° de 45 pages.

La vérité historique n'est jamais étudiée avec plus de fruit, que dans les ouvrages publiés au moment même où les événements se sont passés. Cela est vrai surtout, pour les temps de lutte et de révolution ; on écrit alors sans précaution, sans ménagement, et plus tard, le lecteur impartial et calme, en cherchant la vérité, sait faire la part de l'exaltation du moment, des exagérations de parti ; il a dès lors le grand avantage d'avoir sous les yeux l'expression vraie, sans fard, sans calcul, des passions qui agitaient les hommes à l'époque dont il s'occupe.

Si tout n'est pas véridique dans ces documents passionnés, certaines portions de ces écrits sont du moins irrécusables. Par exemple, quand ces récits accusent ceux qui les ont faits et leur parti, il faut bien les croire. Or, cette circonstance se retrouve souvent dans les pages publiées pendant les périodes de troubles et de transformation sociale. On se vante très-haut dans ces temps-là, comme d'actions vertueuses, de faits qui sont équitablement qualifiés de crimes par la postérité, ce juge sans appel sur cette terre, de la conduite des hommes et des partis politiques.

Par tous ces motifs, la brochure dont nous venons de rappeler le titre, a le droit d'intéresser les bibliophiles et ceux qui cherchent à bien connaître cette terrible époque de l'histoire de France si justement nommée *la Terreur.*

C'est un rapport fait au conseil général de la commune de Bordeaux par le substitut de l'agent national. Il est signé par cet agent et par onze autres personnes, dont les qualités ne sont pas indiquées. On a joint aux signatures cette note singulièrement modeste pour l'époque :

« Les rédacteurs de cet ouvrage n'ont pu s'en occuper que dans « les instants qu'ils dérobaient à un sommeil légitime, ils espèrent « donc, s'il y a quelques omissions, que l'on voudra bien les excuser. »

Après cette note, se trouve l'appendice suivant qui n'est pas moins remarquable :

EXTRAIT DES REGISTRES DES DÉLIBÉRATIONS DE LA COMMUNE DE BORDEAUX.

Du 9 prairial, l'an II de la République française.

Le substitut de l'agent national ayant donné lecture d'un rapport sur la situation politique de Bordeaux, le conseil général a délibéré que les membres du conseil et les citoyens des tribunes demeurent invités *de* (sic) présenter, au bureau du citoyen Tustet (1), les observations qu'ils jugeront convenables, afin de compléter un ouvrage nécessaire pour faire connaître aux citoyens de la République, les sentiments qui animent cette commune, *et qu'à cet effet* (sic) il sera imprimé.

Pour expédition :
MOUTARD, *secrétaire greffier*.

Toutes ces précautions prises par les hommes d'un parti, qui en prenait si peu d'ordinaire, indiquent suffisamment combien étaient graves les circonstances qui avaient déterminé la rédaction et la publication de ce document.

Après la chute de la brillante députation de la Gironde, après l'arrestation des Vergniaux, des Guadet, des Gensonné, des Ducos, des Fonfrède, de tous ces orateurs si éloquents, si peu hommes d'État, si peu prévoyants et si parfaitement ignorants des conditions indispensables à la vie des sociétés; après cette arrestation, disons-nous, un essai de résistance au parti triomphant eut lieu à Bordeaux; il fut bientôt comprimé, et les jacobins se vengèrent avec une violence inouïe, sur le pays qui avait vu naître et qui avait élu les adversaires, dont la parole incisive et puissante avait si souvent humilié leur médiocrité et flétri leurs sanguinaires exécutions.

Le nom de *la Gironde* fut proscrit comme celui de Lyon ; mais le département *du Bec d'Ambès,* non plus que *Ville affranchie* (2), n'en fut point quitte pour la perte de son nom.

La proscription atteignit les hommes et les choses. Le commerce, la propriété furent rançonnés avec une brutalité, une ignorance orgueilleuse, qui devait promptement amener des résultats désastreux. Toute la vie commerciale, et par conséquent tout le travail industriel et agricole, cessèrent à la fois. L'arbre était coupé par le

---

(1) Le citoyen Tustet était le substitut de l'agent national, rédacteur du rapport dont il s'agit.

(2) Nom révolutionnaire imposé à Lyon.

pied; il n'était plus possible d'en recueillir de nouveaux fruits. Les riches avaient été frappés, les capitaux avaient été dévorés ; dès lors le travail devait nécessairement cesser comme cesse le mouvement d'une machine qui n'a plus de moteur. La misère la plus affreuse envahit rapidement toute la contrée; et ce département, qui, sous la monarchie, était l'orgueil et la richesse de la France, fut bientôt un vaste désert où bêtes et gens mouraient littéralement de faim.

Le parti dominant à Paris pouvait se réjouir des effets de cette terrible vengeance; mais ses adeptes de la Gironde, qui souffraient eux-mêmes de la misère générale, qui voyaient tomber autour d'eux le peuple affamé, au nom duquel et pour lequel tout se faisait, disait-on, se sentirent un jour pris de crainte et de compassion tout à la fois; c'est alors qu'ils rédigèrent le rapport remarquable qui nous occupe, pour rappeler tous les titres des Bordelais à l'estime des amis de la liberté.

Rien ne fut oublié des actes qui pouvaient faire accorder grâce à la cité; ni l'intervention de la garde nationale bordelaise dans les troubles de Montauban, ni le dévouement qui conduisit les habitants de la Gironde à se charger de tous les frais de la campagne contre les aristocrates montalbanais, ni l'enthousiasme avec lequel les jeunes girondins s'étaient enrôlés dans les armées, dès que la France fut attaquée, ni la part qu'ils prirent plus tard à la guerre de la Vendée, en organisant en peu de jours trois bataillons, formant deux mille hommes, armés, habillés, équipés et soldés aux frais des habitants de la ville et du département.

« Toute la République, dit le rapport, sait de quelle manière ils se sont « comportés et avec quel courage ils se sont battus, puisqu'ils ont été pres- « qu'entièrement détruits, et que ceux qui les commandoient, connaissant leur « valeur, les ont continuellement exposés au feu des brigands [1].

« La guerre ne fut pas plutôt déclarée avec l'Espagne qu'il fallut des troupes. « Les sections fournirent leur contingent, firent une masse de fonds, habillè- « rent et équipèrent les volontaires et leur donnèrent de 6 à 1,200 livres à « chacun [2], pour leurs besoins particuliers, si la générosité des citoyens qu'on « ne cessoit de tromper et qu'on ne cessoit de calomnier n'avoit pas aidé sincè-

---

[1] C'est ainsi qu'on nommait, en langage révolutionnaire, les royalistes de la Vendée.

[2] En assignats probablement.

« rement LA LIBERTÉ, L'ÉGALITÉ, et voulu à quelque prix que ce fût, l'unité et « l'indivisibilité de la République, se seroient-ils comportés de cette manière? »

Cependant il fallait bien avouer les crimes de la Gironde, car il n'eût pas été prudent d'avancer que le comité de salut public et ses agents avaient décimé sans raison et réduit à la plus affreuse misère une partie de ce peuple souverain dont ils tenaient leur pouvoir; aussi, en bons jacobins, les rédacteurs du rapport rejetèrent-ils sur la municipalité modérée, tous les crimes contre l'indivisibilité de la République reprochés à leur commune.

« La masse du peuple qui n'étoit pas encore assez éclairée et trop confiante « (sic), avoit cédé à l'influence de la municipalité *girondiste*, élue le 21 janvier « 1793, qui lui prêchoit continuellement ses faux principes, qui menaçoit et « même emprisonnoit ceux qui les combattoient.

« Un petit nombre de scélérats connaissoit le secret de ce système, le con- « duisoit et se rendoit criminel avec intention. Ceux-ci en faisoient mouvoir « beaucoup d'autres comme des automates, qui leur prêtoient leur ministère, « dans la ferme croyance qu'ils soutenoient la bonne cause.

« Pour attirer le peuple dans cet infernal projet, on commence par le réduire « à la misère, en détournant les subsistances, en le privant du nécessaire et en « lui faisant payer de 8 à 10 sous la livre de pain pestiféré.

« De cette cruelle position on tiroit l'avantage de calomnier la convention en « lui imputant des forfaits; en disant que c'étoit elle qui étoit la cause de la « calamité que les citoyens éprouvoient.

« Malgré les souffrances et la position critique et cruelle où le peuple se « trouvoit réduit et les prédications astucieuses qu'on lui faisoit, rien ne put « l'ébranler. »

C'était là des raisons sans valeur et qui justifiaient mal l'affreuse tyrannie trop longtemps subie par la ville de Bordeaux. En effet, huit mois avant la date du rapport, le 17 septembre 1793 (1), la municipalité, que l'on représentait comme coupable de tous les crimes, avait cédé la place à une administration élue sous l'influence du *club national,* succursale du club des jacobins de Paris. Cette remise du pouvoir aux mains des *hommes purs de la montagne* était devenue le signal des vengeances contre le parti girondin; mais le peuple *souverain* n'en avait éprouvé aucun soulagement, et la famine sévissait avec la même rigueur.

(1) Rapport, p. 32.

Toute résistance avait cessé cependant; les jacobins avaient eu le champ libre pour faire jouir le peuple de leur bienfaisante administration. Le 16 septembre, les proconsuls Ysabeau et Tallien avaient fait leur entrée à Bordeaux et désarmé la population :

« Ils formèrent aussitôt, dit le rapport, une commission militaire et ordon-
« nèrent à tous les citoyens de déposer, dans vingt-quatre heures, toutes leurs
« armes, au *ci-devant Château-Trompette* (1); tout le monde s'empressa d'obéir
« et sans murmurer (2). »

Cette soumission, inattendue peut-être, donna aux représentants Ysabeau et Tallien le courage de prendre des mesures énergiques pour purifier et révolutionner cette commune infectée de *modérantisme et de négociantisme*, comme le disait Jullien fils dans ses lettres à Robespierre (3). Voici, d'après le rapport, ce qu'imaginèrent les délégués de la Convention pour atteindre ce but sacré :

« Les têtes des principaux scélérats conspirateurs sont tombées sous le glaive
« de la loi, et les patriotes s'en sont réjouis; déjà une quantité immense ont
« péri, et l'allégresse des citoyens est toujours la même : satisfaits d'être débar-
« rassés des tyrans qui vouloient les obséder, ils poursuivent tous, avec sévérité,
« jusqu'à la moindre trace de leurs complices : il peut en exister encore quel-
« ques-uns dans l'ombre; mais la vigilance des autorités constituées et du *Club*
« *national,* en aura bientôt débarrassé la République.

« Les églises du fanatisme à peine ont-elles été fermées et toutes leurs céré-
« monies supprimées, que tous les citoyens se sont empressés de dépouiller les
« autels et de porter en foule tous les ornements d'or et d'argent qui étoient
« destinés à un culte mensonger, pour être employés aux besoins de la patrie.
« Ni les prêtres, ni les messes, ni toutes les autres momeries monacales n'ont été
« regrettés; le peuple, ne voulant et n'aimant que la vérité, a aisément dépouillé
« l'erreur qui l'avoit abruti depuis tant de siècles, lorsqu'il l'a connue, et il a
« rendu toutes ses adorations à l'ÊTRE SUPRÊME, qu'on avoit pris tant de soin, par
« intérêt, de rendre inexorable et méconnoissable.

« A peine le temple qu'on lui a dédié a-t-il été ouvert, que tous les citoyens
« s'y sont portés avec un concours immense; les représentants, continuellement
« en activité, n'ont cessé de prêcher, ainsi qu'au *Club national,* l'amour de la

---

(1) Il faut remarquer le *ci-devant* appliqué à une forteresse qui avait eu le tort *liberticide* de s'appeler *Château.*

(2) Rapport, p. 35.

(3) Rapport de Courtois sur les papiers trouvés chez Robespierre, p. 355 et suivantes.

« République, de la liberté et de l'égalité ; ils y ont tonné contre les conspi-
« rateurs fédéralistes et contre les conspirateurs fanatiques ; ils y ont expliqué
« les lois et rappelé les devoirs aux pères et mères de famille ; ils y ont, pour
« ainsi dire, électrisé tous les cœurs du feu sacré de l'amour de la patrie.
« Combien de fois n'ont-ils pas été témoins de ces mouvements d'allégresse,
« de ces cris de joie, mille et mille fois répétés, de *Vive la République, la Mon-*
« *tagne et la Convention!* leurs cœurs fraternels n'ont pu s'en défendre et ils
« ont partagé l'ivresse et les vœux des Bordelais, offerts à l'Éternel (¹). »

Il n'y a rien à ajouter à ces lignes curieuses ; elles font admirablement comprendre ce mélange d'enthousiasme calculé et sans vie, de dévergondage masqué, d'odieuse persécution, faite au nom de la liberté, d'oppression indicible, exercée sous prétexte d'égalité, qui caractérisent l'affreux et ridicule gouvernement de *la Terreur*.

Ce régime durait donc depuis huit mois, lorsque, le 16 juin 1794, le substitut de l'agent national présenta son rapport au conseil général de la commune. En écrivant ce naïf compte rendu de l'administration proconsulaire de Tallien et de son complice, il fallut bien cependant signaler les résultats produits par elle, pour obtenir qu'il fût mis un terme à un état de choses devenu intolérable et qui ne justifiait que trop les réclamations de la commune bordelaise.

« La postérité aura peine à croire, disent les auteurs du rapport, les souf-
« frances et les privations que les habitants du département du Bec-d'Ambès
« ont éprouvé depuis environ un an.
« Ils se sont démunis de presque toutes les marchandises qu'ils possédoient,
« comme sucre, café, indigo, cacao, huile, savon, toile, draps, étoffes, etc , pour
« en faire participer leurs frères.
« Ils sont réduits depuis un an, *à huit onces de pain par jour*, encore est-il
« composé des plus mauvaises matières.
« Depuis plus de quatre mois, ils n'ont pas de savon.
« Il a été un instant où il n'y avait pas même de viande pour faire du bouillon
« aux malades. Que n'ont pas souffert les habitants des campagnes? Ils ont
« passé des dix-huit à vingt jours sans un morceau de pain, et depuis plus de
« quatre mois, qu'ils vivent dans cette privation, ils ne se sont nourris que des
« herbes destinées aux animaux, et dont ils les privoient.
« On a trouvé des hommes et des femmes morts de faim ; d'autres, d'un tem-
« pérament plus robuste, tout enflés ; et d'autres décédés au milieu des rues
« et des chemins ; et il y a lieu de croire que sans les peines, les soins et les

(¹) Rapport, pp. 35, 36 et 37.

« sollicitudes des représentants du peuple qui étoient à Bordeaux, la moitié du « peuple eût péri.

« Malgré la famine, ce triste et cruel état des citoyens du département, le « peuple a tout souffert sans murmurer, disant toujours : « Si nous souffrons, « nos enfants seront heureux : *Vive la République, la Liberté, l'Égalité et la* « *Convention.* »

« L'on ne peut malheureusement pas se dissimuler que l'intrigue et la per- « fidie qui a voulu livrer ou détruire Bordeaux, en abusant des malheurs et de « l'état affreux où elle l'a réduit, voudroit encore actuellement finir de le perdre « par la calomnie, en lui imputant de nouveaux crimes et en dénaturant toutes « ses actions même les plus belles, aux yeux de la Convention nationale et de la « République entière (¹). »

Quel éloquent tableau forment ces phrases incorrectes, et que pourraient ajouter à ces désolantes images, les ennemis les plus décidés de la République de 1793 ? Pourtant, il ne faut pas l'oublier, le rapport auquel nous empruntons ces lignes est l'œuvre des adeptes du parti dominant, des hommes de la Montagne, des membres de ce *club national,* qui avait lutté à Bordeaux contre les représentants proscrits au 31 mai; il reçoit par conséquent, des opinions de ses auteurs, un caractère irrévocable d'authenticité, et l'on ne peut pas crier à la calomnie contre l'accusation involontaire renfermée dans cet effrayant compte rendu. Mais rien n'éclairait les séides de Robespierre, et Jullien de Paris écrivait au dictateur, le 25 prairial an II, quatre jours avant la date du rapport, pour se plaindre de la modération d'Ysabeau, rallié, disait-il, au *négociantisme.*

C'était donc vainement que le substitut de l'agent national, auteur du rapport, terminait la supplique par cette humble apostrophe :

« Citoyens patriotes, de la République entière, qui l'aimez et la « défendez, voilà le tableau succinct et vrai de toutes nos actions. « Nous vous les soumettons, et nous espérons de vos vertus que vous « nous rendrez votre confiance, votre estime et la justice que nous « réclamons, et que, d'après de tels titres, nous avons droit d'atten- « dre de vous. »

Il n'y avait pour Bordeaux de justice à attendre qu'après la chute de l'abominable triumvirat, sous lequel gémissait la France avilie et inondée de sang. Jusqu'au 9 thermidor, le tribunal révolutionnaire,

---

(¹) Rapport, pp. 37 et 38.

présidé par Lacombe, faucha sans pitié l'élite de la population bordelaise ; il dépeupla les comptoirs et les salons, pendant que la famine continuait à régner dans les chaumières et dans les ateliers.

Nous nous sommes beaucoup étendu, peut-être, sur cette mince publication ; voici nos motifs. Nous croyons d'abord que cette brochure est rare ; en effet, nous ne l'avons rencontrée qu'une fois malgré d'incessantes recherches faites à Bordeaux même, pendant les nombreuses années qu'a duré notre séjour en cette ville. D'un autre côté, nous sommes d'avis qu'il y a peu de documents qui caractérisent aussi bien la situation de la France à cette époque sombre et grotesque à la fois, où *la terreur et la vertu étaient à l'ordre du jour !*

Nous n'avons cependant pas tout dit, et notre travail serait incomplet aux yeux des bibliophiles, si nous ne reproduisions ici deux lettres de Vergniaux citées dans le rapport de Tustet ([1]); on peut les considérer en quelque sorte comme inédites, tant elles ont eu peu de publicité. Elles caractérisent l'homme et l'époque et nous ne les avons vues mentionnées par aucun des historiens si nombreux de la révolution.

Leur prix s'accroît infiniment, si l'on vient à songer au petit nombre d'écrits laissés par le plus illustre des orateurs girondins. Deux ou trois mémoires ou plaidoyers conservés à la bibliothèque des avocats de Bordeaux et les discours recueillis par le *Moniteur*, voilà tout ce qui est parvenu de lui jusqu'à nous.—Ces deux lettres sont peut-être les seules échappées à la destruction générale des correspondances girondines, suite nécessaire du 31 mai 1793.

Paris, le 4 mai 1793, sous le couteau.

« Vous avez été instruits de l'horrible persécution faite contre
« nous et vous nous avez abandonnés ; vous ne nous avez soutenus
« auprès de l'assemblée par aucune démarche ; vous n'avez même
« cherché à soutenir notre courage individuel par aucun sentiment
« de bienveillance. Cependant la fureur de nos ennemis s'accroît ;
« les proscriptions et l'assassinat circulent contre nous, et l'on s'ap-
« prête d'aller à la barre nationale demander nos têtes. Quel est donc
« notre crime, citoyens ? c'est d'avoir fait entendre la voix de l'hu-

(1) Pp. 13, 14 et 15 du rapport.

« manité au milieu des horreurs qui nous ont si souvent environnés ;
« c'est d'avoir voulu conserver vos propriétés et vous garantir de la
« tyrannie de Marat, ou des hommes dont il n'est que le mannequin.
« Faites que nos concitoyens nous retirent des pouvoirs dont il est
« impossible de faire usage sans des signes éclatants de leur con-
« fiance. Nous ne craignons pas la mort ; mais il est cruel, alors qu'on
« se sacrifie, de ne pas emporter au tombeau la certitude qu'on laisse
« au moins quelques regrets à ceux pour lesquels on s'immole.

« *Signé* VERGNIAUX. »

Paris, le 5 mai 1793.

« Je vous écrivis hier, le cœur flétri, non par des dangers que je
« brave, mais par votre silence ; quelques heures après le départ de
« ma lettre, j'ai reçu la vôtre ; des larmes de joie ont coulé de mes
« yeux. J'attends mes ennemis, et je suis sûr encore de les faire pâlir.
« On dit que c'est aujourd'hui, ou demain qu'ils doivent venir de-
« mander à s'abreuver du sang de la représentation nationale ; je
« doute qu'ils l'osent ; quoique la terreur ait livré les sections à une
« poignée de scélérats, on s'y est cependant battu avant-hier, et on
« ne tentera pas une démarche dans laquelle on craindra de la résis-
« tance ; en tous cas, nous comptons sur le courage de Fonfrède,
« qui est président et vous pouvez compter sur le nôtre. Tenez-vous
« prêts ; si l'on m'y force, je vous appelle de la tribune pour venir
« nous défendre, s'il en est temps, pour venger la liberté en exter-
« minant les tyrans ; si nous ne sommes plus, Bordeaux peut sauver
« la république. Eh quoi ! aurons-nous tous travaillé depuis quatre
« ans, tant fait de sacrifices, supporté tant d'inquiétudes ; la France
« n'aura-t-elle versé tant de sang que pour devenir la proie de quel-
« ques brigands, que pour courber le front vers la plus tortueuse
« tyrannie qui ait jamais opprimé aucun peuple. *Hommes de la Gi-*
« *ronde*, levez-vous ; la Convention n'a été faible que parce qu'elle a
« été abandonnée; soutenez-la contre tous les furieux qui la menacent;
« frappez de terreur nos Marius, et je vous préviens que rien n'égale
« leur lâcheté si ce n'est leur scélératesse. Alors la Convention sera
« vraiment digne du peuple français. Des lois sages seront substi-
« tuées à des lois de sang, et les douceurs de la liberté nous con-

« soleront des calamités de l'anarchie. *Hommes de la Gironde,* il n'y
« a pas un moment à perdre; si vous développez une grande énergie,
« vous forcerez à la paix les hommes qui provoquent la guerre civile;
« votre exemple généreux sera suivi, et enfin la vertu triomphera;
« si vous demeurez dans l'apathie, tendez vos bras; les fers sont
« préparés et le crime règne.

« Je vous salue fraternellement.

« *Signé* VERGNIAUX. »

On retrouve dans ces lettres l'élévation et la sensibilité réelle de Vergniaux, toujours mêlées d'un peu d'emphase et de déclamation. On y reconnaît encore le caractère de ce parti de beaux diseurs, qui croyait à la puissance des phrases et qui s'imaginait soulever le monde et remuer les masses avec de brûlantes et vives paroles prononcées à la tribune. Mais pendant que les Girondins s'écoutaient parler, leurs adversaires échauffaient les passions de la multitude; puis flattant son orgueil, stimulant son envie, excitant sa convoitise, ils la conduisirent à l'assaut de la société, et ils immolèrent en passant, comme des victimes nécessaires, ces orateurs brillants et vains, ces politiques sans action, précurseurs et modèles de tant d'hommes d'État de nos jours!

A. C.

Anonymes et pseudonymes français.

FRANÇAIS (UN), CHARGÉ DE FONCTIONS DIPLOMATIQUES EN RUSSIE.

La Russie en 1771.

Article publié dans l'*Athenæum français,* à Paris, n° 9, du 3 mars 1855, pp. 173-175.

C'est un libelle, un pamphlet injurieux sur deux pages in-4°, contre la Russie, et qui n'apprend rien au lecteur sur ce pays.

La rédaction de l'*Athenæum* a, d'ailleurs, pris soin d'en convenir elle-même.

« Les critiques de l'auteur, dit-elle, sont parfois *bien amères* et *bien injurieuses.* »

On y trouve, entre autres, des phrases et des jugements comme ceux-ci :

« Vous avez entendu célébrer les lois de Catherine II, ses soins vigilants, ses établissements aussi nobles qu'avantageux, sa tolérance, *l'accueil qu'elle destine à tous les êtres,* son empressement à attirer chez elle les malheureux de tous les pays. »

Que signifie, je le demande, cette phrase : « l'accueil qu'elle destine à tous les êtres. » ?

On lit encore : « Les Russes ont tous nos défauts, sans avoir aucune de nos qualités aimables. »

Ceci, de la part d'un Français, est, au moins, modeste.

« La conversation des Russes est *insoutenable.* »

La majeure partie des étrangers qui ont visité la Russie depuis cent ans ont pourtant assuré le contraire.

« Les Russes sont supérieurs dans la partie de l'esprit qui tient de la personnalité. Leur pénétration est extrême. Sur ce point, je les compare aux *brutes,* qui devinent souvent ce qui échapperait à la sagacité de l'homme, distrait par d'autres idées. »

La qualification de *brute,* appliquée à toute une nation, est noble, polie et pleine d'urbanité !

Tout l'article est sur ce ton.

LAPOUKHINE (Jean), auteur russe; sénateur; né le 7 mars (24 février) 1756; mort le 4 juillet (22 juin) 1816, à sa campagne, dans le gouvernement d'Orel, district de Kromy.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages ascétiques, mystiques et politiques, publiés en russe et *en français.* Son nom s'écrit en russe avec un *o;* mais on prononce : *La.* C'est pourquoi il faut l'écrire en français : *Lapoukhine.*

Voici la liste de ses ouvrages français :

1. — *Quelques traits de l'Église intérieure, de l'unique chemin qui mène à la vérité,* et des diverses routes qui conduisent à l'erreur et à la perdition. On y a ajouté un Tableau abrégé du caractère et des devoirs du vrai Chrétien. Avec une épigraphe de saint Jean, IV, 21-23. *Traduit du russe.* St-Pétersbourg, 1799, de l'imprimerie impériale, in-12, de 124 pages.

Traduction anonyme.

L'original russe, publié également sous le voile de l'anonyme, a paru à Pétersbourg en 1798; 2e édition, 1816, in-8°.

La traduction française est de l'auteur lui-même. Le *Dictionnaire des Auteurs russes*, du métropolitain Eugène (édition publiée par M. Pagodine; Moscou, 1845, 2 vol. in-8°), contient, t. II, p. 35, les renseignements suivants, ignorés des bibliographes français :

« La traduction *française* de l'ouvrage de Lapoukhine fut *réimprimée à Paris*, accompagnée d'une gravure allégorique représentant le temple de la nature et de la grâce divine. Cette estampe fut ensuite gravée à Londres, en grand format. Une traduction *allemande* de cet ouvrage, faite par *Ewald*, a paru dans un recueil religieux mensuel. »

2. — *La Présence. de Dieu. Avec la permission de la Censure de Moscou.* Moscou, 1799. *Dans* la typographie de l'Université, chez Rüdiger et Claudi, in-18, de 166 pages.

Nous avons reproduit ce titre avec une fidélité scrupuleuse. Malgré le *point* qui précède le mot *Avec*, le titre paraît fort étrange : « *La présence de Dieu — avec la permission de la Censure.* »

Ce *visa* de la Censure, considérée par tant de personnes comme si salutaire, aurait pu, ce nous semble, être relégué au verso du titre.

Cet ouvrage est anonyme. L'auteur l'a aussi publié en russe sous le titre : *Lettres sur la présence de Dieu*, Moscou, 2e édition, 1813, de l'imprimerie de l'Université, in-12.

3. — *Les fruits de la grâce*, ouvrage du prince Nicolas Répnine, 1790 (publié par Lapoukhine).

Inconnu, ainsi que les deux ouvrages désignés ci-dessus, aux bibliographes français.

Barbier et De Manne n'en font pas mention.

Jean Lapoukhine n'a point d'article ni dans la *France littéraire* de M. Quérard (t. IV et V, 1830-1834; t. XI, 1853-1854), ni dans la *Littérature française contemporaine* (t. IV et V, 1847-1854).

La Bibliothèque royale de Bruxelles possède les deux ouvrages français de Lapoukhine, indiqués ci-dessus sous les nos 1 et 2, ainsi que son ouvrage anonyme en langue russe, publié sous le titre suivant : *Torgestwo pravossoudïa.* (Le *triomphe de la justice et de la vertu, ou le bon Juge*), Drame en cinq actes (en prose), suivi du

Testament adressé par l'Auteur à ses amis. — Avec l'approbation de la Censure. Moscou, 1798, de l'imprimerie de l'Université, chez Rüdiger et Claudi, in-12, de 142 pages.

Le Testament, pp. 133-142, est daté de M. . . . . (c'est-à-dire de Moscou) du 13 (24) septembre 1795.

Parmi un grand nombre d'ouvrages russes de Lapoukhine, il y en a un qui contient de violentes attaques contre le *Contrat social* de Rousseau. Il a paru sous le titre de : *Otryfki*; Fragments composés par un ancien Juge, suivis de ses Observations, sur le livre si connu de Rousseau intitulé : le *Contrat social*; Moscou, 1809, de l'imprim. de l'Université, in-12.

Lapoukhine a encore publié, en langue russe, plusieurs autres ouvrages politiques, dirigés contre les principes de la Révolution française de 1789.

Ce qui n'a pourtant pas empêché M. Alexandre Herzen de classer cet auteur parmi les écrivains *libéraux*.

Dans son ouvrage si singulièrement intitulé et rédigé d'une manière si étrange (*Du Développement des Idées révolutionnaires en Russie* (1), Nice, en Piémont, 1851, in-8°, p. 57 ; seconde édition, Londres, août 1853, in-12, p. 55), M. Herzen a publié, entre autres, le paragraphe suivant :

« Dans toutes ses entreprises, Novikòf (2) fut puissamment aidé « par la franc-maçonnerie dont il était grand-maître. Quelle œuvre « immense, que la pensée hardie de réunir dans un intérêt moral,

(1) Publié d'abord en allemand dans le Recueil mensuel de M. Kolatchek : *Deutsche Monatsschrift*. Bremen, Februar 1851, erste Hälfte, in-8°, p. 191,— et dernièrement en un volume sous le titre : *Russlands sociale Zustände*. Hamburg, 1854, in-12, p. 101.

Voy. la *Bibliothèque universelle de Genève*, et la *Revue critique des livres nouveaux*, de Cherbuliez, juin 1851, pp. 207-208; ainsi que la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 juillet 1854, t. 7, pp. 316-342, et du 1 septembre 1854, pp. 857-899. Ces deux derniers articles sont de M. Hippolyte Delaveau.

La notice bibliographique sur M. Herzen, publiée dans la *France littéraire*, de M. Quérard, t. XI, 1853-1854, pp. 183-184, est insignifiante, inexacte, et, nous nous permettrons d'ajouter, rédigée sur un ton tout à fait inconvenant; ce n'est pas là de la bibliographie; ce sont des personnalités qu'on ne devrait pas se permettre.

(2) Auteur, éditeur et libraire russe célèbre, 1744-1818.

« dans une famille fraternelle, tout ce qu'il y avait intellectuellement « de mûr, depuis le grand seigneur de l'empire, *tel que le prince* « *Lapoukhine* (!?), jusqu'au pauvre précepteur d'école et au chirur- « gien de district. »

M. Herzen commet là une erreur, et fait un anachronisme; cela doit surprendre de la part d'un écrivain russe qui aurait dû être mieux renseigné. Son exclamation à propos d'*un grand seigneur de l'empire* manque complétement de vérité et d'exactitude. M. Herzen a confondu le fameux JEAN LAPOUKHINE (dont nous venons d'indiquer quelques ouvrages ascétiques, qui fut l'ami du célèbre Novikòf, et qui néanmoins publia une violente critique du *Contrat social* de Rousseau), avec le *prince* PIERRE LAPOUKHINE, qui fut Ministre de la justice (1803-1810) et Président du Conseil de l'Empire, depuis 1816 jusqu'en avril 1827, époque de sa mort, et qui n'a jamais participé à la franc-maçonnerie, ni publié aucun ouvrage!

Ce n'est pas ainsi qu'on devrait écrire l'histoire.

Un ouvrage russe de Michel Dmitrefsky, intitulé : *Les fruits de la retraite*, Moscou, 1806, de l'imprimerie de l'Université, in-18, de 23 pages, est *dédié* à Jean Lapoukhine, lequel s'y trouve désigné comme Commandeur de l'Ordre de St-Jean de Jérusalem.

Cet ouvrage de Dmitrefsky est omis dans les *Catalogues systématiques des libraires* Plavilstchikof (1820) et Smirdine (1828), et dans le *Dictionnaire des Auteurs russes* du Métropolitain Eugène (édition publiée par le professeur Pagòdine, Moscou, 1845, 2 vol. in-8°).

Il se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

S. P.

23 avril 1853.

La Bible manuscrite de Théodulfe, évêque d'Orléans.

Un des manuscrits les plus beaux et peut-être les plus ignorés qui existent aujourd'hui non-seulement en France, mais dans le monde, est incontestablement une Bible manuscrite enrichie de pièces de poésies et de savantes dissertations sur les Écritures Saintes, composées et très-probablement écrites de la main même de Théodulfe,

évêque d'Orléans, l'un des plus grands prélats du VIIIe siècle, et donnée par lui à l'église Notre-Dame-du-Puy (Haute-Loire). Le feuilleton du *Journal de la librairie* renferme, sur ce précieux monument, les renseignements suivants :

Les morceaux de poésie qui se trouvent au commencement et à la fin de ce manuscrit, de même que les psaumes et les plus beaux livres de l'Écriture Sainte, sont écrits en lettres d'or ou d'argent, avec des ornements de divers genres et de diverses couleurs sur des feuilles de vélin pourpre, tandis que les autres livres et les commentaires pleins d'intérêt sur les Livres Saints sont écrits en caractères mélangés, *or, rouge* et *noir*, sur des feuilles de vélin blanc.

Tout porterait à croire que Théodulfe exécuta ce manuscrit pendant sa captivité dans les prisons d'Angers, où il fut enfermé pour avoir trempé dans la conspiration de Bernard, roi d'Italie, contre Louis le Débonnaire, l'un des fils de Charlemagne. Des chroniqueurs, dignes de foi, rapportent que, le jour des Rameaux, le roi se trouvant à Angers, et passant avec la procession sous les fenêtres du prisonnier, Théodulfe se mit à chanter un beau cantique composé pour cette auguste cérémonie, cantique que l'Église a depuis lors adopté (c'est l'hymne *Laus et honor sit Christi* (?) *Redemptor*). Ce cantique plut tellement à l'empereur Louis que non-seulement il rendit ses bonnes grâces à Théodulfe, mais encore il l'appela à l'évêché d'Orléans. On prétend que Théodulfe, pendant sa captivité, avait fait vœu de donner son manuscrit de la Bible à Notre-Dame-du-Puy, en Velay, église qui était alors en grande vénération.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette Bible a fait longtemps partie du riche trésor de la cathédrale du Puy.

Une note en grec, placée sur l'un des feuillets du livre, fait connaître que la couverture a été restaurée au commencement du règne de François Ier. Le velours du IXe siècle fut en même temps recouvert par un velours du XVIe siècle.

Pendant la révolution, en 1793, cette précieuse relique de l'art subit le sort de la *Vierge Noire*, que saint Louis avait apportée au Puy à son retour des croisades, et de tous les objets précieux de cette église qui furent enlevés pour être livrés aux flammes sur la place principale de la ville. Mais, dans sa riche couverture incrustée d'or et de pierres précieuses, le vénérable livre trouva grâce auprès d'un

des exécuteurs de ces hautes œuvres révolutionnaires. Après l'avoir habilement soustrait à l'auto-da-fé patriotique, le manuscrit fut remis, moyennant finances, à quelque citoyen brocanteur, plus habile encore et qui en tira un meilleur prix ; après quoi, de mains en mains impures, le manuscrit arriva heureusement chez un chanoine de la cathédrale, lequel, avant sa mort, le remit à l'évêque du diocèse.

Enfin, par une décision qui fait honneur à la générosité et aux lumières de Mgr de Bonald, alors évêque du Puy, et aujourd'hui cardinal archevêque de Lyon, le manuscrit de Théodulfe, rendu à sa première destination, est devenu un des plus précieux et des plus rares ornements du musée sacré que le prélat établit, en 1831, dans la cathédrale de la ville du Puy.

L'authenticité du manuscrit de Théodulfe, son antiquité, qui remonte à plus de mille ans, son mérite biblique ne sauraient être contestés, non plus que sa valeur paléographique. Écrite par un homme aussi savant qu'éclairé, par un homme dont la renommée était parvenue jusqu'à Charlemagne, qui le fit appeler à sa cour vers l'an 781, cette Bible doit nécessairement se recommander encore par un texte des plus purs.

S'il était besoin, observe M. J. Béliard, de s'étendre davantage sur le mérite et la valeur de la Bible de Théodulfe, nous rappellerions ici que la Bible écrite par Alcuin, contemporain de Théodulfe, fut vendue, je crois, en 1837 ou 1838, en Angleterre, 15,000 livres sterling (375,000 fr.). Sans doute, ce manuscrit d'Alcuin est plus riche en ornements de bijouterie que le manuscrit du musée de la cathédrale du Puy, et, à ce titre, il ne peut manquer d'être porté plus haut dans l'estime des joailliers et des marchands d'or et de diamants ; mais, à d'autres titres et aux yeux d'autres appréciateurs, celui dont il s'agit peut, à coup sûr, marcher de pair avec l'autre.

Imitation de Jésus-Christ.

Le numéro 19 de cette année du *Algemeene Konst- en Letterbode*, nous apprend un fait qui nous était resté inconnu et qui n'est certai-

nement pas sans valeur pour la fameuse controverse sur l'auteur de l'*Imitation*, à laquelle le travail de l'évêque Malou ne paraît pas encore avoir donné une conclusion définitive. M. Guénebault, dans la *Revue archéologique* (août 1854), tire un argument en faveur de Thomas à Kempis du passage suivant du livre même (livre IV, chap. 5, § 5) : « Sacerdos habet ante se et retro dominicæ crucis signum ad memorandam jugiter Christi passionem. Ante se crucem in casula portat—, post se cruce signatus est. »

Selon M. Guénebault, la croix ne se trouve sur la chasuble des prêtres français que par devant, tandis qu'en Allemagne elle en est pourvue par devant et par derrière. L'écrivain, ayant naturellement eu en vue les usages de son pays, sera donc plutôt un Allemand qu'un Français, plutôt Thomas à Kempis que Gerson.

On sait qu'un nouveau champion en faveur de l'abbé de Verceil s'est élevé il y a deux ans, en la personne du professeur Paravia de Turin, auteur d'un ouvrage intitulé : *Dell' autore del libro di Imitatione Christi discorso di...*

A propos de l'*Imitation*, nous insérons encore la nouvelle suivante :

« Un ancien commissaire de police des Andelys, qui vient de mou- « rir, était, au dire du *Courrier de l'Eure*, possesseur d'un précieux « exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que Molière avait possédé « jadis et marqué de deux vers et de sa signature. C'est un exemplaire « de l'*Imitation* traduite et paraphrasée en vers français par Pierre « Corneille, petit in-4° imprimé à Paris, chez André Soubron en 1656. « Il a appartenu à Mme Favart, et a été apporté par elle au couvent des « Ursulines du Grand-Andelys, quand elle y a été enfermée, en 1749, « par ordre du maréchal de Saxe ; il y est resté au moment de son « départ très-précipité. En 1793, il a été recueilli parmi les livres pro- « venant de couvents et de châteaux, destinés à la bibliothèque du « département de l'Eure ; mais il a été, avec d'autres ouvrages, con- « servé par le bibliothécaire du district, comme payement d'appoin- « tements oubliés par la nation, puis trouvé dans la succession de ce « bibliothécaire par un sien neveu, l'ex-commissaire qui vient de « mourir. »

Extraits du rapport de M. Bormans, *professeur à Liége, sur quelques fragments d'anciens manuscrits latins, thiois et français,* provenant d'anciennes couvertures, de feuillets de garde ou d'attaches, et communiqués à la Commission royale d'histoire par M. Gachard, archiviste général du royaume (1).

« Nul de nous ne pardonnera à Arias Montanus d'avoir livré aux ciseaux des relieurs les manuscrits qu'il ne jugeait pas dignes de figurer dans la bibliothèque de son maître (2), parce que, malgré les garanties que son esprit éclairé et ses connaissances pouvaient offrir pour certaines parties des sciences et des lettres, il n'en est pas moins probable que, par le système qu'il avait imaginé pour économiser les écus du roi, il a, pour sa part, largement contribué à la destruction de tant de monuments littéraires dont il ne reste plus, à peine, aujourd'hui, que le souvenir, ou pas même le souvenir.

Mais, du moins, Arias Montanus choisissait. Combien d'autres, et pas seulement d'ignorants relieurs, mais des hommes de loi, des conseillers, des administrateurs, des notaires avec leurs clercs, tous ceux enfin qui avaient à envelopper et à conserver des dossiers, des registres, des paperasses ou un grimoire quelconque, le plus souvent ne choisissaient pas; toute feuille de parchemin leur convenait, pourvu qu'elle fût assez longue et assez large ! Il est probable aussi que les manuscrits les plus faciles à découdre, les plus délabrés, c'est-à-dire, ceux en général que leur âge aurait dû rendre les plus respectables, y passaient les premiers.

Je ne m'explique pas autrement cette destruction absolue de tous nos manuscrits flamands, par exemple, du XIe, du XIIe et d'un grand nombre même du commencement du XIIIe siècle. Si nous possédons encore aujourd'hui quelques lambeaux de pages qu'on peut faire remonter à la dernière de ces époques, c'est grâce au hasard qui a

(1) *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire.* 2e série, t. VI, pp. 85-196.

(2) *Voy.* la notice de M. Gachard, *Bulletins de l'Académie,* t. XX, IIIe part., p. 216.

fait tomber de temps en temps quelque vieille enveloppe d'une liasse de papiers ou quelque couverture détachée d'un vieux livre entre les mains d'un homme curieux et intelligent.

Je ne puis donc qu'applaudir aux mesures prises par notre savant confrère, en ce qui concerne la direction des archives du royaume, pour qu'il ne se perde pas un fragment de papier ou de parchemin, dans quelque état qu'il se trouve, qu'il ait servi d'enveloppe ou d'attache, s'il contient la moindre trace d'ancienne écriture. L'espoir et la conviction que la continuation de ces soins amènera tôt ou tard quelque découverte plus importante que celles dont j'ai eu à m'occuper cette fois, m'a encouragé moi-même à décrire celles-ci avec quelque détail. La tâche était assez ingrate. Je ne regretterai pas le temps et la peine que j'y ai consacrés, si, après avoir pris connaissance du rapport qui va suivre, la Commission juge, comme moi, que dans le premier résultat obtenu il y a déjà quelque chose de plus qu'une simple promesse pour l'avenir.

Cinq de ces feuilles ont appartenu à d'anciens bréviaires ou à des antiphoniers dont l'un, in-folio, peut remonter au XIe siècle et un autre au XIIe. S'ils ont quelque importance, ce qui est fort douteux, vu l'immense quantité de pareils fragments et même de plus anciens qu'on trouve employés comme doublure ou feuillets de garde dans tous les vieux livres, ce ne pourrait être que pour un liturgiste ou pour un musicien. »

Le 6e, selon M. Bormans, a fait partie d'un traité de métaphysique et doit avoir été écrit au commencement du XVe siècle.

Le 7e, d'une date au moins d'un siècle plus ancienne, contient un fragment de commentaire sur la métaphysique d'Aristote.

Le 8e se compose de deux feuillets d'une écriture très-difficile à lire, de la fin du XIIIe siècle, renfermant probablement un commentaire des Topiques d'Aristote.

Le 9e est la traduction latine littérale d'une partie des chap. 21 et 22 du livre Ier des Analytiques postérieurs d'Aristote (*Voy* l'édition de Buhle, vol. II, p. 506 sqq.).

Le 10e fragment a fait partie d'un magnifique volume in-folio maximo à 2 colonnes, d'une grande et belle écriture du XIe siècle ou du commencement du XIIe, mais n'est qu'un morceau de la mauvaise traduction attribuée tantôt à Rufin, tantôt à Épiphanius ou même à saint Ambroise, des antiquités juives de Flave Josèphe.

Les 11e et 12e, l'un du XIVe et l'autre de la fin du XIIIe siècle, ont appartenu à des recueils d'homélies.

Le 13e, d'une écriture soignée du milieu du XVe siècle, contient 28 vers du *Dietsce Doctrinael*, ancien poëme flamand, attribué généralement à *Jean de Clerck*, et publié en 1842, par M. Jonckbloet, d'après six manuscrits complets et quelques fragments d'un septième. Le fragment, examiné par M. Bormans, présentant quelques variantes avec le texte du savant hollandais, il en a inséré le texte dans son rapport.

Le 14e fragment, qui est aussi un morceau d'ancienne poésie thioise, est à la fois et plus étendu que le précédent et d'une importance beaucoup plus grande. C'est un feuillet in-4° à deux colonnes, chacune de 38 vers, ayant appartenu à un manuscrit de la Chronique rimée de *Melis Stoke* et répondant aux vers 359-510 du VIe livre de l'édition de Huydecoper. La Bibliothèque de la Haye possède trois manuscrits complets de cet ouvrage, les seuls que l'on en connaisse encore depuis que celui d'Adrien Junius est perdu. Outre un fragment découvert par Petrus Scriverius, dont Van Alkemade s'est servi dans son édition, on ne connaissait jusqu'à ce jour que celui dont feu le professeur Clarisse donna, en 1818, la collation dans les *Verhandelingen v. d. Maatschappij*, etc., de Leyden, vol. II, 2e partie, pp. 242-277, comprenant 695 vers du IIIe livre, et un autre de 38 vers du VIIIe livre, qui est en la possession de M. le professeur Serrure. Le grand fragment de Clarisse étant in-fol. sur trois colonnes, ne peut avoir fait partie du même manuscrit que le nôtre. Il n'en est pas de même de celui de M. Serrure, qui n'a que deux colonnes, et que Mone rapporte au XIVe siècle. Comme le feuillet que j'ai sous les yeux est aussi à deux colonnes et d'une écriture qui remonte évidemment à la première moitié du XIVe siècle et peut-être au temps même de Stoke, qui conduisit sa Chronique jusqu'à l'avénement de Guillaume III en 1305, il ne serait pas impossible qu'en comparant les deux fragments on reconnût qu'ils sont dus à un même copiste.

M. Bormans a transcrit ce fragment et l'a accompagné de quelques observations critiques relatives aux variantes qu'il présente.

Le 15e fragment consiste en deux morceaux de parchemin, ayant appartenu à un volume in-fol. maximo, à quatre colonnes, que je

crois pouvoir rapporter à la fin du xe ou au commencement du xie siècle. L'épaisseur du parchemin, la grandeur et la lourdeur de l'écriture, le petit nombre d'abréviations, la rareté de la ponctuation, qui n'admet en outre que le point seul placé à mi-hauteur des lettres; le peu d'étendue des lignes, les anciennes gloses tudesques dont quelques mots sont accompagnés, et qui appartiennent bien certainement encore au xie siècle; la forme allongée de certaines lettres dans les rubriques marginales, comme l'*u* consonne avec une queue qui le fait ressembler à l'y grec majuscule de notre écriture ordinaire, et la lettre *r* prolongée pareillement d'un demi-pouce ou plus au-dessous de la ligne, comme dans l'écriture anglo-saxonne, tous ces caractères, ainsi que l'aspect général de ces fragments, ne permettent pas de leur assigner une date plus rapprochée de nous.

Il en est de même du contenu. C'est une partie d'un ancien glossaire latin, antérieur non-seulement à ceux de Johannes de Janua, d'Hugutio et de l'anonyme publié par le cardinal Mai, dans le VIIIe volume de sa *Collectio classicorum auctorum,* mais encore à celui de Papias, qui remonte cependant au xie siècle.

L'auteur du rapport s'est livré à l'égard de ce fragment, avec l'esprit de critique qu'on lui connaît, à des recherches minutieuses tant pour constater l'âge qu'il a cru devoir attribuer au glossaire en question que pour faire ressortir aux yeux des philologues germanistes la valeur des dix gloses tudesques qui se trouvent dans le fragment.

Le 16e et dernier fragment, d'une large écriture du xive siècle, a fait partie du roman en prose du *Cycle d'Artus,* ou plus spécialement de la *Quête du Saint-Graal,* par Gauthier Map.

M. Bormans, qui, au sujet de cette double feuille de parchemin et des trois bandes qui l'accompagnent, a trouvé matière à une dissertation fort intéressante sur les *Romans du cycle d'Artur,* est parvenu à acquérir la preuve certaine que les deux feuillets ont été le 2e et le 7e d'un *quaternion.* Il croit que ce cahier était le 3e (sign. C.) du volume, dont les feuillets en question auraient ainsi formé le 18e et le 23e, et dont il ne serait pas étonné de voir un jour constater l'identité avec le n° 6,782 (fonds ancien n° 112), de la Bibliothèque impériale à Paris, celui dont parle M. Paulin Paris, dans ses *Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, vol. I, p. 145 sq.

BIOGRAPHIE.

Autographeana.

Nous avons déjà présenté des extraits de quelques catalogues de lettres autographes où se trouvent relatées des citations curieuses empruntées aux pièces mises en vente. Un catalogue récemment publié à Paris par M. Laverdet présente en ce genre des choses qu'il serait dommage de laisser enfouies au milieu de bien des détails insignifiants.

Une lettre de Beaumarchais, 23 juillet 1784, relative à un port d'armes qu'il sollicite pour un juif, est empreinte de toute la verve caustique de l'auteur du *Mariage de Figaro.* « Il est de notoriété publique que les juifs sont un peu changés en bien. Il y a très-longtemps qu'ils n'ont empoisonné toutes les citernes et fleuves du royaume, abreuvé leurs rabbins du sang de nos fils égorgés, et surtout piqué des hosties pour faire la nique aux chrétiens ; tous crimes dont on les trouvait aisément coupables toutes les fois qu'on désirait leur or. Et depuis qu'on a trouvé d'autres ressources en finances, il faut avouer qu'il y a eu moins d'arrêts contre les circoncis. »

Une lettre de Joseph Lebon est un témoignage saisissant de la façon dont les Montagnards de la première république comprenaient les doctrines de liberté et de fraternité dont on parlait sans cesse à cette époque : « Vous me livrez à mon énergie révolutionnaire ; eh bien, rien ne m'arrêtera pour le salut de la patrie ; malheur aux traîtres, aux dilapidateurs, aux prévaricateurs de toute espèce ; leurs têtes vont tomber comme la grêle. Dès ce moment, le tribunal révolutionnaire composé de vigoureux sans-culottes est mis en permanence ; tous délits contre la chose publique seront jugés révolutionnairement. »

N'oublions pas, à propos des célébrités révolutionnaires, un fragment d'un poëme inédit de Robespierre sur le *mouchoir du prédica-*

teur. On sait qu'avant d'entrer dans cette carrière révolutionnaire où il devait laisser un nom beaucoup trop célèbre, le terrible Maximilien s'amusait à rimer de petits vers consacrés à Iris, à Philis, à Zulmé et à Zétulbé; il voulut aussi marcher sur les traces de Gresset et laisser une épopée dans le genre de *Vert-Vert*; en voici une citation fort courte :

Il faut qu'un mouchoir blanc déployé sur la chaire
Brille avant que l'apôtre ait dit : Au nom du père.

Nous laissons de côté comme tenant trop de place, un long passage (traduit en français) d'une lettre latine adressée à Pétrarque et qui traite surtout des inconvénients du mariage ; nous signalons, sans nous y arrêter, une *adresse aux Françaïs amis des loix et de la paix*, écrit remarquable de Charlotte Corday, mais qui (nous le croyons du moins) a été déjà imprimé ; nous nous garderons bien de citer quelques très-mauvais vers sans orthographe de cet abominable Corse qui ensanglanta toute une ville pour gagner une prime d'assassinat ; il y a vraiment de quoi avoir honte lorsqu'on pense que des curieux sollicitèrent avec avidité des autographes de la main de Fieschi.

G. B.

Lettre de Pixerécourt.

Nous empruntons au Courrier de Paris de l'*Indépendance* du 1er avril, le fait touchant que voici :

De temps en temps nous parlons du goût des autographes. On l'appelle une manie, et on en plaisante; c'est un grand tort. En outre que le soin intelligent qu'on met à les recueillir sert à éclaircir souvent une foule de points d'histoire, en outre qu'il révèle d'utiles vérités sur les choses, il sert aussi à redresser bien des opinions sur bien des caractères. Le hasard nous fait tomber sous les yeux une lettre qui aura précisément cet effet. Quel roman même sentimental oserait inventer cette page charmante et touchante, émanée en secret d'un homme auquel on a fait une réputation si différente de ce qu'on le trouve ici? Il s'agit de M. Guilbert de Pixerécourt, celui que, lors

de sa vogue, on appela le *Shakspeare des boulevards,* surnom que lui valurent 69 ouvrages dramatiques fort émouvants, directeur de l'Opéra-Comique, de la Gaieté, fondateur de la Société des Bibliophiles français, et amateur expert et ardent d'ouvrages rares et curieux. La lettre que nous reproduisons est datée de févriei 1839. M. G. de Pixerécourt est mort en 1844. La vente de sa bibliothèque est restée célèbre. Cette lettre émouvante et tout intime est adressée à Aimé Martin, le célèbre historien.

« En 18.. j'eus une affreuse douleur, ma fille unique était à la mort ; frappée d'une maladie muqueuse, elle avait constamment refusé de boire, et trois médecins réunis l'avaient condamnée. C'était une enfant gâtée ; j'avais employé vainement tous les moyens. Quelques heures encore et la pauvre enfant m'était ravie... dans mon désespoir j'imagine un dernier moyen. Je me dirige machinalement chez Silvestre père où se faisait une petite vente de livres reliés par Bozérian. Là, j'achète au prix de 25 fr. les *Lettres péruviennes,* joli exemplaire que vous connaissez. Je vole auprès du lit de ma fille, et je lui montre de loin les images, les tabis, etc. Elle veut avoir tout cela. Je refuse, elle insiste, elle veut absolument ; je suis donc heureux de posséder un moyen de succès. « Eh bien, ce bijou est à toi, à toi seule et pour toujours, si tu veux boire ce verre d'*eau céleste !* (petit lait). » Elle consent, elle boit, vous comprenez le reste... le lendemain j'accorde le second volume à la même condition... et chaque jour, jusqu'à guérison, j'apporte autre chose : ma pauvre enfant fut sauvée !

« C'est de cette époque que date ma troisième bibliothèque qu'un malheur affreux m'oblige de vendre aujourd'hui, quand j'avais réuni, avec tant d'argent et de peine le moyen d'être heureux dans ma vieillesse ! (Pixerécourt perdit la plus grande partie de sa fortune dans l'incendie du théâtre de la Gaieté en 1835.)

« Jugez, Monsieur, si cet ouvrage m'est cher ! si j'ai pu, si j'ai dû, si j'ai voulu l'abandonner ! Il appartient à ma fille, c'est un dépôt confié par ses soins, et dont elle me demandera compte.

« Crozet a voulu que tous les ouvrages qui figuraient dans ma bibliothèque fussent mis en vente, et j'ai cédé à ce désir consciencieux. Mais à la manière dont on jette à vil prix tout ce qui est vendu, j'ai dû estimer à 18 ou 20 fr. les *Lettres péruviennes.* Je les avais

donc portées à 35 fr. bien certain de les revoir le soir. Il arrive que par une fatalité douloureuse vous en avez la fantaisie! Je vous supplie de ne pas me priver de ce livre, qui, je vous le répète, appartient à ma fille. Vous êtes père, vous avez un bon cœur, vous comprendrez le mien. Vous ne refuserez pas cette prière instante à un pauvre malade, à moitié aveugle et frappé depuis quatre ans par toutes les douleurs qui tuent. Que dirai-je à ma fille lorsqu'elle saura que j'ai laissé vendre l'ouvrage qui lui a sauvé la vie? »

MÉLANGES.

Ce n'est pas un des moindres devoirs du *Bulletin*, que celui de faire connaître les appréciations dont, à l'étranger, les livres ou les auteurs belges ont été l'objet. Aujourd'hui nous signalons deux articles, l'un de l'*Opinione* de Turin (21 octobre 1854), l'autre de la *Revue bibliographique et critique de droit français et étranger*, rédigée par M. Ch. Ginoulhiac, 2e année, t. II, p. 134, qui font ressortir le mérite du recueil publié par MM. Bonjean, conseiller à la cour d'appel de Liége, Bivort, chef de division au ministère de l'Intérieur (rédacteur principal), Cloes, président du tribunal de Liége, et Dubois, substitut du procureur-général de la même ville, et intitulé : *Revue de l'administration et du droit administratif.* Liége, Dessain, 1854-1855, gr. in-8°. — Cette revue en est parvenue à la 12e livraison, laquelle termine la 1re année.

— *Bibliothécaires.* — Les ouvrages manuscrits, laissés à sa mort, par M. Schmeller, bibliothécaire à la bibliothèque de Munich, ont été, dit-on, achetés pour la somme de 3,000 florins, par le baron Gustave de Lerchenfeld.

Ils consistent en 15 volumes environ de matériaux pour un glossaire de tous les manuscrits en vieux allemand conservés à la Bibliothèque royale de Munich, et en 3 volumes de suppléments au lexique bavarois, publié par le célèbre linguiste.

— Le successeur de M. Duchesne, comme conservateur du département des Estampes à la Bibliothèque impériale de Paris, est M. Deveria, conservateur-adjoint, lequel est remplacé à son tour par M. le vicomte H. de Laborde.

— Un *Autographe du sire de Joinville,* autographe parfaitement authentique, vient d'être trouvé dans les archives du département de l'Allier, par M. Chazand, conservateur de ce dépôt. C'est une charte terminée par deux lignes écrites de la main de l'historien de

saint Louis. La *Bibliothèque de l'École des chartes*, dans l'un de ses prochains cahiers, en donnera le texte, accompagné d'un *fac-simile*.

— *La Bible en Italie*. — Les deux plus anciennes éditions de la Bible en italien datent de 1471 et ont été imprimées dans la même ville, Venise, l'une par Nicolas Jenson, l'autre par Wendelin de Spire.

Le texte de celle de Jenson est identique avec le manuscrit possédé jadis par François Redi et plus tard par M. G. Libri, et date du XIVe siècle.

La traduction de l'édition de Wendelin est de Nicolo Malermi. On ne connaît pas de bibles entières imprimées au XVIe siècle. Au XVIIe siècle, en 1641, parut celle du prédicateur genevois Giovanni Diodati, reproduite nombre de fois, à l'étranger, par les sociétés bibliques. Il va de soi qu'elle n'a jamais été approuvée par l'autorité ecclésiastique. Celle que l'Église catholique protége de sa sanction est la traduction faite d'après la Vulgate, par le célèbre Antonio Martini (né à Prato en 1720, archevêque de Florence de 1781 à 1808, date de sa mort), qui y a consacré près de vingt années de travail. Cette Bible a vu le jour en 1773 et a subi depuis environ douze éditions diverses, chiffre bien peu considérable en comparaison de celui que présentent les éditions en langue vulgaire dans les autres pays catholiques.

— *Littérature orientale*. — Nous avons fait mention récemment (*voy.* plus haut p. 54) du docteur Sprenger (on a fautivement imprimé *Springer*), comme auteur d'une *Vie de Mohamet*, d'après de nouvelles sources orientales. Depuis, l'*Athenæum* de Londres nous apprend, qu'il vient de publier, par ordre du gouvernement indo-britannique, le premier volume du catalogue des manuscrits arabes, persans et hindostani, conservés à Laknau, dans les bibliothèques du roi d'Oudh. Ce volume, fort de 645 pages, comprend 732 manuscrits et se divise en trois parties. La première renferme les *Taskirahs* ou mémoires biographiques de poëtes, la seconde les poëtes persans, la troisième les poëtes hindostani. Ce seul volume, lequel sera suivi de cinq à six autres, fait mention de 3,000 poëtes, dont les noms sont à peine connus en Europe !

— *Tezkeré-i-Chatimé-ül Esch' ar* (Mémoires des poëtes des derniers temps.) — Tel est le titre d'un livre de 490 pages in-8° que vient de publier un fonctionnaire de Constantinople, nommé Fétin Efendi, et qui renferme des notices sur les poëtes de l'empire ottoman, depuis 1732 jusqu'à nos jours. L'année 1732 est le terme où s'était arrêté Salim Efendi, prédécesseur de Fétin Efendi en historiographie littéraire.

— *Traductions italiennes du « Paradise Lost » de Milton.* — Aux anciennes traductions du poëte anglais (Paolo Rolli, Ranieri de' Calsabigi, Lazzaro Papí, mort en 1834, et M. Leoni) viendra bientôt se joindre celle d'Andrea Maffei, le célèbre traducteur des drames de Schiller. Un spécimen, renfermant le 4e chant, a déjà paru.

— La *Gazette d'Augsbourg,* du 21 mars de cette année, renferme un article étendu sur la *Bibliotecu nazionale* que publie à Florence, depuis 1843, le Français Le Monnier. Il s'attache à faire connaître le contenu des 150 volumes qui ont paru jusqu'ici, ainsi qu'à faire ressortir aussi bien les bonnes qualités de cette publication au point de vue du texte, que l'absence d'un plan bien arrêté dans le choix des ouvrages à insérer dans la collection.

— La *Société d'histoire de la Franconie inférieure,* qui a son siége à Würzbourg, compte publier, pour le 28 janvier prochain, où elle comptera 25 années d'existence, la « *Guerre de Troie,* » épopée monstrueuse (60,000 vers!) de Conrad de Würzbourg, d'après un manuscrit sur papier conservé à la bibliothèque de cette ville. Jusqu'ici il n'en avait été imprimé qu'un fragment de 25,245 lignes.

— Le *Journal des Débats* a rendu compte du nouveau recueil des lettres de la princesse Palatine, mère du régent, que M. G. Brunet a traduites et publiées il n'y a guère plus d'un an; en peu de mois l'édition a été épuisée. Ce succès a engagé M. Brunet à traduire également toutes les autres lettres de la princesse, tant celles déjà connues que d'autres tout à fait inédites, et à donner enfin au public une édition bien complète de cette fameuse correspondance.

Cette publication vient de paraître dans la Bibliothèque Charpen-

tier, en deux volumes. M. Brunet a classé les lettres dans l'ordre chronologique; il y a ajouté une annotation à la fois curieuse et savante, un index qui rend toutes les recherches faciles, en un mot, il a apporté dans ces travaux beaucoup d'érudition, de goût et de soins.

La correspondance de la belle-sœur du roi est une galerie de la cour de Louis XIV et de celle du régent, où les faits et les personnages ne sont pas représentés par leurs beaux côtés, il faut en convenir. La position de la princesse en France peut en donner l'explication. Blessée dans ses sentiments d'épouse et de mère, dans sa fierté allemande; choquée dans ses idées, dans ses goûts, dans toutes ses habitudes, elle épanchait ses antipathies avec la rudesse de ses goûts et la franchise de son caractère, mais aussi avec des formes et une crudité d'expressions qui tiennent quelquefois plus de Rabelais que de la première princesse du sang. Au surplus, sa correspondance, à part le plaisir qu'on éprouve à la lire, est un document curieux et amusant sur cette grande époque, et si en la lisant on n'admet pas tout ce qu'elle raconte, on se garde au moins d'en rien passer.

— M. Lapeyre, bibliothécaire de la ville de Périgueux, vient de publier un opuscule de 7 pages qui ne manque pas d'intérêt; c'est le *Testament* (inédit) d'Étienne de la Boëtie, célèbre par l'amitié qui le lia à Montaigne, encore plus que par ses écrits, quoique son traité *De la Servitude volontaire* soit une œuvre fort remarquable. Des notes accompagnent ce document; on le reproduira sans doute dans les *bonnes* éditions des *Essais* que verra surgir l'avenir.

— Le *Morning Chronicle* cite l'extrait suivant du *Livre de curiosités de Londres*, par John Times : « Le premier journal imprimé à Londres est conservé au Muséum britannique : c'est le *Weekly News*, du 23 mai 1622, par Nathaniel Butter; il se vendait à la Bourse. En 1696, il se publiait à Londres neuf journaux, tous hebdomadaires. En 1709, le nombre des journaux s'était élevé à dix-huit. Cette année parut le *Daily Courant*, le premier journal du matin : c'est au règne de la reine Anne qu'il faut rapporter la première publication des journaux réguliers. En 1724, il y avait trois feuilles paraissant chaque jour, six toutes les semaines, sept trois fois par semaine, trois

à un sou, et la *Gazette de Londres*, publiée deux fois la semaine. En 1792, il y avait treize journaux quotidiens et vingt hebdomadaires et demi-hebdomadaires. Les plus anciens journaux de Londres existants sont l'*English Chronicle* ou *Whithehall Evening Post*, qui a paru en 1747; le *Public Ledger*, commencé le 12 janvier 1760, par Newbery le libraire, et dans lequel fut publié le *Citoyen du monde*, de Goldsmith; le *Sanct-James' Chronicle*, qui date de 1761, et le *Morning Chronicle*, de 1769. »

Le Times.—Nous ne sommes guère tenté de parler à nos paisibles lecteurs du caractère capricieux et des soubresauts politiques de ce journal, qui, comme on l'a fort bien dit, compte le plus de lecteurs en Europe et le moins de sympathies. Nous avons tout bonnement épluché quelque part quelques petits détails matériels, qui, malgré les fréquentes descriptions que les touristes continentaux nous ont données du mouvement prodigieux qui s'opère dans la fabrique de ces carrés de papier gigantesques, nommés *Times*, pourraient bien avoir encore un certain degré de nouveauté. Le 1er numéro de ce journal a paru d'abord sous le nom de *London Daily universal register*, le 13 janvier 1783; dès 1786, ce titre fut changé en celui qui s'est conservé jusqu'à ce jour. A son apparition, le *Times* avait le format petit in-4°, et était la propriété de son imprimeur, M. Walter, dont le petit-fils, M. John Walter, membre du parlement pour Nottingham est encore aujourd'hui, depuis la mort de son père, arrivée en 1847, le propriétaire du journal. Les rédacteurs furent successivement Stoddart, Thomas Barnes (mort en 1841), Lawson et John F. Delane (rédacteur actuel).

La taxe du timbre et du papier, payée par le *Times* à l'État, se monte à 95,000 livres sterling (2,425,000 fr. par an); sa consommation journalière en charbon, à 20 quintaux; ses achats annuels en caractères nouveaux, à 120 quintaux.

Le nombre des compositeurs employés, tous les jours, dans les ateliers, est de 110. Malgré le chiffre énorme de ses abonnés, ce journal n'est pas précisément une mine d'or pour les propriétaires. *Noblesse oblige*, et ces obligations, elle les remplit royalement. On sait ainsi que ses nombreux *reporters* jouissent d'un traitement de 500 livres (12,500 fr.), et, au bout de dix ans de service actif, du

même chiffre, à titre de pension. Les simples *reporters in spe* ont un traitement d'attente de 175 livres, sans avoir d'autre obligation que celle de se tenir à la disposition de la rédaction pour des cas spéciaux. Et, lorsque ces cas spéciaux leur font prendre la plume, cette peine est rétribuée à part. Les presses actuelles font un tirage de 10 à 12,000 exemplaires à l'heure. Quant au chiffre du débit, nous l'avons indiqué récemment (p. 55) à 51,000 exemplaires, le quintuple de ce qu'il était en 1836.

La *New-York-Tribune*. — Ce journal américain, pour être moins connu en Europe, n'en est pas moins digne de figurer parmi les fabriques les plus colossales de la terre. Les personnes qui y sont attachées sont au nombre de 220, dont 130 exclusivement de toute autre occupation, (12 rédacteurs, 38 correspondants en titre, dont 18 à l'étranger, 63 compositeurs). Le tirage de l'édition quotidienne (5 dollars par an), est de 30,000; celui de l'édition hebdomadaire (2 dollars par an), de 115,000. Les frais s'élèvent, par semaine, à 6,200 dollars, dont 4,000 pour le papier.

— En 1775, on comptait aux *États-Unis* d'Amérique 35 journaux; en 1850, 2,526, distribuant annuellement environ 200 millions d'exemplaires.

On trouve dans l'*Athenæum français* du 16 avril, un aperçu sur les publications périodiques scientifiques et littéraires des États-Unis.

— La *presse médicale* de France se compose de 40 publications périodiques, dont 29 paraissent à Paris. Le feuilleton du *Journal de la Librairie* en fait le dénombrement dans le numéro du 5 mai dernier.

— Il y a en ce moment aux États-Unis 750 fabriques de papier en exploitation, ayant 3,000 machines et produisant, dans l'année, 270 millions de livres de papier qui, à dix cents par livre, donnent 27 millions de dollars. Pour produire cette quantité de papiers, il faut 405 millions de livres de chiffons, une livre et demie de chiffons étant nécessaire pour faire une livre de papier.

La valeur de ces chiffons, à 4 cents la livre, est de 16 millions

200,000 dollars. Le coût de la main-d'œuvre est de 1 cent 3/4 pour chaque livre de papier fabriqué, et est, par conséquent, de 3,375,000 dollars.

Le coût de la main-d'œuvre et des chiffons réunis est de 19,575,000 dollars par an. Le coût de la fabrication, à part la main-d'œuvre et les chiffons, est de 4,050,000 dollars, ce qui élève à 23,625,000 dollars la dépense totale pour fabriquer une quantité de papier valant 27 millions de dollars.

Pour cette fabrication, il est importé des chiffons de vingt-six pays différents; la quantité de ces chiffons a été, en 1853, de 22,766,000 livres, valant 982,837 dollars.

C'est l'Italie qui en fournit le plus; elle est pour plus d'un cinquième dans la totalité; mais l'approvisionnement a toujours été en diminuant chaque année. Il a été importé d'Angleterre, en 1853, 2,666,005 livres de chiffons.

Exposition universelle de 1855. — Dans le système de classification adopté par la Commission impériale, la librairie, l'imprimerie et les industries qui s'y rattachent, sont classées comme il suit :

XXVI[e] CLASSE. — 7[e] SECTION. — IMPRIMERIE.

Matériel et appareils de la fonderie en caractères.

Caractères et vignettes mobiles, stéréotypes de toutes sortes pour texte, musique, etc.

Matériel et appareils pour la composition et la correction des épreuves, le triage des caractères, etc.

Matériel et appareils pour l'application de l'encre, tirage, etc.

Matériel et appareils pour le brochage.

Timbres pour usages administratifs, commerciaux.

Impressions sur papier collé pour registres, carnets, brochures à corriger, etc.

Affiches, almanachs et ouvrages de typographie commune, avec ou sans figures intercalées dans le texte.

Journaux.

Ouvrages et brochures ordinaires en texte simple, dans toutes les langues.

Ouvrages et brochures avec figures intercalées dans le texte.

Ouvrages de luxe avec ou sans figures intercalées dans le texte.
Produits typographiques polychrômes.
Produits divers de l'imprimerie.

8e SECTION. — RELIURE.

Matériel et appareils pour la reliure en papier, en toile, en parchemin, en peau, etc.
Registres, albums et carnets pour usages courants.
Reliures mobiles, étuis, etc.
Reliures ordinaires pour usages courants.
Reliures de luxe.

Les jurés français chargés d'apprécier et de juger les objets exposés par l'imprimerie et la librairie, sont :

JURÉS TITULAIRES :

M. FIRMIN DIDOT (AMBROISE), membre des jurys des Expositions de Paris (1849) et de Londres (1851), imprimeur.
M. REMQUET, imprimeur.
M. LÉON FEUCHÈRE, membre du jury de l'exposition de Paris (1849), architecte.
M. le baron GROS.
M. LECHESNE, sculpteur ornemaniste.

JURÉ SUPPLÉANT :

M. MERLIN, sous-bibliothécaire au ministère de l'intérieur.

—*Inauguration de la statue de Thierry Martens à Alost.* — L'inauguration de la statue de Thierry Martens se fera, paraît-il, dans le courant de cette année. A cette occasion des fêtes splendides seront données ; on commence déjà à faire des préparatifs, quoique le jour inaugural ne soit pas encore décidé. On parle, entre autres, d'une exhibition de toutes les éditions du célèbre typographe alostois. C'est là une heureuse pensée, dont la réalisation sera d'autant plus facile que la plupart des éditions sorties des presses de Martens, sont conservées dans les bibliothèques du pays. En effet, des 210 éditions attribuées au Père de la typographie belge, M. le sénateur Vergauwen, à Gand, en possède 87, la Bibliothèque royale à Bruxelles, 68,

M. P. C. Van der Meersch, à Gand 44, la Bibliothèque de l'Université de Gand, 14, M. Borluut de Nortdonck, à Gand, 12. Il est à remarquer que de ces 210 éditions, il y en a 90 dont on ne connaît qu'un seul exemplaire : 38 de ces exemplaires uniques se trouvent chez M. Vergauwen, 26 à la Bibliothèque royale, à Bruxelles, 9 à celle de l'Université de Gand, 8 chez M. Van der Meersch, à Gand, 1 dans chacune des Bibliothèques de Liége, la Haye, Utrecht, de S[te]-Geneviève à Paris et de l'abbaye d'Averboden, 1 chez S. A. le duc d'Arenberg, à Bruxelles, 1 chez M. Borluut de Nortdonck, à Gand, 1 chez M. le D[r] Van der Meersch, à Audenarde, et 1 chez le notaire Verheyden, à Alost. (*Messager des sciences.*)

Découverte d'un fragment du Roman de Limborch. — M. Joris, chanoine norbertin et ancien bibliothécaire de l'abbaye d'Averboden, vient de découvrir un fragment de plus de 300 vers, appartenant au huitième livre du roman de Limborch, attribué généralement à Henri Van Aken, de Bruxelles, curé de Cortbeke, qui vivait au commencement du XIV[e] siècle. On sait que ce roman d'environ 11,000 vers, que Hoffmann von Fallersleben prétend avoir été imité du français en 1357, a été publié en 1837 par les soins de M. L. Ph. C. Van den Berg, d'après un manuscrit du XIV[e] siècle, conservé dans la Bibliothèque de la société de Littérature de Leyden.

(*Messager des Sciences.*)

M. Van de Weyer et sa dernière production littéraire. — Lettre de M. Baron, professeur à Liége, au directeur de *l'Athenæum français*.

Liége, mai 1855.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Il y a dix-huit mois environ, il s'est formé à Londres, sous le patronage du prince Albert, une petite société de bibliophiles curieux, délicats, difficiles, et dont je ne dirai pas les publications (l'égoïsme *sui generis* des bibliophiles ne leur permet pas de rien *publier*); mais les impressions promettent aux *happy few* ces savantes et exclusives voluptés de l'œil et de l'esprit qui ne sont bien goûtées que des adeptes. Cette société vient de faire imprimer le premier volume de ses *Mélanges,* et comme le règlement concède aux sociétaires vingt-cinq

exemplaires tirés à part des articles qu'ils fournissent, une de ces raretés m'est parvenue, et je pense être agréable à vos lecteurs en leur en disant un mot.

Figurez-vous d'abord un papier d'une éblouissante blancheur, et en même temps sec, solide, sonore comme les beaux papiers de Hollande de la meilleure époque, une encre aussi noire que le papier est blanc, des caractères tout neufs d'une netteté et d'un brillant elzévirien, une justification d'in-18 encadrée dans des marges spacieuses qui donnent à l'ensemble le format in-8° : voilà pour le matériel de la chose.

Quant au livre lui-même, il suffirait, pour en faire l'éloge ici, de dire qu'il sort de la plume de M. Sylvain Van de Weyer, notre ambassadeur à Londres. M. Van de Weyer n'est pas seulement un homme d'État éminent et qui a fait ses preuves dans les circonstances les plus épineuses; il était un de nos meilleurs littérateurs avant d'entrer dans la carrière diplomatique, et, depuis bientôt vingt-cinq ans qu'il représente la Belgique en Angleterre, il n'a pas cessé d'y cultiver activement les belles et bonnes lettres. Au moindre intervalle que lui laissent ses fonctions officielles et les exigences non moins impérieuses de la représentation, vous le trouvez armé d'un volume et d'un coupe-livre. C'est le plus infatigable liseur qu'on puisse imaginer, et comme il est peu de langues qu'il ne possède et peu de sujets qui ne lui soient familiers, son insatiable curiosité est sans cesse ravivée. Il lit partout où les autres fument, c'est tout dire; mais, doué d'une merveilleuse mémoire et d'un grand esprit d'analyse, il classe à l'instant et retrouve au besoin cette infinité d'acquisitions successives. Nul ne justifie mieux le mot de Cicéron sur les belles-lettres : *Delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur*. Nos plus obscurs écrivains belges peuvent être sûrs qu'il existe au moins un homme au monde qui connaît leurs noms et leurs œuvres.

Dans ses trop rares opuscules, des pensées souvent profondes, toujours justes, se revêtent d'un style à la fois vif et contenu, piquant et discret, qui rappelle la fine manière des derniers écrivains du XVIIe siècle et des premiers du XVIIIe, Fontenelle, Lamotte, la marquise de Lambert, Hamilton même. Il porte au rigorisme la pureté du langage et les scrupules de l'érudition ; et comme, sous ces deux rapports, sa conscience est inflexible pour lui-même, sa critique l'est

également pour les autres. Deux ou trois de ses boutades en ce genre, la lettre sur Simon Stevin par exemple, sont de véritables chefs-d'œuvre.

De même aussi, dans le volume qui nous occupe, il persifle très-agréablement M. Arsène Houssaye et cette école hybride de biographes fantaisistes, ni romanciers ni historiens, qui demandent quelque chose aux réalités, beaucoup plus à leur imagination ; si bien que le lecteur, après avoir cru qu'ils disent vrai quand ils mentent, finit par croire qu'ils mentent quand ils disent vrai.

C'est qu'il faut vous dire que dans sa bibliothèque, une des plus riches et des plus précieuses qu'aient pu élever les trois maîtres ouvriers du bibliophile, le savoir, le goût et l'argent, M. Van de Weyer s'est fait une collection spéciale et bien complète de tous les livres écrits en français par des Anglais, collection également intéressante pour les deux nations ; et maintenant il a entrepris d'écrire l'histoire de tous les auteurs qui en font partie, et en quelque sorte une monographie du genre.

Le premier qui s'est offert à lui, et qui fait l'objet du présent livre, est *d'Hèle*, l'auteur du *Jugement de Midas*, de *l'Amant jaloux*, des *Événements imprévus* et de *Gilles ravisseur*, jolies petites pièces dont Grétry faisait la musique, les meilleures, avec celles de Favart, du *bon temps* de l'Opéra-Comique, comme disait Hoffmann, du temps où l'on demandait encore au librettiste de l'esprit et du style. D'Hèle était Anglais, du comté de Gloecester, très-probablement marin dans sa jeunesse. Aucun de ses compatriotes n'en a dit un mot, sinon dernièrement quelques bribes copiées des biographies françaises. Né vers 1740, il vint à Paris en 1770, s'y fit un nom pendant deux ou trois ans par ses piquantes compositions, et y mourut en 1780 dans toute la maturité de l'âge et du talent, et lorsqu'il allait peut-être s'élever beaucoup plus haut. Une insoucieuse prodigalité l'avait ruiné, l'abus des liqueurs fortes avait affaibli sa poitrine, un fol amour pour une actrice de la Comédie-Italienne l'acheva ; homme d'honneur au reste, franc, sans gêne, original, sérieux et mélancolique autant que doit l'être tout Anglais bien élevé. La biographie qu'a donnée de lui M. Van de Weyer, et l'appréciation qu'il a faite de son talent et de son caractère, sont exactes et complètes autant que purement et spirituellement écrites.

Or ce personnage est un de ceux que M. Arsène Houssaye a fait entrer dans sa *Galerie des portraits du XVIIIe siècle*, et il a intitulé le chapitre qu'il lui consacre : *Un philosophe*, comme s'il suffisait, pour mériter le titre de philosophe par excellence, d'avoir été vingt ans le jouet de ses passions et d'en être mort la victime à quarante ans. « Pour être cynique, dit M. Van de Weyer, on n'en est pas plus philosophe. »

Le véritable nom de d'Hèle était *Thomas Hales*, qui se prononce en anglais comme notre mot *ailes*, en faisant légèrement sentir l'*s*, et non pas comme *hélas !* ainsi que le dit M. Houssaye, afin sans doute de pouvoir ajouter, avec un profond soupir : « Hélas ! d'Hèle eut souvent cette exclamation sur les lèvres ! »

Tout l'article de M. Houssaye est une curieuse mosaïque de détails imaginaires et de phrases empruntées, sans nommer les prêteurs bien entendu, aux *Mémoires* de Grétry et à la *Correspondance* de Grimm, les deux hommes qui ont le mieux connu d'Hèle. C'est dans la *Correspondance* que se trouve une petite nouvelle de notre auteur intitulée *le Roman de mon oncle*, une jolie figurine délicatement ciselée.

Il faut bien avouer que dans la sévérité de M. Van de Weyer à l'égard de M. Arsène Houssaye il entre peut-être un peu de ressentiment patriotique. Mais comment blâmer cet entraînement, bien naturel dans un critique qui a si positivement et si finement raison ? Les Français sont trop malins pour ne pas être ici de l'avis du Belge. Voici, par exemple, une note qui vous donnera tout à fait l'idée de la manière de M. Van de Weyer :

« On sait, dit-il, que dans un certain monde littéraire, un Liégeois est un Flamand, et un Flamand est un Béotien.— Quoique Flamand, dit M. Houssaye, Grétry avait de l'à-propos. — *Quoique Flamand*, je suis trop poli pour dire à M. Houssaye comment on qualifie en *bon français* un pareil propos *à la Bouhours*, et pour ajouter ce que nous pensons en Flandre de son article sur Grétry, où, croyant faire de la *couleur locale*, il met en réquisition les *fêtes à la Teniers*, les *paysages à la Berghem*, la *gaieté flamande avec ses décors agrestes*, le *ciel nébuleux* et les *blondes Flamandes de Liége* (dont les neuf dixièmes sont aussi brunes, mais moins jolies, que les Andalouses), sans oublier la *pinte de bière* obligée. Nous pardonnons à sir Walter

Scott, en faveur de son génie, d'avoir fait parler flamand aux Liégeois du temps de Louis XI. Espérons qu'un jour viendra où nous pourrons étendre la même indulgence à M. Arsène Houssaye. »

N'allez pas croire, au reste, que M. Van de Weyer donne dans le chauvinisme. Loin de là, il se déclare vivement contre ces dénigrements de peuple à peuple, ces hostilités nationales qui se font jour au théâtre ou dans la presse en certaines circonstances. Ainsi, à propos des satires contre l'Angleterre qui succédèrent en France, en 1780, à l'anglomanie ridicule des années précédentes, et que les Anglais nous rendirent bien, il écrit ces paroles, si souvent opportunes dans l'histoire de presque tous les peuples de l'Europe :

« Il serait bien digne des deux grandes nations qui travaillent si noblement à humaniser la guerre, d'interdire à l'avenir les *lettres de marque* à ces corsaires littéraires, qui, au moindre différend politique entre les peuples, s'arment des traits les plus envenimés, et par les blessures qu'ils font à l'amour-propre national, ravivent des haines plus déplorables que la guerre même. C'est un reste de barbarie qui déshonore toutes les littératures. »

On a eu beau crier contre la piraterie littéraire, je regrette fort, je l'avoue, que la contrefaçon soit désormais interdite, non-seulement de France en Belgique, mais de Belgique en France. J'aurais recommandé tout ce qu'a produit M. Van de Weyer à l'attention de M. Delalain par exemple ; il choisirait beaucoup mieux ainsi qu'il ne le fit, il y a une vingtaine d'années, en *réimprimant* un opuscule de l'auteur du présent article, lequel déclare, sans fausse modestie, qu'il ne méritait assurément pas tant d'honneur. Ce qui est certain, c'est que tous les peuples ont beaucoup à se pardonner réciproquement.

Agréez, Monsieur le Directeur, etc.

BARON.

— On lit dans *les Débats :*

« Dans un récent article nous avons signalé l'avantage qu'il y aurait pour l'histoire de notre langue et pour celle de notre littérature, à réunir dans un *Corpus* complet toutes les compositions des XIIIe, XIVe et XVe siècles. » MM. Didot nous écrivent pour nous faire savoir que le ministre de l'instruction publique, préoccupé depuis longtemps de la même idée, a récemment arrêté les bases d'une publication de

ce genre; qu'il a déjà désigné la plupart des savants qui doivent y coopérer, et qu'il a chargé la maison Didot de l'exécution typographique de ce recueil, qui réunira les divers textes, soit inédits, soit déjà publiés en France ou dans les pays étrangers. Le ministre a reconnu que le commentaire le meilleur de ces premiers monuments de notre littérature se trouverait dans la publication du Glossaire de Lacurne de Sainte-Palaye, dont le manuscrit, conservé à la Bibliothèque impériale, ne forme pas moins de soixante volumes in-folio. Ce vaste répertoire, revu avec soin, modifié d'après les progrès des études de linguistique postérieurs à son auteur, et coordonné, quant aux citations, d'après les textes originaux réunis en corpus, complétera la série des beaux monuments lexicographiques dont s'honore la France. Ce que les Estienne ont fait pour les langues grecque et latine, ce que nous devons à du Cange pour la grécité et la latinité du moyen âge, nous le devons à Sainte-Palaye pour notre ancien français. La publication de ce travail, commencée il y a plus de soixante ans, et interrompue par la révolution de 93, reliera entre eux tous les grands Lexiques dus à l'érudition française, depuis les idiomes si purs et si riches de la Grèce et de Rome, jusqu'au grand Dictionnaire historique de notre langue dont s'occupe l'Académie.

« S. DE SACY. »

Lettres autographes de Muratori. — La bibliothèque Riccardiana, de Turin, vient d'acquérir cent quatorze lettres autographes du célèbre historien L. A. Muratori. Les autographes du savant italien ne sont pas très-rares en France; une vingtaine environ ont passé dans les ventes publiques. La Bibliothèque impériale en possède quelques-uns qui font partie de la correspondance du président Bouhier (Supp. fr., n° 165). Il y en a d'autres, à ce que nous croyons, dans la correspondance des bénédictins de Saint-Germain-des-Prés. Il s'en trouvait aussi à la bibliothèque de Carpentras, dans le Recueil des lettres du président Thomas de Mazaugues.

— Dans la dernière livraison (p. 60), nous avons fait mention de la mort du *baron Jos. de Lassberg*. Nous avions oublié de remarquer que ce philologue germaniste a publié divers opuscules, sous le pseudonyme *Meister Sepp von Eppishusen*.

NÉCROLOGIE [1].

Bergeron (Pierre) [2], docteur en philosophie et lettres, chevalier de l'ordre d'Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, né à Paris, le 3 novembre 1787, est un de ces hommes de mérite, comme M. de Chênedollé et tant d'autres, que la France a perdus par suite de ses commotions politiques, et qui sont allés porter leur instruction en Belgique. M. Bergeron s'est fait naturaliser Belge, et est devenu chez nos voisins, successivement professeur au collége d'Audenarde, à l'Athénée royal de Bruges, au collége de Charleroi, professeur de rhétorique et préfet des études à l'athénée de Namur; il a été aussi longtemps professeur à l'université libre de Bruxelles. Pierre Bergeron est mort dans cette ville, le 16 janvier 1855. Nous connaissons de lui les ouvrages suivants :

I. *Odes d'Anacréon,* traduites en vers français. Paris, Mlle Souchon et Leblanc; G. Mathiot, 1810, in-12.

II. *Heure (l') du supplice, ou les Remords du crime,* scène tragilyrique, en vers. Bruges, veuve de Moor et fils, 1819, in-8°.

Réimprimé, en 1832, dans le n° VI ci-dessous.

III. *Comédies (les) de Térence,* traduites pour la première fois en vers français, avec le texte en regard. Gand, Houdin, 1821, 3 vol. in-8°. Première traduction française complète.

IV. *Sur la révolution belge,* poëme. Bruxelles, 1830, broch. in-8°. Vendu au profit des blessés de septembre.

---

(1) Craignant de devoir dépasser les proportions que nous pouvons accorder à cette rubrique du *Bulletin,* ainsi que de répéter ce qu'ont dit d'autres périodiques paraissant à des intervalles plus courts que le nôtre, nous comptons ne consacrer d'articles nécrologiques qu'aux auteurs belges et aux personnes plus ou moins en rapport avec les matières traitées par le *Bulletin :* bibliographes, imprimeurs, libraires, etc. Cela ne nous empêchera pas de signaler, quand bon nous semblera, sous la rubrique *Mélanges,* des décès en dehors de la sphère, dans laquelle nous venons de circonscrire la rubrique spéciale : *Nécrologie.*

(2) Sauf quelques corrections cette notice est tirée du *Quérard,* pp. 37 et ss.

V. *Mémoire sur les améliorations à introduire dans l'instruction publique*, avec un nouveau système d'enseignement. Charleroi, Lelong, 1831, in-8°.

Ce mémoire fut présenté, au commencement de 1828, au roi des Pays-Bas, qui ordonna de lui en faire un rapport.

VI. *Député (le) d'une nation libre*, et autres poésies. Bruxelles, H. Remy, 1832, in-8° de 48 pages.

Cette brochure renferme en partie les pièces fournies par l'auteur au « Mercure belge, » et qui ont paru sous son nom ou avec les initiales P. B. Ces pièces sont : des *Fables*, les *Éloges*, en vers, *du tabac à priser et du tabac à fumer; l'Heure du supplice*, scène lyrique en vers, et un *Discours en vers sur les vacances*. Les *Éloges du tabac* avaient déjà été imprimés dans les « Annales belgiques, » mai 1821. Le *Discours sur les vacances* avait été imprimé séparément à Charleroi, chez Lalieu-Deltombe, en 1830, in-8°.

VII. *Recueil de poésies*. Bruxelles, 1832, broch. in-8°.

Nouvelle édition de l'ouvrage précédent, mais augmentée.

VIII. *Précis des antiquités romaines*, à l'usage des universités et des colléges. Bruxelles, 1835, in-8°.

IX. *Deux (les) cousins, ou les Suites de l'éducation*, comédie en trois actes et en vers, dédiée à S. A. S. le prince héréditaire de Saxe-Cobourg-Gotha. Bruxelles, Parent, 1839, in-8° de 68 pages.

Action simple, vers très-naturels, but moral, telles sont les qualités qui font de cette pièce, remplie d'actualités, une œuvre dont la lecture charme.

Cet ouvrage, imprimé aux frais de l'auteur, n'a pas été mis dans le commerce.

X. *Histoire analytique et critique de la littérature romaine*, depuis la fondation de Rome, jusqu'au v° siècle de l'ère vulgaire; ouvrage dédié au roi des Belges. Bruxelles, P.-J. Voglet, 1840, 2 vol. in-8° de plus de 1050 pages.

Cet ouvrage contient une courte notice biographique des auteurs, l'analyse critique de leurs ouvrages, l'opinion des savants anciens et des modernes, celle de l'auteur, l'indication des traductions ou imitations dans les différentes langues de l'Europe, ainsi que des éditions les plus estimées. Cette histoire est en outre enrichie de plus de 4,000 notes.

XI. *Fables et autres poésies*. Namur, Hambursin, 1845, in-8° de 400 pages.

XII. *Examen de l'arrêté royal du 22 juin 1848*, relatif à la Caisse de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains. Inséré dans le n° 2 des Publications du comité permanent du Congrès professoral de Belgique. (Tirlemont, 1849, in-8° de 15 pages.)

P. Bergeron est encore auteur de plusieurs poëmes latins sur les princes de la maison d'Orange, brochures in-8°, imprimées en 1827 et 1828, chez Bogaert-Dumortier, à Bruges,— savoir : 1° *de Guillelmi primi nefanda cæde;* 2° *Guillelmus in patriam redux;* 3° *Guillelmus* (a cornu dictus) *Arausiensis princeps erigitur;* 4° *Mauritius princeps ad Neoportum victor;* 5° *Guillelmi inauguratio ;* 6° *de Ordinibus Guillelmi et Belgici Leonis*, avec la traduction en vers français ; ces deux derniers poëmes ont été imprimés à Charleroi, chez Lalieu-Deltombe, in-8°; un *Discours de distribution de prix*, en vers, inséré dans le « Journal de l'Instruction publique de Belgique. » Parmi les manuscrits qu'il laisse, on cite une tragédie, intitulée : *Corésus; la comtesse de Leicester*, drame en 5 actes et en vers, représenté au théâtre du Parc de Bruxelles le 19 février 1853, et une comédie en un acte et en vers, intitulée : *le Jeune homme à l'épreuve*.

Van den Bogaerde.—Le 11 janvier dernier, est décédé à l'âge de 70 ans, à son château de Heeswyk, situé dans la province du Brabant septentrional, M. André Louis Van den Bogaerde de Ter Brugge, ancien membre de l'ordre équestre et du Conseil provincial de la Flandre orientale, ancien commissaire de district de Saint-Nicolas, gouverneur du Brabant septentrional, grand échanson et conseiller d'État de S. M. le roi des Pays-Bas, commandeur de l'ordre du Lion Belgique, etc., etc. M. Van den Bogaerde, né à Gand, était connu dans le monde littéraire par la publication des ouvrages suivants : 1° *Het distrikt St-Nikolaas, voorheen Land van Waas, provincie Oost-Vlaanderen, beschouwd met betrekking tot deszelfs natuur-, staat- en geschiedkunde; gevolgd door eene bijzondere beschrijving van elke stad of gemeente in hetzelve gelegen.* St-Nikolaas, Dorey, 1825, 3 vol. in-8°, avec fig. Une partie du deuxième volume a paru séparément sous ce titre : *Oudheden, ontgraven in het Land van Waas, provincie Oost-Vlaanderen, een uittreksel uit het werk van den heer*

Van den Bogaerde, getiteld : *Land van Waas, om te dienen tot vervolg op de oudheidkundige werken van den heer De Bast.* S[t]-Nikolaas, Dorey, 1825, in-8°, avec 4 pl. 2° *Proef op de aanmoediging en uitbreiding der linnenweverijen in Oost-Vlaanderen, gevolgd van de tienjarige optelling van al de op de markten van Oost-Vlaanderen verkochte lijnwaden.* Gent, De Busscher (1826), in-12. 3° *Essai sur l'importance du commerce, de la navigation et de l'industrie dans les Pays-Bas.* La Haye et Bruxelles, 1845, 3 vol. in-8°.

(*Messager des Sciences.*)

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE (1).

SERAPEUM. *Zeitschrift für Bibliothekwissenschaft, etc., herausg. von Dr* ROB. NAUMANN. 1855, nos 1 à 6.

No 1. Pp. 1-4. *Un Document inédit relatif à l'histoire du démêlé entre le duc Adolphe de Nassau et Thierry von Isenburg.* Ce document est imprimé avec les caractères du *Rationale Durandi* de 1459, sur 18 lignes, format in-folio.

— Pp. 4-13. *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Zeisberg, mise en vente le 10 octobre* 1854 (2). Ce catalogue comprend 239 numéros. (Suite nos 2 et 3, pp. 17-26, 33-40.) (Prof. Ruland.)

— Pp. 13-16. Notice sur deux poëmes *anti-romantiques* écrits en tête d'un manuscrit de 1415, conservé à Dresde, et renfermant l'épopée *Iwein* par Hartmann von der Aue. (Archiviste Herschel.)

No 2. Pp. 26-28. *Scholiastes Germanici.* (Arch. Herschel.)

— Pp. 28-32, et no 3, pp. 41-48, no 4, pp. 61-64. Continuation et fin de la traduction latine de la *Nef des fols*, par Jacob Locher. (*Voy.* le *Bulletin*, t. X, p 474.)

No 3. Notes additionnelles à un passage de M. Reichhart, relatif aux *incunables imprimés à Klein-Troya,* Serapeum de 1854, p. 194. (M. Wiechmann-Kadow.)

No 4. Pp. 49-58. Apologie de feu M. Schmeller, bibliothécaire de la bibliothèque royale de Munich, contre les reproches énoncés par M. Frédéric Bœhmer, de Francfort, au sujet des catalogues des manuscrits de la bibliothèque de Munich. Ce travail anonyme met en évidence les mérites incontestables de M. Schmeller pour le classement et la cataloguisation des vastes collections manuscrites (plus de 22,000 volumes) du dépôt confié à sa garde.

— Pp. 58-61. Détails sur un manuscrit de *Claudius Ptolemaeus,* conservé à la bibliothèque de Dresde. (Archiviste Herschel.)

No 5. Pp. 65-77. *Cervantes* et les coupures qu'a fait subir l'inquisition à la

(1) Les numéros de cette année du *Bulletin du bibliophile* de M. Téchener, ainsi que du *Moniteur* de M. Petzholdt, ne nous étant pas encore arrivés, nous devons en ajourner l'analyse.

(2) A la page 476 du tome X (2e série, t. I), nous avions dit que cette bibliothèque avait été achetée par M. Lempertz, à Cologne; nous avons appris depuis que, suivant certaines stipulations faites préalablement par la famille, l'adjudication a été déclarée nulle.

deuxième partie de son Don Quijote, à propos d'une édition de cette 2e partie publiée à Bruxelles en 1616 [1]. Notes linguistiques diverses au sujet de plusieurs termes espagnols employés par Cervantes, entre autres sur le mot *endecha*. (J.-K. Seidemann.)

— Pp. 77-80. Le prologue d'un texte latin de la *Visio Philiberti*, tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque de Dresde. (Archiviste Herschel.)

No 6. Notice sur les collections de pamphlets du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècle, existant en Hollande ; sur la valeur de ces collections comme sources historiques, et sur les caractères spéciaux qui distinguent le pamphlet hollandais durant la période indiquée. (J.-M. Asher.)

— Pp. 91-96. Description et extraits d'un manuscrit de *Sextus Amarcius Gallus*, conservé à Dresde. Détails sur ce poëte peu connu du onzième siècle.

Le feuilleton (*Intelligenz-Blatt*), nos 4-6, renferme le rapport général sur la situation de la Bibliothèque royale de Bruxelles, présenté au gouvernement, le 14 octobre 1854, par M. Alvin, conservateur en chef. Nous en avons donné des extraits au t. I (2e série), pp. 450-462.

Le Quérard. Journal de bibliographie, d'histoire littéraire et de biographie françaises; par l'auteur de la France littéraire, des Supercheries littéraires dévoilées, etc., etc. ; complément de la Bibliographie de la France (journal de la librairie). Paris. Cahiers 1 à 4 (janvier à avril 1855), 176 pages. In-8°.

Le principal but que poursuit le nouveau périodique du célèbre éditeur de la *France littéraire* et des *Supercheries littéraires*, est celui de compléter le journal de la librairie qui se publie toutes les semaines à Paris, en faisant connaître en France les publications françaises faites en dehors de ce pays, ainsi que celles en langues étrangères sur la France et les Français, en donnant, en outre, un aperçu mensuel des ouvrages paraissant par fascicules et la statistique semestrielle des revues et des journaux.

Autour de cette nomenclature, systématiquement ordonnée [2], viennent se

---

(1) *Voy.* le *Bulletin*, 1re série, t. IV, p. 29, no 72.

(2) Voici les divisions suivies par M. Quérard :

I. *Sciences.* Théologie. Philosophie. Sciences naturelles et médicales. Sciences mathématiques et physiques. Sciences sociales et politiques. Éducation et instruction.

II. *Beaux-arts.*

III. *Belles-lettres.* Linguistique. Littérature.

IV. *Histoire.* Voyages. Histoire. Archéologie et numismatique. Histoire littéraire et Sociétés savantes. Biographie. Bibliographie et Histoire de l'imprimerie.

V. *Polygraphie.*

grouper, sous différentes rubriques, un certain nombre d'articles divers de nature à intéresser les bibliophiles et les libraires. Nous distinguons particulièrement l'article permanent intitulé *de ceci, de cela,* et qui offre un pot-pourri débordant de petites nouvelles littéraires ou scientifiques recueillies dans les journaux et revues pendant le mois échu.

Le dépouillement des matières renfermées dans les quatre premiers cahiers fera suffisamment juger du plan et de la portée du *Quérard*. La richesse de son contenu, l'intérêt qu'il présente particulièrement pour la Belgique, dont les productions typographiques sont l'objet d'une constante attention de la part de l'éditeur, ainsi que le nom de M. Quérard, nous font un devoir de joindre ce journal aux autres périodiques bibliographiques dont le *Bulletin* a l'habitude de fournir une analyse succincte à ses lecteurs.

Nous ne dirons de la partie essentielle, c'est-à-dire de l'aperçu mensuel des lettres françaises en Europe (68 pages sur 176, 387 titres), qu'une seule chose, c'est qu'elle est abondamment enrichie de détails bibliographiques que l'on n'est pas en droit d'attendre d'une simple nomenclature, et qui valent bien souvent les comptes rendus des journaux critiques proprement dits. C'est bien timidement que nous glissons la remarque que nous avons rencontré, çà et là, un titre mal placé (1), ou une indication du contenu inexacte (2), et que les fautes d'impression nous semblent dépasser un peu la mesure permise à un journal de bibliographie.

L'article *de ceci, de cela,* comprend 35 pages, et s'attache à toutes les questions qui peuvent, de près ou de loin, intéresser la production littéraire, depuis la fabrication du papier jusqu'aux débats académiques les plus graves et les procès de presse ou de librairie.

Un bibliophile belge a communiqué à M. Quérard un *Essai d'un dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes de la littérature belge contemporaine,* dont nous avons sous les yeux les deux premiers articles (12 ½ pages), comprenant les lettres A et B des pseudonymes. C'est bien là pour nous le morceau le plus friand des quatre cahiers parus, et, nous le disons franchement, nous en envions la propriété à l'éditeur français. Malgré l'énoncé du titre, on trouve dans cette liste un bon nombre d'ouvrages du dernier siècle ; n'eût-il pas mieux valu leur consacrer un article spécial ? Nous laissons à d'autres à rectifier ou à compléter les renseignements que nous prodigue le bibliophile belge ; mais nous pensons que ce dernier est passé maître dans la besogne qu'il s'est imposée.

Une rubrique spéciale est consacrée aux *Poésies bibliophiliennes,* c'est-à-dire

---

(1) Ainsi *les Pèlerins russes de Mme Bagréef-Speransky* (no 177) n'est pas un ouvrage de théologie, mais bien de littérature, malgré la couleur ascétique du livre.

(2) La *concordance* du Nouveau Testament, indiquée au no 1, n'est pas le vocabulaire des *sujets* traités dans le Nouveau Testament, mais bien le dictionnaire des *mots* qui s'y trouvent, avec renvoi aux passages où ils sont employés.

ayant pour objet les bibliothécaires, les bibliographes, les imprimeurs et libraires, chantés par des poëtes. La première pièce est intitulée : le baron de Reiffenberg, par Ad. Mathieu, pièce reproduite avec permission de l'auteur (pp. 25-28).

Sous le titre : *Bibliographie historique orientale* (4 ½ pages), le recueil donne une liste, qui sera continuée, des ouvrages de toute espèce et en toutes langues, relatifs à la guerre d'Orient.

Vente de la bibliothèque Renouard, pp. 53-56.

Lettres bibliographiques. I (p. 64). Sur une édition des *Quatre Métamorphoses* de Népomucène Lemercier, publiée à Paris chez Laloy, an VII, in-8° de 60 pages. — II (p. 65). Sur quelques traits de légèreté ou d'ignorance, dont de prétendus bibliophiles se sont rendus coupables. — III (p. 92). Sur Pouchkine, polémique un peu virulente contre les erreurs grossières dont M. Gallet de Kulture s'est rendu coupable à l'égard de Pouchkine, figure noble indignement souillée par la presse française (1). — IV (p. 93). Sur les écarts des *maniaques qui se qualifient de bibliophiles* à propos de l'avertissement placé en tête du catalogue tout récent de la bibliothèque de M. Ch. Giraud, de l'Institut.

Nécropole littéraire. Nous signalons parmi ces notices nécrologiques, accompagnées généralement du catalogue des livres composés ou édités par les défunts, celles consacrées aux personnes suivantes : *Mauduit* (Ant.-François), architecte-archéologue, mort à Paris le 27 décembre 1854 ; *Bouvier* (Jean-Baptiste), évêque du Mans, mort à Rome le 29 décembre 1854 ; le docteur *Requin*, de Paris ; l'helléniste *Longueville* ; le professeur *Bergeron* ; Paul-Henri *Fuss*, mathématicien russe ; Gérard Labrunie, connu en littérature sous le nom de *Gérard de Nerval* (M. Quérard cite 39 ouvrages de cet auteur et 10 biographies françaises à son sujet) ; le comte de *Sapia* ; le comte *Abel Hugo* ; Ph.-Jos. *Angenot*, poëte et grammairien belge ; *Delbare*, romancier et pamphlétaire français ;

---

(1) L'article rectificatif sur Pouchkine dont nous parlons, est signé : *Un bibliophile russe* ; mais il nous avait, il faut en convenir, fait douter plus d'une fois si cette signature était réellement celle du *bibliophile* qui écrit, depuis plus de huit ans, dans notre *Bulletin*. Le ton de cet article n'est pas celui auquel notre collaborateur nous avait habitués. Renseignements pris, il se trouve, en effet, que le *bibliophile russe* s'était tout simplement borné à envoyer à M. Quérard quelques notes à ce sujet dans une lettre toute confidentielle et nullement destinée à l'impression ; c'est du contenu de cette lettre que M. Quérard a composé, en y ajoutant un peu de son propre cru, la lettre plus qu'acerbe que nous avons sous les yeux, et qui n'était nullement dans les intentions du *bibliophile russe*. Ce dernier n'a-t-il pas tout récemment, dans sa *Notice* sur Derjavine (p. 53), laissé tomber le conseil que voici, conseil tout d'à propos, et auquel nous nous associons complétement ? « Ce n'est pas là, dit-il, de la bibliographie ; ce sont « des personnalités qu'on ne devrait pas se permettre. Et si quelques auteurs « emploient dans leurs ouvrages un langage violent, passionné, acerbe, ce n'est « pas aux bibliographes à imiter un si fâcheux exemple. »

Seré, éditeur artistique; le vicomte *Colomb de Batines*, auteur de la *Bibliographia Dantesca*. La *Nécropole littéraire* est un des éléments principaux du recueil, car elle absorbe, sur les 176 pages des 4 premiers cahiers, 53 ½ pages.

Bio-bibliographies. I. Les *Bridel*: 1er article. Philippe Bridel, pasteur dans le canton de Vaud, mort en 1847 (pp. 88-92).

A partir du 5e cahier, M. Quérard a pris la résolution d'insérer dans son recueil, sous la rubrique : *Principales publications d'après les feuilles quotidiennes*, une revue des articles de journaux traitant des publications parues pendant le mois précédent, soit en France, soit en Belgique. Le premier article de ce genre comprend 10 pages dans le double numéro 3 et 4. Cette réunion des nombreux petits comptes rendus éparpillés dans la presse quotidienne est incontestablement une excellente idée. Elle est non-seulement instructive et amusante, mais peut dans beaucoup de cas épargner de longues recherches.

A la fin du dernier cahier on rencontre quelques mélanges communiqués par notre inépuisable collaborateur M. Brunet de Bordeaux.

Après avoir rapidement énuméré les différents sujets accumulés dans les premières livraisons du *Quérard*, il nous reste un devoir à remplir, celui de remercier son rédacteur de l'accueil si bienveillant qu'il a fait, à la page 166, au nouveau directeur de notre *Bulletin*. Aug. Sch.

Diez (Friedr.). *Etymologisches Wœrterbuch der romanischen Sprachen*. Bonn, Ad. Marcus, 1853.

Les sciences linguistiques, du moins celles qui ont pour objet non pas le langage comme faculté humaine, mais comme un fait historique, ont réalisé dans le siècle où nous vivons des progrès étonnants. Plus leur domaine s'élargit, plus l'intérêt que l'on y attache semble grandir et plus les résultats obtenus sont appréciés par le public. Signaler les œuvres qui ont frayé de nouvelles voies à ces investigations, ou qui ont résumé, coordonné, systématisé des travaux particuliers ou de détail, faire connaître en d'autres termes les livres, de quelque origine qu'ils soient, qui font époque dans le développement de la science en question, se rattache bien, nous semble-t-il, à l'ensemble des services qu'un recueil tel que le nôtre s'est imposés vis-à-vis du public.

L'étude des langues romanes, l'examen de leur origine et de leur développement offre un intérêt d'autant plus élevé, qu'issues de la souche latine, ces langues ont été le principal véhicule de la civilisation de l'Europe occidentale. D'un autre côté cette étude jette une lumière si vive sur les monuments littéraires des temps les plus reculés, qu'à ce titre d'auxiliaire des recherches qui ont pour objet les antiquités des peuples romans, elle commande le respect et l'attention non-seulement du philologue mais de l'historien et de l'antiquaire.

Un littérateur français qui s'est lui-même beaucoup occupé de philologie française, M. Francis Wey, a fait quelque part l'aveu que c'était aux savants de l'Allemagne que l'on devait principalement la solution des grandes questions que soulève l'histoire de la langue française. En effet, sans vouloir ravaler en

aucune manière le mérite des Raynouard, des Ampère, des Fallot, des de Chevallet et autres, nous ne connaissons rien qui égale quant à la solidité, à la méthode et à l'étendue, le travail publié sous le titre de *Grammaire des langues romanes* par le professeur Diez de Bonn (3 vol. Bonn, 1836 à 1844). Ce qui rend ce travail plus précieux encore, c'est qu'il traite de front, l'une appuyant l'autre, toutes les ramifications de la branche romane, le provençal, le français, l'italien, l'espagnol, le portugais et le valaque.

L'exposé des principes étymologiques, grammaticaux et syntaxiques qui ont présidé à la décomposition du latin et à la formation de nouveaux idiomes vulgaires dans les différentes contrées de l'ancienne domination romaine, y est tracé de main de maître. C'est un système admirablement agencé, de l'aveu de tous ceux qui s'occupent de la matière.

Cet ouvrage n'a point encore, que nous sachions, trouvé de traducteur en France, mais il n'en est pas moins vrai que Diez a réalisé pour les langues romanes ce que Grimm a fait pour les idiomes germaniques; qu'il a défriché un terrain non-seulement inculte, mais couvert de ronces et de plantes parasites.

Ayant établi, sur des bases solides, les lois d'après lesquelles les idiomes romans se sont constitués, nul autre que lui n'était mieux à même de composer le dictionnaire de ces idiomes au point de vue étymologique, de dissiper surtout les nuages ou les fausses clartés qui se sont accumulés sur la question de la provenance de cette partie du vocabulaire roman qui n'accuse pas de prime abord son origine latine. Cette tâche il vient de la remplir et le *Dictionnaire étymologique des langues romanes* est un chef-d'œuvre de science que la presse allemande a, dès son apparition, entouré d'une considération hors ligne. On peut hardiment dire de lui qu'il a terrassé l'hydre de l'arbitraire qui a régné jusqu'ici sur le domaine de l'étymologie romane, et en outre il a le rare mérite d'avoir su rester ignorant là où la lumière de la science ne l'éclairait plus.

Son dictionnaire, qui comprend 782 pages grand in-8°, se divise en deux sections. La première de 378 pages, embrasse le fonds commun à tous les idiomes de la branche romane; la seconde, les expressions particulières à l'italien (68 pages), à l'espagnol (100 pages) et au français moderne ou ancien (197 pages). Une table alphabétique facilite l'usage du dictionnaire et en rehausse la valeur. Pour confirmer le jugement que nous avons porté sur ce livre et pour faire ressortir l'esprit de critique qui caractérise les élucubrations de M. Diez, nous faisons suivre ici la traduction de deux articles tirés, l'un de la première (p. 247), l'autre de la deuxième partie (p. 568).

Pacciare dans le mot italien *impacciare*, d'où proviennent en espagnol, portugais et provençal *empachar*, en français *empêcher* (subst. ital. *impaccio*, esp., port. *empacho*, prov. *empach*, grison *ampaing*), de même dans it. *dispacciare*, *spacciare*, esp., port. *despachar*, fr. *dépêcher* (subst. it. *dispaccio*, *spaccio*, esp., port. *despacho*, fr. *dépêche*). — La dérivation de ces formes du mot latin *impedicare*, embarrasser dans les filets, expression dont se sert Ammien, ne pourrait tout au plus s'appliquer qu'au franç. *empêcher*, et encore ce verbe français se trouve-

t-il dans la vieille langue sous la forme *empegier*, issue par syncope du provençal *empedegar*. Muratori propose, pour expliquer les autres formes, une origine de *pactio*, d'où il déduit un dérivé *impactiare* = pacta inire, se mêler dans des affaires; mais cette supposition paraît hasardeuse. Il est plus naturel de songer à *impactare*, forme fréquentative de *impingere*, engager quelqu'un dans une mauvaise affaire, d'où se seraient produites régulièrement les formes esp., port. et provenç. *empachar*. Cette explication s'appuie sur les formes secondaires provençales *empaitar*, subst. *empaig* (comparez *faita*, *faig* du latin *facta*, *factum*) ainsi que sur la signification de *enter*, c'est-à-dire pousser dedans, qui s'attache au verbe *impaitar* et sur celle de *persécuter* qu'à le catalan *empaitar*. Pour le français *empêcher* il faudra alors admettre soit une modification du prov. *empachar* ou *empaichar* ou le rattacher directement à *impactare*, comme *fléchir* vient de *flectere*, *delecher* (vieux français) de *delectare*. L'italien *impacciare* s'expliquera, à son tour, par une forme latine corrompue *impactiare*.

Biais (français), prov., val. vieux-catalan, également *biais*, nouveau-catalan *biax* (sarde *biasciu*, obliquité), portugais *viez*, it. avec le préfixe habituel *s-biescio*. Dans les gloses d'Isidore on trouve. bifax duos habens obtutus, qui a deux regards, louche. Les Espagnols rendent également *louche* par : qui a deux yeux (*bis-ojo*) ; les Bavarois disent d'une manière analogue *zweiäugeln* pour loucher. Voilà pour la filiation d'idée : qui a deux regards, louche, biais. Quant à la forme latine *bifax* (de *bis* et *facies*) elle a donné lieu au provençal *bifais* et *biais*. Pour la syncope de la consonne *f* comparez les mots *reusar* pour *refusar*, *preon* de *profundus*.

Voir aussi Carpentier sous les mots *bifacies*, *bifaciare*.

Nous prions nos lecteurs de rapprocher du raisonnement de M. Diez, les assertions des linguistes français, qui font venir *empêcher*, sans égard aux formes analogues dans les idiomes congénères, de *impedire*, et *biais* soit du vieux allemand *biss*, coin à fendre du bois, ou, vu l'italien *bieco*, du latin *obliquus*.

Disons encore, en l'honneur du pays, que le savant allemand cite souvent avec estime, le beau travail de M. Grandgagnage sur la langue wallonne; mais, rappelons aussi, sans nous en glorifier, que ce philologue de bon aloi, ce linguiste sérieux a dû, par défaut d'acheteurs, suspendre une entreprise, nous ne dirons pas, selon l'usage consacré, louable et utile, mais un de ces travaux qu'impose à la fois l'amour de la science et l'amour de la patrie. Ce triste précédent nous engage à nous féliciter de ce que le *Glossaire de la langue romane*, dont s'occupe M. Gachet et dont nous attendons l'achèvement avec impatience, sera publié sous les auspices d'une corporation scientifique qui n'a pas besoin de s'inquiéter du succès mercantile. Aug. Sch.

Dieu. — *Hymne du poëte russe Derjavine*, 1743-1816. — *Notice sur quinze traductions françaises de cette Hymne*, 1811-1855; *suivie du* texte russe. (Par *Serge* Poltoratzky, de Moscou.) Leipzig,

chez M. Brockhaus, mai 1855, in-8° de 68 pages; plus une Table analytique (1).

Notre savant collaborateur, M. Serge Poltoratzky, s'est imposé une belle et noble tâche en épiant tous les échos de la gloire poétique de son pays, dans les différents coins de l'Europe, en poursuivant surtout les traces de ce commerce incessant qui, depuis plus d'un siècle, s'est établi en littérature entre la France et sa patrie, et nous le félicitons bien sincèrement de cette précieuse indépendance matérielle et morale, qui lui permet de se livrer, sans entraves et sans censure, à la satisfaction de ses goûts littéraires. Les cartons où il a recueilli les éléments de sa *Bibliothèque russe-française*, paraissent se remplir dans des proportions effrayantes et l'on comprend le besoin qu'il éprouve de les alléger çà et là par quelque fragment détaché. C'est un de ces fragments que nous annonçons aujourd'hui et nous le faisons d'autant plus volontiers, que c'est dans notre *Bulletin* qu'est déposé le germe de la brochure qui se trouve sous nos yeux.

En effet, dans le 5e volume de notre recueil, aux pages 363-368, le savant bibliographe de Moscou, en traitant du poëte russe, Paul Golenistchéf-Koutouzof, a dressé la liste des diverses traductions françaises, qui, à cette époque, lui étaient connues de la fameuse hymne de Derjavine.

Ces traductions étaient alors au nombre de huit; aujourd'hui ce chiffre s'est presque doublé, et M. Poltoratzky a pensé qu'il valait bien la peine de revenir sur le travail de 1848 et de faire de l'énumération des quinze traductions actuellement existantes l'objet d'une petite monographie bibliographique. Ce qui offre dans celle-ci un attrait de plus, c'est l'insertion des jugements divers portés sur le poëte Derjavine par les critiques français ainsi que celui publié en 1816, par le prince Viazemski, les nombreuses citations faites des traductions indiquées, et tout particulièrement la revue des poëmes analogues, composés en français, en allemand et en russe depuis Bossuet jusqu'à nos jours.

Parmi les traducteurs passés en revue par l'auteur, nous rencontrons le nom d'un Belge, et les strophes citées nous fournissent la preuve qu'il n'a rien à craindre de la comparaison avec ses rivaux français ou russes; son vers a de l'ampleur et de l'harmonie, et atteint parfaitement, à ce qu'il semble, au sublime de l'original. Le Belge dont nous parlons n'est autre que notre ministre plénipotentiaire à la cour d'Autriche, M. le comte O'Sullivan de Grass, qui avait gratifié de ce poëme l'*Almanach belge* pour l'année 1825. Nous ne savons si, depuis, le diplomate de la jeune Belgique a continué de sacrifier à la Muse poétique (2).

AUG. SCH.

---

(1) Le titre, au sujet duquel M. Quérard (p. 168 de son recueil) a cru devoir faire quelques observations critiques, n'était pas le titre définitif.

(2) Depuis que nous avons tracé ces lignes l'*Indépendance* nous a renseigné sur ce sujet en nous donnant la relation d'une représentation dramatique qui a eu lieu ces jours derniers à l'hôtel de la légation belge à Vienne, et d'où il résulte que M. le comte n'a pas du tout renoncé à ses goûts littéraires.

Paris démoli, par ÉDOUARD FOURNIER ; *2e édition, revue et augmentée avec une préface*, par M. THÉOPHILE GAUTIER. Paris, A. Aubry, 1855, 1 vol. in-16, LIV et 372 pages.

Tout le monde connaît, au moins par ouï dire, les énormes travaux de démolition que la ville de Paris exécute depuis quelques années. Des rues étroites et tortueuses, des ruelles impossibles, des quartiers infects, ont disparu sous la pioche; des centaines de maisons noires, élevées, fétides, parfois aussi des hôtels nobles et riches et des magasins somptueux ont été rasés pour faire place à des rues larges et aérées, à des boulevards nouveaux, à des palais. Mais si tous ces embellissements, si toutes ces améliorations s'expliquent et se justifient au point de vue, je ne dirai pas de l'*économie* municipale, mais de la dignité et de la splendeur nécessaires à la capitale du monde civilisé, comme on dit, combien aussi ne soulèvent-ils pas les regrets de l'artiste, de l'historien, combien n'emportent-ils pas de souvenirs! Le livre de M. E. Fournier est l'expression historique de ces regrets. Il passe en revue toutes ces ruines illustrées par quelque événement célèbre, ces logis de poëtes, ces appartements de tribuns, ces petits hôtels de financiers, ces pavillons de courtisanes, ces greniers de grands hommes, tous ces monuments enfin dont il ne reste plus même des débris et dont la poussière est allée se mêler à celle du macadam.

Le livre de M. E. Fournier en conserve la mémoire, et cela suffit. Nul mieux que l'auteur de cet ouvrage n'excelle à faire l'histoire anecdotique, aussi son livre a-t-il tout l'attrait du roman tout en étant un livre rigoureusement historique et rempli de recherches inédites. Il ne s'adresse pas aux seuls Parisiens, mais à tous ceux qui s'intéressent aux grands noms de Molière, de Boileau, de Racine, de Corneille, de Rousseau, de Mme de Maintenon et de cent autres.

C. R.

Voyage en Russie fait en 1586, par Jean Sauvage, suivi de l'expédition de François Drake en Amérique à la même époque, publiés pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, par LOUIS LACOUR. Paris, Aug. Aubry, 1855, 1 vol. in-16.

Ce voyage dans la mer Blanche par Jean Sauvage, capitaine-marchand de Dieppe, fut un des premiers, sinon le premier, que firent dans ces parages les navigateurs français. Le journal de son itinéraire est moins une narration littéraire qu'un guide pour les marins, mais il est semé d'anecdotes qui en rendent la lecture extrêmement attachante. La relation de l'expédition de François Drake est également inédite. Cette expédition eut, comme l'on sait, des résultats immenses pour l'Angleterre ; ce fut, pour ainsi dire, l'école où se formèrent ces hardis marins qui détruisirent, avec les tempêtes bien entendu, la grande Armada que Philippe II avait envoyée contre la Grande-Bretagne et contre les Provinces-Unies.

Cette publication est fort curieuse et continue brillamment la série de livres

intéressants que publie, depuis quelque temps, M. Aug. Aubry. Si la collection qu'il édite renferme souvent de pareils ouvrages, nul doute qu'elle ne soit un jour fort recherchée. C. R.

Littérature française contemporaine, t. V et VI. Paris, juillet 1852-avril 1855, in-8°.

Le tome V, composé de 4 et 658 pages, contient la liste des auteurs depuis Léa jusqu'à Pezzillo. La publication de ce volume, distribué en huit livraisons (33 à 40), et portant sur le titre la date de 1854, a mis plus de deux années à paraître, savoir depuis juillet 1852 jusqu'en novembre 1854.

On lit sur le verso du faux-titre la note suivante : « A partir de la page 496, « la collaboration de M. Maury a cessé, et la rédaction de ce livre appartient à « M. Bourquelot seul. »

C'est la lettre *M* qui finit à l'endroit indiqué du tome V.

Le tome VI commence avec la livraison 41e, contenant les pages 1-80 (Pfeffel-Prévost), et publiée en avril 1855.

Il est surprenant que cet ouvrage bibliographique n'ait pas eu, depuis plusieurs années, la faveur d'une annonce dans la *Bibliographie de la France,* qui a cependant la prétention d'indiquer *tous* les ouvrages publiés dans ce pays. On chercherait en vain, dans le corps du *Journal de la librairie,* pendant les années 1852, 1853 et 1854, une seule indication qui fît connaître les livraisons de la *Littérature française contemporaine,* successivement publiées dans le cours de ces trois années; l'existence de cet ouvrage resterait, peut-être, complétement inconnue aux lecteurs du *Journal de la librairie,* si, de temps à autre, ce journal ne faisait mention, dans son feuilleton, parmi les annonces payées, de l'apparition de la *Littérature française contemporaine.* On a droit de s'étonner de rencontrer une semblable lacune dans la *Bibliographie de la France.* Il se fait, d'après ce journal, un relevé statistique annuel de toutes les publications qui paraissent en France; ce relevé peut-il être exact et complet lorsqu'un ouvrage du genre de celui qui fait l'objet de cet article est passé sous silence dans le *Journal de la librairie,* pendant trois années consécutives?

De son côté, la *Littérature française contemporaine* laisse également beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude. Un grand nombre d'auteurs y est omis; on y trouve des dates inexactes d'ouvrages et des noms estropiés.

On ne comprend pas le motif qui a fait mettre en tête de la première page des tomes V et VI les millésimes : 1827-1849, puisque ces volumes font mention d'ouvrages publiés en 1852, 1853 et 1854. Ces deux dates, de 1827-1849, paraissent d'autant plus singulières que le tome V porte celle de 1854, quoique cependant la moitié des livraisons qui le composent ait été publiée dès 1852 et 1853. Ces observations ne nous semblent pas inutiles : les dates sont un point important en bibliographie.

Les éditeurs de la *Littérature française contemporaine* n'aiment pas, à ce qu'il semble, de citer les travaux de M. Quérard, et cependant c'est à lui qu'ils em-

pruntent le plus grand nombre de leurs renseignements. S'agit-il d'un auteur nouveau et inconnu, ou d'un pseudonyme dévoilé, il est sûr que la *Littérature française contemporaine* ne les donne que d'après les indications qui se trouvent dans les ouvrages de M. Quérard ; trouve-t-on quelque omission, quelque nom estropié, on s'aperçoit tout de suite qu'il en est de même chez M. Quérard.

Parmi une foule de preuves à l'appui de ce que nous avançons, nous n'en choisirons que quelques-unes. Le nom du célèbre médecin-chirurgien russe, M. *Pirogôf*, est estropié et imprimé : Pigonof, dans la *France littéraire* de M. Quérard, t. XI, 1853-1854, p. 448 ; — la *Littérature française contemporaine* (t. VI, 1855, p. 19) reproduit mot à mot cet article, sans nommer M. Quérard, et répète la même erreur.

Le pseudonyme d'un *Homme d'État russe* (M. Peltchinsky) avait été dévoilé dans les *Supercheries* de M. Quérard, et indiqué dans la *France littéraire* (t. XI, 1853-1854, p. 405), la *Littérature française contemporaine* s'empare de cette découverte et la donne comme sienne (t. V, 1852-1854, p. 625), puisqu'elle ne cite pas la source d'où elle la tient. Elle indique une édition française de Leipzig, de cet ouvrage pseudonyme de M. Peltchinsky : *La Russie en 1844, Système de législation*, etc. ; 1845, in-8° de 142 pages. Mais pourquoi ne cite-t-elle pas l'édition de Paris, qui a un titre différent et qui est de VII et 136 pages ? — Parce que cette omission se trouve dans l'ouvrage de M. Quérard, copié par les rédacteurs de la *Littérature française contemporaine*.

M. Peltchinsky est encore l'auteur d'un autre ouvrage qui porte son nom et qui a pour titre : *L'Angleterre et la France en* 1851, Paris, novembre 1851 (avec la date de 1852), de l'imprimerie de Martinet ; chez Ledoyen, libraire, Palais-Royal, in-8° de 47 pages. Pourquoi cet ouvrage est-il omis dans la *Littérature française contemporaine* (t. V, p. 625) ? — Parce qu'il l'est également dans la *France littéraire* de M. Quérard, t. XI, p. 405.

Une *Lettre* de M. Peltchinsky (sur le prix du blé dans la Russie méridionale), imprimée dans le *Journal des Débats* du 9 avril 1847 (p. 2, colonne 4), n'est pas mentionnée par M. Quérard. C'est une raison suffisante pour qu'elle ne le soit pas non plus dans la *Littérature française contemporaine*.

M. Peltchinsky a publié, dans le *Journal des Débats* (en 1845 ou 1846), un article sur les *Paysans russes*. Ni M. Quérard, ni par conséquent ses continuateurs, qui le copient habituellement, n'en font aucune mention.

Le nom d'un écrivain russe célèbre, de Nicolas Polévoï (1796–1846), par exemple, se trouve-t-il omis, ainsi que les traductions françaises de ses œuvres, dans les ouvrages de M. Quérard, on est sûr que cette omission se reproduira dans la *Littérature française contemporaine*. Les traductions françaises des œuvres de Polévoï, en effet, sont restées inconnues à M. Quérard. C'est un motif suffisant pour qu'elles le soient aussi à ses continuateurs. Polévoï méritait cependant une mention pour un grand nombre d'articles, entre autres pour les suivants :

1. — ***Revue historique de la littérature russe, depuis son origine jusqu'à l'année* 1828, *avec des observations générales sur l'histoire des sciences et de la civilisation en Russie*.** — Article *anonyme* (par Polévoï), traduit du manuscrit

russe en français par M. Valérien Diavòf, et imprimé dans le *Bulletin du Nord* (recueil mensuel français), Moscou, janvier 1828, in-8°, t. I, pp. 3-14, et février 1828, pp. 93-108 (formant 26 pages in-8°).

Cette Revue est malheureusement restée inachevée ; elle se termine à l'époque de la mort de Pierre I.

2. — *Notice sur tous les journaux publiés en Russie, en différentes langues, depuis le commencement du XVIII*e *siècle* (janvier 1703) *jusqu'en* 1828, publiée dans le *Télégraphe de Moscou*, 1827-1828, et traduite en français, en trois articles, par Delaveau, dans le *Bulletin du Nord*, Moscou, t. I, janvier, février et mars 1828, pp. 39-44 ; pp. 137-144, et pp. 245-246 ; *voy.* la *Revue encyclopédique*, septembre 1830, t. 47, pp. 766-767.

3. — *Sakhaty, nouvelle sibérienne*, par Polévoï, traduite en français par M. Chopin, dans son volume : *Choix de nouvelles russes*, Paris, avril 1853, in-12, pp. 325-339.

Ces trois traductions sont toutes antérieures aux deux ouvrages bibliographiques, qui les ont omises, et qui auraient dû en faire mention.

Nous ajouterons que M. Xavier Marmier vient de publier, dans la *Revue française* (Paris, in-8°, du 20 mars 1855, pp. 209-219 ; du 1er avril, pp. 241-253, et livr. suiv.), une traduction française de : *Lioudmila* (Ludmila), *nouvelle russe*, par Polévoï.

Le nom de *Plestchéïef*, estropié dans la *France littéraire* de M Quérard (t. XI, 1853-1854, p. 465), l'est également dans la *Littérature française contemporaine* (t. VI, 1855, p. 39), qui n'indique pas non plus que M. Grégoire Plestchéïef fils a traduit en *vers français* le morceau de Pouchkine, intitulé : *la Fleur trouvée dans un album*, et imprimé dans le *Messager de Pétersbourg*, journal hebdomadaire français, in-4°, n° 18, du 4 mai 1841, pp. 142-143. Cette omission vient de ce que M. Quérard s'en était également rendu coupable.

L'article de la *Littérature française contemporaine* (t. VI, p. 75) sur le grand poëte Alexandre *Pouchkine* est d'un laconisme inconcevable et désespérant. Il n'est que de 15 pauvres lignes. Il aurait dû occuper plus de dix pages, si on avait pris soin d'indiquer toutes les traductions françaises qu'on a publiées de ses œuvres dans le courant de ces trente dernières années (1826-1855). La date de 1784 de sa naissance est inexacte : Pouchkine est né à Pétersbourg, le 6 juin (26 mai, vieux style) 1799.

Pourquoi deux auteurs anonymes, le prince Grégoire *Orlof* et le général Michel *Orlof*, se trouvent-ils omis dans la *Littérature française contemporaine* (t. V, 1852-1854, p. 561) ? — C'est que M. Quérard n'en a fait mention ni dans ses *Supercheries*, ni dans *la France littéraire*. Ces deux auteurs auraient cependant dû avoir leur place dans une nomenclature bibliographique, et surtout dans un ouvrage traitant des anonymes.

Le comte Grégoire *Orlof* (qui eut plus tard le titre de prince) est l'auteur d'une : *Lettre écrite de St-Pétersbourg, par M. le comte d'O... ., à M. J.-J. Rousseau.*

Cette *Lettre*, sans indication de *date*, ni de *nom d'auteur*, a été publiée pour

la première fois dans les *Mémoires secrets* (de Bachaumont), Londres, t. 3, 1777, pp. 222-224 ; autre édition, Londres, t. 3, 1784, pp. 201-202 ; édition de Paris, t. I, 1809, p. 101. Les *Mémoires* la donnent dans le paragraphe du 12 juillet 1767. Sa date précise, qui jusqu'à présent est restée inconnue, doit être de la fin de 1766, ou du commencement de 1767, puisque la *Réponse* de J.-J. Rousseau est du 23 février 1767. Ce fut Musset-Pathay qui le premier donna la *date précise* de la Réponse de Rousseau au comte Orlof, dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Rousseau,* Paris, avril 1821, t. I, p. 468, et t. 2, p. 253.

La lettre du comte Grégoire Orlof avait pour but d'engager J.-J. Rousseau à venir habiter la Russie. Rousseau, qui était alors (en 1767) à Wootton, dans les montagnes du Derbyshire, en Angleterre, refusa cette invitation. Cette correspondance entre le comte Grégoire Orlof et J.-J. Rousseau, dont les deux ouvrages bibliographiques désignés ci-dessus ont négligé de faire mention, offre cependant un grand intérêt sous le double rapport de l'histoire et de la littérature. Ces Lettres ont été traduites en russe par Basile Kozlof, et publiées à Pétersbourg en 1822 et 1823. Ce fut en Angleterre que Rousseau reçut l'invitation d'accepter un asile dans les terres du comte Orlof, en Russie. Si Rousseau eût accepté l'invitation hospitalière qui lui était faite, — si de Wootton il se fût rendu *en Russie,* au lieu d'aller en France et en Suisse, où il devait plus tard éprouver tant de malheurs, que de changements ne se fussent opérés, peut-être, dans sa fatale destinée !

Dans le cas où l'on objecterait que la *Littérature française contemporaine* ne devait pas faire mention d'une *Lettre,* dont la date se rapporte au XVIIIe siècle et non pas à l'époque actuelle, nous ferions observer qu'un ouvrage de Plestchéïef, portant la date de 1776, est indiqué dans la *Littérature française contemporaine,* t. IV, p. 39, publié en 1853.

Au tome V, p. 561, on attribue au comte Grégoire Orlof, sénateur (1777-1826), connu par la publication du *Recueil des Fables de Krylof* (Paris, 1825, 2 vol. in-8o), un ouvrage qui n'est pas de lui.

Le second auteur anonyme omis, dont nous voulons parler, est le général Michel Orlof. Sa *Lettre* au comte Joseph de Maistre, datée de Pétersbourg, du 24 décembre 1814, et signée : M. O...., a été publiée dans les *Considérations sur la France,* du comte de Maistre; Paris, 1821, in-8o; nouvelle édition, Lyon, 1831, in-8o, pp. IX-XII. Il est question de cette *Lettre* dans le *Bulletin du Bibliophile* de M. Techener; Paris, juillet-août 1854, p. 915.

Omise par M. Quérard, cette *Lettre* l'a été également par ses continuateurs, et l'on ne trouve pas le nom du général Michel Orlof dans aucun des deux recueils bibliographiques.

Si la *Littérature française contemporaine* reproduit, ainsi que nous venons de le prouver, la majeure partie des renseignements contenus dans les ouvrages de M. Quérard, elle ne le fait pas même toujours avec exactitude, et se plaît quelquefois à rajeunir ou à vieillir les auteurs. Ainsi Pouchkine, mort à l'âge de 38 ans, en aurait eu 53, selon la *Littérature française contemporaine,* et le signataire du présent article serait, d'après elle, né en 1793, au lieu de 1803. Cette

dernière date, qui est la véritable, se trouve pourtant dans la *Notice* que M. Quérard a publiée sur Serge Poltoratzky (Paris, novembre 1854, in-8°, p. 7), et que la *Littérature française contemporaine* a mise à profit (t. VI, 1855, pp. 52-53), sans nommer M. Quérard.

Ne devrait-elle pas cependant le faire chaque fois qu'elle lui emprunte ses renseignements ?

23 avril 1855. S. P.

PÉRIODIQUES BELGES.

Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique. Tome XII, 1re liv.

Pp. 17-44. Discours de M. le vicomte Eugène de Kerckhove, chargé d'affaires de Turquie, lu à la séance générale du 5 décembre 1854. Ce discours, auquel nous nous plaisons à reconnaître de l'éclat, de la chaleur, de la clarté, roule sur les tendances intellectuelles de l'époque, sur les mauvais fruits de ce que l'on a faussement appelé l'émancipation de l'esprit humain et sur la direction religieuse à donner au travail humanitaire. Les paroles de M. de Kerckhove répondent, à ce qu'il paraît, à des convictions profondes, mais nous ne pensons pas qu'elles soient pour cela toujours justes ; il ne nous est pas encore démontré qu'il faille secouer l'esprit qui animait les réformateurs du XVIe siècle, parce qu'il a troublé la société, qu'il faille condamner Luther, parce qu'il a lutté avec Rome, qu'il faille renoncer à scruter la nature de l'homme, parce que Kant, Schelling, Hegel, Fichte, n'ont pas formulé de la même manière ; qu'il faille taxer l'Allemagne de *grande officine des peuples en fait d'erreurs* pour avoir vu naître soit Luther, qui s'est séparé du pape afin de se retremper à la source directe de l'Évangile, soit Strauss, qui, d'un vol plus hardi, s'est émancipé de la tradition évangélique pour la volatiliser en idée. Mais, pardon, mes lecteurs ; j'oubliais que nous ne nous proposions que de leur référer, et non pas de discuter, sur le contenu des *Annales*.

Pp. 45-55. *Mélanges historiques*, concernant principalement la province d'Anvers, par le conseiller baron de Fierlant, de Bruxelles. (Ordre de Malte, commanderie de Ter Braeckel.—Les Récollets à Turnhout.)

Pp. 56-76. Notice sur *George et Jean Stalins*, fondateurs des écoles des pauvres, à Audenarde, par Ed. Vanderstraeten.

Pp. 77-94. Notice sur l'*Ordre du Saint-Sépulcre* de Jérusalem, par le baron de Hody, chevalier de l'Ordre.

Cette notice est extraite d'un travail étendu qui doit paraître sous peu à Bruxelles, sous ce titre : *Description des tombeaux de Godefroid de Bouillon et des rois latins de Jérusalem, jadis existant dans l'église dite du Saint-Sépulcre ou de la Résurrection à Jérusalem.*

***Messager des sciences historiques*, etc., de Gand. Année 1855. — 1re livraison.**

— La *ceinture de Marie*. Relique de l'église de Notre-Dame à Maestricht, avec gravure. (Arn. Schaepkens.)

— *Léproseries de Tournay* et du Tournaisis (principalement celle de Deleval d'Orcq) Cette notice est accompagnée d'une planche reproduisant une miniature d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Gand (n° 462 du catalogue imprimé), qui représente Notre-Seigneur guérissant les lépreux. (F. T. J. Lecouvet.)

— Détails biographiques sur *Denis de Harduyn*, magistrat flamand, et auteur de l'ouvrage : *Dissertatio de nobilitate*, publié par les soins de Jean d'Hollander. (V. Gaillard.)

— Un registre de la corporation des *saveticrs* d'Audenarde. (Edm. Van der Straeten.)

— La *complainte de Thibaut* II, comte de Bar, prisonnier en Hollande, 1253-1254, et les recherches faites à ce sujet par M. Tarbé, examinées par C. A. Serrure, étudiant en droit à Gand.

— Monographie des *Fonts baptismaux de Zedelghem*, par M. le chanoine Andries. Analyse par P. C. Van der Meersch.

— Rectification de M. Bodel-Nijenhuis de Leyde, relative au *plan topographique de Gand*, décrit dans le *Messager*, 1853, p. 498, et 1854, p. 343.

Le *Questionnaire* donne des réponses aux questions 58 (Tyctak-spel), 62 (Entrée de l'empereur Charles-Quint à Bologne, en 1529), et 63 (Mont-Blandin), et en pose 2 nouvelles; l'une (n° 64), à savoir, s'il n'existe pas d'autres copies de la relation du second voyage de Philippe le Beau en Espagne (1505 et 1506), que celle de Paris, attribuée par M. Dupuy à Jean Lemaire (*voy.* Gachard, *Bulletin de la commission royale d'histoire*, 2e série, t. VI, pp. 13-32), et, en cas d'affirmative, si elles ne fournissent pas de renseignements de nature à confirmer, soit l'opinion de M. Dupuy, soit celle émise par M. Gachard attribuant la seconde relation, comme la première, à Antoine de Lalaing. Par la deuxième on s'informe si une quatrième édition de la relation de Van Ghistele, surnommé le Grand Voyageur, publiée chez de Tournes à Lyon, en 1564, et citée par M. Schayes (*Messager des Sciences*, 1836, p. 2), existe réellement, et, dans ce cas, on en demande une description sommaire.

LIBRAIRIES. — VENTES PUBLIQUES.

Vente des livres et manuscrits de M. W. Hope.

Voici le prix qu'ont atteint quelques-uns des ouvrages faisant partie de cette vente :

Livres d'heures, petit in-8°, veau, fers à froid, manuscrit du xve siècle, gothique sur vélin, de 132 feuillets, avec 20 grandes miniatures et 35 petites, 380 francs. *Missale*, in-folio, maroquin rouge à compartiments, tranche dorée, avec fermoirs en argent, etc.; superbe manuscrit sur vélin, exécuté en Italie à la fin du xvie ou au commencement du xviie siècle, 174 feuillets, 26 belles miniatures et 25 petites avec riches bordures en or et couleurs, reliure de Gascon, 5,500 francs. A la vente de Bure, en 1853, il avait été vendu 3,565. *Livre de prières*, petit in-8° relié en velours rouge, tranche dorée, renfermé dans un étui; très-joli manuscrit sur vélin, d'une belle écriture gothique du xve siècle, composé de 144 feuillets, de 13 miniatures très-fines, avec encadrement de fleurs et animaux, 950 francs. *Heures* pour Mme de Chamillart, in-8°, reliure en chagrin, tranche dorée, etc.; manuscrit sur vélin de 401 pages, une miniature, vignettes, culs-de-lampe et lettres initiales en or et en couleur (le nom du calligraphe S. le Couteux se trouve à la page 368), 555 francs. *Heures latines*, petit in-4°, maroquin rouge, filets, tranche dorée, etc.; manuscrit de 97 feuillets sur vélin, gothique, calendrier, six grandes miniatures très-richement ornées; ce beau manuscrit passait pour avoir appartenu à Charles VII; en 1776, il fut vendu 98 livres chez le duc de Saint-Aignan; vendu 325 fr. *Galerie des peintres flamands, hollandais ou allemands*, ouvrage enrichi de 201 planches, etc. Paris, 1792, 3 vol. in-folio, figures avant la lettre, reliure en maroquin rouge dent., doublé de tabis, tranche dorée, 685 fr. *Portraits* en pied des personnages de la cour de Louis XIV, publiés sous le titre de *Messieurs et Mesdames à la mode*, in-folio, demi-reliure, 590 fr. *Roland furieux*, traduit par d'Ussieux. Paris, 1775, 4 vol. in-4°,

maroquin vert dent., doublé de tabis, figures avant la lettre, 630 fr. *Lettres de Mme de Sévigné*, etc., précédées d'une nouvelle notice biographique, etc., par Gault-de Saint-Germain. Paris, Dalibon, 12 vol. in-8° imprimés sur papier de Chine, reliés en 13 volumes maroquin vert, *aux armes de M. William Hope*; 1,150 portraits et vues forment le treizième volume, — 1,890 fr.

La vente de cette collection a produit 33,800 francs.

Vente Ch. Giraud (26 mars et jours ss.).

Une *Biblia sacra*, manuscrit du commencement du XIIIe siècle, orné de grandes lettres et initiales en or et en couleur, et de petites miniatures peintes avec beaucoup de délicatesse, a été adjugée moyennant 400 fr. Un bel exemplaire, aux armes du comte d'Hoym, de la Sainte-Bible, traduite par le Maistre de Sacy (Paris, 1715, 3 vol. in-folio richement reliés), a été vendu 300 fr. Les *Prières saintes et chrestiennes*, tirées de l'Écriture et des Pères de l'Église; on lit à la fin : Jarry, *Parisinus scribebat*, 1662 ; manuscrit sur vélin, écrit en lettres romaines, 780 fr. La *Réfutation du Catéchisme du sieur Paul Ferry*, ministre de la religion prétendue réformée, édition originale du premier ouvrage de Bossuet, sur laquelle on lit ces mots, écrits de la main de l'auteur : « Pour M. l'abbé Chandénier. » Metz, 1655, in-4°, 300 fr. *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduite et paraphrasée en vers français, par P. Corneille; précieux exemplaire qui porte, au verso du titre gravé, un envoi de la main de Corneille ainsi conçu : « Pour le R. P. D. Laurent Balland, chartreux; son très-humble serviteur, Corneille; » Rouen, 1656, in-4°, 665 fr. Les *Poetæ græci principes*, de Henri Estienne, 1566, exemplaire aux armes du cardinal de Bourbon, 300 fr. Les *Tullii Ciceronis opera*, excellente édition de J.-B. Coignard et L. Guérin. Paris, 1740-42, 9 vol. in-4°, 440 fr. *L'art de vérifier les dates*, par le bénédictin D. Clément. Paris, Al. Jombert, 1783, 3 vol. in-fol., 260 fr. Les *Eusebii Pamphili ecclesiasticæ historiæ*, aux armes de Longepierre; ouvrage curieux, parce que c'est le premier livre exécuté avec les beaux caractères grecs de Garamont. Paris, Robert Estienne, 1554, in-fol.,

290 fr. L'*Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis en France*, par dom Michel Félibien. Paris, Léonard, 1706, in-fol., aux armes de Louis XIV, 149 fr. L'*Histoire du concile de Trente*. Amsterdam, J. Wetstein, 1751, 3 vol. in-4°, 139 fr. Et le *Valerius Maximus*, première édition avec date, de Pierre Schœffer, in-fol., avec une reliure ancienne, 310 fr.

Vente de manuscrits à Bruxelles (22, 23 et 24 mai).

Le catalogue lancé par l'éditeur de ce *Bulletin* dans le courant du mois d'avril et relatif à une *riche et précieuse collection de manuscrits sur vélin et sur papier, de chartes et d'autres documents originaux concernant l'Histoire générale de la France et de la Belgique, et l'Histoire particulière des diverses provinces de ces deux pays, ainsi qu'un Recueil de plus de vingt mille placards,* ne pouvait manquer de piquer vivement la curiosité et l'avidité de tous ceux qui savent apprécier ces antiques liasses manuscrites, ces vieilles chartes privées ou publiques, dont les tempêtes révolutionnaires, la cupidité ou la misère des détenteurs légitimes, ou d'autres causes encore moins honorables peut-être pour les vendeurs, viennent parfois enrichir le cabinet de quelque collecteur heureux ou habile. Aussi voyait-on, le 22 mai, dans la salle de vente de M. Heussner, une réunion fort remarquable d'archivistes, de bibliothécaires et de riches amateurs se disputer les précieux documents qui subitement faisaient apparition sur le marché littéraire de Bruxelles. Voici le résultat obtenu pour quelques-uns des articles les plus remarquables de la vente :

N°s 68-76. *Chartes et documents originaux concernant la maison d'Orléans* (1388-1470), acquis pour 1,000 fr., au nom de M. de Coster, par un particulier d'Orléans. Le même s'est aussi rendu l'acquéreur des n°s 137-138 (28 vol. in-fol., renfermant plus de 3,300 chartes, titres, etc., relatifs à l'histoire de l'Orléanais), qu'un concurrent, M. Vassal d'Orléans, lui a fait pousser jusqu'à 2,650 fr. N° 105. Plus de 800 pièces concernant les provinces de Champagne et de Brie (1115-1748), 310 fr., adjugé à M. le vicomte de Magny. N° 123. Collection de chartes, pour servir à l'histoire de la ville de Rouen et de son territoire (1205-1718), acheté pour 300 fr. par

M. Pothiers, archiviste de Rouen. Les collections relatives à l'Anjou (nos 144-146) ont été adjugées à M. Decq, libraire à Bruxelles, pour 270 fr.; celle sur la Guyenne, et la ville de Bordeaux en particulier (nos 154-156), à M. de Bonne, qui représentait, dit-on, M. Campan de Bordeaux; enfin, le superbe manuscrit du xve siècle, intitulé : *La Fleur des histoires qui traite des exemples moraux à divers propos* (2 vol. in-fol.), avec ses 25 miniatures, dont plusieurs sur fond d'or, a été acquis par la Bibliothèque royale de Belgique, pour la somme de 250 fr. Quelques lots ont été adjugés au mandataire de S. A. R. le duc d'Aumale.

Vente Van Lennep *à Amsterdam* (23 avril et 5 jours suivants).

Avant de renseigner nos lecteurs sur les prix auxquels les principaux lots de la bibliothèque Van Lennep (*voy.* t. Ier, 2e série, p. 485) ont été adjugés, disons d'abord que nous avons été frappé du bon état de conservation, où se trouvaient la plupart des livres. Si le maroquin des reliures hollandaises est loin de ressembler aux maroquins tels que les recherchent les amateurs belges et français, si l'ornementation des volumes ne donne pas précisément lieu à l'éloge, nous avons dû admirer en revanche l'air propre et surtout la blancheur parfaite des vélins cordés. On sait que la richesse de la collection du célèbre philologue, sur lequel la préface du catalogue renferme d'intéressants détails biographiques, consistait principalement dans les classiques grecs et latins et dans les Pères de l'Église. Quant à ces derniers, on voit bien que les éditions modernes n'ont pas encore détrôné les gros in-folio des Bénédictins et que la valeur de ceux-ci n'est pas encore sur le point de fléchir.

No 1. *Biblia polyglotta* de Walton, avec Castelli, 8 vol. in-fol., 240 fl.

No 4. La *Bible en grec* par Aldus, 1518, 115 fl.

No 276. *Homeri opera,* Græce, Florent., Nerlii, 2 vol. in-fol. en maroquin vert, 300 fl.

No 784. *Demosthenes.* Aldus 1504, 35 fl.

No 848. *Rhetores Græci.* Aldus 1508, 2 vol. in-fol. en maroquin rouge, 150 fl.

No 1055. *Philonis Judæi opera.* Lond., 1742, 2 vol. in-fol., 78 fl.

No 1925. *Putschius, grammaticæ latinæ,* 1605, 2 vol. en 1, in-4o, 44 fl.

No 1955. *Beda, de Schemate.* Mediolani, 1473, in-4o, 94 fl.

N° 2865. *Thesaurus antiquitatum*, 86 vol. in-fol., 380 fl.

N° 94. *SS. Patrum qui tempor. Apostol. vixerunt opera*, cum notis Cotelerii ed. Clericus. Amst., 1724, 2 vol. in-fol., 60 fl.

N° 114. *Clementis Alex. opera*, Oxon., 1715, 2 vol. in-fol., 50 fl.

N° 117. *Origenis opera* ed. de la Rue. Paris, 1733-1759, 4 vol. in-fol., 109 fl.

N° 125. *Eusebius*, etc., *hist. eccles*. Cantabr., 1720, 3 vol. in-fol., 65 fl.

N° 128. *Athanasius*. Paris, 1698, 3 vol. in-fol., 114 fl.

N° 137. *Basilius* ed. Garnier, 1721, 3 vol. in-fol., 69 fl.

N° 142. *Gregorii Nysseni opera*, 1638, 3 vol, in-fol., 47 fl.

N° 158. *Cyrilli Alexandrini opera* ed. Aubert. 7 vol. in-fol., Paris, 1638, 242 fl.

N° 162. *Theodoretus*. Paris, 1642. 4 vol. in-fol., 62 fl.

N° 178. *Theophylactus*. Venet., 1754, 4 vol. in-fol., 125 fl.

N° 214. *Ambrosius*, 1686, 2 vol. in-fol., 35 fl.

N° 216. *Hieronymus*, 1693, 5 vol. in-fol., 80 fl.

N° 220. *Augustinus*. Antv., 1700-3, 12 vol., 62 fl.

Le produit total de la vente s'est élevé à 12,800 florins.

F. H.

Vente d'autographes à Paris.

Une vente curieuse d'autographes a eu lieu ces jours derniers à la salle Silvestre, et plusieurs des nombreuses pièces qui la composaient ont atteint des prix élevés. Une lettre de Jean Racine, adressée à Mme de Maintenon, lettre où l'illustre auteur se plaint d'être attaqué par la calomnie qui tend à le faire passer pour janséniste dans l'esprit du roi, a été vendue 400 fr.; une lettre d'Adrienne Lecouvreur à Mme d'Argental, 265 fr.; de Frédéric II, roi de Prusse, 202 fr. Dans cette dernière lettre, à l'adresse du cardinal de Fleury, on remarque le passage suivant :

« Vous pouvez être persuadé que je n'agirai jamais ni directement ni indirectement contre les intérêts du roy de France. Ni les offres *avantageux* de la reine d'Hongrie ni les nouvelles propositions des Anglois n'ont pu m'*arracher* la moindre démarche contraire à la neutralité que j'ai *ambrassée ;* je ne changeroi point de conduite, et je crois que cette conduite est aussi avantageuse au roy très crétien dans les circonstances présentes, que *ne* pourroit lui être mon assistance formelle. »

Citons encore, parmi les lots les plus importants, une lettre de

Marie Stuart, adressée à son oncle le cardinal de Lorraine, vendue 175 fr.; deux lettres de Marie-Antoinette, lesquelles ont atteint les chiffres de 165 fr. l'une, et de 130 fr. l'autre; une ode manuscrite, à Charlotte Corday, de Marie-André Chénier, 126 fr.; trois autographes de Jean-Jacques Rousseau, 90, 105 et 20 fr.; *les Arrêts d'amour,* conte manuscrit du fabuliste La Fontaine, 80 fr.; une lettre de l'abbé de l'Épée, 65 fr.; de Fénélon, 56 fr.; de Boileau-Despréaux, 93 fr.; de Napoléon Ier, lettre au prince de Neufchâtel sur les opérations militaires en Espagne, 40 fr.; de Mme Roland, 118 fr.

Rois et reines de France. — D'Anne d'Autriche, 17 fr. 50; de Catherine de Médicis, 18 fr.; de Marie de Médicis, 12 fr.; de Marie Leczinska, 15 fr.; de Henri III, 13 fr.; de Henri IV, 20 fr.; de Marguerite de Navarre, 30 fr.; de Louis XIII, 10 fr.; de Louis XIV, 18 fr.; du grand dauphin, fils de Louis XIV, 20 fr.; de l'impératrice Marie-Louise, 31 fr.; de Charles X, 15 fr.

Personnages célèbres à divers titres. — Un billet au crayon d'Alexandre Ier, empereur de Russie, 17 fr. 50; une lettre de Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre, 27 fr.; d'Adrien Boïeldieu, 23 fr.; de Bossuet, 19 fr.; de Châteaubriand, 9 fr.; de Mlle Clairon, 60 fr.; de Camille Desmoulins, 18 fr. 50; de Diderot, 19 fr. 50; du navigateur Lapeyrouse, 15 fr.; de Latude, connu pour sa longue captivité, 26 fr.; du poëte lyrique Lebrun, 26 fr. 50 c.; de Mme de Maintenon, 25 fr.; du général Marceau, 12 fr.; de Marmontel, de l'Académie française, 10 fr.; de Millevoye, 10 fr. 50; de Paganini, 17 fr. 50; de Païsiello, 25 fr.; de Piron, 17 fr.; de la marquise de Pompadour, 24 fr.; du peintre Prudhon, 19 fr.; de J.-B. Rousseau, 20 fr.; de Léopold Robert, le peintre des *Pêcheurs napolitains*, 40 fr.; de Saint-Lambert, 21 fr.; de Sedaine, 10 fr. 50; de Sully, ministre de Henri IV, 31 fr.; de Talma, 29 fr.; de Turenne, 24 fr.; de Joseph Vernet, peintre de marine, 22 fr.; d'Horace Vernet, 41 fr.; d'Arouet de Voltaire, 50 fr.; de Walter Scott, 13 fr.; de Mme de Warens, l'amie de J. J. Rousseau, 50 fr.; du compositeur allemand Weber, 27 fr.; de la comtesse du Barry, 50 fr.; etc.

(*Journal de la librairie.*)

HISTOIRE DES LIVRES.

Sur le Speculum humanæ salvationis.

Dans l'article sur l'origine de l'imprimerie (pp. 1-18) nous avions dit un mot des nombreuses conjectures émises au sujet du *Speculum humanæ salvationis* et des mystères qui entourent encore la naissance de cet ouvrage si célèbre dans les annales des controverses scientifiques. Nous ne nous attendions pas à voir surgir de si tôt une opinion nouvelle; il nous semblait que la matière avait été épuisée pour longtemps après les travaux de Heinecken, d'Ottley et de Guichard. Une revue nouvelle, spécialement destinée aux arts graphiques (1), contient dans sa première livraison un travail des plus curieux et du plus haut intérêt sur l'âge et l'origine des premières éditions du *Speculum humanæ salvationis,* par M. E. Harzen. Avantageusement connu en Allemagne par ses connaissances dans le domaine de l'art, ayant fait, nous a-t-on dit, de nombreux voyages pour étudier les œuvres des anciens maîtres, particulièrement en Belgique, cet écrivain distingué a traité ce sujet difficile avec une érudition vaste et une science parfaite de toutes les questions accessoires qui s'y rattachent.

Nous nous proposons ici de faire connaître le travail dans lequel M. Harzen vient d'émettre une opinion qui, sans être tout à fait nouvelle, a été développée par lui d'une manière très-ingénieuse et appuyée de considérations dont l'importance sera facile à saisir. Nous donnerons un résumé aussi fidèle que possible de son intéressant article, nous y joindrons quelques réflexions, nous le combattrons

(1) *Archiv für die zeichnenden Künste mit besonderer Beziehung auf Kupferstecher- und Holzschneidekunst und ihre Geschichte.* Herausg. v. R. Naumann. Leipzig, Rudolph Weigel. Livr. 1re, 1855.

même en quelques points. Le système proposé par le savant auteur ne sera pas, croyons-nous, la pièce la moins importante du grand débat auquel a donné lieu le *Speculum humanæ salvationis;* et c'est dans le seul intérêt de la vérité historique, que nous avons entrepris de le faire connaître par la voie de notre *Bulletin* à tous ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas dans l'occasion de pouvoir le lire dans l'*Archiv für die zeichnenden Künste.*

Procédant du connu à l'inconnu, M. Harzen part de l'examen du *Speculum*, imprimé en 1483, à Cuylenburch, par Jean Veldener. Tout le monde sait que cette édition a été faite avec les mêmes planches qui avaient déjà servi aux quatre éditions sans lieu ni date, sujet de tant de contestations. Pour les adapter à un format plus petit, Veldener fit couper par le milieu les planches qui portaient deux sujets chacune, et, aux 116 figures des éditions primitives, il en ajouta 12 nouvelles concordant parfaitement en forme et en exécution avec les premières. Elles n'avaient pas été gravées expressément pour la nouvelle édition, car on y reconnaît la main de l'artiste de la deuxième partie du *Speculum;* elles ont été exécutées deux par deux sur une même planche et découpées comme les autres; elles sont, sans aucun doute, de la même date que les premières. Si elles n'ont pas servi pour les quatre éditions antérieures à celle de 1483, il faut l'attribuer, paraît-il, à un changement de plan survenu pendant leur publication.

Veldener qui, dans la souscription des *Formulæ epistolares*, se proclame lui-même dessinateur et graveur, peut très-bien être l'auteur des gravures du *Speculum*. Le *Fasciculus temporum*, édité par lui en 1476, renferme une suite de gravures que M. Harzen ne fait aucune difficulté de lui attribuer sur la foi de cette souscription. Or, ces gravures, surtout celles ajoutées à la deuxième édition du *Fasciculus*, de 1480, ont une grande parenté technique avec celles du deuxième maître du *Speculum* (*V.* principalement les planches des pp. 14, 32, 44). Ce maître et le graveur Jean Veldener ne seraient donc qu'un seul et même individu. Cette conjecture se fortifie par la comparaison de ces bois avec ceux de l'*Historia Crucis* de 1483, également éditée par Veldener, et dans laquelle, malgré l'exécution plus grossière, Heinecken avait déjà cru reconnaître le maître du *Speculum*.

C'est dans la souscription du premier ouvrage publié par lui que Veldener parle de son talent; il faut donc qu'il ait exécuté avant 1476 des œuvres de gravure : quelles sont-elles ? M. Harzen pense que la souscription du *Formulaire* s'applique au moins à une partie du *Speculum*.

Mais comment se fait-il que des ouvrages aussi extraordinaires que la *Bible des pauvres*, le *Canticum* et le *Speculum*, œuvres évidemment d'origine flamande et trahissant une seule et même main d'artiste, comment se fait-il qu'on n'y voie aucune mention ni de lieu, ni d'imprimeur, ni de date, à cette époque surtout où l'on omettait rarement de terminer un ouvrage sans de longues et pompeuses souscriptions ? M. Harzen conjecture que ces ouvrages doivent être attribués à quelque corporation religieuse, à l'une des nombreuses congrégations des Frères de la vie commune. Ces derniers, en effet, furent des premiers à se servir de la nouvelle découverte de l'imprimerie pour éditer une foule de livres servant à l'instruction et à la moralisation du peuple, livres dont la source nous est presque toujours restée inconnue, à cause de l'habitude de ces religieux de ne pas souscrire leurs publications. Les circonstances suivantes viennent à l'appui de cette conjecture. On s'aperçoit qu'il y a eu dans l'impression du *Speculum* une double manipulation. Les planches ont évidemment été tirées par un cartier au moyen du frotton. Si le cartier eût lui-même édité l'ouvrage, il eût aussi, selon l'usage, ajouté un texte xylographique, puisque les imprimeurs seuls se servaient de caractères mobiles. D'un autre côté, si l'entreprise avait été faite par des imprimeurs de livres, ceux-ci auraient certainement tiré les planches au moyen de leurs presses et avec du noir ordinaire; ce qui aurait beaucoup simplifié le travail et offert l'avantage de pouvoir imprimer sur les deux côtés du papier. C'est ce que faisaient les typographes de Franconie et de Souabe, malgré les vives réclamations des imagiers qui regardaient cela comme un empiétement sur leurs droits. La rivalité existant alors entre les deux métiers paraît avoir rendu impossible une association pacifique de cartiers et d'imprimeurs pour exécuter un pareil ouvrage. En effet, on trouverait difficilement un deuxième exemple d'une pareille combinaison. Mais les Frères, se trouvant, pour ainsi dire, sur un terrain neutre, pouvaient très-bien faire tirer les bois par des imagiers et y ajouter ensuite un texte au moyen de leurs presses.

Les Frères de la vie commune du prieuré de Saint-Martin, à Louvain, ont eu une imprimerie, mais les productions en sont inconnues. N'ayant pas été heureux dans leurs essais, ils se remirent de nouveau à la transcription des manuscrits (1). Cela dut arriver avant 1477, année où ils abandonnèrent leur règle pour entrer dans l'ordre de Saint-Augustin (2).

Une circonstance bien digne de remarque, c'est que l'époque, où, selon toute probabilité, cessa l'imprimerie des Frères de Saint-Martin, coïncide tout à fait avec l'érection de l'atelier de Veldener, dans cette même ville de Louvain, où nous l'avons déjà rencontré comme collaborateur du *Speculum*. Comme dans la souscription citée plus haut, Veldener rappelle son talent *celandi ac caracterizandi*, il se peut qu'il eût déjà coopéré à cette imprimerie, en y taillant des lettres, car, à cette époque, on ne pouvait monter un atelier typographique sans posséder l'art de fondre des caractères. Veldener peut donc avoir appartenu en qualité de clerc à la confrérie et être rentré dans la vie bourgeoise quelque temps avant la cessation de la maison des Frères, et avoir fondé un établissement particulier en reprenant leur matériel d'imprimerie, parmi lequel se trouvaient les planches du *Speculum*, la plupart de celle de la *Bible des pauvres*, etc.

M. Harzen essaie ensuite de déterminer l'époque de la publication du *Speculum* par une considération qui nous paraît avoir beaucoup de valeur. « On imprimait déjà, dit-il, depuis un quart de siècle lorsque parut, vers 1472, à Augsbourg, la première édition allemande du *Speculum ;* elle fut suivie de celle de Bâle, 1476 ; de celles de Lyon, 1478, 1479, 1482, 1483, 1488, etc. Durant cet espace de temps, le

---

(1) La seule mention que l'on ait de cette imprimerie est tirée de l'*Historia rerum Lovaniensium* de J. Molanus, dont nous parlerons au deuxième appendice de cet article. Voici ce que l'on y trouve : « Immo, cum typographia adinventa esset, conati sunt etiam Martinenses exemplo aliorum quorundam regularium, quaedam typis exprimere. Sed cum inde dispendium facerent, ab impressione mox cessarunt, contenti fere describere libros officii ecclesiastici, eo quod alii libri per typographos passim ederentur. » Van Hulthem avait autrefois communiqué ce renseignement à M. Delprat.

(2) M. Harzen cite à l'appui de cette date Van Gestel, *Hist. archiep. Mechl.*, I, p. 165, et Delprat (trad. de Möhnike), p. 69. Nous verrons plus loin qu'il est tombé dans l'erreur.

titre de *Speculum* devint fort commun et fut appliqué à diverses sciences, et l'influence artistique de l'école qui le produisit se poursuit dans les gravures sur bois des éditions flamandes, jusqu'à la fin de ce siècle (1).

« Si l'on considère maintenant avec quelle rapidité apparaissaient en ce temps de nombreuses éditions de certains livres populaires, tels que le *Fasciculus temporum*, la *Nef des fols* de Séb. Brant, etc., on peut en conclure que ces éditions flamandes du *Speculum* ne doivent pas être antérieures de beaucoup à l'édition allemande de 1472. Il n'est nullement nécessaire de recourir à un espace de plusieurs années pour expliquer la publication de quatre éditions d'un aussi mince volume que le *Speculum* : cette opinion est contredite par la conformité du papier et par la ressemblance des caractères. Rien ne nous empêche d'admettre qu'elles aient paru dans un court espace de temps, soit de deux ans, vers 1467 ou 1470.

« Si l'on peut circonscrire dans un cercle de peu d'années la coopération de Veldener au *Speculum*, nous possédons, pour déterminer l'époque où travaillait le maître de la *Bible des pauvres*, un point de repère plus précis dans un alphabet en figures de sa main, dont il se trouve un exemplaire complet au Musée de Bâle, alphabet où la lettre A porte la date de 1464. Or, comme dans cet ouvrage l'artiste s'élève à la même hauteur que dans les travaux mentionnés ci-dessus, et que, par conséquent, il ne faut pas les séparer l'un de l'autre, on peut les grouper tous autour de l'an 1464, et assigner au cycle tout entier la décade 1460 à 1470. »

Après avoir essayé de déterminer ainsi l'officine d'où sortirent les diverses éditions du livre célèbre dont nous nous occupons, l'ingénieux et savant auteur cherche à établir qui peut avoir fourni les dessins des planches. Cette partie du travail de M. Harzen est fort

---

(1) *Voy.* par exemple : *Boec des gulden throës.* Harlem, 1484, in-fol. — *Alle die epistelē ēn evangelien,* etc. Harlem, 1486, in-4°. — *Van dē vier oefeninghen Bonavēture.* Antw., Claes de Leeu, 1487, in-12. — *Van die ghecstelike kintscheyt Ihesu.* Antw., Gher. Leeu, 1488, in-12.— *Sinte Bernard' souter.* Antw., G. Leeu, 1491, in-12. — *Meditationes iordani de vita et passione Ihesu Christi.* Antw., G. Leeu, 1491, in-12. — *Corona mistica beate Marie virginis.* Antw., G. Leeu, 1492, in-12.

curieuse ; nous ne pouvons mieux faire que de la donner textuellement :

« Quel que soit l'auteur de ces remarquables gravures qui n'ont pas été surpassées au xve siècle, ce fut sans aucun doute un peintre et un des meilleurs de son temps. Mais il est encore inconnu, et on n'a trouvé jusqu'à présent aucun tableau, aucune miniature qui puissent servir de point de comparaison pour le déterminer. Cependant on s'arrête volontiers, dans les rapprochements, à Thierry Stuerbout, qui travaillait à Louvain en 1462, et y avait, en 1468, le titre de peintre de la ville. A cette époque, il y peignit les deux tableaux qui se trouvaient dans la collection du feu roi de Hollande. Vers le même temps environ, on lui commanda de nouveaux ouvrages pour l'hôtel de ville, mais la mort le surprit pendant leur exécution. Comme la mention des travaux de Stuerbout cesse dans les actes à partir de 1468, il doit être décédé peu après cette date. Par suite de sa mort, et dans le cas où les bois du *Speculum* seraient réellement de lui, il est possible que Veldener ait été appelé à terminer l'ouvrage commencé. Mais comme il y a une partie des planches de Veldener qui trahissent la main du maître de la *Biblia pauperum*, il est à présumer qu'elles ont été laissées par ce dernier toutes préparées pour la gravure.

« Il ne paraît pas douteux que le maître de la *Biblia pauperum* et T. Stuerbout appartiennent tous deux à l'école de Roger de Bruges, dont les proportions grêles se retrouvent dans les deux tableaux de 1468, comme dans les bois du *Canticum*. On remarque aussi de la conformité entre Stuerbout et Memling, que l'on regarde avec certitude comme un élève de Roger. C'est pour cela que les 4 volets de la Cène de Louvain, dont le nouveau cadre porte le nom de Memling, et qui se trouvent aujourd'hui dans les galeries de Berlin et de Munich, sont attribués tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces maîtres ; d'un autre côté, les planches du *Speculum* ont été attribuées à Memling. Tout cela témoigne d'une parenté bien proche. Le rapprochement du temps, du lieu et du style rendent très-probable l'identité du maître de la *Biblia*, du *Speculum*, etc., avec Stuerbout. Mais, avant d'oser prononcer sur ce point, il faut que de nouvelles œuvres bien constatées de ce peintre viennent à être découvertes, afin de pouvoir mieux étudier le caractère particulier qui le distingue. »

Nous avons rapporté avec toute l'exactitude possible le système nouveau de M. Harzen, nous nous sommes souvent servi de ses paroles mêmes, et nous avons donné des passages entiers traduits fidèlement. En effet, par l'importance de ses résultats, l'opinion du savant écrivain vaut certainement la peine d'être étudiée et discutée avec soin, et elle mérite une réfutation plus solide que celle présentée au n° 11 du *Konst- en Letterbode* de la Haye. Après avoir traité de ridicules les conjectures de M. Harzen, l'auteur de l'article inséré dans ce journal prétend que le travail de ce savant a été inspiré « par cet esprit de guerre, qui anime toujours l'Allemagne contre les justes droits de la Hollande à l'invention de l'imprimerie, et surtout par l'opposition personnelle de M. Rodolphe Weigel contre ces droits. L'esprit de négation (der Geist der Verneinung) n'a pas encore été forcé au silence chez nos voisins. Mais que l'on se console, l'arsenal allemand ne contient pas d'armes plus fortes pour le combattre, et, si quelqu'un juge le travail de M. Harzen digne d'une réfutation sérieuse, nous lui promettons certes une victoire plus facile que celles que nous avons remportées sur Renouard, Guichard et Umbreit. »

Nous le disons nettement : ce sont là des mots, et non pas des raisons. Les victoires dont parle l'auteur sont bien faciles, si on les remporte de cette manière. Nous ne savons pas du tout si ce sont des motifs particuliers qui ont dirigé M. Harzen dans ses études, mais nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas dans son travail la moindre trace d'animosité allemande ou d'agression rancunière. C'est un article sérieux et écrit tout à fait au point de vue de la recherche de la vérité. Il peut contenir des erreurs, ses conjectures peuvent n'être pas du goût de tout le monde, et nous-mêmes nous trouvons de sérieuses objections à y faire ; mais certainement elles ne méritent pas le dédain. Ce sont des conjectures, soit ; mais, dans les questions historiques difficiles à résoudre, les conjectures, lorsqu'elles sont ingénieusement déduites de certains faits connus et appuyées sur des commencements de preuves, lorsqu'elles ne choquent pas la raison et ne se détruisent pas par des dates ou d'autres circonstances certaines, de semblables conjectures, disons-nous, ont une grande utilité, et souvent il ne faut qu'un hasard heureux pour les transformer en vérités. Elles fonctionnent en histoire comme ces équations simulées au moyen desquelles, en algèbre, on résout les

problèmes les plus difficiles. Et ne croyez pas que l'imagination seule suffise pour les créer : les ouvrages des grands écrivains sont remplis de suppositions par lesquelles ils cherchent à suppléer aux lacunes de l'histoire ou à en éclaircir les obscurités ; mais ce n'est qu'après s'être entourés des précautions les plus minutieuses, après avoir acquis une profonde connaissance des temps, des lieux et des personnages, après s'être incarnés au siècle dont ils parlent, que les historiens sérieux osent recourir à ces moyens. Il n'est certainement pas plus facile de créer des pièces de rapport dans l'histoire que de repeindre des parties effacées sur le tableau d'un peintre illustre.

Mais s'il est permis à un écrivain d'émettre des idées conjecturales sur un point obscur, il faut aussi qu'il s'attende à ce que ses suppositions soient soumises à une appréciation d'autant plus sévère que ses allégations s'éloignent davantage de l'opinion commune. Cela n'est que juste.

Le système nouveau de M. Harzen, au premier abord, satisfait à toutes les conditions. Lorsqu'il attribue les premiers *Speculum* à Jean Veldener, éditeur de l'édition de 1483, il ne fait que suivre une opinion émise déjà par plusieurs écrivains, tels que Heinecken, la Serna, etc. Or, cette opinion est certainement la première qui se présentera à l'esprit de tout homme raisonnable. Il est tout naturel de supposer que celui qui a édité un ouvrage au moyen de certaines planches est très-probablement aussi l'éditeur des éditions antérieures de cet ouvrage. Il est vrai que l'on voit tous les jours des imprimeurs se servir du matériel d'un confrère ; mais au commencement de la typographie, c'était là une exception bien rare : chaque imprimeur, obligé de se monter lui-même sa petite officine, ne se créait que le matériel indispensable et tâchait encore, par des planches exécutées d'une certaine façon, par l'originalité de ses types, par un format de prédilection, de donner au produit de ses presses un cachet tout particulier qui pût le faire distinguer de ses confrères. Or, M. Harzen fait très-bien remarquer la grande analogie de style qu'il y a entre les planches des diverses productions de Veldener ; et comme celui-ci se proclame lui-même graveur, il en conclut bien légitimement que cet artiste a créé des œuvres, et que parmi ses œuvres peuvent se trouver le *Speculum*, la *Biblia pauperum*, etc. Il n'y a là rien d'extraordinaire, rien que de bien simple. Il serait sans doute cent fois

plus étonnant que Veldener, un graveur, eût employé des planches exécutées quarante ans avant l'époque où il s'en est servi, et qu'il se fût mis à en étudier le style pour le reproduire dans les planches ornant ses publications à lui. Cette manière de faire serait certainement sans précédent aucun. Et que tous les graveurs de la fin du xve siècle se soient mis, à l'unisson, à imiter ce style, au point de former, pour ainsi dire, une école ayant un caractère nettement tranché, cela n'est pas croyable. L'art ne rétrograde pas ainsi. Si Veldener avait édité, en 1483, des planches gravées réellement en 1440, il n'aurait sans doute obtenu aucun succès, à cause de leur infériorité, tandis que les bois du *Speculum* édité par lui brillent au contraire par leur exécution entre tout ce qu'on a publié à cette époque. Il serait difficile d'en montrer qui soient d'un mérite artistique supérieur. Et puis, quel échafaudage de suppositions n'a-t-on pas dû faire pour expliquer comment Veldener de Cologne a été mis en possession de ces bois de Harlem, après qu'ils eussent traîné pendant quarante ans dans la poussière des greniers ou dans les débris des officines costériennes ! C'est là que pullulent les conjectures !

L'opinion reproduite par M. Harzen et appuyée par lui de considérations nouvelles, cette opinion est, nous le répétons, toute rationnelle. Mais, dans son désir de résoudre quelques difficultés résultant de circonstances toutes particulières, il est allé plus loin. Il émet l'idée que le *Speculum* serait sorti des presses des Frères de la vie commune de Saint-Martin à Louvain, congrégation à laquelle Veldener aurait appartenu : il se base sur la coïncidence chronologique entre la cessation de l'imprimerie de ces religieux et l'érection de l'atelier de Veldener. Ici, nous devons l'avouer, M. Harzen a été induit en erreur par une fausse date. C'est, selon lui, en 1477 que les martinistes de Louvain abandonnèrent leur règle pour embrasser la règle de Saint-Augustin. Cette date lui a été donnée par M. Delprat (1), qui cite comme source Van Gestel, *Hist. archiep. Mechlin.*, t. I, p. 165. Or, dans ce dernier ouvrage, on trouve le chiffre 1447, qui est le chiffre vrai. Nous avons sous les yeux les renseignements les

(1) Voy. *Verhand. over de fraterh.* Delprat donne deux fois ce chiffre de 1477, p. 141 et p. 315.

plus authentiques sur ce monastère, l'*Historia Lovaniensis* manuscrite de *J. Molanus* et un *Manuale* à l'usage des religieux de Saint-Martin, écrit en 1526 (1). En tête de ce dernier manuscrit se trouvent un historique du couvent et les pièces relatives à l'établissement de la règle et à l'annexion au chapitre de Windeshem. Il ressort de ces documents que la maison de Saint-Martin, fondée en 1433, adopta la règle de Saint-Augustin, en 1447. Après diverses instances pour être réunis à Windeshem, le prieur et les frères réunis en chapitre le 17 janvier 1461 dressent, devant notaire, l'acte d'annexion (2); le 4 des calendes d'avril de la même année, ils envoient leur supplique à Windeshem et, le 15 avril 1465, ce dernier chapitre accepte l'incorporation par un acte définitif et authentique.

Il se présente ici une question bien intéressante. En adoptant la règle de Saint-Augustin, en se transformant en chanoines réguliers, les Frères de la vie commune d'une maison qui possédait une imprimerie arrêtaient-ils, à cause de ce changement de règle, les produits de leurs presses? La typographie était-elle un travail manuel incompatible avec leur nouvelle organisation? M. Harzen semble le croire. Nous pensons que c'est une erreur. Bien que l'imprimerie ait été exercée davantage par les Frères de la vie commune, il y a des exemples d'ateliers typographiques dans des maisons annexées au chapitre de Windeshem. Nous citerons le couvent de *Hem*, près de Schoonhoven (3). Molanus, en parlant de l'imprimerie de Saint-Martin à Louvain, dit expressément : « exemplo aliorum quorundam regularium. »

Si l'affiliation au chapitre de Windeshem avait été un motif de

(1) Mss. 11915-11918 de la Bibliothèque de Bourgogne.

(2) Douze frères formaient alors la communauté et assistèrent à cet acte. On n'y voit pas figurer le nom de Veldener, pas plus que dans les actes subséquents. Évidemment, il n'appartint jamais à cette communauté. Il est assez curieux que parmi les religieux signataires de cet acte et d'autres, on trouve le nom d'un Mayençais, Johannes Zaelbach de Moguntia. « Primogenitus hujus domi, » dit la chronique de J. Molanus, « a patre Egidio receptus. Qui a primaria domus erectione 53 annis Deo militans, multos libros eleganti manu conscripsit. Obiit 1490. » Tous ces détails de fondation, etc., se trouvent du reste, dans Sanderus, le Roy et autres.

(3) Delprat, *Verhandeling*, etc., p. 173.

cesser d'imprimer, il s'en serait suivi que la maison de Louvain aurait dû avoir une officine typographique antérieurement à l'année 1462, ce que nous ne croyons pas probable (1).

En admettant l'assertion de Molanus, quels sont les ouvrages sortis des presses des religieux de Saint-Martin ? Il nous serait impossible de répondre à cette question. Trop fidèles au précepte du plus illustre d'entre eux, *ama nesciri*, les humbles moines de l'ordre de Windeshem, ainsi que les Frères de la vie commune, souscrivaient peu leurs ouvrages : si ces derniers, par exemple, n'avaient pas mis leur nom à une seule des plus petites productions de leur atelier de Bruxelles, on ignorerait encore aujourd'hui d'où est sorti le *Gnotosolitos*. Mais comme tout finit par céder aux investigations des curieux, ce point d'histoire bibliographique s'éclaircira un jour. On trouverait déjà peut-être un point de départ dans la liste des livres que possédait autrefois ce couvent. Le *Manuale* dont nous avons parlé et la chronique que nous citons en note renferment des documents à cet égard. Le premier de ces manuscrits nous donne entre autres une nomenclature de livres dont la lecture était conseillée aux *clerici admissi* et aux novices de cette maison. Ces ouvrages devaient probablement exister dans la bibliothèque du couvent, soit manuscrits, soit imprimés ; peut-être aussi cette liste est-elle simplement reproduite d'après quelque règle monastique. Quoi qu'il en soit, comme elle peut servir de base à des recherches et qu'elle offre quelque intérêt par elle-même, nous la donnerons en appendice à cet article.

Nous ne suivrons pas M. Harzen dans sa comparaison des gravures du *Speculum* avec les tableaux de Stuerbout; comme il le dit lui-

---

(1) Nous ne savons à quelle source Molanus a puisé ce fait d'une imprimerie au couvent de Saint-Martin. En général il écrit son histoire de Louvain d'après les pièces authentiques et on peut se fier à son exactitude; cependant nous oserions émettre un doute sur l'existence de cette imprimerie. Un particulier de Louvain, amateur curieux de tout ce qui intéresse sa ville natale, possède entre autres ouvrages, une chronique manuscrite du couvent de Saint-Martin, compilée au siècle dernier par un chanoine nommé J. Bosmans. Elle comprend en 5 volumes in-folio une histoire de l'ordre et une copie de toutes les pièces les plus intéressantes des archives de cette maison, bulles, contrats, chartes, correspondances, etc. Bien qu'elle entre dans les détails les plus minutieux, nous n'y avons rien trouvé relativement à l'existence de cette ancienne imprimerie.

même, les éléments sont insuffisants encore pour aborder cette question avec quelque fruit. L'opinion du savant auteur n'en est pas moins fort ingénieuse.

Mais pour déterminer l'origine des gravures du *Speculum* il y a une mine que l'on n'a pas encore, croyons-nous, suffisamment exploitée. Tout le monde sait qu'au commencement de l'imprimerie, les livres étaient assez souvent des reproductions, aussi exactes que possible, des manuscrits correspondants ; peut-être en a-t-il été de même du *Speculum*. Nous ne sachons pas que des recherches étendues aient été faites dans le but d'en découvrir un manuscrit dont les miniatures eussent servi de modèle au graveur sur bois. MM. Guichard et Ottley ne semblent avoir rien fait de semblable. Les manuscrits du *Speculum*, antérieurs aux éditions typographiques, sont très-nombreux ; la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles pour sa part en possède une demi-douzaine ; nous les avons confrontés avec les célèbres planches xylographiques et nous avons des raisons de croire que personne avant nous n'avait fait encore cette opération. Un seul de nos manuscrits offre dans ses miniatures quelque analogie de disposition et de dessin avec les planches du *Speculum* imprimé, mais il n'y a aucune identité ; les autres s'en écartent de toute façon. Il serait à désirer qu'une semblable confrontation se fît dans toutes les bibliothèques où existent des manuscrits du *Speculum ;* il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'on finît par en découvrir un dont les peintures eussent servi de type au graveur. Si l'on parvenait à faire cette trouvaille, quel jour ne jetterait-elle pas sur les ténèbres épaisses qui enveloppent le berceau du précieux incunable ! L'âge, la provenance, l'auteur du manuscrit seraient des sujets à fournir un aliment nouveau aux études des investigateurs ; et de quel secours ne serait pas le plus faible éclaircissement obtenu par ce moyen !

Pour faire cette comparaison, il n'est pas nécessaire d'avoir devant soi un exemplaire original du *Speculum ;* les nombreux *fac-simile* exécutés d'après diverses planches de ce livre sont tout à fait suffisants pour cela.

Que de travaux, que de recherches ont été faits déjà pour découvrir l'auteur de ce modeste petit volume d'images populaires nommé le *Speculum !* Que de discussions il soulèvera encore ! Est-il au moins permis d'espérer que l'on arrivera un jour à un résultat certain ? La

curiosité humaine ne connaît pas d'obstacles, a dit de Lamennais. Mais ce n'est pas la curiosité seule qui excite les investigations au sujet du livre qui nous occupe. Par un de ces hasards fréquents dans les annales de l'humanité, et qui font que de petits objets sont des sources de grandes choses, ce pauvre petit recueil d'images est arrivé à jouer un grand rôle dans l'histoire de la civilisation. Deux peuples se disputent la découverte la plus importante peut-être qu'il ait été donné de faire à l'homme. L'un de ces peuples a basé ses prétentions sur une tradition nationale qui présente ce livre comme le premier bégaiement d'une parole nouvelle, et qui donne le sol de la Hollande comme le berceau d'un art sublime.

Il s'agit de savoir si ce peuple a bien le droit de s'attribuer cette gloire et de dresser, à la faveur des ténèbres qui entourent l'origine de ce petit livre, un piédestal à un homme qu'une voix faible et isolée proclame l'auteur de la grande découverte. Il s'agit encore de remplir une page importante de l'histoire de l'art, d'expliquer l'apparition subite de quatre ou cinq productions remarquables dont l'exécution a dû réunir plusieurs découvertes simultanées, productions tellement parfaites que pendant plus d'un demi-siècle on n'a pu les surpasser.

La question, comme on le voit, a grandi, et les nombreux travaux dont le *Speculum*, la *Biblia pauperum*, etc., ont été l'objet, ne doivent pas nous étonner; le champ est loin d'être clos, plus d'une lance s'y rompra encore.

A les considérer sous ce point de vue, les recherches profondes auxquelles on s'est livré au sujet de ces humbles petits livres, produits obscurs peut-être de quelque monastère ignoré, chefs-d'œuvre de quelque graveur pieux ou de quelque pauvre imprimeur inconnu, ces recherches, disons-nous, ont dans cette apparente *infimité* même du sujet une sorte de grandeur; nous en comprenons l'attraction irrésistible; et nous nous expliquons cette masse d'écrivains qui y ont dévoué toutes les forces de leur intelligence, tout comme nous comprenons ces voyageurs hardis qui s'en vont affronter mille dangers, traverser des déserts et des peuplades sauvages à la recherche d'un mince filet d'eau suintant obscurément entre des rochers touffus, mais qui est la source première d'un fleuve qui plus loin s'appellera le Nil ou les Amazones.

C. R.

APPENDICES.

A

Livres dont la lecture était conseillée aux Clerici admissi *et aux Novices du Couvent de Saint-Martin à Louvain.*

Liber de eruditione religiosorum qui incipit : erudire Hierusalem.

Epistola de institutione noviciorum.

Liber de disciplina noviciorum qui incipit : primo consideramus.

Hugo de S. Victore de disciplina qui incipit : fratres largiente.

Tractatus de professione monachorum. Incipit : tractatus iste qui est.

Speculum monachorum.

Speculum beati Bernardi.

Formula noviciorum.

Hugo de S. Victore et Hubertus super regulam B. Augustini.

Horologium eterne sapientie.

Liber de Ymagine vite.

Liber de profectu religiosorum.

Libri quatuor utilissimi de imitatione Christi patris Thome Kempis.

Ejusdem alphabetum monachi (1).

Ejusdem breves admonitiones.

Ejusdem liber qui dicitur (H)ortulus rosarum et alia similia que ducunt infirmam animam ad contemptum mundi et omnium presentium et instruunt ad amorem Dei.

Post professionem legant ex sequentibus secundum magistri arbitrium : Vitam Ihu Xpi secundum Ludolphum.

Opera beati Bernardi abbatis.

---

(1) Scilicet in schola Dei. Notre manuscrit contient en entier ce petit traité. Il se termine par quelques lignes de conclusion qui ne se trouvent pas dans l'édition des OEuvres de Thomas à Kempis. Nuremberg, 1594, la seule que nous ayons sous la main.

Librum de spiritualibus ascensionibus qui incipit : Beatus Vir.

Librum de reformatione virium anime qui incipit : homo quidam.

Confessionale beati Thome. — Ejusdem de divinis moribus.

Epistolam missam in Emsteyn, etc. — Aurea verba fratris Egidii.

Quatuor libros dyalogi noviciorum fratris Thome Kempis, de Mgro Gerardo Groot et domino Florentio ac gestis aliorum fratrum, etc.

Omnia alia opera f. Thome Kempis que haberi possunt.

Aliqua opera B. Anselmi episcopi : — Omnia opera B. Gregorii pape. — Vitas patrum : verba seniorum.

Librum de collationibus patrum.

Quedam opera devota Hugonis de Sto Victore.

Omnia parva opuscula S. Bonaventure.

Ammonitiones Effrem ad monachos. — Tractatus de doctrina cordis. — Libellum devotum de vita vera. — Libellum de initio ordinis Cistercensium.

Vitas fratrum predicatorum. — Vitas S. Bernardi, Francisci, Dominici ac similium sanctorum. — Legendam Angele de Fulgineo. — Quatuor primos libros arboris crucifixe vite Jhesu fratris Hubertini. — Quedam ex roseto fratris Johannis de Bruxella canonici regularis. — Opuscula de oculo ac de morali lepra et alia opera Mgri Johannis Nyder ordinis predicatorum. — Omnia opera Gersonis. — Quædam opera beati Augustini, Jeronimi, Ambrosii et Johannis Crisostomi.

B.

Historiæ Lovaniensium libri XIV auctore JOANNE MOLANO.

Nous avons plusieurs fois fait mention d'une histoire manuscrite de Louvain, par J. Molanus. Une notice sur cet ouvrage offrira, croyons-nous, quelque intérêt.

Jean Molanus ou Vermeulen fut un des hommes les plus érudits de son époque en Belgique. Il naquit en 1533. Ses ouvrages historiques, comme le dit avec raison Valère André, sont remplis de re-

cherches et d'études sur les antiquités de Belgique; il parcourait avec ardeur les dépôts d'archives, pour baser ses assertions sur des monuments authentiques, procédé peu commun parmi les écrivains de ce temps-là.

Parmi ses nombreux ouvrages, il avait écrit 14 livres sur l'Histoire de Louvain. Valère André les cite dans la première édition de sa *Bibliotheca Belgica;* dans la 2e, il dit les avoir vus « sed mutilos et imperfectos. » Après la mort de Molanus, arrivée le 18 septembre 1585, ce manuscrit vint entre les mains de Henri Cuyckius, alors doyen de Saint-Pierre à Louvain et plus tard évêque de Ruremonde. Cet homme, également savant, publia d'abord deux des ouvrages manuscrits délaissés par le défunt et prêta l'*Histoire de Louvain* à Pierre de Lou (Petrus Louwius). Celui-ci en tira des notes pour la *Militia sacra ducum Brabantiæ* de Molanus qu'il publia avec Cuyckius. Depuis ce temps, on ne savait pas ce que ce manuscrit était devenu, lorsqu'il apparut tout à coup dans une vente publique faite à Louvain, chez François Van Overbeke, en avril 1769. C'était l'original même écrit de la main de l'auteur. Il portait le titre de *Historiæ Lovaniensium libri XIV*, et se composait de 442 feuillets in-folio. Sept feuillets y manquaient. Il fut acquis à cette vente par M. Vanden Berghe, comte de Limminghe, qui le communiqua plus tard à Paquot en le priant de le publier et de l'augmenter de ses notes. Vers 1781, Paquot en fit une copie, mais il n'eut pas, sans doute, le loisir de mettre cet ouvrage au jour. En 1820, le manuscrit original se trouvait entre les mains de Mlle Pauline de Limminghe, religieuse à Gand et petite-fille du comte de Limminghe susdit. Nous ignorons s'il existe encore aujourd'hui.

La plupart des renseignements qui précèdent ont été puisés dans les notes de Van Hulthem et dans les manuscrits d'Ermens.

La section des manuscrits possède sous les nos 17174 et 17175 des mémoires sur Louvain tirés de la grande compilation historique de Guillaume Boon reposant aux archives de cette ville. Le rédacteur de ces mémoires, Pelckmans, cite à la première page le travail de Molanus, mais il n'en tire parti que pour réfuter l'opinion de ceux qui croyaient aux vieilles dynasties des Brabones et autres comtes de Louvain issus de Jules-César et de Priam. Pelckmans doit donc avoir vu le manuscrit de Molanus ou la copie vers le commencement de ce siècle.

Quant à la copie faite par Paquot, elle fut vendue, en 1813, par les héritiers de ce savant écrivain, avec une masse d'autres papiers, à Van Hulthem. Celui-ci, avec son tact ordinaire et sa parfaite connaissance de l'histoire belge, avait très-bien compris la valeur de ce manuscrit, et, par les nombreuses notes qu'il a laissées à cet égard, on s'aperçoit qu'il en faisait un cas tout particulier. On a déjà vu que lorsque M. Delprat s'occupait de publier son savant ouvrage, *Verhandeling over G. Groote*, enz., Utrecht, 1830, Van Hulthem lui adressa des renseignements curieux tirés de l'histoire de Molanus.

La dernière mention que nous connaissions de ce manuscrit se trouve dans l'Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique, année 1849, p. 73. « Nous avons eu autrefois cette copie entre les mains, dit M. de Reiffenberg ; Van Hulthem nous avait engagé à la publier, et nous étions même entré, dans le courant de 1822, en pourparlers avec les imprimeurs Van Linthout et Van den Zande de Louvain. Les choses toutefois en restèrent là, et, à notre grande surprise, le manuscrit ne s'est pas retrouvé à la mort du propriétaire. Il n'est pas indiqué dans le catalogue de M. Voisin. C'est une perte réelle. Probablement, M. Van Hulthem l'aura prêté; il serait du devoir des détenteurs de le restituer à la Bibliothèque royale, qui a acquis tous les manuscrits de Van Hulthem. »

On comprend qu'après une assertion aussi formelle, émanée du savant conservateur qui avait si souvent exploré les manuscrits du fonds Van Hulthem, nous ayons aussi désespéré de l'existence de cette copie. Et cependant elle existe, et même elle est indiquée dans le *Répertoire méthodique des manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne*, sous le titre de *Historiæ lovaniensium liber primus*, et attribuée à Paquot. L'idée ne nous était pas venue, pas plus qu'à M. de Reiffenberg, d'y mettre la main d'emblée. C'est que, dans la foule des écritures de Paquot, il y a tant de choses à l'état de projet, tant d'ouvrages divers commencés que nous nous étions dit que cette *Historia Lovaniensis* était une de ces mille bribes savantes. Ayant eu besoin de vérifier la note transmise par Van Hulthem à Delprat, nous donnâmes à notre honorable collègue de la section des manuscrits, M. Florian Frocheur, quelques indications historiques et nous le priâmes de vouloir bien faire des recherches dans les papiers provenant de Paquot. Elles furent heureuses : la chronique de Molanus

est retrouvée. C'est bien l'ouvrage attribué à Paquot, mais le savant rédacteur du *Répertoire* n'aura sans doute pas cru devoir accepter l'attribution que Van Hulthem en faisait à Molanus.

Paquot a écrit sa copie sur les pages restées en blanc du tome II d'une sorte de Bibliographie universelle, de manière qu'elle est interrompue quelquefois par des chapitres et des notes de cette vaste compilation. Il y a encore dans ce même volume d'autres notes, des extraits, des projets, etc., également étrangers à cette bibliographie. On voit que Paquot n'aimait pas à perdre du papier, et qu'il cherchait à utiliser la moindre page. Il y a des choses précieuses dans les coins de feuillets noircis de ses nombreuses paperasses, et souvent des biographes y ont cherché leurs recherches sans songer le moins du monde à citer le nom de ce pauvre Paquot.

La chronique de Molanus commence à la page 471 du volume, et se compose de 14 livres, ainsi divisés :

I. De Ducibus et Comitibus Lovaniensibus, sive Brabantiæ (p. 1 de la pagination particulière donnée par Paquot à sa copie); II. De Parochiis (p. 65); III. De Clero (p. 71); IV. De Familia Sancti Petri (p. 85); V. De Monasteriis (p. 90); VI. De Sacris Ædificiis (p. 122); VII. De Magistratu (p. 125); VIII. De Bellis Sacris (p. 128 et suite, p. 21); IX. De Universitate Lovaniensi (p. 140); X. De Fundationibus Universitatis (p. 167) ; XI. De Claris Principibus et Civibus Lovaniensibus (p. 175); XII. De exteris quibusdam (p. 197); XIII. De Punitionibus (p. 23); XIV. De rebus miscellaneis (p. 30).

A proprement parler, ce n'est pas une histoire. C'est un vaste recueil de notes distribuées par chapitres, revêtues quelquefois d'un commencement de rédaction, mais le plus souvent jetées sèchement sur le papier avec l'indication des sources d'où elles sont tirées. On voit que l'ouvrage, tel que l'auteur voulait le faire, est incomplet encore, partout il y a des lacunes. Si Molanus eût vécu assez pour achever cet ouvrage, nul doute qu'il n'en eût fait un livre très-remarquable. Peut-être même quelques parties en ont-elles été terminées. C'est ainsi, par exemple, que son ouvrage *Militia sacra Ducum Brabantiæ,* publié après sa mort, se trouve en substance, en notes, dans l'*Historia Lovaniensis,* dont elle forme le chapitre VIII. L'ouvrage n'est pas autre chose que ce chapitre avec une forme

oratoire, amplifié selon toutes les règles de l'art de rhétorique.

Comme nous l'avons dit déjà, le grand mérite du travail de Molanus, c'est d'être, en général, basé sur des recherches faites dans les archives : de plus, on y trouve déjà une critique historique peu commune à cette époque. Ses études sur les anciens comtes de Louvain et ducs de Brabant, sont remplies d'érudition et peuvent être consultées encore aujourd'hui. Ses renseignements sur l'histoire ecclésiastique, sur les monastères de Louvain et sur les hommes plus ou moins célèbres qui en sortirent, sont toujours puisés aux documents originaux, et par suite de la dispersion actuelle des pièces authentiques, ils sont devenus d'une importance facile à apprécier. La biographie louvaniste surtout y trouvera bien des noms à recueillir; beaucoup de noms d'illustres inconnus, sans doute, mais que l'histoire locale ne doit pas oublier. L'administration communale trouve quelque peine, dit-on, à peupler de statues les 300 niches vides de l'hôtel de ville : dans son embarras à trouver un pareil nombre de compatriotes célèbres, elle s'est décidée à recourir à des expédients. A côté des souverains qui ont plus ou moins régné sur le Brabant ou la Belgique, on se propose d'y faire figurer des abstractions, des vertus communales, ensuite quelques grands hommes nés à Louvain, puis enfin, dit-on, une brillante série d'individus ayant eu l'honneur d'être bourgmestres ou *consules,* comme dirait Juste Lipse, depuis ceux qui portaient l'antique braie gauloise, le *keerel* et la toque de velours, jusqu'à ceux qui sont affublés du charmant costume, si éminemment plastique, décrit dans l'arrêté royal du . . . ., annexé à la loi communale du . . . . . Eh bien ! maintenant que l'on possède la chronique de Molanus, on pourra éviter ce plaisant bariolage. Dans la multitude de gens de Louvain dont elle dit quelque chose, il y a de quoi choisir 300 couples d'hommes célèbres. Ce ne seront, il est vrai, le plus souvent que des professeurs ayant acquis du renom par leur savoir ou par leurs écrits, des religieux auteurs de quelque commentaire sur le maître des sentences, ou morts en odeur de sainteté, des capitaines qui se sont distingués à la guerre, des fondateurs d'églises, d'autels ou de monastères, quelques peintres, des *scripteurs* de manuscrits, presque tous assez obscurs, si l'on veut, mais qui valent tout aussi bien l'aumône d'une niche que ceux dont les seuls exploits, les seules œuvres sont

quelques centaines de signatures au bas des placards municipaux (1).

Il n'appartient pas à notre Bulletin, auquel nous désirons autant que possible conserver son caractère de bibliophile, de donner un travail un peu complet sur la Chronique de Molanus. Nous en tirerons pour un autre recueil des renseignements curieux pour l'histoire des arts.

Nous finirons en donnant quelques extraits où il est question de livres, de papier, de manuscrits, choses qui offrent plus d'intérêt aux lecteurs de notre Journal.

LIBRI IMPRESSI.

Bessarionis, cardinalis Niceni, defensorium Platonis Romæ impresserunt Conradus Sweynheim et Arnoldus Pannartz, quod idem cardinalis Henrico de Zoemeren, regenti Lovanii in theologia, ex Roma dono misit circa septembrem anno 1470.

Præsens Rationalis divinorum officiorum Codex, venustate capitalium decoratus, rubricationibusque distinctus artificiosa adinventione imprimendi ac characterizandi, absque calami exaratione, sic effigiatus : et ab eusebiam Dei industrie est consummatus per Johannem Fust, civem Moguntinum, et Petrum Gernszheym, clericum, anno 1459.

Est in Bethlehem Rationale Durandi, in membrana impressum.

Lactantius, Romæ impressus 1470, est in bibliotheca artium.

Libri aliquot ex prima impressione Lovaniensi : Radulphi de Rivo, decani Tungrensis Grammatica, 1485.

LIBRI SCRIPTI.

1. Toppo, qui et Volkerus, de Horn, instructor commensalium monasterii nostri S. Martini, obiit in domo nostra 1453. Legavit pro anniversario suo libros suos; inter quos erat Biblia vera, quam super duplici papyro propria manu conscripsit ; pro qua quidam theologus, triginta florenos postulatus dare præsentavit. Hunc ligari fecimus in 2 voluminibus. *Martinenses.*

(1) Les qualificatifs purement physiques donnés par Molanus auraient même leur importance. « Vir erat præpinguis, » dit-il quelque part d'un doyen. La statuaire peut tirer un parti favorable de pareils renseignements.

2. Generosus dominus Ethmundus, pater Antonii de Emmechoven tertii Prioris nostri, dedit nobis majorem partem textus veteris Testamenti, in teutonico, in pergamena conscriptam, quam vendidimus 60 florenis rhenensibus. Et pro iis de novo scribi fecimus tres quinquagenas beati Augustini super Psalterium in bono pergameno. *Ibidem.*

3. XVI. Kal. maii, Obitus domini Simonis de Castello, canonici S. Petri Lovaniensis, qui legavit nobis pro Anniversario suo faciendo, unum librum Juris canonici, valentem bene 40 florenos, vocatum Speculum Judiciale. *Parcum.*

4. Concordantiæ majores, emptæ 33 Rhenensibus, sunt inter libros Andreæ Horenbort. S. Th. Professoris, qui Facultati legavit. *Index.* 1483. (*De Miscellaneis,* liber XIV.)

LIBRUM EMENS A MINORENNI.

Quidam Theodoricus (1), qui dicit se librarium, et venditorem librorum, juxta decretum Rectoris flexis genibus, junctis manibus, ac nudo capite, humiliter veniam petiit in facie Universitatis, quia alias, contra ordinationes Universitatis, emisset quemdam librum a quodam minorenne. Universitas autem, attenta humiliatione, excessum pro hac vice remisit. *Acta anno* 1468.

(*De punitionibus,* liber XIII (2)).

PAPYRUS.

Ut mola papyracea Ten Broeke apud Parcum interteneatur, ordinatum est in pleno consilio, novembris 7, anno 1494, ne aliquis materiam papyro idoneam extra Lovanium divendat sub mulcta medii floreni Hollandiæ.

RESTITUTIO.

Item, de magno Hospitali in Lovanio, in salutem animarum illo-

---

(1) Est-ce que, par hasard, ce Theodoricus serait Thierry Martens? Aurait-il fait le libraire dans cette ville où longtemps après il eut un atelier d'imprimerie? C'est peu probable, mais ce n'est pas impossible. En 1468, il pouvait avoir environ 20 ans.

(2) Ce chapitre de *Punitionibus* est une petite chronique des méfaits célèbres perpétrés à Louvain et de leurs châtiments.

rum, a quibus potui retinuisse libros, quos non restitui, et jam restituere ignoro, 50 florenos. *Dominus de Baxadonis, Præpositus Lovaniensis* (1).

LIBRORUM PUBLICA EXUSTIO.

Hieronymus Aleander (legatus apostolicus) trium linguarum peritus, Lovanii primum aliquot Lutheri libros incendit in ipso Cæsaris discessu. Mox idem fecit Leodii. Idem in crastinum parat Coloniæ. *Erasmus, Agrippinæ, anno 1520. Libro XIII Epistolarum.* — Anno 1569, die 16 martii, auctoritate Ferdinandi de Toledo, ducis Albani, facta est per universitatem observatio omnium librorum apud bibliopolas, et in eosdem libros inquisitio. Eodemque tempore, idem fiebat in aliis civitatibus. — Postea ejusdem anni die 6 julii ejusdem ducis mandato, libri hæretici a carnifice publice in foro exurebantur, præsentibus in vicina officina Jodoco Ravenstein et Michaeli Baio, theologis, inquisitoribus. — Cæterum apud bibliopolas nihil punitione dignum inventum erat. Sed multi adferebant quædam Erasmi, et similia, quæ multa repurgatione egebant. Quibus hæreticos quosdam ipsi inquisitores, sibi aliquando oblatos, apponi curaverunt.

LOMBARDI.

Universitas, anno 1466, habita prius ac publicata prævia provisione ac privilegio illustrissimi ducis, per varia loca publicavit, ne quis scholaris, aut sub umbra scholaritatis Lovanii degens, libros impignoret apud Lombardos, aut alibi, sub gravi pœna, si qui contra fecerint, aut pignus hujusmodi acceptaverint.

C. R.

(1) Elle est éteinte la race de ces honnêtes emprunteurs de livres !

L'invention de l'imprimerie n'est due ni à Gutenberg *ni à* Laurent Coster (!!!).

M. de Baecker a envoyé dernièrement à la section d'archéologie du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, la transcription d'une chronique flamande, écrite de 1318 à 1350, par Nicolas Clerk, secrétaire de la ville d'Anvers, d'où il résulterait, suivant M. de Baecker, qu'il faut faire remonter au commencement du xiv[e] siècle l'invention de l'imprimerie ou de la presse appliquée à l'estampage. La lettre a été renvoyée à l'examen de M. de Laborde, bien connu par ses travaux sur l'origine de l'imprimerie.

Cette étrange nouvelle nous arrive de France et c'est une revue belge qui se charge de nous l'annoncer sans le plus petit commentaire. Passe pour M. de Baecker, lequel est un Flamand de France, d'ignorer ce qui s'est fait en Belgique depuis vingt-cinq ans et plus; passe pour la section d'archéologie de France de ne pas comprendre le flamand, et de croire sur parole M. de Baecker, dont le nom peut lui sembler une garantie. Mais des écrivains, des littérateurs belges, ne devaient pas, eux, laisser passer sans rien dire, l'assertion et la lettre de M. de Baecker (1).

Qu'on ne sache pas en France ce que c'est que la chronique de Nicolas Clerk, cela se comprend; mais en Belgique toute personne un peu au courant des travaux historiques publiés dans le pays, sait fort bien que M. Willems a édité pour la commission d'histoire la chronique brabançonne de De Clerk, intitulée *Brabantsche yeesten.*

---

(1) Notre estimable collaborateur, en nous communiquant cette notice, nous avait autorisé à mitiger un peu le blâme qu'il laisse échapper dans ces paroles; nous n'avons toutefois pas cru devoir le faire; son blâme est parfaitement fondé. Nous regrettons seulement qu'en accueillant la petite nouvelle littéraire relative à la découverte de M. de Baecker nous n'ayons pas ajouté, ce qui était d'abord notre intention, que nous attendions, pour la réduire à sa juste valeur, le rapport de M. de Laborde. Nous ne doutions pas un moment que M. de Baecker ne se fût fourvoyé, nous souvenant très-bien de l'interprétation donnée par M. Willems du passage en question de De Klerk et des remarques sur le même sujet de M. Mols, insérées dans ce *Bulletin,* t. I, p. 102. Aug. Sch.

Or, c'est dans cette chronique, rimée en vers thiois, ou, comme on le dit sans raison, en vers flamands, que se trouve le passage qui a servi de texte à M. de Baecker. Le voici :

Die goede vedelare Lodewic
Van Vaelbeke in Brabant...
Hi was d'eerste die vant
Van *stampien* die manieren
Die men noch hoert antieren.
(*Brabantsche yeesten*, I, 436.)

Ce qui veut dire : « Le bon joueur de vielle Louis Van Vaelbeke, en Brabant.... fut le premier qui trouva les espèces de *stampien*, qu'on entend encore. »

Voilà les *stampien*, dans lesquels M. de Baecker prétend voir l'imprimerie ou la presse appliquée à l'estampage ! Et c'est au joueur de vielle Louis Van Vaelbeke qu'il faudrait désormais faire honneur de l'invention attribuée par les uns à Laurent Coster, par les autres à Gutenberg. Allons, grands hommes de contrebande, faites-nous le plaisir de descendre de ces piédestaux où vous avez depuis trop longtemps usurpé la place d'un pauvre génie méconnu. Vous pensiez que la justice ne viendrait jamais ; mais par bonheur il se rencontre toujours un homme à la fin qui sait la faire éclater aux yeux des mortels ébahis. Cet homme, véritable providence du Brabançon Louis Van Vaelbeke, serait-il par hasard M. de Baecker? Examinons.

Dès l'abord un point nous semble étrange. Comment ! c'est un joueur de vielle dont il est question, et de Klerk ajoute que de son temps on entendait encore les *stampien* qu'il avait inventés le premier. Des *stampien* que l'on entendait ! Il ne s'agit donc pas d'imprimerie ou même d'estampage. M. de Baecker serait-il la dupe d'une équivoque ?

Mais en voici bien d'une autre ! Dans un vieux roman en vers français, intitulé Gilles de Chin, nous lisons :

Cil viéleur vièlent lais,
Cançonnetes et *estampiez* (v. 1147).

Oh ! oh ! les joueurs de vielle viellaient dans ce temps-là des lais, des chansonnettes et des *estampiez !* Pour le coup, le bon vielleur

Louis Van Vaelbeke pourrait bien n'avoir pas fait autre chose. Cela devient plus que probable. Enfin dans le Mystère de la Passion, publié par M. Jubinal, Riflart, un des bergers qui vont adorer l'enfant Jésus, dit à Gobelin, son camarade :

> Véoir l'allons, et je t'en prie;
> Et si disons une *estampie*
> De nos deux bons instruments.

Décidément *stampien, estampiez, estampie,* vous n'êtes qu'une espèce de chanson, une sorte d'air de danse. M. Willems a remarqué en effet que les *stampien* sont des *chansons à danser,* encore en usage dans la Flandre occidentale, et nous voyons que les ménestrels disaient ou viellaient de même leurs *estampies,* sans doute en marquant fortement la cadence avec le pied, ou, ce qui est plus probable, en se tenant debout, *stante pede,* et en chantant alternativement par manière de *tençoñ.*

Pauvre Van Vaelbeke! Pauvre M. de Baecker! seriez-vous donc déjà tombés de si haut? *Vanitas vanitatum!*

Mais au moins restera-t-il au Brabançon Van Vaelbeke l'honneur d'avoir trouvé le premier la manière de faire danser en chantant. Et cet honneur n'est pas mince à une époque aussi dansante que la nôtre ; alors que les Strauss, les Habenek et tant d'autres ont obtenu presque des apothéoses de la foule idolâtre. Il y a là de quoi consoler M. de Baecker qui pourra du moins porter sa notice à la section du comité chorégraphique.

Hélas! j'ai peur d'achever. Je crains d'être accusé par M. de Baecker de n'être qu'un insulteur gagé par les ennemis de Louis Van Vaelbeke (peut-être dira-t-il par les siens); car aujourd'hui sans doute sa gloire et celle de son héros, tout cela est mis en commun, tout cela se tient.

Et pourtant, j'en atteste le ciel, c'est l'amour seul de la vérité qui m'a fait prendre la plume. Si Louis Van Vaelbeke avait eu des titres réels pour détrôner Gutenberg, j'aurais applaudi des premiers à la justice tardive provoquée par M. de Baecker. Au lieu de cela, la vérité m'oblige à dire que longtemps avant les *stampien* de Van Vaelbeke, on connaissait en Provence un genre de poésie, appelé *estampida,* dont Rambaud de Vaqueiras, troubadour célèbre du

XIIe siècle (entendez-vous bien, du XIIe siècle) a laissé des exemples.

Elle m'oblige à dire, cette cruelle vérité, que le mot *estampida* signifie tout à la fois en provençal un certain genre de poésie et une querelle, une dispute, absolument comme le vieux mot *tençon,* cet autre genre de poésie.

Elle m'oblige à dire que chez les Italiens on reconnaît aussi depuis très-longtemps la *stampita,* qui n'est qu'une chanson avec accompagnement.

Enfin elle m'oblige à dire que toute cette histoire si malencontreusement mise par M. de Baecker sur le tapis de la section d'archéologie de France, est tout bonnement une vieille erreur de l'académicien belge Des Roches, qui soutint à cause de cela une longue discussion avec les savants de son temps vers la fin du XVIIIe siècle. De nos jours (ce fut, pensons-nous, vers l'année 1836), on essaya de la faire revivre au sein de l'académie de Bruxelles, mais il en fut bientôt fait justice. M. de Baecker arrive donc un peu tard pour ressusciter une opinion erronée déjà enterrée deux fois en Belgique.

J'ai honte d'une pareille conclusion, mais il faut bien le dire : Louis Van Vaelbeke n'a pas plus inventé l'imprimerie ou l'estampage que la poésie appelée en vieux français *estampie* et en flamand *stampien.* Tout au plus a-t-il importé cette dernière en Brabant. Ce genre paraît avoir été inventé par les troubadours, à moins cependant que ce ne soit un souvenir des danses grecques introduites par les Phocéens de Marseille. Nous laissons à la section de chorégraphie de France le soin de décider si les Corybantes n'y sont pas pour quelque chose.

Au surplus, la question ainsi réduite est encore des plus intéressantes, et M. de Baecker lui-même nous donnera sans doute aussi d'utiles éclaircissements sur ce point. Il aura le droit de se consoler alors d'avoir occasionné cette dernière mésaventure du bon Louis Van Vaelbeke, le joueur de vielle, puisque sans cela peut-être l'attention du monde savant n'eût pas été éveillée sur cette agréable question de poésie et de danse. « *Multarum deliciarum comes est extrema saltatio;* une danse échevelée procure des jouissances infinies, » dit Quintilien.

ÉMILE GACHET.

Bibliothèque facétieuse, érotique et enjouée.

Notre *Bulletin* a déjà donné, sous ce titre, des détails sur quelques ouvrages qui n'ont pas la prétention de concourir pour les prix de vertu que décerne l'Académie française, mais que la bibliographie ne peut passer sous silence, puisqu'ils existent et qu'ils se payent souvent des prix élevés. Nous allons extraire d'un catalogue spécial qui a été entrepris, mais qui, sans doute, ne sera ni achevé, ni publié, quelques détails nouveaux peut-être pour bien des lecteurs, et qui ne sauraient choquer personne :

Chansons de Collé.

L'édition publiée en 1784, in-18, sans indication de lieu, 212 pages, est très-fautive ; elle a sans doute été donnée d'après une mauvaise copie du manuscrit de Collé ; bien des mots sont estropiés d'une façon ridicule (p. 11, *rassermir* pour raffermir ; *madigal* pour madrigal, p. 68, etc.).

M. Auger, membre de l'Académie française, donna ses soins à une édition plus complète et meilleure qui vit le jour en 1807 avec la fausse indication de Hambourg, 2 vol. in-18 ; IV et 198 ; 177 pages. Ce fut d'après un manuscrit autographe accompagnant le troisième volume du *Théâtre de société* (édition de 1777 et exemplaire de l'auteur) que ce recueil fut mis au jour.

Le premier volume contient 85 chansons, couplets, vaudevilles, parodies, etc. ; le second en renferme 70 ; en tout 155 morceaux ; il s'en trouvait 136 dans le volume daté de 1784, mais un assez grand nombre n'était point l'œuvre de Collé, et se composait d'épigrammes gaillardes extraites de divers recueils et prises jusque dans Marot.

Nodier (catalogue de 1844, n° 547) remarque qu'Auger a, dans son édition (imprimée sur mauvais papier et d'un aspect disgracieux), retranché toutes les pièces faussement attribuées à Collé, de sorte que cette réimpression, si elle est plus exacte, est moins complète.

Un recueil, moins étendu que celui de 1784, avait vu le jour en 1765, in-8°, sous le titre de *Chansons joyeuses mises au jour par un ane-onyme onissime.* Ce volume se compose de deux parties (la se-

conde manque souvent) et forme le 4e tome de l'*Anthologie française*, publiée par J. Monet, 1765, in 8°.

Diverses collections renferment des chansons de Collé, prises en général parmi les moins *piquantes;* nous en trouvons 44 dans le t. IV, p. 1-85 des *Chansons choisies,* Genève (Paris) 1782.

Notons enfin qu'un exemplaire de l'édition de 1784, enrichi d'une lettre autographe de l'auteur, s'est payé 80 francs à l'une des ventes de Nodier, et qu'un bel exemplaire, relié en maroquin de l'édition de 1807, a été adjugé à 47 francs, vente C (Coislin) en 1847.

Les Épicés de Vénus, ou pièces d'un académicien, Londres (Paris), 1787, in-18, 53 pages. Ce livret, imprimé en caractères très-fins, a pour épigraphe : « Les plus intolérants sont les plus vicieux. » Il contient 37 pièces diverses ; toutes sont en vers, excepté un dialogue qui est en prose. Voici les titres de quelques-uns de ces fragments souvent assez spirituels ; mais dont le genre est loin de devoir servir de modèle :

Le Provincial à Paris ; le Mari et les deux confesseurs ; le Chauffage économique ; Origine du proverbe : le jeu ne vaut pas la chandelle ; Telle demande, telle réponse ; La jolie femme et le peintre ; la Bénédiction paternelle ; Parodie d'une scène de *Zaïre ;* l'Ennemi des disputes ; Duo à mettre en musique ; Cinq épigrammes de Martial de deux vers chaque, rendues également par un distique français.

Contes saugrenus. Bassora, 1789, in-8°, volume de 176 pages ayant pour épigraphe : « Ce n'est que par des contes que l'on réussit dans le monde. » (Voltaire, *le Taureau blanc.*)

Il se trouve sept contes dans ce recueil ; tous sont en prose ; en voici les titres :

L'Araignée ou la boîte en diamant ; le Déluge ou le nouveau Noach ; Rhodopé ou la Mule reine ; le Mouvement perpétuel ou la Galerie des Enchantements ; Drugha ou la Vertu des Femmes ; la Résurrection ; Lison et Annette ou les Malheurs du Moment ; la Pyramide, conte égyptien ; Rocoschen et Loulou ou les Anges bienfaisants.

Un exemplaire inscrit au catalogue de la vente Pixerécourt (il fut adjugé à 14 fr.) porte en note que M. Paul Lacroix attribue à Sylvain Maréchal ces jolis contes. M. Viollet-Leduc qui ne les trouve pas fort

piquants (*Bibliothèque poétique,* t. II, p. 204), observe avec raison que l'auteur a voulu s'essayer dans le genre du conte philosophique que Voltaire avait mis à la mode.

La Bulle d'Alexandre VI, nouvelle (en vers) *traduite de l'italien de Casti.* Paris, Dabin, 1802, in-8°, 24 pages.

Cette traduction est d'Andrieux ; elle n'a point été reproduite dans l'édition de ses *OEuvres.* 1818, 4 vol. in-8°, ou 1823, 6 vol. in-18.

L'étendue de ce conte n'est point le seul motif qui nous interdise de le reproduire ici, mais du moins quelques extraits, choisis de manière à ménager toutes les susceptibilités, nous seront permis :

Femmes de bien dont les chastes appas
D'un trait plaisant ne s'effarouchent pas,
Qui souriez à de joyeux passages
Et les citez sans en être moins sages,
Objets charmants, c'est pour vous que j'écris,
Encouragez mes timides récits.....
Écoutez donc. Et vous, pestes maudites,
Au ton bigot, au maintien papelard,
Qui sur un conte innocemment gaillard
Versez le fiel de vos langues bénites,
Prudes, pédans, tartufes, chatemites,
Sur ces vers-ci vous aurez beau gloser,
Je ne crains point votre œil louche et perfide :
A mes récits la vérité préside ;
Elle les dicte et doit les excuser.

Le poëte nous apprend qu'à la fin du xve siècle, vivaient dans une cité germanique :

Un lourd baron et sa lourde baronne,
D'esprit épais, de froid tempérament,
Gros, gras, pesant chacun quatre cents livres,
De ces gens nés pour consommer les vivres,
Ne pensant point, buvant, mangeant, dormant,
Et sur le tout vivant dévotement.

Par suite d'une aventure survenue à ce couple apathique, des cas de conscience furent soumis à la cour de Rome :

Or vous savez qu'en ce temps le saint siége,
Par droit divin, faisait les potentats,
Otait, donnait, reprenait les États;
Usant très-bien d'un si beau privilége,
Le Borgia tira tout de travers
Sa grande ligne au beau milieu des mers;
Faisant du tout deux parts qu'il crut égales,
Il octroyait aux nations rivales
Ces bords heureux et ces riches climats
Où la nuit vient, quand pour nous naît l'aurore,
Et les pays qu'on trouverait encore
Et même ceux qu'on ne trouverait pas.

Le fameux César Borgia se montre un instant dans les vers d'Andrieux :

Le drôle
Rempli d'audace, et se gênant fort peu,
Traitait parfois son cher père à la diable,
Et de sa part le vicaire de Dieu,
Sachant de quoi ce fils était capable,
En avait peur un peu plus que du feu.

Quant aux *Novelle* de Casti, où se trouve en original le récit bien mieux narré par l'ingénieux auteur français, il en existe diverses éditions, indiquées au *Manuel du libraire;* celle de Paris, 1804, 3 vol. in-8° (xxxi et 447, 455 et 463 pages) est la plus belle; elle renferme 48 nouvelles ; quelques-unes sont fort longues; *la Papessa* (*Giovanna*) à la fin du second volume, est divisée en trois parties et forme un véritable poëme. Les sujets de ces contes ont souvent été traités avant ou après le rimeur italien.

La Camicia dell' uomo felice (nov. 2), a été imitée par un aimable poëte anglais, Thomas Moore.

Il Rusignuolo reproduit le conte du *Rossignol* qui accompagne toutes les éditions de la Fontaine.

Quant à la *Bolla* qu'a traduite Andrieux, c'est la nouvelle 29, t. II, p. 259.

Observons en passant que le catalogue Wilbraham (London, 1829, n° 508) indique 8 nouvelles manuscrites de Casti qui ne sont pas dans l'édition de 1804; un autre manuscrit en 3 volumes figure au catalogue Motteley, 1824, n° 997.

Les publications de la Société dite Literarischer Verein *à Stuttgart.*

(Vol. II à V.)

Nous avons une bien ancienne dette à acquitter envers nos abonnés; une dette qui remonte à l'année 1845, où s'imprimait le premier volume de ce Bulletin, et où feu M. de Reiffenberg nous avait fait l'honneur de nous demander une contribution pour le recueil périodique qu'il venait de fonder. L'article entamé à cette époque resta inachevé, nous ne saurions dire nous-même par quelles circonstances. Il s'agit de l'analyse des publications successivement éditées par la Société des Bibliophiles, modestement nommée *Literarischer Verein,* à Stuttgart, et dont notre premier article ne comprenait encore que le premier volume. Nous passons donc immédiatement, sans plus long préambule, au deuxième qui, avec les deux suivants (III et IV), compose un ouvrage intitulé : *Fratris Felicis Fabri Evagatorium in Terræ Sanctæ, Arabiæ et Egypti peregrinationem. Edidit Conradus Dietericus Hassler.*

La préface de l'éditeur annonce comme devant précéder le 3e volume de cet ouvrage, une dissertation sur la valeur de l'*amplissimum opus* du frère Félix Fabri ; mais le 3e volume a paru — et cela six ans plus tard que les deux autres — sans que cette promesse fût accomplie, et nous y avons vainement cherché quelques renseignements sur l'auteur et d'autres circonstances relatives à son œuvre. Nous avons ainsi été obligé à les colliger nous-mêmes.

Le même frère Félix Fabri, qui se présente à nous ici comme voyageur en Terre Sainte, et dont M. Hassler a fait imprimer le manuscrit autographe (deux volumes in-folio), conservé à la bibliothèque de la ville d'Ulm, s'était fait connaître, dès le XVIe siècle, par deux autres publications; d'abord par une relation de son voyage en Orient, parue en langue allemande, en 1557, s. l., in-4°, et, en second lieu, par une *Histoire de la Souabe,* écrite en 1489, et imprimée dans les *Scriptores rerum Suevicarum,* de Goldastus (Francofurti, 1605). Dans la préface mise en tête de la deuxième édition de ce dernier ouvrage, laquelle a été publiée à Ulm, en 1727, on lit le passage suivant : « Interim is me monuit exstare in Bibliotheca Illustr. Reipublicæ Ulmensis Evagatorium (id est Itinerarium) Felicis

Fabri sat spissis duobus voluminibus in-folio comprehensum quod itinera duo exposuit, primum Hierosolymitanum, alterum Sinaïticum ad Sepulcrum, ut ait, S. Catharinæ anno 1484 institutum. Nuncupavit opus integrum fratribus conventus Ulmensis Dominicanis. In eo late omnia quæ viderat juxta mensium suæ peregrinationis tum et locorum ad quos appulit ordinem, fuse recenset immistis haud raro cognati argumenti historiis aut observationibus haud contemnendis. » Le manuscrit dont il est parlé dans ce passage est précisément celui que M. Hassler, engagé par la Société littéraire de Stuttgart, a livré à l'impression. Il renferme deux voyages en Palestine, le premier entrepris en 1480 et ayant duré deux cent quinze jours, le second commencé en 1483, achevé en 1484, et ayant duré deux cent quatre-vingt-neuf jours.

La relation publiée en allemand, en 1557, ne concerne que le premier voyage. Quant au second, à l'exception de quelques personnes initiées aux richesses littéraires conservées dans l'antique cité impériale d'Ulm, comme celle qui a fourni à l'éditeur de Goldast le renseignement transcrit ci-dessus, il paraît être resté complétement ignoré. Et cependant il existe un extrait allemand de ce deuxième voyage dans la collection intitulée : *Reyssbuch des heiligen Landes,* Frankfurt a. M., 1609. 1 Th. fol. 292-300.

Nous ne savons comment, malgré l'existence de cet opuscule, que l'on dit même avoir paru à part en 1580, Fabri a pu être confondu par quelques-uns avec le rédacteur de l'Itinéraire de Bernard de Breydenbach. En effet, rencontrant dans celui-ci à plusieurs reprises le nom de Félix Fabri mentionné comme un des participants à ce fameux pèlerinage, on en a tiré la conclusion que le frère Félix, auteur d'une relation allemande concernant son premier voyage, devait également être le rédacteur du texte latin de l'Itinéraire de Breydenbach, c'est-à-dire celui auquel il était fait allusion dans le passage suivant de cette dernière relation : « *Cui* (il s'agit des dessins pris sur les lieux par Erhard Rewich) *declaratorias notulas, vel latinas vel vulgares feci per quemdam alium doctum virum ad votum meum apponi.* »

Les trois volumes que nous avons devant nous, constatent maintenant qu'il existe du voyage de Breydenbach, du moins pour ce qui concerne le *Sinaïticum iter* et le retour, deux relations tout à fait

distinctes, celle publiée par les soins et aux frais du doyen de Mayence, l'autre par Félix Fabri, frère prêcheur d'Ulm.

Ce dernier fait plusieurs fois mention du livre de Breydenbach, et doit donc avoir composé le sien plus tard. On y trouve même clairement énoncé le nom de la personne, inconnue jusqu'ici, qui rédigea le texte latin du dernier ouvrage, et nous pensons qu'en présence des fautes nombreuses commises par les biographes à l'égard de Breydenbach, nous ne devons pas manquer de transcrire ici ce passage, intéressant, du reste, encore sous d'autres rapports (t. II, p. 17) : « Si cui placet legere luctuosam orationem super desolationem Terræ Sanctæ et civitatis Jerusalem et lamentabilem deplorationem ecclesiæ orientalis et miserabilem planctum ecclesiæ occidentalis super ejus vitioso et miserrimo statu et fidelem exhortationem regum, principum et nobilium occidentalium, videat peregrinatorium domini Bernhardi de Braidenbach, decani ecclesiæ Moguntinensis, *compositum ornate per egregium sacræ theologiæ magistrum* Martinum Roth, *studii Heidelbergensis regentem, ordinis prædicatorum*, et ibi videbitur clare de omnibus antedictis, videbit etiam brevibus verba alia quæ ego multis expressi, et concordantiam ipsius peregrinatorii et mei evagatorii inveniet, demto, quod ego ex industria, coactus ratione, quandoque mutavi dies, dicens : Hoc factum tali die, quod ipse alia die factum dicit, in qua nulla vis aut discordantia, cum etiam apud evangelistas hoc factum fuisse constet legenti Scripturas (1). »

Voici donc un point de bibliographie longtemps obscur bien nettement élucidé. Mais l'*Evagatorium* (2) et surtout l'*Epistola nun-*

---

(1) Le passage suivant est assez intéressant aussi : « Si cui autem placet videre Terræ Sanctæ Descriptionem pulcherrimam et verissimam, legat libellum fratris Burcardi, ordinis prædicatorum, Ulmæ, in libraria prædicatorum. De qua etiam ingenuus dominus Bernardus de Breitenbach, ecclesiæ Moguntinensis dignissimus decanus, meæ peregrinationis socius, sumpsit descriptionem Terræ Sanctæ, sui peregrinali sive viagio inserens. » (I, 182.) — Il s'agit de la fameuse *Locorum Terræ Sanctæ exactissima descriptio,* imprimée en latin, à Venise, en 1519, et en allemand, dans le *Reyssbuch des Heiligen Landes,* éd. de 1548.

(2) Voici comment le frère Félix justifie cette dénomination de son voyage (pp. 3 et 4) : Testis enim mihi Deus est quod si scivissem, me ex hac peregrinatione ad tantam evagationem mentis et corporis implicandum fuisse, nequaquam eam, quantumcunque sanctam agressus fuissem, quia proh dolor, nimis a

cupatoria, adressée à ses confrères du couvent et datée de l'année 1484, constate encore quelques autres faits. A plusieurs reprises, le texte renferme la promesse qu'il serait joint à la relation de ces deux voyages en Terre-Sainte une histoire d'Allemagne, de la Souabe et de la ville d'Ulm en particulier. Toutefois, à la fin de son *Evagatorium,* il annonce à ses lecteurs qu'il avait effectivement entrepris cette histoire, mais que, de nouvelles sources s'étant ouvertes à ses recherches, il devait ajourner l'achèvement de son travail. L'histoire de la Souabe et de l'Allemagne, dont il est parlé en cet endroit, est, pensons nous, le texte publié par Goldastus. Quant au manuscrit relatif à l'histoire d'Ulm, il doit se trouver encore à la bibliothèque de cette ville. Par contre, il n'est fait aucune mention d'une traduction allemande de la vie de Henricus Suso, que les biographes lui attribuent. Elle doit, en tout cas, être postérieure au dernier voyage en Palestine, de même que le mémoire allemand sur le monastère d'Offenhusen, que l'on dit avoir été composé en 1489.

Nous ne savons où le biographe le plus moderne de Fabri, M. Häberlin (Göttingen, 1742, in-4°), a puisé ses renseignements (1); ce qui est sûr, c'est que ce qui précède rectifiera en plusieurs points ses assertions. Le livre édité par M. Hassler nous apprend, en outre, que Félix Fabri commença son noviciat en 1452, au couvent des frères prêcheurs de Bâle, et qu'il passa de là à celui établi à Ulm. Nous n'avons trouvé, dans les trois volumes, aucune allusion à la ville de Zurich, comme étant le lieu natal de l'auteur.

Voici la division de l'intéressant ouvrage dont la Société littéraire vient de gratifier les amateurs d'itinéraires anciens, et dont malheureusement M. Ritter n'avait pu profiter, en publiant le tome XIV de son *Erdkunde,* qui traite des routiers de sainte Catherine (2). Nous traduisons les paroles mêmes de l'auteur :

---

studio utiliori alienatus et distractus factus sum. Ideirco decrevi, hunc librum non Peregrinatorium, nec Itinerarium, nec Viagium, nec alio quovis nomine intitulare, sed EVAGATORIUM fratris Felicis juste dici, nominari et esse statui. Ex quo titulo, materia confusa et diversa libri et compositionis indispositio et distractio patesceret.

(1) La *Biographie universelle* renferme un article sur le frère Félix (sous le mot *Faber*), rédigé d'après les données du livre de M. Häberlin.

(2) Le savant académicien de Berlin n'a pu à cette époque s'en référer qu'à la

La *première partie* contient, après l'introduction consistant en louanges sur le voyage en Terre-Sainte et sur cette terre de la promesse elle-même, le premier voyage et le retour ; puis le second voyage jusqu'à Jérusalem, avec la description de tous les saints lieux, dans lesquels frère Félix Fabri s'est trouvé.

La *deuxième partie* contient le voyage de Jérusalem, à travers la Palestine et le désert de l'Arabie, vers le mont Sinaï, dans le pays de Madian, et le retour du mont Horeb vers la côte de la mer Rouge, en Égypte, ainsi que le retour par mer, avec des détails sur les îles de la Grèce et les terres, jusqu'à Venise, la description de cette ville et des Alpes de l'Allemagne et de la Souabe.

On n'attend pas de nous dans ce recueil une notice critique sur la valeur historique de la relation de Fabri, et nous ne nous laisserons pas entraîner, après la lecture d'un grand nombre de parties, à juger de la science et de la bonne foi, dont le frère prêcheur d'Ulm a fait réellement preuve, ni à signaler les absurdités sans nombre, les fables et les légendes qu'il collige à plaisir, sachant que pour ses confrères même *facta puerilia sunt ædificatoria,* ni à censurer sa latinité, dont il a bon droit de dire qu'elle ne sent pas la *locutio Tulliana,* ni enfin à nous prononcer sur les qualités du style, qui en dépit d'une diction vicieuse, ne sont pas au-dessous de cette activité intellectuelle, de cette sensibilité délicate, qui caractérise l'auteur de l'*Evagatorium.* Nous bornerons notre critique des trois volumes en question à l'expression d'un regret. Ce regret porte sur ce que l'éditeur a cru devoir conserver la couleur du manuscrit original jusqu'à perpétuer les *lapsus calami* de l'écrivain, car dans la préface il émet le vœu qu'on ne veuille pas attribuer les fautes choquantes du livre soit à sa négligence, soit à celle du correcteur. Nous avons en effet rencontré un grand nombre de fautes de cette nature, que nous aurions tout bonnement qualifiées de typographiques, n'était le susdit petit avertissement de la préface, et n'eussions-nous pas reculé devant l'idée qu'une société de bibliophiles pût porter si peu de soins à la correc-

---

relation citée plus haut et insérée dans le *Reyssbuch* de Francfort. Cependant il a pu tirer profit plus tard de l'édition de M. Hassler, en traitant de la Palestine proprement dite, c'est-à-dire, à partir du tome XV. Celle-ci n'a pas pu servir non plus à M. Robinson, dans la rédaction de son voyage.

tion de ses publications. Eh bien, dans l'intérêt des lecteurs, c'est-à-dire de la science, nous nous permettons de rappeler même aux bibliophiles publicateurs que leur but doit constamment être celui de rendre les abords de la science ou, si vous voulez, les jouissances de la littérature plus faciles; qu'ils ne doivent pas, par conséquent, pousser ce désir de la fidélité textuelle, dans un ouvrage sérieux comme celui dont nous traitons, jusqu'au respect des erreurs involontaires de l'écrivain, jusqu'à embarrasser la lecture. S'il était défendu au notaire de corriger une faute de langue, *ne sub prætextu latinitatis fieret fraus,* nous défendrions également de *servare lapsum calami, ne, sub prætextu indolis pristinæ operis, nasceretur impedimentum legendi.* Nous ne savons pas non plus dans quel intérêt M. Hassler a cru devoir couper le texte presque à chaque page par la pagination continuelle de l'original manuscrit, et pourquoi, par un petit surcroît de besogne, il n'a pas préféré adapter l'*index* du manuscrit à la pagination de l'imprimé. Pourquoi se refuser le comfort même en littérature?

Le 5e volume de la collection (il porte la date 1843) renferme 1.) ce que l'on nomme en Allemagne *Die Weingartner Liederhandschrift* (pp. 1-338, avec fac-simile et 25 miniatures gravées sur bois); 2.) des *chansons italiennes de la cour des Hohenstaufen en Sicile* (p. 67).

Le recueil de chansons, connu parmi les bibliologues allemands, sous le nom du *manuscrit de Weingarten,* d'après l'abbaye de Bénédictins à laquelle son propriétaire en avait fait don au XVIe siècle (1), se distingue à la fois par son ancienneté, par sa valeur intrinsèque et par le luxe de son ornementation. Après le célèbre manuscrit Manesse de la bibliothèque impériale de Paris, celui de Weingarten est le seul qui soit pourvu des portraits des poëtes. Depuis le professeur Meister de Zurich, qui le premier s'en est occupé en 1780, on a plusieurs fois décrit et analysé ce monument de l'ancienne littérature allemande, lequel, bien qu'il ne vaille pas en étendue le recueil de

(1) Après la suppression de ce couvent en 1810, il passa dans la bibliothèque privée du roi de Wurtemberg, où il se trouve encore.

Paris, dont Von der Hagen a gratifié le monde littéraire, n'en est pas moins d'une haute importance par l'ancienneté (l'écriture date du commencement du XIV[e] siècle), et par conséquent par la pureté relative de son texte. Dès longtemps le baron Joseph von Lassberg, dont nous avons récemment relaté la mort, avait fait prendre copie du manuscrit et se proposait de le publier comme cinquième volume de son *Liedersaal*, mais comme il tardait d'exécuter ce projet, la société de Stuttgart s'est enfin chargée de ce soin, en confiant le travail à un homme exercé dans la matière, M. Franz Pfeiffer. Le manuscrit de Weingarten ne renfermant rien qui ne fût déjà imprimé d'après d'autres recueils, le savant bibliothécaire de Stuttgart s'est attaché à reproduire avec la plus stricte fidélité le texte original, en ne se permettant d'autres changements que la division des vers et l'addition de quelques variantes. En opposition tant avec ceux qui pensent que le recueil de Weingarten a servi au texte du *Codex Manesse* de Paris, qu'avec Von der Hagen qui suppose à l'un et à l'autre une source commune, M. Pfeiffer est d'avis, que les deux recueils ont été formés, indépendamment l'un de l'autre, d'un certain nombre de collections moins étendues ou de chansonniers des poëtes même, et que, suivant les sources, où il a été puisé pour l'un ou pour l'autre il s'est produit tantôt des ressemblances, tantôt des différences notables entre les deux textes.

Les 25 miniatures, ainsi que les initiales qui accompagnent le texte, ont été reproduites avec quelques légers changements sous la surveillance de M. Fellner, qui en donne aussi une courte description technique. Elles accusent, par le style et les costumes, la fin du XIII[e] siècle. Le frontispice est une composition de fantaisie faite dans le style des miniatures du manuscrit, et est encadré par la légende suivante :

Der Weingarten Codex herausgegeben vom literarischen Verein in Stuttgart.

Les 13 chants d'amour italiens—*Poesie dei re suevi in Sicilia e dei loro cortigiani*—qui terminent le 5[e] volume, sont extraits d'un livre fort rare en Allemagne : *Rosario di* Gregorio *discorsi intorno alla Sicilia*. Palermo, 1821, vol. I, pp. 325 et ss., et se rattachent à la

même époque environ. Ils sont composés, les deux premiers par l'empereur Frédéric II, et son fils le roi Enzio (mort en 1272); les autres, par divers personnages de la cour de Sicile. Malheureusement le texte donné par l'éditeur italien est fort vicieux et aucun manuscrit n'est encore venu se présenter pour en faciliter la correction.

AUG. SCH.

---

*Une histoire ou plutôt un conte à propos de l'*Histoire des Kosaques, *par* C. L. LESUR (¹).

C. L. Lesur, plus connu par l'*Annuaire* qui porte son nom que par ses autres ouvrages, était, sous Napoléon Ier, historiographe du ministère des relations extérieures. En cette qualité, il fut chargé de la rédaction de plusieurs ouvrages historico-politiques qui furent publiés sous le voile de l'anonyme. Lors de la campagne de Russie, au commencement de 1813, il eut à faire une *Histoire des Kosaques*. Son travail terminé, comme on ne voulait pas le lancer dans le public avant de l'avoir vu et fait revoir, on en fit imprimer trente épreuves seulement.

Voici, au dire de l'auteur d'une *Notice sur J.-J. Marcel,* ancien directeur de l'imprimerie impériale, que vient de publier M. A. Taillefer, comment furent imprimés ces trente exemplaires :

« Un jour, le directeur, mandé aux Tuileries, fut introduit en secret près de l'empereur, qui lui dit en lui remettant un volumineux manuscrit : « Marcel, j'ai en vous toute confiance. Ayez soin que « personne au monde ne puisse soupçonner l'existence de cet ou- « vrage; imprimez-le secrètement et apportez-moi l'édition; je la « mettrai en circulation quand il en sera temps. Pouvez-vous faire « ce que je vous demande? — Sire, répondit M. Marcel, ce que « vous demandez est impossible, mais s'exécutera de point en point; « je réponds du secret. » Et il se retira avec le manuscrit. Son pre-

(¹) Paris, imprimerie impériale, 1813, grand in-8° de viij et 632 pages.

mier soin fut de le copier lui-même, page par page, puis de numéroter chaque ligne de chaque page de sa copie. Ce travail terminé, après bien des nuits, il découpa chaque ligne, puis rassemblant les compositeurs, il leur distribua à chacun un certain nombre de lignes prises au hasard dans diverses parties de l'ouvrage, en donnant l'ordre de lui apporter la composition à mesure qu'il y en aurait de faite. Les ouvriers s'acquittèrent de leur besogne sans rien comprendre; ils remirent successivement la composition au directeur, qui, lorsque toutes les lignes furent composées, prit lui-même le soin de mettre les lignes en ordre et d'exécuter la mise en pages; il fit ensuite opérer le tirage et la brochure devant lui par des sourds-muets, et porta l'édition à l'empereur. Quelque temps après l'ouvrage parut, et les employés de l'imprimerie le montrèrent au directeur en s'étonnant que les caractères fussent identiques avec ceux de l'imprimerie. Leur surprise fut extrême quand ils surent que ce livre avait été imprimé par eux sans qu'ils s'en doutassent et que les moyens ingénieux qui avaient été employés leur furent révélés. »

A une première lecture nous avions admis toute cette histoire; mais en y réfléchissant plus mûrement et en mettant la main sur un des trente exemplaires de l'*Histoire des Kosaques,* ouvrage de 640 pages grand in-8°, qui donnent près de 17,000 lignes et plus de 1,200 notes avec renvois page pour page, nous nous sommes demandé si la chose était *possible,* même en admettant le phénomène typographique que présente le *Manuel pratique et abrégé de la typographie* par Brun (1825, petit in-12), où il n'y a pas un mot de coupé, attendu que l'auteur, M. Brun, qui *composait* lui-même son ouvrage à *la casse,* changeait les phrases selon le besoin.

Tout ce que l'on peut admettre, c'est que Marcel distribua à chaque compositeur un alinéa en entier, ce qui rendait facile la mise en page du texte, et rendait possible ce qui eût été impossible autrement ou du moins aurait demandé une année de travail au directeur de l'imprimerie impériale. Évidemment, il y a là dedans du conte oriental; mais il ne diminue en rien les mérites de l'ancien membre de l'Institut d'Égypte, directeur de l'imprimerie impériale.

(*Athenæum français.*)

L'imprimerie en Turquie (1).

Nous empruntons le paragraphe qu'on va lire à l'intéressant ouvrage que les éditeurs Hurst et Blackett, de Londres, ont publié récemment, sous le titre de *la Turquie, son histoire et ses progrès,* d'après le journal et la correspondance de sir James Porter (qui fut quinze ans ambassadeur à Constantinople), ouvrage continué jusqu'à l'époque actuelle par sir Georges Larpent (*Turkey, its History,* etc., 2 vol.).

« En 1726, Achmet III, fervent ami des lettres, rendit un décret aux termes duquel il ordonna l'établissement d'une imprimerie dans la capitale de la Turquie. Depuis la fin du XVI[e] siècle, les juifs et les Arméniens avaient eu des presses à Constantinople, dans les maisons des principaux chefs de leurs églises ; mais ces presses ne servaient qu'à l'impression d'ouvrages religieux. Pour ménager les ulémas, le décret interdit la reproduction du Koran et celle des traditions orales et des écrits canoniques et juridiques ainsi que leurs commentaires. La raison donnée était la crainte de voir falsifier ces différents ouvrages, les livres sacrés surtout. En même temps, le gouvernement créa deux directeurs de l'imprimerie, et prit à sa charge les frais de l'institution nouvelle. Les deux fonctionnaires reçurent un traitement fixe et le ministre et le grand vizir leur prêtèrent tout le concours possible. Quatre magistrats des plus considérés furent nommés censeurs, et le sultan Achmet, qui ne survécut que trois ans à son institution, eut soin de visiter très-fréquemment l'imprimerie et de donner des encouragements aux directeurs et à leurs employés allemands. Mohammed suivit l'exemple de son prédécesseur. Toutefois, malgré le zèle des deux directeurs et les subventions du gouvernement, l'imprimerie ne fit que se traîner péniblement. La difficulté de trouver des compositeurs et la rareté du caractère, exclusivement fondu à Venise, devinrent telles qu'en 1743, c'est-à-dire soixante-dix ans après sa création, l'établissement n'avait encore imprimé que dix-sept ouvrages. En 1747, après la mort de l'inspec-

(1) Extrait de l'*Athenæum français.*

teur Kadi Ibrahim, l'imprimerie fut fermée et elle ne se rouvrit qu'en 1755. Encore, depuis cette réouverture, s'écoula-t-il bien du temps sans qu'on imprimât rien. Cette inaction dura jusqu'en 1784, époque à laquelle le sultan Abdul-Hamid ordonna que les presses fussent remises en état. De 1784 à 1828, il sortit de l'imprimerie impériale de Constantinople quatre-vingts ouvrages nouveaux, formant un ensemble de quatre-vingt-onze volumes. De 1830 à 1842, le relevé de M. Bianchi donne un total de cent huit autres ouvrages. Depuis 1842, le nombre des livres imprimés s'est accru progressivement; de nouvelles presses ont été montées à Constantinople et dans quelques-unes des principales villes de l'Empire.

Americana.

Le libraire J. Eggers de Cincinnati (Ohio), transmet au *Börsenblatt* quelques observations sur les livres scolaires employés dans les écoles d'Amérique, spécialement sur les traités de géographie. Les remarques d'un homme du métier ne sont jamais sans intérêt.

Eggers se plaint d'abord de l'excessive légèreté qui règne dans les compilations destinées aux Yankees. Les éditeurs n'ont en vue que l'intérêt matériel, et emploient à leurs fins des moyens dont on ne se douterait jamais ailleurs. Les livres d'école se fabriquent à la vapeur et par nombres fabuleux.

Un même éditeur publie d'ordinaire une série de cinq *reader* avec les abécédaires obligés, ou bien trois cours gradués d'arithmétique. Pour introduire sa marchandise dans les écoles, le commerçant ne recule pas devant le sacrifice de deux mille exemplaires, et voici comment il s'y prend. Il recherche d'abord l'amitié des instituteurs, puis enlève d'un seul trait tous les livres de la classe et les remplace gratuitement par les siens. Dans bien des villes, les conseillers municipaux, sans avoir la moindre connaissance en matière d'enseignement, disposent de la faculté de prescrire les méthodes à employer. On comprend, que ces dignes conseillers se gagnent et se corrompent au besoin.

Ces mesures une fois prises, on peut s'attendre aux affaires les plus brillantes. Les livres de classe de M. Guffey qui ont paru ici, à Cincinnati, et qui forment toute une série à commencer par le *Primer* jusqu'au *rhetorical guide,* ont été répandus par millions d'exemplaires sur toute l'Amérique. Les éditeurs W. B. Smith et Ce, jadis sans fortune, sont devenus riches et occupent aujourd'hui dans les environs de cette ville une villa splendide et de vastes domaines.

Ces livres élémentaires se font presque tous sous forme de catéchisme; il s'y trouve, par exemple, *The whole column is* 114 *feet high* (savoir *Pompey's pillar*) et à la fin de la leçon on demande : *How high is it?*

L'invention de notre célèbre Gutenberg est attribuée dans la 4e partie du livre de lecture américain, aux Anglais, mais les Américains, y est-il dit, ont acquis également à cet égard un mérite signalé en fournissant à la presse à vapeur le charbon nécessaire. — C'est à ne pas croire ses propres yeux!

Dans les livres géographiques de Mitchell, imprimés chez Cowpertwait, Desiloer et Butter, à Philadelphie, on voit les nations classées d'après leurs habitudes et le degré de leur développement intellectuel, en peuples sauvages, barbares, mi-civilisés, civilisés et éclairés. L'auteur compte parmi les peuples civilisés (littéralement non pas les *Russes,* etc., mais) la Russie, l'Espagne, le Portugal, la Grèce, le Mexique : parmi les éclairés : les États-Unis — qui figurent naturellement en première ligne — la Grande-Bretagne, la France, la Suisse et — *horribile et miserabile dictu* quelques États allemands — *some of the german states,* comme dit le texte anglais. L'Italie, le Danemark, la Hollande, la Belgique n'ont pas été considérés dignes de figurer sous cette rubrique.

Le peuple américain, qui s'intitule si complaisamment le premier peuple éclairé du globe, accepte les curiosités que voici et qui se lisent dans *Peter Parley's new Geography for beginners,* joliment imprimé, 1851, en 160 pages, chez Huntington et Savage, à New-York, et répandu par milliers d'exemplaires dans les États-Unis.

« L'Allemagne, est-il dit, est située au Nord de la Turquie; elle comprend 39 États, dont l'Autriche et la Prusse sont les plus grands. Tous les habitants de l'Allemagne parlent l'allemand. Tous les États et royaumes d'Allemagne sont gouvernés par des rois et des princes.

Les Allemands sont ingénieux à fabriquer; ce sont de grands musiciens et l'on trouve parmi eux beaucoup de savants. Dans quelques contrées, il y a des forêts épaisses, où il se fabrique beaucoup de goudron. »

Voilà ce qui se débite sur l'Allemagne et ce qui occupe une page entière des 160 pages du volume, bien entendu après défalcation de l'illustration qui en occupe la moitié. Car il faut savoir que chaque page de ce volume porte au moins une illustration destinée à caractériser le peuple dont il est question ; aussi celle qui concerne l'Allemagne porte-t-elle un sauvage dans une forêt devant un grand pot de goudron !! Sous la rubrique Patagonie on trouve un Patagon faisant la chasse à une autruche ! *O ignorantia!* A la description de l'île Juan Fernandez, à l'ouest du Chili, est Alex. Selkirk ayant devant lui une chèvre qu'il dresse à la danse.

Dans ce livre drôlatique, hérissé de vers de caramels destinés à faire remémorer les leçons, il est encore dit que l'Afrique est un très-grand pays, parfois appelé continent. Ajoutez à cela qu'on ne manque pas d'inculquer d'une manière saugrenue à la jeunesse américaine des idées d'orgueil sur leurs avantages et leurs occupations.

Ces livres de classe étant stéréotypés ne se corrigent, ni ne se changent qu'après l'usure totale des planches ; tous sont reliés et se vendent à un prix relativement beaucoup plus bas qu'en Allemagne.

AUTOGRAPHES.

Pièces diverses.

[Collection de M. Ch. Rahlenbeck, à Bruxelles (1).]

I

ÉGALITÉ. — Bruxelles ce 22 fructidor 5ème A. R. — LIBERT.

Le citoyen LA SERNA *bibliothécaire au citoyen de Lambrechts, commissaire du 7e bureau de l'administration centrale de la Belgique* (2).

CITOYEN,

J'ai accompagné au commencement de la Décade passé (*sic*) le citoyen Van Boukhout, commissaire, nommé par l'administration d'arrondissement du Brabant, à la levée des scellés apposés dans la bibliothèque des P. P. Carmes chaussés de cette ville de Bruxelles, afin d'y prendre note des livres rares et de prix qui pourraient s'y trouver; mais après bon examen je n'ai rien vu de remarquable, excepté deux éditions du xve siècle et la Bibliotheca maxima pontificia de Roccaberti, comme il conste du procès-verbal que nous y avons dressé et que vous aurez déjà reçu probablement.

Nous avons remis, mon collègue Ortalle et moy, en présence des

(1) Nous sommes d'autant plus reconnaissant de la bienveillante communication de M. Rahlenbeck, que les sujets des autographes reproduits ci-après touchent précisément les intérêts spéciaux du *Bulletin*. AUG. SCH.

(2) *Voy.* sur l'activité déployée à cette époque par la Serna le *Bulletin*, 1re série, t. IV, pp. 176 et suiv.

commissaires nommés à cet effet par la susdite administration, au citoyen Cambier, muni de procuration de l'abbaye de Gembloux, les livres que nous avions sous notre garde provenant de la bibliothèque de cette abbaye; le tout conformément à l'arrêté de l'administration centrale du 3 fructidor, approuvé par le représentant le Fèvre de Nantes en date du 7 du même mois.

On a fini de placer les boiseries dans la maison du ci-devant chancellier. Le bibliothécaire Gérard se trouve beaucoup mieux de son incommodité et nous espérons le voir tout à fait rétabli en peu de jours.

Salut et fraternité,
C. DE LA SERNA.

II

Lettre du baron de CRASSIER, *savant numismate et historien, au* R. P. MARTENE.

Liége le 13 septembre 1729.

MONSIEUR,

On m'a hier rendu une lettre que notre ami Monsieur Schannatz (1) m'a écrit de Francfort, le 6 de ce mois, il me mande par son contenu d'avoir receu en son temps les livres dont vous avez bien voulu le regaler, qu'il vous regalera à son tour d'un exemplaire de son histoire de Fulde qui vat paroître au premier jour, et enfin qu'il vat

---

(1) Il s'agit du fameux historiographe Jean Frédéric Schannat, abbé de Fulde, né en 1683, mort en 1739. L'histoire de Fulde, dont il est parlé ici, est celle qui a paru sous le titre : *Historia Fuldensis in tres partes divisa, cum codice probationum annexo*. Francof. ad Moen., 1729, in-fol. Celle de Worms, en projet encore en 1729, a paru en 1734 en 2 volumes in-folio. On sait que Schannat est également l'auteur de la *Eiflia illustrata*, traduite dans ces derniers temps par M. Bärsch. Voy. l'*Éloge historique de l'abbé Schannat*, par de la Barre de Beaumarchais, dans l'*Histoire abrégée de la maison Palatine*, ouvrage posthume de l'abbé de Fulde, publié à Francfort en 1740. AUG. SCH.

entreprendre d'écrire celle de Worms par réquisition du grand chapitre et du consent plein et entier de S. A. S. Électorale de Mayence. Croyant qu'il pourra tirer des archives de ces endroits-là de quoy former en ce genre quelque chose d'aussy complet que ce qu'il vat donner pour Fulde, il m'ordonne en outre de vous faire encore part d'une autre nouvelle que vous pourrez voir par l'extrait de sa lettre cy-joint.

J'ai l'honneur de réitérer mes respects aux amis et d'être toujours avec une vénération très-parfaite,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Le baron de Crassier.

III

Lettre du comte de Neny, *grand bailli de Tournai et président des états du Tournaisis, à Mademoiselle la comtesse d'*Yves (1), *au sujet des manuscrits de son père, intitulés :* Mémoires historiques et politiques sur les Pays-Bas autrichiens.

Bruxelles ce 16 mars (1790).

Mademoiselle la comtesse,

Vous verrez par la lettre ci-jointe (que je vous prie de me renvoyer) que nous ne pouvons pas nous dispenser de vous redemander les manuscrits que vous avez acquis de nous.

Je vous prie de vouloir bien joindre à la faveur de nous les rendre, celle de ne pas dire que nous en avions disposé ; nous vous en aurons une obligation infinie.

Comme mon père avait fait faire cet ouvrage à ses dépends et

---

(1) *Bulletin*, t. I, p. 180.

l'avait même payé cher, j'avais cru que nous en pouvions disposer. Le gouvernement pense autrement. Il faut se soumettre.

J'ai l'honneur avec un respect infini,

Mademoiselle la comtesse,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

NENY.

IV

Sur les bibliothèques des pères jésuites (1).

Les jésuites des Pays-Bas, plus universellement instruits et s'occupant davantage de toutes les branches des connaissances humaines que les autres religieux, possédaient de plus riches bibliothèques que les autres couvents. Après la destruction de leur ordre, en 1773, leurs livres furent vendus (2), et l'on possède les catalogues de leurs collections à Anvers, Bruxelles, Louvain, Malines, Gand, Bruges, Ypres et autres villes, ainsi qu'un catalogue des livres choisis dans leurs différentes bibliothèques, rédigé par Jos. Ermens. Cependant on ne peut guère juger, par ces catalogues, de ce qu'ils ont possédé, par la raison qu'on a donné tous les manuscrits, un exemplaire de tous les ouvrages trouvés chez eux et deux exemplaires des ouvrages sur les Pays-Bas à la Bibliothèque de Bourgogne.

Les jésuites avaient même des bibliothèques portatives dans les camps et garnisons militaires où ils faisaient les fonctions d'aumôniers. J'en possède quelques livres sur lesquels on trouve écrit : *Societatis Jesu in castris catholicis*.

Par suite de la vente des bibliothèques des jésuites et ensuite par

---

(1) Cette notice, entièrement écrite de la main de Charles Van Hulthem (de l'Escaut) membre du tribunat et bibliophile distingué, porte la date du 9 novembre 1822.

(2) *Voy.* sur ces ventes, le *Bulletin*, t. II, pp. 185 et suiv.

celles des autres couvents supprimés par l'empereur Joseph II, beaucoup de livres devenus rares et qu'on ne voyait plus sont rentrés dans le commerce.

V

Lettre de Thomas Philippe *d'Alsace, cardinal archevêque de Malines, au* R. P. Martene.

Malines le 29 juin 1731.

J'ai reçu, mon Révérend Père, les deux lettres que vous m'avez bien voulu écrire, du 13 et du 16.

Je vous rends tous mes remerciements des soins que vous vous estes donné pour finir mon affaire des livres, dont je vous suis d'autant plus obligé que je vois à présent que sans vos soins je n'en serois jamais sorti, parce que celui qui m'avoit demandé ces livres de la part de M. le cardinal de Bissy ne s'estoit pas encore apercceu d'où dépendoient ces longueurs. Il est impossible que le Sr Briaçon ait eu des livres de M. Hoynck pour 3 livres à Malines et je suis assuré que l'imprimeur de Malines n'en a jamais livré pour ce prix, mais il y a de l'équivoque qui est que peu avant que parû le livre de M. Hoynck, Hist. Eccl. Ultraject., le sieur Foppens imprima un autre livre composé à Rome, bien différent de celuj de M. Hoynck, sous le titre de Historia *de rebus* Eccl. Ultraject. in-4°, et ce sera celuy là que le Sr Briaçon aura eu et debité et que les acheteurs auront crû estre le même que celuy du Sr Hoynck, qui est in-folio et contient quatre fois plus de matière, sans aller plus loin ils auront été trompés par la ressemblance du titre; cette connoissance est nécessaire pour le débit des exemplaires qui restent, je ne doute pas qu'il soit ainsy et si la veufve Mazières veut se donner la peine de le faire dire à quelques uns de ceux qui ont acheté l'autre ouvrage *de rebus*, il leur viendra peut être envie de prendre celuy cy qui ne se vend icy pas moins de deux escus qui sont 5 florins 12 sols argent courant ou 4 florins 14 sols argent de change, pour ce qui reste d'exemplaires. Je vous

prie de voire sur cette connoissance si la veufve Mazières veut les debiter ou si vous trouvez à propos de les confier à un autre et pour le prix je m'en remets à ce que vous trouverez bon d'accorder pour s'en défaire, je ne veux pas les faire revenir parce que j'en ay encore un nombre plus grand à ma charge, ayant tout pris et payé l'imprimeur qui n'estoit pas fort assez pour attendre le débit et qui avoit imprimé deux cent exemplaires plus qu'on estoit convenû. S'il faut là dessus quelque billet j'attendrai que vous me le marquiez pour vous l'envoyer d'abord. Pour ce qui regarde l'argent je donne à M. Hoynck une lettre de change payable à son ordre, je crois qu'il l'envoyera à dom le Saer me disant qu'il doit envoyer de l'argent à Paris.

. . . .
. . . .

Je suis toujours, mon Révérend Père, entièrement à vous.

THS. CARD[l] D'ALSACE (1).

Moisson de nouvelles relatives à des autographes, faite principalement dans l'ATHENÆUM FRANÇAIS.

Autographes curieux. — Collection Renouard.

Le 21 juin dernier, les libraires Potier et Laverdet ont procédé, dans l'une des salles Silvestre, à la vente d'une nombreuse collection d'autographes possédée par le libraire Ant. Aug. Renouard, dont la belle bibliothèque a été vendue cet hiver. Cette collection, qui sous 754 numéros comprend près de 3,000 pièces, est fort intéressante. Elle contient surtout des lettres de savants, de littérateurs et de personnages célèbres à divers titres. Nous signalerons entre autres des lettres (18) de Bossuet; deux lots contenant ensemble 1,092 lettres de littérateurs italiens des XVIII[e] et XIX[e] siècles; des lettres de Pascal, de la Fontaine, de Mabillon, de Malebranche, de Newton, de l'abbé

---

(1) Nous renvoyons les lecteurs pour quelques détails bibliographiques relatifs au cardinal de Boussu au *Bulletin,* t. II, p. 366 et t. IV, p. 392.

AUG. SCH.

de Rancé, de Fréret, Gessner, Linné, Prudhon, Sterne, Vernet, saint Vincent de Paul, Catherine de Médicis, la famille Bonaparte, Caylus (14 l.), Turenne, Varignon, René II de Lorraine, etc. ; Bayle, Beaumarchais, Bernoulli, etc.

Voici, tirées du catalogue, les analyses de quelques lettres qui nous ont paru curieuses.

Commençons d'abord par le passage d'une lettre du prétentieux et vaniteux Guez de Balzac à la Mothe le Vayer :

Il part de Paris à la hâte en emportant le regret de ne pouvoir lui dire chez lui à combien d'honneur il reçoit l'offre qu'il lui fait de son amitié. « Si elle est le prix d'un présent si peu considérable que « celuy que ie vous ay envoyé iamais homme ne gaigna plus que « moy en la justice commutative et vous ressemblés à ces indiens, « qui pensoient attraper les espagnols en leur donnant de l'or pour « du verre.... Il n'est pas permis à tout le monde de s'eslever au « dessus de son siècle, et d'estre sage de la sagesse d'Aristide et de « Socrate, ie m'arreste à un degré inférieur de vertu, et ce sont des « héros, dont ie ne prétends pas estre compagnon. »

Passons à celle-ci de Buffon. « Voulez-vous, mon adorable et très- « respectable amie, remettre au grand homme la lettre ci-jointe qui « contient un petit remerciement de l'attention qu'il a eue de m'en- « voyer une production singulière que je placerai au cabinet... »

On regrette de n'avoir ni le nom de l'*adorable* ni celui du grand homme.

Ces quelques lignes de la duchesse de Chaulnes peuvent donner une idée du style d'une grande dame. Elles sont écrites des eaux de Forges, le 26 août 1746 :

« Ah bon Dieu que vous avez bien raison, ma chère marmote, « quel chien de train, quelle chienne de vie et surtout quelles chien- « nes de gens, rien n'est comparable aux personnes. Vraiment les « noms n'en approchent pas, les visages et les têtes sont bien autres « choses, c'est un ennui, un cavagnol, des compliments, des bêtises, « des gaytés et surtout des agréments à souffleter, des mérites fort « propres aux galères, et des dévotions faites comme de cire pour « l'enfer, » etc.

On peut les rapprocher de l'épître suivante de la marquise de Pompadour au mari de la même duchesse :

« Bon jour, mon cochon, vous avés bien raison, et je dis plus que « jamais, ah qu'il est heureux d'estre chés luy. M[rs] du parlement « m'empechent d'en faire autant, convenés que ce sonts de char- « mants personnages quand seronts ils remis à leur place, » etc., etc.

Citons aussi cette lettre de Montesquieu, écrite à une dame de Florence :

... « C'est une belle ville que Florence, on n'y parle du prince ny « en blanc ny en noir, les ministres sont à pied et quand il pleut ils « ont un parapluie bien ciré ; il ny a que les dames qui ont un bon « carrosse parce que tout honeur leur est dû. Nous nous retirons le « soir avec une petite lanterne grande comme la main, ou nous mé- « tons un petit bout de bougie, ... tout le monde vit dans l'aisance, « comme le nécessaire est peu de chose. le superflu est beaucoup, « cela met dans la maison une paix et une joye continuelle, au lieu « que la notre est toujours troublée par l'importunité de nos créan- « ciers. Les fames y sont aussi libres qu'en France, mais il ne paroit « pas quelles le soient tant, et elles n'ont point cet air de mépris « pour leur estat qui nest bon à rien... » etc., etc.

Et celle-ci de M. de la Mennais (qui a signé simplement F. Mennais), à un de ses cousins :

Il l'informe de sa santé et loue sa charité qui s'exerce envers le pauvre avec tant d'ardeur dans cette Bourgògne si désolée et si malheureuse. Relativement aux nouvelles politiques, tout aujourd'hui commande la discrétion.... « Les chambres (1817) pelotent en atten- « dant partie, et la partie vaudra bien la peine d'être jouée, car elle « est de onze cents millions, tant les choses se font noblement dans ce « bon siècle. On n'avoit pas d'idée autrefois d'une telle magnificence. « Les nations vivoient bourgeoisement chez elles, et si leurs souve- « rains se voyoient quelquefois, on ne se traitoit jamais du moins de « peuple à peuple. C'est un nouvel usage et fort dispendieux, mais « nous avons de grandes ressources, comme disent les ministres, « etc., etc. »

N'oublions pas cette lettre que le poëte Roucher, prisonnier à Sainte-Pélagie, écrivit peu de temps avant son supplice :

Il trouverait bien du soulagement dans ses travaux littéraires, s'il avait la facilité locale de s'y livrer tout entier. « Mais que puis-je « faire sur un étroit espace de 8 piés en carré, forcé de l'habiter avec

« un individu, malheureux compagnon d'infortune. Nous n'avons « l'un et l'autre d'autre ressemblance que le malheur ; dans tout le « reste, aussi éloignés que les pôles le sont de l'équateur. Lui croyant « à Marie, aux benoists saints du paradis et de tous les godets dont « on avait farci à Nevers la tête de Ververt, et par une suite néces- « saire, proscrivant tout, maudissant tout depuis alpha jusqu'à « oméga, croyant de plus à l'alchimie, au grand œuvre, à la pierre « philosophale, dont il me paroît en effet que son gousset auroit « grand besoin pour ly substituer au diable de Rabelais, » etc., etc.

Voici encore deux lettres de Rousseau ; la première écrite à Bernardin de Saint-Pierre, la seconde à d'Alembert :

La distraction de la compagnie qui était chez lui à l'arrivée de son paquet et la persuasion que c'étaient en effet des graines étrangères, l'ont empêché de l'ouvrir et il s'est contenté de le remercier. En y regardant, il a trouvé que c'était du café. « Monsieur, nous ne nous « sommes jamais vus qu'une fois, et vous commencez déjà par les « cadeaux ; mon usage est, pour éviter la gêne des sociétés inégales, « de ne point voir les gens qui m'en font. Vous êtes le maître de « laisser chez moi ce caffé, ou de l'envoyer reprendre : mais dans le « premier cas trouvez bon que je vous en remercie et que nous en « restions là... »

— Il est sensible à l'intérêt qu'il prend à lui, mais il ne peut approuver le zèle qui lui fait poursuivre ce pauvre Palissot... « Et je « vous assure que l'expulsion de Palissot pour l'amour de moi me « feroit plus de peine que de plaisir. A l'égard de Fréron, je n'ai rien « à dire, de mon chef, parce que la cause est commune, mais ce « qu'il y a de bien certain, c'est que votre mépris l'eût plus mortifié « que vos poursuites... Pourquoi rendrons-nous du mal à ce pauvre « homme pour le bien réel qu'il m'a fait ?... »

On a souvent entendu parler d'amoureux de reines, de princesses, mais jamais, jusqu'à ce jour du moins, d'*amoureuses* de membres du terrible comité de salut public. Aussi la déclaration suivante est probablement unique. Elle est adressée à Robespierre, en date du 13 prairial an II, et a été trouvée dans les papiers de celui-ci par Courtois :

Elle commence ainsi : « Depuis le commencement de la révolution « je suis amoureuse de toi, mais j'étois enchaînée et j'ai su vincre

« ma passion ; aujourd'hui que je suis libre parce que j'ai perdu mon « mari dans la guerre de la Vendée, je veux en face de l'Être « suprême t'en faire la déclaration. Je me flatte, mon cher Robes- « pierre, que tu sera sensible à laveu que je te fais, il en coute à une « femme de faire de tels aveux, mais le papier soufre tout et on « rougi moins de loin qu'en face l'un de l'autre, tu es ma divinité « suprême et je n'en connois d'autres sur la terre que toi : je te re- « garde comme mon ange tutélaire et ne veux vivre que sous tes « loix, elles sont si douces que je te fais le serment si tu est aussi libre « que moi, de m'unir à toi pour la vie. Je t'offre pour dot les vrais « qualités d'une bonne républicaine, 40000 livres de rente et être « une jeune veuve de 22 ans, si cette offre te conviens répond moi « je t'en suplie. Mon adresse est à la veuve Jakin, poste restante à « Nantes. Si je te prie de me l'adresser poste restante c'est que je « crains que ma mère ne me grondé de mon étourderie... » etc., etc.

Quelques pièces dans cette riche collection semblent avoir appartenu à des dépôts publics. Telle est, par exemple, la lettre de Robert Estienne à Sainte-Marthe, lettre qui vient sans aucun doute du volume des lettres adressées à ce dernier et conservé à la bibliothèque de l'Institut. L'inventaire de ce volume affreusement lacéré mentionne des lettres de R. Estienne, qui ont toutes été enlevées. — La lettre de Henri III à Villeroy semble aussi devoir provenir d'un des volumes de la collection Godefroy, à la même bibliothèque. Enfin la lettre de Leibnitz, lettre dont le destinataire n'est pas indiqué sur le catalogue, doit être adressée au R. P. des Fossés, et provenir du manuscrit 202 du supplément latin à la Bibliothèque impériale. Ce volume, qui contenait jadis 75 lettres du savant rival de Newton, n'en renferme plus aujourd'hui que 70.

Un autographe de Fénélon.

Nous trouvons dans le dernier numéro de *l'Athenæum* de Londres quelques renseignements sur un important autographe de Fénélon, resté inconnu jusqu'ici aux éditeurs de ses œuvres. Il s'agit d'une réfutation de la *Relation sur le quiétisme* de Bossuet. Cette réfutation

se trouve en notes marginales sur un exemplaire de l'ouvrage de Bossuet. Dans la correspondance imprimée de Fénélon avec l'abbé de Chanterac, l'auteur du *Télémaque* parle à plusieurs reprises de cette réfutation, et notamment dans une lettre du 27 juin 1698, où il dit : « Je vous envoie ma réponse à M. de Meaux, par des notes marginales. » Aucun doute ne peut donc exister quant à l'authenticité de cette œuvre du grand écrivain ; seulement, comme il se trouve dans les œuvres de Fénélon une *Réponse à la relation sur le quiétisme*, on peut supposer que les notes en question n'en ont été que le brouillon. Cependant le possesseur actuel assure que ces notes diffèrent de la réponse imprimée autant par l'ordre où les arguments sont disposés que par la substance même. Ces notes, soigneusement recopiées, forment un cahier de 130 pages. Le volume où elles sont consignées a appartenu dernièrement à feu le coadjuteur de l'archevêque de Cologne, et après sa mort a été vendu à Bruxelles, où le possesseur actuel s'en est rendu acquéreur. Ajoutons à ces renseignements qu'il existe, à ce que nous croyons, aux archives du ministère des affaires étrangères, un manuscrit autographe et inédit de Fénélon sur le même sujet.

Un drame inédit et autographe de Lope de Vega.

Le prince de Metternich possède un drame autographe de Lope de Vega. Cette pièce, qui lui a été donnée par le duc d'Ossuna, a pour titre *Doña Maria de Aragon* et est d'autant plus intéressante qu'elle est inédite et traite un sujet dont Calderon s'est aussi occupé sous le titre de *Los gustos y los disgustos son no mas que imagination*. Nos lecteurs apprendront avec plaisir qu'un savant allemand, M. Ferdinand Wolf, bibliothécaire à la Bibliothèque impériale de Vienne, a pu prendre une copie complète de ce manuscrit dont l'écriture offrait de grandes difficultés, et qu'il ne tardera pas, à ce qu'on espère, à publier cette œuvre nouvelle du fécond poëte espagnol qui avait composé environ dix-huit cents pièces en vers, dont une partie seulement a été imprimée en 1609, en 25 vol. in-4°.

Lettres inédites de Muratori.

Nous avons annoncé dernièrement, voir *Bulletin*, p. 159, que la bibliothèque Riccardiana, à Florence, s'était enrichie d'une collection de lettres de l'illustre historien d'Italie, Lodovico-Antonio Muratori, offertes par les héritiers de celui auquel elles avaient été adressées. Aujourd'hui nous pouvons donner quelques extraits de ces intéressantes lettres d'après la *Rivista enciclopedica* de Turin. La collection contient cent quatorze lettres, adressées toutes au savant Brichieri, à Vienne d'abord et plus tard à Florence. Cette correspondance a duré pendant onze ans à peu près : depuis le 3 décembre 1738 jusqu'au 31 octobre 1749, deux mois avant la mort de Muratori.

A travers cette correspondance de plus de dix ans on voit Muratori préoccupé de trois choses : de ses querelles avec les bénédictins de Salzbourg, de son édition des *Antiquités italiennes*, et des guerres qui, à cette époque, désolaient l'Italie.

Voici un passage curieux qui concerne la première de ces affaires :

« Il n'y a pas d'autres nouveautés que le *Traité du bon goût*, de Semindo Pritanio, et celui *De ingeniorum moderatione in religionis negotio*, pour lequel j'ai cru devoir cacher mon nom. Les bénédictins de Salzbourg ont prêché en chaire pour ériger en dogme la dévotion à la sainte Vierge, et son invocation comme nécessaire au salut éternel, et m'ont attaqué parce que j'avais avancé qu'il n'y avait de nécessité que l'invocation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tandis que celle de la sainte Vierge n'était que bonne et utile, comme dit le concile de Trente. De quoi il résulte beaucoup de bruit, parce que des personnes qui avaient mieux étudié la théologie s'opposèrent à l'erreur des moines. Ceux-ci n'en continuent pas moins à dire du mal de mon traité *De ingeniorum moderatione*, parce que j'y réprouve le vœu de donner vie à l'opinion sur l'immaculée conception. Un livre intitulé *De superstitione vitanda*, écrit par un certain Antonio Lampridi, et qui vient de paraître à Venise, prouvera amplement aux moines qu'ils ont tort. »

Comme on le voit, Muratori suivait le système que Voltaire devait plus tard appliquer avec tant de persévérance; il faisait paraître sur

les questions du jour des pamphlets sous différents noms, car celui d'Antonio Lampridi est aussi de lui, comme il l'avoue à son ami dans une lettre subséquente. Ces pamphlets, il les faisait aussi imprimer dans différents endroits ; ainsi, à propos de son traité *sur la modération des esprits dans les choses de la religion,* il recommande à Brichieri comme *les meilleures* éditions celles de Venise et de Paris.

La rapide diffusion des écrits intéressants, dans ce XVIIIe siècle où les communications étaient si difficiles, paraît quelquefois prodigieuse. Quant aux communications, voici ce que Muratori écrit à son ami à la date du 15 février 1741 : « Je vous enverrais bien volontiers *les antiquités* de la maison d'Est, mais comment trouver quelqu'un qui s'en charge ? Si par hasard vous aviez à Venise un ami auquel je puisse les adresser, je pourrais les transmettre jusqu'à cette ville ; mais quant à les expédier à Vienne, c'est trop volumineux, et nous n'avons presque jamais d'occasion pour ce pays. »

Or il faut dire que Muratori n'était pas un pauvre savant, il vivait à la cour de Modène dans les honneurs et les dignités, et il lui fallait chercher des occasions pour envoyer un livre à Vienne ! Cependant ses pamphlets se répandaient dans toute l'Europe, comme plus tard ceux de Voltaire, avec la plus extraordinaire rapidité.

Nous finirons par le passage suivant d'une lettre datée du 31 mai 1742, et qui dépeint le triste état de l'Italie à cette époque, et jusqu'à un certain point explique la difficulté des communications :

« Nous sommes traités par l'armée austro-sarde, qui est toute campée sur notre territoire, comme un pays ennemi. Les prés, les champs, les bois, tout est dévasté ou pillé partout, et notre ville même est menacée de siége. Les Espagnols sont postés à la Sancoggea, sur le territoire bolonais ; on pense qu'ils ont environ vingt-cinq mille hommes, mais ils sont affaiblis par de continuelles désertions, ce qui fait qu'ils ne peuvent marcher en avant. De ce côté, quoiqu'on soit plus fort, on ne montre pas de disposition à aller les trouver.... Personne ne pense à l'Italie. Si Dieu n'y pourvoit, ce pays sera complétement désolé ! »

Lettres inédites de Henri III.

On sait que le frivole prédécesseur de Henri IV fut pris un jour subitement de l'amour du *bilboquet*. « Il alloit par les rues, dit l'Estoile (août 1585), et s'en jouoit comme font les petits enfants. Et à son imitation, les ducs d'Espernon et de Joieuse et plusieurs autres courtizans s'en accommodoient, qui estoient en ce suivis de gentilshommes, pages, laquais et jeunes gens de toutes sortes. » Ce jeu ne fut pas, du reste, le seul pour lequel le roi s'éprit d'une vive et courte passion, ainsi que le prouve une lettre inédite de ce prince à Villeroy, qui est conservée à la Bibliothèque de l'Institut, au tome 259 des manuscrits de Godefroy. La lettre elle-même n'offre pas grand intérêt, mais ce qui la rend curieuse, c'est le post-scriptum que le secrétaire a *osé* mettre au-dessous de la signature du prince, et où il explique, sans le moindre respect, pourquoi le roi remettait les affaires à un autre jour. Voici le texte de cette lettre et du hardi post-scriptum.

« Vileroy, j'ai veu tout ce que mavés envoyé, à quoy pour respondre amplement je remetz à quand je seray à Paris, suivant ce que me mandés pour la royne ma mère et quand Maintenon sera de retour. J'ai veu la depesche de Germiny que je trouve bien. Quand à monsieur du Lude, je vois bien qu'il se veut faire valoir. Je vous diray moy mesmes ce que je veux que luy mandiez, et si voiés qu'il soyt besoing de lui faire cependant unne recharge de la depesche que luy aurés escrite et m'en remetz à vous. J'ay signés ce que m'avés envoyé [ce] qui sera fin [de ma lettre] après m'estre recommandé à vous et prié Dieu, Vileroy, qu'il vous veille conserver.—A Saint-Germain ce XVIIIe juillet 1579. HENRI.

« Monsieur, je prans la hardiesse de vous escrire ce mot au bout de cette lettre parce que je ne sçay rien autre chose digne de vous escrire, sinon que nous ne serons à Paris que mequerdy prochain et que ce qui empesche le roy de vous faire responce de sa main est le jeu de balle à quoy il est si âpre que c'est unne merveille. J'ai veu que cela ne durera puisque il se prant si asprement. — Je suis votre serviteur. »

Ce post-scriptum n'est pas signé, et nous ignorons quelle main l'a écrit.

Dans un autre portefeuille (261) nous avons encore trouvé une lettre du même prince à d'Inteville, lieutenant général au gouvernement de Champagne, lettre dont nous extrayons le passage suivant, où le roi parle un tout autre langage ; elle est datée du 17 juin 1585 :

« Ce m'a esté beaucoup de plaisir d'entendre que les habitants de Troyes soient si resoluz à leur conservation... Estant d'ailleurs bien marry du trop gracieux traictement qui a esté faict de ce jacobin qui s'ingéra de parler en publicq à l'avantage du duc de Guyse pour faire s'il eust peu esbranler les volontez du peuple à sa dévotion. Si d'aventure l'un ou ung aultre y retournoit je veux que vous le faictes estrangler et jecter dans ung sac en l'eau pour empescher telz artifices. »

Le jacobin dont il est question se nommait Edme Bourgouin. Après l'assassinat de Henri III par Jacques Clément, dont il était confesseur, il fut accusé d'avoir provoqué ce crime, et fut exécuté à Tours en 1590.

MÉLANGES.

Auteurs décédés. — Le 2 juin est mort à Oxford un des philologues anglais les plus renommés, le docteur Thomas *Gaisford*, âgé de 75 ans. Depuis 1811, il occupait dans l'université de la ville la chaire de la littérature grecque qui lui avait été disputée par le célèbre Pierre Elmsley, et remplissait, depuis 1815 jusqu'en 1847, le ministère évangélique dans une des localités voisines de la ville d'Oxford. En outre, il jouissait de plusieurs prébendes et était curateur de la bibliothèque bodléienne. En politique, il appartenait au parti *high-tory*, comme la plupart des membres de l'université. Parmi ses travaux philologiques on remarque surtout son édition d'Hérodote (1824 et 1840), et ses *Lectiones Platonicæ* (1820); puis ses éditions de *Suidas* (1834), de l'*Etymologicum magnum* (1848), et de *Théodoret* (1854). Pour perpétuer sa mémoire, il a été fondé, par souscription volontaire, un capital de 1,000 livres, dont les intérêts seront consacrés à un prix de grec.

Le dernier juin est morte à Paris un de ces auteurs clairsemés, qui captivent à la fois par l'esprit et la grâce, Mme *Emile de Girardin* (Delphine Gay), née en 1805, à Aix-la-Chapelle et mariée en 1831 à M. Émile de Girardin. Sa carrière littéraire comprend chronologiquement les œuvres suivantes, précédées de quelques poésies fugitives qui ont plus tard été réunies en volume.

1828. *La Pèlerine*, complainte faite pour la reine Hortense; — 1832, *le Lorgnon*, roman; — 1832, *Contes d'une vieille fille à ses neveux*; — 1833, *Napoline*, poëme; — 1835, *M. le marquis de Fontanges*; — 1836, *la Canne de M. de Balzac*; — 1840, *l'École des Journalistes*, comédie en 5 actes et en vers; — 1842, *Poésies complètes*; — 1843, *Lettres parisiennes* (réunion de 57 Courriers de Paris qui avaient paru de 1836 à 1839 dans le journal « la Presse » sous le pseudonyme Charles de Launay); — *Judith*, tragédie en 3 actes et

en vers ; — 1846, *Hélène de Châteaudun*, roman dans la Croix de Berny ; — 1847, *Cléopâtre*, tragédie en 5 actes et en vers ; — 1850, *Marguerite*, roman ; — 1853, *Lady Tartufe*, comédie en 5 actes et en prose ; — 1854, *la Joie qui fait peur*, comédie en un acte ; — 1854, *le Chapeau de l'horloger*, vaudeville.

Giovanni Rosini (le chevalier), professeur à l'Université de Pise, et le doyen des littérateurs italiens modernes, vient de mourir. Il avait 81 ans, étant né à Pise, le 24 juin 1775. Il a publié plusieurs romans historiques, tels que *la Monaca di Monza* et *la Luisa Strozzi*, qui sont connus en Europe. Il y a quelques années, il avait commencé une Histoire de la peinture, dont la publication reste incomplète, et qui lui valut en 1840 la décoration de la Légion-d'honneur. Ses *Lettres* sur les anciennes peintures du cimetière de Pise (*Lettere pittoriche sul Campo Santo di Pisa*, 1810, in-4° avec fig.) montrèrent en lui un homme de goût exquis et délicat, qui était aussi instruit dans les arts du dessin que dans ceux de la poésie.

Biographie de Newton. — Sir David Brewster, le célèbre physicien et éditeur de l'Encyclopédie d'Édimbourg, vient de publier à Édimbourg un livre intitulé : *Memoirs of the Life, writings and discoveries of sir Isaac Newton* (2 vol.), pour lequel il lui a été permis de compulser les papiers de famille de l'illustre mathématicien, conservés à Portsmouth (1). Parmi les pièces inédites produites dans cet ouvrage, on cite surtout l'avis de Newton sur l'établissement de la Société royale des sciences de Londres. Les lettres de Flamsteed sont de nouveau reproduites, car elles diffèrent fréquemment du texte donné par Baily, dans sa *Vie de Flamsteed.* Une lettre inédite à lady Norris fait supposer au biographe que Newton, qui jusqu'alors n'avait jamais senti le besoin physique ou moral d'un commerce féminin, songeait encore à se marier dans sa soixante-huitième année, mais il paraît qu'il est permis de donner à cette lettre une autre interprétation que ne l'a fait sir David. Celui-ci s'arrête assez longtemps aux élucubrations de son héros sur les prophéties de Daniel et l'apo-

(1) Sir David Brewster avait, dès 1832, publié une biographie de Newton.

calypse de Saint-Jean (1) et s'attache à prouver qu'en composant ces travaux l'auteur était loin d'être malade d'esprit, comme il avait plu à M. Biot de l'affirmer.

Chronique de la Romanie. — Dans la séance du 23 avril de la section d'histoire du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, le docteur Hopf, de Hamm en Westphalie, exposa à cette Compagnie savante qu'il a découvert une énorme chronique de l'Empire de Romanie tout à fait différente du *livre* de la conquête, publié par Buchon. Cette chronique, conservée dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, est au nom de Marino Sanudo Torselli, et M. Hopf la considère comme étant, en effet, l'ouvrage du célèbre auteur des *Secreta fidelium crucis.* Cette chronique, écrite en 1328, est de la plus haute importance pour l'histoire de la Grèce au moyen âge et pour l'histoire générale du XIII[e] siècle.

Définition du journal. — « Protée moderne qui parle de tout, s'adresse à tous, arrive partout en même temps. C'est un livre qui recommence chaque jour, ne finit jamais, va chercher, va solliciter le lecteur à son foyer, aux deux bouts de la terre, toujours de même et toujours nouveau, puissant à la fois par ce double empire de la répétition perpétuelle et de la perpétuelle diversité. C'est une prédication qui ne lâche jamais prise, qui revient à la charge sans repos, qui est la goutte d'eau sur le rocher, qui peut finir par être le torrent et l'on sait qu'il l'a été. C'est une tribune d'où l'orateur tranquille, affranchi des émotions de la lutte et du spectacle, fait arriver sa voix sans effort au monde entier. » (M. de Salvandy, dans sa réponse au discours de réception prononcé à l'Académie française par M. Silvestre de Sacy.)

— *Tirage du journal La Presse,* fondé le 1[er] juillet 1836 :

1836 —	9,931	
1837 —	13,200	
1838 —	9,300	Polémique contre la coalition : Thiers, Guizot, Berryer, Ledru-Rollin.
1839 —	9,500	

(1) Œuvre posthume, 1736.

1840 — 13,485
1841 — 13,485
1842 — 15,170
1843 — 16,092
1844 — 16,895
1845 — 22,971. Agrandissement de format.
1846 — 25,770
1847 — 32,300. Opposition contre le cabinet Guizot.
1848 — 63,869. Révolution de février.
1849 — 34,779
1850 — 24,429
1851 — 21,236
1852 — 18,857
1853 — 22,787
1854 — 41,437
1855 — 43,695. (Mai.)

En 1854, ce journal a payé a l'État, pour timbres, 996,774 francs. Prix de l'abonnement : 54 francs.

Presse périodique. — *En Amérique.* — Dans la région aurifère même, dans ce qu'on appelle les *diggings,* il y a des journaux qui paraissent, tels que le *Ballarat-Times* et le *Mount-Alexander-Mail.* Le *Melbourne-Argus,* à l'occasion de l'augmentation de ses prix d'abonnement, donne quelques détails intéressants sur son budget. Les frais de cette publication s'élèvent à 300 liv. st. (7,500 fr.) par jour. Les principales dépenses se répartissent ainsi annuellement : pour le papier, 30,000 liv. st. ; pour la composition, 27,000 ; pour les machines, 12,000 ; pour le port, 5,000 ; enfin, pour la rédaction, 10,000, c'est-à-dire 250,000 fr. par an.

(*Athenæum français.*)

La presse en Autriche. — En 1854, il a paru à Vienne une statistique des productions littéraires de l'empire autrichien, pour la période du 1er septembre 1852 au 31 décembre 1853 ; elle est rédigée par les soins de M. de Wurzbach, chef de la bibliothèque du ministère de l'intérieur et spécialement chargé depuis 1853 de la bibliographie officielle. C'est à ce document que nous empruntons les chiffres suivants.

Le nombre des imprimés allemands de la monarchie s'élève à 2,787, celui des italiens à 2,723, celui des produits typographiques en général à 6,874. Ce dernier chiffre se décompose de la manière suivante :

	Monarchie entière.	En langue allemande.	En langue italienne.
Encyclopédies, histoire littéraire	248	49	122
Théologie, histoire ecclésiastique	419	101	193
Sermons, ascétique	677	220	224
Jurisprudence et politique	630	219	278
Médecine, art vétérinaire	506	196	303
Sciences naturelles, chimie	295	171	87
Philosophie	27	10	11
Instruction publique, ouvrages pour la jeunesse	605	291	174
Linguistique, archéologie	315	74	157
Histoire	434	202	188
Géographie	255	80	155
Mathématiques, astronomie	39	14	14
Art militaire, marine	47	38	6
Commerce et industrie	134	68	64
Architecture, voies de communication	131	58	72
Mines, forêts, chasse	154	152	»
Agriculture, horticulture	245	140	73
Belles-lettres en général	110	51	50
Poésie	157	42	75
Théâtre	204	60	130
Romans, nouvelles	729	345	192
Art	90	17	72
Annuaires, almanachs, mélanges	373	189	89
Cartes et plans (sans distinction de langues)	50	»	»
Total	6,874(1)	2,787	2,723

(1) Ce chiffre comprend outre les livres allemands et italiens,

428	ouvrages en langue	magyare,	1	ouvrage en langue	suédoise,
659	—	slave,	175	—	latine,
24	—	française,	7	—	grecque,
4	—	anglaise,	14	—	hébraïque.

En 1844, le docteur Adolphe Schmidt avait dressé, en excluant la Hongrie, la statistique des productions de 1840 et il en résultait pour les imprimés en langue allemande le chiffre 1,632, pour ceux en italien 1,471, et pour ceux en langue bohême 114, ce qui faisait un total de 3,217 ouvrages. En réduisant le chiffre de M. de Wurzbach à la proportion d'une année et en ne comprenant dans notre calcul que les imprimés allemands, italiens et slaves, nous obtenons pour 1853 le chiffre 4,626. Ce chiffre constaterait, relativement à 1840, un progrès notable, si nous ne savions que dans la bibliographie officielle un cahier périodique, une livraison figure pour un ouvrage, et que par conséquent il n'y a que fort peu de déductions à tirer des chiffres généraux ci-dessus, pour juger du mouvement scientifique dans la vaste agglomération autrichienne.

Dans les branches spéciales on remarquera surtout le petit contingent de la philosophie et le gros chiffre de la rubrique roman, de plus la prépondérance des livres italiens sur les livres allemands dans les sciences médicales, en jurisprudence, archéologie, géographie, ainsi que dans les productions dramatiques.

Nous signalons ici encore un fait qu'a fait particulièrement ressortir M. de Wurzbach dans ses développements. La Hongrie, qui compte 13,240,000 habitants, ne possède que 30 colléges et 3,929 écoles primaires, tandis que la Bohême avec ses 4 1/2 millions d'habitants, a 22 colléges et 3,579 écoles primaires, et la Lombardie, avec la sixième partie du chiffre de population hongrois, 44 colléges et 4,134 écoles. On comprend ainsi comment, dans la rubrique des livres destinés à l'éducation ou à l'instruction, la Lombardie est représentée par 174, la Hongrie par 52 ouvrages seulement.

L'immortalité littéraire. — Nous trouvons dans les *Blätter für literarische Unterhaltung* un piquant article sur ce thème inépuisable, quoique si souvent traité : « Le *Sketch-book* de Washington Irving contient, entre autres choses, une esquisse sous le titre *The mutability of litterature*. L'auteur s'y représente au milieu de la bibliothèque du chapitre de l'abbaye de Westminster, méditant sur les vieilles chartes conservées dans ce trésor, où se trouve déposé aussi le fameux *Dooms-day-book*, et rattachant aux vieux parchemins des considérations sur la fragilité des renommées littéraires. Il

se demande ce qui est resté des œuvres de ce Robert Groteste de Lincoln, qui plus que personne avait travaillé pour l'immortalité et qui avait écrit près de deux cents volumes. De tout cela, quelques fragments seulement s'étaient conservés dans les bibliothèques, que les archéologues eux-mêmes ne recherchaient pas avec beaucoup d'empressement. Qui est-ce qui s'occupe, à l'heure qu'il est, de Giraldus Cambrensis, l'historien, l'antiquaire, le philosophe, le théologien, le poëte, qui refusa deux évêchés pour pouvoir se livrer tout entier à l'activité littéraire et parvenir ainsi à la postérité? Que sait-on de ce Henry de Huntingdon, qui, après avoir écrit une savante histoire de l'Angleterre, rédigea un *Traité sur la vanité des choses de ce monde?* Le monde s'est vengé en l'oubliant. Qu'est-il advenu des écrits de Joseph d'Exeter, que le style classique avait fait surnommer la merveille de son temps? Des trois grands poëmes épiques qu'il avait écrits en latin, l'un ne nous est parvenu qu'à l'état de fragments informes, et les deux autres ne sont feuilletés que par de rares amateurs de curiosités. Ses poésies amoureuses et ses épigrammes ont disparu complétement. Qui est-ce qui a entendu parler de John Wallis, le franciscain qui reçut de ses contemporains le nom d'*arbre de vie?* de William de Malmesbury, de Siméon de Durham, de John Hanvel de Saint-Albans?

Ah! lorsque nous jetons seulement un coup d'œil sur les cent dernières années de la littérature allemande, quel spectacle lamentable se présente à nos yeux! C'est un vrai *campo santo* couvert de monuments funéraires. Combien de poëtes, combien d'auteurs qu'on lisait, qu'on admirait, qu'on célébrait de leur vivant, sont ensevelis aujourd'hui dans l'oubli le plus profond et ne survivent que par les noms inscrits sur les sarcophages que leur élève l'histoire littéraire! Qui donc lit les poésies de Denis, de Mastalier, de Kretschmann, de Nicolaï, d'Alxinger? Où donc sont les lecteurs et les admirateurs des romans et des drames de Hermes, de Sophie de la Roche, d'Iselin, de Jérusalem, de Gotter, de Jünger, de Stephani, de Krüger, d'Abbt, de Garve? Et les romans les plus célèbres de Wieland sont-ils souvent ouverts, aussi bien que *la Messiade* de Klopstock, qui cependant a marqué une époque dans la littérature allemande? A qui vient l'idée de relire les *Idylles* de Gessner, traduites du vivant de l'auteur dans toutes les langues de l'Europe, ou bien de se délecter à

la lecture des *Poésies de pêcheurs* de Bronner? Qui est-ce qui s'amuse des *Satires* de Rabener, qui ont exercé sur leur époque une influence aussi décisive? Le goût moderne, en Allemagne, rejette des genres tout entiers cultivés autrefois par les esprits les plus distingués, tels que les odes, les hymnes, les fables, les épigrammes. Et les romans, combien de ceux qui ont paru dans le courant même de ce siècle et qui ont été engloutis par un public avide d'émotions et prisés comme des chefs-d'œuvres par la critique contemporaine, n'existent plus même dans l'ingrate mémoire des masses littéraires! Fouqué, l'auteur d'*Ondine* et de *la Bague enchantée*, n'avait certes pas moins de talent que les meilleurs romanciers d'aujourd'hui, et c'est à peine si on l'entend nommer encore. Il y a eu un temps où l'on était obligé de considérer Grabbe comme un écrivain de génie, sous peine de passer pour un homme sans goût. Et combien peu de gens le lisent à présent! Et voilà ce que c'est que l'immortalité littéraire, dont le rêve tourmente encore tous les jours tant d'aspirants poëtes ou romanciers! *Memento mori!* telle est la devise que devrait porter sur sa première page toute nouvelle production littéraire.

(*Traduction de l'Athenæum français.*)

Papier de chiendent. — Cette invention, dit le *Court Journal*, est sur le point d'être mise en exploitation dans le voisinage de Stamford (1), à la grande surprise d'une foule de gens et en dépit des incrédules. Une compagnie puissante s'est formée avec un capital considérable. L'endroit pour la fabrication est arrêté, les mécaniques se montent et le chiendent s'achète en quantités énormes, de façon à devenir bientôt une ressource nouvelle pour la culture.

— Le comte de *Montalembert* a été créé, le 20 juin dernier, docteur en droit de l'université d'Oxford. Il partageait cet honneur non-seulement avec les généraux sir John Burgoyne et sir de Lacy Evans, mais aussi avec le poëte le plus populaire de l'Angleterre, Alfred Tennyson.

---

(1) Petite ville dans le comté de Lincoln en Angleterre.

M. Poltoratzky. — Dans la notice biographique qu'a publiée M. Quérard sur M. Serge Poltoratzky, on lit le passage suivant :

« Un des oncles du bibliophile, le lieutenant général Constantin Poltoratzky, né à St-Pétersbourg, le 2 (13) mai 1784, gouverneur militaire et civil du gouvernement de Iaroslaf pendant douze ans, depuis 1830 jusqu'en 1842, et actuellement en retraite; commandait une brigade à la bataille de Champaubert (10 février 1814), à laquelle il fut fait prisonnier. Napoléon le fit venir, et eut avec lui, à deux reprises, une très-longue *conversation,* dont les détails sont d'un haut intérêt historique. Cette conversation est rapportée dans l'ouvrage russe du général Mikhaïlofky-Daniléfsky : « Histoire de la campagne de 1814 (1), » et dans la traduction anglaise : « History of the campaign in France in the year 1814. » London, 1839, in-8°, pp. 99-108.

« Le Foreign Quarterly Review (recueil trimestriel de Londres) a donné une analyse de l'ouvrage de Daniléfsky (cahier de juillet 1839, t. XXIII, pp. 380-409), et a reproduit en entier (pp. 407-409) la conversation de Napoléon avec le général Constantin Poltoratzky.

« Il serait à désirer qu'on publiât en français le récit et le compte rendu, textuel, de cette intéressante *conversation.* La version donnée par le général Daniléfsky est assez exacte, à l'exception toutefois de quelques nuances dans les termes dont le prisonnier de guerre s'était servi, et du ton dont il avait répondu à Napoléon. Le général Constantin Poltoratzky avait plus d'une fois, et tout naturellement, donné à Napoléon le titre de « Majesté, » et lui avait parlé d'un ton un peu moins leste que celui que Daniléfsky lui prête dans son ouvrage. »

Le texte français vient de paraître, d'après le manuscrit écrit par M. Serge Poltoratzky sous la dictée de son oncle, dans la *Revue d'Alsace,* 6e année (1855), p. 226. Il en a été fait quelques tirés à part, dont M. Poltoratzky a bien voulu nous adresser un exemplaire, en nous informant en même temps que cette *conversation* a encore été publiée, *en allemand,* dans l'ouvrage suivant : *Darstellung des Feldzuges in Frankreich im Jahre* 1814, von *Mikhaïlofsky-*

(1) Saint-Pétersbourg, 1836, 2 vol. in-8°, t. I, pp. 160-175 ; et 2e édition, 1 vol. in-8°, pp 94-103.

Daniléfsky. Traduit en allemand par Charles de Kotzebue. Riga et Leipzig, 1837-1838. Leipzig, de l'imprimerie de Bernhard Tauchnitz jun., avec la permission de la censure de Riga (Napiersky, censeur), 2 vol. in-8°, avec 23 cartes et plans, t. I, pp. 100-103.

On voit que cette traduction allemande de M. *Kotzebue* n'a pas été non plus faite d'après le texte original français.

Mais M. *Hoffmann*, savant bibliographe de Hambourg et un des collaborateurs les plus distingués de notre *Bulletin*, vient de republier, dans le n° 44, du 2 juin 1855, pp. 344-346, des *Feuilles littéraires* (*Hamburger literarische und kritische Blätter*), une traduction *allemande* du texte français de cette *conversation*, d'après la version authentique donnée par M. Poltoratzky dans la *Revue d'Alsace*, à Colmar (1).

A propos du savant bibliophile russe, à qui notre *Bulletin du bibliophile* est redevable de si nombreuses et si intéressantes communications, nous avons à insérer deux nouvelles qui plus ou moins le concernent. L'une est un peu tardive et se rattache à cet exemplaire unique et presque complet de la première gazette de Russie (1703), dont il avait été fait mention au tome III, p. 329 de ce *Bulletin*. Un fac-simile d'un exemplaire de cette première gazette (composé de 39 numéros et formant un volume in-8° de 262 pages) a été offert par la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg à l'université de Moscou, à l'occasion du jubilé séculaire de cet établissement, fondé par l'impératrice Élisabeth le 12 (24) janvier 1755. Non-seulement la rareté (2) de ce premier monument de la presse périodique russe lui donne une valeur toute particulière, mais encore et surtout la circonstance que parmi les collaborateurs du journal il se trouve un nom illustre, celui de Pierre le Grand, qui attachait à ces premiers tâtonnements du journalisme une impor-

---

(1) *Voy.* aussi sur ce même sujet un article publié par M. Hoffmann dans le *Hamburg. unparteiischen Correspondenten*, n° 140., du 14 juin 1855, p. 3, col. 3-4.

(2) La bibliothèque de Saint-Pétersbourg est, dit-on, en possession des deux seuls exemplaires complets de la 1re année. M. Poltoratzky possède-t-il plus que cette 1re année, nous ne le savons ; il le faut bien, puisque son exemplaire est qualifié d'unique. Nous n'avions pas eu le temps d'aller aux renseignements à cet égard avant l'impression de ce cahier.

tance tout aussi grande qu'à la construction du premier navire de sa flotte. L'édition fac-similé (elle se vend deux roubles d'argent) reproduit l'original avec une parfaite fidélité ; les caractères (ce sont encore les anciens caractères slaves, remplacés par l'alphabet actuel, dit bourgeois, en 1708) ont été spécialement fondus *ad hoc* à Moscou. De plus, le volume est précédé d'une histoire de la littérature périodique russe, ainsi que d'un coup d'œil bibliographique sur les ouvrages qui en traitent.

La seconde nouvelle se rapporte à la dernière publication de notre collaborateur, intitulée : DIEU, *hymne du poëte Derjavine*, etc., et dont nous avons entretenu nos lecteurs dans la dernière livraison, p. 150. Cette intéressante brochure a été l'objet d'un compte rendu détaillé, dans le nº 53 des *Hamb. krit. Blätter*. M. Hoffmann, auteur de ce compte rendu (1), ajoute à la liste, donnée par M. Poltoratzky, des auteurs qui ont parlé de ce célèbre hymne, le Dr J.-P. Jordan (*Geschichte der russischen Litteratur*, Leipzig, 1846, pp. 15 à 17), et le Dr Friedrich Otto (*Lehrbuch der russischen Litteratur*, Leipzig et Riga, 1837, pp. 135-137). A propos de la revue russe, où parut pour la première fois le poëme de Derjavine, le savant bibliographe de Hambourg énumère les divers journaux ou revues russes d'ancienne date qui se trouvent à la bibliothèque de la ville de Hambourg. Cette énumération nous amène à rappeler un articulet sur le même sujet, inséré dans le tome VI, pp. 95-96 de notre *Bulletin*.

Enluminures sur vélin. — Nous trouvons dans le journal l'*Invention* les intéressants détails qui suivent touchant l'enluminure sur vélin d'un manuscrit récemment achevé :

A force de patience, de courage et d'essais, M. Aubin Normand a exécuté un manuscrit sur vélin dont les miniatures sont d'une telle perfection qu'on les croirait sorties du pinceau d'un de nos moines

---

(1) Nous profitons de l'occasion pour exprimer à M. Hoffmann notre gratitude pour l'empressement qu'il met toujours à faire connaître le contenu de nos livraisons au public littéraire de son pays et pour le bienveillant accueil qu'il a fait au nouveau directeur du *Bulletin*. Celui-ci s'efforcera de se rendre digne d'un aussi précieux patronage.

artistes de l'abbaye de Corbie. Ce manuscrit a pour titre : *Peintures des manuscrits, orfévreries et costumes français du huitième au seizième siècle.*

Jusqu'à présent, l'art de l'enluminure sur vélin était resté enveloppé de mystères, comme l'art de la peinture sur verre. Aucun ouvrage—que nous sachions du moins — n'avait transmis les secrets de cette application. Grâce à de persévérantes études, M. Aubin Normand est parvenu, après quatorze ans de recherches, à découvrir les procédés que les moines employaient au moyen âge pour l'application de l'or sur parchemin.

M. Normand a eu la patience d'analyser, et il a pu recomposer les diverses pâtes sur lesquelles, jadis, on posait l'or. Ces enduits, qui sont tantôt jaunes, gris, rouges ou blancs, non-seulement contribuent par la différenee de leur couleur, à donner au métal des tons et des aspects variés, mais encore — et c'est là une chose extrêmement importante — ils permettent de le fixer de manière à ce qu'il puisse subir l'effort du brunissage. (*Moniteur*, 8 *avril*)

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Les Évangiles des Quenouilles, nouvelle édition. Paris, Jannet, 1855, in-18.

Ce joli volume fait partie de la *bibliothèque elzévirienne* que met au jour un libraire parisien intelligent et actif. Des livres curieux devenus rares, des textes revus avec soin et imprimés sur un papier sonore et ferme, un cartonnage à l'anglaise (innovation heureuse) substitué sans augmentation de prix au fragile papier qui enveloppe d'ordinaire les volumes français, voilà des titres assurés à l'attention des amateurs.

Une préface courte et nette explique ce que c'est que les *Évangiles des Quenouilles*. De vieilles femmes sont réunies pour filer ; elles parlent de tout et d'autre chose encore, de Dieu et du diable, de la pluie et du beau temps, de sorcières et de lutins, de remèdes, de philtres, de charmes, de secrets, de tout ce qui peut tomber dans la conversation d'une assemblée de matrones surannées. L'éditeur le remarque fort bien : « Ce que des siècles d'observations ont consacré se mêle aux préjugés les plus étranges et les plus inadmissibles, et de ce mélange résulte le répertoire le plus curieux des croyances, des erreurs et des préjugés répandus à cette époque parmi le peuple. Tout naturellement les bonnes vieilles qui dictent leurs évangiles n'oublient pas le mot pour rire ; elles ne reculent pas devant les questions délicates ; mais le chapitre amène la glose ; ces gloses sont pleines de malice et de sel. Hâtons-nous d'ajouter que la plaisanterie ne va jamais jusqu'à la licence, chose bien digne de remarque dans un livre de cette époque. »

Ce recueil fut composé en Flandre vers le milieu du quinzième siècle ; la première édition fut imprimée à Bruges vers 1475, par Colard Mansion ; M. Jannet en compte neuf en tout, y compris la réimpression qui forme le premier volume de la collection des *Joyeusetez*, publiée à Paris, chez le libraire Techener et tirée à 76 exemplaires seulement.

Sur les huit éditions anciennes, il en a vu cinq (une d'elles du seizième siècle, petit in-8° sans lieu ni date, avait échappé aux investigations de l'infatigable auteur du *Manuel du libraire* (¹).)

(¹) Nous trouvons au n° 575 du catalogue des livres de M. Cailhava, de Lyon, vendus à Paris en 1845, l'indication d'une édition qui nous semble différente de toutes celles qu'énumère le *Manuel* ou qu'indique M. Jannet. C'est un volume

L'édition actuelle reproduit le texte donné par Colard Mansion et corrigé d'après un beau manuscrit qui se trouve à la bibliothèque impériale de Paris (fonds Colbert). Elle y joint trois chapitres qui sont dans le manuscrit et qui n'avaient jamais été imprimés et trois autres chapitres qui ne figurent ni dans le manuscrit ni dans l'édition originale, mais qu'on rencontre dans l'édition Senonnaise. Un autre manuscrit appartenant à un bibliophile éminent, M. A. Cigongne, a fourni de son côté des additions considérables. On peut dire que M. Jannet n'a absolument rien laissé à faire aux éditeurs futurs des *Évangiles des Quenouilles*.

Nous prendrons au hasard quelques-uns des *faits* qui résultent des observations dues à la profonde expérience des fileuses du quinzième siècle :

« Quand un enfant est nouveau-né, si c'est un fils, il le convient porter au père, et lui bouter des pieds contre la poitrine, et pour certain, jamais ne fera l'enfant male fin.

« Aucunes anciennes matrones maintiennent que qui veult faire un fils, il le convient faire au matin de jour et une fille au vespre de nuit.

« Quant une femme a conceu enfant mâle, dans les six derniers mois, en a grant douleur plus que d'une fille. Mais les trois premiers mois, la fille lui baille plus à souffrir. »

Des assertions du même genre se trouvent dans un opuscule en vers languedociens, imprimé à Toulouse en 1555 et devenu introuvable : *Las ordinansas et coustumas del libre blanc*. Il en a été donné, en 1846, une réimpression, in-8°, 36 pages, avec quelques notes (Paris, Techener), mais le temps nous manque pour comparer les deux textes.

Nous ne devons point nous dispenser de signaler les efforts de M. Jannet, si dignes d'être encouragés par les bibliophiles ; il a déjà mis au jour, en fait d'ouvrages anciens remis en lumière, le *Livre du chevalier de la Tour Landry*, les *Œuvres* de Villon, le recueil de *Farces et moralités*, dont le seul exemplaire connu est au Musée britannique ; il annonce de nombreuses publications qui seront assurément bien accueillies, et parmi celles qu'il promet, nous distinguons :

Le *Livre de Matheolus* et le *rebours de Matheolus*.

Les œuvres de Roger et de Collerye.

Les œuvres complètes de Pierre Gringore, en 4 vol.

Les œuvres complètes de Saint-Amand, revues et annotées.

Le recueil général des caquets de l'accouchée, avec notes.

Les Aventures du baron de Fœneste (un des plus spirituels des Quarante,

---

sans date et sans nom d'imprimeur, 38 feuillets non chiffrés, 25 lignes à la page, signatures a-eiii. Ce livre précieux fut adjugé à 650 fr.

(1) Quant au *Rapport des matrones tant béarnoises que françoises*, contenu dans ce livret, nous renverrons aux Œuvres d'Amb[roi]se Paré, édit. de 1840, t. III, p. 666, où l'on trouvera trois documents du m[ême] genre.

M. Mérimée s'est chargé d'apprécier et d'annoter cette amusante et satirique production d'Agrippa d'Aubigné).

Sous le titre de *Variétés historiques et littéraires,* M. Jannet veut réunir des pièces introuvables et dont il existe à peine deux exemplaires, des opuscules piquants et qui se dérobent aux recherches les plus persévérantes. Il va retirer de l'oubli :

Le Ballet nouvellement dansé à Fontainebleau par les dames d'amour, 1625. Livret fort original.

Le Réveil du chat qui dort, 1616, opuscule fort singulier dont on trouvera le titre tout au long dans le *Manuel du libraire,* t. IV, p. 74.

La Mine éventée des dames de courtoisie de Paris, 1619, et maint autre livret qui, sortant on ne sait d'où, formeront une fort piquante réunion d'*imaginations folastres.* B.

Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft von Dr JULIUS PETZHOLDT. Année 1855, cahiers 1 à 5.

Comme toute autre branche de savoir et d'étude, la bibliographie doit avoir la conscience d'elle-même, de ses besoins, de ses devoirs, de ses résultats. Convaincu de cette vérité, un collaborateur de M. Petzholdt qui s'est voué avec tout le zèle d'un homme sérieux à cette occupation littéraire que l'on appelle recherches bibliographiques, M. Paul Trömel de Leipzig, s'est, au début de l'année, imposé la tâche de passer en revue les publications les plus importantes faites pendant l'année 1854 dans le domaine de la bibliographie, de prononcer son avis sur les progrès positifs ou négatifs réalisés par les recueils périodiques d'ancienne création et sur l'espoir que peuvent donner celles qui ne font que naître, d'indiquer enfin le mérite de ces monographies dont le cadre plus restreint est rempli sans le caractère de périodicité qu'ont la plupart des livres de bibliographie. L'intérêt qui s'attache au travail de M. Trömel (il occupe les pages 1-18 et 33-40 des deux premiers cahiers de l'*Anzeiger*) nous oblige à le suivre dans sa course et d'insérer ici ne fût-ce qu'une simple énumération des productions qu'il passe en revue.

En premier lieu, il est parlé des périodiques spécialement consacrés à la bibliographie, c'est-à-dire, du moins comme nous interprétons cette science, à l'ensemble des faits extérieurs ou matériels qui se rattachent à la production et à la diffusion des livres. Ces périodiques sont : l'*Anzeiger* de M. Petzholdt, véritable bibliographie des bibliographies ; le *Serapeum* du docteur Naumann, dont la valeur n'a pas diminué malgré ses quinze années d'existence ; le *Bulletin du bibliophile belge*, auquel M. Trömel veut bien accorder des louanges qu'il ne nous siérait pas de reproduire, et enfin le *Bulletin du bibliophile* de M. Techener qui, malheureusement, dit le critique, laisse un peu trop percer son but accessoire et tout mercantile et où prédomine, au delà des limites convenables, ce que l'on nomme l'anecdote littéraire.

Passant aux bibliographies des différents pays, l'auteur cite :

Pour l'Allemagne, les excellents catalogues trimestriels et semestriels de la librairie *Hinrichs*, enregistrant avec une scrupuleuse exactitude tous les produits du marché littéraire ; — le *Catalogue de la foire*, ce nestor de toutes les bibliographies existantes, qui, déclinant un peu sous le poids de ses trois siècles [1], a repris récemment son vol sous le nom de *Bibliographisches Jahrbuch* ; — la partie bibliographique du *Leipziger Repertorium* de M. Gersdorf ; — puis, paraissant tous les semestres et comprenant aussi les principales publications de l'étranger les *Bibliothecæ* publiées par la librairie Vandenhoeck et Ruprecht à Göttingen, savoir : la *Bibliotheca Theologica* par C J. Ruprecht, *Philologica* par L. Ruprecht, *Historico-naturalis* par Ernest Zuchold, *Medico-chirurgica* par C. J. Ruprecht, *Historico-geographica* par G. Schmidt ;—enfin les continuations des grands répertoires de Heinsius et de Kayser, qui, malgré tout leur mérite, ne valent pas, selon l'avis de M Trömel, ni la *France littéraire* de M. Quérard, ni la *Littérature contemporaine* de ses continuateurs.

Pour la France : la *Bibliographie de la France*, œuvre incomplète, entachée du même vice de désorganisation que la librairie française en général et qui devrait enfin abandonner son faux système d'alphabétisation.

Pour la Belgique : la *Bibliographie de la Belgique*, publiée par Ch. Muquardt et le *Journal de l'imprimerie et de la bibliographie* de M. Ch. Hen. Ce dernier suit, quant au système d'alphabétisation, tout à fait les errements de son confrère de Paris ; d'un autre côté il faut le féliciter d'avoir ouvert une rubrique spéciale à la bibliographie flamande, qu'une brochure publiée par le *Willems-Fond* à Gand avait avant lui fait connaître jusqu'à l'année 1851.

Pour l'Angleterre : *The publisher's Circular*, avec une table annuelle intitulée *Catalogue of Books*, et *Longman's Monthly List of New-Books*.

L'Italie est dépourvue de tout organe bibliographique ; par contre l'Espagne en a deux : l'ancien *Boletin bibliografico* et depuis quelque temps, une *Revista bibliografica* rédigée par C. Mora, dont les deux premiers numéros ne laissent pas prévoir une chute prochaine de son aîné [2].

Pour la Hollande M. Trömel signale la *Lijst van niew uitgekomen boeken* et la *Bibliographie voor Nederland* ; pour le Danemark le *Dansk Bibliographi* et le *Dansk Boghandlertidende* ; pour la Suède le *Swensk Bibliografi*.

En littérature Slave on peut se renseigner dans les *Jahrbücher für slavische Litteratur*, publiées par Schmaler, et dans la *Bibliografia Polska* à Lemberg (paraît irrégulièrement).

En fait de bibliographies autres que celles qui ont pour objet les accroissements continuels de la littérature des différents pays, l'auteur s'occupe d'abord de l'*Allemagne*. Après l'expression d'un vœu, qu'il soit enfin procédé à la grande

---

(1) M. Petzholdt a retracé l'histoire du *Messcatalog* dans l'*Anzeiger* de 1854, n° 66.

(2) *Voy.* plus bas p. 243.

œuvre d'une bibliographie de la *littérature allemande*, il est sommairement fait mention de quelques publications de détails, entre autres des suivants : *Bücherschatz der deutschen Nationallitteratur des XVI. und XVII. Jahrhunderts*, composant le catalogue de la bibliothèque du professeur Heyse acquise par le gouvernement prussien ; *Bibliographie des deutschen Kirchenliedes* par Ph. Wackernagel (1re livraison) ; *Litteratur der deutschen Mundarten* par l'auteur même de notre notice (voy. l'*Anzeiger* de 1854, nº 1) ; pour la bibliographie relative au *Simplicissimus*, l'édition de ce roman historique publiée par Ad. Keller ; pour celle qui concerne la *Nef des fols* l'édition toute récente de M. Zarncke ; enfin les *manuscrits en vieux-haut-allemand de la bibliothèque impériale de St-Pétersbourg* par R Minzloff.

En dehors de la littérature proprement dite, il est fait mention des ouvrages suivants : *Litteratur über das Grossherzogthum Baden* (s'étend de 1750-1854) par Bigner ; *Würtembergische Litteratur vom Jahre* 1852, par Stälin ; *Streifzüge durch die Litteratur des Harzes*, par G. Heyse ; *Handlexicon der deutschen juristischen Litteratur des 19. Jahrh.* ; *Repertorium juris Hannoverani* ; W. Koner, *Littérature géographique* de 1853 ; du même, le 2e cahier du 2e volume de son *Repertorium* de dissertations ou mémoires publiés dans les collections académiques et relatifs à l'histoire ou aux sciences auxiliaires depuis 1800 à 1850 (ce 2e cahier comprend la Géographie et les Voyages) ; Gustave Hahn, Catalogue systématique des *dissertations ou discours scolaires* parus en Prusse de 1842 à 1850 ; *Bibliotheca mathematica* par Sohnke et Engelmann ; Schubarth, *Repertorium der technologisches Litteratur* (de 1823 à 1850) ; P. H. Sillig, *die Shakespeare-Litteratur bis Mitte* 1854.

Pour la France, M. Trömel paye son juste tribut d'appréciation aux œuvres de M. Quérard et ne refuse non plus une part d'éloge, bien qu'il les juge inférieurs à leur devancier, M. Quérard, aux auteurs de la *Littérature française contemporaine*. Parmi les monographies dignes d'éloges il cite Charles Monselet, *sur Rétif de la Bretonne* ; Léon Feugère, *Bibliographie des œuvres de Pasquier* ; Nisard, *Histoire des livres populaires* ; Beaupré, *Nouvelles recherches sur la bibliographie lorraine*, 2e cahier, 1500-1600 ; *Répertoire des ouvrages de droit publiés spécialement en France*, depuis 1789-1853.

En Belgique il est fait mention du commencement de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* par MM. Aug. et Al. de Backer, — et de la *Bibliographie biographique universelle* de M. Oettinger, dont nous avons récemment parlé dans ce Recueil.

En Angleterre, le pays des bibliomanes, l'année 1854 a vu paraître, moins pour servir la science que pour satisfaire le collectionneur de livres rares, la *Cyclopædia bibliographica* de Darling, ouvrage dépourvu de plan et par conséquent sans valeur scientifique, qui sous ce rapport ne vaut pas une monographie de M. G. M. Asher intitulée : *Bibliographical and historical Essay on the dutch books and pamphlets relating to New-Netherland and to the dutch West India Company*, etc. L'Amérique, outre les recueils de Norton, a produit dans ces derniers temps, grâce au zèle de M. Henry Stephens et à la protection de la Smithsonian Insti-

tution, un organe spécial pour arriver peu à peu à un catalogue complet des livres traitant de l'Amérique et publiés dans ce pays jusqu'à l'an 1700.

Pour l'Italie, M. Trömel mentionne en fait de publications bibliographiques la *Bibliographia dei dialetti lombardi e emiliani*, de Biondelli, la *Bibliographia sicola sistematica* de Narbone (2ᵉ volume), le 1ᵉʳ volume du catalogue des manuscrits de la Palatine à Florence, rédigé par le bibliothécaire Francesco Palermo; pour le Danemark, — le *Almindeligt Forfatter Lexicon for Kongeriget Danmark* par Erslev, qui vient d'arriver à sa fin (ouvrage analogue à la *France littéraire* de M. Quérard); pour la Grèce, — la 1ʳᵉ partie du catalogue des livres composés par des Grecs en grec ancien ou moderne et publiés depuis la prise de Constantinople jusqu'à la formation du royaume de Grèce. Cet ouvrage rédigé par Papadopoulos-Vretos est accompagné de notes bibliographiques et biographiques qui lui donnent la valeur d'une véritable histoire littéraire néo-hellénique.

Plus loin, M. Trömel s'occupe des divers catalogues de manuscrits orientaux, publiés dans le cours de l'année, ainsi que des travaux bibliographiques épars traitant de la littérature orientale, parmi lesquels il cite aussi la bibliographie syriaque à partir du xviᵉ siècle insérée par M. Nève à Louvain dans son ouvrage *de la Renaissance des études syriaques*.

De là il passe à traiter des livres qui ont paru en 1854 et touchant aux questions concernant l'histoire de l'imprimerie et de la librairie. Et d'abord il s'agit de l'ouvrage de M. Aug. Bernard sur *l'Origine et les Débuts de l'imprimerie en Europe*, dont il est donné une courte analyse. Après avoir approuvé le point de vue d'où M. Bernard traite cette question et qui se formule dans ces mots : « l'imprimerie c'est l'art de faire des livres », M. Trömel résume ainsi l'opinion développée par cet auteur :

Les premiers caractères mobiles étaient en bois, mais il n'est pas démontré qu'on en ait employé pour la fabrication de livres en entier. Celle-ci se fit au moyen de caractères en métal. Le premier qui appliqua ces caractères en métal fut Laurent Coster à Harlem, l'imprimeur des quatre éditions anonymes du *Speculum humanæ salvationis*; or, Coster étant mort en 1440, il faut que ces quatre éditions remontent à une date antérieure. M. Bernard va plus loin encore : il revendique pour Coster l'usage de la presse, par conséquent tout ce qui, selon son propre exposé, caractérise l'invention. Toutefois pour affaiblir tout le raisonnement qu'il a enchaîné, il cherche à prouver que Laurent Coster n'était qu'une apparition isolée et qu'il n'a rien fait pour propager l'art nouveau qu'il venait de découvrir; que le premier à signaler comme inventeur sous ce dernier point de vue, n'était autre que Jean Gutenberg.

M. Trömel suppose que le *cœur* de l'auteur est rempli de Gutenberg, tandis que son *esprit* penche pour Coster. Comme lui nous pensons que le livre de M. Bernard, dûment combattu par M. Didot, n'a pas encore fait pénétrer le jour dans cette interminable question.

L'*Histoire de l'imprimerie* de M. Paul Dupont ne vise pas à se mêler de la controverse agitée par M. Bernard et ses nombreux devanciers; il ne veut que répéter les autres et n'écrire au fond que l'histoire de la presse en France. En

dehors de ces deux ouvrages français, notre guide s'arrête encore à nous démontrer le mérite des travaux suivants : *Annales de l'imprimerie elsevirienne* de Ch. Pieters à Gand ; *The old printer and the modern press,* par Charles Knight dont la 1re partie est consacrée à William Caxton, la 2e à la littérature populaire en Angleterre ; la *Geschichte des Bücher- und Steindrucks in Mähren und OEsterreichisch-Schlesien,* par Christian d'Elvert ; les *Marques typographiques* par Silvestre, première entreprise de cette espèce systématiquement conduite. La liste se termine par le *Traité de la typographie* de H. Fournier (2e édition) ; les *Beiträge zur Geschichte des deutschen Buchhandels* par A. Kirchhoff, et les *Bilderhefte* de M. Lempertz à Cologne, dont nous avons, à plusieurs reprises déjà, entretenu nos lecteurs.

Telle est l'esquisse de l'article de M. Trömel. Les autres articles de fond, dans les quatre premiers cahiers de l'*Anzeiger* de 1855 sont :

1.) Un extrait du dernier rapport de M. Alvin sur la Bibliothèque royale de Bruxelles (pp. 40-45).

2.) Catalogue des livres et brochures provoqués par la mort du roi Frédéric Auguste de Saxe et l'avénement du roi actuel (9 août 1854) et détails sur la bibliothèque du feu roi (pp. 67-75).

Les livres en question sont au nombre de 53 dont 11 relatifs au nouveau roi. Quant aux trésors littéraires ou artistiques laissés par le roi Frédéric Auguste, naturaliste distingué, comme on sait, ils consistaient en une collection de dessins et de gravures, dont le catalogue descriptif, rédigé par M. Frenzel conservateur, a paru l'an dernier, et en une bibliothèque d'environ 10 à 15,000 volumes particulièrement fournie en fait d'histoire naturelle (botanique), d'histoire et d'art militaire. La partie botanique a été incorporée, selon le vœu de la reine-douairière, à qui le testament en laissait la disposition, au cabinet d'histoire naturelle de Dresde. Quelques parties ont été partagées entre le roi actuel et ses deux fils Albert et Georges, d'autres (surtout les livres de zoologie) sont passées à la bibliothèque publique de Dresde ; le reste a été vendu de la main à la main.

3.) Recensement des bibliothèques publiques de France (pp. 75-76).

4.) Les publications de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, depuis 1850 (pp. 77-78).

5.) Détails biographiques et bibliographiques sur notre collaborateur M. Serge Poltoratzky, bibliophile sans aucun doute de la plus généreuse espèce (pp. 103-107) (1).

---

(1) Ils sont tirés du tome XI de la *France littéraire* de M. Quérard, et ont été publiés à part sous le titre : *Notice sur M. Serge Poltoratzky, bibliophile et bibliographe russe.* Paris, novembre, 1854, grand in-8o, 20 pages. Toutefois la liste bibliographique de l'*Anzeiger* est plus étendue que celle de M. Quérard, car elle comprend les dernières publications du savant bibliographe, savoir : *Notice sur le premier opéra russe en* 1755, par Jacques Stählin. 1770 (Extrait de la Notice de Stählin sur la musique en Russie, et réimprimé, en fac-simile, de l'ouvrage

6.) Coup d'œil sur les imprimés parus en Autriche du 1er septembre 1852 jusqu'à la fin de 1853 (d'après la statistique officielle de M. de Wurzbach), pp. 107-109.

7.) Matériaux pour une histoire des bibliothèques saxonnes, pp. 110-112.

On sait qu'en dehors de quelques articles de fond, l'*Anzeiger* de M. Petzholdt s'attache principalement à faire connaître les livres ou articles de revues ou de journaux, publiés dans tous les pays, sur des matières intéressant la bibliographie et que cette vaste matière est partagée sous les rubriques suivantes : *Allgemeines* (analyse des recueils bibliographiques), *bibliographie*, *catalogues de librairies*, *bibliothéconomie*, *bibliothèques publiques*, *bibliothèques privées* (catalogues de vente), *bibliothécaires* (livres publiés par ou nouvelles relatives à des bibliothécaires), *publications de manuscrits*. Disons en terminant que ce recueil poursuit sa tâche avec une ardeur que ne peut donner qu'un intérêt réel pour l'avancement de la science dans ses branches les plus variées; en d'autres mots, il rend des services à l'étude et ne veut pas seulement satisfaire les goûts capricieux du bibliophile ou du bibliomane.

Dans l'analyse ci-dessus nous avons négligé de dire que, pour faciliter les renvois, chaque article, depuis la notice développée jusqu'au dernier petit renseignement, porte un numéro. Les quatre premiers cahiers allaient jusqu'au no 365. Parmi les 96 numéros du 5e cahier (mai) qui vient de nous être remis, nous signalons une protestation de M. Weller de Zurich au sujet de quelques critiques, auxquelles son dernier ouvrage sur les poésies de Jean Fischart avait donné lieu; — un article relatif à la bibliographie des chansons de la guerre de trente ans, insérée par le même M. Weller dans son édition de ces chansons récemment publiée; — quelques notes additionnelles au catalogue des ouvrages de Peignot qui avait été donné en 1854 (*Anzeiger*, nos 928 et 1100); — détails sur le catalogue, actuellement sous presse, de la bibliothèque cantonale d'Aarau (canton d'Argovie, Suisse) Parmi les analyses des divers journaux bibliographiques nous avons rencontré celle des cahiers 11 et 12 du dernier tome de notre *Bulletin*. Les deux cahiers suivants qui cependant ont paru l'un le 1er avril, le second, le 1er juin, n'y figurent pas encore. Il n'y a que le tiré à part d'un des principaux articles de la 1re livraison de cette année qui avait été entre les mains de l'honorable rédacteur lors de l'émission de ce cinquième cahier; et notre colla-

---

de Haigold, pseudonyme de Schlözer, t. II. Riga et Leipzig, 1770 (pp. 101-104). Mars, 1855, in-8o, 4 feuillets; — *Dieu. Hymne du poëte russe Derjavine* (*voy.* plus haut notre *Bulletin*, p. 150); —*Sur quelques auteurs russes en 1778*. (Extrait des voyages de Bernoulli, t. IV. Leipzig, 1780, pp 37-39; V, pp. 120-123, et réimprimé en fac-simile.) Hombourg, 1855, in-8o, p. 16; — *Marcus Poltoratzky* (grand-père de M. S. P.), 1729-1795. (Tiré et reproduit en fac-simile, de *Haigold, Beylagen zum neuveränderten Russland*. Riga et Leipzig, 1770, in-12, t. II, pp. 54-57, et de Helbig, *Russische Günstlinge*. Tübingue, 1809, in-8o, p. 244.)

borateur, M. Ruelens, peut se féliciter d'avoir trouvé de l'écho auprès de M. Petzholdt pour ses vues concernant l'origine de l'imprimerie et la nécessité d'un grand concile typographique. Le n° 384 nous apprend que le *Boletin bibliografico Español y estranjero* a cessé de paraître dès 1851 et qu'il est remplacé par la *Bibliografia Española, periodico mensual de la Imprenta y Libreria* (Madrid, Bailly-Ballière, in 8°; chaque numéro est de 16 pages; prix annuel : 30 réaux). La dernière notice du cahier concerne des suppléments à la liste des publications provoquées par la mort du roi Frédéric Auguste de Saxe et l'avénement du roi actuel.

Bulletin du bibliophile. Revue mensuelle publiée par J. TECHENER. Douzième série, année 1855. Cahiers de janvier, février et mars.

Les trois premiers cahiers, les seuls qui nous soient parvenus, renferment :

I. JANVIER. — Corneille, Montaigne, la Bruyère. Compte rendu de M. *de Sacy*, sur les nouvelles éditions de ces trois auteurs [1]. (Extrait du *Journal des Débats*.) — La confession d'un moine du XII[e] siècle, historiette trouvée en un gros in-folio (les *OEuvres de Saint-Bernard*), par le vicomte *de Gaillon*. — Lettre de *Ch. Nodier* à M. Villemain à l'occasion d'un article du premier intitulé : *Diatribe du docteur Neophobus contre les fabricateurs de mots*, inséré dans le *Bulletin du bibliophile*, 4[e] série. — Notice historique sur un recueil de lettres et de pièces originales écrites sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, 3 vol. in-fol., par Ap. Briquet. On ne dit pas où se trouve ni d'où provient cette collection; on se contente d'annoncer qu'une partie de ce recueil sera sous peu livrée à l'impression. — Correspondance bibliographique. Lettre de M. le marquis de *Pins-Montbrun* à M. Techener, au sujet d'un « Breviarium ad usum laïcorum novo ordine dispositum » en 4 parties et 4 volumes, rédigé par l'abbé Boscus et imprimé à Paris, en 1783, aux frais et à l'usage du duc de Penthièvre. — Nécrologie. Raoul-Rochette, avec un portrait en médaillon, gravé par Calamatta.

II. FÉVRIER. — Notice critique sur les caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les caractères ou les mœurs de ce siècle, par la Bruyère, nouvelle édition, de M. Ad. Destailleur. Paris (Jannet), 1854, 2 vol. in-18, par *le Roux de Lincy*. Cette notice reproduit le texte de M. Destailleur sur les huit éditions de la Bruyère publiées du vivant de l'auteur « chapitre curieux d'histoire littéraire et de bibliographie, » ainsi que la lettre inédite de la Bruyère à Ménage, que M. Destailleur a jointe à son édition, d'après un autographe à lui communiqué par M. le comte de Hunolstein et d'autant plus précieux, qu'à part quelques lettres adressées au prince de Condé qui se trouvent en la possession de Mgr. le duc d'Aumale, on ne connaît aucun manuscrit de l'auteur des carac-

---

[1] *Corneille*, édition de Lefèvre, en 12 vol. in-8°; *la Bruyère*, édition de Destailleur, in-18 (*voir* plus bas); *Montaigne*, 4 vol format Charpentier, publiés par M. Louandre.

tères (1). — De l'âne en littérature et d'un vieux poëte français, par le vicomte *de Gaillon*. Le vieux poëte, dont il s'agit ici, est Jehan Prevost de Poitiers, ami de Sainte-Marthe, à qui un jour il prit fantaisie de chanter quelque chose à la louange de l'âne. — Revue de publications nouvelles, par *Ap. Briquet*. Parmi ces publications se trouvent la bibliographie biographique de M. Oettinger et le travail de M. Ferd. Henaux sur la naissance de Charlemagne à Liége (2e édit., Liége, 1854). — Nécrologie. Duchesne aîné.

III. Mars. — Sous la rubrique *Variétés bibliographiques*, M. G. Brunet présente quelques notes empruntées aux différents articles du *Sérapeum* de l'année dernière. Une d'entre elles a pour objet l'*Origine de la Mappemonde papistique*, sur laquelle M. Sotzmann avait fourni aux lecteurs du Sérapeum une description bibliographique et iconographique du plus haut intérêt. (*Voy.* notre *Bulletin*, t. X, 2e série, I, p. 475.) — Lettre de *Ch. Nodier* au baron de Vèze, au sujet d'une affaire particulière, à laquelle l'illustre académicien a dû peut-être plus qu'à ses titres littéraires la petite place de bibliothécaire de l'Arsenal qu'il occupa pendant vingt ans. Elle a été écrite en 1823 et signée *le chevalier Charles Nodier*. Un deuxième autographe de Nodier contient la solution à une petite question de grammaire que lui avait soumise un employé de la marine. — Communication de *G. Brunet* sur les prix de certains livres de la vente Renouard, comparé à celui donné dans des ventes antérieures. — Analecta-Biblion. Notes éparses sur divers livres anciens et nouveaux par divers. Les ouvrages anciens dont il est parlé dans cette livraison sont :

Philalethes (de Maffeo Vegio). In-4o de 16 ff., s. l. n. d., goth., avec signat., non pag. Édit. du xve siècle. (En vente chez Techener pour 36 fr.)

Discours des hiéroglyphes aegyptiens, emblèmes, devises et armoiries, etc., *le tout par Pierre l'Anglois, escuyer, sieur de Bel-Estat*. Paris, Abel l'Angelier, 1584, in-4°. (En vente chez Techener pour 36 fr.)

Petri Strozae de dogmatibus Chaldaeorum descriptio. Romae Barth. Zanetti. Ce livre, dit M. Briquet, n'est pas seulement une dissertation sur les dogmes des chrétiens de la Chaldée ; c'est encore l'histoire d'un patriarchat oublié par les éditeurs de l'*Art de vérifier les dates* et le récit de la réunion de cette Église de l'Orient à l'Église catholique romaine, sous le pontificat de Paul V. (En vente pour 260 fr.) (2).

Portefeuille d'un Talon-Rouge, contenant des anecdotes galantes et secrettes (sic) *de la cour de France*. Paris, de l'imprimerie du comte de Paradès, l'an 178., pet. in-8o. (*Voy.* Manuel, *Police de Paris dévoilée*, t. I, p. 38.)

Le cahier de mars se termine par quelques mots sur la bibliothèque du *Collége héraldique* de M. le comte de Givodan.

Le catalogue raisonné de livres en vente chez l'éditeur du *Bulletin*, annexé à ce dernier, comprend les numéros 1–88 et débute par un article fort intéressant ;

---

(1) *Voy.* notre *Bulletin*, VII, 472.

(2) Exemplaire de dédicace, aux armes du cardinal Borghèse.

savoir la description d'un exemplaire *parfaitement* complet des *Collectiones peregrinationum in Indiam Orientalem et in Indiam Occidentalem* de de Bry et Merian. Francofurti, anno 1590 et sequentibus; 40 parties réunies en 12 vol. pet. in-fol., reliés en mar. bleu, mar. rouge et mar. citron (*Padeloup*) (1).

Le Quérard. Nos 5 et 6. Mai et juin. (Double numéro.)

Analyse. — Sur l'usage que le parti ultramontain prétend faire en France des décrets de la congrégation de l'*Index*. (Lettre au rédacteur du *Journal des Débats*, extraite de ce Journal.)

G. U. Guillaumin, libraire-éditeur à Paris; reproduction d'un article de l'*Indépendance belge*, sur les publications importantes mises successivement au jour par ce libraire.

La bibliographie devant les tribunaux. Il s'agit du procès intenté à M. Quérard par M. Huot-Saint-Albin, au sujet de la notice inexacte concernant ce monsieur, dans les *Supercheries littéraires dévoilées*, et au bout duquel M. Quérard a été condamné à rectifier l'article fautif d'une manière qui révolte sa conscience (*Gazette des tribunaux*, 6 mai). M. Quérard a interjeté appel de ce jugement.

Détails sur la bibliothèque bibliophilo-facétieuse, publiée à Londres depuis 1852 par les frères *Gébéodé* (pseudonyme cachant MM. Gustave Brunet et Octave Delepierre) et particulièrement sur le *Zombi du grand Pérou* ou la *Comtesse de Cocagne*, 1697.

Livres intéressants pour la France dans la *Bibliotheca Grenviliana*. M. Brunet, auteur de cet article, a, dès 1846, fait connaître aux lecteurs de notre *Bulletin* (2) les richesses de la bibliothèque de sir Thomas Grenville. Néanmoins, la notice du *Quérard* renferme quelques particularités nouvelles.

Une plaquette curieuse appartenant à M. le président Bigant. Cette plaquette, provenant de la vente Monmerqué, est : *la Conspiration faite par les Pères jésuites de Douay pour assassiner le prince Maurice d'Orenge, conte de Nassau*, avec le *portrait racourcy du couteau à quatre tranchans de l'invention jésuitique, suivant la copie imprimée à Leyde*. 1598, in-8o, 16 pages. L'auteur suppose que ce pamphlet a été imprimé à Douai dans l'officine de Jean Bogard.

Lettres bibliographiques. A propos de quelques informations demandées à M. Quérard par un correspondant de Grenoble, occupé à écrire une histoire de l'Inquisition, le savant bibliographe intercale dans sa réponse le fait suivant, que nous avons jugé digne d'être transcrit.

« Un volume excessivement rare et curieux se trouve à la bibliothèque de la chambre des députés. Permettez-moi de vous en dire un mot. C'est un volume

---

(1) Le prix que M. Techener en demande est de 15,000 francs.
(2) T. III, pp. 290-297.

in-4°, contenant les statuts du Saint-Office, imprimés en espagnol, à un très-petit nombre d'exemplaires, pour le grand inquisiteur et les autres supérieurs. L'exemplaire que possède la bibliothèque de la chambre est surchargé de notes de la main du dernier grand inquisiteur. Ce volume fut saisi à Madrid lors de l'investissement de cette capitale par l'armée française, envoyé à l'impératrice Joséphine, et vendu, après l'invasion de la France, avec les livres de la bibliothèque de la Malmaison. Il y a une dixaine d'années, un libraire, son dernier propriétaire, se trouvant avoir besoin d'argent, en fit proposer l'acquisition à la bibliothèque de la chambre. Après s'être enquis près du grand inquisiteur qui vivait à Paris sous un nom supposé, si ce volume était vraiment annoté de sa main, et sur son affirmation, les questeurs de la chambre ordonnèrent au bibliothécaire d'avoir ce curieux volume à tout prix. Il valait de 12 à 1,500 francs : le bibliothécaire ne rougit pas de faire profiter l'État de la détresse du vendeur, lui en offrit 500 francs, et il lui fut adjugé. »

De ceci, et de cela. *Farrago* de nouvelles scientifiques littéraires et bibliographiques, extraites de journaux français et belges (pp. 195-216).

Catalogue des principales publications pendant les mois d'avril et mai. A partir du mois d'avril le *Quérard* comprend dans cette liste aussi la librairie française, en excluant toutefois ces *publications oiseuses*, ces *impressions journalières* que la feuille officielle est obligée de donner (1). Nous ne saurions méconnaître les grands avantages que présentent les énumérations bimestrielles de M. Quérard sur les listes hebdomadaires du *Journal de la librairie ;* avantages qui doivent les rendre précieuses aux libraires, aux hommes de lettres et aux bibliothécaires. Néanmoins nous nous permettrons d'y trouver quelques défauts. Et d'abord nous avons été bien étonné que l'auteur de la *France littéraire* ait cru devoir suivre le mode d'alphabétisation de ses confrères français. Ce mode est incontestablement vicieux. Dans une liste bibliographique nous n'admettons, dans l'intérêt des recherches, que deux systèmes d'ordre alphabétique, ou celui qui se rattache au mot capital (comme disent les Allemands, au *Schlagwort, Stichwort,* mot frappant, mot saillant) du titre ou celui qui met en relief le nom de l'auteur. M. Quérard, nous le regrettons, marche un peu à l'aventure, sans système bien déterminé ; ainsi le titre *De la* LOI *actuelle sur la chasse* (n° 534) se trouve sous *L,* tandis que celui du n° 546 SUR *un pamphlet de M. Gladstone,* se trouve placé sous *S.* En général nous apercevons la tendance à mettre en re-

---

(1) Cet agrandissement de plan occasionnera une légère augmentation dans le prix de l'abonnement. — Nous avons déjà fait connaître le système bibliographique adopté par M. Quérard. Aujourd'hui nous relèverons outre l'élargissement du cadre les nombreuses notices, analyses ou critiques littéraires dont la liste est parsemée. Généralement la source, d'où ces petites notices ont été puisées, est consciencieusement indiquée ; nous ne comprenons pas pourquoi cette mention a été omise à notre égard, au n° 601 : *la Ruelle mal assortie,* où l'on a reproduit le petit compte rendu inséré au *Bulletin,* t. X, pp. 477 et suiv.

lief le premier substantif (par exemple : *Manuel* (petit), *Études* (nouvelles) historiques, etc.), mais ce principe est abandonné dans d'autres cas, comme au nº 602, UNE *famille anglaise*, et au nº 641, *les 36,000 ans de Manéthon*, qui se trouve sous littéra *T*. Notre deuxième doléance au sujet du catalogue Quérard concerne l'absence de sévérité dans la distribution des ouvrages entre les diverses rubriques bibliographiques. Nous pensons, par exemple, sans même les avoir vus, que les ouvrages de MM. Benoit et Guizot sur Ménandre figureraient mieux sous la rubrique « Littérature », que sur celle de la « Philosophie et Morale »; que le livre de M. Heine intitulé *Lutèce* ne diffère pas assez, sous le rapport de la portée littéraire et du genre, de celui du même auteur intitulé *de l'Allemagne* pour placer l'un sous la PHILOSOPHIE, l'autre sous l'HISTOIRE. Enfin nous avons découvert quelques intrus qui ne s'adaptent point au plan de l'éditeur; tels sont les nºs 524 et 708, ouvrages allemands qui n'intéressent que l'Allemagne. Nous espérons que l'éditeur du *Quérard* ne se méprendra point sur le caractère de nos observations; elles sont dictées par un désir sincère de voir sa publication, non-seulement utile mais nécessaire, prospérer de plus en plus, et c'est à tout prendre, non-seulement le droit mais le devoir des lecteurs que d'éclairer leur rédaction sur les imperfections de son œuvre. Il faut bien que ce soit le devoir qui nous pousse, car s'il y avait au fond de notre critique, soit fantaisie, soit malveillance, nous encourrions justement le blâme ou de présomption vis-à-vis d'un nom aussi retentissant que celui de M. Quérard, ou d'ingratitude à l'égard d'un homme qui nous a traité avec tant d'indulgence en rendant compte de notre entrée en scène sur le domaine de la bibliographie (*voy.* p. 265, nº 705).

Le dernier morceau du *Quérard* est la *Bibliographie russo-orientale*.

AUG. SCH.

Serapeum, rédigé par le dr NAUMANN. Leipzig, 1855, nºs 7-11.

Nº 7. Dans sa galerie des célébrités bibliophiliques, bibliographiques et littéraires de Hambourg, M. Hoffmann en est arrivé à son nº 8, qui a pour objet *Martin Fogel*, né à Hambourg, en 1634, et mort comme professeur de philosophie au collége de cette ville, le 4 janvier 1675. Le principal intérêt qui s'attache à cet article est provoqué par les longs détails relatifs à la bibliothèque de Fogel, laquelle, sur la recommandation de l'illustre Leibnitz, bibliothécaire du duc Jean-Frédéric de Brunswic et de Lunebourg, fut achetée en bloc par ce prince. La correspondance échangée à l'occasion de cet achat est communiquée *in extenso*; elle met surtout en relief la sollicitude du grand philosophe pour la bibliothèque de son maître.

Nºs 7 et 8. Suite et fin de *Sextus Amarcius Gallus*.

---

(1) Celle-ci successivement agrandie est devenue la bibliothèque royale de Hanovre.

Nos 8-10. A propos d'une édition de la *Selva de Aventuras de Contreras* datée de 1588 et conservée à la bibliothèque royale de Dresde, dont il est fait une minutieuse description, surtout quant à ce qu'elle présente de plus ou de moins sur les éditions postérieures et particulièrement sur celle insérée par M. Aribau dans la *Biblioteca de Autores españoles desde la formacion del lenguaje hasta nuestros dias.* (Madrid, 1846.) M. Seidemann se laisse aller à remuer toute la littérature historique ou dramatique concernant la sombre et mystérieuse histoire de l'infortuné don Carlos. Et voici comment il y est amené.

Quelques différences dans le texte de 1588 (1), pour lequel le privilége date de 1578, et surtout l'agrandissement considérable qu'il présente (2), lui paraissent être l'effet de quelques secrètes intentions ou de certaines injonctions de l'autorité supérieure. Sans vouloir trancher les questions que ces différences lui font poser, il les soumet à une longue et diffuse discussion, où il déploie une érudition digne de notre admiration, mais, disons aussi, écrasante pour le bénévole lecteur qui veut bien le suivre. Non-seulement on passe en revue les différents drames anciens et modernes, traitant de l'amour illicite de don Carlos, mais on cherche également à établir la part qu'ont prise les beaux-arts pour perpétuer le souvenir de ce fait *mythique* de l'histoire espagnole. Le point essentiel pour M. Seidemann, dans cette dissertation quelque peu embrouillée, paraît être de se fixer sur l'opinion du public espagnol quant au prince Charles et son procès. A cet égard il faut attacher une grande valeur à un rapport encore inédit de l'ambassadeur saxon à Madrid sur les derniers jours de don Carlos (pp. 136-140), daté du 26 juillet 1568, et en définitive le collaborateur du *Serapeum* paraît, dans cette lugubre affaire, pencher en faveur de l'opinion la plus avantageuse pour la mémoire du roi Philippe II.

Nos 8 et 10. Notice de M. Hoffmann à Hambourg sur les publications de la société des bibliophiles flamands, d'après la brochure de M. Ph. Kervyn de Volkaersbeke : *les bibliophiles flamands, leur histoire et leurs travaux.* Gand, 1853, 32 pages gr. in-8o. C'est avec un sentiment de honte que nous avons tiré nos renseignements sur une société dont les intérêts sont si intimement liés avec notre *Bulletin*, d'une feuille étrangère (3). Non-seulement le *Bulletin* s'est complètement tu à son égard depuis la page 490 du tome III, mais même la brochure de M. Kervyn de Volkaersbeke nous était restée complétement inconnue. Nous nous proposons de témoigner aux efforts des associés de MM. Kervyn, Vergauwen, etc., une attention plus soutenue, ne nous laissant nullement inti-

---

(1) Cette édition, bien qu'elle soit la première connue aux bibliographes, ne l'est pas en réalité. MM. Aribau et Seidemann, se fondant sur l'épître dédicatoire à la reine Isabelle, admettent l'un et l'autre une impression antérieure à la mort de cette reine (1568).

(2) Il a deux livres de plus que celle de 1615, reproduite par M. Ariban.

(3) *Voy.* la liste des publications en question dans le *Hamb. krit. u. liter. Blätter*, 1853, p. 355-6.

mider par les titres flamands de leur collection bibliophilique. Personne, plus que nous, ne sait ce que ce mot de *flamand* a de poids dans les destinées futures de notre pays. A propos de bibliophiles, qui donc ressuscitera la *Société des bibliophiles de Belgique?*

N°s 9 et 11. Fragment d'une espèce de Messiade latine d'un poëte latin du moyen âge fort peu connu et nommé *Eupolemius*. (*Voy*. Georg. Fabricius, Schola antiqu. christ. puerili. Basileæ, 1564, et J. Alb. Fabricius, Bibliotheca med. lat.) Cette épopée chrétienne se trouve dans un codice de la bibliothèque de Dresde, appartenant au XIIIe, peut-être même au XIIe siècle.

N° 10. *Die Chronik des Weissenfelser Klarenklosters* (1285-1347). Notice de M. l'archiviste Herschel, de Dresde.

N° 11. Particularités relatives à l'imprimerie d'Alde Manuce, etc., par M. le bibliothécaire Ruland de Würzbourg. Ces particularités sont tirées d'un livre de *collectanées*, écrit pour son usage vers la fin du 15e siècle, par le célèbre chroniste Nurenbergeois Hartman Schedel, et conservé à la bibliothèque de Munich. Nous reviendrons sur cet article du n° 11, le dernier qui nous soit parvenu, dans le prochain cahier. AUG. SCH.

PÉRIODIQUES BELGES.

Revue trimestrielle, septième volume (2e année, t. 3e). Bruxelles, H. Samuel, 1855.

Le *Bulletin* manquerait à ses devoirs, s'il ne comprenait pas dans le nombre des périodiques belges, dont il a l'habitude de donner une succincte analyse à ses lecteurs, une revue littéraire d'une portée aussi élevée que celle que nous annonçons. Non-seulement elle mérite d'être signalée comme étant, pour ainsi dire, après la chute de tant de devancières, le seul refuge de la littérature proprement dite, mais elle a un droit de plus à notre considération toute particulière, c'est qu'elle fait percer à chaque page un noble patriotisme qui sait à la fois ce qui fait la force de la Belgique et ce qui menace le plus son développement moral, intellectuel et matériel. Voici quels sont les sujets traités dans le dernier volume paru.

Jacques de Lalain, le bon chevalier sans peur et sans doubte, monographie historique par Al. Henne (pp. 1-63).

Sur l'article 22 de la Constitution (inviolabilité du secret des lettres), par Eug. Verhaegen (pp. 64-82).

Journal d'un naturaliste pendant une traversée d'Anvers à Guatemala. Ce journal a été écrit pour sa famille par M. Julien Deby, ancien professeur à l'école centrale de Bruxelles, actuellement professeur à l'institut scientifique de Rome, en Georgie (pp. 83-111).

Lettres sur l'histoire de Belgique. Lettre V. Charlemagne et l'académie de Bruxelles, par P. A. F. Gérard. L'auteur reprend un sujet anciennement déjà

traité par lui, et cherche à démontrer de nouveau, provoqué qu'il est par les paroles contraires qui ont retenti récemment dans une séance solennelle de l'académie de Bruxelles, que Charlemagne est « un traître qui a renié les traditions de sa patrie, un ennemi qui sous des formes germaniques, s'est efforcé de rétablir la domination romaine; un fourbe, qui sous prétexte de religion, a détruit toutes nos institutions nationales et fondé sur leurs ruines une société semblable à celle du peuple conquis » (pp. 112-129).

L'école phalanstérienne et le Texas, par Théodore de Vance (pp. 130-152).

Marina, poëme dramatique, de M. Éd. Wacken (pp. 153-194).

Le grade d'élève universitaire, au point de vue politique et pédagogique, par E. de Molinari (pp. 195-203).

Écrivains belges. Esquisses littéraires dessinées par M. Delhasse. La première est consacrée à M. Éd. Ducpétiaux, à l'occasion de son beau travail sur les *Budgets économiques des classes ouvrières en Belgique,* ouvrage incontestablement d'une haute portée et dont la valeur, à nos yeux, absorbe celle de toutes les centaines de brochures qui ont paru sur le paupérisme des Flandres, sur l'organisation du travail, etc. C'est un des plus beaux monuments de la statistique belge, qui portera ses fruits, on ne peut en douter (pp. 204-228).

De l'art musical à l'époque actuelle, par Ad. Samuel (pp. 209-242).

Différend entre l'ambassadeur français à Constantinople et la cour ottomane, en 1700 au sujet d'une fleur de lis. Lettre inédite de l'ambassadeur Ferriol à Louis XIV (pp. 243-247).

La vie d'un penseur (Spinoza) *par Berthold Auerbach.* Critique littéraire par J. E. Horn. M. Horn, que l'Allemagne et la Belgique honorent pour ses travaux de statistique approfondie et que tout récemment le *Journal des Débats* s'est associé pour la partie d'économie politique, se révèle ici comme critique distingué non-seulement, mais comme une nature tout à fait propre à saisir, à approfondir et à analyser celle de cet homme unique que nous nommons avec respect le créateur de la philosophie spéculative (pp. 248-280).

De l'imitation du don Carlos de Schiller par M. de la Rousselière et de l'influence de Schiller sur le théâtre en France, par Alb. Lacroix (pp. 281-291).

Notes de voyage. Genève, par Baruh. La visite du voyageur à la bibliothèque publique de Genève, sous la conduite de M. Prorat, mériterait bien d'être reproduite ici, mais hélas! notre espace ne comporte que de maigres sommaires (pp. 292-313).

Poésies diverses par A. Mathieu, H. Laroche, A. Picard (pp. 314-319).

Critique littéraire sur quatre publications belges, quatre étrangères et une mixte (pp. 320-345). Cette publication mixte est la *Revue universelle des arts publiée par M. Paul Lacroix,* dont il nous reste encore à tracer le riche contenu.

Revue mensuelle des arts publiée par M. Paul Lacroix (avec la collaboration d'un grand nombre de littérateurs français et belges), 1re année, nos 1, 2 et 3 ; avril, mai, juin.

Nous ne nous sentons pas de force à donner sur cette publication franco-belge autre chose que l'énuméré des articles qu'elle renferme. Les arts et la littérature qui s'y rattache sont en dehors de la sphère non pas de nos goûts et de nos affections, mais de notre instruction et de notre compétence. Nous ferons cependant figurer la *Revue universelle des arts* dans la série des périodiques belges dont nous nous occupons régulièrement, parce que nous désirons que notre *Bulletin* qui, grâce au concours de quelques hommes remarquables, s'est frayé un chemin dans les pays étrangers, devienne pour ceux-ci le narrateur de l'activité littéraire de la Belgique. Si nous nous bornons aux périodiques, c'est pour ne pas faire double emploi soit avec les Bibliographies mensuelles de MM. Muquardt et Hen, soit avec le *Bulletin des sociétés savantes* si bien dirigé par M. Hennebert.

Voici donc le sommaire des trois premières livraisons :

Introduction. — Biographie : Godefroy, peintre du roi François Ier, par M. le comte Léon de Laborde; Coysevox, par M. Jean du Seigneur; Houdon (1741-1828), par MM. de Montaiglon et Duplessis. Documents inédits sur quelques artistes français : I. Lettre de Nicolas Cochin, relative à Pigalle. — Histoire. Les arts en Belgique sous Charles-Quint; architecture, peinture, sculpture, etc. Deux études de M. Al. Henne. — Expositions. Lettres de M. Marsuzi de Aguirre sur l'Exposition de tableaux et d'objets d'art, au Palais Ducal de Bruxelles. Lettres sur l'Exposition universelle des beaux-arts, à Paris, par M. S. — Collections. Inventaire des dessins de Raphaël qui faisaient partie de la collection Jabach, par M. Paul Lacroix [1]. — Excentricités artistiques. I. Le prince de Pons, par F. de Fontaine. — Épitaphes des artistes dans les anciennes églises de Paris, par M. Paul Lacroix. — Exhibition d'eaux fortes de Rembrandt, d'Adrien van Ostade, etc., au cercle artistique et littéraire de Bruxelles, par M. Alvin, conservateur de la Bibliothèque royale de Belgique. Voici quelles sont les circonstances qui ont engagé M. Alvin à cette exhibition ; elles concernent la Bibliothèque royale et rentrent dans le cadre des matières spéciales du *Bulletin*. « Je veux tenter, ce soir, une épreuve qui n'a point de précédent, que je sache, dont il m'est difficile d'apprécier d'avance les chances de succès, et sur l'utilité de laquelle je désire m'en rapporter à votre jugement éclairé. Les principales capitales de l'Europe possèdent des collections d'estampes, plus ou moins accessibles au public ; il en est qui rendent aux arts et à l'industrie d'importants services, grâces aux excellentes dispositions des locaux où elles sont conservées. Malheureusement, ces mêmes commodités ne se rencontrent point chez nous. Bruxelles a son cabinet d'estampes, qui fait partie de la Bibliothèque

---

[1] Quand est-ce qu'on nous délivrera de cette éternelle parenthèse, *le bibliophile Jacob ?* Y a-t-il donc dans cette addition quelque motif de précision?

royale ; mais, n'hésitons pas à en convenir, il n'approche point des célèbres dépôts de Paris, de Londres, de Vienne, d'Amsterdam et de Dresde ; il soutiendrait à peine la comparaison avec certaines collections particulières. Tel qu'il est cependant, il pourrait être utile, et s'il ne l'a guère été jusqu'à ce jour, c'est que l'espace nous manque pour développer nos richesses et pour installer commodément le public qui voudrait les étudier. Ne pouvant espérer de voir cette situation changer prochainement, j'ai cherché le moyen d'y remédier, en demandant au gouvernement l'autorisation de transporter successivement quelques parties de nos estampes dans cette belle salle du Cercle, et de les mettre sous les yeux des nombreux artistes ainsi que des gens du monde auxquels elle est si libéralement ouverte. L'honorable ministre, M. Piercot, a favorablement accueilli mon idée, et l'administration du Cercle s'est empressée de me procurer les moyens de faire l'exhibition projetée, sans que les objets précieux soient exposés au moindre risque. » Félicitons-nous, pour le moment, de cette situation déplorable des locaux de la bibliothèque royale ; elle nous a valu non pas seulement le plaisir de voir les eaux fortes en question, mais un lucide exposé sur l'œuvre de Rembrandt et surtout une instruction aussi solide de fond qu'attrayante par la forme sur les procédés matériels de la gravure à l'eau forte. — Le *Bulletin bibliographique* est rédigé par un homme exercé dans la matière, M. Félix Delhasse. Chaque cahier se termine par un chapitre intitulé : CHRONIQUES, DOCUMENTS, FAITS DIVERS, etc. AUG. SCH.

LIBRAIRIES. — VENTES PUBLIQUES.

Prix de vente de la Bibliothèque de M. GIRAUD.

La vente de la bibliothèque de M. Ch. G. (Charles Giraud) qui s'est effectuée récemment à Paris, a démontré que le feu sacré, loin de s'éteindre chez les bibliophiles, brille d'un éclat plus vif que jamais. Les prix payés pour des ouvrages d'une rareté constatée ou d'une beauté remarquable, se sont élevés parfois à des prix supérieurs à tout ce que l'on connaissait. Nous allons en citer des exemples. Il va sans dire qu'il s'agit de volumes reliés en maroquin et de conservation parfaite.

La Bible, traduction de Sacy. Paris, 1715, 3 vol. in-fol., exemplaire du comte d'Hoym, 300 fr.

Histoire du vieux et du nouveau Testament. Anvers, 1700, 2 vol. in-fol., grand papier, 380 fr.

Les Provinciales, par Pascal. Cologne, P. de la Vallée, 1657, in-4o, 185 fr.

L'Art de bien mourir, in-fol., 1492 (réunion de quatre ouvrages de piété imprimés chez Antoine Vérard), 730 fr.

L'Esprit des lois, par Montesquieu. Genève, s. d. (1748), 2 vol. in-4o (édition originale), 280 fr.

Coutumes du pays de Normandie, 1483, in-fol., 740 fr.

Le Coustumier de Normandie. Paris, 1534, in-fol., 140 fr.

Ciceronis de natura deorum. Venise, Vindelin de Spire, 1471, in-4o, 350 fr.

Boethius, de Consolatione. Nuremberg, 1473, in-fol., 155 fr.

Discours de la méthode, par Descartes. Leyde, 1637, in-4o, 200 fr.

Essais de Michel de Montaigne. Bordeaux, 1580, in-8o, édit. originale, 155 fr.

Essais...... Bordeaux, 1582, in-8o, 205 fr.

Essais...... Paris, 1588, in-4o, la première édition avec le 3e livre, 190 fr.

Essais...... Paris, 1595, in-fol., exemplaire du comte d'Hoym, 230 fr.

La Politique d'Aristote, trad. par Nicolas Oresme. Paris, Verard, 1489, in-fol., 420 fr.

Summa que vocatur Catholicon, a Johanne de Janua. Mayence. 1460, in-fol., 1,950 fr.

Anthologia Græca. Florentiæ, 1494, in-4o, 415 fr.

Eustathii commentarii in Homerum. Romæ, 1542-50, 4 vol. in-fol , 465 fr.

La Nef des folz du monde, par S. Brandt. Paris, 1497, in-fol., 265 fr.

Les Fais maistre Alain Chartier. Paris, Verard, s. d., in-fol., 400 fr. (édition différente de celles décrites jusqu'ici).

Le Grant Testament Villon et le Recueil des repues franches. Paris, in-8°, 405 fr.

Les Paraboles maistre Alain (de Lille). Paris, Verard, 1492, in-fol., 300 fr.

Les Vigilles de la mort de Charles VII par Martial d'Auvergne Paris, vers 1500, in-fol., 405 fr.

Les Menus propos de mère Sotte par Pierre Gringoire. Paris, 1525, in-8°, 300 fr.

Le Chevalier aux dames Metz, 1516, in-4°, 580 fr.

Les Triomphes de la noble et amoureuse dame, par Jean Bouchet. Paris, 1536, in-fol., 400 fr. (Le *Manuel* ne cite aucune adjudication de ce volume, et nous ne l'avons rencontré sur aucun des catalogues des bibliothèques vendues à Paris depuis vingt ans.)

OEuvres de J.-B. Rousseau. Londres, 1723, 2 vol. in-4°, exemplaire du comte d'Hoym, 199 fr.

Obros et rimos prouvensalos de Loys de la Bellaudiero. Marseille, 1595, in-4°, 430 fr. (C'est le premier livre imprimé à Marseille ; on trouvera des détails bibliographiques à son égard dans la préface du catalogue Libri, Paris, 1847.)

Mystère de la Passion et de la Résurrection. Paris, A. Lotrian, in-4°, 359 fr.

Le Mystère des actes des Apôtres. Paris, Langelier, 1541, in-fol., 341 fr.

Lhystoire et patience de Griselidis, in-fol. (vers 1500), 395 fr.

Les cent nouvelles nouvelles. Paris, V[ve] Trepperel, in-4°, 421 fr.

Autre édition, Lyon, Arnoullet, s. d., in-4°, 195 fr.

Rabelais, Gargantua et Pantagruel. Lyon, Dolet, 1542, 2 tomes en 1 vol in-16, 441 fr.

Rabelais, les quatre livres. Lyon, G. de Tournes, s. d., 2 tomes in-16, 249 fr.

Rabelais, le quart livre. Rouen, 1552, in-16, 119 fr.

OEuvres de Rabelais, s. l., 1559, in-16, 225 fr.

— 1663 (Elsevir), 2 vol. in-12, 145 fr.

— Amsterdam, 1741, 3 vol. in-4°, gr. papier, 574 fr.

Plutarque, traduct. d'Amyot. Paris, 1567-74, 14 vol. in-8°, 249 fr.

Ciceronis opera. Paris, 1740, 9 vol. in-4°, 440 fr.

Eusebius, historia ecclesiastica. Paris, 1554, in-fol., 290 fr. (exemplaire de Longepierre).

Tacitus. Romæ, 1515, in-fol., 201 fr.

— Paris, 1771, 4 vol. in-4°, grand papier, 341 fr.

Histoire universelle de Jacques de Thou, 1743, 16 vol. in-4°, gr. pap., exempl. du comte d'Hoym, 1,295 fr.

Histoire de France, par Mezerai, 1643, 3 vol. in-fol., gr. pap. 466 fr.

Chroniques de Froissart. Paris, Verard, 1518, 3 vol, in-fol., 425. fr.

Chroniques de Monstrelet. Paris, Verard, (1503), 2 vol. in-fol., 460 fr.

Histoire de Bayard par le loyal serviteur. Paris, 1527, in-4°, 501 fr.

Histoire de Paris, par Félibien. Paris, 1725, 5 vol. in-fol. (exempl. aux armes du dauphin, père de Louis XVI), 295 fr.

Annales d'Anjou par J. de Bourdigné. Paris, 1529, in-fol., 145 fr.

Chroniques d'Angleterre et Bretaigne par Alain Bouchard. Paris, 1531, in-fol., 201 fr.

Histoire du Languedoc, par deux bénédictins, 1730-45, 5 vol. in-fol., gr. pap., 261 fr.

Histoire de Provence, par César de Nostradamus. Lyon, 1614, in-fol., 295 fr.

Histoire du Dauphiné, par N. Chorier. Grenoble, 1661-72, 2 v. in-fol., 225 fr.

Recueil des histoires d'Austrasie, par Champier, 1510, in-fol., 171 fr.

Chroniques des ducs de Savoie, par Champier, 1516, in-fol., 345 fr.

Monumenta Germaniæ historica, edidit Pertz, 1826-52, 12 vol. in-fol., gr. pap. (9 vol. reliés en maroquin et 3 brochés), 665 fr.

La science des armoiries, par Geliot. Paris 1664, in-fol., 545 fr. (aux armes de Mesdames de France).

Gruteri corpus inscriptionum. Amstelodami, 1707, 4 vol. in-fol., 192 fr.

Valerius Maximus. Mayence, 1471, in-fol. (édition princeps), 310 fr.

La bibliothèque de M. Giraud renfermait quelques volumes imprimés sur peau-vélin; plusieurs d'entre eux, fort remarquables au point de vue de l'ancienneté et de la rareté, se sont adjugés à des prix considérables; nous citerons :

Justiniani institutiones. Moguntiæ, 1468, in-fol., 3,450 fr.

Liber sextus decretalium Bonifacii. Moguntiæ, 1470, in-fol., 1,105 fr.

Ciceronis officia. Mayence 1465, in-fol., 3,450 fr.

Catalogus librorum officinæ Danielis Elzevirii. Amstelodami, 1681, in-12 (réimpression faite à Paris), 130 fr.

La riche collection que nous parcourons présentait des objets fort dignes d'envie dans deux genres de livres qui, longtemps délaissés, sont à présent, l'objet des convoitises ardentes des bibliophiles. Nous voulons parler des éditions originales des grands écrivains français et des volumes signés ou annotés par des personnages célèbres :

Éditions originales des pièces de Pierre Corneille, en 22 vol. (18 in-4°, 1 in-8°, 3 in-12), 445 fr.

OEuvres de Corneille. Rouen (L. Maurry) et se trouve à Paris chez A. Courbé, 1648, 2 vol. petit in-12, 256 fr. (Édition rare et précieuse, restée à peu près inconnue jusqu'à ce jour; elle n'est point mentionnée au *Manuel du libraire* et ne figure pas au catalogue de la superbe collection dramatique formée par M. de Soleinne.)

Théâtre de Corneille, reveu et corrigé par l'autheur. Paris, 1660-66, 4 parties en 3 vol. in-8°, 120 fr.

— Rouen et Paris, L. Billaine, 1664, 2 vol. in-fol., 330 fr. (Cette édition, revue par l'auteur, présente de nombreuses différences avec les éditions originales.)

OEuvres de Molière. Paris, Denys Thierry, 1674, 6 vol. in-12, 160 fr.

— 1681-96, 5 vol., 203 fr.

— 1682, 8 vol. in-12; 1re édition complète des OEuvres de Molière, 370 fr.

Des éditions originales de quelques pièces isolées se sont payées fort cher; le *Misanthrope*, 1667, 205 fr.; le *Tartuffe*, 1669, 203 fr.; les *Femmes savantes*, 1673, 185 fr.; les *Facheux*, l'*Echole des femmes*, *Amphytrion*, etc., de 100 à 150 fr. Un volume bien rare qui manquait chez M. de Soleinne, les *Fourberies de Scapin*, 1671, 125 fr.

OEuvres de Racine. Paris, 1676, 2 vol. in-12, 360 fr.

— Paris, 1687, 2 vol. in-12, 170 fr.

— Paris, 1680, 2 vol. in-12 (édition qui ne paraît pas avoir été exécutée à Paris et dont la date est supposée), 200 fr. (n'était pas chez M. de Soleinne).

En fait d'éditions originales des pièces de Racine, mentionnons les *Plaideurs*, 1669, 210 fr.; *Britannicus*, 1670, 150 fr.; *Bajazet*, 1672, 140 fr.; *Andromaque*, 1668, 136 fr.; *Iphigénie*, 1675, 159 fr.; *Athalie*, 1692, 125 fr.

Maximes de la Rochefoucauld, 1665 (édition originale), 65 fr.

Fables de la Fontaine, 1678-94, 5 vol. in-12 (seule édition complète publiée du vivant de l'auteur), 180 fr.

Contes et nouvelles du même, 1665, 2 tomes (édition originale d'une partie des Contes), 261 fr.

Les Amours de Psyché, par la Fontaine. Paris, 1669, in-8°, 120 fr.

La Princesse de Clèves (par Mme de la Fayette), 1678, 4 tomes in-12, 105 fr.

OEuvres meslées de Saint-Évremont (édit. origin.). Paris, 1668, in-12, 100 fr.

Nous trouvons dans une autre classe de raretés:

L'Imitation de Jésus-Christ, traduite par Corneille. Paris, 1656, in-4°, avec envoi autographe (neuf mots) de Corneille, 665 fr.

Novum Testamentum, Græce, 1549, in-16, 101 fr. Signature de Racine.

Rhétorique d'Aristote, trad. par Cassandre. Paris, 1675, in-12, 140 fr., avec la signature et quelques lignes de la main de Racine.

Réfutation du catéchisme de Paul Ferry, 1655, in-4° (édition originale du premier ouvrage de Bossuet avec trois mots de sa main sur le titre), 300 fr.

OEuvres de Boileau, 1701, 2 vol. in-12, avec envoi autographe, 370 fr.

Quelques éditions sorties de l'atelier des Elsevier, mais ne portant pas toujours le nom de ces typographes illustres, se sont payées à des prix dignes d'attention:

OEuvres de Balzac, 1658-78, 6 vol. non rognés, magnifique exempl., 751 fr.

Il Decamerone di Boccacio, 1665, 111 fr.

Théâtre de P. et Th. Corneille, 1664-78, 11 vol., 400 fr.

OEuvres de Molière. Amsterdam, 1675-1684, 11 vol., 481 fr.

OEuvres de Racine, 1678, 127 fr.
Horatius, 1676, in-12, 69 fr.
Prudentius, 1667, in-12, 81 fr., non rogné.
D. Augustini confessiones, 1675, 111 fr.
Corpus juris civilis, 1663, 2 vol. in-fol., 185 fr.
Cabinet satyrique, 1666, 2 vol. in-12, 143 fr.
Parnasse satyrique, 1660, in-12, 130 fr.
Ciceronis opera, 1660, 2 vol. in-4°, 275 fr.
Mémoires de Commines. Leyde, 1648, in-12, 129 fr.
Le Pastissier françois, 1655, 275 fr.

Les éditions aldines n'excitent pas autant qu'autrefois les désirs des bibliophiles; M. Giraud en avait rassemblé de fort rares qui sont montées à des prix satisfaisants. En voici quelques exemples :

Sophocles, 1502, in-8°, 69 fr.
Euripide, 1503, 2 vol. in-8°, 99 fr.
Hippocrates, 1526, in-fol., 145 fr.
Orationes Rhetorum, 1513, 2 vol. in-fol., 150 fr.
Demosthenes, 1504, in-fol., 140 fr.
Rime di Dante, 1502, in-8°, 100 fr.
Strabo, 1516, in-fol., 120 fr.
Thucydides, 1502, in-fol., 220 fr.
Titus Livius, 1518-1533, 5 vol. in-8°, 199 fr.

Nous rencontrons un grand nombre de livres ayant appartenu à des rois, à des princes, à des personnages illustres; nous signalerons dans cette légion brillante :

Institutio principis christiani, per Erasmum. Basileæ, 1516, in-4°, aux armes de François Ier, 399 fr.

Quintus Curtius. Aldus, 1520, in-8° (exempl. de François Ier), 450 fr.

Jamblicus, Proclus, etc. Aldus, 1506, in-fol., 1,025 fr. (exemplaire ayant appartenu au même monarque).

OEuvres de Théophile, 1622-26, in-8° (exempl. d'Anne d'Autriche), 330 fr.

Virgilius. Aldus, 1527, in-8° (exempl. de Grolier), 1,260 fr.

Parmi une foule de volumes aux armoiries du président de Thou, nous nous bornerons à signaler :

Nonni Dyonisiaca. Antverpiæ, 1569, in-8°, 130 fr.
Senecæ tragediæ. Ludg. Batav., 1611, in-8°, 101 fr.
Tyrannies et cruautés des Espagnols décrites par Las Casas. Anvers, 1579, in-8°, 145 fr.

Nous avons remarqué deux ouvrages qui ont été vivement disputés

par des amateurs désireux de posséder des livres peu faciles à trouver et concernant la ville de Paris :

Le livre commode contenant les adresses de la ville de Paris, par Al. du Pradel. Paris, 1692, petit in-8°, 185 fr.

Séjour de Paris, c'est-à-dire Instructions fidèles pour les voyageurs. Leyde, 1727, 2 tomes in-8°, 75 fr.

Quelques livres ont dû à de belles reliures anciennes l'avantage d'une élévation notable ; tels sont :

Alexandri ab Alexandro Geniales dies. Lugd. Batav., 1673, 2 vol. in-8°, mar., doublé de mar., 220 fr.

Plautus. Amst., 1684-1740, 3 vol. in-8°, rel. de Derome, 199 fr.

Testament politique de Richelieu. Amsterdam, 1688, in-12, 161 fr. (exempl. aux armes de Mme de Chamillart).

M. Giraud avait donné une attention spéciale aux romans de chevalerie publiés au seizième siècle ; on sait combien il est difficile de trouver, surtout en bonne condition, ces in-folio qui étaient alors fort à la mode ; nous ne citerons que les principaux :

L'Hystoire du sainct Greaal, 1516, 1,550 fr.
Ysaie le Triste, s. d., 1,499 fr.
Meliadus de Leonnois, 1528, 600 fr.
Morgant le géant (vers 1530), 380 fr.
Amadis de Gaule, 24 vol. in-8° ou in-16, 500 fr.
Baudouin comte de Flandres, 1485, 700 fr.
Jehan de Saintré, 1527, 550 fr.
Merlin, 1520, in-4°, 410 fr.
Jean de Paris. Lyon, 1554, 279 fr.
Robert le Diable. Paris, s. d., in-4°, 305 fr.

Nous pourrions donner bien plus de développement à ces indications, mais il faut savoir s'arrêter ; nous en avons dit assez pour montrer quel intérêt présente cette vente ; elle fournira bien des détails qui auront à trouver place dans quelque édition nouvelle du *Manuel du libraire,* car le cours des années rend chaque jour plus nécessaire un supplément à cet admirable ouvrage. G. B.

Vente Stuart de Rothesay.

Récemment il a été procédé à Londres à la vente des livres et manuscrits laissés par lord Stuart de Rothesay. On y voyait figurer un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'Amérique et particulièrement au Brésil, provenant du marquis de Pombal. Ils ont tous été adjugés à des prix fort élevés. Un *Dante* du XIV[e] siècle, manuscrit sur vélin, accompagné d'un commentaire par le fils du poëte (1), a été payé 127 l. st. (3,175 fr.), le Dictionnaire de *Johnson,* avec les annotations de Burke, 8 1/2 l. st. (fr. 212-50), un *Rabelais,* édition elsevirienne, 11 l. st. (275 fr.), les petits poëmes de *Hans Sachs* en un volume, 12 l. st. (300 fr.), un *Shakespeare* de 1664, 50 l. st. (1,250 fr.), la Pucelle de Voltaire, traduction d'une dame, dont, grâce aux persécutions dirigées par sa famille contre son œuvre, il n'existe que quelques rares exemplaires, 11 l. st. 11 sh. (fr. 288-75).

Il y a quelque temps on a adjugé la collection entière de l'*Ami du peuple* par Marat pour 13 l. st. (325 fr.).

Vente de la bibliothèque de lord Rutherfurd.

Cette vente qui dura onze jours s'est terminée au commencement d'avril. Le catalogue se composait de 2573 numéros et le produit total s'est élevé à la somme de 175,000 francs. Somme peut-être moindre à ce que les livres coûtèrent au noble lord. Les littératures anglaise, italienne et française y étaient représentées au complet, les ouvrages scientifiques étaient nombreux et bien choisis ; en général, sous le rapport de la condition des miniatures et des gravures ornant les volumes, cette collection était sans rivale entre les bibliothèques privées de l'Écosse. La littérature classique grecque et latine y était aussi complète que possible. Il ne se trouvait aucun ouvrage allemand dans cette riche collection, ce qui porte à croire, dit le Journal d'où nous extrayons ces renseignements, que le noble lord n'avait pas étudié cette langue.

(1) On sait que les Commentaires de la *Divina Comedia* par le fils du Dante sont traités d'apocryphes par plusieurs bibliographes.

Vente de curiosités à Londres.

Lorsque l'on parle de prix énormes donnés à de petites choses, on cite volontiers comme exemples les folies des bibliomanes et des amateurs de tableaux. C'est là une vieille habitude qu'il est temps de déraciner. Si de temps à autre on peut signaler encore quelques excentricités de la part de ceux qui aiment les livres ou les tableaux, nous croyons que depuis longtemps elles ont déjà été dépassées. Les livres et les tableaux, nous le savons, ont haussé de prix tout comme le pain, le vin, le brocart et le satin, mais rien n'approche de la cherté actuelle du bric-à-brac et des autographes. On a vendu récemment à Londres une collection splendide d'objets d'art, d'archéologie, etc., ayant appartenu à M. Bernal. Voici les prix que quelques objets ont atteints à cette vente :

Une garniture achetée par M. Bernal pour 1,625 fr. a été adjugée à lord Bath pour 11,625 fr. Le même lord a acquis encore deux candélabres ornés de figures de femmes et d'enfants pour 5,755 fr. Un vase payé autrefois 425 a été porté à 3,175 fr. Un autre vase gros-bleu et son couvercle, avec une peinture représentant Vénus, Cupidon et Adonis, a atteint le chiffre de 5,075 fr. Une paire de vases avec couvercles et des côtés droits ornés de médaillons représentant des bouquets de fleurs fut adjugé à 8,000 fr. Une très-belle écuelle, couvercle et guéridon gros-bleu, avec des scènes d'enfants fut, après une lutte très-vive, conquise par M. Webb pour 3,125 fr. Nous ne parlerons que pour mémoire d'une foule de services à thé, de déjeûners, de chocolatières, de tasses, etc., tous vendus dans ces données. Quant aux autographes, voici ce qu'ils vont à Londres. Dans une vente faite en mars chez MM. Puttick et Simpson, une lettre d'Addison atteignit 60 fr., une de lord Bacon, où il parle du bonheur d'avoir une bonne femme, 375 fr. En effet, on ne pouvait payer moins un sujet aussi heureux. Une lettre de James Boswell, 75 fr., une de Robert Burns, 120 fr. Une lettre de Calvin, 237 fr. Une lettre du grand lord Chatham (Pitt), contenant des vers et adressée à David Garrick, 325 fr. Deux lettres d'Olivier Goldsmith, 385 fr.; deux lettres de Marie, femme de Guillaume III, 195 fr. Un billet de J. Newton, comme directeur de la monnaie, par lequel il refuse de recommander en grâce un faux monnayeur, condamné à mort, 100 fr. Trois lettres de Richard Steele, 100 fr. Une lettre de Georges Washington, 125 fr.

HISTOIRE DES LIVRES.

Nouvelles recherches sur les impressions liégeoises du XVI[e] *siècle.*

En 1852 (1) le *Bulletin* a donné une première liste des impressions liégeoises du XVI[e] siècle; nous venons aujourd'hui compléter ce travail et faire connaître quelques nouvelles raretés bibliographiques publiées à Liége pendant les quarante années qui suivirent l'introduction de l'imprimerie dans cette ville.

WALTHER MORBERIUS. — 1560-1592.

1° *Absoluta conficiendorum versuum methodus, compendio tradens, quod infinitis prope quorumdam scriptis proditum est. Per F. Libertum Houthem Leodium, Hieronymiani apud suos instituti.*

Leodii, per G. Morberium juratum typographicæ officinæ præfectum, 1572, in-8° de 42 f. non chiff. (Bibl. publique de Douai).

2° *Syntaxim. A*[e] *Guil. Fabio.*

Leodii, typis G. Morberii, 1573, in-4°.

Nous ne connaissons cet ouvrage que par l'indication donnée par H. Van der Meer dans sa *Bibliotheca scriptorum Leodensium*, p. 124.

3° *Orpheus antiquissimus et optimus poeta, philosophus trismegistus de lapidibus, nunc demum latio jure donatus, Hannardo Gamerio interprete.*

Leodii, typis G. Morberii, 1576, in-4° de 5 f. lim. 35 pages et 9 f. (Bibl. de Lavalleye à Liége).

(1) Première série 1852. T. IX, pp. 114 et 214.

4° *Remedes contre les sept pechés mortels (par Gaspard Loarte de la Compagnie de Jésus).*

Liége, Mathieu Hovius, 1579, in-12.

Telle est la rubrique que MM. de Backer donnent à ce volume dans leur *Biographie des Écrivains de la Compagnie de Jésus.* Il faut probablement lire *Henri* Hovius au lieu de *Mathieu,* car il n'y a pas eu de libraire liégeois de ce nom. Morberius était en 1579 le seul imprimeur de notre ville ; il est plus que probable que cet ouvrage du P. Loarte est sorti de ses presses.

5. *Methodus ad eos juvandos qui moriuntur, Authore Joh. Polanco è Societate Jesu.*

Leodii, apud H. Hovium (typis G. Morberii) 1579, in-12 de 156 pages sans la table.

Ce traité fut encore réimprimé à Liége en 1587 et en 1637.

6° *Breve directorium ad confessarii ac confitentis munus recte obeundum. De frequenti usu sacramenti sanctiss. eucharistiæ, Auctore D. Christophoro Madridio theologo Societatis Jesu.*

Antwerpiæ apud J. Bellerum, 1581, in-8° (in fine) *Leodii, typis G. Morberii.*

7° *Loix, statuts et ordonnances de son Alteze Ser^me et R^me de Liege, sur le reglement de la Justice, en son païs de Liege.*

A Liége chez G. Morberius, 1592, in-4°.

En indiquant ce volume dans le *Bulletin,* t. IX, p. 133, nous avons oublié de mentionner qu'on avait donné à Mons, en 1590, une édition de ces statuts qui a échappé aux savantes recherches de M. H. Rousselle, sur la Bibliographie montoise (1) ; elle est intitulée : *Ordonnances et Statuts de Son Altesse, sur le reglement de la Justice, en son pays de Liege.* A Mons, de l'imprimerie de Charles Michel. En la rue des Clercs, 1590, in-8° de 7 f. et 64 pages.

(1) *Bibliographie montoise. Annales de l'imprimerie à Mons depuis 1580 jusqu'à nos jours. Avec des aperçus historiques et littéraires par* H. Rousselle. Mons, Hoyois, 1852, in-8°. Il n'a encore paru, croyons-nous, que les 198 premières pages de cet ouvrage, l'une des productions bibliographiques les plus consciencieuses qui aient été publiées en Belgique.

1° *Oraison funebre faicte et prononcée en l'Eglise cathedrale de Liege le 23 novembre 1590, aux obseques de feue madame M. Anne d'Austriche, douairiere des Deux-Bavieres, en presence de Mgr l'Electeur de Coulogne et Prince de Liege, son filz. Far M. George Thourin, docteur en theologie, chanoine theologal et escholatre en la susditte Eglise.*

A Liége, chez Chr. Ouwerx, 1591, in-4° de 20 f. non chiff. (Bibl. publique de Douai).

Dans la dédicace à Ernest de Bavière, l'auteur dit que cette oraison est son coup d'essai et promet d'entreprendre une œuvre plus considérable si ce début est bien accueilli. Le dernier feuillet contient un sonnet de Thourin et quelques vers de D. Lampson au prince de Liége.

Bien que cette brochure ait déjà été indiquée précédemment, nous avons cru devoir la signaler de nouveau, le titre donné étant peu exact.

2° *Sonets et Epigrammes de Jean Poli I. C. Liegeois. Puis de deux discours latins : l'un de la precellence du roiaume de France, avec une deploration de son miserable estat du jourd'hui, l'autre sur l'excellence de la Cité du Liege ensemble une exhortation aux Princes chrestiens, pour la guerre contre les Infideles.*

A Liége, chez Chr. Ouwerx, MDXCII, in-4° de 28 f. non chiff. (bibl. de M. E. Lavalleye).

Cette rarissime plaquette, restée inconnue à tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire littéraire du pays de Liége, est publiée sous le patronage d'Ernest de Bavière. Les poésies latines, françaises et italiennes, qui forment ce recueil, sont pour la plupart dédiées par l'auteur aux hauts dignitaires de la Principauté de Liége. Nous y remarquons cinq sonnets adressés à Polit par Jean Castoran, Daniel Raimon et André de Somme, de Liége, René de Laval, de Lyon, et Lamoral de Landas.

HENRI HOYOUX DIT HOVIUS. — 1592-1611.

1° *Petri Joannis Perpiani e Societate Jesu orationes duo viginti. Editio postrema, prioribus omnibus emendatior.*

Leodii ex officina typ. H. Hovii, anno MDIIC, in-8° de 473 pages et 1 f. d'index (Bibl. du séminaire de Liége).

Il existe encore une édition de ce livre. Lugdini, ex officina H. a Porta apud fratres de Gabiano, 1594, in-16, que ne citent pas MM. de Backer dans leur *Bibliographie des Écrivains de la Compagnie de Jésus*, article *Perpinien.*

2° *Douze leçons catholiques contenant la pratique de la doctrine chrestienne, par le P. Zacharie Rotz, de la compagnie de Jesus.*

A Liége, chez H. Hovius, 1598, in-8°.

3° *Enseignement touchant l'institution chrestienne, par le P. Zacharie Rotz, de la compagnie de Jesus.*

A Liége, chez H. Hovius, 1598, in-8°.

Des exemplaires de ces deux ouvrages du jésuite Rotz portent la rubrique : *à Liége,* chez *Jean Voes.* Ils ont été, croyons-nous, imprimés à Anvers, par Joachim Trognaesius.

4. R. P. Joannis Polanci Societatis Jesu theologi, Directorium breve ad confessarii ac confitentis munus recte obeundum. Accessit methodus ad adjuvandos eos qui moriuntur, ejusdem authoris.

Leodii, ex officina H. Hovii, in-12 de 145 et de 157 pages pour le second opuscule qui a un titre séparé.

LÉONARD STREEL. — 1594-16...

Voiage de la Saincte cité de Hierusalem, jointe la description des Citez, villes, ports, lieux et autres passages. Ensemble les ceremonies des Turcs, avec l'estat de leur Empereur, ordre de sa gendarmerie, finances et succes de ses conquestes, &. Pieça descrits par Bartelemi Georginitz, Hongrois, pelerin dudit voiage, par un longtemps esclave

en Turquie. Le tout remis en lumiere, par M. Lambert Darmont, Liegeois.

A Liége, par Léonard Streel, imp. juré. Aux dépens de Lambert de la Coste, MDC, in-4° de 62 f. sans chiffres ni réclames. (Bibl. publique de Douai). Dédicace à Edmond baron de Schwartzenberg, gouverneur et capitaine des villes de Stockhem, Maseyck et Brée.

ARNOLD DE COERSWAREM. — 1598-1632.

De assidua lectione sacræ scripturæ illiusque orthodoxorum interpretum; nec non, precum, quas vocant horas canonicas, omnibus quidē ecclesiasticis, pastoribus vero, et animarum Curatoribus, potissimū necessaria, tractatus duo. Recens in gratiam novellorum sacerdotū editi in lucem, studio et opera Francisci Agricolæ, pastoris ecclesiæ Sittardiensis.

Leodii, apud A. Coerswaremia. Anno 1600, in-12 de 219 pages sans les lim. et l'index. Dédicace à Jean Chapeaville, grand vicaire de Liége.

U. C.

Une source pour l'histoire belge contemporaine.

Elle n'est pas très-considérable la source dont je vais vous entretenir, mais elle n'en sera pas moins utile à ceux qui voudront y puiser. Ce n'est qu'une brochure, mais, pour un historien habile, une brochure, un pamphlet, une feuille dédaignée c'est quelquefois un filon précieux d'où il saura tirer des faits inconnus; c'est une base sur laquelle il bâtira tout un système. J'ai souvent admiré l'adresse avec laquelle certains historiens *ingénieux* savaient tirer parti d'un petit livre oublié, inconnu, introuvable pour *éclaircir* l'histoire d'une époque, comment ils argumentaient des expressions dont s'était servi quelque partisan passionné, pour redresser l'erreur accréditée des siècles. N'a-t-on pas même de nos jours fondé toute une école historique sur le culte des petits livres oubliés, des chroniques sans renom, sur le mépris des grandes sources historiques créées jadis par les Béné-

dictins, par les Muratori, par les Goldast? Faire de l'histoire en feuilletant ces grands corps de science! Puiser à ces vastes fleuves que tout le monde peut aborder. Allons donc! l'histoire est bien ailleurs que là. Il y a bien d'autres faits à recueillir, d'autres enseignements à trouver dans les tout petits livres, pamphlets, brochures, feuilles volantes. C'est là que se trouve le vrai et l'inconnu parce que là seulement on ose tout dire.

Je n'ai donc pas été étonné le moins du monde en découvrant dans un petit volume qui vient de me tomber sous la main, des détails tout à fait inconnus sur une époque de l'histoire contemporaine de mon pays, un récit pour ainsi dire tout neuf d'événements, je ne dirai pas *quorum pars magna fui*, mais auxquels j'assistai, dont je fus le témoin et que je croyais connaître assez bien. Il s'agit de notre révolution nationale de 1830. Il me semblait que tous les détails des choses de cette époque m'étaient suffisamment familiers. Hélas! comme je me trompais! J'avais à apprendre encore! Mais, je viens de m'en apercevoir, j'étais ignorant du tout au tout, et les événements les plus retentissants ont passé devant moi sans laisser de trace dans ma mémoire! Et c'est un tout petit livre venant de loin qui vient me révéler tout à coup ce que mes yeux n'ont pas vu, ce que mes oreilles n'ont pas entendu! J'en suis encore tout rouge de honte!

Ce petit livre s'appelle : *Siége de la citadelle d'Anvers,* poëme dédié à l'armée française, par Paul de Chaponnière, ingénieur, et Henri Ducret, auteurs des épîtres et élégies à Louis-Philippe, Napoléon, J.-J. Rousseau, B. Constant et autres poésies fugitives. Genève, 1833, 33 pages in-8°.

Ce poëme — puisque les auteurs lui donnent ce nom—est précédé d'un précis historique des événements qui ont précédé le siége de la citadelle d'Anvers. C'est dans ce précieux précis que je trouve les choses nouvelles dont je vous ai parlé. En voici quelques extraits.

« ..... Une chambre des représentants est nommée pour choisir entre les institutions républicaines et monarchiques. Les débats laissant la question indécise, on se souvient du bienfait de l'intervention française (1), et l'on adopte le projet d'une réunion à la France. On

(1) Qui n'avait pas encore eu lieu.

envoie une ambassade à Paris pour communiquer au roi cette résolution, mais la diplomatie en a ordonné autrement. La France n'est plus animée par l'esprit des conquêtes ; elle donne à l'Europe étonnée, en refusant d'étendre ses frontières, un exemple de désintéressement unique dans les annales des peuples.

« Les Belges alors, sans se rebuter, se décident à faire de leur pays un royaume, et, tournant encore une fois les yeux vers la France, ils offrent la couronne au duc de Nemours, deuxième fils de Louis-Philippe. Cette nouvelle proposition n'est pas plus acceptée que la première; le roi, désirant conserver la paix à tout prix, renonce à l'avantage dont il pourrait doter sa famille pour ne pas éveiller la jalousie des souverains étrangers..... . . . . .

« Enfin, cette nation, pressée de fixer son avenir, ouvre un concours aux princes de l'Europe afin de choisir parmi eux celui qui doit la gouverner. Dans le nombre des candidats qui se présentent, il en est trois qui fixent plus particulièrement l'attention publique. Ce sont le prince d'Orange, fils aîné du roi Guillaume, le duc de Reichstadt, fils de Napoléon et le prince Léopold de Saxe-Cobourg..... »

Vous voyez que de choses nouvelles on apprend en ces quelques lignes. Dépouillez-les de ce chauvinisme français édité en Suisse et dites-moi si avec les seuls renseignements qu'elles nous donnent, on n'écrirait pas une charmante histoire de notre jeune nationalité? Les faits, tels qu'ils arrivent, ne procèdent pas toujours avec une logique immédiatement saisissable; mais ici voyez comme tout marche avec gradation, du simple au composé, de la république à la monarchie, du choix au concours. On voit aisément que les événements ont eu soin de consulter leurs futurs Hérodotes. Ah! s'ils agissaient toujours ainsi!

Je regrette que les bornes de cet article, comme disent mes confrères des grands carrés, m'empêchent de vous donner tout le précis; mais après avoir fait connaître les deux auteurs comme historiens, il est juste que je vous les fasse apprécier comme poëtes. Disons donc tout d'abord qu'ils appartiennent en plein à l'école de l'Ode sur la prise de Namur. Voyez plutôt :

A son appel se fait entendre
Ces mots de l'immortel Chassé :
« Plutôt mourir que de se rendre! »
Il dit : la lutte a commencé.

Au signal du nouveau Cambronne,
Soudain partent du fort qui tonne
Des globes de feux dévorants.
Et par cent bouches éclatantes,
La mort, sifflant autour des tentes,
Vient faire jour dans tous les rangs.

Boileau avait déjà dit tout aussi bien :

Et, par cent bouches horribles,
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

Voici quatre vers pittoresques, mais peu clairs :

Au-dessus de toute infortune
La bêche en main, toujours dispos,
Les fils de Mars domptent Neptune
Sabre et giberne sur le dos.

Citons encore ces deux strophes :

L'arme au bras, le Belge en silence,
Gémit de voir que, par deux fois,
L'étranger lutte avec constance
Pour le rétablir dans ses droits.
L'Anglais, prudent, stationnaire,
Semble être là comme actionnaire
D'une entreprise de canaux,
Tandis qu'une armée ennemie,
Sur la frontière reunie,
Craint l'approche de ses vaisseaux.

Les deux vers par lesquels les auteurs caractérisent la conduite de l'Angleterre dans les événements du siége d'Anvers, ces deux vers ne sont peut-être pas très-poétiques, mais ils sont pittoresques, et, ma foi, je crois qu'ils frappent juste. Poursuivons :

Pressé dans une forteresse
Où règne la destruction,
Chassé, contraint par la détresse,
Demande une suspension.

L'assiégé que le fer assaille,
Ayant épuisé sa mitraille,
A l'assiégeant même a recours.
Ce triste aveu que justifie
L'échec de l'armée ennemie
De Gérard obtient un secours.

Ces vers sont encore une fois d'un style assez ténébreux ; néanmoins en les transformant en vile prose ils signifient, ce me semble, que les Hollandais n'ayant plus de mitraille en demandèrent aux Français; et que ceux-ci, par l'organe du maréchal Gérard, leur en expédièrent une provision. Ce trait d'héroïsme, qui m'était tout à fait inconnu, laisse loin derrière lui ce chevaleresque coup de chapeau : Messieurs les Anglais, tirez les premiers! Il serait digne d'être immortalisé par les vers, le marbre, le bronze, le pinceau et l'archet, après enquête bien entendu.

Voici un fait un peu plus vraisemblable :

Les assiégés mis en déroute,
Ont vu brûler leur hôpital :
Ils demandent de la charpie,
On leur offre une pharmacie
C'est un présent du maréchal.

A la bonne heure au moins!

Finissons par la moralité.

Le rempart, tombant sous les mines,
N'est plus qu'un monceau de ruines
Offert pour la leçon des Rois!

Le livre se termine par une table des parties du poëme dues à chaque auteur. M. de Chaponnière prend à sa charge l'ordonnance du poëme, le précis historique et les stances 9, 10, 13, 15, 21, 22. M. Ducret accepte le poids de l'introduction et des stances 1, 8, 14, 16, 20. Les autres stances ont été confectionnées en commun par les auteurs.

Puisse la poésie leur être légère! Puisse leur prose être utile aux grands historiens des tout petits livres!

C. R.

Un vieil exemplaire des ESSAIS *de Montaigne.*

Divers travaux d'une importance réelle ont été mis au jour, dans le cours de cette année, au sujet de l'immortel auteur des *Essais;* citons, entre autres, les *Documents inédits sur Montaigne,* recueillis par le docteur Payen, et la *Vie publique de Montaigne,* par M. Alphonse Grün. Le monde littéraire doit se féliciter de voir que ces ouvrages ont amené M. Villemain à s'occuper derechef de l'homme de génie auquel il consacra, il y a quarante-trois ans, un éloge qui fit grande sensation et qui reste un modèle du genre. M. Villemain a publié dans le *Journal des Savants,* juillet 1855, un premier article que tous les hommes de goût liront avec grand plaisir. Des considérations aussi judicieuses que bien exprimées remplissent ces pages ; nous n'en transcrirons que quelques lignes :

« Montaigne évidemment a conservé et prolongé notre vieil « idiome, non pas seulement pour les curieux et pour les archéo- « logues, mais pour tous les esprits alertes et fins. Soit que chez lui, « la force de la pensée aide à comprendre le détail des mots, soit « toute autre cause, il est le plus lu, le plus généralement lu de nos « vieux auteurs. Il l'est par les gens d'esprit étrangers dès qu'ils « savent un peu notre langue. »

Qu'il nous soit permis de faire une observation sur un passage de l'écrit de l'illustre secrétaire de l'Académie française. Il s'exprime ainsi :

« Un vieil exemplaire des *Essais,* corrigé par l'auteur lui-même « pour une nouvelle édition, s'était retrouvé il y a 40 ou 50 ans. « Malheureusement, une précaution maladroite, en donnant à relier « cet ouvrage, le fit mutiler, et plus tard on ne put lire que les dé- « bris écourtés des corrections parfois très-heureuses qu'avait faites « Montaigne. »

M. Villemain ne donne qu'une idée fort incomplète du mérite du *vieil exemplaire* dont il parle.

Ce volume appartient à la bibliothèque publique de Bordeaux; il est très-vrai que les marges ont été rognées, ce qui a coupé quelques

mots par le milieu, ce qui rend difficile à comprendre quelques phrases, en bien petit nombre d'ailleurs ; mais la très-grande majorité des additions et corrections autographes n'allant point jusqu'à l'extrémité des marges, ou étant tracées dans les interlignes, n'a rien eu à souffrir de cette mutilation stupide.

Ces corrections ont servi à Naigeon pour établir le texte de son édition donnée en 1802 chez Didot ; ce texte a été reproduit par Amaury Duval dans l'édition de Paris, 1820, 6 vol. in-8°. Tous les autres éditeurs ont suivi le texte donné par M[lle] de Gournay d'après un autre exemplaire également corrigé de la main de Montaigne et dont on ignore le sort.

Le travail de Naigeon, superficiel et incomplet, n'empêche pas qu'il n'y ait dans le volume conservé à Bordeaux une foule de variantes très-dignes d'attention, des leçons inédites qui mériteraient fort d'être connues, des phrases plus ou moins longues que Montaigne a supprimées (à tort peut-être) et qui n'étant que dans la seule édition de 1588, sont absolument perdues depuis plus de deux siècles et demi. Ces divers points ont été traités dans une brochure imprimée en 1844 et tirée à peu d'exemplaires (*Les Essais de Michel de Montaigne. Leçons inédites recueillies par un membre de l'Académie de Bordeaux.* (Gustave Brunet) *sur les manuscrits autographes,* à Paris, chez Techener). *Voy.* aussi la *Nouvelle Revue encyclopédique,* Paris, Firmin Didot, t. I (1846), pp. 589-595.

Une bonne édition de Montaigne, donnant un texte revu sur les impressions primitives et signalant les variantes du volume dont parle M. Villemain, est encore à faire. Il faut espérer qu'elle s'accomplira, lorsqu'on aura reconnu l'importance de traiter l'ancienne littérature française avec la même religion que l'antiquité classique ; de l'étudier philologiquement, de rechercher les vraies leçons, les leçons authentiques que le temps et la main d'éditeurs inhabiles ont peu à peu effacées. (Nous redisons ce qu'a si bien dit M. Cousin au début de son beau travail sur les *Pensées* de Pascal.)

G. B.

Publications préparées par l'abbé Migne.

Il y a sans doute, parmi les lecteurs du *Bulletin*, bien des personnes qui connaissent les importantes publications de M. l'abbé Migne (rue d'Amboise, à Montrouge, banlieue de Paris). Les *ateliers catholiques*, placés sous la direction de cet infatigable éditeur, ont enfanté un grand nombre de volumes grand in-8° à deux colonnes, renfermant une masse énorme de matières, et qui peuvent se donner à un prix très-modéré. La bibliothèque latine des Pères de l'Église comprend déjà 175 volumes; la collection des orateurs sacrés 40 volumes, et celle des démonstrations évangéliques 20 volumes. Il est question de publier tous les Pères grecs et de réimprimer, avec une foule d'additions, les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, devenus si rares et si chers. Sous le titre d'*Encyclopédie théologique*, M. Migne a entrepris la publication d'une série de *Dictionnaires*, parmi lesquels il s'en trouve qui rentrent dans le domaine de la bibliographie; nous nous réservons d'en parler un jour; pour le moment, nous entendons nous borner à signaler deux de ces dictionnaires qui sont sous presse et dont nous avons eu l'occasion de voir les épreuves ou les manuscrits.

Il s'agit d'abord d'un *Dictionnaire des légendes chrétiennes*. L'ampleur des dimensions données à ce dictionnaire a permis à l'éditeur d'y placer en entier des écrits d'une assez grande étendue, tels que l'*Histoire de Barlaam et de Josaphat*, attribués à saint Jean Damascène; le *Roman du Saint-Graal*, édité par M. Francisque Michel; l'*Histoire du purgatoire Saint-Patrice*, et diverses vies de saints faisant partie de ces livres populaires que le colportage répand dans les campagnes. La fameuse *Légende dorée*, écrite par Jacques de Voragine, et le *Miroir historial*, de Vincent de Beauvais, et autres ouvrages du moyen âge ont été amplement consultés. A côté du récit des légendes on trouvera de fort nombreuses indications bibliographiques.

Un autre dictionnaire, qui offrira à un haut degré le mérite de la nouveauté, sera consacré aux *livres apocryphes de l'Ancien et du*

Nouveau Testament. Il est inutile de signaler l'importance de ces écrits sous le rapport de l'étude des opinions religieuses ; bornons-nous à dire que, sauf quelques-uns d'entre eux qui, tels que l'*Évangile de l'enfance* ou l'*Évangile de Nicodème,* avaient été mis à la portée des lecteurs français (1), les autres restaient en partie enfouis en latin dans le recueil publié à Hambourg au commencement du siècle dernier, par Fabricius, et devenu très-rare ; des découvertes importantes et récentes avaient grandement augmenté le nombre des productions apocryphes ; mais ces productions, disséminées dans des recueils mis au jour à l'étranger, publiées en allemand, en grec, en latin, en anglais, étaient comme non avenues. M. Migne, en donnant en français la réunion de ces écrits qu'on ne pouvait connaître qu'avec beaucoup de recherches, en les payant cher et en sachant plusieurs langues, a rendu un véritable service.

Le *Dictionnaire des apocryphes* offrira la première traduction française du *Livre d'Adam* à l'usage des Mondaïtes ou chrétiens de saint Jean, publié en Suède par Norberg, et du *Combat d'Adam et Ève contre Satan,* mis au jour à Tubingue, par M. Dillman, en 1853, d'après un manuscrit éthiopien.

C'est encore l'Éthiopie qui a fourni le célèbre *Livre d'Énoch* et l'*Ascension d'Isaïe;* ils seront traduits et expliqués au moyen des sources que présentent d'importants travaux dus à l'érudition germanique. Quelques productions gnostiques qui se rattachent au cycle des apocryphes seront, sinon données en entier, du moins exposées à l'aide d'amples extraits ; on n'oubliera pas surtout le *Livre de la fidèle sagesse*, dont il existe au Musée britannique un manuscrit copte et qui a été publié à Berlin avec une version latine. Cet ouvrage, parfois sublime, presque toujours très-obscur, affecte, dans sa contexture, la forme dramatique. Le Christ, après sa résurrection, passe douze années à converser avec ses disciples et à les instruire dans les mystères d'une science supérieure dont ses enseignements, pendant sa vie terrestre, n'avaient été qu'une imparfaite révélation. Les disciples et les saintes femmes paraissent tour à tour en scène et proposent des questions à Jésus qui les résout de manière à embrasser

(1) *Les Évangiles apocryphes*, traduits par Gustave Brunet, Paris, Franck, 1849, in-18.

la cosmogonie, l'origine du mal, la nature et la hiérarchie des esprits, etc.

Le *Dictionnaire des apocryphes*, en mettant en lumière des productions aussi peu connues et aussi dignes d'attention, s'assurera une place dans toute bibliothèque sérieuse.

G. B.

Publications de la Société dite Literarischer Verein, *de Stuttgart.*

(Suite. Vol. VI à VIII. *Voy.* p. 193.)

Le 6e volume est intitulé : *Briefe der Prinzessin Elisabeth-Charlotte von Orleans an die Raugräfin Louise.* 1676-1722. *Herausgegeben von Wolfgang Menzel. Mit einer Schriftprobe und einem Register* (pp. XVIII et 527) et porte la date 1843. La princesse Élisabeth Charlotte d'Orléans, dont il s'agit ici, est la mère du régent de France, cette infortunée princesse de Bavière que la politique de Louis XIV fit renoncer à sa foi, à sa patrie, à ses affections les plus chères pour l'accoupler à l'homme le plus nul de la brillante cour de Versailles, à Monsieur, duc d'Orléans, veuf d'Henriette, princesse d'Angleterre. Son portrait a été parfaitement bien tracé — la volumineuse correspondance qu'elle nous a laissée en fait foi — par le duc de Saint-Simon, en ces lignes : « Madame tenoit beaucoup plus de l'homme que de la femme, elle était forte, courageuse, Allemande au dernier point, franche, droite, bonne, bienfaisante, noble et grande en toutes ses manières ; petite au dernier point sur tout ce qui regardait ce qui lui était dû : elle était sauvage, toujours enfermée à écrire, dure, rude, se prenant aisément d'aversion ; nulle complaisance, nul tour dans l'esprit quoiqu'elle ne manquât pas d'esprit ; la figure et le rustre d'un Suisse ; capable, avec cela, d'une amitié tendre et inviolable (1). » Voici en quelques traits la biographie de cette femme si extraordinaire, tant au point de vue des mœurs qui régnaient autour d'elle que sous le rapport de sa passion épisto-

---

(1) T. XXXVIII, p. 115, éd. de Paris, 1842-1843.

laire. Elle naquit, en 1652, à Heidelberg, dans ce beau château dont les ruines font les délices des touristes d'aujourd'hui, et eut pour père Charles-Louis, électeur du Palatinat — fils de l'infortuné Frédéric, roi de Bohême et d'Élisabeth Stuart, princesse d'Angleterre — et pour mère Charlotte, princesse de Hesse-Cassel. Mariée en 1671 au duc d'Orléans, elle devint la mère du régent, né en 1674, d'Élisabeth-Charlotte, duchesse de Chartres, née en 1676 et mariée en 1698 au duc de Lorraine (1), et d'un fils qui mourut à l'âge de trois ans. Veuve dès 1701, elle mourut en 1722, un an avant son fils le régent, qui lui avait fait le chagrin de la rendre belle-mère de M[lle] de Blois, fille naturelle de Louis XIV et de M[me] de Montespan. Avant la correspondance dont la *Société littéraire de Stuttgart* a fait faire la publication, il existait de cette princesse plusieurs collections de lettres adressées à divers membres de sa nombreuse famille. Vers 1785, il parut, en traduction française, un extrait de sa correspondance avec la princesse de Galles, femme de George II, roi d'Angleterre, et le duc Antoine-Ulric de Brunswick, dont on avait trouvé les originaux dans la succession de la duchesse Élisabeth de Brunswick, morte en 1767 (2). Mais les coupures ou plutôt les altérations nombreuses que l'on avait fait subir à ces lettres engagea, dès 1789, le duc de Brunswick à faire publier, par le conseiller de Praun, un nouvel extrait des originaux allemands. Ils parurent sous le titre : *Anecdoten vom französischen Hofe, vorzüglich aus den Zeiten Ludwigs XIV und des Duc Regent aus Briefen der Madame d'Orléans, Charlotte-Elisabeth.* Strassburg (3), 1789. Notre honorable collaborateur, M. Gustave Brunet, le dernier éditeur des lettres de la duchesse d'Orléans, nous apprend qu'en 1823, le libraire Ponthieu fit paraître des *Mémoires extraits de la correspondance allemande de*

---

(1) Elle fut la mère de François de Lorraine, qui épousa Marie-Thérèse et devint empereur d'Allemagne.

(2) Une édition postérieure, légèrement modifiée (Paris, Collin, 1807, in-8°), porte pour titre : *Mélanges historiques, anecdotiques et critiques sur la fin du règne de Louis XIV et le commencement de celui de Louis XV par M[me] la princesse Élisabeth Charlotte de Bavière.*

(3) Cette indication de lieu est fausse ; le livre fut imprimé à Brunswick par le libraire Vieweg, et obtint deux éditions nouvelles en 1790 et 1793.

la duchesse d'Orléans, s'annonçant comme une traduction de l'édition de Strasbourg, mais suivant un ordre plus convenable. Quelques notes ont été ajoutées, ainsi qu'une notice sur la princesse, signée D. G. (Depping). Une nouvelle édition (c'est encore M. Brunet qui parle), indiquée comme édition complète, fut mise au jour en 1832 (Paulin, in-8°). Elle suit, à peu de choses près, l'ordre adopté dans l'édition de 1823, qu'elle reproduit avec quelques notes de plus. L'avis de l'éditeur, signé A. S., a été conservé, la notice de M. Depping remplacée par une autre rédigée par M. Ph. Busoni.

Un extrait de la correspondance entretenue par la duchesse avec son ancienne gouvernante, Mme de Harling, et après la mort de celle-ci avec son mari, qui était conseiller intime à la cour de Hanovre, a été publié en 1792 à Dantzig (1) sous le titre : *Bekenntnisse der Prinzessin Elisabeth-Charlotte aus ihren Originalbriefen*, accompagné d'une courte biographie.

Quant aux lettres que Madame prodiguait à quelques autres personnages, tels que sa *chère tante*, l'électrice Sophie de Hanovre (sœur de son père et mère du roi George Ier d'Angleterre), — sa fille la duchesse de Lorraine, — la reine d'Espagne Marie Louise, et la duchesse Anne Marie de Sardaigne, femme de Victor Amédée (ces deux dernières, filles du premier lit du duc d'Orléans, son mari), — la duchesse Charlotte Félicité, femme du duc Renaud Ier de Modène, née princesse de Brunswick, — Sophie Charlotte, fille de l'électrice de Hanovre, femme de Frédéric Ier, roi de Prusse, — enfin le philosophe Leibnitz — elles sont ou détruites ou enfouies dans les archives de famille. La bibliothèque de Munich, toutefois, conserve encore les copies de quelques lettres écrites à son conseiller et ami, l'abbé de Polier.

Les lettres mises au jour par M. Menzel lui ont été communiquées par le comte de Degenfeld, dans les archives duquel elles se trouvaient conservées, par suite des circonstances suivantes. S'étant divorcé de sa femme, l'électeur Charles Louis, père de Madame, épousa Mlle Louise de Degenfeld, à qui il donna le titre de *Raugräfin*,

---

(1) Cette indication de Dantzig est supposée selon M. Brunet ; le volume a été imprimé à Brunswick ou à Hanovre.

et dont il eut cinq fils et trois filles. Ces enfants eurent beaucoup à se plaindre des successeurs de Charles-Louis, et ne trouvèrent d'appui qu'auprès de leur tante Sophie à Hanovre et de leur demi-sœur Élisabeth Charlotte à Paris. Les cinq fils du second lit moururent tous sans postérité, la plupart sur le champ d'honneur. Des trois filles, l'aînée épousa Meinhard, fils du célèbre maréchal duc de Schomberg; les deux autres, Amélie et Louise, séjournèrent, après la mort de la duchesse de Schomberg, en Allemagne, entretenant avec leur sœur consanguine une correspondance très-active. Amélie étant morte en 1709, cette correspondance fut continuée par Louise jusqu'à la mort de Madame, arrivée, comme nous l'avons dit, en 1722. C'est le recueil de ces lettres, augmenté de quelques-unes à l'adresse d'Amélie et même de Charles-Louis, l'aîné des jeunes *raugraves*, mort au siége de Négrepont en 1688, et de Charles-Maurice (mort en 1702), qui a été mis, par le comte de Degenfeld-Schomberg, à la disposition de M. Menzel, le comte de Degenfeld provenant d'un comte du même nom, qui avait épousé la fille de la duchesse de Schomberg, et avait joint ce dernier nom à son nom de famille.

Dès 1853, M. G. Brunet avait mis au jour une traduction française du volume publié par la Société littéraire (1). Ce livre s'étant écoulé très-rapidement, M. G. Brunet a entrepris la tâche de refondre son travail, d'insérer dans une nouvelle édition les autres lettres connues de la princesse palatine et de les ranger toutes par ordre chronologique. Ce livre a paru cette année, dans la collection Charpentier, comme nous l'avons annoncé à nos lecteurs à la p. 129, et ce qui le rend particulièrement digne de l'attention du public, c'est non-seulement la circonstance qu'il est la première édition complète de cette fameuse correspondance, mais encore la savante annotation dont l'éditeur l'a accompagnée, et dont se réjouiront autant les bibliophiles proprement dits que le public en général, auquel les deux volumes sont destinés.

Le volume VII se divise en deux parties : la première renferme le *Voyage de Léon de Rozmital dans les pays occidentaux* (1465-

(1) *Voy.* les comptes rendus de M. Sainte-Beuve au *Moniteur universel* des 11 et 19 octobre 1853.

1465), publiée par feu J. A. Schmeller, bibliothécaire à Munich (pp. XIV et 212); la seconde, la *Chronique rimée de la Livonie,* publiée par les soins de M. François Pfeiffer (pp. VIII et 332).

Quant au voyage du seigneur de Rozmital (beau-frère du roi Podiebrad), nous renvoyons les lecteurs à des articles antérieurs du *Bulletin* (1) et plus encore au tome II des *Annales de l'Académie d'archéologie d'Anvers* (1844, pp. 104-135), où nous avons donné la traduction française des parties qui concernent la Belgique. Nous nous contenterons ici d'en faire succinctement la bibliographie. On ne connaît aucune relation écrite par le chef de cette petite expédition, moitié diplomatique, moitié religieuse ou chevaleresque, et les deux seuls récits, qui soient connus jusqu'ici, émanent de deux de ses compagnons le Bohême Schascheck et le Nurembergeois Gabriel Tetzel (2).

L'original du récit de Schascheck ne s'est plus retrouvé et celui-ci ne s'est conservé que grâce à la traduction latine, qu'en a publiée, a Olmutz, en 1577, le chanoine Stanislas Pawlowski. Cet ouvrage, devenu extrêmement rare et dont M. Budik a donné l'analyse dans le *Serapeum* (t. XII, p. 99), fut traduit librement en allemand, en 1824, par Edmond Horky, qui y ajouta des notes et beaucoup de détails historiques sur le seigneur de Rozmital (Brünn, 2 vol. in-8°).

La relation de Tetzel, écrite en allemand, fut découverte, en 1837, parmi les documents de la bibliothèque de Munich, par M. Schmeller. Celui-ci, après être parvenu à se procurer un exemplaire du livre de Pawlowski, fit insérer, dans les *Münchener gelehrte Anzeigen* de 1840 (nos 53-56), un court aperçu du voyage, et conçut le projet, dès lors, non-seulement de publier textuellement la relation allemande de Tetzel, mais de la faire précéder de la réimpression du texte de Pawlowski. Sa pensée fut favorablement accueillie par la Société littéraire de Stuttgardt, qui la mit à exécution en 1844. M. Schmeller s'est borné à une simple reproduction et n'y a ajouté qu'une table des matières méthodiquement arrangée suivant les sujets.

Le chronique rimée de la Livonie (*Liefländische Reimchronik*),

---

(1) 1re série, t. VIII, pp. 326 et 480.

(2) Tetzel fut bourgmestre de Nuremberg en 1469 et mourut dix ans plus tard.

telle qu'elle a été publiée par M. Pfeiffer, est la réimpression d'un volume publié en 1817 par le Dr Liborius Bergmann, sous le titre : *Fragment einer Urkunde der ältesten livländischen Geschichte in Versen, aus der Original-Handschrift zum Druck befördert, mit einigen Erläuterungen und einem Glossar versehen* (Riga, 220 pages in-8°). Toutefois, le manuscrit, écrit en 1296 qui avait servi à Bergmann, offrait une lacune considérable, que M. Pfeiffer a heureusement su remplir au moyen d'un manuscrit de Heidelberg (Cod. Palat. 367), provenant du XVe siècle, mais qui n'est que la copie du premier. L'éditeur s'étend dans la préface sur quelques conjectures relatives à l'auteur de cet important document de l'histoire livonienne. Sans arriver à un résultat définitif, il pense avec MM. Mone (*Heidelberger Jahrbücher,* 1819, nos 8-9, pp. 116-117), et Paucker (*Monumenta Livoniæ antiquæ*, 3e vol., Riga et Leipzig, 1842, in-4°), que Ditleb von Alnpecke, mentionné comme ayant écrit la chronique dans le manuscrit reproduit par M. Bergmann et pris par ce dernier pour l'auteur, n'est autre chose que le copiste. La chronique, dont nous parlons, était encore connue au XVIe siècle où elle a été mise à profit par Moritz Brandis, auteur d'une histoire livonienne écrite entre 1590 et 1600 et reproduite dans la collection, citée plus haut, de M. Paucker. Dans les temps modernes, outre M. Voigt, le célèbre historien de la Prusse, elle ne paraît pas encore avoir fixé beaucoup l'attention des historiographes.

Le volume VIII (1844, pp. XXXVI et 550) renferme la chronique, si justement célèbre, de *En Ramon Muntaner,* en langue catalane, reproduite d'après l'édition de Valence de 1558, et intitulée comme suit : CHRONICA, O DES | scriptio dels fets e hazanyes del | INCLYT REY DON JAUME PRIMER | rey d'Arago, de Mallorques e de Valencia : compte de Barcelona | e de Muntpesller : e de molts sos descendens. Feta per lo ma | gnifich en Ramon Muntaner lo qual servi axi al dit Inclyt | Rey don Jaume, com a sos fills e descendens : es troba | present a les coses contengudes en la present historia. *Es libre antich, e ab tota veritat scrit, e digne desser vist per aquells qui ab tota veritat desijen saber los fets de la corona | Darago e del regne de Sicilia. Ara novament stampat.* En Valencia EN CASA DE LA VIUDA DE JOAN MEY FLANDRO. 1558 (in-folio, 225 feuillets et XVI, renfermant titre,

dédicace et tables). Cette réimpression a été faite par les soins de M le Dr Karl Lanz, avec quelques rares corrections qu'il a indiquées, et est d'autant plus méritoire que les monuments de cette belle langue catalane, aujourd'hui réduite au rang de patois, n'existent qu'en fort petit nombre, et que le volume, dont nous venons de transcrire le titre, ainsi que l'édition publiée à Barcelone en 1562, est devenu, grâce aux poursuites du clergé, d'une extrême rareté. Cette rareté a fait que ce document, si important pour l'histoire aragonnaise, sicilienne et grecque de la fin du XIIIe siècle et de la première moitié du XIVe, n'a été que fort peu exploité par les historiens modernes. C'est de la traduction française qu'en fit faire M. Buchon pour sa *Collection des chroniques nationales françaises* (vol. 5 et 6, Paris, 1827), qu'il faut en quelque sorte dater la réhabilitation de cette précieuse chronique. Cette traduction, reconnue imparfaite, fut remplacée plus tard par une autre, faite par M. Buchon lui-même et insérée dans le volume du *Panthéon littéraire* qui renferme les chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIIIe siècle (Paris, 1841). La notice sur Ramon Muntaner qui précède ce volume, nous dispense de nous étendre ici sur l'histoire si aventureuse de Muntaner et sur les matières traitées dans sa chronique. Nous rappelons seulement que le sujet de celle-ci est la glorification des hauts faits du chevaleresque roi Pierre III d'Aragon, la conquête de la Sicile après les Vêpres siciliennes, et la lutte que la maison que servait Muntaner eut à soutenir contre la puissance réunie de la famille d'Anjou, du roi de France et des papes, et qu'en outre, elle est la principale source historique pour cette célèbre expédition de l'aventurier Roger de Flor, qui « protégea, en effet, l'empire grec contre les menaces des Turcs, tous les jours de plus en plus rapprochés de Constantinople, mais qui ne fit guère moins de mal qu'elle n'en empêcha ; car, la grande compagnie catalane livra elle-même l'empire grec au pillage et finit par aller dresser ses tentes dans le duché et la ville d'Athènes, après en avoir dépossédé les conquérents français. »

En 1842, M. Lanz fit paraître, en 2 volumes in-8°, une traduction allemande (1), qui fut suivie, deux ans plus tard, peu de mois

(1) *Voy.* à ce sujet un article fort remarquable de Gervinus dans la *Literatur-Zeitung de Jena* de 1842. Nos 63-65.

avant la publication du volume que nous faisons connaître à nos lecteurs, par une traduction italienne, composée par M. Philippe Moisé.

Aug. Sch.

Analyse d'un recueil historique concernant principalement le Brabant, faisant partie de la Bibliothèque royale de Bruxelles.

(Inventaire des manuscrits : nos 7588-7646.)

7588.

Dit zyn de geboirtenissen van myne kinderen geprocreert by myne huysvrouwe Elisabeth van Dyck.

Jacob Tesmans, geboren 26 december 1582, gestorven 14 january 1583, te S'Gravenhage.

Peeter Tesmans, geboren 2 meert 1583 in S'Gravenhage, gestorven te Amsterdam den 12 july 1606.

Mayken Tesmans, geboren den 15 december 1585, tot Breda, gestorven te S'Gravenhage den 19 april 1644, weduwe van meester Andries de Cocq.

Antonynken Tesmans, geboren den 30 mey 1587, tot Breda, gestorven aldaer 15 july 1587 (Fille).

Jacob Tesmans, geboren tot Breda den 30 july 1588.

Antonius Tesmans, geboren tot Breda den 22 meert 1590, aldaer gestorven den 26 april 1590.

Antonius Tesmans, geboren tot Breda den 16 mey 1591, gestorven tot Dongen den 19 juny 1591.

Antonius Tesmans, geboren tot Breda den 31 mey 1592.

Josynken Tesmans, geboren tot Breda den 2 mey 1593, in zyne wiege dood gevonden den 10 december 1593.

Josynken Catharyn, geboren tot Breda den 21 augusti 1594: hare meter was Catharina van Bronchorst, vrouw van Elderen.

Catharina Tesmans, geboren tot Rotterdam den 9 augusti 1595, gestorven te S'Gravenhage den 19 mey 1644.

Cornelius Tesmans, geboren tot Antwerpen den 14 december 1596.

Henricus Tesmans, geboren tot Antwerpen den 18 mey 1598: zyn peter was Henricus van Etten, president der rekencamer van Brabant.

Philippus Tesmans, geboren tot Antwerpen den 15 mey 1599, gestorven tot Herenthout den 29 juny 1599: aldus genoemd naer den koning van Spaengen overleden.

Florentia Tesmans, geboren te S'Gravenhage den 30 october 1600, gestorven tot Ryswyck den 4 december 1600.

Elisabeth Tesmans, geboren tot S'Gravenhage den 10 december 1602, gestorven den 26 january 1662.

Joanna Tesmans, géboren tot S'Gravenhage den 22 october 1604.

Elisabeth van Dyck is gestorven den 22 october 1604.

N... Tesmans is gestorven tot Antwerpen den 10 february 1634, en werd begraven tot de Lieve-Vrouwe broeders.

1589.

Costuymen ende municipale rechten dye binnen der stadt ende jurisdictie van Breda, *in plaetse van gescreven rechten geobserveert worden: aen myn heeren den cancelier ende raiden ons heeren des conincx geordineert in Brabant overgesonden, volgens den placcate van zyne majesteyt van den* 13 *martij* 1570.

Pp. 1-8.

Van den voirdeel dwelck den lancxt levende van houwelycx luyden tot BREDA *is competerende.* Pp. 8-9.

Copye van der ordonnantien voir de Weescamer tot BREDA.

HENRYCK, GRAVE TOT NASSAU, marckgrave tot Zenette, grave van Catzenelleboge, tot Vianden en tot Diestz, heere van Breda, Diest, Grimbergen, etc... Gedaen tot Breda, den 13 dach in decembri int jaer ons Heeren 1525.

H. de Nassau.

Pp. 10-25.

De ordinancie van de Hootbancke tot BREDA.

Pp. 26-37.

Ordinancie van der rolle tot BREDA *in scepenen bancke.*

Pp. 38-44.

7590.

Scheydinge ende deylinge tusschen de heeren van Breda en Bergen op Zoom, aengaende ROSENDAEL, STEENBERGEN, GASTEL, OUDEN *en* NIEUWENBOSCH, *ende de* HOEVEN.

JOHAN, graeve tot Nassouw, tot Vianden ende tot Dietz, heere tot Breda, ende JOHAN, heere van Bergen op ten Zoom, tot Glymes, tot Velpen ende tot Brecht... Dye gemaeckt was op ten 28 dach in april int jaer ons Heeren 1458.

PHILIPS, by der gracien Godts, hertoghe van Bourgoingien, van Lothryck, van Brabant ende van Limborch, greve van Vlanderen, van Arthois, van Bourgoingien, palatyn, van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant ende van Namen, merckgrave des Heylich Rycx, heere van Vrieslant, van Salins, van Mechelen... Alzoo onse lieve getrouwe Johan, greve tot Nassouw, tot Dietz ende tot Vianden, heere tot Breda ende tot Grimbergen, onse neve, raidt, camerlinck, ende drossaert van Brabant; ende heer Johan, heer van Bergen op ten Zoom, tot Glimes ende tot Velpen, oyck onse raid, ende camerlinck, ridder, ons hebben getoont, etc... Gegeven in onse stadt van Bruessel, 3 dagen in junio int jaer ons Heren 1459. Pp. 45-49.

7591.

Acte van der Coninghinne van Hongaryen, vrouw Marie, dat in BRABANT *in criminele saecken egeen appellatie oft reformatie valt.*

Comme le duc d'Arschot depuis nagueres par sa requeste, etc... Faict à Bruxelles le 7 jour de may 1543.

Moi présent, MARIE.

M. Strici. P. 50.

7592.

Copye van der statuyten ende euwige ende perpetuele edicten gemaect by wylen hooger memorien, coninck Philips, coninck van Spaingien, hertoch van Brabant, op te onbehoirlycke exactien, extorsien, dye doende wairen de smaelre heeren binnen desen lande van Brabant op de ondersaten, tzy int heffen oft exactionneren, doodehandt, pontpenninghen, etc., dat zy hen oyck moeten laeten te vrede stellen int opheffen van der coope jaerlycx, gelyck die officieren ende rentmeesteren in Brabant, elck in syn quartier, die settende zyn; ende oyck de capuynen nyet hooger te mogen stellen oft meer nemen, dan dofficier van der princen doet.

Philips, by der gracien Godts, ertshertoch van Oistenrych, etc. Onsen schouteth van den Bossche oft zynen stadthouder, saluyt... Gegeven opten lesten dach (31) july anno 1498.

By mynen heeren den ertshertoghe ter relatien van den raide.

H. de Witte. Pp. 51-54.

7593.

*Articles conceux et accordez sur le faict des nominations de la faculté des arts de l'*UNIVERSITÉ DE LOUVAIN, 10 *may anno* 1531 *en la ville de Gand.*

Pp. 55-56.

7594.

Instructie van den WARANDT-MEESTER IN BRABANT.

Kaerle, by der gracien Godts, roomsch keyser altyt vermeerder des ryckx, coninck van Germanien, etc... Gegeven in onser stadt van Maestricht, den lesten dach (28) van februario int jaer 1540.

Charles.

Per ordinancie van Zyner Majesteyt hertoge van Brabant.

Verreycken. Pp. 57-63.

7595.

Lantchatre van BRABANT *by wylen hertoghe Jan, anno* 1292.

Wy, Jan, by der gracien ons Heeren, hertoghe van Lothryck, van Brabant, ende van Limborch. Gedaen int jaer ons Heeren 1292.

Pp. 63-70.

7596.

Copie van sekere ordinancie gemaeckt by hertogen Philips in den jaere 1446 den 13 novembris, op de maniere die men overal in den lande van BRABANT *soude onderhouden in saken van der leenen van hem ende zyne mannen ende mansmannen gehouden.*

PHILIPS, by der gracien Godts, hertoghe van Brabant, van Bourgoingien, van Lothryck, van Limbourg; greve van Vlanderen, van Arthois, van Bourgoingien, palatyn, van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant ende van Namen; merckgrave des Heylich Rycx, heere van Vrieslant, van Salins ende van Mechelen... Gegeven in onser stadt van Bruessel op ten 13 dach van novembri int jaer ons Heren 1446.

By mynen heere den hertoghe in zynen raede.

A. de Dynter. Pp. 71-78.

Copie van seeckere ordinantie op te leengoederen, gemaeckt ende gepubliceert, anno 1523.

KAERLE... Gegeven in onse stadt van Bruessel, den 17 dach van julio int jaer ons Heren 1523.

By den keyzer in zynen raide.

Verderue.

Gelesen ende gepubliceert in den leenhove van Brabant, ten tyde van der audiencien van den selven leenhove, daer by was meester Anthonis Henskenshoot als stadthouder van den leenen van Brabant, in absentien heer Maximilianus van Hoorne heere van Gaesbeeck, etc., stadthouder der selven leenen, mr Lenart Cottereau, Godevaert de Mayer, Joos van der Noot ende Joos van der Dussen, raeden in Brabant, meesteren Peeter van Witfliet, Jan van T' Sestich, Hendrick Madoets, Lanceloot van der Talen, alle licentiaten in de rechten, ende meer andere mannen,... den 22 dach in der maent van ooghst int jaer 1523.

Middelborch Pp. 78-82.

Copie van seker ordinantie oft placcaet daermede alle uytlandige ende nyet geboren binnen dese lande van BRABANT, *ende tot dyen degene die zyn van ongetrouwden bedde, zyn verlaeten ende gedeporteert van heure officien.*

Gegeven in onse stadt van Bruessel,... den 15 dach van septembri 1561.

By den Coninck.

Facuwez. Pp. 82-84.

Dit zyn de leenrechten voir onsen genadigen heeren cameren scheydingen ende deylingen nae der camerrecht van BRABANT.

Pp. 85-87.

Noch van den leenrechten van der cameren in Brabant.

Pp. 87-88.

Dit is recht van den heeren leenen ons genadighen heeren van Brabant.

Pp. 89-90.

Ander statuyt op leengoeden gehouden in Brabant *van de heeren buyten tslandts.*

Philips,... Gegeven int jaer 1446, na style des hoefs van Brabant.

Pp. 90-92.

7597.

Dit zyn de leenen van den lande van Grimbergen, *ende de rechten daeraff.*

P. 93.

Dits lantrecht van leen van Bierbeke *dye totten cameren hooren.*

Pp. 93-94.

Dit is tlantrech van leenen van Aerschot.

P. 94.

Dit is trecht van den leenen van Diest.

P. 94.

Dit zyn de leenrechten myns heeren Sinte Pieters van Corbie.

P. 94.

Dit zyn de leenrechten van den abdt van Inden te Kimtich.

Pp. 95-96.

7598.

Dit zyn de leenrechten onder Gertsbergen *ende binnen die stadt.*

P. 96.

Dit zyn de leenrechten van Santhoven.

P. 96.

7599.

Statuyt van Bruessel.

Dit article es getroeken vuyt den statuyt der stadt van Bruessele, van date 1383, op ten 12 juny, en staet int statuytboeck der selver stadt fol. 49-56.

Pp. 97-98.

7600.

Dit es tgemeen lantrecht tot LOEVEN.
P. 98.

7601.

Consuetudo ANTVERPIÆ.
P. 99.

Ordinantie ende statuyt op obligatien gemaickt van vrouwe Marie, douwagiere van Hongryen, in den jaere 1536, *binnen der stadt van Bruessel.* Pp. 100-101.

Dat men deghene dye ongecalengieert van de feyten by hen geperpetreert poorters worden van BRUESSEL *voir amptman ende scepenen moet verwinnen.* P. 101.

Van de buyten poorteren hoe sy heure poirtrye onderhouden selen, ende dat de buyten poirters nyet vry en zyn van tolle ende lepele.

Gegeven int jair ons Heren, als men screef 1377, op den 3 dach van mey.
Pp. 101-103.

Van de selve poirteren.
P. 103.

Hoe men eenen poirtere van BRUESSEL *behoort aen te spreken.*
P. 104.

Het onderscheet van der poincten dairaff men de poirters van BRUESSEL *ende de ingesetenen nyet en verantwoirdt.*
P. 104.

Brieven van marcke.

PHILIPS... de schouteth van Testelt ter loo, in den lande van Loon, toebehoirende den heren van Ludick... Pp. 104-106.

7602.

Dit zyn de oude leenrechten van BRABANT, *vercregen by den yersten hertoge Henrick van Lothryck, tot Aken, ende aen den keyzer ontfangen.* Pp. 106-115.

Costuyme van ANTWERPEN *in materie van successien.*

P. 116.

Costuyme van BRUESSEL *in materie van successien.*

P. 116.

7603.

Extract van der acte by der keyserlycke majesteyt gegeven tot confirmatie van der 14e ende 15e articlen van der additien van der blyder incompsten in der stadt van Tricht, den 19 octobris int jaer 1520.

Pp. 117-118.

Tractaet van den edelen.

Dadvys begrepen te Vilvoerden, by den heeren den edelen, ten eenre; ende de gedeputeerde steden van Loeven, Bruessele ende Antwerpen, ten anderen : op ten 4 dach van julio anno 65. Pp. 118-123.

Costuymen in den lande van MECHELEN, *om te succedeeren in leengoeden, comende uyter syden van den selven lande gehouden.*

P. 123.

Costuyme in den lande van LUYCK.

P. 123.

Translaet van der ordinancie declaratoire van zyner conincklyke majesteyt op dobservantie ende onderhoudenisse van dordinancie wylen der keyserlycke majesteyt, gemaeckt op tstuck van der religie int jaer 1550.

PHILIPS, by de gracien Godts, coninck van Castillie, van Leon, van Arragon, van Grenade, van Navarre, van Napels, van Sicilien, van Malliorck, van Minorcke, van der eylanden Indien, ende vaste lande der zee Oceane ; eertshertoghe van Oistenryck ; hertoghe van Bourgoingnie, van Lothryck, van Brabant, van Limborch, van Luxemborch ; grave van Vlaenderen, van Arthoys, van Bourgognie, palsgrave, van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant, van Namen ende van Zutphen ; prince van Zwave ; marckgrave des Heylicx Rycx ; heere van Vrieslandt, van Salins, van Mechelen, van der stadt, steden ende landen van Utrecht, Overyssel ende van Groeninghen ; ende dominateur in Asia ende in Afryck... Gegeven in onser stadt van Madrid, den 9 dach van mey, int jaer ons Heren 1569... PHILIPPE.

By expresse ordinancie van Zyne Majesteyt.

J. Courtewille. Pp. 124-125.

Brieven van terriere verleent dye van Etten *by mynen genadigen heere den prince van Orangien van zynen goeden over te brengen om tschotbouck te maecken.*

De prince van Oraengien, grave van Nassauv, ende heere van Breda... Gegeven... op ten 3 dach in meerte int jaer ons Heren 1567, Ludicks style.
By mynen heren in zynen raede.
Vogelsanck. Pp. 126-128.

7604.

Copie des statuts des fiefs de Brabant, *faicts par l'empereur Charles, l'an* 1523.

Charles, par la divine grace et clemence, empereur des Romains tousiours auguste, roy de Germanie, des Espaignes, d'Arragon, de Navarre, etc... P. 129.

7605.

Concordia inter episcopum et prælatos Leodienses, *necnon studium* Lovaniense.

Rector et universitas studii, necnon burgimastri, scabini et consules, totiusque communitas oppidi Lovaniensis... Cum... inter reverendum in Christo patrem et dominum dominum Joannem de Heynsberch episcopum Leodiensem, et prælatos ecclesiæ Leodiensis, dominos præpositum et archidiaconos dictæ ecclesiæ Leodiensis, ex una; necnon universitatem et oppidum Leodiense, ex una: necnon et universitatem et oppidum Lovaniense prædictum, partibus ex alia: aliquæ dissensiones et controversiæ fuerunt subortæ... Datum et actum anno a nativitate Domini 1428, mensis novembris die 2. Pp. 129-131.

7606.

Instructie van den bede, anno 97.

Philips... Om onse groote en zware lasten die wy overlangen gehadt en geleden hebben in den afwerpen ende reductien van der sloten van Buillon, Montfort, etc. . . . .
Item, dat in mindernisse van onsen geconsenteerden penningen jaerlycx betaelt sullen worden onsen lieven ende getrouwen raidt, camerlinck ende marschalck heere Cornelis van Bergen heere van Sevenbergen, de somme 3000 rynsgulden . . . .
Item, dat men elcken stadt, vryheyt ende dorpe binnen onsen lande van Brabant sal stellen zynen tax... te weten dat men in de vier principale hooft-

steden Loeven, Bruessel, Antwerpen, T'Shertogenbossche; ende in de middelbare steden, te weten Leuwe, Nivelle, Diest, Bergen op ten Zoom, Liere ende Breda, de achste: in den cleynen armen steden, te weten Thienen, Aerschot, Herentals, Halen, Sichen, Geldenaken, Vilvoorden, Eyndoven ende Helmont, de sevenste herstadt; in den platten lande aldair, sonder int walsch Brabant, de vierde herstadt, ende oyck te Gemblours ende Hannuyt, ende in der stadt van Landen, metten platten walschen lande, de derde herstadt voirtaen afslaen sal... Pp. 131-139.

7607.

Sententie oft accoort tusschen den steden ANTWERPEN *ende* BREDA, *den amptmans brieven aengaende.*

PHILIPS, by der gracien Goidts hertoge van Bourgoignie, van Lothryck, van Brabant ende van Limborch; greve van Vlanderen, van Arthois, van Bourgoignie, palatyn, van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant, ende van Namen; marcgrave des Heylich Rycx; heere van Vrieslant, van Salines ende van Mechelen... Want onse lieve ende getrouwe raidt ende camerlinck, Engelbrecht greve tot Nassauw ende te Vianden, heere te Leck ende tot Breda, ende onse wel geminde borgemeesteren, scepenen en raede onser goeder stadt van Antwerpen, ons hebben doen thoonen, etc... Ende hebben voirt ontboden onsen voirseyden neve van Nassauw, ende jouffvrouw Johanne van der Leck synder gezellinnen, heer en vrouw tot Breda, etc... Gegeven in onse stadt van Bruessel 29 dagen in aprille int jaer ons Heeren 1437.

By mynheere den hertoge, dair by waren van zynen raide wy Raes heere van Heverle, Willem burgraef van Montenaken, heere Jan de Hertoghe ridder ende Henrick Magnus.

Dynther. Pp. 139-143.

In den jaere ons Heren 1446, 28 *daegen in decembri, waert geordinneert by den heeren, by de stadt ende oyck by de mannen ons liefs genedich jonckheer Joanne grave tot Nassouw, tot Vianden, heere van den lande van* BREDA *als dusdanige keuren te houden als hyer nae bescreven staet.* P. 144.

Van den verholen commere, by ordinancie van den heere, by der stadt, ende by de mannen ons liefs genadigen Jonckren Jehan, greve tot Nassouw, gestatueert int jaer 1448, 29 *dage in april.* Pp. 144-145.

De costuymen ende onderhoudingen van recht hyer naervolgende syn oversien by myne heeren den drossaert, borgemeesters ende sce-

penen in BREDA *int beginsel van februario anno* 54, *ende heur dunckt geraeden dat men in materie van naderschap daerby vuegen sal.*

Pp. 145-148.

7608.

Privilegie van dye van DELFT.

KAREL, by der gracien Godts, Roomsch, keyzer, etc... Is ons verthoont geweest hoe dat de voirseyde stede op den 3 dach van meye lestleden gevisiteert synde met den brande, sulcx bescadigt is geweest, etc... Gegeven in onser stadt van Bruessel, op ten 26 dagen in junio int jaer ons Heren 1536.

Pp. 148-153.

7609.

Réconciliation de BRUGES *et du Franc avec sa majesté.*

Son Altesse aiant oy le rapport de la communication tenu entre messieurs Emanuel de Lalaing, marquis de Renti, baron de Montini, etc., gouverneur, capitaine général et grand bailli du pays et comté d'Hainnault, le president d'Arthois Richardot, et le secrétaire de Vasseur, deputés de sa part; et Bernard de Wincker seigneur de Prian, Loys d'Enneliers seigneur des Watines, deputez de messire Charles de Croy, prince de Chimay; mestre Joos de Braecle, Anthoine Haymans eschevin de la keure, Joos Borluyt, seigneur de Boucle, et Jacques Taiart pensionnaire, de la part de ceux de la ville de Gand; Anthoine van den Berghe seigneur d'Amersvelde bourgmestre de la commune, Vincent Seyon echevin, mestre Olivier Nieulant greffier de la vierschaer, au nom de la ville de Bruges; Jacques Marchant bourgmestre, Roelant de Corteville eschevin, Charles de Marivoirde le vieil, et Philippe le Cerf receveur du pays de Francq, au nom dudit pays; etc... Conclu en la ville de Tournay le jour de la Pentecoste, 20 may 1584.

Pp. 154-160.

7610.

Poincts et articles soubz lesquels les magistrats, consaulx et doyens de la ville de GAND *se sont reconciliez a sa majesté.*

. . . .

Que le seigneur de Champeney et le seigneur de Croix seront mis en liberté, comme reciproquement seront messire Gilles Bourluyt et Jan van Damme...

Faict à Bruxelles, le 17 de septembre 1584.

Par l'ordonnance de son altesse. ALEXANDRE.

F. le Vasseur.

Par charge et authorisation de la ville de Gand.

De Baenst. Eylincx. Ja. Tayaert Stuperaert.

P. de Vos. P. Courteville.

Pp. 161-164.

7611.

Poincts et articles soubz lesquels les gouverneur, coronelz, capitaines, officiers et soldats de la garnison de BRUXELLES *sont accordé avecq son alteze, au nom de sa majesté et sorty hors la ville de Bruxelles susdite.*

Son Altesse aiant veu l'escrit que luy a esté presenté par les capitaines Eetvelde, le Grey, Ducy et Gruetter, de la part de la garnison de Bruxelles, etc... Et en ce seront compris l'alferez Gillebert, et le lieutenant Anthonio Dagaio qui s'eschangeront pour Paul Scaeffemaecker, enseigne dudit gouverneur et Michel Wassenhoven, sergeant maior de la bourgeoisie... Que le capitaine Jerich Anglois ne soit prisonnier... Entend que le sieur de Tympel gouverneur, Jean Piron, sergeant mayor, les coronel Southeyt et capitaine Eetvelt promettront de ne porter les armes par deça...

Faict à Beveres le 10 mars de 1585. ALEXANDRE.

Par ordonnance de son alteze :

Garnier. Pp. 164-166.

Reconciliation de ceulx de la ville de BRUXELLES.

Comme les trois membres d'icelle ville ont envoié vers Son Alteze leurs deputés, messire Nicolas Micault seigneur d'Indevelde, Henry Bloyer burgemestre, Daniel van Bomberge eschevin, Jacques Taye seigneur de Goycke, mestre Otto Hartzius, Jean de Gaverelles, Jean Schotte, Jehan Boghe, et Franchois van Asbroeck secretaire avecq messieurs Guillam van Veen, Jean Malcôte, Franchois Absolons, Jean Baptiste Hauvaert, George Dyertyt, Adrien van Zennele, Guillam Mosmer, Josse van Winghen et Nicolas Schagen, etc... apres avoir conferé diverses fois avec les president Richardot, et secretaire Garnier, etc...

Aussy seroit il bien raisonnable que lesdits de Bruxelles donnassent satisfaction aux sieurs cardinal de Granvelle, comte de Mansfelt et aultres, etc...

Faict à Bevere le 10 jour de mars 1585. *Richardot vidit.*

Par ordonnance de son alteze : ALEXANDRE.

Garnier. Pp. 166-170.

7612.

De observantien van de stadt van BREDA.

Pp. 171-166.

7613.

Dit syn de rechten, privilegien, coustuymen, usancien ende oude hercommen der stadt van ANTWERPEN, *altyt geuseert hebbende geweest,*

ende dye voir de stadt recht gehouden worden, ende dye de officieren t Antwarpen geaffirmeert hebben tachtervolgen ende tonderhouden int aenveerden van heuren officien.

Pp. 177-278.

7614.

Copie. Spycker van granen te Bruessel, *van* 1460 *tot* 1530.

Pp. 279-282.

7615.

Instructie van den raide van Brabant.

Philips, by der gracien Godts, coninck van Castillien, van Leon, van Arragon, van Ingelandt, van Vranckerycke, van Navarre, van Napels, van Sicilien, etc... Gegeven te Bruessel, den 23 dach in februario 1557.

Philippe.

Pp. 283-381.

7616.

Reverendissimes et illustrissimes electeurs et princes du Sainct-Empire, genereulx et nobles sieurs les commissaires de la majesté de l'empereur.

Le duc de Terra nova, prince de Castelveterano, commissaire de la majesté du roy catholycque ayant veu les articles presentés par les deputés des estats des Pays-Bas, pour sur iceulx declarer la volonté de Sa Majesté; icellui duc offre de la part de sa dite Majesté leur accorder les articles suivants . . . .

Faict à Couloigne le 1 de juing 1579. Pp. 382-388.

7617.

Acte by consente by den gheestelycheyt geobtineert, aengaende den 14e *article van der additien van der blyde incompste.*

Gedaen op ten 16 dach der maent van april int jaer 1516, nae Paesschen.

G. de Croy. A. de Lalaing. Jo. Stephani.
Jo. Anderlecht. Herbouts. M. de Greve.

Acte van schorsinge van den 14e *ende* 15e *articulen van de voirseyde additien.*

Gedaen in der stadt van Bruessel den 22 dach aprilis int jaer 1516 naer Paesschen.

Hane.

Pp. 389-392.

7618.

Bulla aurea Caroli Quinti conventus imperialis Augustensis.

Carolus quintus, divina favente clementia, Romanorum imperator semper augustus, rex Germaniæ, Castellæ, Arragoniæ, Legionis, utriusque Siciliæ, Hierusalæ, Hungariæ, Dalmatiæ, Croatiæ, Navarræ, Granatæ, Sardiniæ, Corsicæ, Murciæ, Jaenis, Algeri, Gibraltaris, ac insularum Canariæ et Indiarum, ac terræ firmæ maris Oceani; archidux Austriæ; dux Burgondiæ, Lotharingiæ, Brabantiæ, Stiriæ, Carinthiæ, Carniolæ, Lymburgiæ, Luxemburgiæ, Geldriæ, Calabriæ, Athenarum, Neopatriæ, etc.; comes Flandriæ, Habsburgi, Tyrolis, Barchinoniæ, Arthois, et Burgundiæ, comes palatinus, Hanoniæ, Hollandiæ, Zelandiæ, Ferretis, Kiburgi, Namurci, Rossilionis, Ceribaniæ et Zutphaniæ; Lantgravius Alsatiæ; marchio Burgoviæ, Oristani, Gutziani et sacri Romani imperii; princeps Sueviæ, Cathaloniæ, Asturiæ; et dominus Phrisiæ, Alarchiæ, Sclavoniæ, Portus Naonis, Biscayæ, Molinæ, Salinarum, Tripolis et Mechliniæ... Datum in nostra civitate imperiali augusta die 1 mensis anno Domini 1530.

Carolus.

Ad mandatum cæsareæ et catholicæ majestatis:

Alexander Schinnes.

Ce diplôme contient les lettres suivantes :

Carolus, Dei gratia, Romanorum rex, semper augustus, Bohemiæ rex, etc... Aquisgrani, anno Domini 1349, 8 calendas augusti.

Sigismundus, Dei gratia, Romanorum rex, semper augustus, et Hungariæ, Bohemiæ, Dalmatiæ, Croaciæ, etc., rex... Budæ, anno Domini 1424, 6 die januarii.

Maximilianus, divina favente clementia, electus Romanorum imperator semper augustus, ac Hungariæ, Dalmatiæ, Croaciæ, etc., rex; archidux Austriæ; dux Burgundiæ, Lotharingiæ, Brabantiæ, Styriæ, Carinthiæ, Carniolæ, Lymburgiæ, Luxemburgiæ et Geldriæ; lantgravius Alsatiæ; princeps Sueviæ; palatinus, in Habsburg et Hannoniæ; princeps et comes Burgondiæ, Flandriæ, Tirolis, Gorici, Arthesiæ, Hollandiæ, Zeelandiæ, Ferretis, in Kiburg, Namurci et Zutphaniæ, marchio sacri Romani Imperii, super anasium et Burgovii dominus, dominus Phrisiæ, marchiæ Sclavonicæ, Mechliniæ, Portus Naonis et Salinarum... Datum in oppido nostro imperiali Franckfordiensi, die 5 mensis martii anno Domini 1512.

Subscriptum etiam in pede litterarum : confirmatio privilegiorum ducatuum Lotharingiæ, Brabantiæ et Lymburgiæ, ac etiam oppidi Trajectensis.

Pp. 392-404.

7619.

Dit zyn alsulcke costuymen als men in der stadt ende lande van Breda *altyt heeft onderhouden, gelyck dye overgesonden zyn geweest aen mynheer den cancellier ende raide van Brabant int jaer* 1547, *den* 19 *augusti.* Pp. 405-419.

7620.

Placcaet ons heeren des conincx opt stuck van den beden in BRABANT.

Gegeven in onse stadt van Bruessel, den 26 dach van februario in den jaere 1560, nae costuymen van tschryven ons hoefs van Brabant.
By den coninck :
J. de Facuwez. Pp. 420-424.

7621.

Placcaet ende ordinancie ons heeren des conincx inhoudende verbodt in eenige vrempde universiteyten oft scholen, vuytgenomen Roeme, te gaen studeren oft resideren.

Gegeven in onse stadt van Bruessel, den 4 dach van martio 1569.
By den coninck in zynen raide :
D'Overloope. Pp. 425-426.

7622.

Copie van der requeste gepresenteert aen de hertoginne van Parma, etc., regente, opten 5 dach van april anno 1565 voir paesschen, by diversche edelmannen van herwarsovere, opt feyt van de inquisitie ende executie van placcaeten van de catholycke religie.

Copye van de apostille gestelt op de voirseyde requeste.

Te Bruessel den 16 van april anno 1565 voor Paesschen.
Ter ordinancie van haere hoocheyt : MARGARITA.
D'Overloope. Pp. 427-430.

7623.

Ordinancie ende placcaet aengaende het trafficqueren van de ondersaten van der NEDERLANDEN *ende van der engelsche natien, gepubliceert den 30 meye anno 1564.*

By den coninck :
J. Facuwez. Pp. 430-432.

7624.

Costuymen ende usancien onderhouden ende meest geuseert, ruerende de leenen van den souveraine leenhove van BRABANT.
Pp. 433-439.

7625.

Naemen ende afcompste der heeren ende baroenen der stadt ende lande van Breda.

Heer Gheraerdt, heere van Breda. Deze was met zynen vier sonen, te weten Gheraert, Zeger, Henrick, Jan, mede in den slach aen der Wesenhage by Grimbergen, anno 1145, alwair de twee, heer Zeger, ende heer Jan van heer Gheraert van der Straeten, ende heer Zeger van der Moelen verslagen bleven.

Heer Godert, heere van Breda, anno 1240.

Heer Henrick, heere van Breda, anno 1250.

Vrouwe Elysabeth, des voirseyden heere Henrycx dochter hadde tot eenen man heer Aert van Loeven, heer van Breda, anno 1280.

Heer Raes van Gaveren, heer van Breda, anno 1290.

Heer Philips van Lyedekercke, heere van Breda.

Heer Gheraerdt van Rassegem, heere van Breda, 1321.

Hertoghe Jan van Brabant, heere van Breda, 1328.

Heer Jan van Polanen, heer van Breda, 1330.

Heer Jan van der Leck, heer van Breda, 1370.

Heer Engelbrecht jonckgrave tot Nassouw, heer van Breda, anno 1404.

Heer Jan grave tot Nassouw, heer van Breda, 1446.

Heer Engelbrecht grave tot Nassouw, heer van Breda, is gestorven den naestlesten dach mey 1504.

Heer Henryck grave tot Nassouw, heer van Breda, is gestorven den 13 septembris 1538.

Heer Renatus, des voirseyden heeren Henrycx zoen, prince van Orainghen, grave tot Nassouw, heer van Breda is in Vranckryck voir Sainct Desyr geschoten ende gestorven, den 14 juny 1544.

Heer Willem, grave tot Nassouw, prince van Orainghen, heer van Breda, is tot Delft in Hollant deurschoten in julio 1584.

Copie. Henricus, dominus de Breda... Actum in vigilia Beati Johannis Baptiste, anno Domini 1252.

Copie. Arnoldus de Lovanio, dominus de Breda, et Elizabeth ejus uxor, ejusdem terræ domina... Datum in die Servatii anno Domini 1280.

Pp. 410-411.

7626.

Copia articulorum pro bono pacis et concordiæ conceptorum et accordatorum in relevamen subditorum, et litium abbreviandarum, ad hoc nonnullis electis commissariis, sub cæsareæ majestatis, necnon reverendissimi domini episcopi Leodiensis beneplacito.

Carolus, divina favente gratia, Romanorum imperator semper augustus; rex

Germaniæ, Castellæ, Legionis, Arragonum, Navarræ, Neapolis, Siciliæ, Majorcarum, Sardiniæ, insularum Indiarum et terræ firmæ Oceani, etc.; archidux Austriæ; dux Burgondiæ, Lotharingiæ, Brabantiæ, Lymburgiæ; comes Flandriæ, Arthesiæ, Burgondiæ, palatinus, Hannoniæ, Hollandiæ, Zelandiæ, Ferrensis et Haguenaldi, Namurci; princeps Suaviæ; marchio Sacri Imperii; dominus Frisiæ, Salinarum, Mechliniæ, patriarum inferioris et superioris Trajectensis, et dominator Asiæ et Africæ... P. 442.

1627.

Articles accordez au nom du roy entre la royne sa mere, d'une part; monsieur le cardinal de Bourbon, et monsieur le duc de Guise, tant pour eulx que pour les aultres princes, prelats, seigneurs, gentilz hommes, villes, communaultez et aultres, quy ont suivy le party, d'aultre part.

Publié en sa court de parlement de Rouen, le 19 de juillet 1588.

Edict du roy contenant la reunion de ses subjectz a sa majesté.

Henri, par la grâce de Dieu, roy de France et de Pologne... Donné à Rouen en parlement, le 19 de juillet 1588.

De Boisleveque. Pp. 443-448.

Articles accordez au nom du roy, entre la royne sa mere, d'une part; monsieur le cardinal de Bourbon, et monsieur le duc de Guyze, tant pour eulx, que pour les aultres princes, prelats, seigneurs, gentilz hommes, villes, communaultés et aultres, quy ont suivy le party, d'aultre part.

Les articles accordés et signés à Nemours le 7 jour de juillet 1585, etc... Pp. 448-452.

Extrait des lettres de Paris. 1588.

Le roy se declaire chief de la ligue, appellée *unio nova;* le cardinal de Bourbon declairé premier prince du sang, gouverneur de Paris et de l'Isle de France; monsieur de Montpensier demeurera gouverneur de Normandie;... le gouvernement de Metz demeurera à monsieur de Brienne; les seigneurs d'Espernon et de la Valette comparoistront aux estats;... monsieur de Guyse demeurera pres du roy, exerçant son estat de grandmaistre et lieutenant general aux armées de France.... Pp. 452-455.

7628.

Reconciliatie van dye van Sinte Geertrudenberch.

Gedaen tot Breda, den 10 aprilis 1589.

Poincten ende artikelen geaccordeert by mynen heere de hertoge van Parma ende Plaisance, ridder der ordre van den gulden vliese, lieutenant gouverneur ende capiteyn generael van den landen van herwaersovere, aen de borgeren ende ingesetenen der stadt van Sinte Geertrudenberge vergunt.

Gedaen in der stadt Breda, den 10 dach van aprili anno 1589.
By ordinancie van zyne hoocheyt : ALEXANDER.
Le Vasseur. Pp. 453-457.

7629.

Copie vuyten mandamenten aengaende den statuten onlancx gemaect, eerst op die leengoeden, erfgoeden, chynsen, eygen goeden ende renten oft ander onbehoirlyck goeden gelegen in den lande van Brabant, Limburch, Vlaenderen, Hollant, Zeelant ende Over de Mase, etc.

KAERLE, by der gracien Godts, gecoren Rooms coninck toecomende keyser, altyt vermeerder des rycx, coninck van Castellie, etc...
Gegeven in onse stadt van Tricht den 19 dach van october 1520.

Copie vuyten mandamenten aengaende den statuten gemaect op de thienden, te weten dat voirtaen geen geestelycke persoonen in den lande van Brabant, Lemborch ende Overmaze en sullen mogen eysschen noch ontfangen eenige nieuwe thienden meer dan haer voirsaten hier voirtyden gedaen hebben.

KAERLE, by der gracien Godts, etc... Gegeven in onse stadt van Loven den 6 dach in octobri 1520. Pp. 457-461.

7630.

Ordinancien, statuyten ende edict des doirluchtigen ende onververwonnen keyserlycke majesteit, Karolus den vyfden van den naeme, altyt vermeerder des ryckx, gepubliceert in de vermaerde

stadt van Bruessel, in der presentie van synder hooge majesteyt ende der alderdoirluchtigste coninginne gouvernante ende regente deser synre Nederlanden, ende ten bysyne der staten van alle dese zynre majesteyt Nederlanden, den 4 dach van october int jaer 1540.

Kaerle, by der gratie Godts, Roomsche keyser altyt vermeerder des ryex; coninck van Germanie, van Castillie, van Leon, van Grenade, van Arragon, van Navarre, van Napels, van Cecilien, van Maillorque, van Sardanie, van den eylanden Indien, ende vaste landen der zee Oceane, etc.; ertshertoghe van Oistenryck; hertoge van Bourgoingen, van Lothier, van Brabant, van Lemborch, van Luxemborch ende van Gelre; graeve van Vlanderen, van Arthois, van Bourgoingen, palsgrave, van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant, van Ferrette, van Hagenault, van Namen ende van Zutphen; prince van Zwave; marckgrave des heylicx Rycx; heere van Vrieslant, van Salins, van Mechelen, van der stadt, steden ende landen van Utrecht, Overyssel ende Groeningen, ende dominateur in Asia ende in Afrycke... Gegeven in onser stadt van Bruessel, den 4 dach van octobri 1540. Pp. 462-470.

7631.

Prognosticon domini ac magistri Antonii Torquati artium et medecinæ doctoris Ferrariensis, clarissimique astrologi de eversione Europæ, quod serenissimo Mathiæ Ungariæ regi anno salutis 1480 *direxit usque ad annum* 1531.

Pp. 471-477.

7632.

Epitaphium hoc Romæ scriptum reperitur in libraria sancti Petri.

Gallorum levitas Germanos justificabit,
Italiæ gravitas Gallo confuse vacabit.
Annis millenis quadrigenis bis quadragenis
Atque quater denis consurget aliqua grandis,
Constantia cadet ac equi de marmore facti
Et lapis erectus et multa palatia Romæ.
Gallus succumbet, èt erunt victricia signa,
Mundus errabit, vix urbs erit præsule digna.
Papa cito moritur, Cæsar regnabit ubique
Et subito vani cessabit gloria cleri.

Alta Bredæ turris Marcelli nocte ruebat.

Prognosticum Geldorpii de fine tumultus Belgici :

Cœpit ab irata Belgarum plæbe tumultus,
Finis ab irata plœbe tumultus erit.

Een prophetye gemaect by broeder Dierick van Munster dye geweest is anno 1480.

Pp. 477-478.

7633.

Ordinancie ende edict ons heeren des coninex opt stuck van de creatie van renten in graene ende diergelycke contracten.

Philips, by der gratie Gods, coninck van Castillie, van Leon, van Arragon, van Navarre, van Napels, van Sicillien, van Maillorcke, van Sardeynen; van den eylanden Indien ende vaste landen der zee Oceane, ertzhertoge van Oistenryke; hertoge van Bourgoingnen, van Lothryck, van Brabant, van Limborch, van Gelre, ende van Milanen; grave van Habsborch, van Vlanderen, van Artois, van Bourgoignen, palsgrave, ende van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant, van Namen ende van Zutphen; prince van Zwave; marcgrave des Heylicx Rycx; heere van Vrieslant, van Salines, van Mechelen, van de stadt, steden ende landen van Utrecht, Overyssel ende Groeninghen, ende dominateur in Asie ende in Affrycke... Gegeven in onser stadt van Brussel den 5 dach van martio int jaer 1571.

By den coninck in zynen raede :

De Overloope. Pp. 479-486.

7634.

Jubilæum sanctissimi domini nostri domini Clementis, divina providentia, papæ octavi, ad divinam opem in præsentibus catholicæ ecclesiæ calamitatibus implorandam.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum anno incarnationis dominicæ 1594, 3 nonas decembris. Pp. 487-494.

7635.

By den Coninck.

Onsen schouteth van Breda... Gegeven in onse stadt Maestricht den 15 dach van januario 1583.

By den coninck in synen rade :

M. Strich. Pp. 495-498.

By den Coninck.

Onsen lieven ende beminden borgemeesteren, schepenen, rentmeesteren ende raede onser stadt van Bruessel.

Gheschreven in onser stadt van Antwerpen den 8 dach der maent van junio int jaer 1583. *H. Boote.*

P. 499.

7636.

By den Hertoge.

Onsen amptman van Bruessele... Gegeven in onser stadt van Bruessele, den 23 dach van decembri int jaer 1583.

By den hertoge in zynen rade :

H. Boote. Pp. 500-505.

Placcaet, ordonnantie ende statuyt gemaect op de quytscheldinghe ende moderatie van de pachten, renten, commeren ende lasten van den goeden van gronden ende erven daeraf men egeen profyt oft geniet en heeft kunnen gehebben, oft die andersins grootelycx syn beschadigt : nu de ampliatien ende interpretatien oft vercleeringen daerop gedaen in der vuegen ende manieren hier na vercleert.

Onsen amptman van Bruessel... Gegeven in onser stadt van Antwerpen, den 23 dach van december int jaer 1580.

By den coninck in zynen raede :

Boote. Pp. 507-511.

Edict ende ordinancie onses genadichs heere des coninckx op de betalinge quictantie, moderatie ende atterminatie van de cheynsen ende andere renten beset oft onbeset ende gelycke schulden verschenen ende als noch te verschynen geduerende dese troublen, ende op sommige andere puncten concernerende ende rakende deze materie.

Philips, by der gratien Godts, coninck van Castillie, van Arragon, van Leon, van beyden Sicilien, van Hierusalem, van Portugael, van Navarre, van Grenade, van Tolete, van de Maillorcken, van Sevilien, van Sardinien, van Cordube, van Corsycke, van Murcie, van Jaen, van de Algarben, van Algesire, van Gibraltar, van de eylanden van Canarien, van den Indien so orientale als occidentale, van de eylanden ende vaste landen der zee Oceane; ertzhertoge van Oistenryck; hertoge van Burgundie, van Lotheryck, van Brabant, van Limborch, van Luxem-

borch, van Geldren ende van Milaenen; grave van Habsburg, van Vlanderen, Arthois, van Burgondie, van Thirol, palsgrave, ende van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant, van Namen ende van Zutphen; prince van Zwave; marckgrave des Heylicx Rycx van Roome; heere van Vrieslant, van Salins, van Mechelen, van de stadt, steden ende landen van Utrecht, Overyssel ende Groeninghen, endo dominateur in Asie ende in Affrycke... Gegeven in onse stadt van Bruessel den lesten dach van octobri int jaer ons Heeren 1587.

By den coninck in zynen raede :

Verreycken. Pp. 515-525.

7637.

Privilegien eertyts die van ROTTERDAM *verleent.*

JAN VAN BEEST, proest van den coninckxvelt, ende ARNOUD VAN DEN DORPE, knapen, maecken cond dat wy gesien hebben, des donderdaeghs na Sinte Peeters dach ingaende oegst, als men screef 1344, een hantvest, als hiernaer volght... WILLEM, grave van Henegouwe van Hollant, Zeelant ende heer van Vrieslant... Gegeven tot Bergen in Henegouwe, des Woensdachs nae pynsdach 1340.

AELBRECHT, by Godts genade, palsgrave op te Ryn, hartoge in Beyeren, ruwart der heerlyckheden van Henegouwe, van Hollant,... Gegeven in den Hage, op palm-avont int jaer 1357.

AELBRECHT... naer jaersdach int jaer ons Heeren 1383.

AELBRECHT... Gegeven in den Hage opten 13 dach van meerte int jaer ons Heeren 1382.

AELBRECHT... Gegeven in den Hage op ten 5 juny int jaer ons Heeren 1395.

AELBRECHT... Gegeven in den Hage, op ten 7 octobris int jaer ons Heeren 1402.

WILLEM van Beyeren, van Henegouwen, en van Hollant, by der genade Godts, grave van Oestervant... Gegeven in den Hage, op Sinte Symon ende Jude dach int jaer ons Heeren 1402.

WILLEM... Gegeven in den Hage op ten 2 decembris int jaer ons Heeren 1407.

WILLEM... Gegeven in den Hage op ten 20 dach augusti, int jaer ons Heeren 1412.

PHILIPS, by der gratien Godts, hartoge van Bourgoinge, van Lothryck, van Brabant, van Limborch; grave van Vlaenderen, van Arthois, van Bourgoinge, palatyn, van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant, van Namen; marckgrave des Heylicxs rycx, heer van Vrieslant, van Salins ende van Mechelen... Gegeven in onse stede van S. Thomas op ten 2 dach in meert int jaer ons Heeren 1439.

PHILIPS... op ten 29 aprilis 1440. Pp. 527-539.

Accoort.

Wy burgemeesteren, schepenen ende rade van Delft, ende burgmeesteren,

schepenen ende raede der stede van Rotterdam... Op ten 16 september int jaer ons Heeren 1454. P. 539.

Ordonnantie ende instructie op te beleydingen van der processen ende administratie van justicie binnen de stede van ROTTERDAM.

Pp. 539-636.

7638.

Bulla nominationum UNIVERSITATIS LOVANIENSIS (incorrecta).

SIXTUS, episcopus, servus servorum Dei .. Datum Romæ apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis dominicæ 1483, 4 kalendas maij.

Pp. 637-643.

7639.

Ordinancie ende onderwys na den welchen alle de offeciers der justicien in BRABANT *heur sullen schicken ende gouverneren.*

PHILIPS, by de genade Godts, hertoge van Bourgoignen, van Lothryck, van Brabant... Gegeven in onse stadt van Bruessele den 6 dach van octobri 1459.

Pp. 643-659.

7640.

Copia statutorum curiæ episcopalis Antverpiensis per reverendissimum dominum episcopum editorum et publicatorum in consistorio dictæ curiæ, die 26 augusti 1594.

LIVINUS TORRENTIUS, episcopus antverpiensis. Pp. 660-686.

7641.

Placcaet ende eewich gebot ons genadichs heeren des coninckx, daer mede verclaert wordt van geender weerden te zyne alle vercoopingen ende vervremdinge van goeden toebehoirende den Goidtshuysen ende syne majesteyt goede ondersaten voirtsgekeert by den prince van Orangien ende zyne aenhangeren beruerders der gemeynder rusten.

PHILIPS, by der gratie Godts, coninck van Castillien, van Leon, van Arragon, van Navarre, van Napels, van Sicillien, van Mailloreque, van Sardeyne, van

eylanden Indien, ende vasten lande der zee Oceane; ertshertoge van Oistenryck; hertoge van Bourgoingien, van Lothryck, van Brabant, van Limborch, van Luxemborch, van Gelre ende van Milanen; grave van Habsborch, van Vlaenderen, van Arthois, van Bourgoingien; palsgrave, ende van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant, van Namen ende van Zutphen; prince van Zwave; marcgrave des Heylicx Rycx; heere van Vrieslant, van Salins, van Mechelen, van der stadt, steden ende lande van Utrecht, Over-Yssel ende Groeningen, ende dominateur in Asie ende Affricke... Gegeven in onze stadt van Maestricht, den 7 dach van octobri int jaer ons Heeren 1579.

By den coninck in onsen raede.

Verreycken. Pp. 687-692.

Placcaet ende eewich edict ons heeren des coninckx aengaende de vercoopingen ende alienatien die dagelyckx gedaen worden by de vyanden ende rebellen van den goeden der geestelycke persoonen ende andere goede ondersaten volgende de partye van zyne voirseyde majesteyt, soo onder tdecxsel van confiscatien, quotisatien ende impositien als onder het schynsel van justicie voor achterstel van renten oft andere schulden, etc.

Philips,... Gegeven in onse stadt van Doernycke, den 2 dach van april int jaer ons Heeren 1582. Pp. 692-696.

7642.

Bulla Pii V de censibus.

Pius, episcopus, servus servorum Dei... Datum Romæ apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis dominicæ 1568, 14 calendas februarii.

Pp. 697-700.

7643.

Privilegie voor die van Hollant.

Gedaen te Bruessel den 7 dach van meye, anno 1555.

Charles.

Hane. Pp 700-701

7644.

Den geusen paternoster.

O heere, die in den Haeghe syt,
Uwen naem wordt overal vermaledyt.

U ryck is u wel becommen
Want gy waert cael, nu telt ghy met groote sommen.
Uwen wil en is van geender weerden
In den hemel noch op der eerden.
Deurgaens eedt ghy ons dagelycx broot
Daerom wyf en kinderen lyden grooten noot.
Ghy en vergeeft nyemandt eenich misdaet
Maer loent liever tgoet met quaet.
O Heer, die in den hoogen hemel syt,
Maect ons desen Barrabas ende pestilentie quyt.
Ende laet ons toch in geen meerder becoringhe vallen
Macr verlost ons van dese dieven alle. Amen.

P. 701.

7645.

Concordata inter Cæsaream majestatem et episcopum ac ecclesiam Leodiensem super certos articulos.

Carolus, divina favente clementia, Romanorum imperator... Datum Bruxellæ, die 10 may anno Domini 1542. Pp. 702-718

7646.

Taxæ jurium in episcopatu Antverpiensi.

Joannes Malderus, Dei et apostolicæ sedis gratia, episcopus Antverpiensis... Actum in vicariatu nostro, anno Domini 1615, mensis septembris Die 3.

P. 719.

Abbé Stroobant.

BIOGRAPHIE.

Surnoms (épithètes, qualifications, sobriquets, etc.) *donnés à des personnages historiques et à des auteurs.*

Il nous a paru instructif et curieux, sous plusieurs rapports, de présenter une nomenclature des *surnoms* qui ont été donnés par des écrivains modernes à différents personnages qui se sont rendus célèbres dans l'histoire et dans les lettres. La liste suivante n'est qu'un essai. Nul doute qu'elle ne puisse s'accroître à l'infini, car on voit déjà, par ce petit essai que nous offrons aux lecteurs du *Bulletin du bibliophile belge,* avec quelle profusion ces *surnoms* ont été prodigués et continuent de l'être.

On ne peut s'empêcher de faire la remarque que la manie des *surnoms* a été poussée à l'extrême. Plusieurs de ces surnoms sont évidemment dépourvus de toute signification, n'ont aucune portée, et ne caractérisent nullement les personnages auxquels on a eu la prétention de les appliquer. Il est permis de se désigner soi-même par les surnoms d'*Ami de la vérité,* — à condition toutefois de l'être en effet, — de *Diplomate,* de *Vétéran,* etc.; mais que peut signifier, par exemple, le surnom de *Marceau au repos,* donné à Armand Carrel? Quelle vérité et quelle justesse y a-t-il dans celui d'*Ennemi des hommes,* dont ont a affublé M. de Chateaubriand? Comment peut-on appliquer à un auteur dont on veut caractériser les *écrits,* le surnom de *Messaline,* c'est-à-dire le nom d'une femme qui a été jugée et blâmée par la postérité pour ses *actes* et pour sa *conduite?* En donnant de pareils surnoms ne pousse-t-on pas cette manie jusqu'à l'excentricité, jusqu'à un déplorable abus d'appréciation et de langage? Et au lieu de faire une caractéristique vraie et juste, ne la rend-on pas obscure, paradoxale, violente et, parfois même, injurieuse?

La liste des *surnoms* que nous faisons suivre, est dressée par ordre alphabétique et divisée en *quatre* sections distinctes. La *première*

indique les *Personnes* qui ont reçu des surnoms ; la *seconde* contient l'indication de ces *surnoms ;* la *troisième* celle des *Personnes* par qui les surnoms ont été donnés ; enfin, la *quatrième* est une *table* des journaux qui, en donnant de la publicité à ces *surnoms,* dont plusieurs portent à faux et dont quelques-uns ne sont que d'injurieux *sobriquets,* leur ont fait faire le tour du globe. Un grand nombre de ces surnoms ne pourraient être ni admis ni ratifiés par un jugement réfléchi ; mais il s'en trouve quelques-uns qui sont convenablement et ingénieusement appliqués, qui caractérisent les personnes avec justesse, et qui resteront. Nous avons cru devoir joindre à cette curieuse nomenclature quelques notes bibliographiques et critiques.

I. LISTE DES PERSONNAGES HISTORIQUES ET AUTEURS.

1. BALZAC (Honoré). 1799-1850.
— *Le Conteur théocrate.*
(Ainsi surnommé par Arsène Houssaye, dans *l'Histoire du 41e fauteuil de l'Académie française,* Paris, 1855. Reproduite dans l'*Estafette,* journal quotidien de Paris, du 18 juin 1855, p. 3, col. 2.)

2. BATUCHKOF (Constantin), poëte russe (XIXe siècle).
— *Parny russe.*
(Surnommé ainsi par le poëte Alexandre Pouchkine (1799-1837), dans son *Epître à Bâtuchkof,* 1814, publiée dans le *Musée russe,* recueil mensuel de Moscou, janvier 1815, in-8°, et dans les *OEuvres de Pouchkine,* édition de M. Paul Annenkof, Saint-Pétersbourg, t. II, 1855, gr. in-8°, pp. 25-27.)

3. BAYLE. 1647-1706.
— Le *Frère* de Voltaire.
(Par M. Arsène Houssaye, *Histoire du 41e fauteuil; — Moniteur* du 30 mai 1855, p. 594, col. 2.)

4. BEAUMARCHAIS. 1732-1799.
— Ce *Mazeppa de la spéculation et de la chicane.*
(M. Arsène Houssaye, *Histoire,* etc. ; — *Moniteur* du 30 mai 1855, p. 594, col. 2.)

5. CARREL (Armand). 1800-1836.

1. — Le *Bayard du libéralisme.*

(Par M. A. Houssaye, *Histoire*, etc.; — *Estafette* du 18 juin 1855, p. 3, col. 1.)

2. — *Junius français.*

(Article de M. Lamartine sur Armand Marrast dans le *Siècle* du 14 mars 1852, p. 1, col. 4; reproduit dans l'*Union* du 15 mars 1852, p. 4, col. 3.)

3. — *Un Marceau en repos, un Marceau venu trop tard!*

(M. Arsène Houssaye, *Histoire*, etc.; — *Estafette* du 18 juin 1855, p. 3, col. 1; — *Athenæum français*, n° 22 du 2 juin 1855, p. 454, col. 1.)

Larra, auteur espagnol, a reçu le surnom d'*Armand Carrel de Madrid.* (*Voy.* n° 17.)

6. CATHERINE II, impératrice de Russie. 1729-1762-1796.

1. — La *Cléopâtre du Nord.*

(Par le comte de Ségur, *Mémoires*, Paris, 1826, t. III, in-8°, p. 7.)

2. — La *Déesse de la justice.*

(Par le maréchal Munich; — *Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1854, p. 651; article de M. Saint-René Taillandier.)

3. — La *Thétis du Volga.*

(Par Valentin-Jamerai Duval, 1695-1775; Lettre du 15 août 1767, de Vienne (Autriche), à Mlle Anastasie Sokolof, première femme de chambre de Catherine II; — *OEuvres de Duval*, Bâle, 1784, t. I, in-8°, pp. 224-226, et dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1785, pp. 116-117.)

7. CHATEAUBRIAND. 1768-1848.

1. — L'*Ennemi des hommes.* (?)

(Par M. Arsène Houssaye, *Histoire du 41e fauteuil;* — *Estafette* du 7 juin 1855, p. 4, col. 1.)

2. — L'*Homère du Christianisme et de la Monarchie.*

(M. Arsène Houssaye, *Histoire*, etc.; — *Estafette* du 18 juin 1855, p. 3, col. 1.)

3. — Ce *Roman de l'Histoire moderne.* (Id.)

8. CHAULIEU (l'abbé), poëte français. 1639-1720; mort âgé de 81 ans.

— L'*Anacréon du Temple.*

(Ainsi surnommé par ses contemporains; — *Dictionnaire universel d'histoire,* par Bouillet, Paris, éditions 1 à 9 (même tirage), 1842-1854, p. 367.)

Le prince Pierre *Viazemsky,* poëte et publiciste russe distingué, a reçu de Pouchkine le surnom de *Chaulieu* (*Voy.* ci-dessous, n° 30); et Pouchkine, à son tour, a été surnommé *Chaulieu* par Voïéïkof (*Voy.* n° 26).

9. CHOISEUL (le duc de). 1719-1785. Ministre de la guerre, et ensuite des affaires étrangères et de la marine, en France.

— Le *Cocher de l'Europe.*

(Ainsi surnommé par l'impératrice Catherine II; — *Journal des Débats* du 23 novembre 1850, p. 3, col. 5; article de M. John Lemoine.)

10. DUPIN L'AINÉ.

— Le *premier Bourgeois de Paris; M. Véron avant la lettre.*

(M. Arsène Houssaye, *Histoire du 41e fauteuil;* — *Estafette* du 18 juin 1855, p. 3, col. 2.)

11. FÉNELON. 1651-1715.

— Ce *panthéiste, sans le savoir, était frère de Diderot.*

(M. Arsène Houssaye, *Histoire;* — *Moniteur* du 30 mai 1855, p. 594, col. 2.)

12. GALITZINE (le prince Nicolas Borissovitch), connu par plusieurs ouvrages et articles (en russe) sur l'histoire militaire, et par des traductions *en vers français* de quelques poésies de Pouchkine et de Jean Kozlôf.

Il n'a point d'article ni dans la *France littéraire* de M. Quérard (1827-1854, t. I à XI), ni dans la *Littérature française contemporaine* (1843-1855, t. I à V.)

Le prince Nicolas Galitzine s'est désigné lui-même par les divers *surnoms* suivants : *Un des vétérans de l'armée de* 1812; *un Russe vétéran de l'année* 1812; *un vétéran de* 1812, — dans les neuf *Lettres* publiées en 1854 et 1855 sur la Question et la guerre d'Orient :

1) *Août* 1853, *gouvernement de Koursk. Lettre* publiée dans le *Journal* (français) *de Francfort*, n° 73, du 25 mars 1854, pp. 2-3.

Cette première lettre contient des observations sur la réponse de M. Drouyn de Lhuys à la seconde circulaire du comte de Nesselrode. Elle est signée : *Le prince Nicolas Galitzine, un des vétérans de l'armée de* 1812.

Les huit lettres suivantes sont signées seulement des pseudonymes : *Un Russe vétéran de l'armée de* 1812, et *Un vétéran de* 1812.

2) *De Sévastopol* 24/12 *mai* 1854, publiée avec des *suppressions* dans le *Journal de Francfort*, n° 144, du 17 juin 1854, pp. 2-3.

Signée : *Un Russe, vétéran de l'armée de* 1812.

Cette même lettre, en langue russe, a été publiée *intégralement*, avec la signature du prince Nicolas Galitzine, dans l'*Abeille du Nord*, de Saint-Pétersbourg, n° 141, du 24 juin 1854, au feuilleton.

La rédaction du *Journal de Francfort*, qui a tronqué cette lettre, l'a fait précéder de la note suivante :

« Si les Russes, et surtout les classes élevées de ce peuple, déploient toujours une valeur qui mérite d'être reconnue, ils possèdent aussi des écrivains qui donnent à leurs actions un éclat non d'exagération, mais de style, devant porter tout autre peuple qui sait combattre à envier au peuple russe ses journalistes et publicistes et surtout ses *Vétérans de* 1812, qui savent écrire. »

3) *Octobre* 1854, *de Saint-Pétersbourg*. Lettre publiée dans le *Journal de Francfort* du 27 octobre 1854, p. 2, col. 3, avec la signature : *Un Vétéran de* 1812.

4) *De Koursk*, 27 *octobre* 1854. Dans le *Journal de Francfort*, n° 276, du 18 novembre 1854, p. 2, col. 2, signée : *Un Vétéran de* 1812.

Cette lettre, tronquée par la rédaction du *Journal de Francfort*, a paru intégralement dans le *Journal* (français) *de Saint-Pétersbourg*, et en deux traductions russes dans l'*Abeille du Nord* et dans l'*Invalide russe*.

Le prince Galitzine dit dans cette lettre : « La bataille de l'Alma a été une rencontre sanglante sans autre résultat qu'une extermination d'hommes de part et d'autre. Une bataille est sans résultat lorsque le parti qui se dit vainqueur reste trois jours sur place à méditer sur le parti qu'il prendra. »

La rédaction du *Journal de Francfort* a mis en note : « Le résultat *incomplet* pour les alliés de la bataille de l'Alma nous paraît consister en ce qu'elle n'a pu être poursuivie. »

5) *De Moscou, 29 novembre* 1854. Lettre publiée dans le *Journal de Francfort,* n° 306, Supplément, dimanche 24 décembre 1854, pp. 1-2, et signée : *Un vétéran de* 1812.

Elle a pour objet : une protestation énergique contre la manière dont les armées alliées se comportent dans la guerre actuelle.

Une réplique, sous le pseudonyme : *Un Gentilhomme anglais,* a paru dans le *Journal de Francfort,* n° 18, Supplément au 21 janvier 1855, p. 2, col. 2-3.

6) *De Kharkof, du* 13 *décembre* 1854. Cette lettre signée : *Un Vétéran de* 1812, et publiée dans le *Journal* (français) *de Saint-Pétersbourg,* reproduit deux documents historiques très-curieux : un article publié en l'honneur de l'empereur Alexandre Ier dans le *Moniteur universel* de Paris, du 6 avril 1814, et l'extrait d'une lettre de Louis-Napoléon, roi de Hollande, en date du 27 septembre 1814, adressée à l'empereur Alexandre Ier.

Cette lettre a eu *trois* traductions russes dans les journaux suivants : l'*Abeille du Nord,* l'*Invalide russe* et la *Gazette de Saint-Pétersbourg.*

7, 8 et 9) *De Kharkof, décembre* 1854. Trois lettres, signées : *Un vétéran de* 1812, publiées dans le *Journal* (français) *de Saint-Pétersbourg* du 20 et du 21 janvier 1855, et traduites également dans trois journaux russes de Saint-Pétersbourg, et dans la *Gazette de Moscou,* n°s 8, 9 et 10, 1855.

Le prince Pierre Viazemsky s'est aussi désigné par le surnom de *Vétéran russe de l'année* 1812. (*Voy.* ci-dessous le n° 30.)

13. GIRARDIN (M. Émile de).

— Le plus intraitable *Amant de la liberté.*

(M. Arsène Houssaye, *Histoire du* 41e *fauteuil;* — *Estafette* du 18 juin 1855, p. 5, col. 1.)

14. HORACE, poëte latin. Né vers l'an 66 avant J.-C. — Mort l'an 9 avant J.-C. (âgé de 57 ans).

1. — *L'immortel Poltron* (ainsi désigné par Alexandre Pouchkine, 1817).

2. — *L'immortel Fuyard* (par M. Charles Baudier, 1837).

Dans son *Épître* (en langue russe) *à son oncle Basile Pouchkine* (1770-1830), composée en 1817 et publiée en 1824 dans l'*Étoile polaire,* almanach littéraire de Saint-Pétersbourg, le poëte Alexandre Pouchkine a donné à Horace le surnom *d'immortel Poltron* (*OEuvres de Pouchkine*, édition de M. Annenkof, Saint-Pétersbourg, gr. in-8°, t. II, 1855, p. 175).

Dans la traduction française d'un fragment de cette *Épître* (*Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1837, t. XI, 4e série, pp. 355-356 ; article anonyme de M. Charles Baudier), le surnom *d'immortel Poltron,* donné par Pouchkine à Horace, a été rendu par : *immortel Fuyard de Philippes.*

Ce fut aux environs de la ville de Philippes (en Macédoine) que Brutus et Cassius perdirent contre Octave la bataille décisive qui laissait le parti républicain romain sans défenseurs (42 avant J.-C.). Horace y combattit en qualité de tribun ; mais, après la déroute de l'armée, il *prit la fuite,* comme il l'avoue lui-même, et revint à Rome. La ville de Philippes fut une des premières à embrasser le christianisme. Saint Paul a adressé une Épître aux habitants de Philippes.

15. KRUDNER (la baronne de). 1766-1824.

— La *romanesque Valérie des salons parisiens.*

(*Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1854, p. 639 ; article de M. Saint-René Taillandier.)

16. LAMARTINE 1854. 1855.

1. — Le *Coloriste incomparable.*

(M. Schnitzler, dans son *Histoire intime de la Russie*, Paris, 1854 (nouvelle édition), 2 vol. in-12, t. I, p. x de la *préface.*)

Admirateur constant du talent éminent de M. de Lamartine, de ses admirables poésies et du magnifique coloris de son style, nous avons éprouvé un véritable sentiment de tris-

tesse en le voyant rabaisser son génie à écrire les deux volumes qui viennent de paraître sous le titre d'*Histoire de la Russie*. Ce n'est pas là, nous le disons avec regret, un ouvrage digne d'un grand écrivain comme l'est M. de Lamartine, et nous ne pouvons pas comprendre comment ce *coloriste incomparable* ait pu *décolorer* ainsi toute l'histoire de Russie.

Il serait trop long d'énumérer et de rectifier ici tout ce que cet ouvrage contient d'inexactitudes, de noms propres estropiés, d'appréciations hasardées et de jugements passionnés. C'est une grave erreur, parmi un grand nombre d'autres répandues dans cet ouvrage, que de prétendre, par exemple, que « Moscou *attendait* (1774) le rebelle Pougatchôf dans ses murs *pour le couronner*. » (T. II, pp. 5-6.)

Jamais la ville de Moscou ne fut dans des dispositions semblables à l'égard de Pougatchôf.

Le général Constantin Poltoratzky, jeune officier aux gardes à l'époque de l'avénement au trône de l'empereur Alexandre Ier (en mars 1801), plus tard prisonnier de Napoléon à la bataille (1814) de Champaubert (*Voy.* la *Revue d'Alsace,* Colmar, cahier de mai 1855, pp. 226-229), et maintenant lieutenant général en retraite, n'a jamais tenu à l'impératrice Marie, mère de l'empereur Alexandre Ier, le langage que lui prête M. de Lamartine (t. II, pp. 129-130).

A la page 10 du tome II, on lit la phrase suivante : « Orlof n'était que l'*Hercule,* Potemkine était l'*Antinoüs de la Russie.* »

Est-ce là, nous nous permettrons de le demander, la gravité et le style d'un historien ?

Cette *Histoire de la Russie* exigerait encore bien plus de réclamations et de rectifications que n'en a valu à l'illustre auteur son *Histoire des Girondins*, 1847, 8 vol. in-8°. *Voy.*, entre autres, la lettre de Target et la réponse de M. de Lamartine dans le *Journal des Débats* du 10 mai 1847, ainsi que la lettre si ingénieuse et si piquante du *Brocheur* de M. de Lamartine, publiée dans le *Constitutionnel* du 2 juillet 1847, pp. 2-3, et mentionnée dans la *Revue indépendante* du 10 juillet 1847, t. X, p. 79.

L'Histoire de la Restauration (1852) n'a pas non plus échappé à de vives réclamations et à de sévères critiques. M. Eugène Pelletan a publié sur cet ouvrage deux articles des plus remarquables, dans le *Siècle* du 13 décembre 1852, p. 3, et du 23 décembre, p. 3. Le premier de ces articles fit, dans le temps, une vive et profonde sensation, et on lut dans l'*Indépendance belge* du 15 décembre 1852 (p. 2, col. 3) les lignes suivantes :

« A propos d'*événements* littéraires, n'oublions pas la *sensation* produite par le *remarquable* article de M. Pelletan dans le *Siècle* (du 13 décembre 1852) sur M. de Lamartine. »

L'histoire littéraire doit aussi conserver le souvenir des deux morceaux suivants (l'avis des journaux sur la réclamation de M. Schnitzler, et la réponse de M. de Lamartine), publiés dans le *Siècle* du 1er juillet 1855 (p. 3, col. 2), dans le *Journal des Débats* du 2 juillet (p. 3, col. 3), la *Presse* du 1er juillet, et la *Bibliographie de la France*, n° 27, feuilleton du 7 juillet 1855, p. 363 :

« M. de Lamartine ayant reçu par l'éditeur de son *Histoire de Russie*, M. Perrotin, communication d'une lettre de M. Schnitzler, qui reproche à M. de Lamartine de l'avoir cité trop *in extenso* sans l'avoir nommé suffisamment dans son *Histoire de la Russie moderne*, a répondu par la lettre suivante, que M. de Lamartine nous prie d'insérer :

« A M. Schnitzler, à Strasbourg.

« Monsieur,

« Quand on a eu tort, je ne connais qu'un moyen de le réparer, c'est de le reconnaître ; je reconnais le mien envers vous ; il est involontaire, c'est ma seule excuse. Il tient à la rapidité avec laquelle mon *Histoire de Russie* a été imprimée, sans que j'aie eu le loisir d'en revoir moi-même les épreuves. Mon intention était non-seulement de vous citer à la fin des pages que je vous ai empruntées comme je l'ai fait, mais de vous citer aussi au commencement du livre, dans un préambule où j'aurais payé un tribut d'éloge et de reconnaissance à votre *Histoire intime de la Russie*.

« Cette omission, Monsieur, motive heureusement aujourd'hui pour moi l'aveu de ma faute, le pardon que j'en sollicite, et me fournit l'occasion naturelle de vous rendre dans une note ce qui vous appartient.

« Vos deux remarquables volumes, si bien informés de faits, si dramatiques de détails, si pénétrants de style, sont le recueil de documents historiques le plus précieux de l'époque d'Alexandre Ier.

« Si vous en aviez fait une histoire en les classant par ordre de temps et de matières, je n'aurais pas écrit la mienne, car en vous lisant j'aurais désespéré de vous égaler.

« Recevez avec ces regrets, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

« Paris, 29 juin 1855. « A. de Lamartine. »

2. — Ce *géant emprisonné dans sa petite maison de la rue Ville-l'Évêque.*

(Le *Siècle* du 4 juillet 1855, p. 3, col. 5 ; article de M. Louis Jourdan, sous le titre : *Une lecture chez M. de Lamartine.*)

17. LARRA (José), auteur espagnol, suicidé.

— *L'Armand Carrel de Madrid.*

(Ainsi désigné par M. Arsène Houssaye, *Histoire du 41e fauteuil ; — Estafette* du 18 juin 1855, p. 3, col. 1.)

18. LOMONOSSOF (Michel), poëte et savant russe. 1711-1765.

— Le *Malherbe, ou mieux encore le Lessing de la langue et de l'imagination moscovites.*

(Tchaschnikof. — *Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1854, p. 662 ; article de M. Saint-René Taillandier.)

19. LOUVET. 1764-1797. L'auteur de *Faublas.*

— Ce *Girondin du vice.*

(M. Barbey d'Aurevilley, dans le *Pays, journal de l'Empire,* du 7 décembre 1854, p. 4, col. 3 ; article sur l'ouvrage de M. Monselet : *Rétif de la Bretonne,* 1854.)

M. Barbey ajoute : « Ce *misérable* (?) écrivain, de fausse élégance et de faux monde, ce *Girondin du vice,* n'a jamais rien observé que ce qui fait baisser les yeux à un honnête homme, et *le nom qu'il mérite* ne peut s'écrire en littérature. »

Il termine sa violente philippique contre *Louvet* en le qualifiant de « *plat* et *indécent* auteur. »

Les romans de Louvet ont, pourtant, été jugés dignes d'être traduits dans presque toutes les langues de l'Europe.

Une traduction *espagnole* de *Faublas* (Paris, 1821, 4 vol. in-12) a été attribuée au célèbre Llorente (1756-1823); mais *Le Quérard, archives d'histoire littéraire* (nos 5 et 6, mai-juin 1855, p. 194), dit que c'est une *infamie* (?) qu'on prête gratuitement à Llorente. *Le Quérard* de la *France littéraire* (t. V, 1835, p. 375) n'a pas été de cette opinion sur *Faublas;* loin de le qualifier *d'infâme,* il a cité le jugement de la *Biographie universelle et portative des Contemporains,* qui trouve le roman de Louvet un « *livre ingénieux et exempt d'obscénités.* »

La censure russe, habituellement si rigide, a néanmoins permis, au grand étonnement des traducteurs et du public de l'époque (1792-1805), l'impression de *deux* traductions russes de *Faublas,* et d'une d'*Émilie de Varmont.*

La première traduction russe de *Faublas* parut à Saint-Pétersbourg, en 1792-1796, in-18. Elle est anonyme.

La seconde fut publiée presque à la même époque à Moscou, dans le format in-8°, par un bachelier dont le nom, que je ne me rappelle pas en ce moment, est imprimé sur le frontispice.

La traduction, publiée à Saint-Pétersbourg, porte le titre suivant : *Priklutchénïa* (etc.); — *Aventures du chevalier de Faublas,* par Louvet de Couvray; traduit du français. Saint-Pétersbourg, 1792-1796, de l'imprimerie de Jean Krylòf et Comp., 13 vol. in-18.

Ce Krylòf, à l'imprimerie duquel parut la traduction russe de *Faublas,* est le même qui devint, par la suite, si célèbre comme fabuliste (1768-1844).

Le traducteur anonyme russe fait, dans sa *Préface,* un grand éloge du roman de Louvet.

Ce traducteur est désigné dans les deux *Catalogues systématiques* des libraires russes : 1) de Plavilstchikof (1820, p. 400, n° 4993), et 2) de Smirdine (1828, n° 9282, à la table alphabétique des auteurs, p. xxxviii).

C'est Alexandre *Lévànda.* Il traduisit encore les deux ouvrages

suivants : 1. *Voyages d'Anténor,* de Lantier; Saint-Pétersbourg, 1803, 5 vol. in-12. — 2. *Les Liaisons dangereuses;* Saint-Pétersbourg, 1804-1805, de l'imprimerie du Théâtre, 4 vol. in-12. Il n'a pas d'article dans le *Dictionnaire des Auteurs russes* du métropolitain Eugène (édition publiée par le professeur Pagôdine, Moscou, 1845, 2 vol. in-8°, t. II, p. 4).

Une *seconde édition* de la traduction de *Faublas,* par *Lévànda,* parut sous le titre : *Gizne* (etc.),—*Vie du chevalier de Faublas,* Moscou, 1805, de l'imprimerie de Réchétnikof, 14 vol. in-18. Cette édition est indiquée dans le *Catalogue systématique de Smirdine* (1828, p. 634, n° 8394); mais elle ne l'est pas dans l'ouvrage de Storch et d'Adelung : *Revue systématique de la littérature en Russie pendant l'époque quinquennale de* 1801 *à* 1806, Saint-Pétersbourg, 1810-1811, 2 vol. in-8°, t. I, pp. 199-200.

La traduction russe (anonyme) d'*Emilie de Varmont ou le divorce nécessaire,* fut publiée à Saint-Pétersbourg en 1805, à l'imprimerie du Théâtre, 3 vol. in-18. Elle est de Jean *Stépànof.*

20. MAISTRE (le comte Joseph de). 1753-1821.

— « C'est avec un air plus superbe, c'est avec la malice du *diable* en moins, *Voltaire qui a retourné son habit.* »

(M. Arsène Houssaye, *Histoire du 41° fauteuil*; — *Moniteur* du 30 mai 1855, p. 594, col. 2; *Athenæum français,* n° 22, du 2 juin 1855, p. 454, col. 1.)

Nous rangeons une pareille qualification au nombre de celles qui sont tirées par les cheveux, et qui ne caractérisent rien, malgré les commentaires et les longues périphrases dont on les accompagne. (*Voy.* ci-dessous le n° 25).

21. MAURY (le cardinal). 1746-1817.

— Un *Bossuet provençal ayant lu Voltaire.*

(Désigné ainsi par M. Pontmartin dans le journal : *l'Assemblée nationale* du 13 juin 1855, p. 3, col. 1 ; article sur l'ouvrage de M. Poujoulat : *Le cardinal Maury,* 1855.)

22. MIRABEAU. 1715-1789. Père du célèbre orateur.

— L'*Ami des hommes.*

Il se *surnomma* ainsi *lui-même,* et publia, en 1755, un ouvrage sous ce pseudonyme.

M. Arsène Houssaye *l'a confondu* avec Mirabeau l'orateur (*Histoire du 41e fauteuil de l'Académie; — Estafette* du 7 juin 1855, p. 4, col. 1.)

23. MIRABEAU. 1749-1791. Orateur célèbre, fils du précédent. — Ses discours à la tribune lui valurent le surnom du *Démosthène français.*

24. MOLIÈRE 1622-1673.
— « Déclaré par Baillet, en 1685 : un des plus dangereux *ennemis* que le siècle ou le monde eût suscités *à l'Église.* » (*Moniteur* du 30 mai 1855, p. 593, col. 3; article de M. Édouard Thierry.)

25. MOREAU (Hégésippe). 1810-1838.
— « C'était *Diogène* qui avait bu le vin de son tonneau avant de s'y loger, et qui le roulait de la maison de Périclès au réduit de Laïs; mais ce *Diogène* allait reposer son cynisme au pays de ses rêves. »

(M. Arsène Houssaye, *Histoire du 41e fauteuil; — Estafette* du 18 juin 1855, p. 3 col. 2.)

C'est encore une de ces qualifications analogues à celle qu'on a donnée au comte Joseph de Maistre (*voy.* ci-dessous le nº 20). Pour désigner Hégésippe Moreau par le surnom de *Diogène,* il a fallu à M. Houssaye faire une lourde périphrase d'une longueur démesurée.

26. POUCHKINE (Alexandre). 1799-1837.
— Le *Protée* Pouchkine; *Chaulieu* et *Voltaire.*

(Ainsi désigné par Voïéïkof dans le *Slave,* journal hebdomadaire de Saint Pétersbourg, 1830, t. XIV. — *Voy.* les *OEuvres* de Pouchkine, édition de M. Annenkof, t. I, 1855, p. 253.

Un mensonge absurde et odieux, relatif à Pouchkine, a été tout récemment propagé par la presse française; il a été lancé, pour la première fois, dans le domaine de la publicité par M. Gallet de Kulture dans son ouvrage, rempli d'un grand nombre d'autres faussetés, et intutilé : *Le tzar Nicolas et la Sainte Russie,* Paris, décembre 1854 (avec la date anticipée de 1855 sur le titre), 1 vol. in-12, pp. 58-61.

Plusieurs journaux, et même des recueils scientifiques et littéraires, ont eu l'indignité de reproduire ces horribles calomnies. C'est à cette occasion que M. Auguste Scheler a tracé dans le *Bulletin du Bibliophile belge* (2e cahier de 1855, t. II de la 2e série, p. 147), cette ligne si vraie et si énergique dans son laconisme :

« Pouchkine, figure noble indignement souillée par la presse française. »

(*La suite à un prochain cahier*) S. P.

Le cardinal ANGELO MAÏ *et son secrétaire* « GRÆCO-SICULUS. » — *La Vaticane et ses catalogues. — La bibliothèque particulière du cardinal.*

(Extrait d'*un Voyage d'Italie en* 1847, publié dans le journal quotidien *l'Aigle*, Moniteur de l'Aveyron, journal politique, religieux, administratif, industriel, agricole, judiciaire et d'annonces. Directeur gérant, N. RATERY ; Rodez, imprimerie de N. Ratery, in-fol., 2e année, no 119, mercredi 4 avril 1855.)

(15 septembre. Mercredi, 2 heures du soir.)

.... J'ai fait, ces jours derniers, connaissance avec un des scribes de la Vaticane, l'abbé P. M., petit homme d'une quarantaine d'années, maigre, chauve, alerte, obséquieux, vêtu d'une soutanelle, portant un long manteau noir, coiffé d'un tricorne. C'est le quincaillier d'Horace, *dicenda tacenda locutus*. Il est Messinois, et ajoute à sa signature : « Græco-Siculus. » Son histoire, contée par lui-même, est piquante : « Le cardinal Angelo Maï m'a attiré à Rome pour faire « de moi son secrétaire, et il ne me donne aucun traitement ; pour- « tant il est riche ! On m'écrivait en Sicile :

« *Non te Troja capit ;* »

« et ici, quand je me plains de la pauvreté, on me rudoie : « *Vou- « driez-vous que je vous payasse de ma bourse ?* »

« *Coram rege suo de paupertate locutus,*
« . . . .
« *Efficietque nihil !* »

« Une bonne partie du *Spicilegium romanum* est de moi, et c'est « à peine si j'ai été nommé dans deux ou trois notules, tant c'est « stérile honneur que d'être appelé le disciple du cardinal Angelo « Maï ! Mais à l'occasion je ferai connaître au public les pièces que « j'ai fournies pour le Spicilegium. L'Éminence est jalouse et en- « vieuse. Lorsque je parlais à l'heureux éditeur de la *République,* « de la *Vie d'Allazzi,* écrite par Stephano Gradi et découverte par « moi à la Vaticane, il s'écria avec dépit : « Il y a quatorze ans que « je travaille jour et nuit à la bibliothèque, et je ne connaissais pas « cela ! » Aussi j'ai mis aussitôt le manuscrit dans mon tiroir et j'en « ai pris possession ; car il est bon que vous sachiez que nous autres « scribes (tel est l'usage) cachons dans nos tiroirs particuliers des « manuscrits pendant des années entières. A propos du *Spicilegium,* « savez-vous bien que le cardinal Angelo Maï ou ne publie pas les « morceaux érotiques, ou les dénature ! Par exemple, en une pièce « de vers latins de Politien, éditée par l'Éminence, on lit dans « l'imprimé :

« *Atque suburranas exhilarare vias.* »

« Mais combien le véritable texte du manuscrit est plus énergique :

« *Atque Vaticanas exhilarare lupas.* »

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

(Dimanche, 19 septembre, nous trouvons notre voyageur dans le palais Altiéri, demeure du cardinal Angelo Maï.)

La conversation tout d'abord tomba sur la Vaticane. « Que dites- « vous de nos catalogues ? — Éminence, qu'ils sont très-exacts, et « très-soigneusement rédigés. On ne saurait imaginer rien de plus « simple, ni de plus commode. Votre Vaticane se subdivise, je crois, « en plusieurs bibliothèques particulières : la Vaticane proprement « dite ; la *Palatine ;* la *Reine de Suède ;* l'*Ottoboniana ;* l'*Urbi-* « *nate,* etc. Chaque bibliothèque a son *Inventarium,* où sont inscrits,

« sous des numéros d'ordre, les manuscrits au fur et à mesure qu'ils « entrent dans la collection, et l'index, où sont rangés, par lettres « alphabétiques, les noms des auteurs et les titres des ouvrages. Ces « catalogues sont en papier fort et admirablement grossoyés. Que « peut-on souhaiter de plus? — Pourtant ces catalogues laissent « beaucoup à désirer; mais en France, à ce que j'ai entendu dire, les « bibliothèques ne sont pas cataloguées. — Éminence, cela n'est que « trop vrai! (??) . . . .

« Votre Vaticane, n'a-t-elle pas été fondée et organisée dans les premiers siècles du christianisme (1)? — Distinguons : l'*Archivum* « *sedis apostolicæ*, au palais de Latran, remonte au milieu du « IIIe siècle : il en est fait mention dans la vie du pape Gélase; mais « Nicolas V, au milieu du XVe siècle, peut être considéré comme le « fondateur de la Vaticane (2). Tenez (et il porta la main dans un « tiroir du bureau), voici un *libretto* où vous trouverez à cet égard « tous les renseignements désirables. »

« Je m'inclinai avec respect pour recevoir la brochure des mains de « l'Éminence, et la suppliai d'écrire son nom au frontispice, ce qu'elle « fit de bonne grâce, de cette façon : Angelo Card. Maï. »

Je repris la parole : « Éminence, ç'a été une bien malheureuse idée « de faire voyager vos manuscrits de Rome à Paris, en 1798, et de « Paris à Rome, en 1815 : combien de manuscrits ont été perdus! « — Hélas, dit le cardinal, en soupirant :

« *Infandum... jubes renovare dolorem!* »

« En 1815, tout a été mis au pillage! Et plaise à Dieu que ce soit « au bénéfice des bibliothèques publiques! Plaise à Dieu que ce soit « au moins au bénéfice d'amateurs intelligents! Plaise à Dieu que les « épiciers n'aient pas fait des manuscrits gorge chaude et curée! Le « pape Pie VII avait donné ordre à Canova de se montrer doux et « bénin, et de ne pas tout revendiquer, en toute rigueur. D'autre « part, les Badois, protégés par le roi de Prusse, ont emporté ou cru « emporter à Heidelberg les manuscrits parisiens provenant de notre

(1) *Voy.* l'ouvrage de M. Frédéric Blume, *Iter Italicum*, t. III, Halle, 1830, in-8°, pp. 13 et 14. H.

(2) *Voy.* l'ouvrage cité, pp. 19 et 20, H.

« bibliothèque palatine. Ils avaient même la prétention de recouvrer
« la Palatine tout entière, à titre de restitution, et je n'ose en cela
« les blâmer. » (Suivent quelques détails assez connus des biblio-
« philes et des bibliographes.) . . . .
. . . .

Le cardinal Angelo Maï parle beaucoup, et écoute peu. Du reste, il sait tant et si bien, et est si frais d'esprit qu'il a raison d'imposer sa parole dans l'intérêt des auditeurs. Sa bibliothèque particulière se compose d'environ 30,000 volumes, rangés sur des rayons élégants, dans une longue suite de salles contiguës au cabinet de travail. L'abbé-secrétaire demanda à son patron un Pausanias grec; l'Éminence recourut au catalogue, saisit une échelle, monta au rayon, tira le volume et le remit au Sicilien, tout comme aurait fait un simple mortel, tant à Rome l'aristocratie de la science, comme celle du rang et de l'opulence, est bienveillante et courtoise!

Après une heure d'audience, le cardinal nous dit adieu et m'adressa le doux mot italien : « Rimembra! » (Souvenez-vous de moi!) m'appelant avec amitié par mon nom qu'il estropiait : mais ce nom est barbare pour une bouche italienne.

Extrait d'une lettre de Bernardin de Saint-Pierre *au roi* Joseph, *Paris, 4 octobre 1804.*

(*Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph,* publiés, annotés et mis en ordre par A. du Casse, aide de camp de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, t. X. Paris, Perrotin, 1854. gr. in-8°, pp. 429 et 430.)

« Mon Prince, Votre Altesse Impériale m'a offert une pension de 6 mille livres avec tant de générosité et des marques si touchantes d'intérêt, que je n'ai point à délibérer pour la recevoir. En l'acceptant, je n'ai qu'à remercier la Providence, qui, dans la distribution des diverses destinées dont elle enchaîne les hommes les uns aux autres, a voulu qu'un simple particulier comme moi vous fût attaché, non-seulement comme à un philosophe par les liens de l'estime et

de l'amitié, mais aussi comme à un prince par ceux de la reconnaissance, encore plus chers à un père de famille. Cependant le titre de *bibliothécaire,* dont vous voulez accroître votre bienfait à mon égard, m'a paru mériter quelques observations par rapport aux devoirs qu'il m'impose. Mon érudition est fort bornée, et elle est tout à fait nulle en *bibliographie.* J'ignore les langues anciennes et modernes, à l'exception de la latine et de ma langue maternelle. C'est sur ces mêmes raisons que je motivai, dans la révolution, le refus de la place de bibliothécaire de la Bibliothèque nationale, qui me fut offerte apprès la suppression de la place d'intendant du Jardin des Plantes, que j'avais remplie pendant une année. En effet, qu'aurais-je pu répondre à un savant qui serait venu me consulter en langue étrangère sur des manuscrits ou des ouvrages anciens, comme il est arrivé plus d'une fois aux Bignon, etc.? Il m'aurait donc fallu lui faire l'aveu de mon ignorance. A la vérité, une grande bibliothèque publique a des sous-bibliothécaires plus habiles souvent que celui qui en est le chef; mais celle qui est petite et isolée n'en a point, et celui qui la dirige est d'autant plus obligé d'être savant qu'il y a moins de science dans ses livres, et que seul il doit répondre à tout venant. Celle de Mortefontaine m'a paru très-bien choisie, et elle mérite sans doute d'être visitée des curieux; elle fait un des ornements du château : mais son parc immense, à la fois décoré et sauvage, ses belles eaux, le prince aimable qui l'habite, attireront toujours plus de promeneurs, de chasseurs, de naturalistes et de convives, que la bibliothèque de lecteurs. Que deviendront alors les fonctions de bibliothécaire? etc., etc. »

AUTOGRAPHES.

Les collections d'autographes.

Le goût des collections, le plaisir de réunir des objets appartenant à une sphère déterminée, est profondément enraciné dans la nature humaine. Bien que les psychologistes n'aient pas encore daigné porter leurs investigations sur ce penchant naturel de notre être moral, ce penchant se présente tous les jours, sous les formes les plus diverses, à l'observation la plus superficielle. Ce désir de grouper, de coordonner, de classer autour de soi, un nombre indéterminé de choses d'un même genre, peut, en effet, se rattacher à des intérêts élevés ; mais généralement nous le voyons passer à l'état de manie, et alors il s'empare de l'homme avec une telle force, que celui qui en est exempt vient à se demander sérieusement ce qui doit se passer d'extraordinaire dans l'esprit du collectionneur, pour qu'il puisse attacher une valeur à des choses vilipendées par la foule. Cette manie, toutefois, n'est pas toujours, comme on se plaît à penser, un état d'innocente jouissance ; qu'on le sache bien, le collectionneur éprouve aussi bien des douleurs, bien des déboires. Elle n'est pas non plus inoffensive toujours, cette passion dont nous parlons ; que de fois n'a-t-elle pas amené le désordre dans le ménage, la désunion dans la famille, le délabrement dans les affaires ? Que de fois n'a-t-elle pas engendré la jalousie et l'envie, et communiqué une certaine élasticité de conscience quand il s'agit des moyens qui doivent conduire à la satisfaction d'un goût tyrannique ? Comme l'avare, le collectionneur veut amasser ; il est irrésistiblement poussé à accroître et toujours accroître ses trésors. Aussi cette richesse accumulée finit-elle par absorber toute sa pensée, toute sa volonté, au grand détriment de ces devoirs supérieurs, que l'homme de bien doit s'attacher à ne jamais sacrifier.

Ne vous imaginez pas qu'aux yeux d'un de ces acharnés faiseurs de collections, vous ayez encore une valeur propre, indépendante des ressources qu'il espère trouver en vous pour alimenter cette soif incessante qui le ronge. Ne vous avisez pas de jamais lui demander l'hospitalité, quand vous franchissez le seuil de sa porte les poches vides ; ne sollicitez rien de lui, que vous ne puissiez payer de retour par quelque objet, si futile qu'il soit, mais appartenant à ce cercle plus ou moins étroit où s'agite sa pensée, où se concentrent toutes ses affections. Et vraiment, les effets de la passion qui nous occupe sont extraordinaires. L'homme brusque et simple se fait courtois et gracieux ; l'orgueilleux oublie son nom, son rang, ses richesses pour devenir l'homme le plus civil, le plus humble et le plus empressé ; le modeste, le timide s'enhardissent au point de ne plus craindre d'être taxés d'importuns ; le taciturne déborde d'éloquence ; le paresseux déploie une activité dévorante ; celui à qui les circonstances les plus pressantes ne pouvaient arracher ni visite ni lettre, on le voit arpenter la ville en tout sens, expédier missive sur missive vers toutes les régions du monde.

Entre collectionneurs règne l'égalité la plus absolue ; toutes les distinctions tombent ; grands et petits, riches et pauvres, jeunes et vieux, chrétiens et juifs, monarchistes et démocrates, grands génies et épiciers, tous ils se sentent frères, tous ils sont étroitement liés par cette alliance, sinon secrète, du moins mystérieuse d'une passion commune. Et au sein de cette alliance quel mouvement, quelle activité, quelle ardeur diplomatique ! Unis par un idiome à part, ralliés par des signes de convention, par un commerce plein de raffinements, ne dirait-on pas cependant que tous les membres se sont donné le mot pour faire chacun la guerre à tous ? En effet, observez avec attention deux collectionneurs dans leurs rapports mutuels : quelle intimité, et à la fois que de précautions, que de prudence ! Écoutez de quelle voix aigre-douce s'échappe le compliment de l'un à l'égard d'une trouvaille faite par l'autre ; de quelle superbe humilité, d'autre part, cette parole de félicitation est-elle accueillie ! Et puis, voyez avec quelle joie intime l'heureux va faire saigner encore davantage la plaie de son *ami* en lui rappelant soit le vil prix que lui a coûté le trésor en question, soit le hasard qui l'a mis en sa possession. Car notez bien, au rebours du fanfaron vulgaire qui pense rehausser la

valeur de son bien en faisant sonner bien haut le prix qu'il a mis à l'acquérir, le véritable collectionneur tiendra toujours à faire croire que sa collection s'est formée, pour ainsi dire, sans bourse délier, par le simple concours des circonstances, et par un tant soit peu d'habileté et de peine.

Un des soins principaux de cette classe de propriétaires consiste à cacher aux confrères les sources d'où l'on a l'habitude de grossir ses richesses ; tout au plus ira-t-on jusqu'à dévoiler celles qui sont *à sec*, à laisser même tomber une parole de reconnaissance pour ce que l'on en *a tiré*. Mais si quelque nouvelle veine se présente, aussitôt on en donne l'éveil, mais dans le côté opposé, afin que les regards et surtout les efforts concurrents de messieurs les confrères soient détournés aussi loin que possible du véritable théâtre de l'exploitation projetée.

C'est ainsi que cette passion collectionniste produit journellement de nouvelles émotions et devient par là même une source intarissable de jouissances morales. Que celui qui n'a jamais éprouvé la sensation avec laquelle le collectionneur range à sa place un exemplaire ardemment recherché depuis de longues années, qui ne sait pas le bonheur que donne la conscience de cette propriété nouvelle, que ce profane ne vienne pas troubler cette joie si candide et se tienne respectueusement à l'écart !

Qu'on ne s'étonne donc plus que partout où un groupe d'hommes s'est réuni pour fixer sa demeure, il se trouvera dans son sein quelques individus se passionnant à ramasser et à colliger les uns des animaux empaillés, des incunables, des têtes de pipe en écume de mer ; d'autres des monnaies, des minéraux, des éditions aldines ou elseviriennes ; ceux-ci des coquilles, des pélargonium ou des renoncules, des ossements, des papillons ; ceux-là des lambeaux de verre peint, des affiches de théâtre, des tableaux, des insectes ; qui des meubles rococo, des cachets, des gravures sur bois, de la porcelaine de Saxe ou de Chine ; qui des estampes, des avortons en bocaux ; qui enfin de vieilles armes, des portraits, des œufs ou des autographes. Nous ne tenons à entretenir nos lecteurs que du dernier des objets dont nous venons de dresser la liste, appartenant nous-même à la classe des plus ardents pourchasseurs d'autographes, sans toutefois, nous osons nous en flatter, être tombé dans les travers peu excusables que nous venons de signaler.

L'idée de conserver les pièces écrites de la main de personnes célèbres ou tout simplement distinguées, est si naturelle qu'elle pourrait bien être jugée aussi ancienne que l'écriture elle-même, et ce ne serait que par l'effet d'un oubli ou du hasard que les mentions de cette noble occupation font complétement défaut dans les monuments qui nous restent des temps anciens, tandis que des faits d'une bien moindre valeur ont toute une littérature pour les glorifier. Même le nom d'*autographe* ne paraît pas remonter plus haut que l'an 1733, où nous le rencontrons, pour la première fois, sous la plume de Jamet.

La plupart des bibliothèques publiques ont de tout temps attaché un grand prix à posséder, en dehors des livres proprement dits, des manuscrits soit anciens ou modernes, et tout le monde sait apprécier les services qu'ont rendus à la science les collections manuscrites des bibliothèques de Paris, de Vienne et d'autres. Mais ces collections-là, pas plus que les archives, ne peuvent être considérées comme les commencements de celles dont nous parlons. Leur destination est tout autre; le caractère d'autographe, c'est-à-dire *ipsius auctoris manu scriptum*, ne constitue, pour elles, qu'un fait accessoire, accidentel.

A part quelques notices isolées [1], on ne s'occupe de collections d'autographes que depuis tout au plus une vingtaine d'années [2]. La France étant le pays où le premier on a fait des autographes un sujet d'intérêt général, c'est aussi chez elle qu'ont surgi les collections les plus renommées. Qui de nous, amateurs allemands, ne connaît les noms de Châteaugiron, de Dolomieu, de Montmerqué, de Martin, de Villenave, de Feuillet de Conches, du marquis de Flers? Qui ne voudrait avoir été présent aux ventes des Pluquet, des Techener, des Chalabre, des Garnier? Il se passera bien du temps en Allemagne encore avant que l'attention publique se fixe sur les riches collections du comte Maurice de Dietrichstein à Vienne, de MM. Von der Tann zu Tann, Falkenstein à Dresde, Friedländer à Berlin; néanmoins

---

[1] *Voy.* là-dessus : FONTAINE, *Manuel de l'amateur d'autographes*, pp. 7 et suiv.; PEIGNOT, *Recherches sur les autographes*; KLEN, *Zur Geschichte der Sammlungen*, p. 291.

[2] La première rédaction du présent travail remonte à 1842. AUG. SCH.

l'éveil y est donné, et l'on commence, même chez nous, à connaître la valeur et l'intérêt qui s'attache à ces chiffons de papier que nous appelons autographes.

En traitant d'autographes, il s'agit avant tout de se faire une idée bien nette, bien déterminée de ce qu'est ou du moins de ce que doit être une collection d'autographes. Généralement on a cru justifier le zèle de leurs collectionneurs, rehausser la valeur de leurs acquisitions, en envisageant les autographes comme des documents historiques et en supposant que leur réunion pouvait offrir des ressources importantes pour l'étude de certaines époques de l'histoire. Mais les appréciations de cette nature sont l'effet soit d'une illusion volontaire, soit d'une erreur proprement dite. Les collections d'autographes ne sont évidemment ni des archives ni des bibliothèques de manuscrits. Leur valeur ne réside pas dans le contenu de la pièce écrite; elle réside dans l'écriture. L'un n'exclut pas l'autre, il est vrai, et les bibliothécaires ne manquent jamais de faire ressortir, dans leurs catalogues, l'heureuse coïncidence par laquelle un manuscrit important se trouve être écrit de la main même de l'auteur; et d'un autre côté, les collectionneurs en autographes ne se sont pas encore élevés assez haut pour être complétement indifférents au contenu de leurs pièces. Mais toujours est-il que le bibliothécaire et l'archiviste insistent principalement sur un côté des trésors confiés à leurs soins, qui, par le collectionneur, est mis en deuxième ligne; de même que ce qui est le point essentiel pour le collectionneur, n'est que secondaire pour les autres.

Qu'on ne se retranche donc derrière aucune phraséologie; qu'on avoue franchement que l'autographophilie est tout bonnement une fantaisie comme une autre. Et du reste, cette fantaisie porte en elle-même sa justification; il ne faut pour cela ni recourir au prétexte de quelque but pratique accessoire, ni se prévaloir de l'exemple de quelques grands hommes qui ont sacrifié à cette fantaisie, et parmi lesquels les coupables se plaisent tant à invoquer deux sommités, l'une littéraire, l'autre politique, savoir, Göthe et le prince de Metternich. Disons cependant, en l'honneur de la vérité, qu'il y avait un ingrédient de plus dans la fantaisie de Napoléon Ier, qui, comme on sait, mettait son plaisir à réunir dans un album spécial les lettres autographes qui lui étaient adressées par les souverains de l'Europe.

Le prix élevé que retira de cet album Joseph Bonaparte, qui en avait hérité et qui le fit vendre à Londres, prouve jusqu'à quel point la curiosité des autographes a été poussée dans les hauts parages de la société. On va jusqu'à prétendre que, dans son zèle passionné, le représentant d'une grande puissance du Nord s'est fait adjuger pour 250,000 francs les lettres de son propre souverain !

Une fois que par l'aveu ci-dessus énoncé nous avons rendu hommage à la vérité, rien ne nous empêche d'observer que la fantaisie, toute fantaisie qu'elle est, n'exclut pas le désir d'attacher des intérêts accessoires aux objets acquis. Seulement, il ne faut pas pour ces intérêts-là exagérer la portée réelle d'une chose peu grave en elle-même. Les autographes n'ont pas la mission de raviver ni d'aider les études historiques; ils ne sont non plus capables de procurer soit les jouissances d'un musée des beaux-arts, soit l'utilité d'un cabinet d'histoire naturelle. Mais est-ce à dire qu'ils doivent être envisagés comme de simples curiosités, ou même comme des futilités? Non : il s'y rattache évidemment, pour tout homme doué d'un certain degré de sensibilité, un intérêt d'une nature spirituelle, d'un caractère plus élevé; l'intérêt qu'inspirent les personnes mêmes d'où ces chiffons de papier proviennent. Les inductions tirées de l'écriture d'une personne sur le caractère et la destinée de celle-ci pourraient bien paraître problématiques à quiconque a étendu ses comparaisons sur une plus grande quantité de pièces que ne l'a fait Lavater. Bien qu'un journal hebdomadaire allemand (1) ait pris à tâche de deviner, sur l'envoi du plus léger morceau de votre écriture, les derniers recoins de votre nature morale, ces doutes n'en subsistent pas moins pour notre entendement. Si toutefois, sous ce rapport, nous nous rangeons du côté des incrédules, nous n'en pensons pas moins que

(1) Il s'agit ici de l'*Illustrirte Zeitung* de Leipzig, qui continue toujours à consacrer une ou deux colonnes à l'explication caractéristique des écritures, dont on lui envoie des échantillons. Si nous ne nous trompons le sorcier ou plutôt le *chirogrammatomante,* chargé de cette besogne s'appelle Ad. Henze et est le même, dont nous avons eu récemment sous les yeux un volume in-16, intitulé : *Die Handschriften der deutschen Dichter und Dichterinnen mit* 505 *fac-similes* (*in eingedruckten Holzschnitten*), *kurzen Biographien u. Schrift-Characteristiken ;* gr. in-16. (*Le trad.*)

généralement il est permis de juger d'après l'écriture d'un autographe, si ce dernier provient d'un Français, d'un Anglais, d'un Italien, d'un Saxon ou d'un Autrichien, s'il a été écrit au xve, au xvie siècle ou plus tard. Nous sommes encore disposé à admettre certaines influences exercées sur l'écriture par la disposition morale où se trouve momentanément la personne qui écrit, ainsi que par des circonstances extérieures, telles que la colère, la hâte, la distraction ; et il se pourrait même que l'observation prolongée des modifications diverses produites de ce chef dans l'écriture d'une personne, autorisât à porter un jugement sur le caractère de cette personne. Mais en dehors de ces faits, notre opinion est que l'homme écrit de la manière que lui prescrivent sa nature et l'époque où il vit, — l'une et l'autre représentées par son maître d'écriture, — et suivant les dispositions passagères où il se trouve. L'écriture, selon nous, ne permet donc nullement des inductions physiognomoniques, mais des inductions *pathognomoniques*.

Ce qui est indépendant de ces oiseuses investigations, c'est l'intérêt que peut inspirer la personne, auteur de l'autographe. Plus un personnage s'est acquis de célébrité, plus son souvenir éveille en nous de sensations, — plus nous attachons de prix à ce qui s'y rattache de près ou de loin. Nul de nos lecteurs ne sera indifférent en apprenant que la chaise qui se trouve devant lui est celle sur laquelle reposaient un jour, dans les caveaux de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, les restes mortels de Charlemagne ; que cette épée-là est celle dont l'histoire nous raconte que François Ier la refusa à Pavie au connétable de Bourbon pour la remettre au sire de Lannoy ; que ce chapeau de si peu d'apparence couvrait jadis la tête du grand roi ; que cette écritoire a fourni la matière pour transmettre à la postérité la philosophie moderne, en d'autres termes, qu'elle servait à Kant ; que sur ce gracieux prie-dieu Marie-Stuart, reine plus malheureuse que coupable, avait coutume de déposer ses prières. Et qu'est-ce encore que tout cela au point de vue de la personnalité dont cela nous rappelle le souvenir, en comparaison de l'écriture? De tout ce que l'homme laisse sur la terre après lui, il n'y a peut-être rien qui lui appartienne en propre autant que son écriture, car elle est le produit autant de son action physique que de sa vie intellectuelle, une émanation tout aussi directe (et, ce qui plus est, une émanation visible, palpable) de

son être, que ses actes mêmes. Aucun des objets dont il vient d'être parlé n'a avec lui des rapports aussi intimes, aussi substantiels; aucun, par conséquent, ne le rappelle aussi vivement à la mémoire, ne provoque en nous des sensations aussi profondes. Prenez l'homme le plus insensible à tout ce qui ne se rattache pas au cercle étroit de son activité ou de ses affections, le plus entiché du dada qui le préoccupe; présentez-lui quelques traits d'écriture d'un de ces grands agitateurs qui ont dirigé la pensée de leurs contemporains, montrez-lui ne fût-ce que la signature d'un de ces puissants de la terre, dont le conseil ou l'épée a fixé le sort du monde, — croyez-m'en, il ne contemplera pas ces reliques sans un mélange de vénération et de curiosité. Serait-ce donc chose si indigne de l'ardeur des hommes bien pensants que de les préserver de la destruction, en les abritant dans le casier d'une collection?

Le premier conseil à donner au collectionneur débutant, est tout simplement le sage précepte du *Cuisinier bourgeois :* « Ayez des autographes. » Qu'il l'accepte chaleureusement, et l'instinct lui enseignera comment, à cette fin, on remue, on obsède, on tourmente famille et amis, connaissances et étrangers. Les autographes des contemporains ne sont pas difficiles à obtenir; il ne s'agit que de nouer quelques relations dans le lieu de leur domicile. Il n'en est pas de même pour ceux qui, par la mort, se sont soustraits aux obsessions des amateurs. Tout le monde n'est pas admis à profiter de la dispersion de telles archives publiques ou privées; il n'est pas donné non plus au premier venu de se réconcilier, auprès des épiciers ou des fripiers, avec les horreurs de quelque catastrophe révolutionnaire, ou avec le vandalisme de ces fonctionnaires qui font circuler les modestes trésors qu'il recherche, comme du papier sans valeur. Le véritable amateur, il est vrai, se détourne avec douleur du décret de la Convention française du 5 janvier 1793, qui condamna au feu tous les documents des archives publiques et privées; il se souvient en frissonnant que le ministère de la marine fit confectionner des cartouches avec les anciennes chartes des rois de France. Mais qu'il n'oublie donc pas ce qu'il doit à cet acte énergique de la législature française, et s'il maudit la mémoire d'Ameilhon, qui se disposa à traduire en fait les vœux de la Convention, il ne peut non plus que médiocrement se louer de Grégoire, sur la proposition de qui cette

riche ressource fut fermée de nouveau aux collectionneurs de chiffons manuscrits.

Autres ressources. Les antiquaires possèdent souvent d'anciennes pièces écrites de divers genres; les libraires, dont la firme remonte tant soit peu haut dans le passé, conservent également, parmi leurs papiers, des correspondances d'affaires entretenues avec des hommes de renom. Qu'on ne rebute pas non plus la peine de feuilleter, à ces fins, les livres anciens; souvent on y découvre, tracées de main célèbre, quelque description, une dédicace ou des notes marginales. Une des plus précieuses ressources, à coup sûr, est offerte par les albums, appelés *Stammbücher;* sans cet usage, si répandu en Allemagne depuis la dernière moitié du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, toute trace écrite de bien des savants des âges passés eût été effacée à tout jamais. Que de collectionneurs ont déjà béni la mémoire de tel étudiant de cette époque, qui, en quittant l'*alma mater,* présentait pieusement à chacun de ses professeurs son cher *philothecon,* et a conservé par là l'écriture des grands jurisconsultes de Bourges, des critiques de Leyde, de Louvain, de Franeker et de Groningue, des théologiens de Wittenberg et de Helmstadt! Nous renvoyons, sur cette excellente habitude des vieux temps, à une dissertation sérieuse d'un aspirant-docteur, nommé Lilienthal, intitulé *Schediasma de Philothecis,* Regiomontii, 1712.

Jusqu'ici, l'Allemagne n'a pas encore, comme la France, fait des autographes un article de commerce, et, en parcourant ses trésors, l'amateur rencontre à chaque pas l'occasion d'un souvenir de reconnaissance envers la bonhomie désintéressée qui lui a fait tenir tel ou tel carré de papier, et l'on dirait que cet appel permanent au tendre sentiment de la gratitude rachète pleinement ce que l'ardeur si souvent importune du collectionnage peut offrir d'indélicat ou même d'immoral. Et en effet, pour rester pur, mieux vaut se procurer les autographes à titre gratuit. Le troc déjà a ses dangers; s'il se fait en grand, il en reste toujours chez l'une des deux parties, souvent chez les deux, un sentiment difficilement refoulé, qu'en définitive on n'a pas fait une affaire bien brillante. Si, par contre, il s'agit d'échanger une pièce unique contre une autre d'une valeur correspondante, il n'est pas aisé de trouver une mesure d'appréciation qui satisfasse tout à fait les deux parties intéressées.

Là où la perspective d'acquérir par don gratuit ou par la voie du troc est fermée, l'amateur n'hésitera pas à aborder le moyen pécuniaire, et saura même gré à ceux qui lui en auront fourni l'occasion.

Sous ce rapport, nous lui rappelons que l'on trouve dans les catalogues de certains bouquinistes, l'insertion spéciale des livres qui renferment des notes manuscrites; que Schulz et Thomas, à Leipzig, offraient leurs autographes à des prix déterminés et que Fontaine, à Paris, faisait la même chose jusqu'en ces derniers temps dans son bulletin mensuel.

La principale occasion, cependant, d'acquérir des pièces autographes sont les ventes, organisées de temps à autre par les libraires Fr. Gräfer à Vienne, A. Bär à Francfort, Héberlé à Cologne, et qui ne laissent rien à désirer quant à l'authenticité des pièces mises en vente et à la bonne foi des vendeurs.

Jusqu'ici, l'Allemagne ne s'est heureusement pas encore livrée à la falsification des autographes (1), si fréquente en France et en Angleterre; mais elle n'est pas plus que ces pays à l'abri des erreurs involontaires, et les amateurs savent ce qu'il y a de douloureux à être subitement, par la vue d'un original incontestable, désillusionné à l'égard de la propriété d'une pièce hautement estimée jusqu'alors. Que de fois l'auteur de ces lignes n'a-t-il pas entrepris presque en tremblant de semblables confrontations; combien n'eût-il pas désiré pouvoir s'en dispenser ! Néanmoins, ce qu'il se gardera bien de faire, c'est d'examiner ici les règles d'après lesquelles, dans la matière que nous traitons, le vrai peut être démêlé du faux. Les jésuites Germon et Coustant, en guerre avec les bénédictins Mabillon et Ruinart, au sujet de l'authenticité de certains documents, défendirent leur avis par trois gros in-quarto, et leurs adversaires les réfutèrent par un tout aussi grand nombre de volumes.

Rien de plus flottant que les prix que l'on peut raisonnablement mettre à des autographes; car il ne faut pas prendre pour mesure normale les sommes souvent exorbitantes payées par tel Russe ou tel Anglais pourchasseur de *curiosa*. Dans les différentes ventes tenues

---

(1) On sait que ce mot-là n'est plus une vérité de nos jours.

(*Le trad.*)

à Paris pendant la dernière trentaine d'années, il a été payé pour les noms suivants :

Louis XIV. . . . . fr.	30
Condé	30
Montesquieu.	38
Frédéric le Grand	41
Mme de Sévigné	45
Saint Charles Borromée (signature)	48
Jean Jacques Rousseau . . . . 48 et	52
Agnès Sorel (signature)	53
Fénelon (signature).	57
La reine Élisabeth d'Angleterre	59
Rubens	60
Descartes.	60
Byron.	60
Coligny	61
Mazarin	64
Racine (simple signature)	66
Kepler	71
Henri IV.	71
Louis XV.	76
Saint Vincent de Paul	79
Philippe Égalité	80
Paul Véronèse	80
Guillaume III d'Angleterre	90
Érasme	95
François Ier, roi de France (signature)	90
Élisabeth d'Angleterre.	99
Corneille.	101
Jean Calvin	104
André Doria (signature)	104
Napoléon Ier.	104
Sully	106
Marie-Antoinette.	120
Mélanchthon.	120
Louis XVI.	125

Saint François de Sales	137
Daniel Elzevier	222
Henri IV	240
Luther	260
Marie Stuart	300
— (Signature)	154
La Fontaine	400
Gabrielle d'Estrées	410
Montaigne	699

D'après un relevé statistique, il a été vendu à Paris seulement, de 1822 à 1852, 95,000 pièces d'autographes.

Même chez nous, en Allemagne, nous avons pu enregistrer çà et là des adjudications passablement élevées. Ainsi l'on a payé dans les ventes de Gräfer à Vienne pour

Winkelmann	21	florins de convention
Linné	22	—
Franklin	24	—
Érasme de Rotterdam	25	—
Mozart	25	—
Juste Lipse	29	—
Rousseau	32	—
Wallenstein	39	—
Washington	49	—
Swedenborg	50	—
Schiller	60	—
Luther	200	—

A Francfort-sur-Mein on a poussé en 1840 un exemplaire incomplet des œuvres de Hans Sachs, qui renfermait quelques mots de sa main adressés à sa femme, jusqu'à 136 florins.

Dès longtemps on avait payé à Londres pour Michel Ange, 310, pour Milton 350, pour Luther 500 et pour Christophe Colomb 825 francs. Mais voici quelques prix donnés à la vente la plus récente de cette capitale (1851) :

Rembrandt, Molière, Bacon, Charles Ier et Marie d'Angleterre, 10, sir Walter Raleigh 5, Locke 6, Newton 7, Charles II 12, sir Christ. Wren 15, la signature de Catherine Parr 13, celle de Charles Ier et

d'Édouard VI, de Henri VI, de Henri V, de Richard III, respectivement 10, 11, 13, 16, et 25, une lettre d'Essex 17, une dito de Catherine d'Aragon 21, le contrat de mariage de Jacques II et d'Anne Hyde 29, une dito de Charles V 51 livres sterling. Ce qui surpasse ces chiffres ce sont les sommes payées pour Shakespeare. Une simple signature apposée à un contrat de vente daté de 1612 fut poussée en 1847 jusqu'à 147 livres sterling, soit 3,675 francs, par le représentant de la bibliothèque de la Cité. Il est vrai, on ne connaît, en dehors de celle-ci, plus que six signatures authentiques de l'immortel poëte, dont trois sont apposées sur son testament conservé dans les archives judiciaires de Londres, une sur le feuillet de garde d'un exemplaire de la traduction de Montaigne par Florio et deux autres dans des documents judiciaires. Jugez de la *furore* que l'on mettrait à l'acquisition du manuscrit de Hamlet, si jamais il était exhumé de quelque armoire vermoulue ! Ce ne serait plus une question d'argent, que la possession d'un semblable trésor ! Ce serait, pour la nation britannique, une lutte acharnée de tous contre tous. Espérons que, lorsque ce jour solennel se présentera, repoussant loin d'elle les viles questions de prohibition et de *free-trade,* de réforme et de *corn-law,* Albion concentrera toute son énergie, tournera ses joies et ses regrets exclusivement vers cette inappréciable liasse de papier, qui sera le véritable palladium de son existence nationale.

En Allemagne, la plupart des autographophiles tiennent trop au principe économique, selon lequel l'objet de leur convoitise ne doit rien coûter, pour que les autographes deviennent jamais un véritable article de commerce, dont le prix, subissant les influences de l'offre et de la demande, puisse s'élever parfois à de si grandioses proportions.

Pour se guider sur la valeur des autographes ou du moins pour avoir une mesure comparative de leur importance relative, il importe de distinguer trois points de vue, sous lesquels on peut en estimer la valeur.

En premier lieu il faut tenir compte de l'importance historique de la personne. Dans toute collection, les grands monarques, les généraux, les hommes d'État, les savants et artistes tiennent le premier rang ; à partir de cette catégorie les autographes diminuent de valeur. On ne peut, il est vrai, contester qu'il se présente à cet égard de grandes anomalies, que fréquemment la bizarrerie ou la frivolité

place une chanteuse ou une héroïne de ballet au-dessus du poëte dont les chants immortels glorifient tout un peuple; que bien peu de collectionneurs hésiteraient à échanger leur Lamartine contre le plus mince chiffon de Marie Lafarge.

Une deuxième considération est la plus ou moins grande rareté des pièces en question. C'est d'elle que provient la supériorité du prix accordé à des autographes provenant de personnages relativement moins importants; c'est elle par conséquent aussi, qui fait monter le prix d'un autographe à raison de la distance de temps qui nous sépare du personnage qui l'a écrit. Klopstock est ainsi taxé plus haut que Göthe, Opitz plus haut que Klopstock, Hutten plus haut qu'Opitz, et le plus insignifiant chiffon manuscrit de Wolfram von Eschenbach l'emporterait encore sur tous les noms que nous venons de citer. Mais encore à part l'époque de l'auteur, la plus ou moins longue durée de sa vie, le commerce épistolaire plus ou moins développé qu'il entretenait, influent particulièrement sur la rareté de ses autographes. Ainsi ceux de Schiller valent bien quatre fois autant que ceux de Göthe, et Hölty surpasse encore l'un et l'autre, bien que, d'après l'importance littéraire, il ne vienne évidemment qu'en troisième ligne. La circonstance que les deux causes de cherté que nous venons de signaler — importance des personnes et rareté de leurs écrits—viennent à concourir à l'égard des anciens grands auteurs des nations étrangères, fait que leurs autographes sont estimés le plus haut et que le Tasse, Arioste, Shakespeare, Corneille, Racine, Cervantes, Calderon sont généralement considérés comme les joyaux des collections.

En dernier lieu, nous avons à indiquer le troisième point qui peut modifier la valeur d'un autographe, savoir les qualités se rattachant à l'autographe même. Bien que, à l'égard de pièces manuscrites, la qualité d'autographe prime toutes les autres pour un amateur, néanmoins il n'en négligera point tout à fait le contenu. Sans doute ses sensations seront tout autres en face d'un des livres perdus des Annales de Tacite tracés par une main étrangère, qu'en face du plus insignifiant chiffon de l'écriture de l'historien lui-même. D'un autre côté, si le choix lui était laissé entre le brouillon autographe de l'*Esprit des lois* de Montesquieu, et le menu, également autographe, d'un de ses dîners, il se prononcerait sans balancer, en faveur du premier.

On voit que le contenu compte pour quelque chose dans l'appréciation. Cela n'empêche pas cependant que de deux pièces autographes provenant d'une même personne, celle qui renferme la plus grande masse d'écriture sera toujours jugée la plus précieuse. La signature, toutefois, est de rigueur ; quel que soit le crédit que peuvent donner les visa d'authenticité apposés par des personnes honorables, ils ne réuniront pas aux yeux de l'amateur l'absence de signature.

Une simple signature placée sous un écrit de main étrangère qualifie le plus bas échelon dans le rang des autographes. Et cependant, pour les souverains, il faut bien souvent se contenter de pièces de ce genre. Les signatures de personnes princières, jusqu'à des époques passablement reculées, ne sont pas difficiles à se procurer ; ce que l'on ambitionne, ce sont des écrits entièrement tracés par eux-mêmes. Même pour des hommes d'État ou des généraux des derniers siècles il faut borner ses vues à n'en posséder que de simples signatures.

D'après ces données, nous graduons les autographes de la manière suivante, par rapport à leur *état :* Pièces entièrement autographes d'un contenu intéressant avec signature ; — pièces d'albums et semblables ; — lettres, notices et semblables sans signature — signature sous un texte étranger. Nous plaçons enfin en dernier rang de simples noms, tels qu'ils se présentent dans des livres ou sur des cartes de visite, à moins que le collectionneur ne veuille s'humilier jusqu'à ramasser des adresses de lettres ou autres missives de cette espèce.

Afin de prescrire un but défini à ses recherches et de circonscrire les limites dans lesquelles l'amateur compte se renfermer, celui-ci fera bien de dresser une liste des notabilités qu'il désire voir successivement figurer dans sa collection. Il va de soi que cette opération sera précédée d'une mûre réflexion sur les genres de personnes qu'il veut comprendre dans son cercle ; certains amateurs ne s'attachent qu'à une seule spécialité (théologiens, jurisconsultes, naturalistes, musiciens, artistes, etc.), mais la plupart du temps les collectionneurs cherchent à réunir tout ce qui, chez toutes les nations, à toutes les époques, de toutes les manières, s'est acquis une célébrité quelconque. Il établira donc ce catalogue de *desideranda,* d'une part suivant les nationalités, d'autre part suivant les rubriques générales : personnages princiers, hommes d'État, généraux, théologiens, etc., et s'aidera dans ce travail des auxiliaires que lui offrent certains

livres. Ainsi, pour les personnages princiers il aura recours aux tableaux généalogiques de M. Hübner; pour ceux qui se sont fait un nom dans les conseils politiques ou sur les champs de bataille, aux histoires spéciales; pour les hommes de lettres, l'histoire littéraire de Wachler pourra suffire; en matière de beaux-arts, il se renseignera dans l'histoire des arts graphiques de Fiorillo et dans le précieux ouvrage de Franz Kugler; en musique, dans les éléments de l'histoire de la musique moderne par Stöpel. Ces livres nous semblent offrir en général des ressources suffisantes; pour des collections plus vastes cependant, on s'adressera aux ouvrages spéciaux dans les différents pays.

Les différentes époques et les différentes contrées ne seront jamais représentées dans une collection d'une manière égale; le pays natal, présentant plus de moyens pour se procurer des autographes, l'emportera toujours. Aussi la liste des *desideranda* sera-t-elle le plus fournie sur ce terrain-là. Plus les époques s'éloignent de la nôtre, plus les probabilités de s'en procurer des autographes viennent à diminuer et il serait inutile d'y inscrire un trop grand nombre de noms. Nous placerions volontiers la limite du catalogue des pièces désirées à la fin du quinzième siècle; ce qui la dépasse appartient aux trouvailles tout à fait exceptionnelles. Les empereurs allemands n'ont commencé à signer leurs actes qu'à partir de Maximilien I[er], et celui-ci même fait encore généralement emploi du monogramme. En France et en Angleterre, l'usage des signatures remonte un peu plus haut chez les souverains, ce qui fait que dans ces pays il y a plus de chances de se procurer les noms autographes soit de souverains, soit d'autres célébrités du quinzième siècle.

Au moyen de la liste dont nous venons de parler, l'amateur saura à première vue les lacunes qu'il lui reste à remplir, les commandes qu'il doit par conséquent faire à l'étranger, lorsque les occasions s'en présentent; car, nous le répétons, qu'il ne se flatte pas de recevoir les pièces étrangères par le simple hasard, sans aucune initiative de sa part. Il y a même dans l'existence de ce catalogue anticipé d'une collection future une certaine jouissance; quel plaisir, en effet, ne donne-t-il pas, chaque fois qu'un heureux concours de circonstances ou quelque main amie nous permet d'en biffer un nouveau numéro?

Mais, après avoir donné quelques conseils quant à l'acquisition

des autographes, parlons un peu de leur conservation. Une collection d'autographes doit avant tout présenter un ordre tel que la totalité des pièces amassées puisse être embrassée d'un seul coup d'œil. Il faut que, par une distribution convenable des divers sujets, on puisse, en un instant, mettre la main sur la pièce demandée. Il est vrai qu'à cette fin l'ordre alphabétique paraît le plus recommandable ; mais cet ordre renversant les rapports naturels, juxtaposant les sujets les plus disparates, ne peut satisfaire un esprit cultivé ; et de plus, il nécessite des dérangements continuels, à moins que, ce qui donnerait lieu à un autre inconvénient, on ne laisse une place vide après chaque littera.

L'arrangement le plus rationnel dans une collection quelque peu étendue est sans aucun doute celui qui procède par ordre ethnographique et chronologique ; c'est-à-dire qui groupe les pièces d'après les nationalités et, dans les différentes nationalités, d'après les dates. En divisant convenablement les époques, on parvient à réunir sous un même carton les noms les plus marquants d'une période déterminée de l'histoire spéciale d'un pays. Ainsi, qui n'attacherait une haute valeur à un portefeuille, dont l'étiquette porterait : Louis XIV, entouré de sa maison, de ses hommes politiques, de ses généraux et des artistes ou écrivains qui ont jeté du lustre sur le règne de ce monarque ? Il est vrai que, dans l'histoire d'un pays, des époques aussi fortement caractérisées comme celle dont nous venons de faire mention ne se représentent pas souvent ; le principe de la division par règnes devra donc généralement céder le pas à celui d'une division par périodes ou pour mieux dire par siècles. Toujours est-il que l'arrangement ethnographico-chronologique est celui qui non-seulement satisfait le plus le sentiment historique, mais qui met aussi le mieux en évidence les rapports mutuels qui relient les grandes individualités d'une époque soit entre elles, soit avec un centre commun qui les domine.

S'il s'agit de classer une collection de manuscrits toute faite et quelque peu considérable, surtout une collection de manuscrits présentant un intérêt historique, il n'y a que le classement que nous venons d'indiquer qui soit à recommander. Pour une collection en voie de création, cependant, nous déconseillons cette méthode, qui, sans parler des longues études qu'elle nécessite, ne promet pour long-

temps, pour toujours peut-être, qu'un ensemble incomplet. Nous proposons par conséquent au débutant le classement que nous avons appliqué nous-même à notre collection et qui consiste à grouper les pièces suivant les professions des personnes, de la manière que voici :

1.) Maisons souveraines ;
2.) Hommes d'État ;
3.) Militaires et marins ;
4.) Littérature (poëtes et prosateurs ; en trois époques :
   a.) jusqu'à la fin du XVIIe siècle ;
   b.) jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ;
   c.) jusqu'à nos jours ;
5.) Théologiens ;
6.) Jurisconsultes et publicistes ;
7.) Auteurs politiques et orateurs ;
8.) Philosophes et pédagogues ;
9.) Philologues, linguistes, critiques et archéologues ;
10.) Critiques ou auteurs en matière artistique ;
11.) Mathématiciens et astronomes ;
12.) Physiciens et chimistes ;
13.) Historiens, numismates ;
14.) Médecins ;
15.) Naturalistes ;
16.) Géographes, statisticiens, voyageurs ;
17.) Écrivains militaires ;
18.) Peintres et graveurs ;
19.) Architectes ;
20.) Sculpteurs ;
21.) Musiciens (compositeurs et virtuoses) ;
22.) Acteurs ;
23.) *Varia.*

Cette classification est assez large pour que chaque rubrique ne comprenne que des personnes d'un caractère homogène et pour que l'on puisse facilement étaler au visiteur les autographes des notabilités pour lesquelles il s'intéresse plus particulièrement. Dans chaque rubrique, les pièces devraient être rangées par ordre soit chronolo-

logique, soit alphabétique. Mais la difficulté de tenir compte, dans les portefeuilles, des pièces à intercaler dans la suite, fera préférer le système plus simple consistant à ajouter tout bonnement les pièces au fur et à mesure qu'elles vous arrivent.

Le catalogue, au moyen d'un ordre alphabétique général, joint à des renvois relatifs au littera des rubriques et au numéro des pièces, permettra de mettre la main sur l'autographe voulu sans perdre beaucoup de temps.

Ce catalogue général comprendra, outre l'indication des nom et prénoms de l'auteur, les colonnes suivantes :

1.) Désignation de l'auteur suivant les classes énumérées ci-dessus.

2.) Indication précisant le caractère de la pièce (lettre, note, billet, etc., la personne à qui la lettre est adressée, la date et l'année).

3.) Indication relative à ce que nous avons nommé l'état de la pièce. Sous ce rapport, il serait à désirer que les amateurs s'entendissent sur certains signes conventionnels à établir. Pour notre part, nous désignons une pièce entièrement autographe et signée, par *As ;* une pièce entièrement autographe, non signée, par *Ans,* — une pièce simplement signée, par *S* (par *S. ap.* lorsque la signature est accompagnée d'une apostille), — un simple nom sans texte, par *N,* — une adresse de lettre, par *Ad.*

4.) Le littera de la classe et le numéro que porte dans cette classe la pièce en question.

A part ce catalogue général, il est bon d'en dresser un second, présentant les pièces dans l'ordre même où elles se trouvent rangées de fait dans les diverses rubriques. Un catalogue de ce genre (*catalogue de localité*) permettra de remédier promptement à des dérangements et facilitera le coup d'œil sur les accroissements successifs de la collection. Du reste, l'amateur ne se rebutera pas d'augmenter le nombre de ses listes, sachant trop bien quel plaisir lui font éprouver ces insertions successives, et convaincu que, dans cette matière, le chemin le plus court n'est pas toujours le meilleur.

Pour épuiser enfin la matière que nous avons entamée, il nous reste à dire quelque chose sur la conservation proprement dite des autographes. Ici encore il faut, tout en respectant les mesures utiles, ne pas négliger une apparence extérieure agréable à la vue. Ordi-

nairement on réunit les feuillets, munis chacun d'une couverture, dans des portefeuilles; mais ce procédé, outre qu'il empêche le coup d'œil sur l'ensemble, rend le maniement quelque peu difficile et demande trop de place. Beaucoup mieux vaut l'emploi d'un papier foncé du plus grand format in-folio, que l'on fait coudre en cahiers de 48 feuilles. Les autographes sont intercalés dans ces cahiers et ne demandent plus aucune mesure ultérieure de précaution. Chaque cahier porte une inscription indiquant la rubrique principale et un numéro d'ordre en chiffres romains, chaque feuillet est paginé en chiffres arabes. Ce mode facilite beaucoup la citation, et voici un échantillon de la manière dont seront rédigés les bulletins du catalogue général :

THORWALDSEN, Albert | sculpteur danois | billet adressé à N.N., 16 nov. 1840 | *As* | U. VI. 17. |

Un grand nombre d'amateurs se plaisent à accompagner les objets de leur affection de quelques ornements accessoires. Ces ornements sont, soit, s'ils existent, les portraits des personnages, soit, ce qui donne à la collection un certain cachet d'érudition, une courte notice biographique. Pour celle-ci, on puisera ses renseignements pour les souverains, hommes d'État, militaires, dans les lexiques historiques anciens ou modernes, surtout dans Moreri, Iselin, la *Biographie universelle;* pour les savants : dans Jöcher et ses continuateurs, Adelung et Rotermund, Pierer (*Dictionnaire universel*), Quérard (*France littéraire*), Allen (*American Biography*), et autres ouvrages semblables. Quant aux artistes anciens, on consultera Füssli et ses suppléments, et, pour les artistes des temps plus récents, le *Dictionnaire des peintres* (Nurenberg, 1833); les architectes sont consignés dans Quatremère de Quincy, *Histoire des plus célèbres architectes;* les musiciens dans les dictionnaires de Gerber et Fétis; les acteurs dans celui de Margraf et Blum.

Cette petite teinte de science, dont on aime à rehausser sa collection et qui ne demande pas, comme on voit, de très-grands efforts ni de recherches ni de frais, sied parfaitement. Bien souvent même il tient en respect ces esprits rébarbatifs, qui vous envient les plus innocentes jouissances, et parfois même il désarme les critiques plus ou moins voilées dont la tendre épouse et les chers enfants se plaisent d'ordinaire à poursuivre le *dada* du maître de la maison.

L'amateur ne manquera pas, pour se rassurer à l'égard de l'authenticité d'autographes douteux, de se procurer les collections de fac-simile d'autographes qui dans les derniers temps ont été publiés soit gravés sur cuivre, soit lithographiés. Le principal de ces ouvrages est l'*Isographie* des hommes célèbres, par Bérard, Châteaugiron, Duchesne et Trémisot, Paris, 1828-1830. Il renferme, en 3 volumes, 634 pièces manuscrites : un quatrième contient les suppléments. Des collections partielles se trouvent dans les livres suivants : l'*Art de juger du caractère des hommes par leur écriture,* Paris, 1812 ; — *Choix de morceaux d'écrivains contemporains,* etc., par Cassin, Paris, 1834 ; — *Lettres inédites de Buffon,* publiées par Girault, Paris, 1819 ; — *Mes voyages aux environs de Paris,* par Delort, Paris, 1821 ; — *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé,* par Sevelinges, Paris, 1820 ; — *OEuvres de Louis XIV*, Paris, 1806 ; — *Papiers inédits trouvés chez Robespierre,* Paris, 1828 ; — *Suisse pittoresque,* par Martin, Paris, 1838 ; — *Lithographed Signatures of the members of the British Association,* Cambridge, 1833 ; — *Autographs of remarkable personages*, London, 1829. Pour l'Allemagne, nous citons Murr, *Chirographa personarum celebrium ;* Dorow, *Fac-simile und Handschriften* (Berlin, 1836-1838, 4 vol.) ; *Sammlung historisch berühmter Autographen,* Stuttgardt, Becher, 1845 et ss. En Hollande, il a paru un ouvrage analogue, à Utrecht, en 1837 (1).

Les meilleurs fac-simile n'ont, du reste, pour le collectionneur pas d'autre valeur que celle de le stimuler dans son zèle d'acquéreur, et ce stimulant ne lui est guère nécessaire. La conscience perpétuelle de la disproportion entre la volonté la plus hardie et les moyens d'exécution mis à sa disposition, n'est-elle pas précisément la racine d'où cette douce *douleur de colliger* tire sa principale nourriture (2) ?

---

(1) Les amateurs trouveront une liste d'ouvrages à fac-simile dans Fontaine (*Manuel de l'amateur d'autographes,* Paris, 1836) ; mais nous les renvoyons plus spécialement à celle que notre collaborateur M. G. Brunet a communiquée au *Serapeum* (1854, pp. 24-36). Notre *Bulletin* lui-même (t. VII, pp. 56 et 152), grâce à M. de Reume, a donné des renseignements sur une cinquantaine de livres de cette espèce, renseignements qui paraissent avoir échappé à M. Brunet.

(2) Les lecteurs, en lisant cet article, supposent sans doute qu'il émane de

MÉLANGES.

Auteurs décédés. — L'un des plus célèbres écrivains de l'Italie, l'abbé Antoine de *Rosmini-Serbati,* vient de mourir à l'âge de cinquante-huit ans. Il était né à Roveredo le 11 avril 1797. Il a joué un rôle important en 1848, époque à laquelle le ministère Gioberti l'envoya négocier avec le saint-siége. Au moment où sa mission étant terminée, Rosmini se disposait à partir, Pie IX le retint auprès de lui, et le nomma peu après son conseiller intime, puis ministre de l'instruction publique et des cultes, dans le ministère dont Rossi était président. Après l'assassinat de celui-ci, il passa dans le royaume de Naples, où il fut quelque temps gardé dans un couvent.

Des nombreux ouvrages publiés par l'abbé Rosmini, nous nous bornerons à citer les suivants: *Opuscoli filosofici,* 2 vol. in-8°. — *Nuovo saggio sull' origine delle idee,* 3 vol. in-8°.—C'est une réfutation des doctrines de Condillac,—*Logica, Psicologia,* — *Coscienza morale,* — *La Filosofia del Diritto,*—*La Risposta al nuovo Eusebio Cristiano,* — *La Costituzione secundo il Diritto sociale*, etc., etc.

---

quelque collectionneur désœuvré et désireux de réunir en quelques pages ses idées sur les principes à suivre dans la formation d'une collection d'autographes. Qu'ils se détrompent: ces lignes si simples, ces observations et ces conseils sur un sujet si peu grave, ont été tracés par un homme qui figure à la fois parmi les publicistes les plus distingués de l'époque et parmi les auteurs militaires les plus en renom ; disons plus, par un des hommes d'État d'Allemagne dont le nom est connu aux cabinets de l'Europe depuis bien longtemps et a retenti plus haut encore pendant la tourmente de 1848 et 1849. Celui qui éprouvait de si douces sensations à la besogne du *collectionnage* (passez-moi le terme) n'est autre que le général Joseph von Radowitz. C'est cette circonstance qui nous a particulièrement engagé à donner accueil à la traduction d'un petit travail qui avait paru d'abord en 1845 dans la *Deutsche Vierteljahrsschrift* et que nous avons rencontré de nouveau dans le 1er vol. des *Gesammelte Schriften* du général (Berlin, 1852).

Il a laissé, en outre, de nombreux ouvrages manuscrits, entre autres une *Teosofia*, qu'il a composée à Vérone en 1847.

Le docteur J. Godefroi *Flügel*, né le 22 novembre 1788, à Barby, depuis 1824 lecteur de langue et de littérature anglaise à l'Université de Leipzig, et depuis 1838 consul des États-Unis dans cette ville, est mort le 24 juin dernier. Il est surtout connu par son *Dictionnaire anglais-allemand et allemand-anglais*, publié en collaboration avec M. Sporschil, à Leipzig, chez Liebeskind, 2 vol., 1838, 2e édit., et par sa brochure intitulée *Sympathies littéraires*, ou l'Industrie en fait de fabrication de livres, supplément pour servir à l'histoire de la lexicographie, avec une préface de Godefroi Hermann. 1843. Leipzig, chez Weichardt.

Le docteur J. Guillaume *Wolf*, qui dans le temps a fondé à Bruxelles le journal « *De Broederhand* » (la main fraternelle), dans le but de rattacher le mouvement de la littérature flamande aux progrès littéraires et scientifiques de l'Allemagne, vient de mourir à Darmstadt.

Outre les articles insérés dans ce journal, pendant les années 1845 et 1846, M. Wolf est auteur de plusieurs ouvrages relatifs aux antiquités germaniques parmi lesquels nous citons : *Recherches sur Wuotan; Recueil de traditions néerlandaises* (Leipzig, chez Brockhaus, 1843, 1 vol.) ; *Nouveau Recueil de contes et traditions allemands* (*ibid.*, 1845) ; *Suppléments pour servir à l'étude de la Mythologie allemande.* Gœttingue, 1852, 1er volume. L'auteur a laissé le second volume inachevé. M. Wolf a aussi traduit plusieurs ouvrages de Conscience. Il était marié à la fille de Mme von Plönnies, poëte distinguée dont plus d'un de nos littérateurs flamands garde le respectueux souvenir.

M. P. Daniel Amédée *Atterbom*, né le 19 janvier 1790, à Asbo (province de Linkiœping), le plus renommé des poëtes et des littérateurs de la Suède contemporaine, est mort le 21 juillet à Stockholm.

Atterbom, après avoir fait ses études à Upsal (1805), fonda en 1807 la Société dite de l'*Aurore* (Aurora ostragötiska-förbundet); en 1810 (avec Palmblad), le *Phosphoros*, revue littéraire, qui a donné son nom à l'*école phosphoriste*, dont Atterbom était le chef, et qui cessa

de paraître en 1813. En 1817, il fit un voyage en Allemagne où il se lia avec Schelling, et en Italie où il connut le poëte Frédéric Rückert. De retour dans son pays, il fut choisi (1819) par Charles XIV pour enseigner la langue et la littérature allemande au prince royal, le roi actuel. Nommé *Privatdocent* à l'Université d'Upsal, Atterbom occupa successivement les chaires d'histoire (1821), de philosophie (1824) et d'esthétique (1835-1850). Il était membre de l'Académie suédoise depuis 1840 à la place de Ling.

M. Atterbom est connu à l'étranger par son cycle de romances « *Blommorna* » (les Fleurs), et surtout par son poëmc intitulé : « *Lyckalighgötens* » (Ile du bonheur), traduit en allemand par H. Neus, Leipzig, 1831-1833, 2 vol. in-8°. Nous citerons, en outre, son *Calendrier poétique,* 1812-1822, Upsal, 9 vol. in-12; et son chef-d'œuvre *Svenska Siara och Skalder* (les Bardes et Scaldes suédois), *ibid.* 1841-1844, 3 vol. in-8°.

Un romancier allemand fort estimé, mais dont la réputation déclinait depuis longtemps et dans la même proportion, pour ainsi dire, que ses ouvrages se multipliaient, le docteur Charles *Spindler,* né en 1795 à Breslau, vient de mourir à Freyersbach (Bade). Ses productions les plus connues sont : *Eugène de Kronstein* (1824); *l'Ami Pilgram; le Bâtard* (3 vol.), 1826; *le Juif* (4 vol.), 1827; *le Jésuite* (3 vol.), 1829; *l'Invalide* (5 vol.), 1831; *la Religieuse de Gnadenzell; Boa constrictor* (2 vol.), 1836; *Fridolin Schwertberger* (3 vol.), 1845; *le Roi de Sion* (histoire des anabaptistes), et *l'Oiseleur d'Imsl* (dans le genre d'histoires de village). La deuxième édition de ses *OEuvres complètes* est de 1838, in-8°, Stuttgart. Plusieurs romans de Spindler ont été traduits en français par Delhuy, F. Cohen et Paquis.

Académie de la Crusca. — Parmi les membres de la célèbre Académie *della Crusca,* fondée, comme on sait, à Florence, en 1582, on a vu déjà figurer un pape (Clément XII), quatre grands-ducs de Toscane, un duc de Parme (Antoine Farnèse, 1726), un doge de Venise, Marco Foscarini (1754), un doge de Gênes, Agostino Lomellini, (1761), plus 39 cardinaux; mais il manquait encore dans la série des illustres un nom royal. Cette lacune a été comblée, l'année dernière,

par l'admission du roi Jean de Saxe, dont la traduction du Dante, pour se faire apprécier, n'avait pas eu besoin du concours de complaisants courtisans. A l'occasion de cette nomination, deux autres académiciens, Allemands comme lui (formant, avec Sa Majesté Saxonne et lord Vernon, les quatre seuls étrangers actuellement membres de la Crusca), ont dédié au nouveau confrère deux nouvelles élucubrations de philologie italienne. M. Charles Witte fit paraître *Nuova Centuria di Correzioni al Convito di Dante Alighieri* (Leipzig, 1854, 48 pages in-4°, tiré à 150 exemplaires), ouvrage qui a reçu l'accueil le plus flatteur de la part des dantophiles italiens. Le deuxième hommage littéraire offert au roi Jean est le discours académique de M. Alfred Reumont *dei Socj esteri della Academia della Crusca* (Florence, 1855, 31 pages in-8°, tiré à 100 exemplaires). Ce discours nous apprend que, parmi les 973 membres, enregistrés à la Crusca pendant les 273 années de son existence, il ne s'est trouvé que 69 étrangers. Dans ce nombre, on compte 37 Français (entre autres le cardinal de Retz, d'Estrées, Fleury, de Polignac, de Bernis, Mancini, duc de Nevers, le maréchal de Richelieu, Ménage, Regnier, Voltaire, Sainte-Palaye, Ginguené, Pougens, Fauriel, Artaud, Ozanam); 16 Allemands (1), 6 Anglais (2), 4 Scandinaves, 2 Polonais, 2 Néerlandais, dont l'un était Nic. Heinsius; 1 Espagnol, Jean Andres de Valence, et 1 Grec.

Bibliothèques. Statistique. — Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

Acquisitions faites en 1854. Imprimés :	13,816	pièces.
Cartes, estampes, musique :	1,049	id.
Manuscrits et autographes :	162	id.

Bibliothèque de l'université de Dorpat.

Nombre de volumes, fin 1853 : 86,106;
— 1854 : 88,354.

(1) Les quatre premiers membres étrangers étaient des Allemands, savoir : Sébastien Zeh, d'Augsbourg, le prince Louis d'Anhalt-Köthen, le comte Albert de Hanau-Schwarzenfels et Marcus Welser, d'Augsbourg.

(2) Parmi eux Th. Roscoe.

Bibliothèque de la ville de Riga.

Nombre de volumes, fin 1843 : 34,311 ;
— 1854 : 35,531.

Mouvement de la presse aux États-Unis. — Dans les 12 années qui ont précédé 1842, le chiffre collectif des publications s'élevait à 623 ouvrages et à 492 réimpressions (romans exclus). En 1853 seul on comptait 733 ouvrages originaux, 278 réimpressions et 35 traductions.

Manzoni. — Avec le concours de l'auteur lui-même, il vient de paraître à Milan, en un volume in-8°, la collection complète des œuvres de Manzoni. A part les *Promessi Sposi* et la *Storia della Colonna infame*, cette édition comprend : *Discours sur quelques points de l'histoire lombarde en Italie;* — *le Comte de Carmagnola;* — *Lettre à M. C. sur l'unité de temps et de lieu dans la tragédie* (en français); — *Du roman historique et en général des compositions mélangées d'histoire et de fiction;* — *Sur la langue italienne* (lettre au chevalier Giacinte Carena) ; — *Observations sur la morale catholique,* — *Hymnes sacrés;* — *Notes aux hymnes sacrés;* — *le Cinq mai.*

— La bibliothèque du conseiller d'État Liprandi (1) de Saint-Pétersbourg, bien connue des bibliophiles pour n'être composée que d'ouvrages ayant trait à la Turquie, et dont un grand nombre ne se trouvent pas dans le commerce, sera sous peu mise aux enchères à Saint-Pétersbourg. Le possesseur de cette collection, unique dans son genre, a mis 37 ans à la former.

— La troisième livraison du tome VI (15 août 1855) de la revue italienne *il Cimento* renferme un compte rendu détaillé du curieux travail de notre collaborateur M. S. Poltoratzky : DIEU. *Hymne du poëte russe Derjavine. Notice sur 15 traductions françaises de cet hymne.* Leipzig, 1855.

(1) Il est le frère du général de ce nom qui commande un corps russe en Crimée.

Cet article est suivi d'une biographie du savant bibliophile et de la liste de ses principaux ouvrages.

— D'après le *Algemeene Konst- en Letterbode,* la bibliothèque de la ville de Trieste possède 772 éditions diverses des œuvres de Pétrarque et 125 éditions de celles du pape Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini, évêque de Trieste). Nous ajoutons que ces collections proviennent de la bibliothèque d'un avocat D. de Rossetti, incorporée, il y a quelques années, à la bibliothèque de la ville.

— Le procès relatif à la *falsification des manuscrits de Schiller* se poursuit, et l'on vient de découvrir un nouveau fait qui a produit une assez vive sensation. On a répandu un grand nombre de poésies qu'on attribuait à Schiller et qui étaient empruntées à des almanachs de son temps, oubliés aujourd'hui. Le procès n'a pas encore été porté devant le jury d'Eisenach, parce que les pièces sont tellement nombreuses qu'elles n'ont pas encore été toutes vérifiées. Plus de 500 manuscrits sont soumis à l'appréciation du tribunal. Bien que le papier ne contienne pas de traces de falsifications, il paraît qu'on ne peut les révoquer en doute.

OEuvres de Silvio Pellico. — *La Civiltà cattolica* annonce qu'elle possède la collection des manuscrits inédits de Silvio Pellico, et qu'elle va successivement en gratifier ses lecteurs. Voici la liste de ces écrits :

Prose. — 1° Correspondance; 2° Considérations morales ; 3° Études politiques et géographiques; 4° Romans historiques; 5° Études religieuses.

Poésies. — 1° Tragédies; 2° Cantates; 3° Poëmes; 4° Morceaux lyriques.

La correspondance renferme plus de deux cents lettres adressées par Silvio Pellico à ses parents, à ses frères, à ses sœurs et à quelques illustres amis.

Pellico avait entrepris deux romans. Il donna au premier le titre de *Raffaella.* Déjà il en avait écrit cent cinquante pages, lorsque parurent les *Promessi sposi* de Manzoni, que Pellico lut avec une avidité incroyable. Après cette lecture, non-seulement il crut que

son écrit serait inférieur au chef-d'œuvre de Manzoni, mais dans son excessive modestie, il le crut indigne de voir le jour, et il ne l'acheva point.

Plusieurs journaux, poursuit le journal mentionné plus haut, ont annoncé que Silvio Pellico avait écrit sa biographie : ce serait là sans doute le plus intéressant de tous ses livres. Sollicité par de nombreux amis, qui avaient lu avec tant de bonheur ses *Prigioni*, Silvio avait en effet écrit son *Autobiographie*, et deux imprimeurs français se disputaient cet ouvrage. Le vainqueur, avant de commencer son entreprise, pria l'auteur de lui permettre de faire paraître en même temps la traduction française. Silvio, qui connaissait très-bien la langue française, se chargea lui-même de cette traduction. Ce nouveau travail étant achevé en très-peu de temps, Pellico le communiqua à quelques amis intimes qui le lurent avec un plaisir mêlé d'admiration. Alors survinrent les révolutions d'Italie, qui probablement dégoûtèrent l'illustre auteur de la publication de son livre. En 1852, il fit le voyage de Rome, et, comme les rédacteurs de la *Civiltà* le priaient d'enrichir leur recueil de sa biographie, il répondit qu'il l'avait détruite. On espère cependant qu'elle pourra se retrouver; *Utinam!*

— La commission nommée par arrêté ministériel du 11 mai dernier pour examiner les *ouvrages dramatiques* représentés dans le cours de l'année 1854, et décerner les primes à ceux qui auraient rempli toutes les conditions du concours, a été d'avis qu'il n'y avait pas lieu d'accorder ces primes; mais elle a pensé que trois des ouvrages envoyés au concours méritaient une mention particulière.

La commission a proposé en conséquence à M. le ministre d'État d'accorder :

1° Une médaille de 3,000 fr. à M. Ernest Serret, auteur d'une comédie en cinq actes et en prose (*Que dira le monde?*) représentée sur le théâtre impérial de l'Odéon;

2° Une médaille de 2,000 fr. à M. Ad. Dennery, auteur des *Oiseaux de proie*, drame en cinq actes et en prose, représenté sur le théâtre de la Gaicté;

3° Une médaille de 1,000 fr. à M. Dumanoir, auteur de l'*École des*

agneaux, comédie en un acte et en vers, représentée sur le théâtre du Gymnase.

Ces propositions ont été approuvées par arrêté de S. Exc. M. le ministre d'État du 23 juillet.

— La *bibliothèque d'Alger* vient de recevoir le volume en langue slave, qui a été pris dans la chapelle du cimetière de Sébastopol, et envoyé par M. le général Pélissier. C'est un in-folio à reliure antique, gaufrée et dorée, avec deux fermoirs en cuivre. Le recto de la reliure est encadré dans une guirlande dorée et présente au centre un cartouche ovale où se trouvent les trois personnes de la Trinité. On lit en langue russe sur une page de garde :

« Ce livre appartient à l'église des Saints du cimetière. »

Mois de décembre.

« Le chantre-vicaire Atlin-Bringin y était le 27 décembre 1827. »

L'ouvrage qui traite de la vie du Christ, est divisé en douze parties correspondant à chacun des mois de l'année. Le volume adressé à la bibliothèque d'Alger correspond à celui de décembre. Il a été imprimé à Moscou sur un papier grisâtre. Les titres en rouge, ainsi que les initiales des paragraphes, le font ressembler aux premiers produits de la typographie, vers la fin du XVe siècle. Le bas des pages impaires est remarquablement maculé en un assez grand nombre d'endroits que le pope feuilletait sans doute plus fréquemment que les autres, et où il a laissé des traces qui prouvent que les ablutions manuelles ne sont pas obligatoires dans l'Église d'Orient. Beaucoup de pages sont couvertes de gouttelettes d'une cire jaunâtre, comme celles des petits cierges que la piété des fidèles fait brûler dans nos églises en l'honneur des saints. On voit que le gaz n'a pas encore passé par là et que le chantre-vicaire Atlin Bringin faisait ses lectures à la lueur d'un de ces petits luminaires primitifs qu'il tenait au-dessus du livre qui en a été abondamment constellé.

M. le général Pélissier a joint à ce volume une note autographe qui a été collée sur la première page de garde et est ainsi conçue :

« Au quartier général devant Sébastopol, 9 juin 1855.

« *Détails sur la vie du Christ.* — Pris dans la chapelle du cime-

tière de Sébastopol où nous a conduits la victoire. Les objets sacrés et beaucoup d'autres ont été portés et confiés au monastère St-Georges.

« Ce livre a été mis de côté par celui qui avait le pouvoir discrétionnaire, afin qu'il pût être offert à la bibliothèque d'Alger.

« Il est en idiome slave et imprimé en caractères slaves.

« Général A. Pélissier. »

NÉCROLOGIE.

— Janvier 18, à Pirna, près de Dresde, le docteur Charles-Constantin **Falkenstein,** bibliothécaire à la Bibliothèque royale de Dresde, de 1829 à 1855, et conservateur en chef de ce dépôt de 1835 à 1852. Il était né dans le grand-duché de Bade, en 1801. Parmi ses écrits nous citons de préférence sa *Description de la bibliothèque publique de Dresde* (1839) et son *Histoire de l'imprimerie* (1840).

— Juin 12, à Gand, M. Louis **Vandewalle,** chevalier de l'Aigle-Rouge de Prusse, chef de division au gouvernement provincial, inspecteur des ateliers d'apprentissage et greffier de l'Académie royale de dessin, de sculpture et d'architecture à Gand. Il était né à Wetteren, en 1817. M. Vandewalle était auteur d'un excellent Manuel de statistique, publié par l'association du Willems-Fond, et intitulé : *Schets van Belgies toestand* (Gent, 1854, in-8°, 240 pages, avec portrait), qui renferme un aperçu économique complet de l'état social en Belgique. Il a également fourni plusieurs articles pour le *Messager des sciences historiques,* de Gand.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Variétés historiques et littéraires, ou recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers, revues et annotées par Ed. Fournier. Paris, Jannet, 1855, in-18.

L'heureuse et infatigable activité de M. Jannet ne se ralentit point; nous avons parlé, p. 235, de son édition des *Évangiles des Quenouilles;* nous avons maintenant à signaler un très-curieux volume offrant la réunion de 29 opuscules publiés presque tous au commencement du dix-septième siècle et devenus aujourd'hui d'une rareté excessive. Voici les titres de quelques-uns :

Remontrance touchant la garde de la librairie du roy, par Jean Gosselin, garde d'icelle librairie.

Le Diogène François, ou les Facétieux discours du vray antidotour comique blaisois, 1617. (C'est une éloge des choses petites, dans le genre des *Fantaisies et plaisantes imaginations* de Bruscambille, avec assaisonnement de ces gaillardises dont personne ne songeait à s'offenser alors.)

Histoire espouvantable de deux magiciens, 1615. (Le diable tord le cou à ces enchanteurs.)

Les singeries des femmes de ce temps descouvertes. (Satire assez curieuse.)

Les grands jours tenus à Paris par M. Muet. (Livret que M. Leber appelle avec raison une critique enjouée et fort piquante du barreau et des mœurs.)

Combat de Cyrano de Bergerac avec le singe de Brioché. (Opuscule curieux et devenu très-rare, quoiqu'il ait obtenu plusieurs éditions.)

Prinse et deffaicte du capitaine Guillery qui a été pris avec 62 volleurs de ses compagnons qui ont esté roués en la ville de La Rochelle, le 25 de novembre 1608. (Il existe divers ouvrages sur ce fameux chef de bandits; celui-ci avait échappé aux recherches spéciales des biographes de ce *capitaine.*)

Le bruit qui court de l'espousée, 1614, en vers.

La conference des servantes de la ville de Paris avec protestations de bien ferrer la mule, Paris, 1636. (Détails curieux sur les mœurs de l'époque.)

La Descouverte du style impudique des courtisannes de Normandie à celles de Paris, 1618.

La Rubrique et fallace du monde, Pasquin (en vers), 1622.

Plaidoyers plaisants dans une cause burlesque, 1645.

Les merveilles et excellences du salmigondis de l'aloyau, Paris, 1627.

Les autres pièces contenues dans le premier volume des *Variétés* sont des écrits historiques et sérieux dont il serait trop long de donner la liste.

Il ne manque assurément pas de livrets curieux et devenus d'une rareté excessive pour alimenter les autres volumes qui suivront celui-ci ; nous nous bornerons à signaler à l'éditeur deux opuscules que nous avons vus dans la bibliothèque de M. Leber (acquise par la ville de Rouen) et que nous n'avons vus que là :

« Discours pour savoir si on peut nouer l'aiguillette et comme on la peut « desnouer.

« L'affliction des dames de Paris sur le despart de leurs serviteurs et amis de « la cour, 1623. »

Ne manquons pas de signaler deux autres publications qui viennent d'enrichir la *bibliothèque elzevirienne* de M. Jannet, et qui sont certaines de rencontrer un accueil favorable.

Les *Aventures du baron de Fœneste,* ce spirituel et mordant écrit du célèbre Agrippa d'Aubigné, reparaît avec une introduction et un commentaire fort étendu, rédigé par M. Mérimée, membre de l'Académie française ; ce nom dispense de toute réflexion.

Deux volumes reproduisent le théâtre de Pierre de Larivey ; sur les six pièces composées par cet écrivain, trois n'ayant été imprimées qu'une seule fois à Troyes, en 1611, étaient comme introuvables ; les autres étaient fort peu communes et les deux volumes réunis se payaient fort cher (163 fr. vente Soleinne, 205 fr. Aimé Martin). Il faut rendre grâces à M. Jannet d'avoir mis à la portée de tous les amateurs les œuvres de l'un des plus remarquables écrivains dramatiques contemporains de Henri III et de Henri IV. Voici en quels termes il a été apprécié par M. Saint-Marc Girardin : « Larivey ne manque ni de sel, ni de vérité dans l'observation, ni de force dans l'intrigue ; son dialogue est franc et rapide. Il s'embarrasse peu de la vraisemblance, il accumule les incidents à la manière des Espagnols, mais il est naturel, et le vieux génie comique de la nation se montre chez lui sous des traits souvent heureux. »

G. B.

Moïse et les langues, ou démonstration par la linguistique de la pluralité originelle des races humaines, par H. Chavée. (Extrait de la *Revue.*) Paris, 1855, 39 pages in-8°.

La question discutée dans cette monographie est clairement énoncée par son titre. L'auteur, qui jusqu'ici n'était connu au monde scientifique que comme un des explorateurs les plus actifs du domaine de la linguistique comparative, et particulièrement par son remarquable talent de vulgariser et d'appliquer les résultats obtenus par les linguistes allemands, vient rompre ouvertement avec la tradition religieuse des juifs et des chrétiens en démontrant la dissemblance radicale des idiomes sémitiques et indo-germaniques et l'impos-

sibilité d'admettre pour elles une unité conciliatrice à une époque quelconque de l'histoire.

Nous ne voulons pas opposer à l'article de revue de M. Chavée une seconde dissertation, soit pour dérouler ou analyser le système linguistique qu'il professe et dont il a fait connaître l'enchaînement dans sa *lexiologie indo-européenne,* soit pour épancher les vives impressions qu'a laissées en nous cette lecture. Malgré tous les dangers qu'elle offre à la foi chrétienne, nous ne saurions méconnaître dans le travail de M. Chavée non-seulement une force de conviction qu'il faut estimer, mais encore une richesse de pensée, un éclat de style, une érudition qui frappent et entraînent. Disons tout court que, partant de ses principes généraux, M. Chavée établit la différence primordiale des deux familles sur des preuves tirées des deux facteurs dont se compose toute langue organisée, savoir : les pronoms et les racines verbales, après avoir, au préalable, exposé quelques distinctions profondément caractéristiques en ce qui concerne les voyelles et les consonnes. Si nous nous abstenons de suivre le physiologiste distingué dans son argumentation consciencieuse, on ne saurait le nier — ce n'est pas que nous redoutions les conclusions auxquelles elle aboutit ; — l'investigation de la vérité, conduite avec franchise et avec la consécration de la science véritable, ne nous effraye pas ; — mais c'est que nous éprouvons une certaine pudeur à transporter les discussions qui touchent de si près aux croyances religieuses dans les paisibles régions de notre journal. Mieux valait alors ne pas en parler du tout, diront quelques lecteurs. A ceux-là nous répondrons que la brochure de M. Chavée ne fût-elle pas aussi importante qu'elle l'est en réalité, il n'était pas permis au directeur du *Bulletin* de ne pas rappeler aux Belges les travaux et, disons-le nettement, les succès littéraires de leur compatriote dans la capitale de France, où, depuis 1845, M. Chavée, enfant de Namur et ancien élève en théologie de l'université de Louvain, pratique dans la sphère de l'enseignement, les principes si féconds qu'il a déposés dans ses livres.

J. A. U. S.

***Bulletin du bibliophile*. Revue mensuelle publiée par J. Techener. Avril-juin 1855.**

Sommaire. (Double numéro. Avril et mai.) Discussion sur la maison d'habitation de Michel Montaigne, à Bordeaux, à propos d'un carton provenant de la vente des tableaux, dessins et gravures du baron de Vèze, et intitulé : *Souvenirs de quelques lieux intéressants de la France, considérés comme berceau ou résidence de personnes illustres par leurs écrits ou leurs talents.*

— Dissertation (en 4 pages) de l'abbé Lebeuf sur les géants, et sur l'amour des chats, tirée du *Mercure de France,* mars 1728. —

Le chancelier du Prat, par M. Louis Paris. Appréciation de la biographie récemment publiée par M. le marquis du Prat. —

Charmante esquisse du caractère de Chateaubriand, tracée par M. Albert de la Fizelière d'après quelques lettres ou notes éparses de l'illustre écrivain. —

Revue des ventes (Libri, Hope, Ch. Giraud). *Analecta-Biblion*. Les livres anciens dont il est traité sont : 1.) *Christianæ religionis arcana,* du dominicain Thomas Elysius (Venise, Guerrei, 1569, in-4°) ([1]) dont il est donné quelques extraits fort curieux et donnant passablement à réfléchir, puisqu'il s'agit d'un livre publié sous les auspices de l'Église et dédié au pape Pie V. Pour en donner une idée, voici les en-têtes de ces divers extraits : Apologie du régicide et des révolutions (*frangenti fidem fides frangatur eidem*), pouvoir du pape (*deponendi imperatorem et regem ob causam rationabilem ut propter haeresim*), justification du vol, du meurtre, etc., l'égoïsme érigé en principe, apologie du mensonge, apologie des meurtres périodiques. Nous pensons que ce livre doit être excessivement rare. 2.) *Description de la source d'erreur,* etc., par Arnauld Sorbin (Paris, 1570, petit in-8°). 3.) L'*Espion dévalisé*. Londres (Neufchâtel), 1782, in-8°, pamphlet longtemps attribué au comte de Mirabeau ([2]) et restitué par l'auteur de l'article, M. J. L., à Baudouin de Guemadeuc ([3]).

Sous la rubrique *Publications nouvelles* nous rencontrons un article de M. Rathery sur la troisième série des *Documents inédits sur Montaigne,* recueillis et publiés par le docteur J. F. Payen. (Paris, Jannet, 1855, in-8°, 40 pages, tiré à 100 exemplaires). Incidemment M. Rathery porte l'attention des bibliophiles sur la personne de Franciscus Rassius Noëus (François Rasse des Noeuds), médecin et bibliophile distingué du seizième siècle, dont M. Payen avait été amené à faire la mention. M. Rathery, après avoir fait ressortir par quelques citations l'intérêt historique et littéraire qui s'attache aux recherches de M. Payen, prend occasion d'une lettre autographe de Montaigne au maréchal de Matignon pour réfuter M. Paul Lacroix qui avait signalé le mot *passe-port* comme un néologisme. Outre cette lettre, l'auteur cite à cet effet un édit de Louis XI du 19 juin 1464.

L'article *nouvelles* nous apprend que la *collection des grands et des petits voyages de De Bry,* dont il est question ci-dessus, pp. 244-245, a été achetée à M. Techener par un amateur de New-York.

Le cahier de juin renferme les articles suivants :

De l'influence du langage poitevin sur le style de Rabelais (par Faustin Poey-d'Avant). Les notes historiques et philologiques qui accompagnent cette notice seront accueillies avec faveur par tous ceux qui s'occupent de l'ancien langage français.

Une *bibliothèque de livres introuvables*. Il s'agit du relevé des étiquettes inscrites sur le dos des volumes simulés que le célèbre Turgot, alors intendant à Limoges, avait fait peindre sur un panneau destiné à masquer une porte se-

---

([1]) A vendre chez Techener, un magnifique exemplaire aux armes du pape Pie V (mar. rouge, filets, tr. dor., anc. reliure italienne).

([2]) *Analecta-Biblion,* par le M. D. R. (marquis du Roure), 1837, tom. II, p. 434.

([3]) *Voy.* Biographie universelle, t. LXVI, p. 205.

crète ouvrant dans son cabinet de travail. Ce panneau figure actuellement dans la bibliothèque administrative de la préfecture. M. Castaigne, bibliothécaire de la ville d'Angoulême, s'attache dans des notes, pleines d'érudition, à retrouver la clef des allusions renfermées dans un grand nombre des titres imaginaires de ce curieux catalogue, qui comprend 57 numéros. — *Analecta-Biblion*. Analyse et description du volume : *Posthii Germersheimii, archiatri Wirzeburgici parerga poëtica*. Wirzeburgi, 1580, 1 vol. pet. in-8° (en vente chez Techener pour 24 fr.), livre précieux pour l'histoire littéraire par la mention d'une foule de poëtes, de jurisconsultes et de médecins, par l'insertion des poésies d'environ cent auteurs dont la plupart sont à peine connus et par l'indication de la date d'un grand nombre de faits historiques. Parmi les poëtes dont les vers sont insérés dans le *Liber carminum adoptivus* (une des divisions des *Parerga*) on rencontre André Papius, de Gand (la pièce française de cet auteur est transcrite textuellement), et Anne Palanda, de Gand, jeune fille de douze ans et poëte latin, Aux détails biographiques sur Posthius, puisés dans ses œuvres par M. Ap. Briquet, nous ajouterons, outre l'année de sa naissance, qui est 1537, et la date de sa mort, 24 juin 1597, que Posthius a laissé un fils, nommé Erasme, qui devint médecin et mourut à Heidelberg en 1618.

Au sujet des publications nouvelles, il est parlé de l'*Histoire de Flers* par le comte Hector de la Ferrière (Paris, 1855) et du *Cabinet historique*, revue trimestrielle, rédigée par M. Louis Paris.

Le *Catalogue Techener* annexé aux deux numéros, dont nous venons de parler, comprend les n°s 89 à 178. Les amateurs connaissent la valeur que donnent à ce catalogue les notes bibliographiques dont il est parsemé, et parmi lesquelles nous signalons aujourd'hui particulièrement celles qui concernent Gaspard de Barth, poëte latin allemand (1587-1658), Georges Buchanan, Laurentius Gambara, de Brescia (mort en 1596), J.-B. Gelli (né à Florence en 1498, mort en 1563), Jean Grangier (1576-1643), le chevalier Saint-Gilles, auteur de la *Muse mousquetaire*, Béranger de la Tour, auteur du *Siècle d'or*, Basile Zanchi, poëte latin, de Bergame (mort à la fin de 1558), Julianus Aurelius de Lessines, Nicolo Partenio Giannetasio, de Naples (1648-1715), Lilio Gregorio Giraldi, de Ferrare (1479-1552), Caelio Calcagnini, de Ferrare (1479-1541), Antoine Lulle, savant grammairien du XVIe siècle, Othmar Luscinius (mort à Strasbourg vers 1533), Jacques Montanus, de Spire, auteur des *Elegantiæ vocabulorum* (1525), Corneille Muys, né à Delft en 1505, massacré par les soldats du prince d'Orange en 1572.

Au cahier de juin est annexé le 4e annuaire bibliographique, historique et littéraire de la librairie de J. Techener. Il comprend principalement les éditions de Pierre Didot et les ouvrages de Raoul-Rochette.

Serapeum, rédigé par le Dr NAUMANN. Leipzig, 1855, n°s 11-14.

Le livre de *collectanées* de Hartmann Schedel, dont nous avons déjà fait mention dans notre dernier cahier (p. 249), est minutieusement analysé dans les

nos 11 et 12; mais cette analyse ne sert que de préface à la transcription d'une lettre adressée de Venise au célèbre Wilibald Pirkhaimer, de Nuremberg, et renfermant d'intéressants détails sur l'activité d'Alde Manuce pendant l'année 1503. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en la reproduisant à notre tour et en l'accompagnant de quelques notes, extraites du commentaire allemand, dont M. Ruland a fait suivre le texte latin dans le no 12.

Prestantissimo Viro utriusque juris Domino
Doctori *Wilibaldo Pirckhamer* Patricio
Norimontano sibi colendo
Salutem plurimam.

Tametsi longo iam intervallo nullas ad Reverentiam vestram dederim literas : id utique oblivio vestri non effecit. Verum materia aliqua sufficiens digna scriptu non occurrebat. Nunc vero in fine saltem illius ne totum neglexisse videar aliquid scribendum duxi *de re litteraria* potissimum; non omnino ut mihi videor rem bonam : tamen sors ipsa sic tulit. *Aldus* namque græcarum literarum et latinarum informator hac tempestate famosissimus (1) omnem imprimendi rationem operibus *Vergilii* (2) litera ut aiunt cursiva Venetiis *conclusit*, petitque Carpum (ubi etiam Comes Mirandule Jo. Franciscus versatur) expectaturus interim responsum regis Romanorum super sua insinuacione ad eundem (3) me nuncio factam. Parat enim se idem Aldus migrare in *Germaniam* (4) sub titulo Regis Romanorum *Neacademiam* aliquo loco sibi prefixo instituere cum quibusdam aliis admodum doctis viris partim grece, partim hebraice : qui *Aldo* imprimente optimos quosque libros Germanicam pubem apte erudiant, non solum

---

(1) A l'époque où cette lettre a été écrite, il était déjà sorti des presses d'Alde Manuce un assez grand nombre de grammaires ou d'éditions grecques pour justifier cette qualification.

(2) *Voy.* Renouard (Annales de l'imprimerie des Aldes, 3e éd., Paris, 1834), p. 50, no 7.

(3) *Voy.* sur la *Neacademia* d'Alde Manuce et sur le projet d'en former une nouvelle, Renouard, t. I, p. 384.

Les mots *me nuncio* combinés avec le passage suivant de la dédicace qui précède les *Pontani Opera* (1505) : Quoniam tu (il s'agit de Jean Collaurius, secrétaire de l'empereur Maximilien) plurimum favisti nobis apud Maximilianum Caesarem pro Academia constituenda, cum *Joannes Fruticenus,* eruditus juvenis istic meo nomine accurate rem literariam procuraret, — ne laissent plus de doute sur l'auteur de la lettre. On ne connaît toutefois aucun détail sur la personne de ce Fruticenus (transformation d'un nom allemand, *Stäudlin* peut-être) si ce n'est, ce qui ressort de ses propres paroles (*voy.* plus bas), qu'il était de Nuremberg et qu'il y avait des relations de famille.

(4) M. Ruland est disposé à admettre l'exécution de ce projet, et à lui attribuer en partie la suspension des travaux dans l'imprimerie d'Alde Manuce.

bonis artibus, sed, ut pretendit idem, pericia et militari exercicio, ut docti literis non imbelles inveniantur, sed quisque, ut ait, et doctum virum et strenuum militem agere possit. Pro hujuscemodi autem Neacademia obtinenda absens fui nunc tres menses ab Italia, descendique ad Regem cum literis *Aldi* ad Sicambros, usque post decem tamen dies inter ascendendum literas pro voto *Aldi* accepi et attuli (1). Quid promissio Regis efficiat, aliquando et vos videritis. Me autem absente *Fabellas* Esopi, Phurnutum, proverbia greca et quædam alia (2) hac diu nunc parturivit, vix tandem edidit, sub quaternionibus sedecim. Alia vero in Grecis isto toto anno non impressit quamvis opera *Platonis* ex Florencia afferenda correcta quidem imprimere pollicebatur; et *commentaria in Euripidem et Sophoclem et Aristotelem* (3). Verum ducta uxore (4) nihil egregium egit. *Illa fortassis est anchora sua.* Ante haec autem isto anno impressit Opera *Pontani* (5) in carmine, *Aurelii* cujusdam elegias (6), *Opusculum de captivitate et liberatione Regis Romanorum apud Belgas*, per Italum quendam (7) venuste compositum. Quedam insuper *vulgaria de gradibus amoris* (8). Quid causae sit tantae mutationis apud *Aldum* considerare nequeo preter illam Aristophanicam τι πενιαν. Libros enim Grecos a se impressos deinceps socer eius Andreas de Asula, bibliopola famosissimus, non accepturus erat, uti solebat, et ob id necessaria pro impressione retribuere. Confidit igitur in salute Regis Ro.

---

(1) Comparez, sur le succès de la mission de Fruticenus, la préface de l'édition de 1505 déjà mentionnée des *Pontani Opera* : « Nam etsi nihil est adhuc factum, tamen quod et tu, et Mattheus Longius viri doctiss. et integerrimi Caesaris a secretis ad me scripsistis, tum vero *Caesar ipse benignissimis literis significavit*, futurum tua opera tuo studio facile spero praesertimque cum rex natus ad commune bonum id maxime cupiat, ut quemadmodum est *armorum ita et bonarum literarum sit decus et gloria !* »

(2) *Voy.* Renouard, t. I, p. 49, n° 6.

(3) Le *Platon* parut en 1513; quant aux *Commentaria*, ils ne virent jamais le jour.

(4) Le mariage d'Alde Manuce aurait donc, contre l'avis de M. Renouard (p. 389) qui le place vers 1500, eu lieu vers la fin de 1504. *Anchora* — allusion à la marque d'imprimeur, adoptée par le célèbre typographe vénitien.

(5) *Voy.* Renouard, t. I, p. 49, n° 4.

(6) *Voy.* Renouard, t. I, p. 49, n° 2.

(7) Il s'agit évidemment de l'opuscule suivant : Cimbriaci Poe. encomiastica ad divos Caess. Fredericvm Imperatorem et Maximilianum Regem Ro., imprimé en 1504 (mense augusto) et décrit par Renouard, p. 46, n° 5. L'auteur de la lettre passe sous silence le livret intitulé : *Adriani Cardinalis S. Ch. Venatio.* Venet., mense sept. M. D. V., in-8° (8 feuillets).

(8) Le mot *vulgaria* se rattache à la langue italienne; or le seul ouvrage italien publié en 1505 est celui que mentionne M. Renouard sous le n° 1 de la p. 48, et dont le contenu s'accorde assez bien avec la désignation ici donnée.

post naclam Vngariam. *Comes Jo. Franciscus Mirandulanus* omnes libros per decennium a se ferme compilando conscriptos in *Argentina* imprimendos (1) tradidit cuidam Ludimagistro Argentinensi, qui illinc ad se venit : Quem apud Burgclt vidi cum Libris cereo panno involutis. Cui etiam nummum aureum a se impressum et sub titulo ejus dedit, valentem tres ducatos. Oro ut si in civitate sitis admoneatis vel Sororium meum, vel Sororem, ut quantocius mittant mihi vestes cum cuculla : quia omnino vestes, quas hinc detuli, quamvis novas, tritae sunt, maxime in via ad Regem. Sorori, cui etiam has literas dare curetis, quas vestris inclusi, ut tutae sint a nunciis fastidiosis. Meruissem quidem vestem ab Aldo (2), ut sperassem. Verum pro tota mercede unum tandem librum Grecum dedit grandem, quem et vestra Reverentia habet, Suidam.

Comendo me vestrae Dominacioni voto supplici, ut aliquando consilio et auxilio vestro crista ipsius *Joannis Galliculi* (3) presidis τῶν ἀδὲλφων ἡμων adversus me non prevaleat. Opto V. Dominacionem bene valere. Ex Veneciis In die S. Thome Apostoli.

Quantum apud me valeant literae grecae facile conjicere poteris. Ex tempore itineris mei tamen queritabo omnino preceptorem aliquem sufficientem. Salutes nomine meo Dominum plebanum in Werd Jo. Werner (4).

Au n° 13 nous rencontrons une notice importante sur le *Speculum humanae Salvationis,* qui s'étendra, à ce qu'il paraît, sur plusieurs numéros suivants et qui a pour auteur le Dr Ludwig Friedrich Hesse, archiviste et bibliothécaire à Rudolstadt. L'auteur ne touche pas au débat engagé sur la date et les typographes de la première impression du *Speculum,* question si savamment traitée par notre estimable confrère et collaborateur M. Ruelens dans le dernier cahier du *Bulletin,* mais il s'attache principalement, après quelques données préliminaires sur le contenu de ce livre et sur l'époque présumée (5) de sa rédaction, à donner une description détaillée de plusieurs manuscrits allemands qu'il lui a été permis de

---

(1) Cette édition des œuvres de Jean François Pico de Mirandole a paru en effet à Strasbourg (*prid. Kal. februarias anni M. D. VII... Joannes Knoblochius imprimebat : recognovit Mathias Schurerius.*

(2) On sait qu'Erasme, qui a fait imprimer chez Alde Manuce en 1508 ses *Adagiorum chiliades tres ac centuriae fere totidem,* se plaignait de la « Sordida opulentia » de ce dernier.

(3) Ce *Galliculus* paraît être une espèce de tuteur contre les tracasseries duquel l'auteur de la lettre invoque l'intercession de Pirkhaimer.

(4) Ces mots se rapportent au célèbre astronome et mathématicien Johannes Werner, curé à Wörth près de Nuremberg, éditeur d'une partie de la géographie de Ptolémée.

(5) M. Hesse s'abstient de toute conjecture relativement à l'auteur présumé du *Speculum,* mais il se prononce contre ceux qui en font remonter la composition au delà du XIVe siècle.

collationner avec loisir. Le manuscrit analysé et décrit en premier lieu est celui sur vélin de la bibliothèque royale d'Erfurt ; puis vient celui sur papier, de la bibliothèque de l'université de Jena, où le *Speculum* se trouve le seizième dans une série de 19 opuscules divers, enfin (nº 14) celui également sur papier, de Gotha, écrit vers 1400, dont on a eu soin de relever les suscriptions des 192 figures qu'il renferme, pour les comparer ensuite avec celles des figures qui, dans l'édition imprimée à Augsbourg par Zainer, vers 1471, accompagnent les onze premiers chapitres.

Nous avons à mentionner encore comme insérées aux numéros du *Serapeum* dont nous parlons, une notice sur une collection de lettres manuscrites conservées à la bibliothèque de Dresde et se rapportant aux années 1497 à 1504, que M. Herschel, auteur de la notice, suppose être une espèc d'*ars epistolaris,* mais basée sur des noms et des faits réels de l'époque indiquée.

Anzeiger für Bibliographie u. Bibliothekswissenschaft von Dr Julius PETZHOLDT. Année 1855, cahiers 6 et 7 (nos 462-650).

Voici les articles qui ont particulièrement captivé notre attention :

Nº 462. Un résumé de la monographie de M. Mone : *De libris palimpsestis tam latinis quam graecis,* Carlsruhe, 1855, p. 62, in-8º.

Nº 463. Notice biographique et bibliographique sur notre collaborateur M. le docteur Frédéric Laurent Hoffmann à Hambourg.

Nº 464. La bibliothèque de l'université de Tubingue et son catalogue imprimé (partie philosophique). Quant à ce dernier, on lui reconnaît le mérite d'avoir satisfait aux trois exigences que l'on est en droit de formuler en matière de catalogues de bibliothèques publiques : exactitude, facilité des recherches, arrangement économique.

Nº 465. Détails sur la bibliothèque de la marine à Sébastopol, fondée en 1821, et incendiée par les assiégeants au commencement de la guerre actuelle. Avant cet incendie la bibliothèque comprenait 8,500 ouvrages ou 15,334 volumes. La dotation annuelle se monte à 5,000 roubles.

Nº 557. Indication de 19 ouvrages biographiques sur saint Jérôme négligés dans le dictionnaire de M. Oettinger.

Nº 558. Catalogue des livres du monastère de Saint-Pierre à Salzbourg, écrit au XIIe siècle.

Nº 559. Les publications de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Renseignements tirés du rapport de M. le baron de Korff pour l'année 1854.

Nº 560. *Collectanées littéraires.* Éditions de la Pucelle d'Orléans et de la Henriade de Voltaire.

Nº 606. Détails sur la bibliothèque de Fulde (électorat de Hesse). Elle renferme environ 50,000 volumes imprimés et 400 manuscrits, dont trois sont attribués à saint Boniface.

PÉRIODIQUES BELGES.

Messager des sciences historiques, etc. Année 1855, 2e livraison.

La livraison commence par la suite d'un article de M. Pinchart, intitulé : *Archives des Arts, des Sciences et des lettres.* Au § 15, il est fait mention de plusieurs nouveaux noms inconnus jusqu'ici pour être joints à la liste des scribes, copistes et calligraphes belges du moyen âge. Ils se rattachent en grande partie aux abbayes de Saint-Hubert, de Villers, de Groenendael et de Saint-Jacques-sur-Caudenberg. Le § 16 est consacré aux *enlumineurs;* ici encore M. Pinchart a fait dans les livres et les dépôts d'archives une belle moisson de noms appartenant à ce pays et ayant échappé aux recherches de M. de Reiffenberg. Au § 17, sous la rubrique *Chroniqueurs et écrivains divers,* il est question du prix auquel se vendaient les œuvres de Froissart un siècle après sa mort ; — de Simon Nockart, mort en 1449, auteur d'une traduction française et abrégée des Annales de Hainaut par Jacques de Guyse ; — de la date de la mort de Jean Dufay, fixée par M. Pinchart, sur la foi d'un document, à l'année 1494 ;—d'une troisième relation du voyage que Philippe le Beau fit en Espagne en 1501, et composée par un religieux de l'ordre de Saint-Augustin et présentée à l'archiduc en 1504 ;— enfin, de particularités relatives à Georges Chastelain, à Nicaise Ladam et à Henri de Mohy, médecin et écrivain du XVIIe siècle. Le § 18 reproduit l'inventaire des manuscrits confisqués sur Nicolas de Hames (*Toison d'or*), par ordre du duc d'Albe en 1568. M. Pinchart conclut de la sentence portée par le duc contre de Hames que ce dernier a dû prendre une grande part à la rédaction du Compromis, dont tout l'honneur jusqu'ici revenait à Philippe de Marnix. Le § 19 renferme un grand nombre de notes pleines d'intérêt relatives à des *sculpteurs* belges et à leurs œuvres ; le § 20 continue ces détails artistiques à propos des *tombeaux des souverains et des membres de leurs familles.* La notice, intitulée *Géographes* et qui constitue le § 21, n'est pas moins riche en renseignements nouveaux pour l'histoire des sciences de notre pays. Nous y rencontrons ainsi des détails bibliographiques précieux sur Gemma Frisius et son fils Corneille, sur Chrétien Scroot, sur les cartes et plans qui accompagnent la *description des Pays-Bas, par Guicciardini,* et les différentes éditions de ce livre. Dans le § 22, il est traité avec détail de deux graveurs peu connus, E. Fontanus et J. Jeghers (tous les deux du XVIIe siècle). Au 23e et dernier paragraphe, intitulé *Sphragistique,* il est principalement question du grand sceau et contre-sceau de Wenceslas et de Jeanne, duc et duchesse de Brabant, de Luxembourg et de Limborrg, trouvés récemment par M. Ch. Piot dans les Archives communales de Léau.

Outre le riche travail de M. Pinchart, dont nous venons de donner un aperçu, la livraison renferme une autre notice propre à intéresser nos lecteurs. C'est celle de M. Van der Meersch sur la *Reliure des livres, à propos de deux reliures curieuses, l'une du* XVe, *l'autre du* XVIe *siècle.* Cette notice est accompagnée de trois gravures ; la première représente un atelier de relieur du XVIe siècle,

d'après un dessin de J. Ammon, la 2e un fac-simile d'une reliure du xve siècle, la 3e un dito d'une reliure au chiffre de Charles IX, roi de France.

Nous mentionnerons encore une petite communication de M. Kervyn de Lettenhove, ayant pour objet les vers d'Eustache Deschamps, le joyeux bailli de Senlis, sur la bataille de Roosebeke, vers importants à titre de source historique pour fixer le lieu et la date de ce fait d'armes, ainsi que le compte rendu extrait du *Mémorial artésien,* de M. Courtois, relatif à l'édition de la *Chronique de Lambert d'Ardres,* publiée récemment à Paris par M. le marquis de Godefroy-Menilglaise.

LIBRAIRIES. — VENTES PUBLIQUES.

Ventes faites à Paris.

Notre *Bulletin* a donné, dans son dernier cahier, p. 253, des détails assez étendus sur la vente de la belle bibliothèque de M. Giraud; nous nous sommes procuré depuis, les prix de vente d'une autre collection importante livrée aux enchères, il y a peu de temps, et nous croyons que quelques particularités à cet égard seront capables d'intéresser les bibliophiles.

Il s'agit des livres provenant de la bibliothèque de M. Libri.

Nous écartons toutes les discussions pénibles qui se sont élevées au sujet de la conduite de ce bibliophile; nous ne voulons pas revenir sur des débats affligeants.

Les sciences mathématiques et la littérature italienne formaient les portions les plus intéressantes de la bibliothèque vendue par autorité de justice; il s'y trouvait d'ailleurs des éditions fort précieuses et plusieurs de ces grands ouvrages qui se rencontrent rarement dans les collections particulières.

Commençons par mentionner quatre articles qui ont été adjugés au delà de 1,000 fr.

Petrarchæ, rerum vulgarium fragmenta, 1472, in-4° exempl. sur peau vélin; son existence n'est mentionnée ni au *Manuel du libraire,* ni au *Catalogue des livres sur vélin* dû aux soins de M. Van Praet; 2,700 fr.

Orlando furioso di L. Ariosto, Venetia, 1530, in-8°, édition inconnue aux bibliographes, 1,010 fr.

Le livre de Baudoyn, comte de Flandres. Chambéry, in-fol., 1,200 fr. (Cet exempl. avait été payé 540 fr. à la vente du prince d'Essling, n° 285.)

Boccace, de la Généalogie des dieux, Paris, Verard, 1498, in-fol., seul exempl. connu sur vélin, 5,900 fr. (Cet exemplaire s'était successivement adjugé à 465 fr. vente Mac Carthy, en 1816; 52 l. st. 10 sh. chez Hibbert, et 2,300 fr. chez le prince d'Essling.)

Suivons maintenant le catalogue en nous arrêtant aux articles les plus dignes d'attention:

Conciliorum collectio, 1644, 37 vol. in-fol., grand pap. reliés en maroquin, 875 fr.

Lactantius, 1465, in-fol. (un feuillet refait à la main), 510 fr.

Bullarum romanorum pontificum collectio, opera C. Coequelines. Romæ, 1739-1744, 14 tomes in-fol., 405 fr.

Ciceronis de officiis. Romæ, Sweyenheym et Pannarts, 1469, in-fol., 201 fr.; exempl. non relié.

Vivis de institutione fœminæ christianæ libri tres. Antverpiæ, M. Hillenius, 1524, in-4o. Exemplaire sur vélin et l'un des rares produits de ce genre des presses anversoises. (Les 4 premiers feuillets refaits), 61 fr. Le *Manuel du libraire* cite cette édition, mais il ne mentionne pas d'exemplaires sur vélin.

Dante. *Questio florulenta* de duobus elementis aquæ et terræ. Venise, 1508, in-4o, 550 fr. Livret dont on ne connaît qu'un autre exemplaire.

La art de arithmeticha, per Fr. Pellos, Thaurino, 1492, in-4o. Volume très-rare, en patois de Nice, 70 fr.

Libro da baco che insegna a fare ogni ragione mercadantile, Venetia, s. d., in-8o, 105 fr.

Le sorti di J. Marcolini, Venetia, 1540, in-fol., 230 fr. (mar. rouge).

Habiti antichi e moderni da Cesare Vecellio, Venise, 1590, in-8o, 120 fr.

Esemplario di lavori, dove le tenere fanciulle e altre donne potranno facilmente impurare il modo e ordine di lavorare... Venise, 1529, in-4o, 175 fr. (Le *Manuel* n'indique qu'une édition de 1546.)

Le livre de l'art de faulconnerie, par J. de Franchiere, Paris, sans date, in-4o, 260 fr. (Le *Manuel* ne cite aucune vente de cette édition fort rare.)

Gnomæ monostichæ, Florence, in-4o; 140 fr.; mar. rouge.

Apollonii argonautica, Florentiæ, 1496, in-4o, 140 fr.; mar. rouge.

Martial; Venise, Alde, 1501, in-8o, exempl. sur peau vélin, 460 fr.

Lo inamorato et la morte di Piramo et Tisbe, sans date, 6 feuill. in-4o, 145 fr. (Exemplaire indiqué comme le seul connu de cet opuscule.)

Orlando furioso de Ariosto, Venise, 1524, in-4o, 300 fr. (Exempl. avec 4 feuillets refaits à la main; on ne connaît qu'un seul autre exemplaire de cette édition.)

Las obras d'Arias March, traduzidas, Valence, 1539, in-fol., 100 fr.

Perceval le Gallois, Paris, 1530, in-fol., 580 fr. (Exempl. du prince d'Essling, adjugé à 650 fr.)

Athenæus, Bâle, 1535, in-fol., 134 fr.; exempl. en grand papier aux armes du président de Thou.

Cosmographiæ introductio... insuper quatuor Americi Vespucii navigationes, Deodatæ (Saint-Dié), 1507, in-4o, mar., 212 fr.

Viazo de misier Ambrosio Contarin al re de Persia, Venise, 1487, in-4o, 190 fr.; mar.

Baronii et Raynaldi annales ecclesiastici, Lucæ, 1738-57, 38 vol. in-fol., gr. papier, 597 fr.

Gallia christiana, Paris, 1725, 13 vol. in-fol., 450 fr.

Annales Minorum, auct. L. Waddingo, Romæ, 1731-45, 19 vol, in-fol., 310 fr.
Les louenges du roy Louis XII par Claude de Seyssel, Paris, Verard, 1508, in-4° (exempl. non relié), 216 fr.
Histoire de Bretagne par Dom Maurice et Taillandier, 5 vol. in-fol.
Rerum italicarum scriptores, Muratori collegit, Milan, 1723, 28 vol. in-fol., 700 fr.
Histoire de la Nouvelle-France, par Lescarbot, Paris, 1609, in-8°, 204 fr.
Cornelius Nepos. Venise, 1471, in-fol., 185 fr.; mar.

Nous laissons de côté beaucoup d'articles qui mériteraient bien les honneurs d'une mention.

Le catalogue des autographes formant la collection formée par M. Duchesne (l'ancien conservateur du cabinet des estampes) renferme des pièces intéressantes inconnues, en grande partie, de divers artistes ; mais ce qui nous semble le plus digne de remarque, c'est la réunion des travaux inédits du savant iconographe ; il y a là une masse de notes et de papiers relatifs à la gravure, aux arts, à l'histoire des peintres. On distinguera (n° 258) un travail très-étendu sur les châsses des saints, un autre sur les processions célèbres, 1,300 pages environ relatives aux cartes à jouer, la description en 290 pages de l'œuvre d'un graveur anonyme, connu sous le nom du *Maître de 1466,* et auquel on doit un alphabet célèbre dans les fastes de la gravure, et formé de figures grotesques d'hommes et d'animaux.

Le catalogue des livres de M. A. S., publié à Paris, par le libraire Jannet, présente, en sus de 2,000 articles, une réunion d'ouvrages bien différents de ceux qui figurent aux ventes Giraud et Libri. Il ne s'agit plus ici de trésors bibliographiques, mais nous rencontrons des écrits curieux et qui ne se rencontrent pas facilement, des dissertations singulières que tout amateur est enchanté de posséder. Citons quelques-uns de ces livrets qui se payent parfois fort cher :

Hartman. De conjugibus incantatis eorumque separatione, Kiliæ, 1627, in-8° (Bien peu d'amateurs ont eu l'occasion de lire les recherches de cet érudit danois sur le nouement de l'aiguillette.)
Parlement nouveau par D. Martin, Strasbourg, 1637, in-8° (volume contenant des anecdotes curieuses sur Tabarin).
Parlement nouveau ou centurie interlinéaire de devis facétieusement sérieux

ou sérieusement facétieux, par D. Martin, Strasbourg, 1660, in-8°. (Un des volumes les moins communs de la classe des facéties.)

Chronica chronographica, ab anno 1600, auct. J. Impekoven, Viennæ, 1665, in-4°. En vers chronomètres.

Les delviremont d'in ancien huguenot de Chondoné apré la rouine do preche. Poitiers, sans date. (Opuscule en patois poitevin, fort peu connu.)

Masius de uxore Lothi in statuam salis conversa, Hafniæ, 1720, in-4°.

F. Willii, Stuprum et autokeiria Lucretiæ enarrata, Altdorphii, 1678, in-4°.

Dans un recueil de plus de cent contredanses du temps de la révolution, on remarque la *Mort des Rois,* la *Sans-Culotide,* la *Colère du Père Duchesne*, la *Veto* et même la *Guillotine.*

Citons enfin, à cause du nom fantastique de l'imprimeur, un livret en vers, intitulé : *Jolicœur, grenadier de France, à Margot, sa gonzesse.* Francfort, chez Elzevir Pif-Paf-Pouf., in-8°.

G. B.

LIBRAIRIES ANCIENNES.

*Librairie ancienne d'*Aug. de Bruyne, à Malines. Catalogue d'une superbe collection de livres et manuscrits concernant principalement l'histoire et la généalogie de la Belgique, du nord de la France et autres lieux limitrophes (marqués à prix net et au comptant). Malines, 1855.

Bien que ce catalogue, composé de 328 numéros, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la rédaction, nous le recommandons volontiers aux amateurs d'anciens ouvrages historiques et généalogiques ayant trait à la Belgique. C'est, sans contredit, une des plus remarquables collections du pays.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Della Tipografia Bresciana nel secolo decimo quinto. Memorie di Luigi Lechi. Brescia, Venturini, 1854, in-4°, 128 pages, n° 8, planches, 12 fr. (Tiré à 258 exempl.)

Bibliographical Guide to American Literature, being a classified List of books published in the United States of America during the last forty years. London, Trübner et Comp^{e}, in-8°.

Ce livre a le grand défaut de passer sous silence le lieu, la date et l'auteur des imprimés qu'il renseigne.

Chansons, ballades et rondeaux de Jehannot Lescurel, poëte du xive siècle, publiés, pour la première fois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par Anatole de Montaiglon. In-16. Paris, Jannet, 2 fr. (Collection de la bibliothèque elzevirienne.)

Adam, drame anglo-normand du XIIe siècle, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la bibliothèque de Paris, par Victor Luzarche. Paris, 1854, in-8° de lxxvi et 102 pages.

Évangiles (les) des Quenouilles. Nouvelle édition, revue sur les éditions anciennes et les manuscrits, avec préface, glossaire et table analytique. In-18. Paris, Jannet, 3 fr. (Bibliothèque elzevirienne. — *Voy.* plus haut, p. 235.)

Les cent Nouvelles nouvelles, édition revue sur le texte original et précédée d'une introduction par Le Roux de Lincy. 2 vol. in-18°. Paris, Charpentier, 1855. (Voy. *Athen. fr.*, p. 498, n° 24.)

Chronique de Guines et d'Ardres, par Lambert, curé d'Ardres (918—1203). Textes latin et français en regard. Revue sur huit manuscrits, avec notes, cartes, glossaires et tables, par le marquis

de Godefroy-Menilglaise. Paris, Renouard, 1855, 1 vol. in-8°. (Publié sous les auspices de la Société des antiquaires de la Morinie.)

La Piedmontoize, en vers bressans, par BERNARDIN UCHARD, sieur de Moncepey. Paris, Aubry, 1855, in-8°.

Ballet en langage forésien, par MARCELLIN ALLARD. Paris, Aubry, 1855, in-8°.

Ces deux opuscules sont des réimpressions, tirées à 63 exemplaires seulement, de deux ouvrages devenus excessivement rares. On les doit à notre zélé collaborateur M. Gustave Brunet. La *Piedmontoize* avait été imprimée en premier lieu en 1619 (Dijon), puis en 1667 ; l'édition unique du *Ballet* date de 1605.

POUJOULAT. Le *cardinal Maury,* sa vie et ses œuvres. Paris, 1855, in-8°, 7 fr.

Lettres de Jean Calvin, recueillies par JULES BONNET. Lettres françaises. 2 vol. in-8°. Paris, Ch. Meyrueis et Ce. 1855.

Maistre Pierre Patelin. Texte revu sur les manuscrits et les plus anciennes éditions, avec une introduction et des notes, par F. GÉNIN. Paris, Chamerot, 1854, in-8°.

L'ouvrage renferme la bibliographie de la farce de Patelin.

Documents inédits sur Montaigne, recueillis et publiés par le Dr J.-F. PAYEN. N° 3. Éphémérides, lettres et autres pièces autographes et inédites de Michel de Montaigne et de sa fille Éléonore. Paris, P. Jannet, in-8° de 40 pages sur papier façon de Hollande, avec une planche double de fac-simile en contenant onze. Tiré à 100 exempl. à 3 fr.

La Vie publique de Michel Montaigne, études biographiques par ALPH. GRÜN. Paris, Amyot, in-8°, 7 fr.

Dissertation littéraire et bibliographique sur deux petits poëmes

satiriques italiens, composés dans le XVI[e] siècle, par L.-J. Hubaud. Marseille, in 8°, 2 ½ feuilles.

Ces poëmes sont la *Puttana errante* et la *Zaffetta* (Venetia, 1531). *Voy.* Brunet, *Manuel*, t. III, pp. 878-879.

De libris palimpsestis tam latinis quam græcis disseruit M. Mone. Carlsruhæ, in-8°, 62 pages, 1 fr.

Allgemeiner Zeitschriften-Katalog. (Catalogue des 860 périodiques scientifiques et littéraires paraissant en Allemagne, ainsi que des 230 principaux journaux politiques ou locaux.) 1[re] année. Leipzig, Remmelmann., in-8°, IV et 58 pages, 2 fr.

Pour paraître aussitôt qu'un certain nombre de souscripteurs en permettra l'impression : *Index Pseudonymorum.* Wörterbuch der Pseudonymen. Bearbeitet und herausgegeben von Emil Weller. In-8° (25 feuilles). Prix de 4 à 5 fr.

HISTOIRE DES LIVRES.

Deux capucins poëtes.

« La famille Curtius, dit m[de] Dunoyer, a été si opulente que, quand « on voulait exagérer la richesse de quelqu'un, on disait : Riche « comme un *Curcieux* de Liége. » Cette opulence était toute récente, comme la famille : elle datait de Jean Curtius, ou DE LE COURT, commissaire général des munitions de guerre au service d'Espagne, emploi correspondant sans doute aux munitionnaires généraux de la république, qui nous ont aussi scandalisés par la rapidité de leur fortune.

« Il fit bâtir, dit Loyens, la magnifique maison qui porte son nom, la belle maison de Vaux-sous-Chèvremont, les châteaux d'Oupeye et de Grand-Aaz, les beaux moulins appelés les Moulins Curtius, situés à Graveroulle, les seigneuries de Vivegnis et autres, qu'il avait acquises. » Mais ses richesses ne furent pas uniquement consacrées à son usage personnel : il restaura plusieurs monuments publics, qu'il décora de ses armoiries, — symptôme d'un parvenu anobli (1) ; — il dota plusieurs églises, et les orna de ses armoiries ; il fonda le couvent des capucins, peut-être pour sanctifier la propriété de ce qu'il se réservait.

Il avait entrepris le voyage d'Espagne pour essayer d'arracher aux lenteurs habituelles du fisc castillan le solde de créances arriérées ; mais il mourut avant le payement, à Leganez, en 1628. Son corps, ramené à Liége, fut déposé dans l'église des capucins.

(1) « S. M. C., ensuite de ses bons services, lui accorda des patentes de confirmation de ses anciennes armoiries et noblesse, ce que fit aussi pour les mêmes motifs S. M. I. » LOYENS. Je ne sais sur quoi est fondé le titre de *prince de bonne fin,* que l'un des capucins dont je vais parler attribue au fils.

L'année suivante, la tombe qu'il avait inaugurée se rouvrit pour le cercueil de son petit-fils Pierre François.

Pierre Curtius, fils aîné de Jean, échevin de Liége, seigneur de Tilleur, Wisserweert, Mont-Saint-Hallin, Wallef, Borlé, Celle, Termoigne, etc. (on peut juger par là de la fortune acquise par le père, puisque les autres enfants étaient aussi bien lotis), épousa Anne de Lerneux. Des dix enfants qu'elle lui donna, ils virent successivement périr huit garçons; et faites-vous une idée de leur désespoir, quand la mort frappa le neuvième, sur lequel ils avaient accumulé toutes leurs espérances. Les funérailles furent célébrées avec un faste qui témoigne de la grandeur de leurs regrets.

Deux tableaux servaient à l'embellissement de la tombe. « Le premier estoit fait en emblème, ayant un riche pavillon, qui portoit au fronteau de son ciel les armoiries de la maison de Curtius, sauf que le cerf sautant hors la couronne ne se voyoit plus au timbre. Les rideaux, ouverts de deux costez, descouvroient un magnifique tombeau de marbre, armé de grotesques aux quatre coings, comme pour soustenir la corniche, et au-dessus un cerf estendu de son long. Le frontispice ou première face d'iceluy avoit une licorne debout, qui de ses pieds de devant embrassoit un escusson d'azur, portant en lettres d'or couronnées le nom de Pierre. Au costé droit du tombeau (qui ne paroissoit qu'en biais en raison de la perspective) un oval, représentant pareillement les lettres de Curtius, estoit au milieu de la face, et avoit à droite deux ancres pendantes qui se traversoient par le milieu en façon de croix de Bourgogne, rompuës par le bout, et deux autres y correspondantes à gauche. Entre le plinthe ou bas du tombeau et le bord du premier degré de l'escalier, l'on y voyoit un dauphin pasmé. Aux trois coins d'iceluy (car le quatrième ne se pouvoit appercevoir), trois Cupidons accoudez, n'ayans plus de bandeaux sur les yeux, s'en servoient à essuyer leurs larmes, laissans aller leurs arcs, leurs flesches et leurs carquois à val, sans y prendre garde autrement. Et tout au bas, la Mort agenouillée, la faux d'un costé, et les javelots de l'autre, jettez en terre, comme par desplaisir. »

Puis suivaient des vers dont nous nous contenterons d'extraire ceux qui servent d'explication à l'emblème.

Les ancres de l'espoir perdu sont le symbole.
La licorne qui tient en pied cet escusson
Du paternel amour dénote la façon,
Bien plus naïvement que ne fait la parole.

Mais le dauphin pasmé veut dire que la Parque,
Impiteuse meurtrière, a trop tost enlevé
Le gentil roitelet, avant qu'estre eslevé
Au throsne où il devoit triompher en monarque.

Les amours et la mort répudient leurs armes :
Ceux-là sont résolus de mourir dans les pleurs,
Celle-ci fléchissant invocque les mal-heurs
Pour laver son offence au torrent de ses larmes.

« Le second tableau estoit fait en forme de portail de structure gaye et hardie, dont le faix du plancher se soustenoit par des colonnes de jaspe avec leurs chapiteaux y respondans en bonne symmetrie, qui portoient l'architrave et la frize de marbre tout ample et poly. Sur la corniche y avoit trois anges, l'un à la teste de l'œuvre, les deux autres sur le retour des montans, un genouil fleschissant et l'autre point; chacun en posture d'appuyer un chiffre d'or en champ de sable. A la surface ou milieu du portail, un grand oval de marbre blanc, soustenu d'une teste de lion à la façon rustique, portant aussi en champ de sable de grands caractères industrieusement entrelassez. Les noms et surnom de l'enfant, enrichis d'une couronne d'or. Entre les pieds d'estal en bas y avoit un grand rond bordé de cartoche ou papier roulé l'un contre l'autre, sur lequel estoient les armoiries de la maison de Curtius, et par dessous ces paroles :

J'ay peint comme j'ay peu de ces chiffres divers
Vostre nom à six ans : mais si dans l'univers
Vous eussiez plus vescu, certes il falloit craindre
Que Bartas le divin eust effleuré sans plus
Vos vertuz, ne pouvant autrement les dépeindre.
Moi, je ne devois moins, et si ne pouvois plus. »

Les capucins montrèrent toute la douleur de la reconnaissance. Deux de ces moines entreprirent la tâche de consoler le père, en lui adressant :

La playe sanglante estanchée, ou les agréables mémoires de Pierre

François Curtius, fils unique, retiré au ciel, la sixième année de son âge, le 15 de décembre 1629 ; suivi de différentes autres pièces.

L'auteur intéresse d'abord par le tableau des belles qualités que montrait le jeune Damoiseau déjà promis à l'Espagne, de l'affection qu'il vouait à ses parents, et de ses jeux, auxquels s'associait la tendresse paternelle.

Il ne pouvoit connoistre
Encores que c'estoit ni du mal ni du bien ;
A qui tout suffisoit, et le tout n'estoit rien ;
Qui passoit doucement son innocente vie
Exempt d'ambition, franc de haine et d'envie,
Et bastissoit un monde au pied de sa raison,
Prenant pour l'univers les murs de sa maison....
Il faisoit le soldat, le prince, le chanoine,
Tantost le cavalier, et puis après le moine.
Vous l'eussiez veu tantost porter à son costé
Une petite espée ; or' il estoit monté
Sur un coursier de bois, qu'il faisoit aller l'emble,
Le trot ou le galop. Je le vois, ce me semble,
Faire encor d'un baston, comme d'un palefroy,
Maniant terre à terre, or' donner de l'effroy,
Faire large à l'entour. Voilà son exercice.
Il avoit un esprit sans ruse et sans malice,
Mais fin. Quand on disoit : Mon mignon, m'aymez-vous ?
Il respondoit soudain : je n'ayme rien que vous.
Mais qui aymez-vous plus, ou mon père ou ma mère?
Tous deux, ce disoit-il. . . . .
. . . .
Vous eussiez veu cent fois en des jeux enfantins
Ce bon père occupé, en faisant ses festins.
Vous eussiez veu cent fois, en façon desguizée
S'accourcir sur l'enfant ce prophète Elizée.
Si son cher bienaymé chevauçoit un baston,
Le père n'estoit pas plus grave que Caton.
Faisoit-il le seigneur ? Le père estoit son page.
Tranchoit-il du soldat? En pareil équipage
Le père l'ensuivoit. En somme, son amour
Ne sembloit amassé seulement qu'à l'entour
De cet unique enfant qui toujours l'accompagne.

Mais

Voilà comme le ciel des ouvrages plus beaux
A l'advis de nos sens injustement dispose.

Tenant les rossignols il laisse les corbeaux,
Espargnant les buissons, il moissonne la rose.

L'auteur déplore cette mort prématurée, en rappelant, d'après Pindare, le rêve des espérances humaines, et assurément, à part le vers souligné, qui n'a été inspiré que par l'amour de la figure, ce passage ne déparerait pas l'œuvre de Victor Hugo : bien entendu qu'ici, comme ailleurs, il faut tenir compte de la marche de la langue.

Estre jeune et mourir ! Un soleil d'or riant
Se voir dedans sa couche avant son orient !
Une rose en bouton se voir esvanouye
Avant que d'estre esclose ou bien espanouye !
Avant qu'estre allumé voir esteindre un flambeau !
Sortir du bers mollet pour rouler au tombeau !
Sortir du sein fecond d'une mère amoureuse
Pour descendre en celui d'une cave terreuse !
N'avoir gousté la vie et sentir jà la mort !
Rigoureuse fortune et lamentable sort !
Beaux jours, qu'estes-vous courts ! Que courte est la durée
D'un printemps florissant ! O que mal assurée
Est aux champs la moisson, tandis que les autans
La tiennent exposée aux injures du temps !
Une soufflante bize, une escrazante gresle
Ravage en un moment la perruque tant belle
De la blonde Cérès, lorsqu'on croit s'esjouyr
Et des fruits meurissants de sa peine jouyr.
Hélas ! où estes-vous, espérances humaines,
Vrais songes des veillans, autant folles que vaines,
Vrays fantomes de l'ayr, et volages flambeaux,
Que l'on voit à l'instant dissipez en lambeaux,
Ne laissant que regrets à quiconque vous ayme ?

La nécessité conseille la résignation, d'autant que Dieu ne peut vouloir que le bonheur de ses enfants.

Mais pourquoi (direz-vous) le nous a-t-on osté ?
Nous espérions de voir nostre postérité
S'agrandir de par lui. Je flattois mon attente
D'avoir quelques nepveux avant que la mort lente
Coupperoit le filet de mes jours icy-bas.
Mais las ! Tout à rebours un violent trespas

Estouffe tout d'un coup la cause et l'espérance,
Abattant près du tronc cette petite branche.
Dites-moi donc pourquoi l'on nous a emporté
Si soudain tout l'espoir d'une postérité !
D'en donner la raison, il faut que je confesse,
Je n'en sçais pas du tout qui plus fortement presse
Sinon que Dieu est Dieu, c'est-à-dire puissant,
De faire ce qu'il veut. Le monde fleschissant,
Veuille ou ne veuille pas, aux lois de son empire
Ne sçauroit rien gagner y voulant contredire.
Mais ce qu'il fait pourtant, il le fait pour un mieux,
Soit qu'il prenne le jeusne et qu'il laisse le vieux,
Soit que le vieil s'en aille et que l'autre demeure,
Que l'un et l'autre vive ou l'un et l'autre meure ;
C'est toujours un effect de sa grande bonté
Qui nous chérit si fort sans l'avoir mérité.
Car jamais il ne cesse un moment de conduire
Toutes nos actions, s'efforceant de réduire
Nos esprits esgarez au sentier asseuré
Du séjour immortel, au lambris azuré.

Enfin, le paradis vaut mieux que la terre.

Au monde que fait l'homme ? Il convoite des yeux
S'il a mieux à disner. D'un sourcil orgueilleux
Il truffe l'indigent et s'en sert de litière,
Quoyqu'ils fussent tous deux de semblable matière.
Ou le feu dévorant jusqu'au creux de ses os
D'un impudique amour l'embrase sans repos.
L'homme est semblable au loup que l'importune rage
Du ventre et de la faim fait yssir d'un boccage
Durant l'obscurité des brouillars amassez,
Pour charger l'estomac de morceaux entassez.
Que de travaux, ô Dieu ! Que de maux et de presse !
Combien d'hypocrisie et de tours de souplesse,
Pour augmenter son bien et tousjours plus avoir !
Insensé qui ne croit que son jour vient au soir.
Il va de tous costez caresser le mensonge,
Il fuit la vérité pour se paistre d'un songe.
Combien de fois a-t-il, parmy ses vains discours,
Ressenty dans son cœur la rage des vautours,
Impiteux carnassiers, dévorant ses entrailles,
Faire de son vivant de tristes funérailles ?

On le voit, le langage que le poëte tient est sérieux et élevé. Si la religion l'a inspiré, la raison ne le condamne point, et la poésie est soutenue. Il y a plus de mysticisme dans les consolations que son confrère adresse à la mère, cette Rachel qui ne voulait pas de consolation, parce que son enfant n'était plus.

Peut estre direz-vous que l'objet de vos pleurs
Méritoit de l'amour, et son trespas des plaintes!
Mais Jésus le doua de ses qualitez saintes,
Ne faut-il plus aymer le soleil que ses fleurs?

Jésus est le soleil, et ce jeusne arbrisseau
N'estoit qu'un simple effect de sa toute-puissance.
Aymer donc et pleurer cette mourante enfance,
C'est laisser la fontaine et chérir le ruisseau.

Mais quoy! Vous désiriez voir en vostre maison
Ce bel arbre en ses fruicts, las! trop tost mis en cendres.
Hé! Ne sçavez-vous pas que ces fruicts quoyque tendres
Ont trouvé dans le Ciel leur parfaite saison?

Plus joint à son principe et plus noble est l'effect :
Les rays dedans le Ciel, la chaleur dans la flamme,
Les eaux dedans la mer et l'odeur dans le basme,
Et Pierre joint à Dieu, ont un estre parfait....

Sus, Madame, suivons et d'un zèle amoureux
Courons après l'odeur de sa douce mémoire.
Si nous l'avons aymé, aymons aussi sa gloire,
L'ayant aymé mortel, aymons-le bienheureux.

Jusqu'icy votre cœur, dans la flottante mer
De ce monde agité, sur cette jeusne branche
Fichoit tous les desseins de sa douce espérance.
Mais or' après le doux vous goustez bien l'amer.

Cette branche, au printemps de ses riches couleurs,
Par la mort fut couppée; et vostre ame altérée,
Comme une colombelle hors de l'arche esgarée,
Se vist tost abismée ès eaux de ses douleurs.

L'astre du firmament est l'unique séjour
Où de tous vos désirs se doit l'ardeur estendre :
Là sont les seuls plaisirs que vous pouvez pretendre,
Là regne glorieux l'objet de vostre amour.

J'ai gardé pour le bouquet la pièce suivante, intitulée: *Les amours du sang de Jésus et du lait de Marie, pour inviter la colombe à retourner à l'arche.*

La hardiesse du tableau, bien que l'expression soit quelque peu voilée, la tendresse de dévotion et les béates apostrophes décèlent ici plus que partout les séraphiques enfants de Saint-François.

A ce premier beau jour que le tour des saisons
Nous ameine çà bas, renouvellant l'année,
Faisant que le soleil en sa route bornée
Recommence le cours de ses douze maisons ;

A ce jour que Jesus à nous donné du ciel,
Nous offre de son sang les premières estreines,
Et que sa mère aussi de ses mamelles pleines
Présente à l'univers son lait plus doux que miel.....

Du cousteau de la loy elle nous rend ouvert
Le *flanc* de son Jesus qui resserroit un baume,
Un baume qui le ciel, et qui la terre enbaume,
Un baume qu'à ce jour nous voyons descouvert.....

Fasse ! fasse Jesus descouler à foison
La graisse de la terre, et vins, froment, et huile,
Et du ciel la rosée emmy vostre famille,
Bienheurant de cet an la quadruple saison.

Ah ! Dieu ! Quelle douceur ! Quel charme ! Quel attrait !
Quand je vois mon Jesus dans les bras de sa mère,
Espandre de son sang une estreine première,
Et quand je vois la Vierge offrir aussi son lait.

Alors soudain ravi de deux amours nouveaux,
Je ne sais où ficher mon ame chancelante,
Ou bien au sang coulant de la playe sanglante,
Ou au lait virginal des deux tertres jumeaux.

Le sang sorte d'un *flanc* dont la vive rougeur
Ressemble une grenade au dessous crevassée,
Qui monstre de rubis mainte route enchassée
Et charme tous nos sens par son goust et couleur.

Le lait va distillant hors de chaque tetin
Qui s'eslève au milieu d'une plaine de neige :
Ce sont comme floccons que l'on voit quand il neige,
Ou perles que l'aurore espluye le matin.

Le *flanc* semble un œillet dont les rouges replis
Relèvent d'un verger la doux-flairante gloire ;
Les tetins sont pareils à deux pommes d'yvoire ;
Le *flanc* est une rose, et les tetins deux lys.

Le *flanc* est embaumé ; le tetin musqueté ;
De l'un distille un vin passant la malvoisie ;
Et de l'autre descoule un manger d'ambrosie.
De l'un je suis nourri et de l'autre allaité.

Embrasserai-je donc, Jesus, ton sacré *flanc,*
Ou pendrai-je aux tetins de ta vierge nourrice?
Permets, ô cher enfant, que teter je les puisse,
Et toi, mère, permets que je succe son sang.

Sang sacré ! Lait sucré ! O célestes liqueurs!
O *flanc* très-prétieux ! O divines mamelles !
Ah ! que vous estes doux ! Et que vous estes belles!
Ah ! que vous distillez d'enivrantes douceurs !

Ah ! je pasme d'amour à l'aspect de ce sang
Et au goust de ce lait mon cœur se liquefie.
Tost, tost, donc au secours ! ô Jesus ! ô Marie !
Ouvrez-moi vostre sein, ouvrez-moi vostre *flanc.....*

Madame Curtius, c'est à vous qu'à ce jour
J'offre les doux appas de Jesus et Marie,
Arches de l'alliance. O ! n'en soyez marrie,
Mais chez elles venez bastir vostre séjour.

Là vous reposerez sur les monts éternels,
Les plus beaux qu'ayt en soy la céleste Arménie ;
Là d'une sainte paix la suave harmonie
Estouffera bientost vos regrets maternels.

Là voisine du ciel vous vous rirez des flots
Qui vont bouleversant le monde des tourmentes,
Là fichant en Dieu seul l'ancre de vos attentes,
Vous verrez vos malheurs de cette arche forclos.

Ces pièces, réunies, ont été imprimées, avec permission des supérieurs, à Liége, par Léonard Streel, 1630, petit in-4°; au verso du titre figure l'inévitable blason de la maison Curtius, mais il est gravé par L. Waldor (1).

Ce recueil est devenu fort rare. Outre mon exemplaire, je n'en connais que deux autres, l'un appartenant à M. Ferd. Henaux, cet infatigable fouilleur de nos antiquités, cet historien sincère, cet adorateur du Perron. L'autre, magnifiquement vêtu de velours rouge, repose, — je pense que l'on peut dire « repose » — au château de Waleffe, venu en héritage aux Potesta par le mariage (24 août 1768) de Jean Louis René de Potesta avec Thérèse Jeanne Louise de Flaveau de la Raudière, dont la mère était une Curtius. Pierre — l'enfant qui a été l'occasion de ces poésies capucines — avait une sœur, Marie, qui épousa son cousin Henri, et continua la famille jusqu'au baron de Walef, en qui elle s'éteignit.

Les longs extraits que nous avons donnés feront juger si nous pouvons accuser la postérité d'ingratitude pour son insouciance à garder ces essais de notre muse provinciale.

Mais Ferdinand et Maximilien tuèrent la liberté, et endormirent dans une torpeur séculaire le génie liégeois. Vous serez surtout porté à l'indulgence, si vous établissez une comparaison avec la France. Du Bartas était mort en 1590, et ce n'est qu'en 1620 que Corneille donna sa première pièce, cette illisible Mélite. Nous n'oserions pas jurer que la réforme de Malherbe eût pénétré dans la principauté épiscopale pendant les tyrannies de cette funeste maison de Bavière. Nos poëtes se seront arrêtés à l'influence du gascon de Saluste, en échappant à son enflure.

Sans doute la langue a vieilli; beaucoup de mots, aujourd'hui dégradés de leur noblesse, prêtent au ridicule et gâtent l'impression. On peut, après Malherbe, condamner leur amour des concetti, dont Malherbe ne sut pas toujours se préserver, condamner des licences et des négligences excusées par l'époque. Mais il me semble qu'il est juste de tenir compte de la profession des auteurs et de leur rési-

---

(1) Ce livre fournira à notre collaborateur, M. Ulysse Capitaine, un nouveau numéro (le troisième) pour sa liste des productions de Léonard Streel. *Voy.* le *Bulletin*, t. IX, p. 228, et ce volume-ci, p. 264. Aug. Sch.

dence ; mais il me semble qu'on ne peut leur refuser l'influence secrète. Leur vers improvisé—vous n'avez qu'à voir le temps qu'il leur a coûté — on sent qu'il coule de source, qu'il est pensé dans son moule. Dans une langue toujours imagée, il a du nombre et de l'harmonie, et l'alexandrin se déroule dans une liberté longtemps étrangère à l'école de Boileau. Le fond trahit l'habitude des littératures anciennes.

Les noms des auteurs, qui signent J. F. L. et P. B. me sont demeurés inconnus, malgré quelques recherches. Mais pour réussir, nous ne sommes pas bien placé dans la capitale et nous manquons de loisirs. Nous aurions pourtant bien voulu les arracher à un oubli immérité. Qu'ils appartiennent à l'ordre de Saint-François, je n'en fais nul doute. Sans parler du cachet des sentiments et de leur expression, de la reconnaissance que la maison devait aux bienfaits continus de la famille Curtius ; dans le langage qu'ils prêtent au père de l'enfant, ils disent :

Vous autres *capucins*, au monde dès-ja morts,
Vous croyez qu'un discours toute peine tempère,
Pères on vous appelle, ains demeurons accords
Qu'en effect ne sçavez ce que c'est d'estre père.

Le meilleur des deux, P. B., ne se bornait pas à cultiver la poésie ; il était encore l'auteur de la musique chantée aux funérailles de l'enfant, et on lui adressa le quatrain suivant.

Soit en façonnant vos beaux vers,
Soit en composant la musique,
Vous faites voir à l'univers
Qu'avez une riche boutique.

Ce quatrain est signé P. C. A. L., que je traduis par Pierre Curtius Anne Lerneux. Nous n'en dirons rien, sinon que si le baron de Walef fut le dernier mâle de la famille, il en fut le premier poëte.

Blaise Henri *de Corte* (il est le premier qui ait reçu ce nom), baron de Walef, Saint-Pierre, etc., né en 1652, mourut à Liége, le 22 juillet 1734, et fut enterré dans l'église des jésuites.

Doué d'un talent poétique réel, il n'échappa point au vice qui

dépare presque tous les écrivains belges : il ne sut point mettre à ses ouvrages la dernière main. Avec plus de travail, il aurait pu faire vivre son nom et justifier les encouragements que Boileau voulut bien lui adresser, en échange d'une épître flatteuse.

La collection de ses œuvres forme cinq volumes in-8°, Liége, Kintz, 1731. Il faut y ajouter deux volumes aussi in-8°, qui contiennent les poëmes des Titans et des Gémeaux ; et enfin le Catholicon de la Basse-Germanie, Cologne P. Marteau, 1731, in-8°.

Une édition de ses œuvres choisies a été publiée par le baron de Villenfagne, Liége, Lemarié, 1779, in-12. Galliot a inséré dans son histoire de Namur le poëme des *Échasses*.

La carrière du baron de Walef paraît avoir été assez tourmentée. Colonel des dragons à la solde des Provinces-Unies, lieutenant général au service d'Angleterre, il fut mêlé par la duchesse du Maine à la conspiration de Cellamare, et joua un petit rôle dans l'insurrection bretonne de 1719.

N. L.

Œuvres inédites de P. DE RONSARD, *gentilhomme vandomois, recueillies et publiées par* PROSPER BLANCHEMAIN. Paris, 1855, 1 volume in-12 de 308 pages.

En l'an de grâce 1828, à l'époque où M. Sainte-Beuve s'efforçait de redresser sur son trône cette grande royauté tombée de Ronsard, en 1828, la seule nouvelle de la découverte de pièces inédites du poëte de Charles IX eût fait bondir de joie la nouvelle école, et la publication de ces trésors retrouvés eût été saluée comme un événement littéraire. Le *Globe* eût entonné trois colonnes d'Hosannah, les revues eussent lancé des bordées d'articles pour célébrer la haute bonne fortune, les éditions se fussent multipliées rapidement, ornées de liminaires par Théoph. Gautier ou Dumas ; d'odes ou de sonnets par V. Hugo ou Musset. Le public eût acheté le livre à cause de ces derniers venus, sans lire beaucoup du Ronsard peut-être, tout en acclamant les chefs-d'œuvre sur la parole de ces *embaumeurs de*

mémoires. Aujourd'hui, les choses ne se passeront plus ainsi. Si l'enthousiasme fera défaut, le succès n'en sera pas moins certain et plus durable. Au lieu de devenir la proie d'une foule indifférente, le livre nouveau, publié par M. Blanchemain, ira se caser bien tranquillement sur quelques rayons privilégiés, et sera lu par les vrais amateurs de cette vieille littérature française, dont l'histoire et les monuments sont si curieux. L'éditeur, M. Aubry, a très-bien senti ce qu'il fallait faire de ces fragments de statue brisée, il a eu le bon goût de publier les poésies inédites de Ronsard, dans une collection tirée à petit nombre, imprimée avec un soin exquis, de façon à trouver sa place marquée dans les cabinets des bibliothèques publiques et des connaisseurs sérieux.

Faisons connaître en quoi consiste ce recueil nouveau.

En feuilletant les manuscrits de la Bibliothèque impériale, pour y chercher des pièces de Des Yveteaux, ce poëte inconnu qu'il a ressuscité à la lumière du jour (1), M. Prosper Blanchemain, y découvrit quelques pièces de Ronsard. Il les recueillit avec soin. Elles sont au nombre de 17 : poëmes, sonnets, fragments, etc., plus quelques discours et lettres en prose. Il y ajouta quelques pièces, se trouvant dans les éditions originales, excessivement rares, des ouvrages de Ronsard, et retranchées, par le poëte lui-même ou par d'autres, des éditions postérieures. Ce ne sont pas les moins curieuses : elles sont au nombre de 31. M. Blanchemain y joignit la vie du poëte, extraite de l'histoire des poëtes français, par Guillaume Colletet, précieux manuscrit de la Bibliothèque du Louvre. Cette biographie est du plus haut intérêt, et il y a vraiment de quoi s'étonner de ce qu'elle ait été laissée si longtemps dans l'oubli. Une note bibliographique, sur les éditions de Ronsard, ouvre le volume. Enfin, il se termine par une suite de 15 pièces de vers, pour la plupart des sonnets, que M. Blanchemain attribue à Ronsard. Elles se trouvaient dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale, précédant un discours inédit de Ronsard et écrites de la même main. Ces pièces sont peut-être les meilleures de tout le volume : les 9 sonnets *d'Estat,* publiés à la cour, ès années 1577 et 1578, le sonnet sur les statues des mignons de Henri III, sont des

(1) *Voy.* plus haut, p. 70.

satires mordantes, pleines de verve et de force, remarquables pour l'époque et dignes d'une attention particulière. Mais que l'on nous pardonne si nous osons émettre le doute sur l'attribution de ces pièces à Ronsard. Ces petits iambes acérés, dirigés contre Henri III et sa cour, nous paraissent n'avoir pas pu sortir de la plume du poëte ami des rois, de ce courtisan qui distribuait avec tant de facilité ses odes et ses poëmes aux princes et aux grands. Ronsard, prieur de Croix-Val, abbé de Bellosane, aumônier ordinaire de Sa Majesté, chanoine même, paraît-il; Ronsard, le chantre de Henri III et de Catherine de Médicis, comblé de faveurs du roi et de la reine mère, peut-il avoir écrit les vers suivants :

Vous iouez comme aux dez vostre couronne, Sire !
J'y perds; vous y perdez encores plus que moy.
Le blasme, la froideur, la pasleur et l'effroy
Et la peur d'une mère ont perdu vostre empire.

Vous le sentez, Gaulois, et si ne l'osez dire,
Chapons au lieu de coqs, vous chastrez vostre Roy.
Retourne, Childeric ! Clouis, resueille toy !
Voyez nostre malheur qui ne peut estre pire.

Une femme estrangère, un prince sans cerueau,
Un conseil bigarré, un Jésus-Christ nouueau
Renverse vostre sceptre. O trop fatale rage !

Vostre nef s'est froissée aux roches du destin.
Viendra point quelque prince, ou plus fort ou plus fin
Qui puisse recueillir les tables du naufrage ?

J'en passe et de plus forts. En comparant à ces vers les poëmes du Bocage royal, il nous paraît impossible d'admettre que la même main, j'allais dire le même cœur, ait écrit les deux ouvrages. Ronsard, parmi ses bonnes qualités, possédait une grande franchise et eût été incapable d'une pareille duplicité. Que dirons-nous du sonnet VII ?

Ganimed's effrontés, impudique canaille
Cerueaux ambitieux d'ignorance comblés
C'est l'iniure du temps et les gens mal zélés
Qui vous font prospérer soubs un Roy faict de paille.
. . . . . .

Que dirons-nous du sonnet sur les statues des mignons, du sixain ajouté à la prière par les trois mignons? Ces pièces ne sauraient être de Ronsard. Comment, lui l'ami, l'admirateur, le chantre des Joyeuse et des Saint-Mégrin; Ronsard, l'épicurien, pour ne pas dire un peu plus, Ronsard, le poëte des passions et des orgies royales, eût-il pu écrire ensuite l'*Épitaphe du seigneur de Quélus* par Dialogue, où le Passant dit entre autres :

Qui donc repose icy dedans?

Et où le Génie interlocuteur répond :

La beauté d'un jeune printemps
Et la vertu qui l'homme honore
Laquelle sous la tombe encore
En despit du mesme malheur
Enseigne au François la valeur.
. . . . . .

Et ce sonnet pour le seigneur de Maugiron, épitaphe telle qu'aucun poëte de la décadence de Rome n'eût en osé écrire une pareille pour Antinoüs, et dont nous ne dirons que les trois derniers vers :

La Parque comme Amour en devint amoureuse.
Ainsi, Maugiron gist sous ceste tombe ombreuse
Tout ensemble vaincu d'Amour et de la Mort.

Non, l'homme qui ne craignit pas de mettre son nom au bas de ces deux dernières pièces et de les insérer dans ses œuvres, ne peut être l'auteur des sonnets inédits. Ronsard n'était pas un esprit énergique, un poëte de parti, un homme à s'inquiéter beaucoup des maux de son pays; promenant joyeusement son heureuse existence de ses terres à la cour, de Paris aux rives du Loir, ne songeant qu'à sa royauté poétique, il n'était pas homme à afficher des sentiments dignes de Caton et à chercher noise aux rois ses protecteurs. Nous savons bien qu'il a écrit le discours sur les misères du temps et quelques autres pièces où le citoyen semble se montrer un peu. Mais ce sont des œuvres de sa jeunesse, et dans lesquelles, du reste, il n'y a pas un mot d'hostile à Charles IX et à Henri III. Ronsard était, avant tout, le chantre des amours, un Anacréon, un Catulle et non pas un Juvénal.

Et toute sa pléiade formait, avec lui, un troupeau d'épicuriens, parmi lesquels le roi Henri III choisissait le noyau de son académie du Louvre.

Mais si ce n'est pas Ronsard, qui donc serait l'auteur de ces sonnets remarquables? La réponse à cette question est une chose difficile. A défaut de documents, il nous faut recourir aux inductions.

De la lecture attentive de ces pièces, il nous semble résulter :

1° Que l'auteur appartenait au parti calviniste

. . . . . un Jésus-Christ nouueau
Renverse vostre sceptre . . . . .
. . . .
Puis piaffant, braguards, au bal dans une salle,
Ils troussent Huguenots et Malcontents en maille :
Etc.

2° Qu'il tenait au roi de Navarre, tout en le gourmandant un peu :

Viendra point quelque prince ou plus fort ou plus fin
Qui puisse recueillir les tables du naufrage ?
. . . . . .
Mais le roy de Navarre, assistant tout debout
Lui demande à moitié, cependant qu'il regarde
Le ieu des trois premiers pour l'aduertir de tout,
Etc.

Ces pièces ne seraient-elles pas d'Agrippa d'Aubigné? Dans sa biographie, en tête du *baron de Fœneste,* il dit lui-même qu'il commença à faire de la poésie, en 1571, qu'il composa deux livres d'épigrammes françaises. A l'époque où furent composés les sonnets, il devait être en cour avec le roi de Navarre qui passait pour y jouer un peu le rôle de Brutus; enfin, tous les sentiments exprimés dans les pièces inédites se retrouvent avec cent fois plus de vigueur encore dans les *tragiques.* Que l'on veuille revoir au hasard ce volume de iambes écrits avec la pointe d'un stylet et l'on sera, pensons-nous, frappé de la grande analogie régnant entre les deux œuvres. Dans les sonnets on voit, pour ainsi dire, poindre cette énergie d'expression, cette exubérance de vigueur, qui dans les *tragiques* dégénère presque en férocité. Mais les sonnets nous semblent supérieurs. Il y a là de l'ironie, de la force, mais, en même temps, une pointe d'esprit;

là, dans la petite carrière où se mouvait le poëte, il ne pouvait pas, comme dans les *tragiques,* monter sur ses grandes échasses et courir par monts et par vaux, emplissant l'air de ses cris furibonds. Dans les tragiques, cette exagération perpétuelle, cette érudite recherche, finissent par lasser le lecteur, le livre paraît long et on le ferme. Les sonnets, au contraire, ont tout le charme d'épigrammes courtes, bien dites et bien frappées. Comme le dit M. Blanchemain, ils ont de la verve et se recommandent de plus par une certaine importance historique.

En terminant, nous ferons observer de nouveau, que nous n'émettons une conjecture au sujet de ces sonnets qu'avec une défiance extrême de nos lumières dans cette question. Nous prions tout particulièrement M. Prosper Blanchemain de vouloir bien nous pardonner la liberté que nous avons prise : versé dans l'histoire littéraire de son pays et poëte lui-même, le savant éditeur de Vauquelin Des Yveteaux, est bien plus compétent que nous pour décider les points obscurs des annales de la poésie française. Si nous avons osé émettre une opinion, c'est qu'il nous y avait autorisé, pour ainsi dire, lui-même, en attribuant les sonnets à Ronsard « *ou à quelqu'un de son école.* » Nous avons trouvé là quelque marge pour avancer une conjecture qui n'a peut-être aucun fondement. Nous en laissons la décision à M. Prosper Blanchemain, dont nous avons eu l'honneur de pouvoir apprécier personnellement et l'exquise urbanité et le profond savoir.

C. R.

Le Traité de la peinture de Léonard de Vinci, *illustré par* Poussin.

Cet ouvrage célèbre a été regardé par plusieurs grands maîtres comme le *vade-mecum* des peintres ; Poussin en faisait un cas tout particulier, et Lebrun le proclamait hautement le seul traité dont un artiste avait besoin (1). Il y a sans doute quelque exagération dans

(1) On lira avec intérêt la querelle qu'A. Bosse eut avec le peintre de Louis XIV,

cette maxime; cependant, les nombreuses éditions qui ont été faites de ce traité, les éloges qu'il a obtenus des savants et des peintres, justifient la réputation dont il a toujours joui. Les érudits commentateurs du Vasari, qui se publie en ce moment à Florence, lui rendent encore un hommage mérité et nous semblent tout à fait dans le vrai, en avançant que dans nul ouvrage peut-être on ne trouve cette force d'analyse, cette puissance de jugement et ce haut sentiment de l'art qui faisaient le caractère distinctif de Léonard de Vinci.

Comment ce livre est-il parvenu jusqu'à nous? Le manuscrit original se trouvait-il parmi les papiers délaissés par l'illustre peintre et dispersés aujourd'hui? Existe-t-il encore? Vasari parle d'un peintre milanais dont il avait oublié le nom et qui serait venu lui montrer l'autographe de cet ouvrage, en manifestant l'intention de le publier : projet qu'il ne mit pas à exécution (1). Toujours est-il que la première édition du livre parut à Paris, en 1651, sous le titre de *Trattato della Pittura di Lionardo da Vinci nuovamente dato in luce, ecc. da Rafaelle du Fresne*. Parigi, 1651, 1 vol. in-fol., d'après un manuscrit qu'un peintre, célèbre comme Léonard, que Le Poussin avait illustré de son crayon. Le sévère et correct auteur du Déluge avait traduit en exemples les préceptes du grand Florentin. Cette haute association devait produire un chef-d'œuvre.

Ce manuscrit que Poussin a enrichi de ses dessins existe encore aujourd'hui et se trouve en la possession de M. Heussner, l'éditeur de notre Bulletin. Il le découvrit dans une vente qui eut lieu à

---

au sujet du livre de Léonard de Vinci, querelle dont il nous a raconté les détails dans son curieux et rare petit livre : *le Peintre converty aux précises et universelles règles de son art*, par A. Bosse. Paris, 1667, un vol. in-8°. Le fécond graveur qui avait l'humeur un peu guerroyante et qui ne brillait pas par la modestie ne prétendait à rien moins qu'à substituer ses propres traités à celui du grand Léonard.

(1) Il existe de nombreuses variantes sur le sort des manuscrits de Léonard de Vinci. Ainsi, par exemple, le dictionnaire biographique publié sous le nom de Peignot affirme que 13 volumes manuscrits se trouvent à la bibliothèque de l'Institut. De nombreuses autorités cependant attestent la dispersion de ces papiers si curieux par le fond et par la forme; car l'on sait que par une de ces bizarreries, comme on en rencontre souvent chez les grands artistes, Léonard de Vinci écrivait à l'envers, de droite à gauche, de manière qu'on ne pouvait lire ses papiers qu'en les retournant à la lumière.

Bruxelles, il y a quelques mois, et en fit l'acquisition. Il se compose d'un volume grand in-4°, écrit d'une belle écriture italienne du milieu du XVIIe siècle, et se trouve orné de dessins lavés à l'encre de Chine, collés et intercalés dans des espaces vides laissés entre le texte.

L'inspection seule de ces figures, ou plutôt de ces petits tableaux, suffirait à les faire attribuer à Poussin ou à quelque autre grand maître ; mais heureusement pour le possesseur de ce trésor, il y a des preuves évidentes, historiques, qui mettent, croyons-nous, l'authenticité de ces dessins à l'abri de toute contestation. Voici ce que nous lisons dans Félibien : *Entretiens sur la vie et les ouvrages des plus excellents peintres,* Paris, 1688, t. II, p. 324 : « Le cavalier del Pozzo était en grande considération à la cour de Rome... Ce fut par lui que Poussin eut communication des écrits de L. de Vinci, lesquels étoient dans la bibliothèque Barberine. Il ne se contenta pas de les lire, il dessina fort correctement toutes les figures qui servent pour les démonstrations et pour l'intelligence du discours. Car il n'y avoit dans l'original que de faibles esquisses, comme vous pouvez vous en souvenir, puisque je vous fis voir les unes et les autres, qu'on me presta à Rome et que je fis copier. « Ne sont-ce pas, dit Pigmandre, les mesmes que l'on a gravées depuis dans ce Traité de peinture, que l'on a imprimées en italien et en français et que M. de Chambray a traduites ? Il me semble avoir vu une lettre dans les OEuvres de Bosse, que le Poussin lui avoit écrite, par laquelle il paroist n'estre pas content qu'on eust fait imprimer ces écrits, où il traite de *goffes* les figures que l'on y a ajoustées.

» Il est vray, repartis-je, etc.

Dans la dédicace à P. Bourdelot, premier médecin de la reine de Suède, l'éditeur de l'édition princeps de 1651, R. Trichet du Fresne, parle en ces termes :

« Pour la publication de ce Traité, je me suis servi de divers manuscrits. Mais le plus précieux (il piu nobile), à cause d'un grand nombre de figures dessinées de la main savante de M. Poussin, est celui que le cavalier del Pozzo donna à Monsieur de Chantelou, à l'époque où celui-ci fut envoyé en Italie à la conquête des belles choses de l'art. »

Eh bien ! c'est ce même exemplaire que possède M. Heussner. Il porte, écrit sur la garde, en écriture bien authentique de l'époque :

« Ce livre m'a été donné à Rome au mois d'aoust 1640 par Mon-
» sieur le cavalier Del Pozzo au voyage que j'y ai fait pour amener
» en France Mons. Poussin.

» CHANTELOU. »

Le doute ne saurait être permis. En voici d'autres preuves encore : A la fin de la dédicace dont nous avons cité quelques lignes, l'éditeur ajoute : « M. Evrard, peintre de mérite, a bien voulu compléter et illustrer cet ouvrage, en y ajoutant quelques figures, entre autres celles qui se voient vers la fin du livre où l'on traite de la manière de draper et de vêtir les figures. Dans le reste, il s'est servi des idées et des esquisses de M. Poussin, qui se trouvaient dans le manuscrit de M. Chantelou. »

Ce manuscrit n'était donc pas complet à l'époque où se publiait la première édition, en 1651. Poussin n'avait pas exécuté des exemples pour tous les chapitres : il ne s'était pas préoccupé non plus de plusieurs démonstrations purement linéaires. C'est bien dans cet état que se trouve le volume de M. Heussner. Or, en le comparant avec les gravures exécutées par Evrard pour la première édition, on voit que ces dernières sont des copies exactes des dessins de Poussin ; que le sieur Evrard a complété et orné ces dessins (comme dit l'éditeur) en y ajoutant des accessoires, des fonds, etc. Vers la fin du livre, en effet, on remarque quelques figures d'un autre style, moins correctes ; ce sont celles ajoutées par Evrard : elles ne se trouvent pas dans le précieux manuscrit dont nous parlons.

Dans une édition du Traité de la peinture publiée à Paris en 1796, 1 vol. in-8°, on trouve une note qui semble contredire tout ce que nous avons avancé plus haut. « Les figures de l'édition que je donne au public, dit l'éditeur, sont gravées d'après les dessins originaux de Poussin qui sont à la fin du manuscrit dont je viens de parler. » Ce manuscrit avait été prêté à l'éditeur par un curieux : il contenait des Mémoires en italien pour servir à l'histoire de L. de Vinci. L'auteur de ces Mémoires est le père Mazzenta, barnabite milanais, qui a eu entre les mains les papiers de Léonard, c'est-à-dire les traités qu'il a composés et les dessins qu'il a faits.

Or, plus loin, l'éditeur, faisant l'énumération des ouvrages laissés par Léonard de Vinci, ne parle plus du tout de ce traité avec figures du Poussin ; au contraire, il avoue que l'ouvrage fut publié pour la

première fois en 1651 « après qu'on eut consulté et confronté plusieurs manuscrits. » Et plus loin encore : « Cette édition doit être regardée comme une réimpression de la version en français que M. de Chambray avait donnée en 1651. »

Voilà pour le texte; quant aux planches, qui sont d'une exécution très-médiocre, elle sont une copie infidèle des dessins de l'édition de 1651, au simple trait, car dit naïvement l'éditeur, « on en voit ainsi mieux le contour : des dessins finis auraient rendu le livre plus cher et n'auraient été d'aucun secours. » C'est là, nous semble-t-il, traiter un peu cavalièrement les « dessins originaux de Poussin, » qu'il aurait eus entre les mains : le premier éditeur a été plus respectueux.

Le fait est que le graveur des figures de l'édition de 1796 n'a eu devant les yeux rien autre chose que la première édition de 1651. Il en reproduit les figures, il copie exactement les démonstrations de perspective qui ne sont pas de Poussin, les figures ajoutées par Evrard ; il n'a changé que quelques paysages parce que ceux de la première édition ne s'adaptaient pas au format adopté pour la nouvelle. Cette soi-disant copie, d'après les originaux de Poussin, n'est qu'une supercherie d'éditeur, une assertion purement gratuite que, du reste, comme nous l'avons vu, il prend soin de contredire lui-même.

Nous tenons le précieux manuscrit de M. Heussner pour dûment authentique et comme ne devant pas être confondu avec d'autres copies de l'ouvrage de Vinci qui pourraient exister encore. Il n'est pas à présumer que le Poussin ait jamais exécuté deux fois les mêmes dessins, quand il est avéré qu'il ne compléta pas même un seul exemplaire de l'ouvrage de Vinci.

Comment ce manuscrit est-il venu en Belgique ? Il paraît, d'après les informations prises, qu'il a appartenu à l'impératrice Joséphine, et que, pour reconnaître de loyaux services, elle en fit cadeau à une personne attachée à sa maison. C'est de cette personne que le tenait son dernier possesseur, et celui-ci le conserva avec le plus grand soin jusqu'à son décès.

Il serait bien à désirer que ce trésor pût trouver un dernier refuge dans quelque grand établissement public.

C. R.

Un opuscule inédit de Grégoire *de Tours* (1).

A la fin de son *Histoire des Francs,* Grégoire de Tours, récapitulant les travaux de son ministère et les œuvres de sa plume, s'exprime en ces termes au sujet de ses écrits : « Decem libros historiarum, septem miraculorum, unum de vitis patrum scripsi; in psalterii tractatum librum unum commentatus sum; de cursibus etiam ecclesiasticis librum unum condidi. » Il cite donc le dernier, et avec une légère nuance de dédain, comme le moins important de ses ouvrages, un traité intitulé : *De cursibus ecclesiasticis.*

Tout le monde regarde depuis longtemps ce traité comme perdu. Dans la préface de la grande édition des œuvres de l'évêque de Tours, donnée par dom Ruinart, ce savant bénédictin déclare que l'on a conservé seulement de très-courts fragments du commentaire sur les psaumes, et quant au livre *De cursibus ecclesiasticis,* il a, dit-il, entièrement péri.

On vient de le retrouver en Allemagne dans un manuscrit de la bibliothèque de Bamberg.

M. Frid. Haase, professeur à Breslau, l'a récemment publié (2) avec des commentaires qui témoignent de la sagacité de ce savant, non moins que de son érudition.

L'opuscule occupe quatorze pages dans le manuscrit de Bamberg. En voici le titre :

In Christi nomine incipit de cvrsv stellarum ratio qvaliter ad officivm implendvm debeat observari.

On voit qu'il n'y a point de nom d'auteur, et qu'il faut y regarder de près pour s'assurer que c'est bien le traité désigné dans les *His-*

(1) Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de France.*

(2) « S. Georgii Florentii Gregorii Turonensis episcopi liber ineditus de cursu stellarum, ratio qualiter ad officium implendum debeat observari sive de cursibus ecclesiasticis; nunc primum edidit, recensuit, vindicavit Frid. Haase, phil. dr., antiq. litt. et eloq. professor ord. Adjectæ sunt stellarum figuræ et scripturæ specimen e cod. Bamb.; Vratislaviæ venumdant Jos. Max et socii. MDCCCLIII. » — 32 pages in-4°.

toriæ Francorum par les mots : *De cursibus ecclesiasticis.* Mais M. Haase ne laisse subsister aucun doute à cet égard. Il démontre par de nombreuses citations que le style de son auteur a les plus grandes affinités avec le *rusticior sermo* que l'illustre évêque de Tours avouait modestement pour son style habituel, et avec des locutions qui lui étaient familières. Dans deux passages l'auteur parle des signes célestes qui annoncèrent, le premier, une maladie contagieuse par laquelle fut ravagée l'Auvergne ; le second, la mort du roi Sigebert. C'est donc un Franc qui parle, un Franc qui connaît surtout le pays des Arvernes, et de plus les mêmes faits sont consignés dans les *Historiæ Francorum,* en termes plus développés, mais qui laissent voir la même main se répétant avec quelque différence de langage, plutôt que l'œuvre d'un copiste. Enfin, pour ce qui regarde la dissemblance des deux titres, M. Haase, en rappelant que le *Cursus ecclesiasticus* était le règlement des parties de l'office divin suivant les différentes heures du jour ou de la nuit, et que ce titre convient fort bien à l'opuscule tiré du manuscrit de Bamberg, explique combien il est naturel que Grégoire de Tours, dans l'énumération rapide qu'il fait de ses œuvres à la fin de son dixième livre, ait employé une expression concise au lieu de reproduire en entier le long intitulé : *De cursu stellarum, ratio qualiter*, etc.

Si ce rapide aperçu peut laisser place encore à quelques doutes, la lecture de la préface de M. Haase n'en laissera subsister aucun dans l'esprit du lecteur sur la réalité de la découverte.

Voici maintenant un résumé de l'opuscule dont il est question.

L'auteur commence par citer les sept merveilles du monde antique, dont la première, suivant lui, est l'arche de Noé. « Plerique philosophorum dum studiis litterarum vacant quasi plus cæteris septem scripserunt miracula ex quibus mihi quædam prætermittere et alia plus admiranda libuit memorare, quorum hæc habentur vel formæ vel operæ. Primum ergo miraculum ponimus Noe arcam, quæ Domini ore qualis fieret est mandata ; cujus longitudo trecentorum, latitudo quinquaginta, altitudo triginta cubitorum est habita, etc. »

La seconde merveille est Babylone avec ses cent portes et ses remparts immenses ; la troisième le temple de Salomon ; viennent ensuite le tombeau du roi de Perse (*regis Persici*) taillé dans une

seule améthyste, le colosse de Rhodes, le théâtre d'Héraclée creusé tout entier dans le flanc d'une montagne et le phare d'Alexandrie.

Toutes ces choses, continue Gregorius, ont été façonnées par la main des hommes, et sont par conséquent périssables; mais il en est d'autres que la destruction ne saurait atteindre : ce sont les merveilles que Dieu lui-même a données au monde. Le vénérable auteur en compte aussi sept, et voici le mélange bizarre dont il compose ce tableau :

« La première de toutes est le mouvement de la mer Océane, dans laquelle il se fait chaque jour une dilatation telle que le flot arrivant remplit le littoral, et se retirant ensuite laisse à sec le chemin qu'il a parcouru ; une abondante multitude de poissons ou de plantes diverses est recueillie par les populations, qui s'avancent alors sur la terre encore humide. Dieu a préparé là au genre humain une première merveille qui fût digne de son admiration et qui marquât bien sa dépendance.

« La seconde, assez semblable à la précédente, est ce qui se passe pour les grains des plantes et les fruits des arbres, lorsque la semence, jetée sur la terre et couverte par les sillons, se dresse à l'approche de l'été en tiges qui, parées de barbes et d'épis, s'engraissent intérieurement d'une moelle laiteuse. Il en est de même de la nature des arbres; elle me semble une image de la résurrection, lorsqu'en hiver dépouillés de leurs feuilles ils semblent comme morts, mais qu'au printemps ils se décorent de feuilles nouvelles, s'ornent de fleurs et, à l'été, se couvrent de fruits. Quoi qu'il en soit de la justesse de la comparaison, ce miracle annuel apporte constamment aux peuples ce bienfait que l'homme sache qu'il reçoit sa nourriture de celui par qui lui-même a été créé de rien. »

La troisième merveille de l'auteur est le phénix, d'après ce que Lactance en rapporte; la quatrième, le mont Etna; la cinquième, la fontaine de Grenoble, d'où s'écoulent alternativement l'eau et le feu; la sixième est le soleil et la septième la lune.

L'auteur donne ensuite une faible notion de la marche du soleil, de celle de la lune, de celle enfin de quelques étoiles, qu'il ne se contente pas de décrire, mais qu'il reproduit par le dessin. Les constellations dont il s'occupe, avec les offices qui doivent, dit-il, s'y rapporter, sont : Arcturus (qu'il appelle *Rubeola*), la Couronne bo-

réale (*Symma, id est Stefadium*), la Lyre, le Cygne (*Crux major*), le Dauphin (*Crux minor aut Alfa*), l'Aigle (*Trion*), le Cocher, la Chèvre et une partie du Taureau (*signum Christi*), les Gémeaux (*Anguis*), les Pléiades (*quidam Massam vocant, nonnulli Pleiadas, plerique Butrionem*), la fin du Taureau ou Aldebaran et les Hyades (*Massæ feretrum*), Orion (*Falcis*), le petit Chien, le grand Chien (*Quinio*), la grande Ourse (*Plaustrum*).

En passant ces astres en revue, Grégoire de Tours nomme seulement les époques de l'année où chacun d'eux se montre. C'est dans une dernière partie de son opuscule qu'en reprenant les mois l'un après l'autre, à commencer du mois de septembre, il apprend à son lecteur quels sont les offices dont l'heure est venue d'après l'inspection du ciel.

Ce travail, en somme, brille par la piété plus que par la science ; mais l'on y trouvera néanmoins de précieux renseignements sur le style et l'érudition de Grégoire de Tours.

Une ancienne impression du Renard versifié (1).

Jusqu'ici l'on n'avait eu connaissance que de deux impressions du Renard en prose ; l'une, imprimée à Gouda, en 1479, se trouve à la Bibliothèque royale de la Haye ; la seconde, portant la rubrique, Delft, 1485, à la bibliothèque de Lubeck. Cette dernière a été reproduite en 1783, par Louis Suhl. Les traces de rimes que présentent ces deux textes ne permettaient pas de douter qu'ils ont été composés sur la base d'un original versifié, mais ce que l'on ignorait, c'était l'existence d'une impression de ce texte versifié, et c'est cette intéressante trouvaille que nous annonçons aux lecteurs. En effet, M. le sénateur Culemann, à Hanovre, a fait la découverte de plusieurs fragments avec deux jolies gravures sur bois, appartenant à ce livre in-

(1) Traduit du texte allemand inséré dans le n° 36 (8 septembre) de l'*Algemeene Konst- en Letterbode.*

dire disparu de la terre; les manuscrits n'étaient pas connus et le clergé avait fait tout son possible pour exterminer les exemplaires imprimés. (*Voy.* l'*Index librorum prohibitorum* de l'université de Louvain, 1550, ainsi que celui du duc d'Albe, insérés l'un et l'autre, à la page IV de mes *Horæ belgicæ*, p. XI.)

HOFFMANN VON FALLERSLEBEN.

La Haye, 2 septembre 1855.

---

56 Die coninck sprack hout uwen mont
57 Her cantecleer ende laet mij spreken
58 Ic moet antwoerden sine treken

Reynaert die vos « gheprent ter goude in hollant
by mi gheraert leeu M. CCCC. en̄ lxxix »

Hoe reynert te houe quan (*sic*) ende hoe hi hem excuseerde voer den coninck

(t) En eersten dat ment int hof vernam dat reynert ende grymbaert syn neue te houe gecomen waren. so en was daer nyemant so arm noch so cranc van maghen hi en maecte hem reede teghen reynert te claghen Reynert ghehielt hem [8] of hi onueruaert geweest hadde. [9] ende hielt hem bet dan hem te moede was [10] ende trat hoemoedelick mitten das sinen neue [11] doer die hoechste strate vanden houe. [12] recht of hi des conincs sone gheweest hadde [14-15] ende of hi teghen nyemant een haer misdaen en hadde. [16-17] Ende ghinck midden inden rinck voer nobel den coninck staen. [18] ende seide God wil v [20] groteliken eeren ende vriendelijcken groeten [22] Nye coninck en heeft so ghetrouwen knecht ghehadt [24] als ick uwer ghenaden gheweest hebbe [25] ende noch ben ende hebbe dat doch dicke aenschijn ghedaen [26] Nochtans lieue here soe weet ick hat (*sic*) si inden houe sijn [27] die mi gheerne v hulde verderfden. [28] woudijs ghelouen. [29] mer neen ghi god moet v des dancken [30] Ten behoert der croonen oec niet toe [31] dat si scalken ende loghenachtighen [32] meer lichtelijken ghelouen sullen [33] Gode moetet beclaghet sijn [35] dat die scalcke mit logbenen [36-37] nv ouer al inder heren houe meest ghehoert sijn [39] Die bosen ende die scalke die sijn daer toe gheboren [40] dat si allen goeden luden arch doen daer si moghen [41] Onsen here god dien sel des noch verdrieten. [42] ende salse na hoere verdiente lonen [44] Die coninck sprack [45] Hout op reynert ondoechdelike scalc ende verrader [46] wat kundi schoenre maren. [47] ende alle sullen si v een caf niet baten. [49] meendi mit dusdanighen smekenden woerden mijn vrient te worden [50] Ghi hebt mi dicke so ghedient [51] als ghi te hant wel aen mi vernemen selt [52-53] Den vrede dien ick gheboden ende ghesworen hadde dien hebdi altewel ghehouden [55] Cantecleeren conste niet langher gheswighen. ende riep. [54] O wi wat heb ic onder desen vrede al verloren [56] Die coninc sprac Swighet canteclere hout uwen mont [58] laet mi desen vuylen gheselle antwoerden

BIOGRAPHIE.

Extraits de deux lettres inédites de MARC LAURIN, *seigneur de Watervliet, de Bruges, à* ESTIENNE WINAND PIGHIUS, *secrétaire et bibliothécaire du cardinal* DE GRANVELLE. — *Lettre de* HUBERT GOLTZ *à* PIGHIUS.

[Correspondance de Pighius; manuscrit conservé dans la bibliothèque publique de Hambourg.]

Les deux extraits suivants font partie d'une collection de lettres écrites par Pighius, ou adressées à cet écrivain en grande partie par des Belges. Ces lettres, conservées parmi les manuscrits de la bibliothèque de la ville de Hambourg, avaient appartenu primitivement au célèbre bibliophile Zacharie Conrad von Uffenbach, de Francfort, qui les avait fait copier d'après les originaux, qui se trouvent à la Bibliothèque royale de Berlin. La même collection renferme également une grande partie de la correspondance de Pighius avec Christophe Plantin, ainsi qu'avec Jean et Balthasar Moretus; je me réserve de la communiquer, plus tard, au *Bulletin*, en y joignant quelques détails relatifs au manuscrit dont elle fait partie.

Hubert Goltz, dont M. Felix Van Hulst a si bien tracé la biographie, n'a pas encore été suffisamment apprécié, par les bibliographes modernes, comme imprimeur ou comme chef d'imprimerie. Ses produits peuvent, à notre avis, parfaitement bien être placés sur le même rang que ceux de son rival Christophe Plantin. Aussi, voici comment s'exprimait à son égard, en 1716, l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Correctorum in Typographiis centuria* (1), à la page 246 :

---

(1) Cet ouvrage de J. C. Zeltner a été mis à profit par M. de Reiffenberg dans notre *Bulletin*, t. VI, pp. 310-313; il s'était servi de la 2e édition, qui a paru

« ... Ipse intra privatos parietes insignem exstruxit officinam, eam quidem, quæ non paucis, imo plurimis, eo tempore aliis, typorum nitore, chartæ albore ac densitate antecelleret. In qua porro non rudes literarumque inexpertes aluit viros operarios, sed doctos et eruditos, qui typothecarum munere fungerentur. Ipse vero dux auctorque in omnibus, quæcunque imprimebantur, sedulo inspexit, et ubi per errorem quidnam falsi commissum esset, correxit, atque sic nitidissima dedit literato orbi opera, quamvis rara occurrant, cum nonnisi amicorum et intimorum sibi libros excudere soleret. Signum, quod codices ab eo impressi in fronte gerebant, virginem exhibet, cornu.copiæ manu gestantem, atque ex eo varia profundentem numismata, additis ad latera atque caput illius verbis ad nomen Golzii respicientibus : Aurea Secula (*Sæcli*) Hubertas (1). »

Le deuxième fragment de Marc Laurin offre un intérêt tout particulier, en ce qu'il nous fait connaître les trois savants dont le célèbre imprimeur de Bruges s'était assuré le concours et qui lui servaient de correcteurs. Les excuses dont le seigneur de Watervliet accompagne sa demande de bienveillance en faveur d'Hubert Goltz, s'expliquent par la circonstance que Pighius entretenait des relations très-intimes avec Plantin et la famille de ce dernier. Les recommandations de Marc Laurin n'ont, du reste, pas eu de résultat; Pighius n'a jamais cessé de donner la préférence au typographe anversois. La lettre porte la date de 1564; mais je pense qu'il faut lire 1565, l'édition des Idylles de Bion et Moschus, qui s'y trouve mentionnée, ayant été imprimée en 1565.

La lettre de Goltz, la seule qui se trouve dans notre collection, n'a pas une grande importance, mais elle prouve que le brave homme n'avait pas gardé rancune au secrétaire de Granvelle, de ce que l'intercession de Marc Laurin n'eût pas eu de succès.

Antoine Sander, dans son opuscule intitulé : *De Brugensibus eru-*

---

sous un titre différent en 1720. La première, qui est celle que j'ai sous les yeux, date de 1716 et a le format in-8°.

(1) *Voy.* les *Variétés bibliographiques* de M. le capitaine De Reume (Bruxelles, 1848), p. 80. Selon M. Harzer, le célèbre iconophile de Hambourg, la marque de Goltzius, que l'on rencontre dans différentes grandeurs suivant le format des livres, aurait été gravée d'après un dessin de Lambert Lombard.

ditionis fama claris libri duo (Antverpiæ apud Guilielmum e Tongris, 1624, in-4°), à l'article *Guido Laurinus*, p. 34, signale un *Catalogus officinæ Goltzianæ*. Dans le même ouvrage, à l'article *Marcus Laurinus*, il est parlé de « typis Goltzianis a *servo fure* ablatis. » Il est encore fait mention du catalogue de l'officine d'Hubert Goltz, dans le livre suivant, aux pages 101 et 509 : *Bibliotheca instituta et collecta primum a Conrado Gesnero, deinde in Epitomem redacta, et novorum librorum accessione locupletata, iam vero postremo recognita, et in duplum post priores editiones aucta, per Josiam Simlerum Tigurinum*. Tiguri, 1574, in-folio. Jusqu'ici, j'ai vainement cherché à me le procurer. Serait-il complétement exterminé ?

I ET II

... Hubertus noster haud ita pridem intellexit, Caucium (1) tuum paraturum literis commentarium suum de mensuris et ponderibus romanis (2). Quare, cum diplomate regio ad libros publice excudendos admissus sit, et viri aliqui in hac urbe non indocti, contracta cum ipso societate, officinam typographicam instituant, rogavit me Hubertus noster, ut ego ad te scriberem, uti a Caucio impetres, uti libellum illum suum ab ipso hic imprimi patiatur. Pollicetur accurate, fideliter, et nitidissimo charactere imprimendum, nec deerunt viri eruditi, qui correctoris munera obibunt. Quam ad rem impetrandam, non parum momenti in vestra necessitudine, non nuper inita,

---

(1) Jean van Cuyck ou Joannes Cauchius, né à Utrecht vers la fin du xve siècle, mort le 17 novembre 1566. *Voy.* Gaspard Burmann, *Trajectum eruditum*. Trajecti ad Rhenum. 1733, in-4°, pp. 82-84.

(2) Marc Laurin veut parler sans doute du *Commentarius de re numaria* qui est un des trois manuscrits laissés par Cauchius et renseignés par Paquot, *Mémoires*, t. XVI, p. 248, avec cette note : « On ne dit pas ce que ces derniers manuscrits sont devenus » (trois autres manuscrits se trouvaient, selon Paquot, chez Jean Georges Grævius). Adrien Junius dans une lettre adressée à Jean Cauchius (Harlemo, undecima Cal. Martias, anno 1561), fait aussi mention de l'ouvrage projeté de son ami : « De re nummaria promissum a te breve rudimentum expecto. » *Hadr. Junii epistolæ*, Dordrechti, 15(16)52, in-12, p. 446.

positum esse sibi persuadet Hubertus noster. (Apostille d'une lettre, datée : Brugis ipso die Palmarum, 1565.)

... Mitto et Bionis et Moschi Idyllia (1), quæ nuper admodum, scilicet abhinc dies paucos, ex officina Goltziana prodierunt, quam Goltzius noster, inita cum tribus viris, cum græce, tum latine doctissimis, Francisco Nantio (2), Adolpho Meckercho (3) et Jacobo Rævardo (4), nostratibus, abhinc menses complusculos instituit, qui ipsi

---

(1) Paquot, *Mémoires*, t. XVIII, pp. 250 et 251, a donné le titre complet ainsi que la description de cette première édition, très-rare, des Idylles de Bion et Moschus, imprimée chez Hubert Goltz, en 1565, grand in-8°, ou, suivant Ebert, petit in-4°. En voici le titre en abrégé : *Μόσχου τοῦ Σικελοῦ καὶ Βίωνος Σμυρναίου Εἰδύλλια*. Moschi Siculi, et Bionis Smyrnæi Idyllia, quæ quidem exstant, omnia, hactenus non edita... Brugis Flandrorum excudebat Hubertus Goltzius, anno M.D.LXV (Bibliothèque du Musée britannique; *voy*. Librorum impressorum, qui in Musæo britannico asservantur, Catalogus, v. IV, Lond., 1815; Bibliothèque royale publique de Dresde.)

(2) François Nansius, né à Isemberg en 1525, mort en 1595, à Dordrecht. *Voy*. Sweerts, *Athenæ belgicæ*, pp. 248 et 249; Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. I, pp. 302 et 303. La bibliothèque publique de Hambourg conserve la première édition du *Nonnus Panopolitanus* de Nansius, Lugduni Batavorum, ex officina Plantiniana, apud Franciscum Raphelengium, 1589. On en trouve la description exacte dans l'ouvrage de M. L. F. G. Hoffmann, *Lexicon bibliographicum*, sive index editionum et interpretationum scriptorum græcorum, tam sacrorum, quam profanorum, t. II, Lipsiæ, 1836, in-8°, pp. 148 et 149; la seconde édition de 1599 se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles ainsi que les *Curæ secundæ ad Nonni paraphrasin Evangelii Johannis*, 1593, réunies chez nous en un seul volume avec l'édition de 1589.

(3) Adolphe van Meetkercke ou Adolphus Mekerchus, né à Bruges, en 1528, vers le commencement d'avril, mort à Londres, le 6 octobre 1591. *Voy*. Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. I, pp. 6-8, avec portrait, et Paquot, *Mémoires*, t. XVIII, pp. 243-252. Le premier de ses ouvrages, sorti en 1565 de l'imprimerie de Goltz, in-8°, porte le titre : *Adolphi Mekerchi Brugensis de veteri et recta pronunciatione linguæ græcæ commentarius accessit appendix de græcorum accentibus, cum scholiis*. (Bibliothèque royale de Bruxelles. La bibliothèque publique de Hambourg possède une seconde édition, augmentée et revue, Antverpiæ, ex officina Christophori Plantini, architypographi regii, 1576, in-8°; on trouve à la fin le privilége donné à Goltz pour l'édition de 1565.)

(4) Jacques Raeward, ou Jacobus Raevardus, né à Lisseweghe, village du territoire de Bruges, vers l'an 1534, mort en cette ville le 1er juin 1568, surnommé par Juste Lipse « le Papinien des Pays-Bas. » *Voy*. Foppens, *Bibliotheca belgica*,

subinde correctorum vices subire non gravantur, quanquam alioqui locupletes et re bene constituta, hominesque nec minimi hic nominis, quibusque abunde est, ut honeste et splendide victitent, alioqui solo literarum amore, promovendæque rei literariæ studio atque aliorum forsan exemplo, ad hoc institutum compulsi. Hoc solum aliquando deploro, quod non semper aliquid operæ precium ad manum sit, in quo illi operam suam collocent. Quare, si quid habes lucubrationum, quod nato iam vere scriniorum tenebras pertæsum, in lucem et auras cum hirundine prosilire gestiat, si quidem hisce committere et excu-

---

t. I, pp. 533 et 534, avec portrait; Paquot, *Mémoires*, t. XVI, pp. 108-113 et les *Beytræge zur juristischen Biographie*, de Jean Frédéric Jugler, 1er Band, 2es Stück, Leipzig, 1774, in-8°, pp. 254-261 (ce sont les notices de Paquot, avec quelques additions). Quatre de ses ouvrages ont été imprimés chez Goltz, en 1563, 1564 et 1565. Voici les titres et la description de ces éditions très-rares, d'après les exemplaires de la bibliothèque de Hambourg :

1.) Jacobi Ræværdi Brvgens. J. C. ad leges dvodecim tabvlarvm liber singvlaris, veram prisci iuris antiquitatumq. ad hunc vsque diem incognitarum explicationem continens. (Marque typographique de Hubert Goltz.) Brvgis Flandrorum. Apud Hubertum Goltzium Herbipolitam Venlonianum. An. M.D.LXIII, in-8°, 81 feuillets chiffrés et 3 non chiffrés; au dernier feuillet, au bas de la marque typographique : Brvgis Flandrorvm apud Hubertum Goltzium Herbipolitam Venlonianum Mense. Nouemb. An. M.D.LXIII. Le privilége du roi se trouve au verso du titre. (Bruxellis tertio Id. Jul. MDLXIII.)

2.) Jac. Raevardi J. C. Variorvm sive de ivris ambigvitatibvs libri qvinqve. (marque typographique.) Brvgis Flandrorvm, excudebat Hubertus Goltzius. M.D.LXIIII, in-8°, 333 (334) pages et un feuillet non chiffré, contenant au recto le privilége (Id. Septemb. 1564) et au verso : Brvgis Fland. Ex officina Hvberti Goltzii. Anno CIↃ.IↃ.LXIV. Postr. Cal. Decemb.

3.) Jacobi Raevardi Brugensis J. C. Protribvnalivm liber singvlaris. (Marque typographique.) Brvgis Fland. ex officina Hvberti Goltzii M.D.LXV. In-8°, 95 pages ; le privilége au verso du titre; au verso du dernier feuillet : Brvgis Flandror. Excvdebat Hvbertvs Goltzivs IX. Kal. Mart. Anno M.D.LXV.

4.) Jacobi Raevardi Brvgensis J. C. de Præivdiciis libri dvo. Brvgis Flandrorum excvdebat Hvbertvs Goltzivs. M.D.LXV ; in-8°, 70 pages ; le privilége au verso du titre; au recto du dernier feuillet : Brvgis Flandrorvm, ex officina Hvberti Goltzii, III Idvs Aprilis M.D LXV. C'est une seconde édition, corrigée et augmentée. Paquot et Jugler citent, par erreur, la première édition comme *imprimée chez Goltz en 1560*.

Ces quatre ouvrages se trouvent également à la Bibliothèque royale de Bruxelles. *Voy.* la note de Van Hulthem, *Biblioth. Hulthem.*, t. I, n° 2927.

dendum tradere velis, quidquid demum id fuerit, etsi ipsæ illæ tuæ in Fastos Commentationes (1). Spero te nec fidem, nec industriam, nec diligentiam, nec denique literarum elegantiam desideraturum. Quare, cum proprio impulsu, tum et ab illis ipsis (quod illi non vulgaria quædam a te expectari intellexere) rogatus, non potui non hanc novam et emergentem typographicam officinam, tibi ex animo commendare, et si quæ forsan numismata scriptis tuis, sive ornatus gratia, sive et quod id argumentum rei ita postulet, inserta volueris, Hubertus noster illa sine ullo tuo impendio ipse delineabit et in buxum incidenda curabit, aliquanto forsan felicius et fidelius, quam alii plerique, uti ipse nosti. Quæ a me pro meo in viros amicissimos studio et benevolentia liberius aliquanto ad amicissimum perscripta, quæ tua est humanitas, impudentiæ improbitatique (uti spero) haudquaquam imputabis; cæterum, quidquid id est, tuo permittens arbitrio. Valebis, Pighi amicissime, et si modo vacat aliquid, rescribe. Brugis. 3. Kl. April. 1564 (1565 ?).

Tuus ex animo dum sum,
M. Laurinus (2).

Salutant te ex animo cum Hubertus ipse, tum tres illi, quos ante memoravi, qui tibi quoquo modo innotescere, uti doctis omnibus, percupiunt.

---

(1) L'ouvrage de Pighius, dont Marc Laurin fait ici mention, est intitulé : *Annales magistratuum et provinciar.* S. P. Q. R. La première partie (liber I-VI) a été publiée plus tard, en 1599, par lui-même, à Anvers, ex officina Plantiniana apud Joannem Moretum, in-fol. (L'ouvrage complet en trois parties a été édité par les soins d'André Schott, en 1615, à Anvers, ex officina Plantiniana apud viduam et filios Joannis Moreti.)

(2) *Voy.* sur les frères Gui et Marc Laurin (Guido et Marcus Laurinus ou Lauweryn), Foppens, *Bibliotheca belgica,* t. I, pp. 387, 839 et 840; *Hubert Goltzius,* par Félix Van Hulst, 2e édition. Liége, 1846, pp. 19-21. Henri Pantaléon, dans sa *Prosopographia heroum atque illustrium virorum totius Germaniæ,* t. III, Basileæ, ex officina Nicolai Breitingeri, 1566, in-fol., p. 513, finit son article : *Marcus Laurinus Antiquarius,* par ces mots : « ... Brugis Flandriæ magna authoritate agnoscitur, ut quamvis et ipse ætate juvenis, tamen prudentia et rerum gerendarum dexteritate senex esse censeatur. » Dans le recueil de notre bibliothèque on lit une lettre de Pighius à Gui Laurin (ex suburbano Vironi nostri 21 april. 1568), une de celui-ci à Pighius (15 april. 1567 et sept lettres de

III

Eersame sonderlinghe grootconstighe heer ende vriendt Dn. Pigii V. E. gesondheyt ende wolvaret, syn wy altyt begheerlik te horen; met ons syn noch alle gheleghentheden in redclicke ghestalt duor Ghodes genaden. Also joncker Guido Laurin to hüs ghekommen is en my gcseyt heeft, dat V. E. wel soude begheren te sien de medalien van der tyt der Coss. die in unse fasti (1) niet en syn to passe ghekommen, so die heb ick niet willen offte commen laeten daervan die copie, so ick die uit myn boeck te samen ghestellt hebbe V. E. terstont te senden op aventuere of daer iedt inne soude mooghen wesen, dat tot V. E. scer loflicken arbeyt mochte to passe kommen en dienstelick syn. Ick verblyde my van heer Laurin te verstaen, dat V. E. werck so verde ghecommen is, want iek daer seer naer verlange dat et vor ieghelicken mochte ghemeyn werden, versekert synde, dat sulx toor voorderinghe en van profyte van onse fastos syn sal, die ties (tus?) to lieuen (?) ey (?) to meer sal bescheert syn. Anders niet dann seer constiger vrient my seer dienstlick tullvorts ghebiedende met alle vriendclicke grüdtenisse. Desen 24 nov. ao 1567, to Brügghe.

In alles V. E. dienstwillighe,
HUBERT GOLTZ.

Ornatissimo Dn.,
STEPHANO PIGIO.

(*Communiqué par M.* F. L. HOFFMANN.)

Marc Laurin au dernier (Brugis ipso die Palmarum, 1563, postridie Dionysii octobris 1564, 5 kl. april. 1564[65], 15 kl. febr. 1567, XI febr., 14 kl. maji, kl. novbr. 1568).

(1) Fastos magistratuum et triumphorum Romanorum ab urbe condita ad Augusti obitum ex antiquis tum numismatum quam marmorum monumentis restitutos S. P. Q. R. Hub. Goltzius Herbipolita Venlonianus dedicavit. Brugis Flandrorum excudebat Hub. Goltzius, 1566 (à la fin : Mense Martio), in-fol.

*Lettre inédite d'*Adrien de Jonghe (Hadrianus Junius) *à* Plantin.

Martialis omnia accepisse te gaudeo et ut primo quoque tempore diligenter excudas velim (1). Guicciardinum cum Chronographia (2) reddidit tabularius, sed videtur mihi parum in Belgiæ descriptione vir ille quamvis multiscius præstitisse, quod rarum sit, præter digressiones personarum huius ævi, et picturas (3). Eunapio totum me dedi, brevique absoluturum spero, nisi remorarentur lacunæ et prodigiosæ neniæ, ut πάντων i. omnium, pro πάτον i. vestigium vel semitam, et id genus mille alia ; taceo omissas integras lineas et sententias, id quod deprehendi in vita Porphyrii Florentiæ edita (4). Quod si scissem te iturum fuisse ad candidissimum Pighium, Reverendissimi Granvellani secretarium, modis omnibus institissem, ut Eunapium, quem in ea bibliotheca (5) exstare certe scio, vel vitæ meæ (ne

(1) Publié par Plantin en 1568 suivant l'Index librorum qui ex typographia Plantiniana prodierunt. Antverpiæ, ex officina Plantiniana, apud viduam et filios Jo. Moreti, 1615, p. 60, in-16, et « sine annotationibus, in-24. Voy. sur l'édition du Martial de Hadrianus Junius l'ouvrage de M. P. Scheltema : Diatribe in Hadriani Junii vitam, ingenium, familiam, merita literaria. Amstelodami, 1836. in-8°, p. 66. La bibliothèque publique de Hambourg conserve une édition de l'an 1595, Lugd. Batavorum, ex officina Plantiniana, apud Franciscum Raphelengium, 335 pages in-16.

(2) Gilberti Genebrardi Chronographiæ libri II, Paris., 1567, in-fol. (Bibliothèque royale publique de Dresde), ou Arnoldi Pontaci Chronographia, Paris., 156 (?).

(3) L. Guicciardini, dans sa Description de tous les Pays-Bas, donne, comme on sait, des notices curieuses biographiques sur plusieurs Belges célèbres de son temps. Sur les cartes et plans de ce livre on doit consulter les notices de M. Al. Pinchart, dans le *Messager des sciences historiques*. Année 1855, 2e liv.

(4) Porphyrii Philosophi de non necandis ad epulandum animantibus libri IIII. Michaëlis Ephesii : Scholia in IIII libros Aristotelis de partibus animantium. E Medicea bibliotheca (edid. Petrus Victorius). Florentiæ (Bern. Junta), 1548, in-fol., pp. 128-129 : E commentario Eunapij, in quo collegit vitas Philosophorum ac sophistarum. (Bibliothèque publique de Hambourg.)

(5) Fragment d'une lettre de Plantin à Pighius : « Js (Junius) autem opinionem habet Eunapii exemplar manuscriptum esse in bibliotheca Reverendissimi et Illustrissimi Cardinalis Granvellani, quod sibi vel capitis (præter omnia bona)

dicam opum) periculo, obtinere laborasses, quod ipsum, si præstare possis, magno me opere obligatum illi ut intelligat, velim : meque labore immenso liberaris et tuam editionem (1) cohonestaris. Quare da operam, ut obtineas, meas quoque preces adjunge, vel potius publicas. Florum tuum (2) misisse te scribis, sed falsus, nam abest ab exemplaribus missis. Vale. Raptim Harlemo, pridie Laurentii (Augusto 1567.)

JUNIUS.

Humanissimo Viro.
CHRISTOPHORO PLANTINO,
typographo, amico optimo.
Antverpiam
een stuver.

---

periculo, mitti vehementer flagitat, et te salvere jubet plurimum. Epistolam secundam vero hac de re quoniam ad manum habui, mitto. »

(1) Voici la description exacte de cette édition première et très-rare d'Eunapius, selon l'exemplaire de la bibliothèque publique de Hambourg : Evnapivs Sardianvs, De Vitis Philosophorvm Et Sophistarum : Nunc primum Græcè et Latinè editus, interprete Adriano Junio Hornano. Cum indice et Græci exemplaris castigatione. (Marq. typogr.) Antverpiæ, Ex officina Christophori Plantini. M.D.LXVIII. 194 pages et 3 feuillets non chiffrés. Au verso du titre : Svmma privilegii. Bruxellæ xvi. Martij. M.D.LXVIII ; pp. 3-11 : Ad Serenissimam Potentissimamqve Elizabetham, Angliæ, Franciæ, Hiberniæqve Reginam. Harlemo Kal. Martij. An°. 1568 ; pp. 12 et 13 : Ad Eandem Reginam Acrostichis Avctoris ; pp. 14 et 15 : Ad Candidvm Lectorem Interpres ; p. 16 : ΕΙΣ ΕΥΝΑΠΙΟΝ κ. τ. λ. quatre distiques en grec de Gérard Falkeburg ; pp. 17-20 : Evnapii Vita, E Scriptis Potissimvm Ipsivs collecta ; pp. 21-194 : Evnapii Sardiani Philosophorvm ac Sophistarum vitæ, interprete Hadriano Junio Hornano ; 3 feuillets non chiffrés. Index Rervm Et Nominvm. — ΕΥΝΑΠΙΟΥ ΤΟΥ ΣΑΡΔΙΑΝΟΥ ΒΙΌΙ ΦΙΛΟΣΟ'φων καὶ σοφιςων. E bibliotheca Joan. Sambuci Pannonij Tirnauiensis. (Marq. typogr.). Antverpiæ, Ex officina Christophori Plantini. clɔ. Iɔ. LXVIII. 198 pages ; pp. 199 et 200 : Candido Lectori Hadr. Jvnivs S. ; pp. 201-213 : Castigationes Hadriani Jvnii In Evnapivm ; au verso de la page 213 : Privilegii Cæsarei Svmma. Viennæ Austriæ, die vigesima prima mensis Februarij, Anno Domini clɔ. Iɔ. LXV ; au recto du dernier feuillet : Excvdebat Antverpiæ Christophorvs Plantinvs, XII. Kalend. Martias, Anno clɔ. Iɔ. LXVIII. — Avec signatures A — N 3. A 2 — Ξ 3, in-8°. (On trouve aussi un exemplaire de cette édition dans la bibliothèque royale de Bruxelles.)

(2) 1567, in-8°, avec les commentaires de Jean Stadius, l'auteur des *Tabulæ Berganæ sive Ephemerides astrologicæ*. (Son fils Jérôme épousa une des filles de Hubert Goltz.) F. L. H.

MÉLANGES.

Belgica. — Les lecteurs de la Revue se rappellent sans doute un article de l'avant-dernière livraison, intitulé *Americana.* En le communiquant, nous ne nous doutions pas qu'il y eût dans notre pays des singularités similaires qui ne prouvent qu'une chose : c'est que les hommes se ressemblent de l'un à l'autre pôle.

Voici à peu près comment en Belgique se fait la fabrication de ces livres de classe, qu'un quidam appelle classiques.

Soit un professeur ou instituteur désireux non pas de faire mieux qu'un autre, mais de réaliser un bénéfice matériel. Il composera soit une grammaire, soit un livre de lectures morales. Ces livres *classiques* se fabriquent *d'ordinaire* à l'instar de nos journaux politiques. Il y a telle bonne ménagère qui découpe pour son époux-professeur les antiques étoffes bigarrées dont le conjoint va se draper dans sa classe. Le fait est bizarre et drôlatique ; le bas-bleu improvisé, pour cacher les emprunts ou simuler une originalité quelconque, se donne parfois la peine de copier les lambeaux littéraires qui lui plaisent et dont l'imprimeur, intéressé dans l'entreprise, s'émerveille à juste titre.

Voilà donc un ouvrage ciselé et ficelé, nous voulons dire, coupé aux ciseaux et cousu ensemble ; le voilà imprimé sous le nom d'un savant quasi problématique.

Il y a très-peu d'années qu'un confrère du même acabit *traduisait* encore pour ses élèves des opuscules du HOLLANDAIS en FLAMAND de Des Roches, c'est-à-dire, il mettait des *ae* et des *ue* à la place des doubles *a* et *u,* en ajoutant les accents qu'exigeait son système. Le brave homme est mort, les élèves survivent en grand nombre.

Un autre magister ambitionnant la jouissance d'ajouter à son mérite incontestable d'instituteur, celui très-contestable de littérateur, pillait un jour la littérature des écoles hollandaises pour son système,

généralement adopté, d'enseignement flamand et français. La fortune lui sourit depuis trente ans et son nom est aussi immortel que celui des auteurs véritables qu'il a dépouillés.

Voilà donc la recette de la plupart des drogues que l'on administre aux jeunes estomacs belges. Malheur à l'homme d'intelligence, à l'homme de cœur qui voudrait changer cet ordre des choses établi ! Ses livres fussent-ils approuvés par toutes les commissions d'enseignement élémentaire ou moyen, fussent-ils recommandés par toutes les autorités ; eussent-ils été déclarés les meilleurs par le gouvernement et couronnés par lui, peu importe, ils seront exclus de l'école ; nous allons dire pourquoi.

Si, d'après Sheffield, rien n'est en-dessous d'un plagiaire, il ne faut point chercher chez un flibustier littéraire des procédés de délicatesse. Tous les moyens lui semblent bons pourvu qu'ils favorisent son trafic, voire même le secours de quelques aides obligeants ou de quelques dupes, à qui il transmet le mot d'ordre d'insinuer à droite et à gauche que les ouvrages dont il doit redouter la concurrence, sont d'un style trop recherché pour le jeune âge, qu'il s'y trouve des fautes d'attention et des erreurs typographiques, etc.

Un plagiaire avance hardiment le mensonge, et condamne, sans l'avoir lu, tout livre qui offusque le sien ; tandis que, selon lui et les journaux, rien n'est plus approprié à l'intelligence de l'élève, rien n'est plus varié de morale et de style que ses pages d'un pittoresque décousu !

Tel faiseur donc se pose en protecteur des maîtres d'école de province qui veulent bien adopter ses marchandises ; il les choie, les cultive et daigne jusqu'à les traiter de pair et d'ami. Et pourquoi ne leur promettrait-il pas de l'avancement et un poste plus avantageux ? S'il est une contrariété pour lui, c'est d'être quelquefois tenu d'obliger un ami qui se charge de son dépôt. Son égoïsme *littéraire* est si difficile à contenter qu'il ne saurait longtemps contenter autrui.

Il résulte de ce qui précède que le gouvernement belge, avec toutes ses commissions d'enseignement, est impuissant à faire adopter un livre dans les établissements où l'instituteur se fait compilateur et propagateur intéressé de son fabricat. A plus forte raison s'ensuit-il que le gouvernement dilapide les deniers du Trésor, en décernant

des prix à des livres de lecture. Il s'ensuit également que les personnes les plus capables ne voudront plus entrer en lice avec des compétiteurs à qui l'adresse tient lieu de savoir et de sentiment.

J. M. Dautzenberg.
Prudens Van Duyse.

Ixelles, 26 septembre 1855.

Presse périodique. — *Statistique.* — La ville de New-York, avec sa population de 850,000 âmes, compte plus de 120 journaux se répandant par an à 80 millions d'exemplaires; Londres, avec ses 2,360,000 habitants, n'en a que 94 se répandant à 53 millions d'exemplaires.

Les chiffres respectifs, pour le Royaume-Uni, sont 516 journaux et 90 millions d'exemplaires, pour les États-Unis (en 1850) 2,526 journaux et 526,409,978 exemplaires. Ce dernier chiffre corrige celui que nous avions indiqué plus haut, p. 131.

— D'après le rapport du jury de l'exposition de Munich de 1854, il paraissait à cette époque en Allemagne 2,025 écrits périodiques, dont 403 avaient un caractère politique.

Typographie en Hollande. — D'après l'*Annuaire politique et économique* pour 1855 (Amsterdam 1855), on compte à Amsterdam 28, à Harlem 6, à Utrecht 10, à Groningue 11, à Leyde 7, à La Haye 6 imprimeries. Ces 68 imprimeries occupaient 1,008 ouvriers.

Bibliothèques. — États-Unis. Nombre des bibliothèques publiques en 1850 : 1,217, avec 1,446,015 volumes.

Ventes de livres. — On a vendu récemment à Londres, aux enchères publiques, une collection de livres relatifs aux jeux d'échecs. Le *Game and Playe of the Chesse*, le premier livre imprimé en Angleterre par Caxton et daté de 1474 (62 fol.), fut adjugé à 1,530 francs. Ce même exemplaire avait été payé, en 1826, par lord Audley, 31 livres 10 sh. (soit 797 francs). Un autre traité sur la même matière, celui de Lucena (en espagnol) est monté à 21 livres, tandis que le *Scaecspel*, imprimé à Gouda par Gérard Leeu, en 1479

(*voy.* le *Bulletin,* t. IV, p. 256, n° 15), n'atteignit qu'un prix de 5 liv. 15 sh.

Distinction. — Les personnes au courant des publications historiques officielles successivement émises par le gouvernement belge, et principalement de celles qui se rattachent à nos anciennes relations avec l'Espagne, auront su apprécier les services rendus sous ce rapport par don Manuel Garcia Gonzalez, garde des Archives royales de Simancas. Elles apprendront donc avec plaisir, un peu tard peut-être, que l'Ordre de Léopold lui a été conféré par le Roi, en date du 9 juin dernier.

La Sorbonne. — A la distribution des prix du concours général des lycées de Paris et de Versailles, qui a eu lieu à la Sorbonne, le 13 août, après le discours de M. le ministre de l'instruction publique et celui de M. le préfet de la Seine, l'honorable M. Ambroise Firmin Didot, membre du conseil municipal, a pris la parole et recueilli toutes les marques d'assentiment de son auditoire. Il s'est exprimé ainsi :

« Monsieur le ministre et Messieurs,

« En me félicitant d'assister comme membre du conseil municipal de la ville de Paris à la cérémonie de l'inauguration de la reconstruction de la Sorbonne, permettez-moi de rappeler, au nom de l'imprimerie de Paris, laquelle, dès son origine, fit partie intégrante de l'université, que c'est ici, *in ædibus Sorbonæ,* que parut le premier livre imprimé à Paris, et qu'Ulrich Gering, naturalisé Français par Louis XI, plein de reconnaissance pour les encouragements, l'hospitalité gratuite et le bienveillant accueil qu'il reçut de la Sorbonne, où l'avait appelé son recteur Guillaume Fichet, légua en mourant, en faveur des élèves et des professeurs de la Sorbonne, la moitié de sa fortune et l'autre moitié au collége Montaigu.

« Espérons que cet heureux accord qui régna, dès son origine, entre la Sorbonne et l'imprimerie, s'il fut parfois troublé par des erreurs réciproques, contribuera désormais à accélérer le progrès des lettres et des sciences, qui font la dignité de l'homme dans la bonne fortune et sa consolation dans la mauvaise. »

Un livre ressuscité. — Parmi les nombreux pamphlets que la réforme religieuse fit naître en Italie, aucun ne se répandit avec une rapidité aussi grande que le petit traité anonyme intitulé *du Bienfait de Christ.* Il parut pour la première fois en langue italienne à Venise, en 1542, et il en fut imprimé, dans un espace de six ans, environ 40,000 exemplaires, sans compter les éditions qui, dans l'intervalle, furent entreprises à Modène et ailleurs. L'effet prodigieux qu'il exerça sur les esprits, dirigea naturellement tous les efforts de l'inquisition sur cette œuvre dangereuse, et M. Ranke rapporte qu'il a été dressé à Rome un grand nombre de bûchers composés d'exemplaires du livret en question. On conçoit ainsi l'extermination complète de ce dernier; de même, les traductions française, espagnole, croate et anglaise, qui avaient surgi dans un intervalle de trente ans, finirent bientôt par disparaître, au point que Ranke et Macaulay mettaient tout bonnement le traité *du Bienfait de Christ* au nombre des *libri deperditi,* aussi bien que les parties manquantes de Tite-Live.

C'est donc avec une grande surprise que le monde théologique non moins que les bibliophiles ont appris récemment que le bouquin, mort et enterré, venait de renaître de ses cendres, ou pour être plus exact, ressusciter du tombeau où il reposait depuis près de trois siècles. En effet, un exemplaire italien, imprimé à Venise, en 1543, fut déterré des archives de St-John 's College à Cambridge, et le célèbre philologue Churchill Babington de cette université, s'empressa aussitôt à en faire faire une réimpression exacte en y joignant, outre une préface détaillée, les vieux textes français et anglais qui s'étaient également retrouvés dans le dit collége. Avant même l'apparition de cette édition de Babington, une version allemande avec le texte original en regard avait paru à Leipzig. Nous ne voulons point exposer ici ce qui donne à ce livret sa véritable valeur; il nous importait de communiquer à nos lecteurs la nouvelle d'une résurrection littéraire que nous tenions nous-même de la *Gazette d'Augsbourg,* du 5 octobre dernier. Ajoutons encore que la question longtemps débattue sur l'auteur, paraît être définitivement résolue en faveur d'Aonio Paleario, le fameux professeur de Sienne, qui rivalisait avec Virgile et Cicéron comme orateur et comme poëte, et qui fut brûlé vif par ordre de Pie V, en 1566.

— Une revue curieuse et fort digne d'attention qui se publie à Paris tous les quinze jours, la *Revue contemporaine,* vient, depuis quelques mois, d'aborder le domaine de la bibliographie. Chacun de ses numéros contient sous le titre de *Nouvelles et faits bibliographiques,* un aperçu des ventes faites ou annoncées ; une analyse de quelques ouvrages nouveaux, une liste des principales productions françaises ou étrangères survenues dans la quinzaine.

Salomon de Tultie. — L'*Athenœum français* nous a apporté dans un de ses derniers numéros, la solution d'un problème qui nous avait souvent arrêté dans la lecture de Pascal.

L'immortel auteur des *Pensées* écrivait ceci : « La manière d'écrire d'Epictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure plus dans la mémoire et qui se fait le mieux citer... on ne manquera jamais de dire que Salomon de Tultie dit que lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune... »

M. Prosper Feugère, le patient et habile éditeur des Pensées convient (t. I, p. 253, édition de 1844) que ses recherches et celles de plusieurs érudits n'ont pu rien découvrir au sujet de *Salomon de Tultie ;* il suppose une altération dans le nom de ce personnage inconnu.

On a découvert que ce nom est l'anagramme de celui de Louis de Montalte, pseudonyme qu'avait pris Pascal en publiant les *Provinciales ;* c'est donc lui-même que, sous le nom énigmatique de *Salomon de Tultie,* Pascal a placé auprès d'Epictète et de Montaigne.

Cette découverte intéressante mérite d'être connue et nous nous empressons de l'emprunter à l'*Athenœum.*

Auteurs décédés. — A Breslau, au mois d'août dernier, Charles Adolphe Menzel, auteur de différents ouvrages historiques fort estimés sur la Silésie et l'Allemagne et en dernier lieu d'une *Histoire politique et religieuse des royaumes d'Israël et de Juda* (Breslau, 1853). Il était né à Grünberg (Silésie), le 7 décembre 1784, fit ses études à Breslau et à Halle, fut successivement précepteur dans quelques familles nobles (1804 à 1809), professeur et prorecteur au collége Elisabethanum de cette ville, bibliothécaire de la bibliothèque

Rhediger, et remplit, depuis 1824, les hautes fonctions de conseiller de consistoire et des études. Son principal ouvrage est intitulé : *Neuere Geschichte der Deutschen von der Reformation bis zur Bundesacte* (vol. 1-14, Breslau, 1826-1848). L'attitude quelque peu hostile qu'il y a prise contre la réforme religieuse lui avait suscité beaucoup d'adversaires. Il était aussi un des continuateurs de la célèbre histoire universelle de Becker.

— 1er septembre, à Cologne, le docteur Bernard Thiersch, ci-devant directeur du collége de Dortmund et philologue distingué. On a de lui entre autres un excellent travail « *sur l'époque et la patrie d'Homère* » (2e édit., 1832) et deux volumes d'une édition (restée incomplète) d'Aristophane, entreprise en collaboration avec F. Ranke (Leipzig, 1830). Il s'était acquis une réputation toute spéciale par la composition du fameux *Chant prussien* commençant par les mots : *Ich bin ein Preusse, kennt ihr meine Farben ?* Il était un des frères cadets du célèbre helléniste Frédéric Thiersch à Munich. »

— 13 septembre, à Erlangen, le professeur de théologie Engelhardt, célèbre par des travaux remarquables sur le domaine de l'histoire ecclésiastique. Il était occupé en dernier lieu à préparer pour l'impression les *Mémoires* inédits de son ami, l'illustre poëte Platen, mort à Syracuse, en 1835.

Le catalogue Fortsas. — M. Chalon nous prie de faire connaître que c'est sans son assentiment que M. Hoyois, de Mons, a annoncé une édition nouvelle du *Catalogue Fortsas.* « Reproduire, après quinze ans, dit M. Chalon, une facétie usée jusqu'à la corde, est un rabâchage dont je ne veux pas qu'on puisse me croire complice. » Pour notre part, nous désirons vivement que M. Hoyois renonce à cette publication. Il se peut que ce projet ne soit pas tout à fait en opposition avec le droit strict ; mais il n'aura jamais l'approbation de ceux qui savent qu'il est encore d'autres droits d'auteur que ceux consignés dans le code.

NÉCROLOGIE.

Le 6 octobre est mort à la Haye auprès de son frère, après une maladie d'un mois, M. **Jean Fallati,** professeur ordinaire d'économie politique à Tubingue et premier bibliothécaire de cette université. M. Fallati, né à Hambourg, le 15 mars 1809, d'un père originaire d'Italie, était un des premiers économistes d'Allemagne et s'était fait remarquer parmi les savants étrangers venus à Bruxelles il y a deux ans lors du premier congrès statistique. Membre de la chambre des députés de Wurtemberg, il fut élu dans ce pays pour le parlement de Francfort en 1848, et devint, à cette époque, sous-secrétaire d'État dans le département du commerce de ce célèbre cabinet national, qui gouvernait alors l'Allemagne sous le vicaire de l'Empire et sous la présidence de M. de Gagern. Depuis 1850, M. Fallati, rendu à sa chaire universitaire, occupait les fonctions de bibliothécaire en chef à Tubingue.

— La littérature flamande vient de faire une perte des plus sensibles. M. **Dierickxens,** dont le pseudonyme d'Eugène Zetternam est si populaire dans la Belgique flamande, vient de s'éteindre, à peine âgé de 29 ans. Le jeune et brillant écrivain est mort à Anvers, le 10 octobre, des suites d'une affection pulmonaire et cérébrale. Il y a une douzaine d'années que Zetternam se fit connaître par un roman fantastique intitulé *Rowna,* suivi bientôt de divers drames et nouvelles qui tous furent reçus avec le même empressement du public flamand. Il fut couronné successivement dans différents concours, à Gand, pour son roman *Monsieur de Lichtervelde;* à Deynze, pour celui de *Simon Cockerrmoes;* à Bruxelles, pour son *Traité de l'influence du français sur le développement intellectuel des populations*

flamandes, et enfin, l'année dernière, à Anvers, pour son *Aperçu historique de l'art en Belgique.*

La mort a frappé le fécond écrivain au moment où il allait recueillir le fruit de ses longues veilles, au moment où ses ouvrages tels que l'*Invasion des Cimbres* et la *Recette pour faire fortune,* traduits en français et en anglais, promettaient d'étendre sa réputation au delà des étroites frontières de notre pays.

— Le petit homme maigre, alerte, obséquieux, dont il a été question dans notre dernier cahier (p. 319), où il n'était désigné que par les initiales P. M., s'appelait **Pietro Matranga**; il était « scrittore della Biblioteca Vaticana » et du vivant de Maï le Tullius Tiro du célèbre cardinal, comme le fait bien ressortir l'extrait d'un *Voyage d'Italie en* 1847 que nous avons inséré et qui nous avait été communiqué par notre obligeant ami, M. Hoffmann. Nous lisons dans une des dernières correspondances d'Italie que l'érudit abbé sicilien qui, en 1850, avait publié un volume « Anacreontea », d'après un codex de la Vaticana, a succombé le 3 octobre à une attaque d'apoplexie. Les savants nombreux qui ont eu recours à ses services, lui conserveront tous un souvenir de reconnaissance pour sa serviabilité.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Bibliothèque impériale. — Catalogue de l'histoire de France. Tome second, in-4°. *Voy.* plus haut, p. 72.

Ce volume de 780 pages vient de paraître et continue le précieux inventaire de toutes les richesses que renferme l'immense dépôt de la rue de Richelieu. Voici les dispositions principales de ce second tome :

Règne de Louis XIV, 4,503 numéros.

Règne de Louis XV, 1,337 numéros.

Règne de Louis XVI (jusqu'à septembre 1793), 6,163 numéros.

Actes et délibérations des autorités, sections et clubs de Paris et de la province, 1789-1792, 1,145 numéros.

A ces 14,454 numéros, il faut ajouter 1,340 mentions d'éditions nouvelles et 4,478 articles à astérisques ou rappels. On trouve un total de 20,272 mentions.

Il ne saurait être question de donner une idée de ce que présentent ces longues nomenclatures ; nous nous bornerons à dire qu'il n'y a guère d'ouvrages imprimés en France dont on puisse constater l'absence, mais les publications étrangères offrent bien des lacunes ; ainsi, à l'égard de la *correspondance* de la duchesse d'Orléans, mère du régent, on trouve diverses éditions françaises, mais on ne rencontre ni l'édition allemande, publiée en 1789, avec l'indication de Strasbourg, ni le volume imprimé en 1791 sous la rubrique de Dantzig, et qui renferme des lettres, lesquelles ont été, pour la première fois, connues en France par suite de la traduction complète de la *correspondance* en question, mise au jour à Paris, il y quelques mois, par l'éditeur Charpentier [1].

Une grande quantité de *mazarinades* gonfle singulièrement la liste des écrits relatifs au règne de Louis XIV (nous avons remarqué un de ces opuscules dont le titre est en grec); plus tard, les états-généraux, les événements de la révolution, produisent une multitude de brochures bien dignes pour la plupart de l'oubli qui les dévore, mais ayant pour résultat de tenir une place énorme dans un catalogue où tout est enregistré; on distingue, dans cette masse de papier noirci, des écrits qui ont eu la prétention de se faire remarquer par la singula-

---

[1] Nos lecteurs savent que le traducteur de cette correspondance est l'auteur de ce compte-rendu lui-même, M. Gustave Brunet. *Voy.* plus haut, pp. 275-277.

rité du titre ou l'originalité des lieux supposés d'impression. Voici quelques exemples pris à l'ouverture du livre :

Réflexions concernant le bien de l'État, par le chevalier Seigneur, *de l'île de Corse où est située la tour où fut enfermé Sénèque pour avoir dit des vérités,* 1789.

Chasse nouvelle aux bêtes puantes et féroces qui dévastent le royaume, de *l'imprimerie de la Lanterne,* 1789 (¹).

Confession testamentaire de M. Cazalès. De l'imprimerie des Aricots, rue des Ballets, à côté d'un tas de neige qui fond au clair de la lune.

Les faux serments ou extrait des Mille et un contes bleus de la nation française. A Paris, chez Brave-Homme, imprimeur des mensonges brochés en rouge et des contes reliés en bleu.

Têtes à prix avec le sommaire de leur vie et de leurs crimes. De l'imprimerie de Pierre sans peur, 1792.

Nous laissons de côté les *Amours de l'abbé Maury avec Proserpine*, les *Soufflets du maître perruquier à sa femme,* et d'autres brochures dont le titre fait sans doute tout le mérite. Dès 1792, les mots qui voltigeaient sur le bec de Vert-Vert se montrent tout au long sur quelques frontispices, et plusieurs écrits témoignent de toute la licence que se permettait la presse dans ces jours de désordre; l'administration de la bibliothèque les place dans la *réserve,* c'est-à-dire dans les armoires fermées sous clef. Voici le titre d'un de ces opuscules peu édifiants ; il est rare et presque inconnu : Apparition de Thérèse-Philosophe à Saint-Cloud, ou le Triomphe de la volupté. Ouvrage volé dans la poche d'un aristocrate, par M. Barnave. A Saint-Cloud, chez la mère des Grâces, 1790, in-12.

Nous pourrons d'ailleurs avoir l'occasion de revenir sur ce second volume dont nous tenions à constater la naissance ; nous finirons en disant que l'impression fait honneur aux presses de MM. Didot ; nous n'avons remarqué d'autre faute d'impression qu'une inexactitude typographique dans le titre d'un ouvrage anglais (page 17, *from he* au lieu de *from the*).

Description des tombeaux de Godefroid de Bouillon et des rois latins de Jérusalem jadis existant dans l'église du Saint-Sépulcre ou de la Résurrection, par le baron DE HODY. Bruxelles, H. Goemaere, 1855, IV et 528 pages, in-12 (avec 11 planches lith.). — Se vend au

---

(¹) Cette désignation caractéristique, à cette époque de pendaisons populaires, rappelle deux autres écrits tout aussi recommandables : *le Réverbère citoyen* et *Lettre d'un citoyen très-actif du faubourg Saint-Antoine, directeur général du comité des réverbères,* opuscule qui fait partie d'un *Supplément au nouveau dictionnaire français, se trouve chez Madame Bailly, rue Trousse-Vache,* 1790.

La mitre renversée ou le feu de l'encensoir éteint. Paris, *dans les décombres de l'archevêché,* 1789.

profit de l'hôpital catholique fondé à Jérusalem par Mgr. le patriarche Valerga.

Évidemment l'auteur a donné à la formule du titre de son ouvrage des proportions trop étroites. Selon le contenu, voici à peu près ce que nous aurions inscrit sur la couverture du livre : *Les rois latins à Jérusalem et leurs tombeaux. — Revue critique des relations ou opinions publiées par les auteurs anciens et modernes sur quelques points controversés de l'histoire des rois latins, sur leurs mérites respectifs, sur Pierre l'Hermite, sur l'ordre du Saint-Sépulcre, et particulièrement sur les tombeaux jadis conservés dans la chapelle dite d'Adam à Jérusalem.*

Il est vrai, un intitulé de ce genre avait quelque chose de sonore, et M. le baron de Hody préférait abriter les fruits de ses longues et minutieuses recherches, sous des dehors plus modestes. La description des tombeaux, en tant que description, constitue la moindre partie du travail; disons cependant qu'au point de vue de l'auteur, qui vise à la restauration de l'ancien sépulcre de Godefroid de Bouillon et qui à la fin du livre en développe chaleureusement le projet, cette partie primait toutes les autres et devait avant tout attirer l'attention du public. Avant de faire connaître à nos lecteurs les sujets si variés du volume, nous leur devons une observation préalable ; c'est que le livre ne prétend être autre chose qu'une suite de collectanées sur les sujets indiqués, qu'il n'est pas précisément exécuté d'après les règles de l'art et qu'il représente en quelque sorte une grande agglomération de détails, rassemblés pour ainsi dire au pied de l'œuvre, et dont une plume exercée et brillante pourra peut-être un jour composer un travail harmoniquement agencé et réellement littéraire. M. de Hody, nous le répétons, s'est assigné un rôle trop subalterne; il aurait pu combiner avec le mérite d'avoir accumulé de vastes matériaux celui de les avoir dégrossis et présentés de manière à ce que son œuvre procurât à la fois une lecture agréable, émouvante et des enseignements graves et salutaires. Il ne lui manquait pour cela ni le talent du débit, ni cet élan de l'âme qui captive. En effet, tout arides qu'elles paraissent, les monographies ou plutôt les notes si savantes dont se compose le livre, respirent de nobles sentiments, trahissent, de la part de l'écrivain, un dévouement à toute épreuve pour l'Église au sein de laquelle il est né, laissent percer à chaque page une affection vive et profonde pour le milieu politique et national, où il a été appelé à déployer son énergique activité. A raison de ces qualités, tenant compte de son zèle, qui nous semble consciencieux, de la pieuse intention surtout qui a dicté son travail, de ce *pèlerinage* (1) littéraire en un mot qu'il s'est imposé, nous lui pardonnons volontiers d'avoir glissé par-ci par-là de ces *expressions peu bienveillantes ou de ces appréciations blessantes,* dont il fait lui-même le reproche, et à juste titre peut-être, à l'auteur de la *Topographie von Jerusalem,* M. Tobler.

(1) Préface, p. II.

Voici donc le sommaire du recueil plein d'intérêt que nous annonçons :

Controverse relative à la famille et au lieu de naissance de Godefroid de Bouillon (l'auteur se prononce décidément pour Baisy), pp. 1-36. — Discussion du mérite de Godefroid comme homme, comme vassal, comme chef militaire; définition de la dignité qui lui fut conférée par les croisés sous les murs de la ville sainte, pp. 38-57 ; — Conflit entre l'esprit féodal et les vues du clergé lors de la constitution du royaume de Jérusalem, pp. 57-84 ; — Rôle qu'a joué dans ladite circonstance le patriarche Arnould de Rohes, pp. 84-120 ; — Appréciation du mérite de Pierre l'Hermite et exposé de la polémique engagée récemment au sujet du lieu de sa naissance (M. de Hody se prononce ouvertement contre les titres invoqués par la Belgique et il a raison de s'en consoler), pp. 121-178 ; — Notice sur les chevaliers du Saint-Sépulcre, pp. 179-223 ; — Dissipation du faux prestige, dont l'histoire et la tradition ont entouré la personne de Godefroid de Bouillon lequel, selon l'auteur, n'a pas non plus le mérite d'avoir rédigé les assises, pp. 225-237 ; — Notices historiques sur Baudouin d'Édesse, premier roi de Jérusalem, et sur ses successeurs, pp. 239-272 ; — Chapelle dite d'Adam, à laquelle l'auteur revendique son vrai nom de chapelle de Godefroid de Bouillon ; opinions sur le véritable âge de l'église du Saint-Sépulcre, pp. 274-317 ; — Témoignage des voyageurs quant à l'emplacement des tombeaux des rois latins, pp. 318-429 ; — Forme, matériaux et dimensions de ces tombeaux, pp. 429-447 ; — Leurs inscriptions, pp. 448-497 ; — Enfin, sous forme de conclusion, développement du vœu que le tombeau du grand héros belge soit reconstruit aux frais de l'État belge et qu'un prêtre de cette nation célèbre chaque jour le saint sacrifice dans la chapelle de Godefroid de Bouillon pour la prospérité de la Belgique ; à cette occasion l'auteur passe en revue les largesses dont les lieux saints, à diverses époques, ont été l'objet de la part des princes souverains de notre pays.

Pour l'accomplissement de sa tâche M. de Hody s'était armé d'un attirail prodigieux de bouquins respectables, de livres et de pamphlets estimés ; sa revue critique s'étend sur une infinité d'auteurs, appartenant à tous les âges du christianisme, à toutes les directions de l'esprit antique et moderne, et son livre ressemblerait presque à une mosaïque de citations, s'il n'était entrecoupé par de judicieux résumés, de solides conclusions. On comprend que dans des questions, où doit inévitablement se mêler pour une part le sentiment religieux, nous nous abstenons dans ce recueil, d'exercer les droits de la critique, en supposant que nous nous sentions capable de l'entreprendre ; que nous hésitons par exemple à discuter ici les causes, le but et les résultats des croisades tels que les admet notre auteur, à réfuter telle appréciation, à protester contre tel rapprochement. Notre journal, en littérature militante, est un terrain neutre ; il nous convient donc avant tout de relater avec impartialité, écartant les discussions irritantes, et laissant humblement à chacun sa façon de sentir et de penser, et si jamais une voix intérieure nous pousse à prendre part au combat, d'aller batailler sous une autre bannière. Mais quand il s'agit du côté purement historique, purement littéraire d'un ouvrage, nous revendiquons tous les droits attachés à la critique.

C'est à ce titre que, tout en nous inclinant devant la patiente élucubration de M. le baron de Hody, à qui l'on ne reprochera pas, à coup sûr, d'avoir été paresseux à consulter des sources et à s'appuyer de preuves et d'allégations, nous nous permettons de lui reprocher un oubli et de lui signaler un livre qui doit lui être resté inconnu. Nous voulons parler de l'*Evagatorium* du dominicain Fabri, publié par les bibliophiles de Stuttgart et dont il est parlé plus longuement aux pages 193-200 de ce volume. A la vérité il est fait assez souvent mention de la relation de Fabri; mais ces citations ne se rattachent qu'à l'extrait allemand qui en a été donné dans le *Reyssbuch des heiligen Landes* et non pas au manuscrit original édité par M. Hassler. Nous pensons que ce dernier, qui comprend trois forts volumes, aurait pu être d'une grande utilité à l'auteur dans la solution des questions relatives aux chevaliers du Saint-Sépulcre, à l'historique et aux métamorphoses successives de l'église de la Résurrection et à plusieurs autres points. Il y aurait pu constater, par exemple, l'identité des *Géorgiens* et des *Nubiens,* aux mains desquels se trouvait du temps de Fabri la chapelle de Godefroid de Bouillon, et leur distinction d'avec les *Abyssiniens.* Parmi les omissions, qui nous ont frappé dans le livre, nous citerons encore celle de l'ouvrage de Wilken, qui, nous semble-t-il, présentait certainement tout autant d'instruction que celui de Michaud.

A la page 292 l'auteur cite un livre italien publié à Venise en 1598. Nous sommes tout prêt à croire avec lui que la rédaction du texte remonte bien au delà de cette date et pourrait même appartenir au XIVe siècle; mais ce qui nous a semblé étrange, c'est qu'il assigne à une gravure qui accompagne ce livret et qu'il a reproduite en fac-simile à la fin de son livre (pl. X) la date du XIIIe siècle. Il faut évidemment changer les mots *d'après une gravure du* XIII*e siècle* et lire : *d'après un dessin du* XIV*e siècle.*

Nous ne terminerons pas sans rendre hommage à l'esprit d'impartialité, avec lequel l'auteur s'élève contre certains récits de la première croisade. Il se manifeste surtout dans le chapitre qui traite d'Arnould de Rohes, où M. de Hody prenant fait et cause pour le chapelain du duc de Normandie, semble repousser avec celui-ci le prétendu miracle de la sainte lance d'Antioche. L'auteur ne se laisse pas égarer non plus par un patriotisme aveugle, lorsqu'il s'agit de fixer le mérite du héros belge à qui la plus forte partie de son livre est consacrée. « Ce n'est guère que sous bénéfice d'inventaire qu'on pourra lire la partie de l'histoire des croisades qui le concerne, tant qu'un écrivain compétent, armé du flambeau d'une critique sévère, n'aura pas donné au public sa biographie, dégagée de toutes les erreurs, de toutes les fables, de toutes les exagérations dont fourmillent les récits de cette vie si incidentée et si intéressante pour la Belgique. »

Le sujet indiqué par le baron de Hody figurerait, nous semble-t-il, fort bien sur le programme des concours historiques de l'Académie de Belgique.

AUG. SCH.

Caquets de l'accouchée, nouvelle édition revue sur les pièces originales et annotée par Édouard Fournier, avec une introduction par M. Le Roux de Lincy, xlvj et 300 pages. Paris, Jannet, 1855, grand in-18.

L'activité de M. Jannet que nous signalions dans notre dernier cahier, p. 353, ne se ralentit point. Nous parlerons aujourd'hui de quelques nouveaux volumes dont il vient d'enrichir sa *Bibliothèque elzevirienne*. L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre singulier est une des satires les plus remarquables du dix-septième siècle; elle est bien connue des bibliophiles qui la payaient très-cher, mais elle ne se trouvait que chez quelques amateurs peu nombreux. L'auteur de ces *caquets* se sert d'un usage de l'époque pour passer en revue les différentes classes de la bourgeoisie parisienne; les officiers de justice, les officiers municipaux, les financiers, les prêteurs sur gages, sont mis tour à tour sur la sellette et assez maltraités. Les enrichis célèbres, les usuriers du temps sont nommés en toutes lettres. L'écrivain excelle dans l'art difficile de faire tenir aux acteurs qu'il met en scène un langage en harmonie avec leur caractère et disposé de telle sorte qu'ils se chargent de faire leur propre satire. Les notaires, les médecins, les apothicaires sont censurés avec une verve impitoyable et fort amusante. Parmi bien des commérages et des peintures privées qui révèlent les habitudes de la vie parisienne il y a deux cent vingt-trois ans, on rencontre des traits qui ont rapport aux événements politiques du temps et à des personnages célèbres du commencement du règne de Louis XIII.

L'auteur de ces spirituels caquetages est resté inconnu; on comprend sans peine que la hardiesse de ses tableaux, l'audace avec lequel il nommait les personnages, lui aient imposé la loi de garder un anonyme sévère.

Les *caquets* parurent d'abord en 1622 et forment huit opuscules séparés auxquels il faut en joindre trois autres composés par d'autres personnages. Les huit premiers ont été réunis et publiés en 1623, en 1624 (deux fois), et plusieurs fois depuis; ces vieilles éditions, devenues fort rares, sont loin d'être correctes et le personnage auquel on doit l'édition de 1623 que toutes les autres reproduisent, a maladroitement introduit des changements qui sont loin d'être des améliorations. Le nouvel éditeur a très-judicieusement réimprimé textuellement les pièces originales, en y joignant les principales variantes de l'édition de 1623, et en y ajoutant les trois pièces qui depuis 1622 n'avaient jamais reparu (1). Un littérateur connu par de curieux et savants travaux, M. Fournier, s'est chargé de la tâche difficile de réunir le plus d'éclaircissements possible sur les personnes

(1) Parmi ces pièces figurent les *Essais de Mathurine*, nom d'une espèce de folle de bas étage qui jouait à la cour de Marie de Médicis un personnage bouffon. L'opuscule qui porte son nom présente des traits piquants et spirituels mais gâtés par un cynisme de langage que n'excuse même pas l'état de folie du personnage à qui on le prête.

et sur les événements dont il est question dans les *caquets*; à force de recherches dans les documents du règne de Henri IV et de son fils, il est parvenu à jeter un jour tout nouveau sur les hommes et les choses dont il est question dans ces entretiens, et grâce à lui, ce livre qui n'avait été considéré que comme une facétie divertissante, sera classé dorénavant parmi les ouvrages historiques, échos fidèles des préjugés et des opinions d'une époque.

Les notes de M. Fournier sont nombreuses et instructives; elles présentent de curieux détails sur la littérature de l'époque, sur les célèbres farceurs du temps, Tabarin, Gautier Garguille et leurs confrères, sur les mœurs et les usages. L'annotateur des *caquets* a pris la peine de parcourir une foule de livrets contemporains où personne ne s'avisait de regarder, et il y a fait ample moisson de détails instructifs et piquants. N'omettons pas parmi les mérites de cette édition, celui, très-digne d'être pris en considération, de renfermer un ample *index* fait avec grand soin. G. B.

O.-L.-V. op 't Staeksken te Antwerpen (1124-1481). Beschryving dezer collegiale en historische verhandeling over de bedieningen en kleedy der geesteliken dezes tempels, door P. Genard. Antwerpen, 1853 (1855), 1 vol. in-8°, 101 pages, fig. (1).

Cette magnifique et somptueuse cathédrale d'Anvers, une des merveilles de l'architecture, n'est pas le premier temple que le peuple pieux de cette ville érigea à l'honneur de la mère de Dieu. A l'endroit même où s'élève aujourd'hui la vaste église aux sept nefs, existait autrefois, avant la fin du xve siècle, une basilique romane d'une dimension moindre sans doute, mais remarquable aussi par sa construction. M. Génard a entrepris de faire la description posthume de cet édifice; il a fait sortir avec un plein succès son histoire de la poudre des archives, et non-seulement il a réussi à nous en faire connaître la disposition et l'arrangement intérieur, mais encore il nous en donne un dessin authentique. C'est vraiment de la paléontologie architecturale. Le savant auteur a découvert un sceau attaché à un acte daté de 1389 : ce sceau portait pour souscription : *Sigillum decanatus Christianitatis Antverpiensis,* et portait l'effigie d'une église romane à deux tours posées latéralement. Appliquant à l'explication de cette figure le système proposé par M. Piot, et d'après lequel les sceaux des chapitres, doyennés, etc., auraient offert pendant plusieurs siècles la représentation exacte des églises auxquelles ils appartenaient, M. Génard a fait une comparaison minutieuse de l'édifice sculpté sur le sceau avec la restauration qu'il pouvait en faire

---

(1) Notre-Dame sur la Branche, à Anvers (1124-1481). Description de cette collégiale et étude historique sur les fonctions et le costume des ecclésiastiques attachés à ce temple, par M. Génard. Anvers, 1853.

d'après les mentions trouvées dans les documents des archives. L'identité est complète. Cette curieuse exhumation d'un édifice détruit depuis plus de trois siècles est une preuve de plus des résultats merveilleux que l'on obtient en joignant la sagacité archéologique à de patientes recherches.

M. Génard ne se borne pas à reconstruire le temple, il termine en décrivant les objets d'art qu'il renfermait dans son enceinte et jusqu'aux vêtements des ecclésiastiques qui le desservaient. Ce sont encore des sceaux qui lui ont fourni le dessin du costume des archidiacres, des prévôts et des chanoines attachés à cette collégiale. Il nous donne aussi des renseignements sur l'école musicale qui s'y rattachait et sur le cérémonial des processions à l'époque où existait la vieille basilique. En un mot, c'est une résurrection totale. L'ouvrage de M. Génard est un excellent modèle de monographie : écrit avec élégance, orné de dessins fidèlement exécutés, soutenu par une érudition solide, il prendra place à côté des meilleurs travaux qui ont été inspirés par l'étude des admirables monuments de nos provinces.

L'exécution typographique du livre, — et c'est un point que nous apprécions, nous autres bibliophiles, — l'exécution typographique est très-soignée. Depuis longtemps, du reste, les presses d'Anvers nous ont habitués à une élégance, à un bon goût, à un soin général, dont la capitale ne voit plus d'exemples qu'à de rares intervalles.

Nous formons le vœu que M. Génard veuille bien nous donner une édition française de son remarquable ouvrage. L'auteur, dans ses travaux antérieurs, nous a fourni des preuves qu'il manie la langue française aussi bien que sa langue maternelle. La cathédrale d'Anvers est un monument européen et son histoire primitive est très-digne d'être écrite dans la langue universelle de l'intelligence. L'auteur a satisfait à ses compatriotes, qu'il veuille bien aujourd'hui satisfaire à la science. C. R.

Bibliothekstechnik. **Mit einem Beitrag zum Archivswesen. Von Johann Georg Seizinger, z.-Z. Bibliotheks-Sekretär am germanischen Museum zu Nürnberg. Nabst 44 Formularen. Leipzig, H. Costenoble, 1855, in-8°. iv et 102 pages, plus 44 échantillons de bulletins de catalogue. Prix fr. 5-35.**

L'existence des bibliothèques publiques est fondée sur l'intention de faciliter l'étude dans ses objets les plus variés ; elles répondent par conséquent à un intérêt général. C'est aussi au point de vue de cet intérêt général qu'il faut se placer quand il s'agit d'organiser le service, de régler l'administration de ces établissements. Or cet intérêt général commande deux choses : d'abord que l'accès des trésors mis au service des citoyens par l'État ou l'autorité locale, ne tourne pas au détriment de la chose publique ; que le prêt des livres soit réglementé de façon à ce que, par la faute d'un seul, tous ne soient point lésés, d'après l'ancien prin-

cipe *sic utere tuo* (jure) *ut alienum non lædas;* en second lieu que le public connaisse toute l'étendue des avantages dont il est appelé à jouir, que la masse d'objets mise à sa disposition lui soit non-seulement connue dans toutes ses parties, mais que le service soit organisé d'une manière qui permette de satisfaire à ses demandes avec promptitude et avec précision.

Ces deux devoirs, imposés aux établissements dont nous parlons, se résument assez bien dans la formule *trouver et conserver,* si souvent invoquée pour fixer la règle de conduite d'un bibliothécaire. Seulement le mot *trouver,* à notre sens, s'appliquera tout aussi bien au public, qui veut *trouver* dans le dépôt auquel il s'adresse le renseignement qu'il y cherche, qu'aux fonctionnaires chargés de le lui procurer, en remettant entre ses mains la pièce demandée. Des deux parts il est de la plus haute importance de savoir exactement ce que l'établissement renferme; et, pour le bibliothécaire et ses aides aussi bien que pour le public, il importe encore que ce qui est demandé soit trouvé et délivré avec le plus de célérité possible. Les mesures qui répondent à cette double exigence, sont évidemment une distribution convenable et un rangement analogue de la masse dont se compose une bibliothèque; puis la confection d'inventaires et de catalogues tels, qu'il soit tenu compte des intentions diverses de ceux qui les consultent.

C'est principalement en vue de ce besoin d'un ordre méthodique et de catalogues suffisants que le livre de M. Seizinger a été composé. C'est sur cette matière qu'il expose ses vues et ses vœux. Nous ne sommes pas assez expérimenté pour nous attribuer le droit de juger définitivement les propositions diverses émises par cet estimable confrère; nous pensons cependant que son système d'organisation, s'il est réalisable, doit infailliblement favoriser les études et faciliter le service intérieur, pourvu que l'on ne néglige pas de laisser encore de l'espace pour ces nombreuses petites diversités que peuvent commander des intérêts locaux ou des considérations particulières.

Disons encore à l'avantage de M. Seizinger, qu'il n'avance pas à la légère son plan d'organisation, qu'il paraît l'avoir sérieusement médité et que, dans ses avis, il se place toujours au point de vue de l'utilité pratique. Son travail, malgré toute l'aridité d'une semblable matière, trahit une vive affection pour le sujet qu'il traite, une profonde conscience des devoirs d'un bibliothécaire, et ne se présente nullement comme le résultat de ces impétueux mouvements, particuliers aux jeunes fonctionnaires que tourmente l'impatience de signaler leur apparition par de brusques réformes ou par de hardis projets de réorganisation. Ses idées, prises isolément, n'ont pas, à la vérité, la prétention d'être des conceptions d'une portée très-grande; elles ne sont pas même toujours neuves, mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir exposé méthodiquement une série de moyens, un ensemble de dispositions qui, si elles sont reconnues réalisables, ne peuvent tourner qu'à l'avantage du public. Voici succinctement quelles sont les matières traitées dans la *Technique bibliothécariale* de M. Seizinger.

Il s'attache d'abord à établir une classification des livres qui soit conforme aux besoins spéciaux de la pratique bibliothécariale qui évite les nombreux incon-

vénients des systèmes bibliographiques absolus, avancés par les philosophes et les théoriciens. A ce point de vue il serait, nous semble-t-il, tout aussi oiseux de discuter longuement sur la rubrication technique qui sert de base à l'arrangement local d'une bibliothèque et aux diverses opérations matérielles qui s'y rattachent, que de vouloir protester contre des termes de convention usités dans telle branche du savoir humain. Pour le bibliothécaire, un livre, en tant qu'objet de sa profession, est tout autre chose que pour le savant : le premier classe, non pas comme le naturaliste et le physiologiste, mais en quelque sorte comme un magasinier, qui tient avant tout, à distribuer aussi convenablement que possible, les objets divers soumis à sa surveillance et à ses manipulations. La rubrication, du reste fort rationnelle, de M. Seizinger comporte 16 classes signifiées dans les catalogues par autant de chiffres romains. C'est d'après elles que les livres sont répartis dans les rayons. Les individus de chaque classe, groupés par formats, sont numérotés par ordre alphabétique, et revêtus d'une étiquette portant ce numéro d'ordre en chiffres arabes. Quant aux acquisitions nouvelles, elles sont, dans les diverses classes, jointes au fonds primitif dans l'ordre chronologique de leur entrée.

Les registres ou catalogues comprennent, dans le système de l'auteur, des répertoires essentiels et des registres auxiliaires. Les livres de la première classe sont :

1.) Le *catalogue nominal*, espèce d'inventaire rédigé dans l'ordre alphabétique des auteurs ou des matières. Il renseigne, outre le chiffre de la classe et celui du numéro d'ordre dans cette classe *a*.) le nom saillant, le *mot d'ordre* (nom d'auteur ou pour les ouvrages anonymes, un autre nom qui en tienne lieu); *b*) le titre sommaire; *c*.) le format, etc. Sur chacun de ces points il peut se présenter des difficultés, des complications, des anomalies; l'auteur s'attache à les lever, en exposant de nombreux conseils de détail qui font preuve d'une longue expérience dans le maniement des livres, et dont beaucoup de mes confrères, tout en rejetant l'une ou l'autre et même l'ensemble des propositions principales, sauront encore tirer avantage. Ajoutons que les catalogues essentiels, dont il est parlé ici, sont des catalogues mobiles, c'est-à-dire composés de feuilles volantes, dont il a été joint au volume un assez grand nombre de modèles.

2.) Le catalogue de classes (*Fachkatalog*) par lequel M. Seizinger comprend la collection de listes spéciales, indépendantes les unes des autres et établies en vue des branches diverses de la science. L'auteur voulant à tout prix éviter les catalogues dits systématiques, puisque aucun système bibliographique ne parviendra jamais à se faire reconnaître par tout le monde, ne demande pas autre chose que de simples relevés d'ouvrages homogènes, en nombre suffisant pour servir les besoins de l'étude. Il y aurait donc, selon lui, des catalogues intéressant spécialement le naturaliste, le physicien, le linguiste, des listes spéciales des curiosités ou joyaux de la bibliothèque (ou comme disent les Allemands, des *Cimelien*), des manuscrits, des incunables, des productions de telle époque, de telle localité, etc. On comprend que le même numéro du catalogue nominal

pourra se reproduire dans plusieurs de ces listes spéciales, suivant l'intérêt spécial à la satisfaction duquel le livre qu'il renseigne est capable de servir. Le nombre de ces recueils sera naturellement illimité; il dépendra de circonstances locales, nous oserions ajouter, du goût, des préférences du conservateur, et (point capital!) du temps ou, du moins, du nombre des employés. Enfin, parmi les catalogues essentiels, on nous recommande en dernier lieu :

3.) Le catalogue par sujets (*Realkatalog*). Prénez un dictionnaire de la conversation; inscrivez à chaque article les livres de votre dépôt pouvant éclaircir le sujet inscrit en tête de cet article et vous aurez ce que les Allemands entendent par *Realkatalog*. Ici encore, le même livre pourra revenir cinquante et cent fois sous la plume, suivant la multiplicité des sujets qui s'y trouveront traités. Le catalogue no 2 renfermait les bibliographies, les littératures de chaque science; celui-ci est destiné à consigner les bibliographies de chaque sujet. Ce registre colossal sera sous-divisé suivant les noms propres d'hommes, les noms propres géographiques et les noms de choses.

Tous ces catalogues, nous l'avons dit, sont écrits sur des feuilles volantes.

Effectivement, il n'y a que les répertoires mobiles qui, facilitant les intercalations successives puissent être recommandés à une administration de bibliothèque.

Les livres auxiliaires ou livres de service, sont :

1.) Le journal des accroissements.

2.) Une liste reproduisant l'ordre dans lequel les ouvrages sont rangés dans les rayons, en observant la division par formats (*Nummernindex*). Cette liste est destinée à faciliter le travail du récolement et le dénombrement des pièces renfermées dans la bibliothèque.

3.) Le *Bibliotheksindex*, dont nous ne disons rien, n'en ayant pas très-bien saisi la portée; il est, au surplus, de l'aveu de l'auteur lui-même, tant soit peu superflu.

4.) Le catalogue des *desiderata*.

5.) Le registre du prêt extérieur.

Tel est le vaste attirail proposé par M. Seizinger. Que les hommes du métier jugent s'il est nécessaire, s'il est réalisable, s'il est suffisant. Pour notre part l'idée qui nous frappe d'abord est celle-ci. Le conservateur propose l'achat d'un ouvrage. Voici les travaux qui en résulteront : correspondance avec les supérieurs pour en obtenir l'autorisation; réflexion sur la classe et le rayon où il devra figurer; insertion au catalogue nominal (inventaire), enregistrement au journal des accroissements et au *Nummernindex;* double ou triple inscription au *Fachkatalog;* examen du contenu en vue de l'inscription (multiple peut-être) au *Realkatalog;* cette inscription elle-même. Or, supposez une moyenne quotidienne d'une douzaine d'entrées; considérez qu'il y a pour l'administration, à part les opérations de réception, le travail de la correspondance, celui de la comptabilité, celui du prêt à l'intérieur et à l'extérieur, celui de la reliure, voire même celui de la statistique; qu'outre des livres et des manuscrits, une bibliothèque renferme des médailles, des estampes, des plans et des cartes, et

dites-nous alors, s'il vous plaît, le nombre d'employés qui vous paraîtra nécessaire pour réaliser le système administratif proposé par M. Seizinger, ainsi que les réformes pécuniaires qu'il amènera dans la formation du budget annuel de nos bibliothèques publiques.

Autre petite question que nous hasardons. Le public sera-t-il admis à feuilleter et à fureter dans cet immense arsenal de cartons, dont se composera nécessairement la *Salle du catalogue ?* M. Seizinger semble cependant partir du principe que les répertoires sont faits autant pour le public que pour le personnel.

Vraiment nous sommes disposé à croire que notre estimable confrère exagère singulièrement les exigences d'un service administratif convenable d'une bibliothèque publique. Après mûre réflexion, nous nous sommes dit que les intérêts tant du public que du personnel sont parfaitement satisfaits par les instruments suivants: 1.) Un catalogue imprimé et méthodique du fonds primitif et des accroissements successifs (les exemplaires du service porteront à la plume les renvois nécessaires pour trouver les livres); 2.) Un inventaire alphabétique en feuilles, à l'usage du personnel exclusivement; 3.) Un journal des entrées. Les quittances des emprunteurs au dehors et des relieurs désigneront suffisamment les pièces momentanément absentes. Toutes autres listes sont du domaine de la spéculation privée; nous sommes d'avis que la simplification des rouages constitue le mérite d'un mécanisme. Un catalogue imprimé est frayeux sans doute, mais il l'est beaucoup moins que les opérations multiples proposées par M. Seizinger. Nos calculs portent qu'un catalogue d'une bibliothèque de 200,000 ouvrages (donc de 400,000 volumes pour le moins), établi dans toutes les conditions d'ordre et de précision voulues, exige une dépense qui ne va pas au delà de 45,000 francs. Sans tenir compte du produit de la vente de ce document public, cela fait une augmentation de 11 à 12 centimes sur le prix d'achat de chaque volume. Nous ajouterons que ce catalogue, découpé, peut également au besoin fournir l'inventaire alphabétique et les registres spéciaux recommandés par notre livre.

Pour en revenir à ce dernier, nous avons à mentionner encore comme dernières parties une longue dissertation sur le mode d'alphabétisation que l'auteur voudrait voir suivi dans les bibliothèques allemandes (sujet bien plus compliqué qu'on ne le pense, et qui mériterait bien d'être un peu plus médité par les bibliographes), quelques avis sur la conservation et l'administration d'une bibliothèque (chapitre malheureux, parce qu'il est en dehors du plan que s'était tracé l'auteur en entreprenant son ouvrage), enfin trois pages relatives à l'organisation des dépôts d'archives publiques. Une observation finale concerne les qualités d'un bibliothécaire; M. Seizinger ne demande point des savants proprement dits, mais des hommes de connaissances variées, d'une sévère moralité et d'un entier dévouement à leur devoir. Nous ne savons si ce sujet rentre dans le cadre de ce que l'auteur a nommé la *Bibliothekstechnik.*

AUG. SCH.

OEuvres de Roger de Collerye, nouvelle édition, avec une préface et des notes, par Charles d'Héricault, XXXIV et 287 pages. Paris, Jannet, 1855, in-18.

Il s'agit d'un poëte à peu près ignoré; l'abbé Lebœuf lui consacra un article dans le *Mercure de France*, décembre 1737, puis 1738, et M. Fournier en parla avec détail dans sa curieuse *Histoire des hôtelleries* (Paris, 1854). Il ne paraît pas que d'autres écrivains se soient jamais occupés de cet auteur que recommande cependant le don précieux d'une vive gaieté et qui a créé un type national, un type cher à l'esprit français, celui de Roger Bontemps. Le poëte mena une vie aventureuse; il connut la misère, et il personnifie parfois dans ses rimes ses deux redoutables ennemis : Plate Bource et Faulte d'Argent. Il n'épargne pas des gens dont il eut à se plaindre, les boulangers dont le *pain ne sent que l'eau*, et les usuriers « plus effrénés que pourceaux en la mangeoire. » Un auteur alors en renom et qui n'est assurément pas dépourvu de mérite, Coquillart, a servi fréquemment de modèle à Roger de Collerye, qui l'emporte d'ailleurs sous le rapport de la vivacité du style; le sien, coloré et énergique, est cependant naturel et naïf; malheureusement on peut lui reprocher des passages d'un cynisme déplorable, mais c'était alors un défaut trop commun, et qui tenait à la grossièreté du moyen âge, sans qu'aucun système démoralisateur ne guidât la plume de l'auteur qui écrivait des choses que notre époque ne tolère plus.

Un mot sur la bibliographie qui concerne Collerye. Il n'existe qu'une édition de ses œuvres, Paris, 1536, et l'on n'en connaît que deux exemplaires; celui de la Bibliothèque impériale, incomplet de plusieurs feuillets, et celui qui passa, en 1769, en vente chez Gaignat et qui est aujourd'hui dans le cabinet de M. Jérôme Pichon. Deux exemplaires dont on connaissait l'existence dans le siècle dernier ont disparu. L'édition de 1536 (c'est justice à lui rendre) est remarquable par l'incorrection, le manque de soin et d'intelligence avec lesquels elle a été faite. Phrases inintelligibles, mots mal écrits, omis ou changés de place, vers tronqués, ponctuation rare et mise au hasard, orthographe aux allures étranges, même pour cette époque, tout atteste l'incurie de cette édition.

Le bagage littéraire de M. Roger de Collerye se compose de 21 épîtres, 122 rondeaux, de complaintes, d'épitaphes, de cris (contre les clercs du Châtelet, etc.), de prières dialoguées telles que la *Satyre pour les habitants d'Auxerre* et le *Blason des dames*, enfin de petites compositions parmi lesquelles on distingue le *Monologue de Résolu* (le monologue était au quinzième siècle une sorte de conte en vers, ayant une allure propre, une formule et des règles particulières), et le *Sermon* (en vers) *pour une noce*, sermon plus joyeux qu'édifiant, et dont il fut fait en 1830 deux réimpressions à Paris, l'une sous le titre de *Discours joyeux pour advertir la nouvelle mariée*, in-16, 12 feuillets ; l'autre sous celui de *Plaisant discours et advertissements aux nouvelles mariées*, in-12, de 15 pages, tirée à 60 exemplaires.

Ce volume, de même que les *Caquets*, tiendra une place fort honorable dans

la collection de tout ami du vieil esprit gaulois et de tout amateur de volumes bien faits sous tous les rapports.

Parmi les nouvelles publications qu'annonce M. Jannet, nous remarquons les *Novelle* de Morlini, livre curieux dont l'édition originale vaut un millier de francs (à peine en existe-t-il quelques exemplaires), et dont la réimpression, donnée en 1799, par Caron et tirée à fort petit nombre, est bien difficile à rencontrer. G. B.

Le Trésor des pièces rares ou inédites, collection publiée par M. Aubry.

Les deux premiers numéros de cette collection ont déjà fait l'objet d'une courte description dans le *Bulletin* (t. X, p. 477, *la Ruelle mal assortie,* et t. XI, p. 152, *Voyage en Russie, fait en* 1586). Trois nouveaux de ces charmants petits joyaux bibliophiliques, tirés à petit nombre, ont depuis lors fait apparition sur le marché littéraire. Malheureusement l'espace nous fait défaut pour en présenter autre chose qu'une succincte analyse à nos lecteurs.

1.) *Description de la ville de Paris au* XV*e siècle,* par GUILLEBERT DE METZ, publiée pour la première fois, d'après le manuscrit unique, par M. Le Roux de Lincy, pp. LIV et 102 (5 fr.).

Le manuscrit unique en question appartient à notre Bibliothèque de Bourgogne, où il est inscrit sous le n° 9562, et a été signalé, pour la première fois, par M. Bonnardot, dans le *Bulletin de l'Alliance des arts* (déc. 1845 et janv. 1846). Le même en a donné quelques fragments en 1848, et réimprimé son travail dans son opuscule *sur Gilles Corrozet,* intitulé : *Études sur Gilles Corrozet et sur deux anciens ouvrages relatifs à l'histoire de la ville de Paris.* Paris, 1848, in-8°. M. Le Roux de Lincy, en publiant le texte complet et fidèle du manuscrit de Bruxelles, a tiré occasion de nous présenter, outre de nombreuses notes ajoutées au texte, une notice introductive savamment élaborée sur les historiens de la ville de Paris, du XII*e* au XVI*e* siècle, et surtout des détails bibliographiques pleins d'intérêt sur le manuscrit de l'ouvrage de l'anonyme de Senlis, composé en 1322, et sur un autre opuscule analogue datant du XV*e* siècle. Les onze premiers chapitres de Guillebert de Metz sont copiés textuellement du commentaire joint par Raoul de Presles, à sa traduction de la *Cité de Dieu,* de saint Augustin (1371-1375), et relatif à la fondation de Paris; la matière des sept suivants est empruntée à différentes chroniques; le 19e renferme la liste des douze pairs de France, et ce n'est qu'au 20e chapitre (il y en a 30), que commence la partie vraiment originale et importante de l'ouvrage. La grande quantité de noms propres d'hommes et de lieux mentionnés tant dans l'introduction que dans le corps de l'ouvrage, ont engagé l'éditeur à y joindre une table analytique (pp. 87-102), qui rehausse beaucoup la valeur du livre.

2) *OEuvres inédites de P. de Ronsard,* gentilhomme vendômois, recueillies et publiées par PROSPER BLANCHEMAIN, 304 pages. Voici quelles sont les principales

divisions de ce volume. Après la préface, précédée elle-même de trois pièces de vers composées en l'honneur de Ronsard par Charles IX, Sainte-Beuve et Blanchemain, nous trouvons d'abord une revue bibliographique des éditions de Ronsard, pp. 5-12, puis une notice biographique inédite sur le poëte, tirée de l'histoire des poëtes français par Guillaume Colletet, précieux manuscrit que possède la Bibliothèque du Louvre (pp. 17-124). Les vers inédits, colligés dans divers documents de la Bibliothèque impériale par M. Blanchemain, comprennent 17 pièces et s'étendent de page 127 à 169. Viennent 51 pièces empruntées aux éditions originales données par Ronsard et à divers recueils contemporains, et qui dans la suite ont été, soit retranchées par l'auteur, soit négligées par ses éditeurs, et ne se trouvent pas dans les éditions de ses œuvres complètes, publiées de 1587 à 1630 (pp. 173-227). A ces pièces se joignent les vers supprimés dans la *Franciade* (pp. 228-251). Le volume se termine par quelques sonnets, que l'éditeur se croit autorisé à attribuer à Ronsard (pp. 255-265), ainsi que les œuvres en prose. Ces derniers se composent d'un discours sur l'Envie, de la première préface de la Franciade, d'un discours sur les vertus intellectuelles et morales (prononcé dans les conférences académiques du palais, en présence du roi Henri III), enfin, de quelques lettres. Mentionnons encore les ornements du volume, qui sont le portrait-médaillon de Ronsard en frontispice, ses armoiries et sa signature en fac-simile, et ne négligeons pas surtout de payer notre tribut d'éloges à M. Blanchemain, pour ses notes explicatives et les soins minutieux qu'il a mis à la publication de son livre. D'autres diront ce qu'il a eu de mérite en complétant l'œuvre de ce poëte trop oublié, à qui Charles IX, de formidable mémoire, a adressé ces belles paroles :

Ta Muse qui ravit par de si doux accords
Te soubmet les esprits dont je n'ay que les corps,
Elle t'en faict le maistre et te faict introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.

D'autres encore, d'un jugement plus sûr et plus compétent que nous, diront si, en reproduisant ce qui à dessein avait été laissé ou replongé dans l'oubli, l'éditeur a servi la mémoire du gentilhomme vendômois. Ce dernier, lui-même, n'a-t-il pas dit, avec une certaine appréhension du jugement du public, dans un quatrain que M. Blanchemain nous donne à la page 160 :

Les François qui ces vers liront
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
Nul bien de mon livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

Mais ne laissons pas nos lecteurs sous l'impression de ce quatrain et finissons plutôt ce rapide compte rendu par les beaux vers de M. de Sainte-Beuve :

Qu'on dise : — Il osa trop ; mais l'audace était belle ;
Il lassa, sans la vaincre, une langue rebelle,
Et plus tard de moins grands ont eu plus de bonheur.

3.) *Les Loix de la galanterie* (1644), IX et 30 pages.

Ce petit livre anonyme a été tiré du même recueil, fort rare, dont provenait déjà la *Ruelle mal assortie* (*Voy*. t. X, p. 478). « S'il n'a pas le mérite littéraire de cette dernière pièce, dit M. Lud. L (alanne), qui a signé la préface, il nous offre, du moins, quelques détails précieux sur la vie de nos aïeux vers le XVIIe siècle. » La portée et les tendances de ces *Loix* ressortiront assez bien d'une seule citation. Après avoir commencé par dire que Paris seul peut s'attribuer l'honneur d'observer excellemment les préceptes de la Galanterie, l'auteur poursuit : « Les esprits provinciaux n'auront point aussi l'air du grand monde, sans y avoir fait leur cours en propreté, civilité, politesse, éloquence, adresse, accortise, prudence mondaine, et s'estre acquis toutes les autres habitudes dont la vraye Galanterie se compose. » Les conditions, dans lesquelles, et la manière dont s'acquièrent et se développent toutes ces belles qualités du gentleman-dandy, du fashionable désœuvré, de l'aimable roué de l'époque, tel est, on le pressent, en lisant ces lignes, l'objet de cette législation aristocratique.

En dehors des trois livres ci-dessus renseignés et faisant partie du *Trésor*, nous avons là, par devers nous, une autre publication non moins curieuse et *delectable*, non moins antique et piquante. En voici le titre :

L'*Advocacie Notre-Dame*, ou la Vierge Marie plaidant contre le Diable. Poëme du XIVe siècle, en langue franco-normande, attribué à Jean de Justice, chantre et chanoine de Bayeux, fondateur du collége de Justice, à Paris, en 1353. Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque d'Évreux, par Alph. Chassant. Paris, A. Aubry, 1855, in-12, pp. XV, 60 et 12 pages de Glossaire.

Ce poëme, imprimé dès 1847 dans les Mémoires de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-letres du département de l'Eure, ne nous est donné ici qu'en substance. Le livre de M. Chassant est l'analyse, par extraits, d'une œuvre littéraire fort remarquable, qui, en outre, offre, au point de vue linguistique, un très-haut intérêt. Nous ne saurions mieux faire, pour recommander la lecture de cette œuvre, que reproduire quelques passages d'un compte rendu, qui en a été fait, en 1847, dans la *Revue de Rouen*, et qui se trouvent réimprimés sur le verso du feuillet de garde de notre livre : « L'Advocacie Notre-Dame est assurément un très-piquant échantillon de l'esprit de notre ancienne littérature. Qu'on se garde bien de croire cependant que cette œuvre, écrite avec tant de fine et de comique naïveté, soit le résultat d'une inspiration satirique, comme celle qui guida plus tard la plume de Bartole [1]. Loin de là, l'auteur a pris soin

---

(1) « Bartole, ayant été précédé par notre poëte normand, n'est donc pas, comme on l'a pensé jusqu'à présent, le premier auteur de ce plaisant procès entre la

de nous assurer de la simplicité et du sérieux de son intention... Toutefois, en ne cherchant qu'à se montrer fervent chrétien, l'auteur est parvenu à se révéler artiste et poëte... En effet, le contraste formé par les trois personnes qu'il a mises en scène (Dieu, la Vierge et Satan), est accusé avec tant de franchise, les physionomies sont empreintes d'une si caustique vérité, les traits qui font saillir les caractères sont à la fois si naïfs et si ingénieux, qu'il en résulte un tableau singulièrement mordant et original, mais dont, il faut bien l'avouer, tout l'effet édifiant a disparu. » Aug. Sch.

Pugna porcorum , per P. Porcium, poetam. Leodii, 1855, 43 pages in-8°. Tiré à 45 exemplaires.

En reproduisant le fameux poëme tautogramme de Jean Léon Placentius, M. Ulysse Capitaine, éditeur de la plaquette que nous annonçons, n'a pas eu l'intention sans doute de sauver de l'oubli ou de la destruction l'œuvre grotesque du dominicain de Saint-Trond. Il nous dresse lui-même la longue liste des éditions qui en ont été publiées dans les Pays-Bas, en Suisse et en Allemagne, de 1530 jusqu'en 1835, et qui lui garantiront plus sûrement l'immortalité qu'à bien des génies de premier ordre. De plus, il reconnaît parfaitement ce qu'il y a de frivole et de puéril dans le fabricat littéraire qu'il vient d'honorer d'une réimpression; il déplore même qu'à « une époque où l'Église avait besoin de toutes ses forces pour repousser l'hérésie qui la menaçait de toutes parts, des hommes éclairés, revêtus d'un caractère sacré, eussent fatigué leur intelligence et consacré leurs veilles à de semblables niaiseries. » Néanmoins, fouilleur infatigable de nos antiquités littéraires, il a cru devoir soumettre aussi bien le personnage Placentius, que tant d'autres qu'il a déjà traités dans le domaine de la littérature nationale, à ses patientes investigations bibliographiques. Et en effet, nous le remercions plutôt des détails de cette nature dont il fait précéder la pièce lettrisée, que de la réimpression de cette fredure poétique, à laquelle il a cependant le mérite d'avoir restitué le texte primitif, qui s'était singulièrement altéré dans les éditions modernes. M. Capitaine, dans son introduction, refait savamment la biographie de l'homme, et établit, avec le soin minutieux du bibliographe, le catalogue descriptif de ses produits littéraires. Ces produits se bornent, du reste, au *Catalogus omnium antistitum Tungarensium,* etc. (Antverpiæ, 1529, G. Vostermann) (1); au *Pugna Porcorum* (1re édition, Ant-

---

Vierge et le Diable. L'un et l'autre, peut-être, auront travaillé sur un texte déjà connu de leur temps. » (*Note de M. Chassant*)

(1) Voy. notre *Bulletin,* t. V, p. 331. — La marque de Guill. Vostermann, imprimée sur le dernier feuillet du *Catalogus,* ne correspond pas, dit l'auteur, à celle que M. De Reume a fait connaître dans le *Bulletin,* t. V, p. 305, comme ayant servi à ce livre. Vostermann aurait-il employé deux marques différentes ?

verpiæ, Simon Coquus, 1530, petit in-8°); enfin, au volume de petites comédies burlesques suivant : *Clericus eques.* — *Lucianus aulicus carmine phaleucio conscriptus, fabula omnium festivissima in conviviis exhibenda.* — *Authore Evangelista Placentio, Trudonense poëta.* (Antverp., Simon Cocus, 1535, petit in-8°, de 16 feuillets non chiffrés.) M. Capitaine a vainement cherché deux manuscrits laissés par Placentius, savoir : *De reliquiis Trajecti asservatis* et *Chronicon a temporibus apostolorum ad annum* 1408. Une copie de ce dernier existait encore, vers le milieu du XVII[e] siècle, à Maestricht.

Après avoir exposé le contenu du charmant volume dont notre estimable collaborateur a bien voulu nous gratifier, nous nous permettrons de signaler à celui-ci deux éditions du *Pugna Porcorum* qui lui ont échappé. L'une est de 1642, in-12, et renferme, en outre, *Testamentum ludicrum Grunnii Porcelli et incerti auctoris Par impar sive Epithalamiorum in Nuptias Mopsi et Candidæ decas.* L'autre est de 1690, in-4°, et contient à la fois une pièce du même acabit, intitulée *Papa pariens.* Elles ont été vues toutes deux par l'auteur d'un traité latin du XVIII[e] siècle, que le hasard a mis sous mes yeux il y a quelques semaines. Malheureusement, cet auteur n'en indique pas le lieu d'impression.

L'éditeur du *Pugna Porcorum* a choisi pour épigraphe de son livre le passage suivant de Montaigne : « Il est de ces subtilités frivoles et vaines par le moien desquelles les hommes cherchent quelquefois de la recommandation, comme les poëtes qui font des ouvrages entiers de vers commençans par une mesme lettre. » Si jamais il nous prenait la fantaisie de réimprimer les élucubrations soit du moine Hucbald, soit du Colonais Christianus Pierius, qui forment avec Plaisant le grand triumvirat du genre tautogramme ou *paromée,* nous les introduirions par le passage plus énergique de Martial :

Turpe est difficiles habere nugas
Et stultus labor est ineptiarum.

Aug. Sch.

LIBRAIRIES. — VENTES PUBLIQUES.

THESAURUS BIBLIOTHECALIS. *XVIIIe catalogue d'ouvrages de travail et de livres rares et curieux, en vente aux prix marqués, chez* EDWIN TROSS, *place de la Bourse, à Paris.*

M. Edwin Tross, libraire instruit et actif qui succède à M. Jannet dans la direction de cette salle de ventes, rue des Bons-Enfants, si connue de tous les bibliophiles, publie de temps à autre, des catalogues où se trouvent annoncés des ouvrages fort dignes d'attention. Celui que nous avons sous les yeux offre des livres curieux provenant, en partie, des ventes Bearzi et Renouard.

Voici un ouvrage sur peau vélin signalé comme inconnu au savant Van Praet qui avait cherché, au moyen des plus longues recherches, à dresser un catalogue complet des livres de ce genre :

Ad christianiss. regem et reginam Galliæ, Agathii Guidecerii in verba Domini supra montem explanatio. Parisiis, Chr. Wechel, 1531, in-8°.

Nous remarquons un des dix exemplaires sur grand papier du bel ouvrage de K. F. de Ledebour, *Icones plantarum Floram Russicam illustrantes.* Riga, 1830-1834, 5 vol. grand in-folio, avec 500 planches peintes avec soin ; prix 1,000 francs.

Nous avons distingué quelques volumes avec des notes marginales du savant helléniste Brunck, entre autres l'Apollonius de Rhodes, Oxford, 1777, exemplaire qui figurait au catalogue Renouard et dont une apostrophe de mauvais goût adressée à l'éditeur anglais décore le frontispice (1). C'est également de la bibliothèque de l'historien de

(1) In arte bibendi, cacandi, stertendi, magistrum credo, sed in arte poetas græcos edendi non dignus es cui inter tirones infimus cedatur locus... Pecuniis emunxisti quotquot cacatas tuas chartas emerunt.

la typographie aldine que provient la rare traduction en grec moderne de l'Iliade, imprimée à Venise en 1526, et dont M. Tross évalue à 120 francs un exemplaire enrichi de beaucoup de notes grecques et latines de la main de Brunck (1).

Livres précieux figurant dans la vente BEARZI.

Nous sommes un peu en retard pour rendre compte de cette vente qui s'est faite à Paris, l'été dernier, mais ce n'est que depuis peu de temps que nous avons pu nous procurer le relevé complet des prix d'adjudication. Cette bibliothèque fort remarquable renfermait un grand nombre de volumes très-dignes d'exciter l'attention des bibliophiles et qui se sont en général payés à des prix qui montrent que le zèle des amateurs ne se ralentit nullement. Le catalogue, habilement rédigé par M. Edwin Tross, est d'ailleurs digne d'être conservé, à cause des notes qui y sont jointes.

Nous allons signaler les prix obtenus pour les ouvrages les plus remarquables ; nous y ajouterons quelques indications succinctes jetées au courant de la plume et nous rapprocherons ces renseignements de ceux que présente le *Manuel du libraire*.

Nous commencerons par celui de tous les articles qui a été payé le plus cher, l'*Apocalypsis, sive Historia Sancti Johannis evangelistæ;* c'est un de ces ouvrages *xylographiques* ou gravés sur bois, qui ont précédé l'impression en caractères mobiles. L'exemplaire, parfaitement complet (circonstance très-rare), contenait 48 feuillets ; il a été adjugé au prix de 6,000 fr., 120 fr. environ pour chaque feuillet. Citons ensuite : la *Nova compilatio Decretalium Gregorii papæ;* Mayence, Pierre Schoiffer, in-fol., exempl. sur peau vélin,

---

(1) Depuis l'envoi de cette petite note, il est arrivé à la rédaction un nouveau catalogue (le XIXe) de l'antiquaire distingué de Paris ; il est riche en précieux manuscrits, en livres sur vélin et en raretés de toute espèce. AUG. SCH.

1,550 fr. (un autre exemplaire sur vélin, 805 fr. seulement, vente Renouard, en 1854).

La Bible latine imprimée à Venise en 1475 par François de Hailbrun et Nicolas de Francfort, 1,400 fr., exemplaire sur vélin (1). Un prix supérieur (1,700 fr.) a été obtenu pour un exemplaire, de même sur vélin, de l'*Historia naturalis*, de Pline, Haguenau, 1518, in-fol.

L'édition originale d'Homère, Florence, 1488, in-folio, a été payée 1,550 fr., et elle est entrée dans l'importante collection de monuments typographiques que forme M. Firmin Didot.

Un bel exemplaire de l'Horace, imprimé à Venise en 1501, chez les Alde, 1,000 fr. Le *Manuel* ne cite aucune adjudication en France de ce volume; un exemplaire s'était payé 280 fr. à la vente Libri, et celui de Renouard est monté en 1854, à 500 fr.

Le *Cancionero general,* formé par Hernando del Castillo, Tolède, 1527, in-fol., est monté à 1,220 fr. C'est la troisième édition de ce recueil précieux; le *Manuel* n'en mentionne aucune vente; elle se trouve à la bibliothèque impériale à Paris.

Un bel exemplaire de l'édition originale d'Aristote, Alde, 1495, 5 vol. in-folio, 710 fr. Il a été acquis par un amateur lyonnais, M. Yemeniz, dont la bibliothèque est une des mieux choisies qui existent sur le continent.

N'oublions pas un volume à la reliure du célèbre Grolier, *M. A. Nattæ de Deo libri XV,* Venise, 1559, in-fol. Il a été payé 880 fr.

Enregistrons maintenant en suivant l'ordre du catalogue, et en nous en tenant aux articles qui ont dépassé 100 fr., les livres les plus dignes d'une mention :

Biblia græca, Alde, 1518, 211 fr.
Biblia vulgatæ editionis, Romæ, 1590, 420 fr.
Un exemplaire de l'édition de 1592 (reliure de Dusseuil), 475 fr.
Bible bohémienne, Prague, 1488, in-fol. Première édition en cette langue, 295 fr.
Psalterium, édition fort ancienne, sans lieu ni date, 250 fr.
Horæ virginis Mariæ, Paris, Thielman Kerver, 1498, in-8°, sur vélin, 250 fr.
— Paris, N. Higman, 1512, in-8°, sur vélin, 295 fr.

(1) Le *Manuel* dit qu'on connaît trois exemplaires sur vélin de cette Bible, dont un à la bibliothèque impériale de Paris, mais il ne cite aucune vente.

Itinerarium seu peregrinatio beatæ virginis, sans lieu ni date (Ulm, vers 1490), in-4°; figures en bois au trait, 151 fr. (Le *Manuel* n'en signale aucune vente.)

Essais de Montaigne, Bordeaux, 1580, in-8°, édition originale, 240 fr. (C'est le prix le plus élevé qu'ait obtenu ce volume; un autre exemplaire avait été, l'an dernier, porté à 155 fr. à la vente Giraud.)

Plinii Historia naturalis, Venise, 1472, in-fol. (3e édition), 155 fr.

Plinio, tradotto per A. Landino, Venise, 1476, in-fol., fort bel exemplaire, 225 fr.

Petrus de Montagnana. Fasciculus medicinæ, Venise, 1491, in-fol., 201 fr. Une autre édition du même ouvrage, 1500, même prix. Ces volumes fort rares contiennent des gravures au trait de Mantegna; elles diffèrent dans les deux éditions. Observons que le *Manuel* qui mentionne d'autres ouvrages moins précieux de cet auteur, ne dit rien du *Fasciculus*.

Libro d'Abaco che insegna a fare ogni ragione... Venise, sans date, in-8°, 139 fr. Ce volume, de la plus grande rareté, se compose de 78 feuillets; un autre exemplaire avait été, en 1854, adjugé à 105 fr., vente Libri.

Académie des sciences, par Bullart, Bruxelles, 1695, in-fol., maroquin, 120 fr.

Le vite de' piu eccelenti architetti.... da G. Vasari, Florence, 1550, 3 tomes in-4°, 140 fr. Cette édition originale est fort peu commune.

Recueil d'estampes d'après les tableaux de la galerie de Dresde, 1753, in-fol., 325 fr.

Fuggerorum imagines, 1618, in-fol., 123 fr.

Icones novi Testamenti, 1571, in-4° (93 gravures en bois de Jost Amman), 135 fr. Mr. Ch. Le Blanc (*Manuel de l'amateur d'estampes*) indique ce recueil, t. I, p. 36, mais sans le décrire.

Le premier et le second volume des Bâtiments de France, par Androuet du Cerceau, Paris, 1576-1579, in-fol., 650 fr., maroquin. (Le *Manuel* ne signale que deux adjudications surannées à 36 et 40 fr.)

Divina proportione.... (auct. L. Patiolus), Venise, 1509, in-fol., 121 fr. Ce volume très-rare est le premier traité de perspective pratique qui ait vu le jour. Quelques figures ont été gravées d'après les dessins de Léonard de Vinci. Le *Manuel*, t. I, p. 418, ne cite qu'une adjudication faite il y a une douzaine d'années, au prix de 24 fr. à l'une des ventes du fameux bibliophile anglais, Richard Heber.

Architectura, durch W. Dietterlin, Nuremberg, 1598, in-fol., 400 fr. Bel exemplaire d'un livre rare, dont le *Manuel* parle avec détail.

Une autre édition, même date, mais offrant des différences, 310 fr. De longues descriptions de cet ouvrage se trouvent dans le *Bulletin du bibliophile* de Techener, 1844, n° 1453, et dans le catalogue Vivenel, p. 232.

Valturius de re militari, 1472, in-fol., 350 fr.

Institutiones reipublicæ, N. Marescalci, Rostock, Thurii, 1515, in-fol., 140 fr.

Das erste buch vahet...., in-4°, imprimé à Augsbourg, vers 1472; le premier livre de fauconnerie publié en une langue vivante; 46 feuillets. Volume inconnu à tous les bibliographes, 150 fr.

Le livre du roi Modus, Paris, 1521, in-4°, 505 fr. Ce n'est que la 3e ou 4e édition de ce livre curieux relatif à la chasse. Le *Manuel* ne mentionne d'autre adjudication que celle de l'exemplaire sur vélin qui a été payé 40 fr., vente La Vallière, et 141 fr , vente Mac-Carthy ; il est maintenant à la bibliothèque impériale, et il est décrit dans le catalogue rédigé par M. Van Praet des livres sur vélin que possède ce magnifique dépôt (t. III, p. 59).

L. Vallæ, Elegantiæ, Milan, 1475, in-4°, 146 fr.

Homerus, Aldus, 1504, 2 vol. in-8°, 125 fr. (L'édition de 1524, 153 fr.)

Anthologia, 1494, in-4°, 230 fr.

Æsopus, Alde, 1505, in-fol., 130 fr.

Horatius, Florence, 1482, in-fol., 215 fr. La contrefaçon faite à Lyon de l'édition aldine de 1501, 110 fr. Le *Manuel* ne cite aucune adjudication faite en France de cette contrefaçon au sujet de laquelle on peut consulter les *Annales des Aldes,* par Renouard.

Virgilius, Alde, 1501, in-8°, 310 fr.

Euripide, Florence, 1474, in-4°, 370 fr.

Plautus, Venise, 1511, in-fol., 166 fr. Cette édition se recommande par les figures en bois représentant des scènes de théâtre; elle n'est point mentionnée au *Manuel.*

Terentius, 1475, in-fol., 230 fr.

Ciceronis de oratore, Rome, Ulrich Han, 1468, in-4°, 375 fr. Très-bel exemplaire.

Ciceronis epistolæ ad familiares, Venise, 1469, in-fol., 415 fr. Bel exempl.

— epistolæ ad Brutum, Romæ, 1470, in-fol., 501 fr.

La Comedia di Dante, 1477, in-fol., 320 fr. (L'édition de Venise, par Petro Cremonese, 1491, in-fol., 250 fr.)

Le Terze rime di Dante, Alde, 1502, in-8°, 110 fr.

Die geuerlichen... Thewerdancks, Nuremberg, 1517, in-fol., 400 fr., exempl. sur vélin. (Ce poëme allégorique en l'honneur de Maximilien Ier est l'objet d'un memoire de Camus. *Mémoires de l'Institut,* t. III.)

Les sept sages de Romme, Lyon, Olivier Arnoullet, sans date, in-fol., 435 fr. (Indiqué sans détail et sans mention de prix dans le *Manuel.*)

Les cent nouuelles, Paris, Trepperel, in-4°, 355 fr. Prix bien supérieur à ceux que mentionne le *Manuel.*

Il Decamerone di Boccacio, Alde, 1522, in-4°, 520 fr. Très-bel exemplaire. Le *Manuel* ne cite point de vente au-dessus de 216 fr. et nous croyons que depuis longtemps nul exemplaire de choix de ce volume ne s'était montré dans les enchères parisiennes.

Phalaridis epistolæ (édition de Brescia), in-4°, 150 fr.

Bartholomeo da li Sonnetti Isolario, in-4°, 205 fr. Le *Manuel* indique la vente Renier, 16 fr. Un exemplaire fut adjugé à 80 fr. à la vente Libri, en 1847. *Voy.* la note jointe au n° 1023 de ce catalogue.

Rudimentum noviciorum, 1475, Lubeck, in-fol., 151 fr. Ce prix est dû aux gravures en bois, remarquables pour l'époque, qui décorent ce gros volume.

Historiæ augustæ scriptores, Milan, 1475, in-fol., 301 fr.
Valerius Maximus, 1471, in-fol., 190 fr.
Justinus, 1470, in-4°, 147 fr.
Eutropius, 1471, in-fol., 151 fr.
Epitome princip. venet., Alde, 1547, in-4°, exemplaire sur vélin, 240 fr.
Korb, Diarium itineris in Moscoviam, Viennæ, 1700, in-fol., 110 fr. Cette relation d'une ambassade autrichienne qui se rendit à Moscou en 1698, est très-rare, parce qu'elle fut supprimée à la demande de Pierre Ier. Les circonstances actuelles, en ramenant l'attention sur la Russie, donnent de l'intérêt à cet ouvrage.
Catalogue des livres imprimés sur vélin, par Van Praet, 10 vol. in-8°, 120 fr.

Voici un livret publié en Belgique et qui se recommande pour son intérêt historique non moins que pour sa rareté.

Responce de la tressacree maiesté impériale touiours auguste Charles cinquiesme sur le cartel du deffiement et combact du roy de France. Opuscule de 50 feuillets imprimé à Anvers en 1529, et devenu très-rare; il a été adjugé à 100 francs.

M. Bearzi avait découvert un petit volume des moins communs :

Chansons folastres et prologues tant superlifiques que drôlatiques des comédiens françois, corrigées par le Sr de Bellone. Rouen, Jean Petit, 1612.

Nous pensons que ce livret est le même que les *chansons folastres des comédiens* dont le facétieux bibliophile Caron (1) avait entrepris une réimpression qui a été achevée après sa mort et qui fait un livret de 25 pages. Caron reproduisait une édition de Paris, 1637. Le volume en question renfermait de plus les « Quinze joies de mariage, Rouen, 1606 », et une composition fort plate mais fort rare dont notre *Bulletin* a jadis parlé (t. I, p. 270) : *Rabelais ressuscité*, récitant les faits admirables du très-valeureux Grandgosier, traduict du grec affricain par Thibaut le Nattier (N. de Horry). Le tout a été vivement disputé et un amateur fervent en est resté possesseur au prix de 190 fr.

Nous finissons en mentionnant :

Un ouvrage de dévotion de l'Arétin (qui composait des livres d'un tout autre genre, mais qui pouvait dédier celui-ci : *Al beatissimo Giulio terzo papa*). La

---

(1) *Voy.* des détails sur Caron dans les *Mélanges extraits d'une petite bibliothèque*, par Charles Nodier.

Genèse et les Psaumes, imprimés à Venise chez les fils d'Alde, 49 fr. (On trouve dans la *Revue européenne*, t. III, p. 297, une curieuse notice de M. E. de la Gournerie, sur les écrits pieux de l'Arétin.)

Un petit volume dont le sujet vient d'occuper derechef les esprits, le *Defensorium inviolate conceptionis Mariæ virginis*, imprimé avant 1480 et avec un grand nombre de figures sur bois singulières, 56 fr.

Vita della Madonna, petit in-4°, sans lieu ni date, 36 feuillets (vers 1470), renfermant un poëme en tercets, 73 fr.

Index librorum prohibitorum, Romæ, Paul Manuce, 1561, in-4°, 40 fr. Ce volume fort rare manque dans des collections aldines des plus riches. Un exemplaire fut payé 2 liv. st. 15 sh. à Londres, en 1828, à l'une des ventes de Renouard.

Quelques manuscrits étaient disséminés au milieu de tant de volumes imprimés; nous n'en citerons qu'un seul; il renfermait la copie des lettres écrites par Mazarin en 1648. Nous espérons que ce volume passera sous les yeux de M. Victor Cousin. L'habile biographe de madame de Longueville y trouvera sans doute des détails à ajouter à la longue et intéressante étude à laquelle il se livre sur les *carnets* du célèbre cardinal et dont il enrichit le *Journal des savants*.

G. B.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Le livre des MIRACLES DE NOTRE-DAME DE CHARTRES, écrit en vers, au XIII[e] siècle, par Jehan Marchant, publié pour la première fois, d'après le manuscrit de la bibliothèque de Chartres; avec une préface, un glossaire et des notes, par M. G. Duplessis, suivi de Recherches sur l'époque à laquelle la cathédrale de Chartres a été construite par MM. Rossard de Mianville et Chasles. CHARTRES, *Garnier, imprimeur-libraire*. PARIS, *Aug. Aubry, libraire,* beau vol. in-8°, imprimé sur beau papier vergé teinté, avec 2 figures et un facsimile en couleur, tiré à 530 exemplaires, 10 francs.

Grammaire démotique, contenant les principes généraux de la langue et de l'écriture populaires des anciens Égyptiens, par HENRI BRUGSCH, de l'Université royale de Berlin, 1855. In-folio, cartonné. 100 francs.

Cette grammaire contient une exposition complète et scientifique du dialecte égyptien qui, au temps des derniers Pharaons, des Grecs et des Romains, était parlé et écrit vulgairement en Égypte. Plusieurs savants distingués s'étaient déjà précédemment occupés de déchiffrer l'écriture démotique, mais le peu de résultats que les essais et les recherches de ces savants ont produit pour la science n'a pas répondu à leurs louables efforts. Déjà, en 1848, l'auteur fut assez heureux pour découvrir le système du démotique, et pour donner les règles principales d'une grammaire de cette langue. La présente publication renferme non-seulement toutes les formes grammaticales et leur reproduction graphiques jusque dans les moindres détails, mais encore un grand nombre d'exemples curieux extraits des monuments démotiques existant dans tous les musées de l'Europe et en Égypte. L'exactitude des résultats obtenus est manifestement prouvée par une comparaison des formes correspondantes de la langue sacrée et du copte.

Les signes démotiques, intercalés dans le texte, ont tous été fondus; ceux qui sont d'un usage peu fréquent ont été taillés.

HISTOIRE DES LIVRES.

Examen rapide des prétentions que Strasbourg et Harlem ont à l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie.

Les personnes qui ont étudié les origines de l'imprimerie, n'ignorent point que de nombreuses contestations se sont élevées, tant sur l'époque et le lieu de son invention, que sur la personne de son inventeur.

On sera peu étonné de ce que l'amour-propre national de plusieurs pays se soit disputé la gloire d'une découverte sublime, d'une invention dont les conséquences sont immenses, les bienfaits incalculables. En effet, l'imprimerie a changé la face du monde en donnant à la pensée humaine un puissant essor, en permettant à toutes les classes de la société d'aspirer à l'instruction, jadis le partage d'un petit nombre d'élus.

Aussi ces contestations ont-elles produit et produisent-elles encore une foule d'écrits.

La chronique de Philippe de Bergame (1486) et celle de Cologne (1499) nous apprennent, qu'avant la fin du xve siècle, quelques faux bruits avaient déjà été mis en circulation au sujet de l'origine de l'imprimerie; mais on peut admettre que dans le siècle qui vit naître cette belle invention, on était presque généralement d'accord sur le lieu de la découverte et sur la personne de son auteur. A cette époque d'ailleurs on se contentait d'admirer naïvement l'œuvre, de jouir en toute simplicité de ses nouveaux fruits. On n'avait pas encore à se préoccuper des détails de son origine.

En revanche les siècles suivants abondent en prétentions plus ou moins sérieuses, dont le temps et la critique ont généralement fait justice. Les partisans de quelques-unes d'entre elles persistent néan-

moins dans la lutte avec une obstination telle qu'ils ne s'aperçoivent pas même qu'ils combattent avec des armes bien inégales.

En effet, la ville de Mayence réunit seule en sa faveur et les témoignages d'auteurs contemporains dignes de foi, et les documents authentiques, et les impressions les plus anciennes avec date certaine. Ses adversaires, au contraire, n'ont à lui opposer que conjectures, traditions suspectes, interprétations fausses et forcées de certains passages d'anciens chroniqueurs, et enfin, quelques livres sans indication de lieu, sans date, auxquels, dénués de tout fondement solide, ils s'efforcent en vain d'attribuer une antiquité reculée.

Il serait bien temps, ce semble, que ces adversaires, faisant trève à un combat inutile, attendissent des armes nouvelles, des preuves *réelles*, pour affaiblir celles que leur présente en si grand nombre la ville de Mayence.

Dans une dissertation précédente (voyez le tome actuel du *Bulletin*, p. 18-32), je crois avoir réussi à démontrer que la ville de Bamberg doit être mise hors de cause. Il lui reste l'honneur assez grand d'avoir été la seconde ville du monde où l'art de la typographie fut exercé, bien qu'il n'y produisît pas d'œuvres nombreuses ni importantes.

Nous n'avons plus qu'à passer rapidement en revue les réclamations de Strasbourg et de Haarlem. On a déjà tant écrit pour et contre les prétentions de ces deux villes, que je m'efforcerai d'être bref. Commençons par les plus anciennes, celles qui paraissent les plus fondées.

STRASBOURG.

Les partisans de cette ville ne demandent plus pour leur concitoyen, l'imprimeur Jean Mentel, la gloire d'avoir inventé l'imprimerie. Cette réclamation était d'ailleurs peu sérieuse. Elle n'avait d'autre source que la vanité de sa famille, rappelant celle des membres de la famille Schœffer, qui à Mayence, dans la première moitié du XVI[e] siècle, attribuèrent cet honneur à leur aïeul maternel, Jean Faust. Ces deux revendications fausses ne laissèrent pas que d'induire beaucoup de personnes en erreur pendant longtemps.

Plus tard les Strasbourgeois soutinrent, d'après les rapports erronés

de quelques chroniqueurs, que Gutenberg, le véritable inventeur, était né dans leur ville. Ils durent renoncer également à cette tentative, en présence de preuves accablantes.

Après avoir, pour mémoire seulement, mentionné ces opinions abandonnées, passons aux plus récentes. On avance que Gutenberg, né à Mayence, mais domicilié pendant de longues années à Strasbourg, non-seulement inventa dans cette ville, mais y pratiqua, son art admirable.

Le savant Schoepflin, on s'en souvient, avait émis cette assertion en publiant les documents du procès que Gutenberg eut à soutenir à Strasbourg contre les héritiers d'André Dritzehen. Schoepflin fut suivi jusqu'à nos jours par bon nombre d'écrivains, avec quelques modifications, il est vrai. Ainsi, il a encore fallu renoncer à prétendre qu'on avait imprimé à Strasbourg plusieurs ouvrages avant 1450 (et par conséquent avant que l'on eût commencé d'imprimer à Mayence), parce qu'il est établi que les ouvrages cités par Schoepflin étaient de beaucoup postérieurs à cette date, et avaient même été imprimés en partie dans d'autres villes.

Longue et vive fut la querelle sur les actes du procès soutenu par Gutenberg à Strasbourg; on émit les opinions les plus opposées.

Les uns trouvèrent ces actes extrêmement obscurs, les autres infiniment clairs. Selon ceux-ci, il n'y est nullement question d'imprimerie, selon ceux-là tout ne se rapporte qu'à cet art. D'une part on y veut voir uniquement l'exercice de la xylographie ou imprimerie tabellaire, de l'autre des essais, voire même la pratique définitive de la typographie, soit avec des caractères en bois, soit avec des caractères métalliques.

Dans cette foule d'auteurs à systèmes contradictoires, c'est incontestablement M. Léon de Laborde qui a été le plus clairvoyant. Plongeant un œil scrutateur à travers les siècles, la distance et tous les obstacles, cet auteur regarde par-dessus l'épaule de Gutenberg, et le voit occupé à imprimer. Il remarque que le livre qu'il a sous la presse est une Bible, que cette Bible est de format in-folio, à deux colonnes et en cahiers de quatre feuilles (1) !

---

(1) *Débuts de l'imprimerie à Strasbourg, ou recherches sur les travaux mysté-*

C'est vraiment dommage qu'il se soit arrêté en si beau chemin ; encore quelques efforts, et nous avions de lui la description bibliographique et minutieuse d'une Bible tellement rare que nul œil humain, sauf le sien, n'est encore parvenu à la contempler.

Malheureusement, peu de personnes sont douées de l'imagination ou du coup d'œil de M. de Laborde. On s'est généralement montré peu disposé à le croire sur parole. Des esprits froids et positifs ont eu la mauvaise grâce de lui demander quelques légères preuves à l'appui de ce qu'il avance.

Tout ce qui résulte d'un examen attentif et impartial de ce procès, c'est une probabilité très-grande, approchant bien près de la certitude ; à savoir, que dès l'année 1436, Gutenberg s'occupait à Strasbourg d'essais dans l'art d'imprimer, sans qu'on puisse préciser la nature de ces tentatives, ni dire à quel point de perfection il était parvenu, quand il quitta cette ville pour retourner à Mayence.

De plus, il est évident, il est même historiquement constaté que ces essais n'aboutirent que plus tard, après avoir été continués plusieurs années dans la ville natale de l'inventeur. En 1450 la belle découverte fut accomplie, et en 1452 commença l'impression de la première Bible, qui est en même temps le premier produit connu de la typographie.

Mais voilà, que d'un côté, certains défenseurs trop exclusifs des droits de Mayence s'avisent de douter que Gutenberg ait fait des essais typographiques quelconques pendant son séjour à Strasbourg. La part qui revient à Mayence est pourtant assez belle, pour qu'ils abandonnent à Strasbourg le mince avantage d'avoir vu éclore dans ses murs ces premières tentatives infructueuses.

De l'autre, les champions zélés de Strasbourg vont répétant que leur ville est le véritable berceau de l'imprimerie. On a beau leur répondre que ce berceau est vide. C'est bien ici, s'écrient-ils, que Gutenberg a conçu l'idée des caractères mobiles, de ces caractères mobiles qui constituent l'essence de l'invention de la typographie ! Mais, nous le demandons, qui peut donc de la sorte pénétrer les idées d'un homme, et surtout d'un homme qui vivait, il y a quatre siècles ?

---

rieux de Gutenberg, dans cette ville, et sur le procès qui lui fut intenté en 1439, à cette occasion. Paris, Techener, 1840, gr. in-8°, pp. 68 et 83.

Gutenberg peut avoir tout aussi bien rencontré la pensée en question hors de Mayence et de Strasbourg, peut-être en se promenant dans les champs, ou dans quelque village obscur. D'ailleurs l'opinion, si fréquemment émise, que l'idée des caractères mobiles constitue à elle seule l'invention de l'art typographique est fausse en tous points. On conviendra, en effet, qu'il fallait autre chose, qu'il fallait inventer tout le matériel nécessaire pour mettre cette idée en pratique.

Tous ces débats sont donc aussi puérils qu'ils sont peu féconds. La typographie n'est pas sortie du cerveau de son inventeur toute armée comme Minerve de la tête de Jupiter. Gutenberg n'est pas un grand homme parce qu'une pensée bonne et élevée a surgi dans son cerveau (cela peut arriver à des hommes d'une trempe plus ordinaire); mais nous le vénérons, parce qu'il a eu le courage de persévérer, et de poursuivre sa conception sublime à travers tous les obstacles, y sacrifiant sa fortune et sa vie presque entière.

Avant de passer outre sur les prétentions de la ville de Strasbourg, j'ajouterai quelques mots sur une question accessoire, mais qui se rattache à ce sujet.

Il a été affirmé de nos jours qu'avant l'émigration des ouvriers typographes de Mayence, due à la terrible catastrophe de 1462, l'imprimerie commençait déjà à se répandre au dehors, et que notamment elle fut introduite à Strasbourg avant cette date. L'abbé Trithème dit à la vérité que ce fut après Mayence la première ville où cet art parut. La chronique anonyme de Cologne désigne au contraire la ville de Cologne. On lit dans le Fasciculus temporum, sous l'année 1457: « *Artifices mira celeritate subtiliores solito fiunt, et impressores librorum multiplicantur in terra.* » Mais les anciens chroniqueurs n'y regardaient pas de bien près pour leur chronologie. Il est possible que Bamberg ne soit pas la seule ville à laquelle Mayence ait transmis la typographie avant 1462; cependant c'est la seule qui soit en état de le prouver. Quant aux villes de Strasbourg et de Cologne, on ne peut remonter, avec quelque degré de certitude, même en tenant compte des souscriptions manuscrites, qu'un peu après 1462. Je pense donc que jusqu'à ce que l'on soit en état de s'appuyer sur d'autres preuves, on fera bien de se tenir sur une sage réserve.

Examinons maintenant les prétentions de la ville de Haarlem.

HAARLEM.

L'historien, c'est une règle reconnue, ne doit avoir recours à la tradition, et encore est-ce avec beaucoup de précaution, que lorsque les documents historiques et les sources contemporaines lui font complétement défaut ; or ce n'est nullement le cas pour l'histoire de l'origine de la typographie. Cependant les réclamations des Hollandais se fondent sur une tradition fort tardive et plus que suspecte. Ce qui leur a toujours manqué, ce qui leur manquera toujours, ce sont *des preuves*.

C'est dans la seconde moitié du XVI[e] siècle seulement que les prétentions de la ville de Haarlem s'élevèrent d'abord timidement (1); mais ensuite, en dépit du doute et du ridicule qu'elles rencontrèrent presque partout — peut-être même à cause de ce doute et de ce ridicule — elles furent maintenues avec une opiniâtreté et un acharnement dont on a peu d'exemples.

Bien loin d'avoir prouvé l'invention de l'imprimerie à Haarlem par Laurent Coster, ses partisans n'ont même jamais pu réussir, malgré tous les efforts, à constater d'une manière satisfaisante, que ce personnage ait jamais existé, et qu'il ne soit pas lui-même une pure invention.

En effet, aucun historien, soit Hollandais, soit étranger, n'a, dans le quinzième siècle, ni même dans la première moitié du seizième, prononcé le nom de Coster, ni nommé Haarlem comme le lieu de l'invention. Une foule d'anciens écrivains, et parmi eux plusieurs Hollandais, désignent, au contraire, comme telles l'Allemagne et la ville de Mayence (2).

(1) Les premiers écrits qui relatent les prétentions de Haarlem, ceux de C. Van Zuyren et du fameux Junius, ne parurent qu'après la mort de leurs auteurs. Ils prévoyaient donc que l'on ne les croirait pas sur parole. Ce n'est pas là, ce semble, un indice de vérité, ni celui d'une forte conviction.

(2) J'ai par devers moi un petit livre assez rare dont on n'a pas encore invoqué, que je sache, le témoignage négatif dans cette question. C'est l'*Historia Batavica, auctore Gerardo Geldenhaurio Noviomago, Coloniæ* 1541, in-8°. L'auteur hollandais y cite les hommes célèbres de la Hollande, et entre autres plusieurs Haarlemois distingués, comme QUIRINUS TALESIUS, le même qui joue un rôle dans

A cette objection sérieuse, les défenseurs de Coster répondent qu'il faut chercher la cause de ce silence dans le mystère impénétrable dont celui-ci et ses successeurs enveloppèrent leurs travaux typographiques. Mais il est vraiment par trop absurde d'accoupler l'expression de mystère (et surtout d'un mystère prolongé), avec les produits d'un art qui a pour objet la plus grande publicité. Ils détruisent d'ailleurs d'eux-mêmes cette assertion. Ne se prévalent-ils pas, en faveur de leur prétention, de la circonstance qu'aucun des nombreux imprimeurs allemands qui allèrent porter leur art dans presque tous les pays de l'Europe pendant la seconde moitié du xve siècle, n'est venu se fixer en Hollande, en disant que ces imprimeurs savaient y avoir été devancés par des imprimeurs nationaux? — Ce dernier fait, du reste, est encore inexact, car il est connu que Richard Paffroet qui porta l'imprimerie à Deventer, en 1475, appartenait à Cologne, et que plusieurs autres anciens imprimeurs hollandais, comme Jean Veldener, avaient appris leur art dans cette ville.

Loin de moi la pensée de vouloir entreprendre, après tant d'autres, une longue réfutation des nombreux arguments mis en avant par les partisans de Coster. Nos lecteurs ont, pour la plupart, connaissance des livres publiés à cette fin par des bibliographes éminents. Mais hélas! ces doctes ou ces spirituelles réfutations, loin d'éteindre la flamme allumée par un patriotisme mal entendu, n'ont fait que l'attiser.

Je voudrais cependant noter que plusieurs partisans fanatiques de la Hollande emploient pour étayer leur cause, des moyens peu dignes d'un historien. Par là, bien loin de la gagner, ils ne font qu'en trahir la faiblesse et la déshonorent en même temps.

Si, pour soutenir leur chimère, ils ont recours, contrairement à toute saine critique, aux suppositions les plus absurdes, aux hypothèses les plus hasardées, à des sources justement discréditées, ils sont tout bonnement ridicules. Mais quand ils vont jusqu'à se servir du mensonge et même de la calomnie, ils cessent d'être ridicules pour devenir odieux, et l'indignation remplace le rire.

---

le récit de Junius. Mais pas un mot du fameux Laurent Coster, qui n'était donc pas encore *découvert* en 1538 et 1539, années dans lesquelles cet ouvrage fut composé.

Quelques exemples, choisis entre beaucoup d'autres, suffiront pour appuyer ce qui précède.

Koning, dans un Mémoire couronné (1), soutient qu'Arnold ter Hoernen dans son édition du *Fasciculus temporum*, de Cologne 1474, après ces mots : « *Artifices mira celeritate subtiliores solito fiunt : et impressores librorum multiplicantur in terra,* » n'a pas ajouté ceux-ci : « *ortum suæ artis habentes in Moguntia,* » qui se trouvent dans plusieurs autres éditions de cette chronique, parce que, dit-il, ter Hoernen ne croyait pas que l'invention avait été faite à Mayence. L'omission de ce petit passage, si elle était authentique, ne prouverait absolument rien ; il en serait autrement si cet imprimeur avait substitué le nom de Haarlem à celui de Mayence. Mais les mots que Koning déclare omis se trouvent réellement dans l'édition mentionnée de Cologne, 1474 ; on les trouve, fol. 64, 1re col.

Mais voici une assertion bien plus grave :

M. Delprat (2) assure que dans le *Dialogus Magistri Guillermi de Occam,* édité à Lyon, en 1494, par le savant imprimeur belge Badius Ascensius, celui-ci attribue, dans la préface, l'invention de l'imprimerie à Laurent Coster. Cette allégation est répétée par Scheltema (3). Qui ne croirait, après cela, qu'il existe au moins un témoignage respectable du xve siècle en faveur de Laurent Coster ? — Il n'en est pourtant rien, et ce n'est là qu'une *véritable invention* hollandaise. On ne trouve absolument rien de semblable dans la préface en question ; celle-ci est dédiée, au surplus, au fameux abbé Trithème, dont les écrits, favorables à la cause de Gutenberg et à celle de Mayence, sont connus. M. Delprat, en citant un livre rare, espérait sans doute que son dire ne serait pas examiné de plus près. Il avait oublié que Lambinet parle déjà et du livre et de la préface, dans ses *Recherches sur l'origine de l'imprimerie,* édition de Bruxelles, p. 369.

---

(1) Dissertation sur l'invention de l'imprimerie, édition hollandaise, Haarlem, 1816, in-8°, pp. 377-378.

(2) *Dissertation couronnée par la Société d'Utrecht, sur les progrès et l'extension de l'imprimerie dans les quinzième et seizième siècles* (en hollandais), p. 57.

(3) *Critique de l'ouvrage de Schaab sur l'histoire de l'imprimerie,* édition allemande, Amsterdam 1833, in-8°, p. 190.

Ces exemples cités, n'est il pas permis d'appliquer aux défenseurs de Haarlem ce passage de Sénèque :

« *His quæ narrata sunt non debemus cito credere, multi ementiuntur ut decipiant, multi quia decepti sunt.* »

Passons maintenant aux exemples prouvant que nos adversaires ne redoutent pas le moyen de la calomnie.

Les partisans de la Hollande ne peuvent pardonner à Érasme de Rotterdam, leur illustre compatriote, d'avoir fourni, à diverses reprises, des témoignages confirmant les droits acquis par la ville de Mayence. Ses rapports ont en effet une grande importance et suffiraient à eux seuls pour réduire à néant les prétentions de Haarlem. Érasme de Rotterdam était, sans aucun doute, à même d'être bien informé sur les origines de l'imprimerie. Né en Hollande, en 1467, peu de temps après cette invention, intimement lié avec Thierry Martens, qui, aidé de Jean de Westphalie, introduisit l'art typographique en Belgique, connaissant les principaux imprimeurs de la Hollande, il ne pouvait ignorer les titres de ce pays, s'ils avaient existé, ou s'il y avait ajouté foi. Il avait en outre pour secrétaire QUIRINUS TALESIUS de Haarlem, celui-là même que Junius cite pour l'un de ses garants, dans son récit sur Laurent Coster.

Aussi les zélés défenseurs de la cause de Haarlem l'accusent-ils de s'être laissé corrompre par le don d'une coupe d'argent qui lui aurait été offerte par l'archevêque de Mayence, ne rougissant pas de ternir, pour un vain fantôme, la renommée d'un des plus beaux génies de leur patrie (1) !

Faut-il, du reste, s'étonner de cette étrange accusation, après que l'on a osé dire, que nier Coster, c'était nier Dieu ?

« *Dissimulare virum hunc, dissimulare Deum est.* »

Érasme, étant athée sous ce rapport, pouvait bien aussi être un homme vénal, capable de sacrifier à un mince cadeau, à la fois la vérité et la gloire de son pays !

Une autre accusation plus absurde encore s'il est possible, est sans

---

(1) Voy. les *Gedenkschriften wegens het vierde eeuwgetyde van de uitvinding der boekdrukkonst,* 1823, p. 379, et Wetter, *Histoire critique de l'invention de l'imprimerie par* JEAN GUTENBERG (en allemand), pp. 391-393.

cesse lancée contre la mémoire de Jean Gensfleisch (1), par les écrivains favorables à Haarlem.

On sait que parmi les fables débitées par Junius, se trouve celle d'un prétendu vol, qui aurait été commis au préjudice de Laurent Coster. Un nommé Jean lui aurait enlevé, non-seulement le secret de son art, mais encore le matériel de son imprimerie, pour les transporter à Mayence. Junius soupçonne Jean Faust comme l'auteur de ce larcin, mais depuis Meerman, presque tous les partisans de Haarlem désignent Jean Gensfleisch l'ancien. Ayant trouvé la première accusation insoutenable, ils l'ont remplacée par une autre qui l'est bien davantage.

Quoi ! imaginer qu'un patricien d'un rang élevé et d'une très-grande fortune, se soit abaissé pendant plusieurs années au rôle de valet et d'apprenti au service d'un marguillier de Haarlem, pour devenir voleur! Plusieurs documents, publiés depuis longtemps, et que ces accusateurs n'ont pas honte de citer, détruisent d'ailleurs complétement ces assertions injurieuses. Outre qu'ils établissent la noble origine et la grande fortune de Jean Gensfleisch, l'un d'entre eux prouve que pendant son séjour supposé à Haarlem, comme valet et apprenti de Coster, il gérait à Mayence, en qualité de tuteur, des biens considérables de jeunes mineurs. Un autre document met encore à néant une peine que ces messieurs infligent, de leur autorité privée, à ce prétendu voleur. Ils disent que la providence l'a frappé de cécité dans ses vieux jours, pour le punir de sa mauvaise action. Or, dans le document cité, qui est daté peu de temps avant la mort de Jean Gensfleisch, celui-ci intervient à un acte important comme *seul témoin*, un témoin aveugle (2) !

Une cause pour la défense de laquelle on est réduit à employer des moyens semblables à ceux que j'ai cités, est jugée. Elle a cependant

---

(1) Jean Gensfleisch que ces soi-disant historiens de l'imprimerie font passer pour le frère aîné de Gutenberg, n'était que son oncle, ou même son cousin.

(2) Le premier document cité, du 7 janvier 1441, et le second, de l'année 1445, se trouvent tous les deux dans l'ouvrage de Koehler, *Ehrenrettung Gutenberg's*, Leipzig 1741, in-4°, p. 82. On trouve dans le second volume de l'histoire de l'imprimerie de Schaab une quantité de chartes qui prouvent le rang et la fortune de Jean Gensfleisch l'ancien.

été défendue récemment par des écrivains de toutes les nations; mais il n'y a dans ce fait rien qui doive surprendre. De tous temps les causes désespérées ont eu de l'attrait pour certains avocats qui se croient habiles.

La Hollande, je me plais à le reconnaître, a le droit d'être fière du grand nombre d'hommes célèbres qu'elle a produits: artistes, savants, guerriers, hommes d'État. Mais l'inventeur de la typographie n'est point sorti de son sein, et en s'obstinant de la sorte à revendiquer une gloire qui ne leur appartient pas, les Hollandais s'exposent à perdre l'antique réputation de probité qu'ils se sont acquise à juste titre.

Non-seulement le récit que Junius a fabriqué sur l'origine de l'imprimerie ne porte pas le cachet de la vérité, mais il n'est pas même vraisemblable, et c'est avec raison qu'on l'a relégué au rang des fables. On a bien maintes fois essayé, depuis, de remanier ce récit, de le modifier; mais pour me servir d'une expression du père Tournemine: « En vain réforme-t-on la fable, on ne peut en faire une vérité. A une fiction grossière on en substitue une autre mieux concertée, mais c'est toujours une fiction. »

M. Brunet ne peut compter parmi les soutiens de Coster; cependant, dans la dernière édition de son *Manuel*, il a fait à ceux-ci une concession que je ne puis passer sous silence, à cause de l'autorité de sa parole.

Voici comment il s'exprime (t. IV, p. 695), en parlant des *Éclaircissements sur l'histoire de l'imprimerie*, La Haye 1843 :

« Les auteurs de cet ouvrage ont présenté d'une manière fort habile les témoignages favorables à Coster; et nous sommes *bien près* d'admettre avec eux que ce citoyen d'Haarlem a fait usage de caractères mobiles pour imprimer des Donat et d'autres petits livres du même genre avant 1439; mais ils n'ont nullement démontré que ces caractères fussent métalliques, en sorte qu'il demeure toujours assez bien établi que l'invention de la fonte des caractères et de tout ce qui se rattachait alors à l'usage des lettres mobiles fondues, c'est-à-dire la typographie proprement dite, appartient à Gutenberg; que l'idée du procédé a été conçue à Strasbourg (?), probablement d'après l'inspection d'un Donat imprimé en Hollande, et ensuite réalisée à Mayence vers 1450, avec le secours de Schœffer; il resterait néan-

moins au Hollandais Coster le mérite d'avoir fait la première tentative, qui a pu mettre les deux Allemands sur la voie d'un meilleur procédé. »

On devait peu s'attendre à un jugement semblable de la part d'un bibliographe aussi éminent, d'autant moins que c'est par l'une des plus faibles productions du système hollandais qu'il s'est laissé (en partie du moins), convaincre. M. Brunet revient de la sorte à l'opinion depuis longtemps réfutée de Meerman, opinion que les plus zélés défenseurs de Coster ont abandonnée eux-mêmes, sentant bien le danger qu'il y avait pour eux de la suivre.

Pour être logique, il faut ou tout refuser ou tout accorder aux prétentions hollandaises. En effet, les impressions sans date et sans nom, formant la base unique sur laquelle elles s'appuient, sont, de l'avis de tous les connaisseurs, exécutées en caractères *métalliques*.

Il faut donc, ou bien avec la majorité des personnes sensées et impartiales, nier à ces impressions la date reculée que l'on veut leur assigner sans preuve aucune, ou bien se ranger franchement du côté des Hollandais et dire que non-seulement la mobilité, mais encore la fonte des caractères est d'invention hollandaise.

Même dans ce dernier cas, il resterait aux partisans de Coster une grande difficulté à vaincre, une contradiction manifeste à expliquer. Ils sont unanimes pour accorder à Gutenberg un très-haut degré d'habileté. Or, si l'on admet que la fonte des caractères a été trouvée avant lui, et si, comme ils le prétendent, cette invention lui fut communiquée vers l'année 1440, comment expliquer, comment concilier avec cette grande habileté, que Gutenberg ne parvint à imprimer qu'en 1452, après s'être ruiné pendant douze ans en essais infructueux? Il est d'ailleurs démontré que c'est à Pierre Schœffer que l'on doit le perfectionnement de la fonte des caractères. Que resterait-il alors à Gutenberg?

M. Brunet, je n'en doute pas, reviendra, dès qu'il y aura mûrement réfléchi, sur une opinion peu arrêtée chez lui.

Pour terminer, je pense que l'on peut poser aux partisans de Coster ce dilemme, dont ils auront peut-être quelque peine à se tirer :

De deux choses l'une ; ou bien Laurent Coster n'a jamais rien inventé, n'a jamais existé peut-être, et tout ce que l'on raconte de lui

n'est qu'une fable ridicule ; ou bien si l'on veut ajouter foi à l'incroyable récit de Junius, cet homme que le *hasard* avait favorisé au point de lui mettre entre les mains un levier puissant, est resté infiniment au-dessous de sa mission. En effet, dans cette hypothèse, Coster ayant en sa possession une boîte plus merveilleuse que celle de Pandore, en ce qu'elle renfermait tant de biens unis à peu de maux, il ne l'a entr'ouverte qu'à la dérobée, dans le seul but d'y puiser de l'or, pour l'ajouter à celui qu'il avait déjà amassé ! Dans ce cas, mieux vaudrait encore placer sur le piédestal son voleur, celui qui a forcé la boîte et en a répandu le contenu.

Les Hollandais renverseront-ils la statue qu'ils ont élevée à un être imaginaire, ou tout au moins à un homme peu digne ? Ils n'y songent pas. On dit, au contraire, qu'ils veulent lui en ériger une nouvelle, plus grandiose et plus colossale. Soins et dépenses superflus ! Deux monuments de leur vanité existent déjà, à leur insu. On voit sur la place de Haarlem celui du problématique personnage Laurent Coster, faisant une triste figure. Derrière cette statue se dresse en ricanant un autre monument colossal, qui la domine et l'écrase ; visible pour tous, à eux seuls invisible : la statue du ridicule !

H. Helbig.

Bibliothèque russe-française.

4e ARTICLE.

(*Voy.* le *Bulletin*, t. VI, pp. 20-26, 123-134 ; t. VIII. pp. 466-468).

GOLOFKINE (le comte A.).

Catalogue des tableaux, Antiquitees (1) et autres effets curieux du Cabinet de Mr. le *comte A. de G.* Moscou, à l'imprimerie de l'Université (sans date). In-8° de 87 pages.

Ce *Catalogue* est divisé ainsi :

(1) Ainsi imprimé dans le titre : *Antiquitees.*

Pp. 3 - 4, Tableaux. École d'Italie.
5-10, École de Flandre et de Hollande.
10-12, École française.
12-13, Desseins (¹) montés.
14, Terre cuite.
15-17, Figures et Bustes.
18, Bronze antique.
19-24, Vases d'agates.
24-25, Cristal de roche.
25-29, Vases et coupes de marbre antiques et modernes.
29-31, Tables de mozaïque.
32-40, Antiquités égyptiennes.
41-47, Antiquités étrusques.
48-50, Antiquités grecques.
51-53, Antiquités romaines.
54-65, Antiquités grecques et romaines.
66-67, Pierres gravées antiques.
67-68, Bustes et têtes gravées en relief.
68-78, Pierres antiques gravées en creux.
78-82, Collection d'animaux.
82-83, Pâtes et composition antiques.
83-84, Onix, à plusieurs lits, agates herborisées et autres pierres précieuses montées en bagues.
85-87, Boîtes et pierres précieuses.

Ce *Catalogue* anonyme du comte Golòfkine n'est mentionné ni dans Barbier, ni dans Demanne, ni dans les *Supercheries littéraires* de Quérard.

STROGANOF (le comte Alexandre), sénateur, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, président de l'Académie des beaux-arts, né vers 1750, mort à Saint-Pétersbourg, le 27 septembre (9 octobre) 1811.

Catalogue raisonné des tableaux qui composent la collection du

---

(¹) Ainsi imprimé : *Desseins*.

comte A. de STROGANOFF. A Saint-Pétersbourg, 1793, de l'Imprimerie du Corps Impérial des Cadets nobles. In-8°, de 4 et 72 pages.

Le comte Strôganof dit dans son *Avertissement*, de deux pages :

« J'ai écrit ce Catalogue pour moi, pour me rendre compte des richesses que je rassemble depuis trente-sept ans, des sensations que leur possession me fait éprouver.

« Je l'ai écrit encore pour les vrais Amateurs qui le sont par passion, chez lesquels cette passion est en quelque sorte née avec leurs premières idées, et s'est développée de plus en plus à mesure qu'ils ont eu le sentiment du beau ; qui ont, en un mot, un amour sincère pour les arts, et qui tâchent d'acquérir les connaissances indispensables pour bien jouir des productions des talens et les apprécier judicieusement.

« Je ne l'ai point écrit pour ces âmes froides auxquelles les arts et leurs productions sont au fond très-indifférents quoiqu'elles paraissent s'y intéresser ; des enthousiastes hors de mesure, la plupart comédiens de sentiment ; des dissertateurs diffus et vagues, pleins de bonne opinion d'eux-mêmes, qui soutiennent les sentimens qu'ils ont adoptés, souvent par hasard, ou en les empruntant d'autrui.

« Je ne l'ai point écrit pour ces Amateurs par politique, qui par calcul usurpent ce titre, et même celui de Connaisseurs ; possesseurs de collections, ils s'en occupent vivement lorsqu'ils les font admirer, et les oublient lorsqu'ils sont seuls avec elles. Semblables en cela à ces époux mal assortis, qu'on voit affecter en compagnie l'intérêt le plus édifiant, et qui tête à tête s'abandonnent à l'ennui qu'ils se causent et à l'indifférence qui les glace.

« Délivre-nous, grand Dieu ! de ces Amateurs sans amour, de ces Connaisseurs sans connaissances ! car ceux-là, plus que tous autres, contribuent à la corruption du goût et nuisent au progrès des arts. »

Le *Catalogue* du comte Strôganof est divisé par Écoles ainsi qu'il suit. L'indication des tableaux est précédée d'un jugement que porte l'auteur sur chacune de ces écoles :

Pp. 1 - 2, École de Florence.
3-10, École romaine.
11-16, École lombarde.
17-18, École vénitienne.

Pp. 19-27, École napolitaine et espagnole.
28-60, École des Pays-Bas.
61-70, École française.
71-72, Noms des Peintres (par ordre alphabétique) qui ont exécuté les Tableaux de ce Catalogue.

Le comte Strôganof porte le jugement suivant sur l'*École des Pays-Bas* (pp. 28-29) :

« Dans l'École des Pays-Bas j'ai joint deux Écoles; savoir : la Flamande et la Hollandaise. J'y ai même ajouté quelques peintres allemands, parce qu'ils ont travaillé dans le même genre. L'École flamande, dont Rubens est le plus grand maître, joint à l'éclat de la couleur et à la magie du clair-obscur un dessin savant, quoiqu'il ne soit pas fondé sur le choix des plus belles formes. Une composition qui a de la grandeur, des expressions fortes et naturelles; enfin, une sorte de beauté nationale qui est capable et même digne de plaire. L'École hollandaise a, dans certaines parties de l'art, des succès qui la distinguent : elle rend la nature avec la plus grande vérité; et la vérité a toujours droit de plaire : ses ouvrages sont de la plus grande propreté, du fini le plus délicieux. Les Hollandais entendent bien l'art de la dégradation de la couleur et celui des oppositions ; ils sont, par ce dernier moyen, parvenus à peindre la lumière elle-même, si l'on peut s'exprimer ainsi. »

Voici comment le comte Strôganof juge l'*École française* (p. 61) :

« L'École française est si différente d'elle-même dans ses différents maîtres, et il y a eu, s'il est permis de parler ainsi, tant de différentes Écoles dans cette École, qu'il est bien difficile de la caractériser. Son caractère est de n'en point avoir de particulier; mais de se distinguer, par son aptitude, à imiter celui qu'elle veut prendre. On peut encore dire, en ne la considérant qu'en général, qu'elle réunit à un degré moyen les différentes parties de l'art, sans se distinguer par aucune spéciale, ni en porter aucune à un degré éminent. »

Le *Catalogue* du comte Strôganof est du nombre des livres assez rares. Il n'est pas indiqué dans la *France littéraire* de Quérard. Si les Rédacteurs de la *Littérature française contemporaine* consultent le *Bulletin du Bibliophile belge,* ils pourront combler cette lacune de la *France littéraire.*

CATHERINE II, impératrice de Russie (1729-1762-1796).

O temps! ô mœurs! comédie en trois actes (en prose), composée en 1772, par l'impératrice Catherine II, et traduite du russe en français, par M. Leclerc. Imprimée pour la Société des Bibliophiles français. Année 1826. In-8° de 78 pages. Imprimerie de Firmin Didot, Rue Jacob, n° 24.

On lit, sur le verso du faux titre, la note suivante, signée Guillaume :

« Cette pièce a été composée en langue allemande (1) par l'impératrice Catherine II, à Jaroslaf (2), pendant le temps de la peste, et traduite en 1772, par M. Leclerc (3), né à Baume en Franche-Comté, médecin du grand-duc Paul, et auteur d'une histoire de Russie. Le manuscrit de cette traduction m'a été communiqué par M. Leclerc, chevalier de Saint-Louis, neveu du traducteur, et qui demeure (1826) à Saint-Vit, département du Doubs.

« Catherine se plaisait aux compositions dramatiques. Le théâtre de l'Hermitage renferme des scènes, des proverbes écrits en français ; elle les faisait représenter dans une de ses maisons de plaisance, devant une société choisie et peu nombreuse.

« Cette pièce est aussi froide que les scènes du théâtre de l'Hermitage. On y trouve quelques détails qui peuvent n'être pas admis par la délicatesse française, mais que j'ai cru pourtant devoir conserver comme ayant une couleur locale.

« Le style est dépourvu de grâce et de légèreté. M. Leclerc, médecin et historien, avait peut-être plus de gravité que n'en exige la traduction d'une pièce comique. Quoi qu'il en soit, le nom de l'au-

---

(1) « L'impératrice composait toutes ses pièces en allemand, et les faisait ensuite traduire en russe. »

Note de M. Guillaume. Cette observation est inexacte. La comédie : *O temps! ô mœurs!* a été *composée* par l'impératrice *en russe*.

Auguis a également commis une erreur en disant (dans les *Supercheries littéraires*, de Quérard, t. I, 1846-1847, p. 212) que les pièces *françaises* de Catherine II « étaient écrites d'abord *en allemand*, et ensuite traduites *en russe*. »

(2) Il faut écrire Iaroslâf, et non Jaroslaf.

(3) Né en 1726, mort en 1798.

teur doit suffire pour piquer la curiosité et sauver cette pièce de l'oubli. « GUILLAUME. »

M. Guillaume (un des membres de la Société des Bibliophiles français), aux soins duquel est due l'impression de la *traduction française* de cette comédie de l'impératrice Catherine II, n'a pas d'article dans la *France littéraire*, t. III, 1829-1830, p. 533, ni dans la *Littérature française contemporaine*, t. IV, 1847-1852, p. 210.

Cette traduction n'a été tirée, pour la Société des Bibliophiles français, qu'à un *très-petit nombre* d'exemplaires. Le chiffre de ce tirage est diversement indiqué par les bibliographes : la *Bibliographie de la France*, de Beuchot (nº 60, du 28 juillet 1827, pp. 618 et 620, nºˢ 4877 et 4900), porte le nombre d'exemplaires imprimés à *trente, y compris* les cinq du dépôt; tandis que la *France littéraire* (t. II, 1828-1829, p. 82, col. 1) dit que cette pièce, ainsi que tous les opuscules, publiés par la Société des Bibliophiles, n'a été tirée qu'à *trente* exemplaires sur papier vélin, *plus* cinq exemplaires sur papier ordinaire pour la direction de la librairie.

La *Bibliographie de la France* indique encore que cette Comédie de Catherine II, fait partie du *cinquième* volume de la Société des Bibliophiles.

Cette traduction française est d'une *grande rareté*. Un exemplaire dû à l'extrême obligeance de M. Pichon, président de la Société des Bibliophiles français, se trouve (depuis 1855) à la Bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg.

Tirée à petit nombre, et de cette manière cachée pour ainsi dire sous le boisseau (procédé que nous ne pouvons ni comprendre ni approuver), cette traduction est restée inconnue à la généralité du public, et aucun journal littéraire de l'époque (1826-1827), ni aucune Revue n'a pu, par ce motif, la faire connaître aux amis de l'histoire littéraire.

Ce curieux opuscule forme 78 pages in-8º (y compris les quatre pages du faux-titre et du titre), ainsi que nous l'avons indiqué ci-dessus. C'est par erreur qu'il est désigné dans la *France littéraire* (t. II, 1828-1829, p. 82), comme étant composé de 80 pages.

A la page 4, on trouve l'indication suivante :

« PERSONNAGES.

Madame GHANGEAGGHINA (1).

Madame VESTNICOVA.

Madame TCHOUDIGGHINA.

Mademoiselle CHRISTINE, petite-fille de madame Ghangeagghina.

MAVRA, femme de chambre de madame Ghangeagghina.

M. NEPOUSTOF.

M. MOLOCOSOSSOF.

« La scène est à Moscou, dans la maison de madame Ghangeagghina.

« Chacun de ces noms russes indique le caractère du personnage : GHANGEAGGHINA signifie *cagote* (2); VESTNICOVA, *nouvelliste;* TCHOUDIGGHINA, *visionnaire ;* NEPOUSTOF, *sensé;* MOLOCOSOSSOF, *blanc-bec.* »

La pièce originale russe de Catherine II fut imprimée pour la première fois en 1772, à Pétersbourg, in-8°, sous le voile de l'anonyme, et sous le titre suivant : *O temps!* (en russe : *O Vremia!*)

Ce fut le traducteur français qui ajouta à ce titre, dans l'intention sans doute de le compléter, les mots : *O mœurs!*

En 1847 le libraire Smirdine a publié à Pétersbourg les *Œuvres de l'impératrice Catherine II,* en trois volumes in-12. La comédie intitulée : *O temps!* se trouve dans le tome II.

La traduction française de Leclerc n'est pas complétement exacte et fidèle. Ainsi, par exemple, dans la quatrième scène du troisième acte, Madame Khangikhina dit (traduction de Leclerc, 1826, p. 71) : « J'ai eu *quatre* enfans. »

C'est bien différent de l'original russe (Édition de Smirdine, Pétersbourg, 1847, t. II, p. 53), qui dit : « Lorsque j'étais enceinte de mon *seizième* enfant (3). »

Tout récemment, deux Recueils mensuels russes de Pétersbourg se sont occupés de la comédie de Catherine II.

---

(1) Il eût été plus exact d'écrire ce nom en français de la manière suivante : *Khangikhina.*

(2) Leclerc aurait pu ajouter : *fausse dévote, hypocrite, tartufe.*

(3) *Voy.* aussi le Recueil mensuel, publié par Kraïéfsky : *Otetch. Zapiski,* cahier de juin 1855, t. C, sect. 2, p. 97.

L'un de ces deux Recueils, *le Contemporain* (1) en parlant des pièces dramatiques de l'impératrice, qualifie de production *remarquable* sa comédie intitulée : *O temps!*

Dans l'autre (2), un bibliographe russe distingué, M. Afanassïéf, parle ainsi de cette pièce :

« Les superstitions de l'époque (1772) avaient donné lieu à une foule de situations comiques, que l'impératrice Catherine II a su admirablement mettre en relief dans sa comédie : *O temps!*

« L'impératrice (dit encore M. Afanassïéf) a énergiquement fait la guerre à la fausse dévotion, et créé, dans son excellente comédie intitulée : *O temps!*, le personnage typique de *Madame Khangikhina*. »

Dans les quatre articles de M. Douhaire sur *Le Théâtre en Russie*, publiés dans les feuilletons du *Journal des Débats* des 20 octobre, 22 novembre, 6 et 18 décembre 1853, il n'est fait aucune mention des pièces dramatiques de l'impératrice Catherine II.

On trouve dans le *Magasin* de Berlin (3), feuille littéraire allemande, n° 98 du 16 août 1855, un article sous le titre : *Un drame écrit par l'Impératrice Catherine II* (Ein Drama der Kaiserin Katharina II).

Ce drame, composé en russe, est intitulé : *Les premières années du règne d'Oleg* (tuteur du grand-prince Igor, années 879-913).

L'article du *Magasin* donne une analyse critique de ce drame, et en cite plusieurs scènes, traduites en allemand.

La *France littéraire* d'Ersch contient sur le drame d'*Oleg* des indications inexactes, qui ont été répétées par la *France littéraire* de Quérard, t. II, 1828-1829, p. 82, col. 1, et p. 487, col. 2 :

« *Oleg,* drame historique, traduit (?) de l'original russe de Derschawin (?), par Catherine II, 1781. »

Le drame original n'est pas de Derjavine, mais de Catherine II.

S. P.

Francfort-sur-Mein, 19 octobre 1855.

---

(1) *Sovrémennik,* juillet 1854, t. XLVI, sect. 4, pp. 10-11.
(2) *Otetch. Zapiski,* juin 1855, t. C, sect. 2, pp. 94 et 110.
(3) *Magazin für die Literatur des Auslandes.*

BIOGRAPHIE.

Surnoms (épithètes, qualifications, sobriquets, etc.) *donnés à des personnages historiques et à des auteurs.*

(Suite. — *Voy.* ci-dessus, pp. 306-319.)

27. **PROUDHON.**

— Ce *Méphistophélès de la démocratie.* (*Journal des Débats* du 14 février 1852, p. 1, col. 4.)

28. **RÉTIF DE LA BRETONNE. 1734-1806.**

1. — *Chèvre-pied littéraire.*

(Surnommé ainsi par M. Barbey d'Aurevilly, dans *le Pays, journal de l'Empire,* du 7 décembre 1854, p. 4, col. 3; article sur l'ouvrage de M. Monselet : *Rétif de la Bretonne,* 1854.)

2. — *Le Hibou* ou *Spectateur nocturne.*

« Rétif de la Bretonne s'est distingué *lui-même* sous cet aspect d'oiseau de nuit que lui donnaient de loin cet œil noir et ce nez aquilin qui, gracieux jadis, tournait déjà à la caricature. Ce livre de Rétif de la Bretonne (*le Hibou*) est l'origine des *Nuits de Paris* » (Ou le *Spectateur nocturne,* Londres, 1788-1791, 15 vol. in-12).

« Je suis, — dit Rétif de la Bretonne, — l'homme des impressions du moment ; j'écrivais le *Hibou nocturne,* et voulant être un *hibou véritable,* j'avais fait vœu de ne parler à personne. (*Revue des deux mondes,* des 15 août, 1er et 15 septembre 1850 ; articles de Gérard de *Nerval* (pseudonyme de *Labrunie*), sous le titre : *les Confidences de Nicolas,* réimprimées ensuite dans le volume : *les Illuminés; récits et portraits,* par Gérard de Nerval ; Angers, 1852, de l'imprimerie

de Cosnier et Lachèse; Paris, chez Victor Lecou, libraire, in-12, p. 215 et p. 219.

Voy. l'*Athenæum français*, nº 10, du 11 mars 1854, p. 216, col. 1.

Le Quérard, journal de bibliographie (nº 2, février 1855, p. 70), n'a pas eu soin d'indiquer que les articles de Gérard de Nerval sur Rétif de la Bretonne, publiés dans le volume : *les Illuminés*, 1852, in-12, pp. 77-242, avaient d'abord paru dans la *Revue des deux mondes* (août-septembre 1850).

3. — *La Messaline mâle du dix-huitième siècle.*

(M. Barbey d'Aurevilly, dans *le Pays, journal de l'Empire*, du 8 décembre 1854, p. 4, col. 5; article sur l'ouvrage de M. Monselet : *Rétif de La Bretonne*. 1854.) Voy. sur le surnom de *Messaline*, donné à Rétif de La Bretonne, les observations ci-dessus, à la page 306.

Le *Siècle* a publié, dans les derniers mois de l'année 1854, un roman en 4 volumes, intitulé : *Ingénue*, par M. Alexandre Dumas. Dans ce roman l'auteur a mis *en scène* la personne de Rétif de la Bretonne. Les petits-fils de Rétif s'en sont trouvés blessés, et ont publié leurs réclamations dans *le Siècle* du 9 janvier 1855, *l'Estafette* du 10 janvier, p. 3, col. 3, et *le Mousquetaire* du 14 janvier 1855, p. 2; M. Alexandre Dumas leur a publiquement exprimé ses regrets et fait des excuses dans *le Mousquetaire* du 14 janvier 1855, p. 2, col. 3. C'est un avis et une leçon à ceux qui se permettent de donner aux contemporains des *surnoms* et des *sobriquets* injurieux.

Cette polémique est très-curieuse et très-instructive pour l'histoire littéraire et pour celle des mœurs.

On ignore jusqu'à présent si M. Alexandre Dumas fils, l'auteur de *la Dame aux perles* (1853), a suivi ou non l'exemple de son père, et s'il a exprimé ses regrets et fait ses excuses à tous ceux qu'il a si gentiment arrangés dans son roman.

4. — *Romancier aux bras nus*, qui fut la dernière expression du dix-huitième siècle.

(M. Charles Monselet, dans son ouvrage : *Rétif de la Bretonne*, 1854; cité par M. Jules de Prémaray, dans le journal quotidien *la Patrie*, du 1er décembre 1855, p. 4, col. 3.)

5. — *Le J. J. Rousseau des halles.*

Rétif de la Bretonne a été ainsi surnommé par les contemporains. (Voy. le *Bulletin du bibliophile* de M. Techener, Paris, mars-avril 1854, p. 737 ; article de M. Gustave Brunet de Bordeaux.)

6. — *Le Rousseau du ruisseau.*

Autre surnom, à peu près analogue à celui qui précède, donné par les contemporains à Rétif de la Bretonne. (*Dictionn. univ. d'histoire,* par Bouillet, Paris, 1842-1854, éditions 1 à 9 [même tirage], p. 1497.)

29. THIERS.

— *L'Historien sympathique de 89.*

(*Histoire du 41e fauteuil de l'Académie,* par M. Arsène Houssaye, 1855; citée dans *l'Estafette* du 18 juin 1855, p. 3, col. 2.)

30. VIAZEMSKY (le prince Pierre), poëte et publiciste russe distingué, né à Moscou, le 23 (12) juillet 1792, nommé, en août 1855, adjoint du Ministre de l'instruction publique.

1. — *Chaulieu.*

Ainsi surnommé par son ami, le grand poëte russe Alexandre Pouchkine, dans une *Epître,* en vers et en prose, adressée, en 1816, à son oncle Basile Pouchkine (1770-1830), publiée dans *le Fils de la patrie,* journal hebdomadaire de Pétersbourg, n° XI, mars 1821, et dans les *OEuvres* de Pouchkine, édition de M. Annenkof, Pétersbourg, t. II, 1855, pp. 127-128.

Pouchkine, dans cette *Epître,* a consacré huit vers au prince Viazemsky.

Le nom du prince est Pierre, et son nom patronymique : *Andréïévitch.*

Pouchkine l'a ingénieusement désigné, en russe, de la manière suivante :

« *Chaulieu Andréïévitch.* »

L'abbé Chaulieu (1639-1720) a été surnommé par ses contemporains : *l'Anacréon du Temple. Voy.* ci-dessus, p. 309, le n° 8.

2. — *Un Vétéran russe de l'année* 1812.

Un autre auteur russe, le prince Nicolas Galitzine (*voy*. ci-dessus, p. 309, le n° 12), a aussi pris un surnom analogue.

Le prince Viazemsky s'est désigné *lui-même* par ce surnom, auquel il a donné, dans ses *Lettres*, les diverses modifications suivantes :

A. — Un Vétéran DE 1812.

B. C. — Un Vétéran DE L'ARMÉE DE RUSSIE DE 1812.

D. — Un Vétéran de l'armée RUSSE DE 1812.

E. — Un Vétéran de l'armée russe en 1812.

F. G. — Un Vétéran RUSSE DE L'ANNÉE 1812.

A. — *Quelques mots d'un Vétéran de* 1812, *en réponse au nouvel ultimatum de M. Émile de Girardin.*

Publiés dans le *Journal* (français) *de Francfort*, du 4 février 1854, pp. 2-3, comme une Lettre venue de Pétersbourg. (L'auteur était alors en Allemagne.)

Cette Lettre a été réimprimée dans le *Journal* (français) *de Saint-Pétersbourg*, du 31 janvier (11 février) 1854, et a eu deux traductions russes : l'une dans *l'Invalide russe* (n° 27, du 2/14 février 1854), et l'autre dans *l'Abeille du Nord* (n° 28, du 4/16 février 1854).

Elle forme la *sixième* des *Trente Lettres d'Un Vétéran Russe de l'année* 1812 *sur la Question d'Orient*, publiées à Lausanne, mars 1855, in-8°, pp. 55-71. *Voy.* ci-dessous sous litt. G.

B. — *Communication d'un Vétéran de l'armée de Russie de* 1812.

Publiée dans le *Journal de Francfort*, du 2 mars 1854, pp. 3-4, et formant la *huitième* Lettre dans le volume de Lausanne, p. 73-81.

C. — *Lettre d'un Vétéran de l'armée de Russie de* 1812.

Dans le *Journal de Francfort*, supplément du 26 mars 1854, pp. 2-3. Elle est la *neuvième* dans le volume de Lausanne, pp. 83-102.

D. — *Lettre d'un Vétéran de l'armée russe de* 1812.

Dans le *Journal de Francfort*, du 12 avril 1854, pp. 2-3. Elle forme la *quatorzième* dans le volume de Lausanne, pp. 143-149.

Le *Journal de Francfort* l'a fait précéder de la note suivante : « Il sera peut-être intéressant pour nos lecteurs de connaître le point de vue *russe* au sujet d'une guerre qui ne tardera pas à prendre des dimensions *européennes.* »

E. — *Lettre d'un Vétéran de l'armée russe en* 1812, Bruxelles, septembre 1854, de l'imprimerie de Vanbuggenhoudt ; chez Kiessling, Schnée et Cᵉ, éditeurs, in-12, de 72 pages.

Cette brochure contient (pp. 5-9) un *Avant-propos* qui fut ensuite réimprimé dans l'édition de Lausanne, mars 1855, pp. 5-9, et *cinq* Lettres (juillet à septembre 1854) qui sont les nᵒˢ 19, 20, 21, 22 et 23, dans le volume de Lausanne, pp. 235-290.

F. — *Trois nouvelles Lettres d'un Vétéran russe de l'année* 1812 *sur la Question d'Orient, publiées par P. Ostafiévo* (avec une épigraphe tirée de l'ouvrage : *Quelques mots par un Chrétien orthodoxe* [pseudonyme de M. Théodore Tuttchéf] *sur les communions occidentales,* Paris, 1853). — Lausanne, janvier 1855, de l'imprimerie Corbaz et Rouiller fils ; librairie de Martignier, éditeur ; in-8°, de 61 pages.

Ces trois Lettres (décembre 1855) forment les 27ᵉ, 28ᵉ et 29ᵉ, dans le volume intitulé : *Trente Lettres,* Lausanne, mars 1855, pp. 329-385.

Un nouveau pseudonyme a été ajouté au titre de cette publication. *Ostafiévo* est le nom d'une campagne du prince Viazemsky, située à 30 kilomètres de Moscou, près de la chaussée qui conduit à Toula.

Le célèbre historien Karamzine a écrit, pendant son séjour à cette campagne, plusieurs volumes de son *Histoire de Russie.*

G. — *Trente Lettres d'un Vétéran russe de l'année* 1812 *sur la Question d'Orient, publiées par P. d'Ostafiévo* (avec la même épigraphe qui se trouve dans le volume des *Trois nouvelles Lettres*). — Lausanne, mars 1855 (même imprimerie et librairie que dans le volume précédent), in-8° de 447 pages.

On lit sur le faux-titre et titre : *Lettres.* La couverture seule indique : *Trente Lettres.*

Ce volume contient : 1. *Avant-propos,* publié dans l'édition de Bruxelles, septembre 1854, indiquée ci-dessus ; 2. les quatre Lettres publiées dans le *Journal de Francfort;* 3. les cinq Lettres de la brochure de Bruxelles, septembre 1854 ; 4. les *Trois Lettres* publiées à Lausanne en janvier 1855, et 5. dix-huit nouvelles Lettres.

Outre la *sixième* Lettre (pp. 55-71), dont nous avons ci-dessus indiqué deux traductions russes, la *vingt-sixième* (pp. 319-327) a aussi été traduite en russe dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg,* publiée à l'Académie des sciences, n° 3, du 5/17 janvier 1855.

La *Revue suisse,* recueil mensuel de Neuchâtel, a rendu compte de cet ouvrage dans le cahier d'avril 1855.

« On sait (dit la *Revue*) que la langue française est aussi la langue maternelle des Russes de bonne maison, et qu'ils la parlent fort bien. Le *Vétéran* l'écrit avec une correction et une vivacité remarquables. Il dit leur fait en très-bon français, aux Français d'abord, aux Anglais, aux Autrichiens. Chacun a son compte, et les amateurs d'exécutions, qui sont toujours assez nombreux, jouiront à cette lecture. Elle nous a fait plaisir, parce qu'elle nous fait sentir que, malgré les épaulettes de M. Ochsenbein et les deux cents volontaires qui attendent leurs camarades à Besançon, *la presse est encore libre chez nous.* »

Le Quérard, archives d'histoire littéraire (Paris, n°s 5 et 6, mai-juin 1855, pp. 275-276), a reproduit cet article de la *Revue suisse,* mais en commettant deux erreurs qui ne devraient pas se trouver dans un *journal de bibliographie.* Le pseudonyme de l'auteur n'est pas : *Un Vétéran russe,* ainsi que l'indique *le Quérard,* mais : *Un Vétéran russe de l'année* 1812. Ensuite, ce journal désigne inexactement le nombre des pages contenues dans ce volume.

Un *Slave* (Polonais) a cru devoir réfuter, sur quatorze petites pages, quelques assertions du *Vétéran russe.* Sa réplique porte le titre suivant :

Lettre d'un Slave à Monsieur P. d'Ostafiévo, qui a publié les : Trente Lettres d'un Vétéran russe de l'année 1812

sur la Question d'Orient. Zurich, fin de mars 1855, imprimerie de Schulthess, éditeur, in-12 de 14 pages.

Le *Slave* commence ainsi sa *Lettre* (p. 3) :

« On reconnaît aisément dans l'auteur des *Trente Lettres,* non-seulement une des vaillantes épées de Borodino, mais aussi un des grands auteurs dont la littérature russe s'honore. Car il serait difficile d'apprécier plus exactement les opérations de guerre et de connaître plus intimement l'histoire ancienne et moderne de sa nation, que ne le fait le *Vétéran russe.* Mais il est encore une chose qui ressort en ronde-bosse dans toutes ses *Lettres;* nous voulons parler de l'esprit fin et observateur et de la profonde connaissance des us et coutumes, du caractère des cabinets et des diplomates les plus éminents de l'Europe.

« Mais quiconque (dit le *Slave* en terminant, pp. 13-14) voudrait réfuter, article par article et point par point, la brillante plaidoirie, la fascinante défense nationale du *Vétéran russe,* aurait une joute tout aussi rude qu'honorable à soutenir. Quant à nous, loin de nous croire de force à pouvoir entreprendre une semblable lutte, nous n'avons voulu que goûter de l'honneur de briser une lance courtoise contre le *Vétéran russe* en l'honneur de *toute cause vraie et sainte,* et lui exprimer, sous réserve de ne point pouvoir partager son opinion en tout ce qu'il dit, et lui exprimer, disons-nous, notre reconnaissance du charme que nous devons à la lecture instructive et attrayante de ses *Trente Lettres.* »

Nous terminerons notre paragraphe sur les *Lettres* du *Vétéran russe de l'année* 1812, par quelques citations :

« On pourrait hardiment, de nos jours (dit le *Vétéran,* p. 5, dans l'*Avant-propos*), appliquer aux journaux, en le parodiant, le mot célèbre qu'on attribue à M. de Talleyrand : « La presse a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. » En effet, vit-on jamais des faits contemporains, qui se passent pour ainsi dire sous nos yeux, aussi *indignement mutilés?*

« Champfort disait qu'il fallait, chaque matin, avaler un crapaud pour ne plus être dégoûté de tout ce que l'on verrait faire et de tout ce que l'on entendrait dire dans la journée.

« Aujourd'hui, nous sommes tous soumis à ce régime ; et chacun de nous, avec sa tasse de café et son journal, avale le *crapaud préservatif. Toute pudeur, tout sentiment d'humanité sont mis de côté quand il s'agit de parler de la Russie.* L'empereur, ses ministres, la nation, nos braves guerriers sont le point de mire où vont frapper tous les *mensonges*, tous les *contes odieux et absurdes*. Jamais un mot de justice et d'impartialité pour les actes de dévouement qui se renouvellent, chaque jour, d'un bout du pays à l'autre. Jamais un mot, nous ne dirons pas d'admiration, mais même de généreuse compassion pour les beaux faits d'armes où l'héroïsme du soldat russe, du soldat chrétien, éclate avec tant d'ardeur et d'abnégation. » (Pp. 205-206, Lettre XVII ; août 1854.)

« La presse politique, en France, a vu paraître une nouvelle spécialité pour la confection des articles d'Orient. Longtemps cette branche d'industrie littéraire a appartenu exclusivement à M. Saint-Marc Girardin. Bien que nous éprouvions une haute estime pour l'esprit bien né, fin et lucide de cet écrivain distingué, nous n'hésitons pas à mettre ses leçons de littérature bien au-dessus de ses leçons de politique, le professeur au-dessus du publiciste. » (Bruxelles, septembre 1855, pp. 27-28 ; Lausanne, mars 1855, p. 247, Lettre XX, juillet 1854.)

« Quand le sacrifice que des esprits les plus distingués ont fait des enseignements de l'histoire n'a pas suffi, c'est la géographie, avec ses vérités matérielles et topographiques, qui tombe sous leurs coups. Homme d'un esprit supérieur, de connaissances variées, d'opinions modérées et bienveillantes, M. Saint-Marc Girardin vient, en dernier lieu, de donner un exemple frappant de ce genre de sacrifice. A propos de la nouvelle brochure de M. le comte de Ficquelmont, ayant pour titre : *De la politique de la Russie et des principautés danubiennes*, M. Saint-Marc Girardin a inséré quelques observations dans le *Journal des Débats* du 15 septembre 1855, » etc. (Bruxelles, septembre 1854, pp. 63 64 ; Lausanne, mars 1855, pp. 281-282, Lettre XXIII, septembre 1854.)

« On évoque (dans une proclamation) les souvenirs de la

bataille de la *Moskowa*. Nous en acceptons l'augure. Nous aussi, nous évoquons le souvenir de ce grand jour. La bataille de Borodino, que les Français, on ne sait trop pourquoi, ont baptisée à leur manière, n'a nullement été pour nous une bataille perdue, même sous le rapport militaire. Elle a été une lutte acharnée, gigantesque, où les deux partis ont gardé leur position respective. C'est la nuit qui mit fin au combat (1). Il y a mieux : considérée sous d'autres rapports, l'affaire de Borodino, par ses conséquences, a été pour nous une bataille politiquement et moralement gagnée. La reddition de Moscou n'a pas le moins du monde été une suite inévitable et immédiate de la bataille ; car, si nos troupes étaient fatiguées et affaiblies par les pertes qu'elles avaient essuyées, l'ennemi aussi avait grand besoin de prendre du repos pour se refaire. La reddition de Moscou fut un piége héroïque tendu à l'ambition de Napoléon et à la vanité française. Son occupation par l'ennemi a déterminé le caractère de popularité que la guerre n'a pas tardé à prendre. De ce moment date le premier échec subi par la puissance de Napoléon. C'est du Kremlin qu'il a fait son premier pas rétrograde dans sa carrière de conquêtes et de domination universelle. Le bulletin de son entrée à Moscou est devenu la préface de son acte d'abdication à Fontainebleau. S'il n'était pas entré à Moscou, s'il n'y avait pas fait un aussi long séjour, il eût été bien des années encore maître de la France, serait mort aux Tuileries, et aurait, non en fiction, mais en réalité, légué à son fils le trône de l'empire...

« Nous ne relèverons pas cette naïveté commune à la majorité des Français qui les porte à rejeter sur l'hiver tout

---

(1) Une année après la publication de cette lettre du *Vétéran*, on a pu remarquer dans la correspondance parisienne de l'*Indépendance belge* du 29 juin 1855, p. 2, col. 1, les lignes suivantes, reproduites par un journal quotidien de Paris, l'*Estafette* du 29 juin 1855, p. 2, col. 3 :

« L'histoire de la grande armée nous apprend, les documents officiels en main, qu'à la bataille de Moskowa il y eut *quarante-trois généraux français* hors de combat. Ce fut la plus terrible et la plus meurtrière des batailles livrées aux Russes, qui, du reste, avaient toujours été les plus disputées et les plus chèrement achetées. »

l'insuccès de la campagne de Russie, comme si l'hiver de l'année 1812 avait été un accident fortuit, impossible à prévoir !

« ..... La Russie est un pays tellement bizarre, que l'étranger, sans prévoir ni où, ni quand, risque toujours de se heurter contre un hiver quelconque. » (Bruxelles, septembre 1854, pp. 54-56; Lausanne, mars 1855, pp. 272-274, Lettre XXI, juillet 1854.)

« Avec cet à-propos historique et ce sentiment de susceptibilité nationale qui le caractérisent, le représentant de la politique autrichienne a voulu, pour être poli avec tout le monde, que le traité d'alliance entre l'Autriche, la France et l'Angleterre, fût signé le 2 décembre, anniversaire de la bataille d'Austerlitz, anniversaire, comme on sait, de glorieuse mémoire pour les armes et la puissance autrichiennes. Il est vrai, soit dit en passant, que, grâce aux Autrichiens, nous avons aussi notre part dans ces souvenirs. Mais du moins, plus tard, *le soleil d'Austerlitz* a un peu pâli devant la flamme de l'incendie de Moscou et s'est à jamais éteint dans les glaces de la Bérésina. L'Autriche, que nous sachions, n'a pas eu de pareilles représailles à faire valoir. En tout cas, elle a désormais deux soleils d'Austerlitz pour un : celui du 2 décembre 1805 et celui du 2 décembre 1854. » (*Trois nouvelles Lettres d'un Vétéran russe,* Lausanne, janvier 1855, p. 7; *Trente Lettres,* Lausanne, mars 1855, p. 331, Lettre XXVII, décembre 1854.)

« Ceux qui aiment mieux se laisser guider par les instructions des temps passés que par les mensonges et les commérages des gazettes du jour, peuvent suivre dans nos historiens le développement progressif de nos relations avec l'Orient et même avec les puissances occidentales. Ils verront que l'Europe, depuis les époques les plus reculées, a souvent recherché notre alliance; qu'elle a plus d'une fois réclamé notre appui pour combattre la puissance musulmane, un peu plus redoutable alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ils verront également que la Russie en a souvent appelé aux souverains de l'Europe pour s'unir dans une action commune contre les violences de cette puissance anti-chrétienne. Si nous étions tellement

inconnus à l'Europe, comment se fait-il que, dès le onzième siècle, les familles royales et princières aient cherché à s'unir aux nôtres par des liens de parenté? Harald, prince de Norwége, Casimir, roi de Pologne, épousèrent des princesses russes. Des princesses russes devinrent reine de Hongrie et reine de France. Ce fut un évêque de Châlons qui vint, de la part de Henri I[er], faire les propositions de mariage (1). Des princes proscrits et fugitifs de Norwége, de Hongrie, d'Angleterre, sont venus réclamer une hospitalité protectrice à la cour du grand-duc Iaroslaf. » (*Trente Lettres,* Lausanne, mars 1855, p. 126, Lettre XII, mars 1854.)

Outre ces deux auteurs russes, le prince Nicolas *Galitzine* (*voy.* ci-dessus, p. 509, le n° 12) et le prince *Viazemski,* qui ont pris le surnom de *Vétéran de* 1812, un troisième publiciste russe s'est aussi désigné sous ce pseudonyme. Son article, écrit de Moscou en janvier 1855, et signé : *Un Vétéran de* 1812, a été publié dans le *Journal* (français) *de Francfort,* n[os] 141 et 142, du 14 et du 15 juin 1855, sous le titre : *Réponse à un article de M. Léon Faucher sur les finances de la Russie,* inséré dans la *Revue des deux mondes,* du 15 août 1854 (t. VII, pp. 733-759).

Déjà précédemment, cet article de M. Léon Faucher avait été réfuté par M. Tegoborski, dans une Lettre publiée dans la *Revue des deux mondes* du 15 novembre 1854 (t. VIII, pp. 792-808).

M. Faucher a fait à cette Lettre, dans la même livraison de la *Revue* (pp. 808-817), une réplique à laquelle M. Tegoborski a répondu dans une brochure publiée à Bruxelles, sous le titre : *Sur les finances de la Russie,* Bruxelles, octobre (décembre), 1854, M. Hayez, imprimeur de l'Académie royale, in-8° de 59 pages.

« La réplique de M. Léon Faucher (dit M. Tegoborski, p. 55) n'est qu'une nouvelle philippique contre la Russie.

(1) Henri I[er], roi de France, avait épousé Anne de Russie, fille du grand-duc Iaroslaf.

Nous avons cru devoir reproduire ici textuellement cette réplique comme un spécimen de discussion aussi *courtoise* qu'*approfondie*.

« Nous passons sous silence (dit en terminant M. Tegoborski, p. 59) les sorties de M. Léon Faucher *contre* la *censure* russe, comme étrangère à la question ; mais, par le temps qui court, nous avons été quelque peu surpris de nous voir *arriver ces reproches de Paris.* »

« Dans sa réponse (dit le prince Viazemski, *Trente Lettres d'un Vétéran russe*, Lausanne, mars 1855, p. 591, Lettre XXX et dernière), M. Tegoborski a opposé, avec modération et égards pour son adversaire, des chiffres mathématiquement et moralement vrais aux chiffres erronés et malveillants de la *Revue des deux mondes*. Pour réplique, M. Léon Faucher a brutalement mis en doute l'identité de son adversaire à lui ; il a adressé au gouvernement russe des invectives malséantes et pleines de fiel, et il est mort là-dessus (le 14 décembre 1854). Paix à son âme ! Mais comme cette manière d'opiner et de réfuter les critiques lui survit, et que, même après sa mort, la *Revue des deux mondes* (du 1er janvier 1855, t. IX, p. 212) revient encore avec complaisance et jubilation sur *la réplique péremptoire* du défunt, il n'est pas inutile de protester contre ces accusations banales et parfaitement injustes. Il ne sera pas dit que, par égard pour les morts, on épargnera et absoudra les vivants, complices et échos de leurs fautes et de leurs erreurs. »

Et en effet, l'article de M. Léon Faucher n'est qu'un tissu d'inexactitudes. Il prouve que l'auteur avait été dans une ignorance complète sur tout ce qui a rapport à l'état financier et aux institutions de crédit de la Russie. Le *Revue,* en publiant cet article (livraison du 15 août 1854, pp. 733-759) et en le louant ensuite si mal à propos (livraison du 1er janvier 1855, p. 212), n'aura atteint d'autre but que celui d'avoir mystifié ses nombreux lecteurs *des deux mondes*. Nous en sommes fâché pour un recueil qui a acquis des titres à l'estime du public.

On peut dire que les deux réponses véritablement *péremp-*

toires (épithète usurpée par la *Revue* en faveur de l'article de M. Faucher), faites à cet article, l'une par M. Tegoborski dans la *Revue* (du 15 novembre 1854, pp. 792-808), reproduite dans la brochure publiée à Bruxelles (pp. 5-42), — l'autre dans le *Journal* (français) *de Francfort* du 14 et du 15 juin 1855, par *Un Vétéran de* 1812, ont, pour ainsi dire, réduit au néant toutes les assertions erronées et malveillantes de M. Faucher relatives aux finances de la Russie.

La Lettre du *Vétéran de* 1812, datée de Moscou, janvier 1855, se termine ainsi (*Journal de Francfort* du 15 juin 1855, p. 2) :

« Nous avons réservé pour la fin ce qu'il plaît à M. Léon Faucher d'appeler des *sacrifices de commande* (!!!).

« On voit bien qu'il habite un pays courbé sous le despotisme du mensonge et de la calomnie, dès qu'il s'agit de la Russie. Jamais sacrifices plus spontanés n'ont été faits avec plus d'entrain. Là où l'élan est électrique, irrésistible, universel, il n'y a de place qu'à un sentiment d'admiration devant cette force d'impulsion qui précipite toute une nation, sans distinction de classes, à offrir tout ce qu'elle possède pour avoir raison d'une agression qui a exaspéré une population de 65 millions d'habitants, qui pense et agit comme un seul homme. Si c'est là de l'isolement, nous en sommes plus fiers que n'ont droit nos ennemis de l'être de leurs alliances éphémères qui crouleront au moindre souffle, parce qu'elles sont basées sur l'intérêt et l'intimidation, et que la bonne foi est bannie de leur entente, soi-disant cordiale.

« Pour en finir, nous nous bornerons à témoigner notre étonnement comment il se fait qu'un homme, qui jouit de toutes ses facultés intellectuelles, ait pu se hasarder à dire, dans les conclusions de l'article que nous réfutons : « Nous « sommes *en droit* d'affirmer que la Russie n'a pas les moyens « de fournir deux campagnes : à la troisième campagne, « l'empire russe, humilié et désorganisé, ne résisterait pas « mieux à la révolte qu'à l'invasion (!!!). »

« Qui vivra, verra ; voilà toute notre réponse à cet horoscope.

« Malheureusement, M. Léon Faucher ne *verra* pas, parce qu'il a cessé de vivre. Mais comme ce qu'il a publié subsiste, nous ne retirons pas un mot de ce que nous avons dit pour réfuter ses accusations. La vérité avant tout. »

Il est nécessaire d'ajouter que M. Léon Faucher avait adopté, comme base de tous ses raisonnements sur la *situation financière de la Russie* (*Revue des Deux-Mondes* du 15 août 1854, pp. 733-759), des chiffres erronés publiés dans le *Moniteur universel* du 4 juin 1854.

Les inexactitudes, contenues dans cet article du *Moniteur*, avaient cependant été rectifiées dans une *Lettre* de Pétersbourg, publiée dans le *Journal de Francfort*, n° 162, supplément au 9 juillet 1854, pp. 2-3.

Cette *Lettre* anonyme, dont les arguments et les chiffres sont irrécusables, et dont M. Faucher n'a tenu aucun compte en rédigeant son article de la *Revue* (15 août 1854), est due à la plume consciencieuse et habile de l'éminent publiciste (M. Tegoborski), qui publia, plus tard, sa Réponse à M. Faucher dans la *Revue* du 15 novembre 1854.

Mais telle est l'obstination de l'erreur, que la rectification, insérée dans le *Journal de Francfort* du 9 juillet 1854, fut comme nulle et non avenue pour le *Moniteur*, qui publia, dans le n° du 28 juillet 1854, de nouvelles erreurs sur les finances de la Russie.

Cet article du *Moniteur* donna lieu à une nouvelle *Lettre*, publiée également sous le voile de l'anonyme (par M. Tegoborski) dans le *Journal de Francfort* (n° 197, du 18 août 1854, pp. 2-3). Elle commence ainsi :

« Le *Moniteur* avait donné, dans sa feuille du 4 juin (1854), un aperçu raisonné de la situation financière de la Russie, rempli d'inexactitudes et d'inductions erronées qui ont été réfutées par des faits irrécusables, fondés sur des données authentiques, dans un article du *Journal de Francfort* du 9 juillet (1854). Cet article *est resté sans réponse*, ce qui est très-concevable, car les faits et les chiffres sont une logique difficile à réfuter. Mais cela n'empêche pas le *Moniteur* de revenir à la charge sur ce sujet, en reproduisant, dans sa

feuille du 28 juillet (1854), un article du *Galignani's Messenger* du 27 du même mois, *qui n'est que l'écho de l'article précité* de la feuille officielle française et ne fait que présenter, sous une nouvelle forme, des considérations financières dont *la fausseté a été démontrée* par des faits matériels, en assaisonnant cette nouvelle édition des mêmes idées, de quelques nouvelles erreurs.

« La plupart des organes de la presse, le *Moniteur* à leur tête, qui ont pris à tâche de dénigrer la Russie sous tous les rapports, en dénaturant tous les faits, en donnant cours à toutes les données *erronées* poussées souvent *jusqu'à l'absurde*, ont adopté un système très-commode *de ne tenir compte d'aucune réfutation*, quelque fondée qu'elle soit, et l'on ne se gêne nullement de reproduire avec le même aplomb des faits et des données dont la fausseté a été plus d'une fois démontrée. Peu importe à ces soi-disant organes de l'opinion publique que leurs allégations soient bien ou mal réfutées; ils savent que la plupart de leurs abonnés ne liront pas ces réfutations et n'en connaîtront même pas l'existence. Il ne s'agit pour eux que de *propager l'erreur* dans l'intérêt de leur parti. Ce système *rend impossible une discussion sérieuse et de bonne foi, et la tâche de ceux qui auraient le courage de combattre pour la vérité devient par trop ingrate et difficile.* »

Cette observation de M. Tegoborski (1), appliquée aux publications faites en France sur la Russie pendant ces deux ou trois dernières années, est parfaitement juste.

Toute *discussion sérieuse et de bonne foi* est devenue *impossible*, dans ces derniers temps, avec les journaux de Paris. Il fut cependant une époque où il en était autrement et la

(1) Le nom de l'illustre auteur des *Études sur les Forces productives de la Russie* (Paris, 1851-1855, 4 vol. in-8o) s'écrit : *Tegoborski*, et se prononce Tengoborski. On a publié un grand nombre d'extraits de cet ouvrage, ainsi que des notices analytiques, dans plusieurs journaux allemands et français, entre autres dans le *Magazin für die Literatur des Auslandes* (Berlin), des 16 et 18 décembre 1852, et dans le *Journal des Économistes* (Paris), cahier de juillet 1855.

Revue des Deux-Mondes elle-même, si injuste actuellement envers la Russie, n'a pas manqué, lorsqu'elle voulait être impartiale, de rendre justice aux *remarquables* travaux de M. Tegoborski, qui *contribueront beaucoup* (disait-elle le 1er octobre 1851) *à rectifier nos idées sur la Russie.*

C'est ainsi que la *Revue* s'exprimait en parlant du premier volume des *Études sur les Forces productives de la Russie*, publié à Paris en septembre 1851. Cette notice de la *Revue* aura probablement disparu de l'horizon littéraire, ayant été publiée non dans le texte de ce Recueil, mais sur la couverture. On ne saurait assez répéter que c'est un procédé bien malheureux, à notre avis, que celui que la rédaction de la *Revue* a adopté depuis plusieurs années, et qui consiste à publier sur les couvertures le *Bulletin bibliographique* des nouveaux ouvrages. La grande majorité des souscripteurs fait relier ce recueil sans conserver les couvertures, et de cette manière les notices analytiques qu'on y imprime sont faites en pure perte. D'une part, elles sont à peine lues, quelquefois elle ne sont pas même remarquées, et de l'autre, elles disparaissent avec la destruction des couvertures qui ne sont conservées exceptionnellement que par quelques rares bibliophiles. Ce n'était point ainsi que procédait la rédaction d'un recueil éminemment précieux pour l'histoire littéraire (la *Revue Encyclopédique*, 1819-1832), qui donnait dans le texte, et non sur les couvertures, des notices bibliographiques sur les ouvrages publiés dans les différents pays du globe.

Voici la notice de la *Revue des Deux-Mondes* (couverture du 1er octobre 1851) relative au premier volume des *Études sur les Forces productives de la Russie*, de M. Tegoborski. Cette notice fait voir que la *Revue* savait autrefois parler de la Russie et de ses publicistes, sans hostilité, sans fiel, sans injustice et sans dénigrement :

« L'auteur de ce livre *déjà avantageusement connu dans le monde européen par des écrits remarquables*, notamment par une publication toute récente sur *le système de centralisation appliqué à la monarchie autrichienne*, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, a fait une étude par-

ticulière, minutieuse même, de toutes les ressources de la Russie. Cet ouvrage, dont le premier volume seul a paru, est un tableau statistique curieux de la superficie, du sol, de la population, des produits du règne végétal et minéral, des forces agricoles, et même de toutes les races d'animaux domestiques du grand empire. Il est difficile de dire ce qu'il a fallu de soins, de temps et de documents officiels pour dresser un pareil inventaire, qui *contribuera beaucoup à rectifier nos idées sur la Russie*. M. Tegoborski nous doit, dans son dernier volume, un tableau non moins détaillé des forces intellectuelles de son pays, de ses institutions, de son gouvernement, et il aurait alors rendu un vrai service à la science économique et à la science politique. Nous attendrons la publication du dernier volume pour parler de ce livre en détail. »

Depuis que la *Revue des Deux-Mondes* a publié son article (octobre 1851), le premier volume de M. Tegoborski a été complété par trois nouveaux volumes. Nous *attendrons* donc l'appréciation que la *Revue*, si elle a bonne mémoire, a promis de faire de l'important ouvrage de M. Tegoborski (1).

II. SURNOMS DONNÉS A DES PERSONNAGES HISTORIQUES ET A DES AUTEURS.

(Les numéros de renvoi se rapportent aux pages du *Bulletin* du présent volume).

1. *Amant (Le plus intraitable) de la liberté.*
   — Girardin (Émile de), 311.
2. *Ami (l') des hommes.*
   — Mirabeau père, 317.

---

(1) Nos lecteurs trouveront peut-être que notre estimable collaborateur a quelque peu quitté le champ de la bibliographie pure ; mais il nous semblait qu'il eût été impoli de notre part, si nous l'avions arrêté dans ses élans patriotiques. Nous ne voudrions pas que ses pérégrinations dans le domaine des pamphlets contemporains se prolongeassent, mais notre *Bulletin* n'est pas assez inhumain pour prétendre que M. Poltoratzky, avant de prendre le rôle de biblio-

---

graphe, étouffe en lui sa qualité de Russe. Dans la sphère, où il doit se renfermer, notre Recueil permet à tous les sentiments sincères et honorables de s'épancher, pourvu que ces sentiments se fassent jour avec le respect dû aux opinions d'autrui. AUG. SCH.

S. P.

Novembre 1855.

(La fin à un prochain cahier).

AUTOGRAPHES.

(Collection de M. le consul Rahlenbeck, à Bruxelles.)

Lettre (autographe) du médecin poëte et philosophe Pierre Jean Georges Cabanis *au citoyen* Barbier, *conservateur du dépôt provisoire de la bibliothèque du pouvoir exécutif, rue du Regard, maison Croy, à Paris.*

Auteuil, 22 brumaire an VIII.

Citoyen,

Le Recueil que vous avez formé doit être excellent, puisqu'il est composé de si bons matériaux et formé par une main habile. Il y a longtemps que les éditeurs des œuvres de Condorcet avaient eu l'idée de le faire eux-mêmes et de le joindre à la collection : ils se proposaient d'insérer toutes les notes à peu près. Il paraît que vous avez fait un triage : je ne sais si c'est bien véritablement le meilleur système. Mais, quoi qu'il en soit, il serait impossible aux entrepreneurs de faire dans ce moment aucun arrangement avec vous, puisqu'ils ont été forcés d'interrompre l'impression. Nous ne sommes que les simples surveillants de l'édition : nous n'avons aucune part à tout le reste. Nous ne vous en devons pas moins mille remerciments. Recevez, Citoyen, ceux que je vous adresse en mon particulier.

Salut fraternel,

Cabanis.

Lettre de Gabriel Henri NICOLLE, *libraire et journaliste à MM.* RONSDORFF *et* RAHLENBECK, *banquiers à Bruxelles.*

LIBRAIRIE  STÉRÉOTYPE.

RUE DE SEINE, N° 12.

Paris, le 21 décembre 1810.

MESSIEURS,

Il m'a été impossible d'acquitter votre traite. Les pertes considérables et les retards que j'ai éprouvés de la part de divers correspondants, le discrédit dans lequel se trouve le commerce, et, plus que tout cela, l'anéantissement, par ordre supérieur, d'un ouvrage de Madame de Staël tiré à *cinq mille exemplaires* et sur lequel j'avais droit de fonder de grandes espérances, m'ont forcé de proposer un arrangement aux porteurs de mes effets, qui tous ont bien voulu consentir à mes désirs et m'accorder du temps pour payer. Je crois, en présence de ces faits, pouvoir également compter sur votre obligeance. Si vous m'accordez quelques mois il me sera facile de me liquider. Recevez d'avance mes remercîments et agréez mes excuses pour le désagrément et l'embarras que je vous cause dans cette circonstance.

Je suis, avec considération,

Votre très-humble serviteur,

H. NICOLLE.

Billet du baron Cuvier, *célèbre naturaliste, au vicomte* Siméon.

(Sans date.)

Supposant que M. le vicomte Siméon, d'après l'avis de la commission, a proposé à S. Ex. de prendre quelques exemplaires de l'ouvrage de M. Strauss sur l'anatomie des insectes et surtout du hanneton, je le prie instamment d'en destiner un à M. Latreille, membre de l'Académie des sciences et le maître de toute l'Europe dans cette partie de l'histoire naturelle, mais à qui sa fortune ne permet pas de faire l'acquisition d'un ouvrage aussi coûteux. Il fera acte de justice et remplira parfaitement le double but dans lequel ont été accordés les fonds d'encouragement littéraire.

B. G. Cuvier.

Lettre de sir John Hill, *célèbre botaniste, directeur du jardin royal de Kew, près de Londres, à M.* de Romé de Lisle, *savant français, rue Neuve des Bons Enfants, à Paris.*

Londres, 30 juillet 1773.

Monsieur,

Vos nouvelles m'ont fait le plus sensible plaisir du monde. J'ai vu et admiré le philosophe dans vos ouvrages, mais dans votre lettre j'ai appris à connaître le moraliste et l'homme de bien. Continuez à m'honorer de votre correspondance, et s'il est quelque chose en quoi je puisse vous rendre service, disposez tout à fait de moi.

J'accepte vos livres avec grand plaisir et je vous prie à votre tour d'agréer trois de mes volumes.

Je souhaite qu'ils soient capables de vous donner autant d'idées neuves et justes que les vôtres m'en ont donné. Soyez toujours un aussi excellent minéralogiste et le monde vous sera aussi obligé que je le suis moi-même.

Vos ouvrages ne sont pas assez connus en Angleterre.

Lord Bute m'a remis votre Chrystallographie et j'en ai parlé (comme il était de mon devoir) avec admiration et gratitude. Je continuerai à tenir ce langage à tout le monde.

Si vous avez imprimé à vos frais vos deux ouvrages, la Chrystallographie et la Description métallique, je serais charmé d'échanger 25 exemplaires de ces ouvrages contre les miens; si, au contraire, un libraire en a la propriété, je vous prierais de lui faire cette même proposition de ma part. Par ce moyen je serais capable de vous faire connaître ici, et vos écrits se recommandant par eux-mêmes, ils imposeront bientôt ce respect qui leur est si justement dû. A cette fin je vous joins une liste de mes ouvrages qui tous ont été imprimés à mes dépens.

Les trois volumes que je vous prie de vouloir accepter ont été remis par Monsieur Forster à une personne qui doit partir dans ces jours-ci pour Paris et qui vous les remettra elle-même.

Permettez-moi, Monsieur, de vous féliciter encore une fois de cette gloire que vous acquerrez si justement dans la République des lettres, en poursuivant vos propres inspirations au lieu de suivre les idées d'autrui. Les auteurs originaux seront toujours admirés.

Je suis, avec la plus parfaite considération,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. Hill.

MÉLANGES.

Une publication périodique, qui voit le jour à Paris et qui est assez peu connue des bibliophiles, le *Journal général de l'instruction publique*, contenait récemment des articles de M. Talbot, sur la typographie et la librairie à l'exposition universelle. Nous leur emprunterons quelques détails.

Richelieu inaugura, en 1640, l'imprimerie du Louvre par l'impression in-folio de l'*Imitation de Jésus-Christ*, en latin ; deux siècles plus tard, l'imprimerie impériale reproduit le même ouvrage, comme échantillon des progrès qu'elle a faits depuis le grand cardinal. L'immense in-folio qu'elle vient de produire a 872 pages ; il est imprimé avec des caractères spéciaux sur un papier très-épais, et il étale une richesse remarquable d'ornements en or et en couleur. Un faux titre général, un titre avec huit figures en miniature, quatre faux titres, quatre têtes de livre, cent dix têtes de chapitre, soixante petites vignettes, cent dix lettres ornées, cinquante-six culs-de-lampe, le tout d'une légèreté, d'une grâce, d'un fini ravissant ; voilà ce qui décore le texte latin.

La traduction française de Corneille qui l'accompagne n'est pas moins somptueusement ornée ; un grand titre, cinq faux titres, quarante grandes planches, cent quatorze têtes de chapitres, cent quatorze lettres ornées, environ cent culs-de-lampe.

Cette édition de l'*Imitation* demeurera un des plus admirables monuments de la typographie au XIXe siècle.

L'imprimerie impériale de Vienne jouit d'une célébrité méritée ; M. Talbot donne sur ses produits d'intéressants détails ; elle a exposé l'*Oraison dominicale*, composée avec les caractères particuliers à 205 langues ; des volumes en idiomes orientaux, remarquables par la beauté des types ; un recueil de documents pour l'histoire du monastère de Kremsmunster, où se trouvent des spécimens de tous les

caractères d'impression allemande, depuis l'origine de la typographie jusqu'à nos jours.

En s'occupant des productions dues aux typographes français, M. Talbot fait connaître un *Horace*, dont la célèbre maison Didot a exposé quelques feuillets et qu'elle s'occupe avec ardeur de mener à fin. C'est un petit chef-d'œuvre où l'on a concentré toutes les merveilles des inventions plastiques appliquées à l'imprimerie moderne. A la tête de chaque livre est une gracieuse vignette, reproduction photographique de dessins remarquables par leur cachet d'antiquité et leur goût exquis. Quelques vues des campagnes italiennes, obtenues également par le procédé photographique, sont intercalées aussi dans le texte, notamment celle de l'emplacement présumé du petit domaine qu'Horace devait à la munificence de Mécène. Une carte du même terrain, dressée avec une grande exactitude topographique, en dessine les moindres accidents. L'exécution de toute cette partie du travail a été surveillée par le gendre de M. Didot, qui possède une maison de campagne en Italie, et qui, passionné pour Horace, s'est plu, en écrivant, pour cette édition nouvelle, la biographie de son poëte favori, à recueillir tous les documents qui peuvent en éclairer la lecture.

Un des compositeurs de l'imprimerie de M. Dupont, M. Moulinet, a exécuté un travail qui montre une patience et une adresse extraordinaires ; il a exécuté une image de Gutenberg, d'après la statue de David d'Angers, avec de simples *filets* typographiques. Ces filets en lames droites, coupés en morceaux de diverses longueurs, ont été combinés, assujettis de manière à reproduire les traits les plus capricieux du dessin. Il en est de plus minces qu'une feuille de papier ; d'autres sont d'une si petite dimension que l'œil a de la peine à les saisir sans l'aide de la loupe. Le nombre des pièces mobiles employées à l'exécution de ce chef-d'œuvre d'intelligence et de hardiesse, s'élève à près de vingt mille.

Signalons aussi, comme intéressants au point de vue qui nous occupe, deux articles contenus dans le *Journal de l'instruction publique* :

4 juillet, l'Imprimerie en Chine au VIe siècle, article de M. Stanislas Julien ;

8 septembre, notice de M. Reynaud sur le catalogue, en voie de préparation, des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale.

Maria Sanudo Torselli. — Nous avons fait connaître plus haut (p. 229), la découverte d'un nouvel ouvrage du célèbre Vénitien. La *Gazette d'Augsbourg* du 21 octobre, publie, à ce sujet, des détails très-étendus sur le manuscrit en question et en fait ressortir la valeur historique. Dans peu de temps, la copie, prise sur l'original de la bibliothèque Saint-Marc par le docteur Hopff, professeur agrégé à Bonn, sera livrée à l'impression.

A propos de Marino Sanudo, nous portons l'attention de nos lecteurs sur la publication suivante du professeur Kunstmann à Munich : *Studien über Marino Sanudo den Aelteren mit einem Anhange seiner ungedruckten Briefe.* (Extrait des Mémoires de l'Académie royale de Bavière). München, 1855, 123 pages in-4°. Le travail de l'académicien bavarois comprend des détails biographiques sur l'auteur, une analyse de ses *Secreta fidelium crucis,* si précieux pour l'histoire des relations politiques et commerciales avec l'Orient, enfin une suite de lettres inédites (pp. 57-123).

Plusieurs de ces lettres sont tirées des manuscrits n°s 9347 et 9404 de notre bibliothèque de Bourgogne, que l'auteur nous avait chargé d'examiner et de faire transcrire. La découverte de la *Chronique de la Romanie* n'était pas encore connue à M. Kunstmann à l'époque de la publication de son Mémoire; du moins nous n'y en avons rencontré aucune mention.

Sténographie. — On trouve la bibliographie des ouvrages relatifs à la sténographie aux pages 79-136 du livre suivant : *Entwurf einer allgemeinen Geschichte und Literatur der Stenographie.* Von Dr Franz Julius Anders. Coeslin, C. G. Hendess, 1855, in-4°.

La *Bibliothèque de la ville de Hambourg,* qui possède plus de 200,000 volumes, sans compter les manuscrits et les dissertations, vient de s'enrichir d'une collection de livres que lui a léguée, sous certaines conditions, M. Hans Schröder, littérateur et collaborateur du Dictionnaire des auteurs hambourgeois (2 vol. et cahiers 1-3 du 3e, 1851-1855), mort à Altona au mois d'août dernier. Cette acqui-

sition complétera plusieurs lacunes de la partie qui concerne les belles-lettres allemandes, et dont le catalogue manuscrit, fort de 12 volumes in-folio, vient d'être achevé par notre collaborateur, M. Hoffmann. Elle fournira également un grand nombre de productions du Schleswig-Holstein, ainsi que d'histoires littéraires spéciales.

— M. Hoyois de Mons nous prie de rectifier ce que nous avons dit à son égard à la page 414, dans ce sens qu'il n'a pas l'intention de reproduire le catalogue Fortsas, pour des raisons qu'il expliquera dans l'*avis de l'éditeur* de l'ouvrage ayant pour titre : *Documents et particularités historiques sur le catalogue du comte de Fortsas.* Nous avons cru devoir déférer au vœu de M. Hoyois, mais en le faisant il nous est permis d'exprimer notre regret, qu'il n'ait pas complétement laissé dormir M. Fortsas. C'est principalement à la publication de ces *particularités* que M. Chalon s'oppose, et cela par des raisons que notre conscience nous oblige à approuver. Nous ne voulons du reste point servir d'organe à cette querelle qui revêt un caractère tout à fait personnel entre les deux intéressés. Il est fâcheux qu'une spirituelle plaisanterie, parfaitement goûtée en 1839, prenne une tournure si peu amusante en 1855.

— L'exemplaire du *Traité de la peinture* de Léonard de Vinci avec des illustrations originales par Poussin, dont nous avons entretenu nos lecteurs, pp. 387-391, a été acheté à M. Heussner, et pour une somme assez élevée, par la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Variétés historiques et littéraires. **Recueil de pièces volantes, rares et curieuses, en prose et en vers, recueillies et annotées par M. Édouard Fournier; Paris, P. Jannet, 1855, in-18.**

Nous avons parlé (p. 353) du premier volume de cette intéressante collection; le second ne lui cède en rien sous le rapport de l'intérêt. Voici l'indication des différents écrits qu'il renferme :

Mémoire sur l'état de l'Académie française, remis à Louis XIV vers l'an 1696. Ce fragment curieux était enfoui dans le *Bulletin des sciences historiques* (t. XVIII) que publiait, avant 1830, le baron de Ferussac. On y trouve quelques détails intéressants sur la composition du fameux *Dictionnaire.*

Le Miroir de contentement baillé pour estrenne à tous les gens mariés, Paris, 1619. Pièce en vers; détails sur les mœurs de l'époque.

Le Pastissier de Madrigal en Espaigne, estimé estre dom Carlos, fils du roy Philippe, Paris, 1596.

M. Leber avait dans sa bibliothèque (aujourd'hui à la ville de Rouen) un exemplaire de ce livret qu'il croyait unique (*Catalogue,* t. II, p. 254) et qui était imprimé à Poitiers; M. Fournier a découvert un exemplaire d'une autre édition, publiée à Paris; il donne quelques renseignements sur l'anecdote qui est racontée dans cet opuscule, et qu'il appelle un *conte de* 1596, *renouvelé d'une histoire de* 1594. Nous ajouterons qu'il existe sur le même sujet un drame fort remarquable d'un auteur espagnol du dix-septième siècle, Geronimo de Cuellar; on peut consulter à cet égard un article de M. de Viel-Castel dans la *Revue des Deux-Mondes,* 1er novembre 1840, p. 340, et l'*Histoire de l'art dramatique en Espagne* par M. Schack (en allemand) t. III, p. 409.

Discours sur l'apparition et faits prétendus de l'effroyable Tenteur, par d'Angoulevent, Paris, 1613. (On fit grand bruit à Paris, à cette époque, de l'apparition d'une espèce de vampire qu'on appelait le *Tenteur* à cause de ses habitudes plus que galantes et dont les femmes avaient la plus grande frayeur. Il reparut vers la fin du dix-huitième siècle, dans les promenades de Paris, sous la forme d'un chevalier de Saint-Louis qui acquit un sobriquet fameux, celui du chevalier *Tape-cul.* (*Voy.* Dulaure, *Hist. de Paris,* État civil sous Louis XVI). Nous ignorons d'ailleurs si le *Discours* en question est vraiment d'Angoulevent, personnage facétieux, fort connu à Paris vers 1608, sous le titre de *Prince des*

Sots et qui, en cette qualité, soutint et gagna au parlement, un procès dont nous avons déjà parlé dans ce même *Bulletin*, 1re série, t. V, p. 424.

La Destruction du nouveau moulin à barbe, histoire tragique, 1749, facétie dont l'idée a été renouvelée par Grandville dans une jolie caricature, *Six barbes en trois secondes*. (*Magasin pittoresque*, 1835.)

Les cruels et horribles tourmens de Balthazar Gerard, vray martyr, Paris, 1584. Une des pièces trop nombreuses faites en l'honneur de cet assassin du prince d'Orange. Elle est si rare qu'elle a échappé à M. Weiss pour son article Gerard de la *Biographie universelle*, et à M. Oettinger pour sa *Bibliographie biographique*. M. Fournier indique quelques autres livrets fort rares publiés dans le même but et à la même occasion.

Histoire des insignes faulsetez et suppositions de Francesca Fava, médecin italien. Récit des friponneries d'un audacieux aventurier dont il est question dans le *Supplément au Journal du règne de Henri IV*, par de l'Estoile et dans l'*Esprit du Mercure*, publié par Merle, en 1810, t. I, pp. 7-24. Condamné à être pendu par arrêt du parlement de Paris, il s'empoisonna dans sa prison.

Histoire véritable et divertissante de la naissance de Mie Margot et de ses aventures. Facétie datée de 1735, et dont il se trouve un exemplaire dans le tome 38 du Recueil factice formé en 58 volumes par Jamet jeune, sous le titre de *Femmes*, et qui fait partie de la Bibliothèque impériale. Jamet l'attribue au trop connu abbé de Grécourt. Ajoutons qu'au sujet de Jamet le jeune, bibliophile original bien connu pour sa manie de charger de notes souvent peu édifiantes, les volumes qui lui appartenaient, on peut consulter les *Mélanges extraits d'une petite bibliothèque*, par Ch. Nodier, 1828, p. 44.

Le Caquet des poissonières sur le département du roy et de la cour, en prose.

La Moustache des filoux arrachée par le sieur Du Laurens. Pièce en vers qu'on peut attribuer à Jacques Du Lorens, auteur de satires qui sont loin d'être sans mérite. (Consulter au sujet de ce poëte la *Bibliothèque poétique* de M. Viollet-Leduc, 1843, t. I, p. 483.)

L'Incendie du palais, Paris, 1618. Une des relations les plus rares de la catastrophe qui anéantit un des plus beaux édifices de l'ancien Paris. La *Bibliothèque historique de la France* de Lelong, qui mentionne divers écrits relatifs à cet objet, ne cite pas celui-ci. Notons en passant la crédulité du narrateur qui, au lieu d'attribuer cet événement funeste à sa véritable cause, indiquée par le *Mercure français* (la négligence d'un marchand) aime mieux y voir la suite de la chute *d'une grosse estoile flamboyante de la grosseur d'une coudée de longueur et un pied de large*.

Ordonnances générales d'amour envoyées au seigneur baron de Mirlinguer. Paris, 1618. Facétie sortie, en un jour de gaieté, de la plume du grave Estienne Pasquier; elle n'a point paru dans ses *OEuvres complètes*, mais on en connaît deux éditions, 1564 et 1618. Un exemplaire de cette dernière, dont la rareté est extrême, se conserve à la Bibliothèque impériale. Le *Manuel du libraire* ne cite qu'une adjudication de l'édition de 1564; 7 fr. vente la Vallière, mais nous avons vu un autre exemplaire se payer 83 fr. à la vente Montmerqué.

L'Adieu du Plaideur à son argent, en vers.

Rencontres et naufrage de trois astrologues judiciaires nouvellement arrivés en l'autre monde, 1633.

Discours sur l'inondation arrivée au faux-bourg Saint-Marcel, 1625.

La Permission aux servantes de se coucher avec leurs maîtres (vers 1620). Facétie dans le genre de bien d'autres de la même époque où la décence était peu respectée.

La Muse infortunée contre les froids amis du temps (en vers), 1624.

Remonstrance aux nouveaux mariez et mariées et ceux qui désirent de l'estre, 1644.

Le Tocsin des filles d'amour, 1618. Facétie en prose.

Plaisant galimatias d'un Gascon et d'un Provençal, 1619.

Particularitez sur la conspiration et la mort du chevalier de Rohan. Opuscule curieux, concernant un événement remarquable du règne de Louis XIV, et qui n'a été publié qu'une seule fois dans un recueil difficile à trouver, le *Conservateur* (avril 1758).

Cartel de deux Gascons et leurs rodomontes, Paris, 1615.

Le Hazard de la Banque renversé, Paris, 1649. Une des satires les plus piquante de la Fronde.

Sermon du Cordelier aux Soldats, 1612. Facétie en vers.

L'Ouverture des jours gras, ou l'Entretien du carnaval, Paris, 1634.

Combat et duel de deux Demoiselles (vers 1630).

L'Innocence d'amour à Lysandre, 1626, en vers.

On voit que dans les vingt-huit pièces réunies en ce volume, il s'en trouve de sérieuses, d'historiques, mêlées à quelques-uns de ces opuscules où s'épanchait la gaieté de nos ancêtres.

Ce qui fait, selon nous, le principal mérite de ce recueil, ce sont les notes de l'éditeur; une érudition variée et ingénieuse s'y montre avec une sage sobriété; les recherches de M. Fournier ont embrassé une foule de livres qu'on ne lit plus et qui lui ont fourni des particularités naïves, piquantes et instructives.

G. B.

Essai historique sur la bibliothèque du roi, aujourd'hui bibliothèque impériale, par LE PRINCE ; nouvelle édition, revue et augmentée par Louis PARIS ; Paris, 1856, in-12.

Un ouvrage complet, point trop long et exact sur l'immense et célèbre dépôt littéraire de la rue Richelieu, à Paris, serait un grand service rendu à tous les amis des livres ; malheureusement cet ouvrage n'existe pas. Le travail de le Prince, publié en 1782, avait pour l'époque un mérite incontestable ; il retrace bien l'origine et les progrès de la bibliothèque jusqu'au règne de Louis XVI, mais il a besoin d'une continuation qui expose les développements immenses qu'a pris depuis ce riche établissement. Il est à regretter que M. Paris n'ait pu exécuter ce

travail, il n'ajoute rien à ce que dit le Prince au sujet des deux départements si importants des imprimés et des manuscrits ; pour ce qui concerne le cabinet des estampes, il donne quelques détails empruntés à une notice rédigée par M. Duchesne aîné, qui fut longtemps le conservateur plein de zèle de ce cabinet. Le cabniet des cartes et collections géographiques, créé en 1828 et administré avec une infatigable sollicitude par M. Jomard, est l'objet d'une notice intéressante. Quant à ce qui concerne le cabinet des médailles, M. Paris se contente de reproduire le travail de le Prince et d'annoncer que M. Chabouillet, conservateur-adjoint de ce cabinet, en prépare une description complète. Il donne ensuite sous le titre d'*Annales de la bibliothèque du Roi*, un relevé chronologique (pp. 339-462) de ce qui est survenu de plus essentiel au sujet de ce dépôt depuis la fondation d'une *librairie* faite par Charles V dans une des tours du Louvre jusqu'au mois d'août 1855, moment où fut achevée l'impression du second volume du nouveau catalogue des imprimés. En somme, il faut remercier M. Louis Paris d'avoir donné une bonne réimpression, un peu augmentée, d'un livre important pour l'histoire de la bibliothèque et qui était devenu peu commun, mais il faut regretter qu'il n'ait pas donné à son travail une tout autre importance en faisant pour la bibliothèque, en 1855, ce que le Prince avait fait pour elle en 1782.
G. B.

Les Pays-Bas sous Charles-Quint. Vie de Marie de Hongrie, tirée des papiers d'État, par Théodore Juste. Introduction à l'histoire des Pays-Bas sous Philippe II. Bruxelles, 1855, VIII et 144 pages, in-8°.

A ses mérites incontestables comme historiographe belge, M. Juste vient d'ajouter celui d'avoir, le premier, composé une histoire pragmatique et diplomatique du gouvernement de Marie de Hongrie.

Puisant à des sources nouvelles ou peu exploitées encore pour le sujet spécial qu'il se propose de traiter, il a tracé, avec la sobriété et l'impartialité d'un homme qui s'est pénétré de la haute mission de l'histoire, les actes importants qui ont signalé la lieutenance de cette femme distinguée que la bataille de Mohacz rendit veuve à vingt ans et dont Charles-Quint réussit à briser les répugnances pour lui confier, six ans après, la direction des affaires politiques dans ses *chers* Pays-Bas. En dehors de ses actes comme gouvernante des Pays-Bas, actes appartenant à l'histoire particulière de ce pays, l'auteur, appuyé surtout des *Notes analytiques* du comte de Wynants, directeur des archives impériales de Bruxelles, à la fin du XVIIIe siècle, s'est étendu sur ce qui s'est passé entre la reine Marie et son frère Ferdinand, après la mort de Louis II de Hongrie (1526) et l'installation de la première comme lieutenante de l'empereur (7 octobre 1531).

En outre, les nouvelles recherches de MM. Stirling, Pichot, Mignet et Gachard sur la fin de Charles-Quint, lui ont fourni ample matière sur les dernières années de l'illustre princesse, à qui le sort des Belges fut confié pendant près d'un quart de siècle et au milieu des plus graves complications politiques. La

tâche entreprise par Marie de Hongrie est assez heureusement exprimée par M. Juste dans les termes suivants : « Surveiller le protestantisme, déjouer les intrigues de François Ier, ménager et gagner l'Angleterre, ramener le nord de l'Europe sous l'influence autrichienne, défendre et contenir les Pays-Bas ; telle était la grande et laborieuse mission que la veuve de Louis II allait remplir (p. 21). »

Les résultats obtenus par la prodigieuse activité et la prudente politique de la régente, politique que l'auteur s'est attaché à mettre en lumière au moins dans ses traits essentiels, ne peuvent échapper à quiconque a fait l'étude de l'histoire belge au point de vue de la nationalité et du développement des institutions de ce pays. Toutefois, si nous en croyons ceux qui ont mieux que nous approfondi l'esprit public de ces provinces dans les diverses phases de leur histoire, la princesse éminente dont M. Juste a si lucidement fait ressortir les mérites et les services nationaux ou dynastiques, n'aurait guère joui de popularité en Belgique ; mais nous ne sommes pas renseigné pour dire, dans quel sens et de quel chef les doléances des populations se sont manifestées à son égard.

Nous soupçonnons fort que le principal reproche qu'on pût lui faire ne fût l'homogénéité de sa volonté et de ses tendances avec celles de son frère, de ce gigantesque monarque que l'on peut admirer pour la grandeur et la hardiesse de ses projets, pour ses talents et son énergie, mais dont le souvenir ne provoque point chez chacun des sentiments d'affection et de sympathie. L'auteur a traité, avec beaucoup de détails, l'épisode des troubles de Gand et a su maintenir dans la narration de ces scènes si émouvantes, cette attitude de stricte impartialité, ce ton placide de l'observateur impassible, que nous pardonnons volontiers à ces historiens neutres, qui ne visent pas plus loin qu'à transmettre, sous une forme unie, les résultats spéciaux des fouilleurs historiques, laissant à d'autres le soin d'en tirer des conclusions pour le bonheur des hommes et des peuples, d'en faire la critique avec toute la chaleur et la passion dont l'âme humaine est capable.

Les historiens de ce genre ressemblent aux statisticiens, qui abandonnent aux économistes la mission plus élevée de faire tourner au profit de l'humanité les faits nus et secs qu'ils consignent.

Nous n'avons pas qualité pour contrôler M. Juste jusqu'au point d'examiner, s'il n'y a pas quelques traits dans le portrait de son héroïne qu'il a cru devoir négliger, quelques faits qu'il a tus ; mais nous osons exprimer notre étonnement sur le silence presque absolu qu'il a observé au sujet de l'exécution des persécutions décrétées par son frère contre l'hérésie calviniste ou luthérienne. Nous aurions eu de l'intérêt à connaître, dans quelle mesure Marie, jadis suspecte elle-même de luthéranisme, châtiait les sectateurs religieux, elle qui conseillait tant à son frère « d'empêcher que les princes luthériens ne fissent obstacle à l'acquisition de la Gueldre, de *tenir la Germanie pacifique* en rassurant les luthériens et en s'efforçant de les gagner, sauf à suivre une autre politique lorsque les circonstances seraient plus favorables. »

Le débit de M. Juste est clair et aisé; les allures de son style ne sont pas très-vives, il est vrai, mais cette simplicité un peu sèche sied fort bien au rôle qu'il s'est assigné. En somme l'ouvrage est un excellent prélude à l'*Histoire de Philippe II*, œuvre qui nous est inconnue encore, mais pour laquelle nous félitons l'auteur de posséder ce calme sévère, qui sait se contenir dans l'exposé simple des faits diplomatiquement avérés. Aug. Sch.

ERRATA.

Page 54, ligne 6, *lisez :* Sprenger, *au lieu de :* Springer.
21, — 439, — 430.
— 55, — 2, — 1854, — 1852.
— 139, — 23, — Florence, — Turin.
— 148, — 21, — 1853, — 1855.
— 226, — 19, effacez : *En Amérique.*
— 248, note 2, *lisez :* Aribau, *au lieu de :* Ariban.
— 542, ajoutez aux livres cités le suivant :

Recueil d'autographes, fac-similes, lettres, extraits de manuscrits, signatures, etc., tirés la plupart de la collection de M. Félix Bogaerts. Anvers, imprimerie typographique et lithographique de J. E. Buschmann, éditeur. 1846. In-4°, 12 pages de texte et 51 planches contenant 500 numéros.

— 400, note 1, *lisez :* Harzen, *au lieu de :* Harzer.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME DE LA 2e SÉRIE.

I. HISTOIRE DES LIVRES.

II. BIBLIOTHÈQUES.

III. BIOGRAPHIE.

IV. AUTOGRAPHES.

(*Voy.* aussi sous BIOGRAPHIE.)

V. MÉLANGES.

VI.

VII. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

VIII.

IX.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES ET DES PRINCIPALES MATIÈRES.

M

N

FIN DES TABLES DU TOME DEUXIÈME, 2e SÉRIE.

